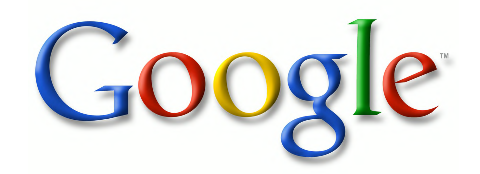




BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES
PENDANT LE 18e SIÈCLE

LETTRES
DE Mme DU DEFFAND

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A HORACE WALPOLE

écrites dans les années 1766 à 1780, auxquelles sont jointes

DES

LETTRES DE MADAME DU DEFFAND A VOLTAIRE

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1759 A 1775

PUBLIÉES D'APRÈS LES ORIGINAUX DÉPOSÉS A STRAWBERRY-HILL

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DES EXTRAITS DES LETTRES D'HORACE WALPOLE

(revue et complétée sur l'édition originale de Londres 1810)

ET PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR MADAME DU DEFFAND

PAR M. A. THIERS

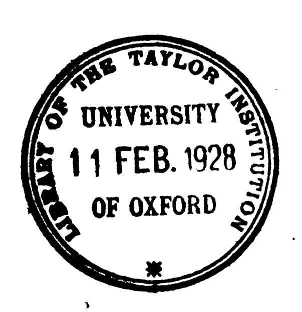
TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB. 1928
OF OXFORD

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

HORACE WALPOLE.

LETTRE CLXIX.

Lundi 20 septembre 1773.

Qu'importe d'être fermier ou auteur? cela est égal pourvu qu'on s'amuse; c'est de votre propre choix, sans intérêt particulier, que vous vous êtes fait fermier; votre vanité en est satisfaite, ainsi vous n'êtes point à plaindre (1).

Je n'ai jamais compris que cette lettre de madame de Sévigné (2) méritât aucune attention, et surtout l'honneur de l'im-

(1) M. Walpole était alors fort occupé à arranger les affaires de son neveu George, comte d'Orford, qui, par suite d'un dérangement d'esprit, avait été renfermé. M. Walpole a donné à madame du Deffand le récit suivant de ses nouvelles occupations.

« Milord Orford ne me laissera pas le temps d'écrire. Je quitte le mé-
« tier d'auteur pour celui de bailli. Mes songes ne me présenteront plus
« un château d'Otrante. C'est triste de troquer des visions contre des
« comptes. Je m'étais fait un monde qui ne ressemblait en rien à celui
« des affaires. Hélas! il faut apprendre des choses utiles. Mes tablettes ne
« contiennent que des comptes de bœufs, de moutons, de chevaux de
« course et de leur généalogie; des réparations à faire, des fermes à louer,
« des hypothèques, des greniers à bâtir, des consultations à faire, des
« procureurs à voir. Ah! quel chaos! je ne me connais plus. »

(2) Elle parle de la lettre, accompagnée d'une tabatière, qu'au nom de

pression ; ce n'est point par fausse modestie, vous en avez reçu de moi plusieurs que j'aurais cru valoir mieux ; mais on est, à ce que je vois, mauvais juge de soi-même.

Je ne comprends pas que vous ne compreniez pas ce qui m'a fait mettre tant d'énergie à mes craintes sur madame de Grammont; heureusement qu'elle se porte bien, mais si elle était morte (je le répète encore), que serait devenu Chanteloup? la sorte d'ivresse qui soutient le grand-papa se serait dissipée, l'affluence de monde aurait cessé, l'ennui aurait succédé, et ce qui paraît l'occuper beaucoup aujourd'hui, l'agriculture, les troupeaux, enfin toutes les occupations champêtres, pour lui n'auraient plus eu de charmes. Quand le cœur n'est pas satisfait, tout cesse d'être agréable. La grand'maman s'en serait bientôt aperçue; et quel chagrin, et quel ennui cela aurait-il répandu sur le reste de sa vie ! Elle jouit actuellement du partage, et se flatte peut-être de quelque préférence; elle aurait bientôt cessé de se flatter; j'aurais souffert de la savoir dans cette situation, et j'aurais peut-être eu le bon cœur de l'aller trouver; me voilà à l'abri de cette tentation, et fixée dans mon tonneau pour le temps qui me reste.

Vous avez une très-fausse idée de l'*Éloge de Colbert* (1) : l'auteur n'est point un bel esprit, il est l'antipode des encyclopédistes ;

madame de Sévigné elle avait envoyée à M. Walpole, et qu'il avait imprimée dans son catalogue de Strawberry-Hill.

(1) M. Walpole avait ainsi jugé le premier succès littéraire de Necker : « J'ai bien peu de curiosité sur l'*Éloge de Colbert*. En premier lieu, je « n'aime pas de telles fadeurs apprêtées de longue main; en second, je « n'ai pas le goût des discours philosophiques et académiques : des dis« sertations sur le commerce par un homme qui n'y entend rien m'en« nuieront ; de grandes phrases pour décorer et rendre intelligibles des « choses fort communes me paraîtront pédantesques et pleines d'affecta« tion. On prétendra faire la critique de Louvois, et on aura le dessein « de faire la satire de quelque ministre vivant. On ajoutera les éloges de « la czarine, du roi de Prusse, du roi de Suède ; et je n'ai pas envie de « lire la flatterie dans la bouche des prétendus philosophes : qu'on les « paye, cela doit leur suffire. Il n'y a que Voltaire qui se fait encore lire, « malgré tout ce qu'il a fait d'indigne. Envoyez-moi son Épître à Mar-

il croit avoir des connaissances de l'administration et du commerce ; il a déjà paru de lui un Mémoire en réponse à l'abbé Morellet sur la Compagnie des Indes, dans lequel il a combattu toutes les idées de cet abbé : c'est M. Necker. Il garde encore l'incognito, c'est-à-dire il ne s'est point déclaré à l'Académie pour l'auteur, et ne s'est point présenté pour recevoir le prix. Il ne parle point de Louvois dans son discours ; il entre dans fort peu de détails sur la vie de Colbert ; il ne loue ni ne blâme le ministère présent. Enfin il a voulu, comme bon patriote, communiquer ses idées. L'Académie avait donné pour sujet l'*Éloge de Colbert;* il a saisi cette occasion qui lui servit de prétexte. Je suis bien loin de vouloir m'ériger en juge ; je peux avoir tort, mais ce discours me plaît beaucoup. Je voudrais en retrancher quelques phrases obscures et métaphysiques, qu'il doit à la société de M. Thomas. Il est cependant bien loin de l'admirer ; mais souvent on prend, malgré soi, et sans s'en apercevoir, les manières et l'accent des gens avec qui l'on vit. Je le lui ai reproché ; il ne s'est pas fâché comme l'archevêque de Grenade contre Gil Blas, mais il s'est défendu ainsi que lui.

Je suis bien de votre avis, il n'y a que Voltaire qui ait véritablement un bon style ; mais, hélas ! quel usage en fait-il aujourd'hui ? il devient l'avocat de tout le monde ; il m'a envoyé quatre lettres qu'il a écrites à la noblesse de Gévaudan en faveur d'un

« montel. Je vous dispense de la réponse, que certainement je ne lirai point.
« On est venu à bout, chez vous, de rendre la raison aussi absurde que
« l'ancien galimatias des écoles, et la morale aussi fatigante que les con-
« troverses sur la religion. On prêche dans l'opéra-comique, et les romans
« parlent agriculture. On fait regretter l'ennuyeux Calprenède. Voltaire
« lui-même prêche, comme chef de secte, contre le bon goût, tant son
« enthousiasme le rend atrabilaire, et des fois mauvais plaisant. Il ne
« prise, et avec grande raison, que le siècle de Louis XIV ; et malgré
« cela, c'est lui qui a donné cours au mauvais ton d'aujourd'hui. Il a
« tout effleuré, et ses singes ne font qu'effleurer tout. Ah ! Montesquieu
« approfondissait tout, ne se fâchait point, ne rabaissait pas tous les
« grands hommes, n'ennuyait jamais. C'est là qu'a fini votre grand siècle ;
« car le mauvais goût n'eut point de part à ses ouvrages.

M. le comte de Morangiés, que je crois un fripon, et qui vient de gagner son procès contre des gens aussi fripons que lui. Oui, vous avez raison, le nombre des fripons est grand, et l'estime est un sentiment dont on a peu d'occasions de faire usage. Allez, croyez-moi, les comptes de bœufs, de moutons, de chevaux, etc., valent tout autant que les contes à dormir debout dont on nous berce.

Mardi.

Je ne vous ai point dit que le grand abbé était ici. Je causai hier avec lui sur Chanteloup : il prétend que toutes mes craintes n'étaient pas fondées; qu'on aurait été affligé, mais qu'on n'en aurait pas été moins occupé de ses brebis; qu'on aurait pu voir moins de monde, mais qu'on s'en passerait facilement : ainsi me voilà fort rassurée. Vous vous êtes fort trompé, si vous avez cru que j'eusse d'autres motifs que l'amitié et l'intérêt que je prends à la grand'maman. Je trouve la duchesse de Grammont aimable, mais je ne m'avise pas de l'aimer.

Voici une épigramme qu'on dit être de Voltaire (1) :

C'en est donc fait, Ignace, un moine vous condamne,
C'est le lion qui meurt du coup de pied de l'âne (2).

Ne la trouvez-vous pas jolie?

LETTRE CLXX.

Paris, 26 septembre 1773.

Je viens d'écrire à mes évêques d'Artois pour qu'ils sollicitent l'intendant, M. d'Agay, en faveur de votre milady. Je

(1) A l'occasion de la destruction des jésuites par le pape Ganganelli, qui était moine lui-même.

(2) Voltaire faisait de meilleures épigrammes.

parlai hier à madame de Mirepoix; elle fut fort surprise que M. de Monteynard ne lui ait pas tenu parole; elle me demanda un nouveau mémoire; elle ne le lui donnera pas sitôt, parce qu'elle n'ira point à Versailles avant le départ pour Fontainebleau, qui sera le 4 d'octobre; elle est occupée de madame de Craon, qui vient d'accoucher d'un garçon. Elle a certainement beaucoup d'envie de vous obliger, et d'elle-même elle a imaginé d'agir auprès de M. de Crouï, qui est gouverneur de Calais, et qui pourra peut-être être plus utile que M. de Monteynard. Ce ministre dans ce moment-ci est fort occupé de ses propres affaires, et ainsi que votre milady, il craint beaucoup un déménagement. Le comte de Broglio est obligé d'en faire un auquel il ne s'attendait pas : il était nommé pour aller recevoir la future comtesse d'Artois au Pont de Beauvoisin; il avait demandé la permission de partir un mois auparavant pour aller à Turin faire sa cour au roi de Sardaigne; les Broglios sont Piémontais. N'ayant point reçu de réponse de M. d'Aiguillon, il lui écrivit mercredi dernier pour lui en faire quelques reproches; sa lettre lui a déplu, il l'a portée au roi, et jeudi matin elle fut lue en plein conseil. Le vendredi, sur le midi, il reçut la visite de M. de La Vrillière qui lui apporta une lettre de la propre main du roi, qui lui ôte sa commission et l'exile dans sa terre de Ruffec, qui est à cent vingt lieues d'ici, entre Poitiers et Angoulême; il part ce soir. Cette aventure ne m'est pas agréable.

LETTRE CLXXI.

Paris, dimanche 3 octobre 1773.

Croyez-vous que je vous soupçonne de vanité, et que je puisse penser qu'elle soit le principe de vos actions? non, en vérité, je ne le pense pas, je vous connais mieux que cela. Vous n'avez ni

affectation ni ostentation; vous ne recherchez point la gloire, vous vous contentez de la considération que vous méritez; vous craignez souverainement le blâme, et plus que toute chose le ridicule. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel état est M. votre neveu. Le dérangement de sa tête n'est-il pas l'effet du dérangement de sa santé? peut-il guérir? et s'il vit longtemps, serez-vous toujours son intendant? resterez-vous toujours chargé de diriger son bien? de la recette, de la dépense, et de tous les soins domestiques? Vous êtes le chat de la fable, et M. votre frère le singe : il mange ou mangera les marrons que vous lui tirerez du feu (1); cela lui est fort commode.

La mort de M. Taaffe m'a surprise; il y a quinze ans qu'elle m'aurait fâchée; sa demoiselle est, dit-on, assez malade. Madame Duplessis-Châtillon est morte ce matin; je crois que vous ne la connaissiez pas, je ne vivais pas beaucoup avec elle.

Le grand abbé s'en retourne aujourd'hui à Chanteloup; il a été trois semaines ici, ce qui m'était fort agréable. Il y a presque autant de temps que Pont-de-Veyle est à l'Isle-Adam; il ne parle point encore de son retour. L'exil de M. de Broglio me fâche infiniment, je vivais beaucoup avec lui. Tout le monde va partir pour Fontainebleau, et d'ici au mois de décembre je serai presque sans compagnie. Les Caraman resteront à Roissy jusqu'à la fin de novembre. Madame de Luxembourg passera ce mois-là à Chanteloup; si je pouvais bien dormir, je me consolerais de tout; mais passer les jours dans la solitude, et les nuits dans l'insomnie, c'est un peu trop.

J'ai eu la visite de madame de Viri, et pendant qu'elle me parlait, je lui trouvais une ressemblance; quand elle partit, mademoiselle Sanadon me dit qu'elle et une femme qui était auprès d'elle lui en trouvaient une. Ne dites pas qui, m'écriai-je..... c'est mademoiselle Bagarotty; c'était la même. Voilà qui

(1) Sir Édouard Walpole, comme frère aîné de M. Walpole, était le plus immédiat héritier du titre et des biens de lord Orford.

est bien mal conté; cela fut plaisant, et cela ne vous le paraîtra pas.

Je n'entends plus parler des lettres de madame de Sévigné. Je compte sur la parole que m'a donnée M. de Toulouse que j'aurai les premiers exemplaires. Les nouveaux livres ne paraissent guère qu'après la Saint-Martin.

Vous trouverez dans l'*Éloge de Colbert* quelquefois de l'affectation dans le style, des pensées obscures et trop métaphysiques, c'est un hommage que l'auteur a cru devoir à l'Académie; ce n'est pas le genre de son esprit : il a beaucoup d'esprit, de naturel, d'idées et de sentiment. La plupart des encyclopédistes s'élèvent contre son discours; il a mille fois plus de bon sens qu'eux, beaucoup plus de justesse, et infiniment moins d'orgueil. Ne manquez pas, je vous prie, de faire lire ce discours à M. Burke; je voudrais savoir ce qu'il en pensera; je suis encore plus curieuse de savoir votre jugement.

Je vous dirai que j'aime assez le Caraccioli; il a de la candeur, de la franchise et de la noblesse; il est divertissant, et puis il se plaît avec moi, il me tient fidèle compagnie. Le roi le traite fort bien. L'autre jour le roi lui parlait de Naples, et disait qu'il y avait beaucoup d'insectes et de volcans. Oui, Sire, cela est vrai; et en Angleterre il n'y a ni insectes, ni volcans, ni *loups*, ni *moines*. Il dit tout ce qui lui passe par la tête, et il est fort à la mode ici.

M. d'Aranda (1) n'a encore vu personne; il s'est trouvé trop petitement logé dans la maison de son prédécesseur, qui avait avec lui femme et enfants, et lui, d'Aranda, est tout seul; il prend la maison de M. de Brunoi, rue des Petits-Champs, qu'il loue 22,000 livres.

Vous oubliez de me parler de la veuve de M. de Kingston (2), je serais curieuse du procès.

(1) Ambassadeur d'Espagne en France.

(2) Feu la duchesse de Kingston.



Milady Spencer est retournée chez vous; c'est positivement une dame du grand monde, elle en a toutes les dimensions.

LETTRE CLXXII.

Paris, 9 octobre 1773.

Non, non, je ne trouve pas votre lettre trop longue, *et je n'aurais pas été plus contente si elle avait été plus petite;* ah! vous le savez bien. Comme vous n'êtes point comme le Craufurd (que vous peignez parfaitement), je ne vous donnerai point de louanges; mais je ne me refuserai pas de vous dire que je m'applaudis de vous avoir toujours parfaitement bien jugé. Votre lettre confirme et augmente l'opinion que j'ai eue d'abord, et que j'ai toujours continué à avoir de votre esprit et de votre caractère. Il est impossible de mieux analyser un ouvrage (1), et je suis bien tentée de vous lire à l'auteur; ce que je ne ferai pourtant pas sans votre permission.

(1) L'*Éloge de Colbert*, par M. Necker, dont M. Walpole avait dit: « Je trouve l'*Éloge* l'ouvrage d'un homme d'un très-bon esprit, et d'un « homme de bien, pas fort éloquent. Il y a des endroits obscurs et trop « pressés; et quoiqu'en général l'auteur se sauve du galimatias clinquant « d'aujourd'hui, il donne quelquefois trop dans les phrases abstraites qui « sont en usage, et qui ne se trouvent jamais dans vos bons auteurs. En « général, le discours est trop long, et surtout la première partie, qu'il « aurait pu rendre plus courte, sans peser tant sur ce qu'il veut établir. « Excepté le Phaéton, les comparaisons sont belles et justes. La quatrième « partie est infiniment belle, touchante, attendrissante même, bien pensée, « et, à peu de chose près, claire comme les bons auteurs. Somme totale, « l'auteur me paraît un bon citoyen, homme assez profond, mais pas un « génie assez versé dans son métier. Il ne frappe pas, mais il développe. Il « persuade plus qu'il ne charme; et à force de détails il laisse à soupçonner « qu'il ne s'est pas trop persuadé. Il a l'air d'excuser les fautes de Colbert « comme s'il demandait qu'on lui en tînt compte comme des bienfaits. La « protection des arts, des modes, des inutilités, tient lieu à Colbert de mé- « rite. Il aurait mieux valu dire la vérité, que Colbert combattait le pen- « chant de Louis pour la guerre en servant son goût pour la magnificence.

Nous aurons, à ce que j'espère, les lettres de madame de Sévigné plus tôt que je ne pensais; il faudra chercher quelques moyens pour vous les envoyer. Je compte avoir bientôt un conte de Voltaire, dont le titre est *le Taureau blanc;* il n'est point imprimé; je le ferai copier et je vous l'enverrai. L'idée en est assez plaisante. Je n'approuve pas votre jugement sur les vers de Voltaire (1); ils ont une facilité que n'ont point ceux de Marmontel.

Je dicte cette lettre étant à ma toilette; je me suis levée à six heures du soir, ce qui m'arrive fréquemment, reprenant le jour le sommeil que je ne puis avoir la nuit, et il se trouve par là que n'ayant nulle affaire, je n'ai pourtant le temps de rien. Je vous dis adieu jusqu'à dimanche, que je me propose de vous écrire une plus longue lettre.

Toute réflexion faite, je ne lirai point à l'auteur de *l'Éloge* de Colbert ce que vous m'en écrivez; tout auteur est archevêque de Grenade.

« Sully n'aimait que le bien; il osa combattre les goûts de son maître.
« Il est vrai que c'est Henri IV qui gagne sur Louis XIV plus que Sully
« sur Colbert. Sully connaissait la belle âme, le bon esprit de Henri, et
« se confiait aux retours du roi sur lui-même. Colbert, plus courtisan
« par nécessité, détournait les faiblesses de Louis plus qu'il ne les cho-
« quait, et se contentait de faire un bien médiocre pour sauver à la pa-
« trie un mal horrible. Pour les bien juger, il faudrait que Sully fût le
« ministre de Louis, et Colbert de Henri. Louis eût craint et haï Sully :
« il resterait à voir si son austère vertu se fût pliée aux manéges adroits
« et bien intentionnés de Colbert. Je doute que Colbert eût eu la fermeté
« de Sully vis-à-vis Henri IV. »

(1) Son *Épître à Marmontel*. M. Walpole en porte le jugement ci-après :
« Les vers de Voltaire sont à faire pitié, et ne seraient pas même passa-
« bles si Marmontel les avait faits. Les siens sont meilleurs, mais à bâtons
« rompus, et la chute fort mauvaise. »

LETTRE CLXXIII.

Dimanche 25 octobre 1773.

Je me mourais de peur de n'avoir pas de nouvelles, et encore plus d'en avoir de mauvaises. Je ne trouve pas celles-ci trop bonnes, mais elles me calment sur de plus grandes inquiétudes; votre faiblesse et vos souffrances m'affligent beaucoup, mais je ne veux vous en rien dire. Je suis fort touchée du soin que vous voulez bien avoir de me donner de vos nouvelles, c'est un baume qui guérit toutes mes blessures.

Je voudrais pouvoir vous mander quelque chose qui vous amusât; je ne sais que le testament de M. d'Ussé qui puisse vous divertir un peu. Vous rappelez-vous de l'avoir vu chez le président ou chez madame de Rochefort? c'était un vieillard de mon âge, distrait, ennuyeux, assez fou, et qui avait de l'esprit, grand partisan de mademoiselle de Lespinasse. Il lui laisse le Dictionnaire de Moreri, nouvelle édition; à madame de Choiseul-Betz, son violon; à madame Rondet, ses chenets, pelle et pincettes; à M. le duc d'Aumont, son pupitre; à Pont-de-Veyle et à d'Argental, ses livres de musique, etc., etc. Je n'en ai pas retenu davantage.

J'attends un petit ouvrage de Voltaire; je vous l'enverrai dès que je l'aurai reçu : c'est une épître à Horace; on dit qu'elle est fort jolie. Il y a un autre Horace qui n'en reçoit pas d'aussi bonnes, mais il doit être bien sûr de n'en jamais recevoir qui puissent le fâcher; pour ne pas l'ennuyer, c'est une autre affaire, je n'en répondrais pas.

Mon projet est de vous envoyer toutes sortes de rapsodies par M. Craufurd; je ne pénètre pas ce qui le retient ici si longtemps; ce n'est certainement pas parce qu'il s'y amuse. Il s'ennuie à la mort, et prétend toujours être fort malade; il

n'y a jamais eu deux êtres plus différents que vous et lui. Je le vois tous les jours ; je me crois un prodige de raison en comparaison de lui.

Il y a bien peu de monde à Paris ; Fontainebleau en enlève la plus grande partie ; il en reste encore dans les campagnes particulières, et dans celles des princes. Je ne sors point, je soupe presque tous les jours chez moi ; et sans votre maudite goutte, je serais tranquille et assez contente ; je m'en rapporte à votre amitié pour avoir de vos nouvelles, rapportez-vous-en à la mienne pour ouvrir mes lettres à tout jamais sans trouble et sans crainte.

Adieu jusqu'à mercredi.

LETTRE CLXXIV.

Paris, 30 octobre 1773.

Il y a ici grande disette d'Anglais ; le dernier de ma connaissance part demain pour Naples ; mais on m'a dit que M. Saint-Paul venait aujourd'hui à Paris ; je le ferai prier de passer chez moi, je lui donnerai *le Taureau blanc*, et il vous le fera tenir. Je serai trompée si cet ouvrage est de votre goût. Je ne hais pas non plus que vous les contes de fées, mais il faut qu'ils aient quelque suite, et non pas le décousu des rêves. On ne sait ce que celui-ci veut dire ; il a la prétention de l'allégorie, et l'on n'en peut rien conclure. Tout le projet qu'on peut lui supposer, c'est de démontrer que la Bible et la fable ont une parfaite conformité. Belle découverte !

L'abbé me mande qu'on a pris à Chanteloup le diable dans un piége, qu'il est de la grandeur d'un chat ; il a la peau d'un tigre, la queue d'un makis, le museau d'une fouine ; qu'il pue à renverser ; ses yeux sont affreux, il grince des dents. L'abbé l'a interrogé, et comme il n'a rien répondu,

il en conclut qu'il est un sot, et se confirme dans l'opinion qu'il a toujours eue, que le diable n'a pas l'esprit qu'on lui suppose. Cet abbé est un trésor, il n'y a pas de sorte d'esprit qu'il n'ait; c'est le vrai bonheur de la grand'maman; lui seul supplée et remplace parfaitement les différentes compagnies; on n'en regrette aucune. Ils sont seuls actuellement, eh bien! ils ne désirent personne. Madame de Luxembourg y va mardi sans madame Lauzun, qui reste pour le mariage (1); on consentirait qu'elle l'attendît pour partir avec elle, mais l'ennui, l'ennui en ordonne autrement; elle n'aurait pas à Paris des soupers pour les sept jours de la semaine, et puis c'est du bon air de rendre des soins, quoiqu'on sache intérieurement qu'ils ne sont point désirés, et qu'on n'a point en soi le sentiment qui y entraîne.

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose. Il est plus instructif que tous les livres passés, présents et à venir; personne n'en a achevé ni n'en achèvera la lecture; la vie la plus longue en laisse encore bien des pages. Pour moi, qui, malgré la vieillesse, n'en suis pour ainsi dire qu'au commencement, je n'ai pas la curiosité d'aller beaucoup plus loin.

La Bellissima partit jeudi dernier pour aller au-devant de la princesse (2). Dans le premier carrosse, elle et madame de Bourbon-Busset, ci-devant dame Boucault; dans le second la duchesse de Quintin, ci-devant comtesse de Lorge, et madame de Creney; vingt ou vingt-cinq voitures composent la marche. Vous me dispenserez de tous les détails. La Bellissima sera, je crois, bien empêtrée dans tout ce qu'elle devra faire; mais Dieu l'assiste, je ne m'en soucie guère.

On ne résout rien à la cour, on annonce tous les jours des changements pour le lendemain, et ils n'arrivent point. On me dit hier que les diplomatiques reviendraient sept ou huit jours

(1) Le mariage du comte d'Artois.
(2) La princesse Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois.

avant le fin du voyage. Madame de Mirepoix et les Beauvau pourront bien en faire de même ; à la bonne heure ; mais j'attends tout cela avec patience, je m'accoutume à la paresse, et je mets en pratique une chanson que je fis il y a trois ou quatre mois, que je ne vous ai point envoyée, 1° parce que je ne la trouve pas bonne, et puis parce que vous me soupçonnez toujours des desseins, ce qui me choque infiniment, parce que je les ai tous abdiqués, abjurés, et que rien n'est plus certain que je n'en formerai de ma vie. Après cette protestation, je puis vous dire ma chanson, sur l'air *des Trembleurs*.

Êtes-vous sexagénaire,
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire,
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse,
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous.

LETTRE CLXXV.

Mardi 2 novembre 1773.

Je viens de relire votre lettre dans l'intention d'y répondre ; c'est une entreprise, il faut marcher droit et craindre de s'égarer ; je m'en tirerai comme je pourrai.

Rien n'est si bien écrit, ni si bien démêlé que la peinture que vous me faites de votre caractère (1). Ce que vous ne croi-

(1) « Vous louez mon courage * ; ah ! je n'en ai guère. Je suis colère et « timide ; je n'ai aucune présence d'esprit ; il me faut du temps pour « me calmer et pour me donner du jugement. Je suis bien petit à mes « propres yeux. Je fais le fier mal à propos, le souple avec plus mauvaise

* Son application aux affaires de son neveu George comte d'Orford.

rez pas, c'est que j'y aie reconnu le mien, c'est-à-dire dans ce que vous regardez comme de grands défauts, et qui le sont en effet en moi, mais qui deviennent en vous des occasions, pour ainsi dire, d'exercer et de mettre en valeur toutes les vertus que je n'ai pas, la force et le courage. Vous vous troublez, et vous ne voyez pas dans le premier moment tout ce que la réflexion nous fait apercevoir après. Ah! je suis bien de même, je ne sais jamais que le lendemain ce que j'aurais dû dire et faire la veille. Les fautes que je fais en conséquence me découragent; je prends des résolutions, je n'ai pas la fermeté d'en tenir aucune; je n'estime personne, et ne puis me passer de ceux que je méprise; je ne cesse de désirer, de chercher des appuis, des soutiens, sachant bien que je n'en trouverai jamais; que tous les hommes ne sont que vains et personnels, que les meilleurs sont ceux qui ne sont pas envieux et méchants, et qui ne sont qu'indifférents.

Ne voilà-t-il pas que je parle de moi! c'est ce que j'avais résolu de ne point faire.

Vos idées sur l'ennui sont fort différentes des miennes. Vous vous imaginez n'en être pas susceptible, et je crois que vous l'êtes autant et plus que personne. Vous avez à la vérité plus de ressources qu'un autre pour l'éviter, des goûts, et des talents; mais il est des moments où l'on en est pour ainsi dire abandonné et qu'on se croit dans le néant, et c'est ce qu'on n'éprouve point quand on a des occupations forcées; tous ceux qui en ont s'en plaignent, et quand ils n'en ont plus, ils ne peuvent s'accoutumer à s'en passer. Je me souviens d'avoir

« grâce encore. Tantôt c'est la vengeance qui me séduit, et tantôt la « finesse. Mon Dieu! quelle misère que l'âme de l'homme! Toutes ré- « flexions faites, je rends grâce au ciel de n'avoir pas été monarque ou « grand homme : la flatterie m'eût séduit; je me serais cru très-capable; « j'aurais été despote par droiture, ou fripon par indignation; j'aurais « méconnu les hommes ou moi-même. Hélas! c'est bien tard que je « fais mon éducation! Dieu merci, j'ai un maître sévère; et c'est « moi-même. »

pensé dans ma grande jeunesse qu'il n'y avait d'heureux que les fous, les ivrognes et les amoureux. Quiconque est à soi-même, livré à la seule faculté de penser, doit être le plus malheureux des hommes. Mais laissons tout cela.

Mercredi 3.

Je reçois dans ce moment des lettres de Chanteloup; je devrais croire y être bien désirée, bien regrettée et bien aimée; mais j'ai perdu la foi, l'espérance, il ne me reste plus qu'un peu de charité; je trouve à l'employer en supportant tout ce qui me choque.

En vous parlant de votre santé, je ne vous ai point donné un conseil que je crois très-salutaire, c'est de vous faire brosser tous les jours avec une brosse un peu rude; rien ne facilite autant la transpiration; je me suis assujettie à cette pratique, et je m'en trouve bien.

LETTRE CLXXVI.

13 novembre 1773.

Enfin voilà les lettres de madame de Sévigné. Ce recueil ne fera pas honneur à l'éditeur (1); il ne suit point l'ordre des dates, sa préface m'a paru plate. En parcourant tous les sujets de ces lettres, il ne dit rien de sa tendresse pour sa fille; c'est ce que j'en admire le plus, et ce qui (malgré ce que vous en dites) vous la fait nommer votre sainte. Les lettres de Corbinelli sont ennuyeuses et communes. Il est ineffable qu'on ait conservé les lettres de madame de Simiane; elles devaient être

(1) La Harpe. — Toutes les lettres qui se trouvent dans le recueil publié par La Harpe ont depuis été insérées, par ordre chronologique, dans l'édition complète de la Correspondance de madame de Sévigné publiée par M. de Montmerqué.



jetées derrière le feu à mesure qu'on les recevait (1); ce qu'il y a de bon et d'agréable dans ce recueil, ce sont les lettres à M. de Pomponne, dont les éditions étaient épuisées, et par conséquent devenues fort rares.

Il y a une petite lettre écrite du Pont-de-Beauvoisin (2) qui fait grand bruit : Voici ce qu'elle contient :

« Sire, j'ai vu madame la comtesse d'Artois; le premier « jour elle m'a plu, le second elle m'a intéressé, ce qui fait « que je la mène avec plaisir à V. M. »

On attendait la nomination de trois dames, pour joindre aux six déjà nommées; il devait y en avoir deux titrées : au lieu de ces trois, on en a nommé cinq non titrées. Mesdames de Ronçay, de Transe (3), de Bombelles (4), de Fougères (5), et la marquise du Barri (6), qui est mademoiselle de Fumel.

J'envoie mon paquet à M. Saint-Paul, et je le prie de vous le faire tenir comme il pourra.

(1) M. Walpole dit à ce sujet : « J'ai achevé ma Sévigné. Vous l'avez « très-bien jugée. Nonobstant, je trouve que madame de Simiane ayant « eu quelque chose à dire, l'eût bien dit. Il n'y a rien qui dépose qu'elle « eût des entrailles. Elle ne fait que flatter un intendant pour se faire « donner des places pour ceux de sa suite. Corbinelli ennuie à la mort « avec sa plate jalousie prétendue.... Il y en a deux de madame de Sé« vigné qui sentent l'ancien style, celles sur Vardes, et sur la mort du « grand Condé; mais ce qui me ravit, c'est un mot, une application la « plus heureuse qui fut jamais, c'est où elle console M. de Moulceau de « ce qu'il est devenu grand-père, en lui citant ce mot de la fameuse épi« gramme de Martial, *Pæte, non dolet.* Voilà ce qui est unique! Voilà « ce qui mérite la canonisation. »

(2) Du marquis de Brancas, qui, après la disgrâce du comte de Broglio, avait été nommé ambassadeur pour aller recevoir la comtesse d'Artois sur les frontières de France et de Savoie.

(3) Née la Suze.

(4) Née Macault.

(5) Née de Vaux, fille du maréchal de Vaux.

(6) La femme du plus jeune des trois frères du Barry, lequel prit ensuite le nom de comte d'Argicourt.

LETTRE CLXXVII.

Lundi 22 novembre 1773.

Vous êtes insupportable ; quand vous manquez de prétextes pour être mécontent, vous en supposez. J'ai confié, dites-vous, au Caraccioli ce que vous me dites sur cette personne qui ne vient pas me voir (1). Je n'en ai parlé ni à lui ni à qui que ce soit. Mon crime a été d'écrire son nom par la poste, et vous en aviez fait autant. On dirait, en vérité (et je commence à le croire) que vous voulez me trouver des torts qui puissent justifier ce que vous êtes dans le dessein de faire. Ce qui m'empêche d'en être absolument persuadée, c'est que, du caractère dont vous êtes, vous ne cherchez point les ménagements, et que quand vous prenez un parti, rien ne vous arrête. Enfin, quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en doive arriver, je n'aurai point à me reprocher d'avoir trahi vos secrets, si tant est que vous m'en ayez jamais confié aucun. Je ne parle jamais de vous, j'y pense le moins que je peux ; enfin, hors l'indifférence, où vous ne m'avez point encore amenée, je me conforme à toutes vos volontés.

Pont-de-Veyle, depuis sept ou huit jours, a un peu de fièvre toutes les nuits, et une toux à faire trembler; cela ne l'empêche pas d'aller à l'Opéra ; il assiste tous les jours à mon thé, et revient encore le soir quand je soupe chez moi, ce qui est presque tous les jours ; je suis son infirmerie ; je ne m'aperçois pas que l'on me trouve exigeante, et qu'on juge que je veuille qu'on ne soit occupé que de moi ; il me paraît que personne ne met autant dans la société que moi, ni que j'ennuie personne par la métaphysique, que j'ai en horreur, ni que toutes mes conver-

(1) Madame de Viri, alors ambassadrice de Sardaigne à Paris.

sations ne soient que d'un seul genre (1). J'ai sans doute beaucoup de défauts, je crois les connaître, et cette connaissance me rend fort malheureuse. Il faut se corriger, me direz-vous; mais vous me dites en même temps que l'on ne se corrige point, et en cela vous dites vrai; nous apportons en naissant nos vices et nos vertus, et conséquemment notre bonheur ou notre malheur; nous n'y pouvons rien changer, et c'est ce qui fait que je me console d'être aussi vieille. Je ne jouis cependant point des avantages de la vieillesse; il faut que je me rappelle mon âge pour que je me croie plus de cinquante ans; la vie paresseuse que par goût je mène, m'empêche de m'apercevoir de ma faiblesse; et mon aveuglement, de voir ma difformité. Tous mes mouvements sont aussi vifs, mais il est vrai que je n'en ai point d'agréables, et qu'ils sont presque toujours produits par des dégoûts et des répugnances. Je vais éprouver s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y a de solide que l'amitié d'un chien; j'en ai un depuis cinq ou six jours qu'on dit être le plus joli du monde; il me paraît disposé à m'aimer, mais j'attends à en être bien sûre pour l'aimer à mon tour.

La comtesse d'Artois n'est pas belle, tant s'en faut. Les fêtes ont été admirables; on n'a rien vu de plus beau que le bal paré. Madame de Lauzun a eu le prix de la bonne grâce, de la parure et du menuet; la vicomtesse du Barri, celui de

(1) M. Walpole avait dit : « Avec tout l'esprit et tous les agréments « possibles, vous ne voulez vous contenter de rien. Vous voulez aller à « la chasse d'un être qui ne se trouve nulle part, et dont votre usage du « monde doit vous dire qu'il n'existe point : c'est-à-dire une personne « qui vous fût uniquement et totalement attachée, et qui n'aimât qu'un « seul sujet de conversation. Encore n'est-ce pas un tel, ou un tel ; non, « c'est quelqu'un, n'importe qui. Il faudrait que ce quelqu'un eût toutes « les attentions d'un amant, sans amour s'entend; toutes les qualités « d'un ami, et cependant qu'il n'eût du goût pour rien, ne devant être oc- « cupé que de vos goûts et de vos amusements. Vous voudriez qu'il fût « un homme d'esprit pour vous entendre, et qu'il n'en eût point en « même temps, sans quoi il lui serait impossible de soutenir un tel rôle. »

la belle taille ; sa tante (la comtesse) a beaucoup de partisans, et la plupart des hommes la préfèrent à sa nièce. Toutes ces fêtes sont le sujet des conversations, et les rendent fort monotones.

Elles se termineront demain par le bal masqué ; il n'y aura plus que des opéras tout les huit jours, dont le dernier sera le 15 ou 16 du mois prochain. Voilà à peu près tout ce que je sais.

Mercredi à midi.

J'apprends dans ce moment la mort de M. de Chauvelin (1); je n'en sais aucun détail ; c'est une perte pour la société.

J'ai bien envie de vous envoyer les vers de Voltaire (2) ; il y a longtemps qu'ils n'avait rien fait d'aussi bien ; si je trouve une occasion, je les ferai partir ; s'il n'y en a pas, je pourrai bien les mettre à la poste.

Cette lettre est énorme, il n'y a plus rien à ménager ; je vais y ajouter la copie de celle du roi de Prusse à son résident à Rome ; on la donne pour vraie ; pour moi, je crois qu'elle est à l'imitation de celle de Jean-Jacques ; vous me direz si vous le jugez ainsi.

Copie de la lettre du roi de Prusse à l'abbé Colombini, son agent à Rome.

« Abbé Colombini, vous direz à qui voudra l'entendre,
« pourtant sans air d'affectation ni d'ostentation, et même

(1) Le marquis de Chauvelin fut tout à coup attaqué de convulsions et tomba mort pendant qu'il se tenait debout près de la table où Louis XV jouait au piquet. Il avait été ambassadeur de France à Turin, et commanda ensuite l'armée qui fut envoyée en Corse durant l'administration du duc de Choiseul, et dont le succès est connu.

(2) *La Tactique*, dont M. Wapole dit dans sa réponse : « Il y a de bien « jolis vers au commencement de *La Tactique*. Je n'en saurais dire au- « tant de la conclusion, ni de la matière, qui me paraît un peu lieu « commun. Je n'aime pas non plus le nom de *M. Guibert*, et ces fami- « liarités qui dégradent la poésie. »



« vous chercherez l'occasion de le dire naturellement au pre-
« mier ministre, que, touchant l'affaire des jésuites, ma ré-
« solution est prise de les conserver dans nos États tels qu'ils
« ont été jusqu'ici ; j'ai garanti au traité de Breslau le *statu quo*
« de la religion catholique, et je n'ai jamais trouvé de meilleurs
« prêtres à tous égards : vous ajouterez que, puisque j'appar-
« tiens à la classe des hérétiques, le saint-père ne peut pas me
« dispenser de l'obligation de tenir ma parole, ni du devoir
« d'un honnête homme et d'un roi. Sur ce, je prie Dieu qu'il
« vous ait en sa sainte garde.

« *Signé*, FRÉDÉRIC. »

M. Chauvelin est mort d'une apoplexie de sang ; on en a trouvé sa tête remplie et tous les vaisseaux de son estomac dilatés et variqueux ; il mangeait énormément ; tout le monde le regrette, il était positivement l'homme qu'il fallait montrer pour prouver ce que nous entendons par un Français aimable.

LETTRE CLXXVIII.

Dimanche 11 décembre 1773.

Je préviens le facteur ; dans cette saison il n'apporte souvent les lettres que vers les quatre heures, et c'est le moment de ma toilette, de mon thé, et de l'arrivée des visites.

Pourquoi ne m'avez-vous point mandé le voyage que devaient faire ici vos neveux, milord Cholmondeley et un autre, le duc de Glocester ? Ils n'ont vu personne ; ils se sont contentés de tous les spectacles, de voir la cour sans en être vus, d'aller aux Invalides, et dans quelques campagnes aux environs de Paris. Jamais incognito n'a été mieux observé ; on a parlé d'une certaine dame hollandaise ; si on a eu raison, vous le savez ; je n'ai pas cherché à pénétrer ce qui en est.

Notre comtesse d'Artois n'est pas jolie, mais elle est mieux que sa sœur pour le visage; elle a la gorge, les bras et les mains jolis, son teint est beau, son nez extrêmement grand, et elle est extrêmement petite; elle ne parle point, parce qu'elle sait très-peu notre langue.

J'eus hier la visite de l'idole; son prince est toujours dans la plus grande affliction de la mort de M. Chauvelin; c'était son meilleur ami, il avait beaucoup contribué à sa fortune, et vous savez que ceux à qui l'on a fait du bien sont ceux qu'on aime le plus. La maréchale de Luxembourg soupera le premier jour de l'an chez moi; je lui prépare une petite étrenne fort jolie. Vous savez que la mode est le parfilage; quand elle me rend visite, on lui apporte toujours une petite chaise de paille pour mettre ses pieds et poser son ouvrage; cette chaise sera couverte de réseau d'or; je l'ai fait garnir par une marchande de modes; elle est la plus jolie du monde. Je suis dans la faveur de cette maréchale; elle est de retour de Chanteloup depuis mardi; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets extrêmement plats sur beaucoup de saints du paradis; cela m'en fit faire un sur saint Martin. Le voici :

Salut à monsieur saint Martin,
Qui partagea son casaquin;
En pareille aventure,
Hé bien!
J'aurais, je vous le jure,
Donné tout ou rien.

Les opéras qu'on joue à la cour n'ont point de succès; il paraît impossible d'amuser le public, l'ennui est une épidémie générale; le seul palliatif que j'y trouve, c'est la paresse; je voudrais que vous fussiez dans le cas d'y avoir recours. Je vous plains de l'usage que vous êtes forcé de faire de votre activité (1); je vous trouve aussi courageux que tous les héros ro-

(1) Dans l'arrangement des affaires de son neveu, le lord Orford.

mains, vous vous êtes dévoué comme les Curtius, les Régulus, etc. Heureusement votre santé n'en est point altérée; Dieu veuille que cela continue! Je ne vous souhaite que de la santé; que tout le reste aille comme il pourra, vous avez tant d'esprit et de courage que vous surmontez tout; j'en connais de plus misérables et que le moindre souffle renverse par terre; je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible: il n'y a de remède à cela que le repos et le *nonchaloir;* ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.

J'ai fini *Cléopâtre* (1); j'en ai sauté les deux tiers; il y a des endroits fort beaux, et l'auteur n'était pas sans génie.

J'ai commencé *Cassandre*, dont les trois premiers livres sont d'un ennui affreux; je le continuerai cependant, parce que je me souviens qu'autrefois il m'a fait plaisir (2). Je ne puis me résoudre à lire l'histoire; je n'aime pas mieux les vérités qu'elle contient (si vérité y a) que les fables des romans; les romans et l'histoire nous peignent les hommes, et leurs portraits ne sont guère plus fidèles dans l'un que dans l'autre. Il ne s'agit que de passer le temps, et à mon âge on ne se soucie

(1) Ancien roman français.

(2) M. Walpole dit à ce sujet: « Vous avez achevé *Cléopâtre*: voilà ce « qui s'appelle du courage! Je commençai il y a quelques années *Cassandre*; apparemment que je ne passai pas les trois premiers livres, « car je le trouvai l'ouvrage le plus bête, le plus plat, le plus assommant « de tous les livres connus. L'auteur n'attrape point la moindre vraisemblance; bien que tous les événements sont du dernier commun « pas le moindre petit brin d'invention, et puis point de caractère. Toutes les aventures se répètent. Tous ces princes, généraux et dames, « sont ennuyeux comme s'ils étaient aux grands couverts. Il est impossible « que vous lisiez un tel livre par ennui, à moins que ce ne fût dans le « sens de chasser un poison par un autre. Vous me permettrez de vous « dire que de tels romans ne peignent pas des hommes; et si les portraits « historiques sont aussi peu fidèles, au moins ont-ils de la vraisemblance. « Quand, croyez-vous, existait-il des hommes comme ceux de la *Cassandre?* Il est vrai, comme vous dites, qu'ils écartent toutes réflexions. « Des images de carton montées sur des brodequins ne font pas réfléchir. »

plus d'acquérir des connaissances, si ce ne sont celles qui nous tiennent compagnie, et qui écartent toute réflexion.

Nous avons ici, depuis peu, et pour peu de jours seulement, un jeune Anglais qui me paraît assez aimable, M. Fawkener (1); vous le connaissez, ou du moins vous en avez entendu parler; il part pour l'Italie à la fin de cette semaine.

Le Caraccioli est un peu refroidi pour moi, mais il se réchauffera le mois prochain. Madame de Beauvau ira à Chanteloup, et ses absences remontent beaucoup mes actions auprès de lui.

On me dit hier que *le Taureau blanc* était imprimé; je ne comprends pas comment vous le protégez et quel mérite vous y pouvez trouver : il me semble qu'il n'y a pas le mot pour rire. Je vous quitte pour me lever; si le facteur ne vient point, on fermera cette lettre.

Le facteur arrive et m'apporte votre lettre. Je n'aime point que votre humeur devienne sombre, mais je sais, par expérience, que les dispositions changent et que l'on n'est jamais bien sûr d'avoir toujours les mêmes sensations. Ce que je crois, et ce que je comprends aisément, c'est qu'on perde le goût des spectacles et des assemblées; j'aimerais presque autant vêpres que l'Opéra; mais pour la société, je ne comprends pas qu'on s'en puisse passer; il est vrai qu'un Quinze-Vingt en a plus besoin qu'un autre. Je suis persuadée que, tout clairvoyant que vous êtes, vous regrettez votre sourde, et que vous seriez très-affligé de perdre vos amis, c'est-à-dire ceux avec qui vous vivez. Tout le monde se ressemble jusqu'à un certain point, et il y a des choses de première nécessité pour tous également, la société est à la tête.

(1) Guillaume Fawkener, fils de feu sir Édouard Fawkener. Il a été premier secrétaire du conseil privé.



LETTRE CLXXIX.

Samedi 19 décembre, à 5 heures après midi.

De Londres, lundi 14. Voilà ce que vous m'avez écrit de mieux de votre vie, et ce qui certainement m'a fait le plus de plaisir (1). J'espère que vous reprendrez bientôt vos forces, que vous ne vous fatiguerez point à recevoir trop de monde, que vous vous observerez beaucoup sur votre manger, et que de deux ans d'ici je pourrai être sans inquiétude. Ce terme est court pour vous, il n'est pas de même pour moi qui ne serai peut-être plus en vie.

Soyez persuadé que je ne commettrai point votre tragédie; si je puis la faire traduire, ce ne sera que pour moi, je verrai comment je m'y prendrai; je chercherai quelques petits traducteurs qui feront cette besogne en présence de Wiart; vous jugez bien qu'un ouvrier tel que je pourrai l'avoir ne sera pas fort élégant; quand l'ouvrage sera fait, vous en aurez une copie, et il y aura une marge assez grande pour que vous y puissiez faire des corrections. Voilà une occupation pour les deux années de santé que vous allez sûrement avoir, et pour celles que j'ai à vivre.

Oui, j'ai reçu votre grande lettre, et j'ai été fort fâchée de la fatigue qu'elle a dû vous coûter; il y a bien des articles auxquels il faut que je réponde. Les lettres que je vous fais copier ne sont que de madame des Ursins, il n'y a point les réponses de madame de Maintenon. Les quatre in-folio que j'ai eus de sa main n'étaient que des lettres à sa famille, peu dignes de curiosité.

(1) M. Walpole avait été retenu longtemps à Strawberry-Hill par une dangereuse attaque de goutte.

Je vous écris par une occasion qu'on me dit être très-sûre; je vous envoie le dernier ouvrage de La Harpe, dont je ne suis nullement contente. Vous trouverez aussi la lettre du prince de Condé au roi, avec des épigrammes sur le père et le fils, et des fragments d'une lettre de ce prince à un de ses amis; nous fûmes trois ou quatre à retenir le récit qu'on nous en fit; je les fis écrire sur-le-champ, et comme nous fûmes interrompus, ce ne fut que la nuit suivante que je m'en rappelai la fin; il est possible que j'y aie mis beaucoup du mien; tout ce que je puis vous dire, si ce n'est pas exactement tout ce que le prince a écrit, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'il aurait dû écrire; et pour que vous ne vous mépreniez pas à ce qui est de moi, je fais mettre une petite croix à l'endroit où je commence.

Je joins encore à tout ceci l'extrait d'une lettre du roi de Prusse à d'Alembert.

Je vous envoie aussi les *Systèmes* et *les Cabales* (1); je serai fâchée si vous ne trouvez pas les *Systèmes* jolis, parce qu'ils me le paraissent.

Depuis la lettre que j'ai écrite à Voltaire pour le remercier de la lecture de ses *Lois de Minos*, je n'ai pas entendu parler de lui, je ne l'attaquerai pas.

Je reçus hier trois volumes des lettres de madame de Pompadour; c'est madame Damer à qui j'en ai l'obligation; chargez-vous, je vous prie, de mes remercîments. Je suis fort aise de les avoir; une autre fois je vous dirai ce que j'en pense. Actuellement il m'est venu compagnie, je suis forcée de vous quitter. Adieu.

De M. le prince de Condé à un de ses amis.

« Je suis fâché d'avoir autant tardé de répondre à votre lettre obligeante, mais j'ai eu tant d'affaires que je n'ai pas pu trouver le moment de vous répondre plus tôt.

« Vous avez su la démarche que j'ai faite, et qui sera, je crois,

(1) Par Voltaire.

approuvée par toutes personnes raisonnables. Je n'ai fait cette démarche qu'après une mûre délibération. A Dieu ne plaise que je désapprouve la conduite des autres princes ! ils ont suivi leur opinion, et moi la mienne ; cela est tout simple, puisque nous sommes restés dans la même intelligence.

« La résistance de près de deux ans a été inutile ; personne ne regrette plus l'ancien parlement que moi, et je le regretterai toujours. Je plains ces pauvres gens qui, après avoir perdu leur état, vont perdre leur fortune : c'est une espèce de barbarie.

« Le plus grand de mes ancêtres, Louis de Bourbon, disait : Ce n'est point à moi d'ébranler la couronne.

« Nous serions au désespoir d'exciter ou de soutenir une révolte dans la nation, nous devons également craindre d'être soutenus ou abandonnés par elle ; ce sont des inconséquences qui humilient l'esprit. Se mettre à la tête de la nation, c'est la soutenir ; et ce serait au prince de porter sa tête le premier sur l'échafaud.

* « Les exilés refusent leur liquidation et risquent la perte de leur fortune sur la confiance qu'ils ont en notre soutien ; ils croiraient manquer d'égards envers nous, s'ils cessaient de compter sur notre appui. Ils doivent connaître aujourd'hui qu'il leur a été inutile, et peut-être contraire.

« En recevant leur liquidation, ils pourraient volontairement rentrer dans leurs charges, et le parlement dans peu de temps se trouverait composé du plus grand nombre de ses anciens membres.

« Enfin nous n'avons eu d'autre intention que de contribuer au bien général. Les moyens que nous avons pris ont été inutiles, et dans la crainte qu'ils ne deviennent dangereux en donnant l'exemple d'une résistance qui pourrait paraître une révolte si elle durait davantage, je me suis déterminé à me soumettre aux volontés du roi. »

Extrait d'une lettre du roi de Prusse à M. d'Alembert, en date de Potsdam, le 8 décembre 1772, copiée fidèlement sur l'original.

....Pendant toutes les agitations diverses, on va casser entièrement l'ordre des Jésuites ; et le pape, après avoir biaisé longtemps, cède enfin, à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de son Église. J'ai reçu un ambassadeur du général des Ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer

le régiment de Fitz James, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape était bien maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.

Lettre de M. le prince de Condé et de M. le duc de Bourbon au roi.

SIRE,

La seule consolation que nous puissions éprouver, mon fils et moi, de notre malheur, est celle de verser, dans le sein même de Votre Majesté toute la douleur que nous cause l'ordre rigoureux qui nous prive du bonheur de l'approcher. L'amour et la fidélité dont nos cœurs sont remplis nous rendent tous les jours plus affreuse une situation que nos sentiments connus pour Votre Majesté devaient nous faire espérer que nous n'éprouverions jamais. La force et la vérité de notre attachement pour vous nous ont déterminés à résister à l'exécution d'un projet dont le succès nous paraissait impossible. Rien ne prouve plus, Sire, l'intime persuasion où nous n'avons jamais cessé d'être que la soumission la plus entière vous était due, que les efforts que nous avons faits pour fléchir votre persévérance dans une volonté qui nous faisait envisager les suites les plus fâcheuses.

Nous désirons d'autant plus vivement, Sire, de rentrer dans vos bonnes grâces, que nous ne nous consolerions pas que notre éloignement de la cour pût servir de prétexte au plus léger trouble dans votre royaume. Le maintien de votre autorité nous est essentiel; l'amour de votre personne est profondément gravé dans nos cœurs.

Avec des sentiments aussi vrais, aussi purs, pouvions-nous craindre de nous égarer? et serait-il possible qu'on eût pu nous prêter des vues aussi contraires à nos sentiments qu'à nos intérêts? Non, Sire, votre cœur nous rend plus de justice. La droiture et la pureté de nos sentiments vous sont connues, vous nous pardonnerez de chercher à les justifier. Daignez donc, Sire, nous rendre vos bontés, que nous chercherons toujours à mériter; ne voyez en nous que des sujets soumis et fidèles; le zèle le plus pur et l'attachement le plus vrai pour votre personne nous animeront toujours. Les vœux que nous formons pour la tranquillité de l'État et le bonheur de Votre Majesté lui sont de sûrs garants de notre soumission et de notre

fidélité. Pénétrés de ces sentiments, Sire, nous osons espérer que Votre Majesté, convaincue de leur sincérité, voudra bien nous rendre auprès d'elle la place que notre naissance et plus encore notre cœur nous y marquent.

Nous sommes, etc.

EPIGRAMMES.

Jadis le Roux (1) et son pauvre beau-père (2),
D'un petit choc donné chez le Germain
Se disputaient la gloire assez légère;
L'honneur entre eux est encore incertain.
Enfin le Roux brilla sans concurrence;
Si dans Versaille il trahit aujourd'hui
Sa foi, son roi, sa famille et la France,
Il agit seul, et sa honte est à lui.

Condé le Roux s'est démenti;
Eh! comment aurait-il pu faire?
Il fallait changer de parti,
Ou bien changer de caractère.

Il est roux, le petit Bourbon,
Qui pour la cour nous abandonne :
Ma foi, sa réputation
Sent aussi bon que sa personne.

LETTRE CLXXX.

Dimanche 20 décembre 1773.

Je préviens encore aujourd'hui le facteur; il en pourra résulter une longue lettre : prenez-vous-en à l'insomnie.

(1) Le prince de Condé.
(2) Le prince de Soubise.

Plusieurs belles dames, et une entre autres de votre connaissance, et qui est pour ainsi dire ma meilleure amie (madame de Cambise), sont dans de grandes alarmes de la maladie du chevalier de Durfort (1); c'est une fluxion de poitrine très-avérée, et le soupçon d'une fièvre maligne; il entre aujourd'hui dans le dix, il est très-mal; il n'est pas bien jeune, et il est fort délicat et usé; s'il meurt, je ne sais pas ce que deviendra cette dame; cette perte mettrait le comble à ses malheurs; je suis persuadée qu'elle se retirerait dans un couvent.

Le roi a très-bien traité la famille Chauvelin; il a conservé la charge de maître de la garde-robe à son fils (2), qui n'a que sept ans; il a donné à chacune de ses deux filles, qui en ont neuf ou dix, quatre mille francs de pension; la veuve quitte la maison qu'elle avait dans la rue de Bourbon, parce que le loyer est de douze mille francs, et madame de Mirepoix, qui est très-dégoûtée de celle qu'elle a dans la rue Bergère, proche la rue Grange-Batelière, est tentée de la prendre. Elle est si irrésolue, si incertaine, si changeante, que je ne fais plus aucune attention à ses projets.

Lundi.

Je reçois votre lettre du 14, qui aurait dû arriver hier. Vous aurez vu, par ma dernière, que nous avons su le séjour que vos neveux ont fait ici, et que le duc a très-bien gardé l'incognito.

M. Fawkener est très-aimable, il parle notre langue comme si c'était la sienne, il a de la politesse, il cherche à plaire sans affectation, il fait connaître qu'il est instruit sans empresse-

(1) Le chevalier de Durfort était de la famille de Duras. Destiné pour l'Église, il prit la croix de Malte, ce qui lui donnait le droit de conserver certains bénéfices, quoique attaché à l'armée. Il est mort premier gentilhomme de M. le duc d'Orléans.

(2) Le marquis de Chauvelin, ambassadeur de France en Angleterre à l'époque de la mort de Louis XVI; depuis membre de la Chambre des députés.

ment ; il a réussi auprès de tous ceux qui l'ont vu, et il deviendrait à la mode s'il restait ici ; mais il doit partir aujourd'hui ou demain. Il passera par Genève et verra Voltaire ; il parcourra toutes les villes d'Italie, et reviendra ici dans le mois d'août ou de septembre ; je l'ai beaucoup vu, je l'ai presque toujours eu à souper chez moi ; il joue à tout ce qu'on veut ; c'est un jeune homme parfaitement aimable, sans nul travers, sans nul inconvénient ; dites à M. et madame Churchill le témoignage que je vous rends de lui.

Les nouvelles d'aujourd'hui du chevalier de Durfort sont meilleures ; la dame de mes amies est dans un état effroyable depuis onze jours que dure la maladie. Cette personne a un caractère bien décidé ; je l'aime, non par goût, parce qu'elle n'est pas ce qu'on appelle aimable, mais parce qu'elle a des vertus, et surtout beaucoup de noblesse et de vérité.

LETTRE CLXXXI.

29 décembre 1773.

Je vous annonce à mon tour que cette lettre ne sera pas longue, les choses que j'ai à vous dire ne sont pas assez intéressantes pour que j'y sacrifie l'espérance de m'endormir ; elle sera peut-être vaine ; depuis bien longtemps j'ai perdu le sommeil ; mais madame de Talmont a perdu la vie : elle est plus avancée que moi ; elle mourut le 20 de ce mois, en héroïne de roman.

Elle avait, la veille de sa mort, ses médecins, son confesseur et son intendant auprès de son lit : Elle dit à ses médecins : Messieurs, vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos principes et vos règles ; à son confesseur : Vous avez fait votre devoir en me causant une grande terreur ; à son intendant : Vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens, qui désirent que je

fasse mon testament; vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle; mais convenez aussi que je ne joue pas mal le mien. Après cela elle se confessa, communia, ajouta un codicille à un testament qu'il y avait longtemps qui était fait. Elle fait madame Adélaïde sa légataire universelle, donne ses bijoux à toutes Mesdames, ses porcelaines et une montre à M. de Maurepas, de petits legs à des anciennes amies avec qui elle était brouillée, et qui étaient sur son ancien testament, et qu'elle n'a point révoqué. L'énumération de tous ses legs serait ennuyeuse et ne vous ferait rien; on prétend qu'elle avait fait faire une robe bleue en argent pour être enterrée, et qu'elle s'était fait coiffer avec une très-belle cornette de point. L'archevêque n'a pas approuvé ce luxe; il a fait vendre habit et cornette pour en faire des aumônes. Elle a laissé cent mille francs aux Enfants-Trouvés, à la charge de payer des rentes viagères à ses domestiques (1).

(1) Madame du Deffand a fait de madame la princesse de Talmont le portrait suivant :

« Madame de Talmont a de la beauté et de l'esprit; elle a une intelligence vive, et ce tour de plaisanterie qui est le partage de notre nation paraît lui être naturel. Elle conçoit si promptement les idées des autres, que l'on y est souvent attrapé, et qu'on lui fait l'honneur de croire qu'elle a produit ce qu'elle n'a fait qu'entendre. Son imagination n'a nulle fécondité, et ce qu'elle a d'esprit ne peut s'exercer que sur les choses agréables et frivoles : elle n'a ni la suite ni la justesse nécessaires pour les choses de raisonnement. Sa conversation est facile et a tout l'agrément et toute la légèreté française. Sa figure même n'est point étrangère : elle est distinguée sans être singulière. Un seul point la sépare des mœurs, des usages et du caractère de notre nation : c'est sa vanité. On ne peut s'y méprendre. La nôtre est plus sociable; en nous donnant le désir de plaire, elle nous apprend les moyens d'y parvenir : la sienne, vraiment sarmate, est sans art, sans industrie; elle ne saurait se résoudre à flatter ceux dont elle veut être admirée. Les hommages, les louanges, les préférences lui paraissent un droit naturel qu'elle doit avoir sur tout ce qui l'environne. Elle se croit parfaite : elle le dit, et elle veut qu'on la croie. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut jouir de l'apparence de son amitié : je dis apparence, car elle n'a aucuns sentiments qui puissent s'épancher sur les autres : ils sont tous renfermés en elle-

LETTRE CLXXXII.

1er janvier 1774.

Je commence cette année comme j'ai fini l'autre, en désirant que vous soyez heureux, et avec la résolution de n'y pas ap-

même. Elle voudrait cependant être aimée; mais sa vanité seule l'exige, son cœur ne demande rien.

« La jalousie est en elle à un aussi haut degré que sa vanité; il faut qu'elle soit l'unique objet de l'attention et des éloges de ceux avec qui elle se trouve. Si on s'avise de parler avantageusement de quelqu'un l'humeur s'empare d'elle, elle se récrie contre le jugement qu'on vient de porter, et elle se loue alors elle-même avec si peu de mesure et de modestie, qu'on ne peut s'empêcher, malgré l'indignation que son orgueil inspire, de rire du peu d'art et de l'ingénuité de son amour-propre.

« Son humeur est si excessive, qu'elle la rend la personne du monde la plus malheureuse et souvent la plus ridicule ; elle ne sait jamais ce qu'elle désire, ce qu'elle craint, ce qu'elle hait, ce qu'elle aime.

« Sa contenance n'a rien d'aisé ni de naturel : elle porte le menton haut, les coudes en arrière. Son regard est étudié : il est successivement tendre et dédaigneux, fier et distrait; on voit qu'il n'est point l'expression d'aucuns mouvements qui se passent en elle, mais une affectation pour être plus touchante, plus imposante, etc.

« L'heure de sa toilette, de ses repas, de ses visites, tout est marqué au coin de la bizarrerie et du caprice. Sans déférence pour ceux qui lui sont supérieurs, sans égard ni politesse pour ses égaux, sans douceur et sans humanité pour ses domestiques, elle est crainte et haïe de tous ceux qui sont forcés de vivre avec elle. Il n'en est pas de même de ceux qui ne la voient qu'en passant, et surtout des hommes. L'agrément de sa figure, la coquetterie qu'elle a dans les manières, la noblesse et le tour de ses expressions séduisent beaucoup de gens; mais les impressions qu'elle fait ne sont pas durables ; son humeur avertit promptement du danger qu'il y aurait de s'attacher sérieusement à elle.

« Cependant parmi tant de défauts elle a de grandes qualités : beaucoup de vérité, de la hauteur et de la noblesse d'âme, du courage dans l'esprit, de la probité; enfin c'est un mélange de tant de bien et de tant de mal, que l'on ne saurait avoir pour elle aucun sentiment décidé : elle plaît, elle choque, on l'aime, on la hait, on la cherche, on l'évite.

porter le moindre obstacle. Je souhaite que votre santé se fortifie, que les affaires de votre neveu s'arrangent, et que vous

On dirait qu'elle communique aux autres la bizarrerie de son caractère. ».

M. Walpole, dans une note jointe à ce portrait de madame de Talmont, s'exprime ainsi sur cette dame :

« Quoique la princesse de Talmont ne soit point un personnage historique, elle a cependant figuré à la cour de Louis XV. Elle était née en « Pologne, et se disait alliée à la reine Marie Leczinska, avec qui « elle vint en France, où elle épousa un prince de la maison de Bouillon, qui la laissa veuve. Pour plaire à la bonne reine, elle joua, dans « les derniers temps de sa vie, la dévote, de galante qu'elle était dans sa « jeunesse pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait été le « jeune prétendant, de qui elle portait le portrait dans un bracelet dont « le côté opposé portait celui de Jésus-Christ. Quelqu'un lui ayant « demandé quel rapport il y avait entre ces deux portraits, la comtesse « de Rochefort (ensuite duchesse de Nivernois) répondit : Celui qui « résulte de ce passage de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce « monde.* Lorsque je me trouvai à Paris, en 1765, et que j'eus écrit la « lettre à Rousseau, sous le nom du roi de Prusse, la princesse de Talmont pria madame la duchesse douairière d'Aiguillon, de qui j'étais « fort connu, de me conduire chez elle, en ajoutant que, malgré sa haine « contre les Anglais (à cause du prétendant), elle avait lu avec tant de « plaisir ma lettre, qu'elle ne pouvait se passer de me voir. Je n'aimais « pas trop à me voir promener partout comme une pièce curieuse « (l'abbesse de Panthemont et une autre abbesse m'ayant déjà fait venir « chez elles pour le même sujet, parce que Rousseau était en mauvaise « odeur parmi les dévots); mais la duchesse me dit que la princesse « était une parente de la reine, et qu'il fallait y aller. En conséquence madame d'Aiguillon vint me prendre chez madame de Rochefort (laquelle « logeait aussi au Luxembourg), pour me conduire chez la princesse, « qui occupait les grands appartements. Nous la trouvâmes dans une « vaste salle tendue d'anciens damas rouge, avec quelques vieux portraits « d'anciens rois de France, et éclairée seulement par deux bougies. L'obscurité était si grande que, lorsque je m'avançai vers la princesse, qui « était assise dans un coin reculé de la salle, sur une petite couchette « entourée de saints polonais, j'allai broncher contre le chien, le chat, un « tabouret, un crachoir ; et lorsque je fus enfin parvenu auprès d'elle, « elle ne trouva pas un mot à me dire. Enfin, après une visite de vingt « minutes, elle me pria de lui procurer une levrette blanche et une autre « noire, pareilles à celles qu'elle avait perdues, et que je n'avais jamais « vues. Je promis tout, et pris congé, sans plus songer à elle, à ses « levrettes, et à ma promesse. Trois mois après, au moment où j'allais « quitter Paris, un domestique suisse qui me servait vint m'apporter,

trouviez du plaisir à vivre. Deux soldats, le jour de Noël, en ont trouvé à mourir (1) et se sont donné la satisfaction de se tuer de compagnie. Voilà la lettre de l'un des deux, et le testament qu'ils ont signé tous deux et écrit sur la table où ils avaient bu ensemble ; ils avaient auparavant porté quatorze lettres à la poste, on ne sait pas à qui. On disait hier que le plus jeune avait dissipé l'argent qui lui avait été confié pour des recrues, et que de plus il avait une maladie incurable, mais cela n'est pas prouvé. Cette mort fera plus d'impression, et elle est mille fois plus éloquente que tous les écrits de Voltaire, d'Helvétius et de tous messieurs les athées ; ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Je ne sais pas quelle impression cette aventure vous fera, pour moi elle m'étonne, et je trouve leur courage supérieur à celui de Caton, et je n'admire plus autant que je le faisais la mort d'Othon ; on ne parle que de cette aventure.

Cette journée-ci produira peut-être quelques événements qui y apporteront de la diversion ; c'est ce que je vous dirai demain.

« dans mon cabinet de toilette, une mauvaise peinture d'un chien et d'un « chat. Vous n'êtes sans doute pas assez fou, lui dis-je, pour penser que « je voudrais acheter un aussi mauvais tableau ? *Acheter, pardi ! ce n'est « pas à acheter ; monsieur ; ça vient de la part de madame la princesse « de Talmont, et voici un billet avec.* J'ouvris le billet. Elle me dit, qu'ap- « prenant que j'étais au moment de partir pour l'Angleterre, elle me rap- « pelait ma promesse ; et qu'afin que je pusse ne me point tromper dans « les marques de sa *pauvre défunte Diane*, et que je fusse en état de lui en « procurer exactement une autre, elle m'envoyait son portrait, mais qu'il « fallait que je lui renvoyasse le tableau, dont elle ne voudrait pas se « défaire pour tout au monde. »

(1) Ce suicide fit beaucoup de bruit en France, et la lettre et le testament dont il est question furent réimprimés plusieurs fois. Ces deux hommes qui se tuèrent dans une auberge de Saint-Denis se nommaient *Humain* et *Bordeaux*.

Dimanche 2.

Oui, la journée d'hier a produit des nouvelles. On reçut avant-hier au soir des lettres de M. de Breteuil qui apprenait la mort de son gendre le comte de Matignon (1), c'est encore un suicide, mais involontaire. Étant à la chasse, et voulant se débarrasser de son fusil pour un moment, il essaya de le faire tenir sur une branche; le fusil partit, et le tua roide. L'embarras de l'apprendre à madame de la Vaupalière, sa mère, a été très-grand. Son mari ne savait comment s'y prendre; il fut consulter le chevalier de Durfort. A peine l'avait-il quitté, que madame de la Vaupalière arriva chez lui de la meilleure humeur du monde, se réjouissant du retour de sa santé, l'entretint du plaisir qu'elle aurait de revoir son fils; le chevalier ne savait où se fourrer, ni que lui dire; elle le quitta, je ne sais pas la suite, mais elle a dû l'apprendre hier dans la journée.

Il y a bien encore un événement que je pourrais vous conter, et où il est encore question de pistolet, mais personne n'a été tué ni blessé; cela vous ennuierait à entendre, et à moi à raconter.

Il n'y eut point hier de promotion de cordon bleu. Tout ce qui regarde le ministère est toujours dans la même position; les paris sont ouverts.

Je viens de recevoir votre lettre du 28; je ne l'attendais que lundi, parce que ces jours-ci on délivre les lettres plus tard.

J'ai une proposition à vous faire, et je vous prie de l'écouter avec amitié, et sans vous fâcher. Je vous mandai, il y a quelque temps, que j'avais un petit chien; je l'aime beaucoup et

(1) Le comte de Matignon était fils du comte de Gacé, et épousa la fille du baron de Breteuil. Sa mère, madame de Gacé, après la mort de son époux, avait épousé M. de la Vaupalière. En 1764 elle fit un voyage en Angleterre; et c'est une des dames à qui M. Walpole présenta des vers sortis de sa presse de Strawberry-Hill, à l'occasion d'une fête qu'il donna à un grand nombre d'étrangers qui se trouvaient alors en Angleterre.

il m'aime; il est très-joli; promettez-moi que s'il reste sans maîtresse, vous voudrez bien devenir son maître; je suis sûre que vous l'aimerez. J'ai cette idée dans la tête; ne la prenez point de travers (1).

J'avais hier quinze personnes à souper; c'est un souper fondé pour tous les premiers jours de l'an. La maréchale de Luxembourg et moi nous nous donnons nos étrennes : les siennes furent une tasse de l'année et six petites terrines d'argent les plus jolies du monde; la mienne, une chaise de paille, garnie en housse de taffetas cramoisi, couverte devant, derrière, du haut en bas, d'un très-magnifique résau d'or, arrangé, ajusté du meilleur goût du monde, et par-dessus une housse de papier blanc. Elle est dans l'habitude de demander toujours en arrivant une chaise de paille pour poser son sac à ouvrage, et mettre ses pieds sur les barres. Cette chaise fut celle qu'on lui apporta, avec des couplets que je vous envoie; l'à-propos leur donna tout le sel que vous trouvez peut-être qui leur manque.

DE M. DE PONT-DE-VEYLE,

Attaché au dossier de la chaise.

AIR : *de Joconde.*

Je m'offre à vous sans ornements;
Je ne suis pas bien mise;
Mais de ce mince ajustement
Ne soyez point surprise;
Souvent sous de simples dehors
La beauté se déguise :
Vous verrez peut-être un beau corps
En ôtant ma chemise.

(1) M. Walpole accepta cette proposition; et Tonton, le chien de madame du Deffand, fut après la mort de sa maîtresse envoyé à Strawberry-Hill, où il mourut environ dix ans après.

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Posé sur le carreau de la chaise.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

je vous sers, je suis heureuse ;
J'existe pour votre repos;
Je ne serais point dangereuse,
Quand même vous m'auriez à dos.

J'ai des secrets, mais je suis franche :
Ils seront aisés à trouver ;
J'ai mis une chemise blanche
Pour engager à la lever.

AIR : *de Raoul de Créqui.*

De moi je suis assez contente ;
J'ai l'air de la simplicité ;
Quoique simple, je suis brillante,
Et j'y joins la solidité ;
Mais sur un point qu'on me décide,
Est ce vous ou moi que je peins ?
Car simple, brillante et solide,
Ce sont vos traits plus que les miens.

LETTRE CLXXXIII.

Paris, samedi 29 février 1774.

C'est demain le jour de la poste ; je la préviens pour n'avoir plus qu'à répondre à votre lettre, en cas que j'en reçoive, comme je l'espère.

Tous vos livres sont chez moi, excepté la petite brochure

De l'Influence de la Philosophie sur les Lettres (1). Elle ne se trouve point à Paris; il faut la faire venir de Genève : j'ai pris des mesures pour cela. On ne dit pas de bien de l'histoire de la maison de Bourbon; elle est d'un M. Désormeaux, médiocre auteur; il doit y avoir une suite, je ne sais pas de combien de volumes. Tous vos livres ne sont que brochés; s'ils étaient reliés, la caisse serait beaucoup plus pesante, et les libraires ont dit qu'ils payeraient des droits. Je vous envoie le mémoire de ce qu'ils coûtent, pour que vous puissiez faire le décompte avec Couty; je ne sais quand son maître reviendra de la campagne.

Vous ne savez pas la résolution que je prends? c'est de ne plus vous écrire à l'avenir de lettres, mais de faire des gazettes comme celles que je reçois du grand abbé; cela vous sera moins ennuyeux, et à moi plus commode; je vous écrirai chaque jour tout ce que je saurai. Nous attendons aujourd'hui un événement, le jugement du procès de ce Beaumarchais dont je vous ai parlé, et dont je suis résolue à vous envoyer les mémoires; je serai surprise s'ils ne vous amusent pas, surtout le quatrième. Cet homme a certainement beaucoup d'esprit; M. de Monaco l'a invité ce soir à souper, pour nous faire la lecture d'une comédie de sa façon, qui a pour titre, *le Barbier de Séville*. On la devait jouer il y a huit jours; madame la Dauphine y devait venir : on reçut la veille la défense de la représenter; elle aurait eu certainement un grand succès, quand même elle aurait été détestable. Le public s'est affolé de l'auteur. On le juge tandis que je vous écris. On prévoit que le jugement sera rigoureux, et il pourrait arriver qu'au lieu de souper ce soir avec nous, il fût condamné au bannissement, ou même au pilori; c'est ce que je vous dirai demain.

Madame la duchesse de Grammont est toujours ici, elle y restera encore trois ou quatre semaines; l'empressement qu'on

(1) *Quelle est l'influence de la Philosophie sur les belles-lettres?* discours inaugural, par M. Mallet (du Pan), à Cassel, 1772.

a pour elle est extrême, rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui donner à souper; la maréchale de Luxembourg ne la quitte pas, elle veut à toute force devenir sa favorite; je n'ai pas la même ambition; je me contente de quelques faveurs passagères; j'ai déjà donné un souper, j'en dois encore donner un autre; le jour qu'on m'a indiqué est le 5 du mois prochain, mais comme c'est un des jours des grands soupers que la maréchale de Luxembourg donne deux fois la semaine, et qu'elle ne pourrait pas venir chez moi, je ne doute pas qu'elle ne fasse remettre mon souper à un autre jour; c'est ce que vous apprendrez par un article de la gazette que je vous annonce, et que je commencerai lundi prochain.

Le grand abbé me mande que la grand'maman s'est prise de la plus grande passion pour la comtesse de Coigny (1), qui de son côté l'aime éperdument. Son mari et elle ont quitté Paris à cause du dérangement de leurs affaires; ils s'étaient retirés dans leurs terres, mais je crois qu'ils vont se fixer à Chanteloup; j'en suis ravie pour la grand'maman, qui a le ridicule d'aimer, et de vouloir l'être.

L'abbé viendra ici vers Pâques, et le marquis de Castellane doit arriver incessamment; je serai bien aise de le voir.

Le Caraccioli nous quittera dans le mois d'avril; il fera un séjour à Naples de sept ou huit mois. Il laissera ici beaucoup de regrets; vous ne sauriez croire à quel point il est ici à la mode; c'est le second tome de M. Hume; on se pâme de rire à tout ce qu'il dit, presque toujours sans le comprendre, ni même l'entendre. Oh! la mode est notre souveraine, et nous gouverne despotiquement.

(1) Fille d'un financier nommé Boissy. La comtesse de Coigny mourut peu de temps après la date de cette lettre, et laissa une fille qui, en 1786, fut mariée au duc de Fleury. Si la comtesse de Coigny a ressemblé à sa fille par l'esprit, la beauté, l'expression d'une sensibilité exquise, et par les manières les plus gracieuses, tous ceux qui ont connu la fille ne seront pas surpris de l'attachement que madame de Choiseul avait pour la mère.



Il ne paraît aucun livre nouveau; les anciens m'ennuient, et c'est là un des plus grands malheurs; je souhaite que vous ne l'éprouviez pas, et que vous trouviez beaucoup de plaisir à la lecture de ceux que vous recevrez. Vous êtes bien heureusement né; il est bien fâcheux que votre santé ne soit pas aussi parfaite que votre sagesse.

Dimanche.

Comme il n'est point arrivé de lettres, je ne ferai point partir celle-ci, et je vais commencer mes gazettes.

Hier, samedi 26, M. Beaumarchais et ses consorts furent jugés; madame Goetsman et lui sont condamnés à être blâmés (1); mais comme vous n'êtes point au fait de l'affaire, il faut que vous lisiez les mémoires avant d'apprendre le jugement; vous aurez le tout ensemble. Ledit Beaumarchais ne vint point souper chez M. de Monaco; le parlement resta assemblé depuis cinq heures du matin jusqu'à près de neuf heures du soir.

On a appris qu'une petite madame de Monglas, qu'on avait fait enlever pour l'enfermer dans un couvent à Montpellier, et qui était conduite par trois hommes de la maréchaussée, s'était sauvée; je ne sais si l'on court après : le prince de Nassau et un M. d'Esterhazy s'étaient battus pour elle, son mari est secrétaire des commandements de M. le comte d'Eu; ci-devant il était président à la chambre des comptes de Montpellier; M. le comte d'Eu devint amoureux d'elle l'année où il tint les états à Montpellier.

Toutes réflexions faites, ma lettre étant écrite je vous l'envoie.

(1) Beaumarchais fut accusé d'avoir offert de l'argent à madame de Goetsman, la femme de son rapporteur, dans un procès avec les héritiers Pâris Duverney, à l'occasion de quelques comptes pécuniaires dont dépendait, non-seulement la fortune, mais encore la réputation et l'honneur de Beaumarchais.

Samedi 26 février 1774, à neuf heures du soir.

Madame Goetsman blâmée, restitution des quinze louis au profit des prisonniers.

M. Goetsman, hors de cour.

Bertrand d'Airolle, admonesté.

Le Jay, admonesté.

Beaumarchais, blâmé, ses mémoires brûlés par la main du bourreau, comme injurieux, calomnieux, etc., défense de récidiver, etc.

MM. Bidault, Ader, Malbeste, défense à eux de signer à l'avenir de pareils mémoires.

Le coupable condamné au blâme a ordre de se présenter au parlement; il se met à genoux, et le juge lui dit : « La cour te blâme (1) et te déclare infâme, » ce qui le rend incapable de posséder aucune charge publique (2).

LETTRE CLXXXIV.

Samedi 5 mars 1774.

Vous voilà devenu père de famille (3); je crains que ce nouvel état ne vous cause bien de l'embarras. Ne pourriez-vous pas marier votre enfant? il faudrait lui trouver une femme qui pût

(1) Beaumarchais reçut cette invitation du prince de Conti : « On dit que vous êtes blâmé, mon cher Beaumarchais et je vous attends à dîner. Si vous n'étiez pas blâmé, venez toujours. »

(2) Malgré cette sentence diffamante, Beaumarchais, fut, peu de temps après ce jugement, employé par la cour pour quelques commissions secrètes, et obtint, deux ans après, la révision de son procès et un arrêt infirmatif de la sentence ci-dessus mentionnée.

(3) Par les soins de M. Walpole, son neveu George, lord Orford, venait de recouvrer la raison, après une aliénation d'esprit de plus d'une année.

le gouverner; ce serait une chose bien triste pour vous, et un terrible esclavage que d'avoir ce soin éternellement.

Comment pouvez-vous croire que ces vers de Voltaire aient été faits pour moi? Y aurait-il une familiarité plus ridicule de me nommer *Bergère,* et de m'appeler *ma chère*? et comment pouvez-vous penser que si cela avait été, je ne vous l'eusse pas mandé, et que je ne vous eusse pas montré toute ma colère? Non, ils n'ont point été faits pour moi, mais pour une dame de Genève; et pour que vous n'en puissiez pas douter, et que vous en puissiez convaincre tout le monde, je vous envoie la lettre originale de Voltaire; on a mis ces vers dans le Journal encyclopédique, et à la tête : *Vers de M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand, âgée de quatre-vingt-deux ans.* J'ai pris des mesures pour que dans le journal suivant on mît ces propes mots : « Les vers de M. de Voltaire que l'on a insérés dans notre dernier journal ne sont point adressés à madame du Deffand, mais à une dame de Genève (1). »

Vous me renverrez la lettre de Voltaire; je suis bien aise de la garder pour pouvoir convaincre ceux qui auraient la volonté de me rendre ridicule. J'ai encore eu d'autres chagrins en ce genre; ce petit d'Albon, dont je vous ai envoyé les vers pour moi, les a fait mettre non-seulement dans *le Mercure*, mais dans une feuille nouvelle, intitulée : *Journal des Dames ;* il y a joint le remercîment que je lui fis dans une très-plate lettre qu'il a tronquée comme il lui a plu. Ce jeune homme a vingt-un ans; il m'appelle sa tante, quoique je lui aie représenté que je n'avais point cet honneur, que le neveu de la femme de mon frère ne m'était rien; cela ne l'arrête pas, il veut s'accrocher à moi, croyant que je peux contribuer à établir sa réputation de bel esprit. Je pourrai bien incessamment prendre le parti de l'éconduire.

(1) Cependant cette charmante Épître : *Eh quoi! vous êtes étonnée, etc*, est publiée dans l'édition de Beaumarchais comme étant adressée à madame du Deffand.

Me voilà donc dans deux journaux ! De plus, dans *l'Almanach des Muses*, on m'attribue une chanson que feu M. de Chauvelin avait faite, il y a quinze ou vingt ans, pour feu madame l'Infante, duchesse de Parme. Tout cela m'a donné beaucoup d'humeur, et m'a fait prendre le bel esprit plus en aversion que jamais.

Je vous ai envoyé, par le moyen de M. Saint-Paul, les Mémoires de Beaumarchais; ils ont une vogue prodigieuse; je crois que le quatrième vous fera plaisir.

Dimanche.

J'eus hier la duchesse de Grammont à souper; nous n'étions que sept à table, elle, madame de Mirepoix, M. de Toulouse, M. de Stainville, M. de Pont-de-Veyle, mademoiselle Sanadon, et moi; les non soupants étaient M. et madame de Beauvau, M. de Chabot, l'évêque d'Arras et l'ambassadeur de Naples. La duchesse et l'ambassadeur ont resté jusqu'à trois heures. Elle soupera encore une fois chez moi avant son départ, qui sera le 19 ou 20. Je crois vous avoir mandé que la maréchale de Luxembourg ne la quitte point; elles étaient avant-hier, vendredi, à l'hôtel de la Rochefoucault; je tenais la maréchale sous le bras, qui, je ne sais si vous vous en souvenez, prend toujours la peine de me conduire à table; elle s'obstina à faire passer la duchesse avant elle; et elle me dit : C'est un vœu que j'ai fait qu'à toutes les portes où je me trouverais avec elle, elle passerait la première; oui, ce vœu est antique et solennel; je lui dis d'une voix basse et douce : antique, non; vous pouvez vous rappeler qu'il y a trois ans elle avait autant de haine qu'elle a aujourd'hui d'amour.

Tous ces petits détails de société doivent vous paraître bien froids; il n'appartenait qu'à madame de Sévigné de les rendre intéressants; elle était toujours vivement affectée, et moi je ne le suis plus de rien.



LETTRE CLXXXV.

Dimanche 27 mars 1774.

L'état de M. votre neveu est bien singulier, et rien ne l'est plus, si ce n'est la résolution que vous avez prise d'en faire votre principale et unique affaire ; si vous ou monsieur votre frère aviez des enfants, cela serait naturel, mais vous n'avez que des collatéraux dont vous ne vous souciez point ; cependant il faut bien que vous ayez raison.

Je suis fort aise que les Mémoires de Beaumarchais vous aient amusé. Vous n'avez donc pas encore lu l'arrêt, puisque vous me demandez quel traitement on a fait à madame de Goetsman (1). Nous ne parlons plus de tout cela ici ; je ne vous dirai pas ce qui y succède, ce sont des riens. Je voudrais bien que vous eussiez pu entendre ce que j'entendis jeudi dernier : un homme qui lit, ou plutôt qui joue une comédie tout seul si parfaitement bien, qu'on croit entendre autant de personnages différents qu'il y en a dans la pièce ; c'est un prodige, et rien ne m'a jamais fait autant de plaisir ; on prétend que j'en aurais eu encore plus si je l'avais pu voir, mais j'en doute, l'illusion n'aurait pu être plus parfaite ; la pièce qu'il nous lut s'appelle

(1) M. Walpole avait dit : « J'ai reçu les Mémoires de Beaumarchais ; « j'en suis au troisième, et cela m'amuse beaucoup. Cet homme est fort « adroit, raisonne juste, a beaucoup d'esprit ; ses plaisanteries sont quel-« quefois très-bonnes, mais il s'y complait trop. Enfin, je comprends « que, moyennant l'esprit de parti actuel chez vous, cette affaire doit « faire grande sensation. J'oubliais de vous dire l'horreur qui m'a pris « des procédés en justice chez vous : y a-t-il un pays au monde où l'on « n'eût puni sévèrement cette madame Goetsman ? Sa déposition est « d'une impudence affreuse. Permet-on donc chez vous qu'on mente, « qu'on se coupe, qu'on se contredise, qu'on injurie sa partie d'une ma-« nière si effrénée ? Qu'est devenue cette créature et son vilain mari ? ré-« pondez, je vous prie. »

l'Indigent; il y a huit personnages, un financier jeune et fat, son valet de chambre, un vieux paysan très-malheureux, et très-honnête homme, son fils, sa fille, un notaire plein de probité, son clerc, un procureur grand coquin; dans la dernière scène, ils sont tous rassemblés, excepté le valet de chambre; chaque rôle est si parfaitement joué et avec une telle chaleur et vivacité, qu'il serait impossible que les sept meilleurs acteurs pussent faire le même plaisir; j'ai envoyé chercher cette pièce, elle est plus touchante que comique; c'est dans le genre de La Chaussée; on prétend que le lecteur y ajoute beaucoup du sien, et que cette pièce, telle qu'elle est, n'est pas bonne; elle a été refusée à la Comédie, et elle fait un effet prodigieux jouée par cet homme, qui s'appelle M. Texier (1). Il est de Lyon, et il est directeur des fermes; on dit que sa figure est bien, qu'il a beaucoup de physionomie et de grâce; il y a cinq ou six pièces qu'il joue aussi parfaitement; je serais fort aise de les entendre, mais je ne crois pas que cela se puisse. Quand j'aurai lu *l'Indigent* (2), si je la trouve bonne, voulez-vous que je vous l'envoie?

Ce n'est point parce que les vers de Voltaire sont plats que je trouve mauvais qu'on soupçonne qu'ils aient été faits pour moi, c'est parce que je trouverais très-ridicule qu'on crût qu'il m'appelât *Bergère*, et *ma chère*. Je n'ai point entendu parler de lui depuis le mois de décembre; je n'aime point assez à écrire pour me soucier d'entretenir cette correspondance, celle de Chanteloup me paraît plus que suffisante. Madame de Grammont y est retournée le 20 de ce mois, accablée de gloire et de fatigue; elle a été un peu malade en arrivant. Pendant quarante-huit jours qu'elle a été ici, excepté les trois soupers qu'elle a faits chez moi, elle a soupé tous les jours avec vingt-cinq ou trente personnes. A peine était-elle éveillée, que sa chambre était remplie de princes, de grands seigneurs, de grandes dames;

(1) Le même dont le talent fut si longtemps admiré à Londres.

(2) *L'Indigent* est un drame de Mercier.



il n'y a point de maîtresse de roi, de premier ministre, de souverain, de potentat, qui puissent jouir d'une plus grande célébrité. Il faut lui rendre justice, elle n'en avait point la tête tournée; son air est simple, naturel, facile, vous la trouveriez fort aimable; elle m'a fort bien traitée. La maréchale de Luxembourg a été la plus empressée à lui faire la cour, elle la voyait souvent trois fois le jour, et pour le moins deux; vous pouvez vous souvenir que dans le temps de l'exil elle était leur plus grande ennemie. L'idole a été aussi fort empressée, et elle a enfin obtenu la permission de faire un voyage (1). Elle y ira, pendant le séjour que la maréchale y doit faire, qui sera de quatre ou cinq semaines; elle partira environ le 15 du mois prochain. Le quartier de M. de Beauvau sera le premier, ce qui me fâche fort; il ne passe pas un jour sans me voir, et je reçois de lui plus de marques d'amitié que de qui que ce soit.

LETTRE CLXXXVI.

Paris, dimanche 17 avril 1774.

Je vous fais mille remercîments des offres que vous me faites pour moi et mes amis; ah! je n'en abuserai pas, je n'ai besoin de rien, je ne voudrais pas vous importuner pour moi, et je ne me soucie pas d'obliger personne. Je suis excessivement lasse du peu de retour qu'on trouve à tout ce qu'on fait pour les autres, et je déteste le monde au point que, si je croyais pouvoir trouver deux ou trois personnes dans un couvent quelconque qui eussent le sens commun, je m'y réfugierais (2);

(1) A Chanteloup.

(2) M. Walpole fit cette réponse : « Un couvent serait une recette très-« singulière contre l'ennui, surtout pour vous qui, par malheur, ne « pouvez lire. Vous avez plus besoin de compagnie que de solitude. « Est-ce parmi des sottes et des folles que vous compteriez trouver une « conversation raisonnable? Vous voyez ce qu'il y a de mieux, cela ne

vous aurez peine à allier cette façon de penser à la vie qu'on peut vous dire que je mène. En apparence elle est agréable, mais elle est bien éloignée de me satisfaire; il n'y a personne de tous les gens avec lesquels je vis, sur lesquels je puisse compter, et pour lesquels je puisse avoir le moindre goût, j'en excepte Pont-de-Veyle et mademoiselle Sanadon; leur société est sûre, et ils ont une sorte d'amitié pour moi; mais comme mon étoile a toujours été de perdre mes amis de façon ou d'autre, Pont-de-Veyle est très-malade, et si dangereusement, qu'il y a fort peu d'espérance; il ne me restera plus que mademoiselle Sanadon, c'est là tout mon trésor, vous le connaissez. Je suis fort invitée d'aller à Chanteloup, mais ce serait tomber de Charybde en Scylla. Je ne perdrai pas le seul bonheur que j'ai, qui est d'être chez moi.

Vous me donnez une grande curiosité des lettres de milord Chesterfield; les jugements qu'il porte ne me donnent pas une grande idée de son discernement, cependant il y en a quelques-uns de justes. Si milord Stormont ne veut pas me prêter ce qui est en français, ne pourriez-vous pas me l'envoyer? cela me ferait plaisir. Louer madame du Pin, cela est étrange! passe encore pour madame de Blot (1); sa figure, son maintien en

« suffit pas : des religieuses, des dévotes, des tracassières valent-elles « l'abbé Barthélemy, les Beauvau, madame de Mirepoix, que vous voyez « souvent? La Sanadona ne vous contente point; une douzaine de « *santa Donnas* vous amuseraient assurément davantage! Ah! mon amie! « l'ennui vous doit bien peser, quand il vous fait déraisonner de la « sorte! Le voyage de Chanteloup, que je ne conseille pas, vous dissi- « perait au moins. Mais que peut-on vous dire? Si votre bon esprit et « votre usage du monde sont inutiles pour vous faire supporter les cha- « grins de la vie, est-ce en changeant de place qu'on y remédie? Une « longue vie assure la perte des amis. Je sais qu'on ne console pas par « des raisonnements; mais aussi, rend-on la vie plus supportable en se « plaignant d'événements qui sont communs à tous? Vous cherchez des « chimères et ne faites pas usage de votre raison, qui au moins, quand « on n'est plus jeune, peut servir de quelque chose. »

(1) Madame de Blot etait sœur du comte d'Hennery, qui mourut à

imposent; elle a beaucoup d'admirateurs : je ne la connais pas, mais je connais la plupart de ses juges. Je ne sais pas ce que c'est que madame de Caux, je n'en ai jamais entendu parler. Vous êtes très-bien instruit de ce qui regarde M. de Richelieu et madame la duchesse de Bourgogne; ce qu'en dit le milord est une fable.

Vous vous trompez sur la lecture de M. Texier, la seconde lecture de *l'Indigent* m'a fait autant de plaisir que la première; mais je lui ai entendu lire un autre pièce qui ne m'en a fait aucun; demain je lui en entendrai lire une troisième; mais dans *l'Indigent*, soyez sûr que lui tout seul est la meilleure troupe que nous ayons.

L'idole est plus idole que jamais; elle va à Chanteloup les premiers jours du mois prochain, ne connaissant point du tout la grand'maman; mais elle est fort dévouée à la sœur, à qui elle a fait une cour très-assidue. Cette sœur, soupant chez moi, fit de grands éloges de son esprit, et surtout sur ce qu'il était *naturel*. Je ne dis mot, mais quand je fus en particulier, je lui dis qu'elle s'était méprise, et que sûrement elle avait voulu dire *surnaturel*.

Je soupe ce soir avec la maréchale de Mirepoix; elle n'est point encore décidée pour une maison, mais je ne crois pas qu'elle en prenne dans le faubourg.

Ne sachant plus que lire, j'ai repris Corneille; *Cinna* m'a enlevée, et *Polyeucte* m'a fait plaisir; nos auteurs sont des mirmidons en comparaison, et je préfère Corneille, malgré ses défauts, à nos tragiques les plus corrects (1). Nous comp-

Saint-Domingue, où il commandait en chef. Elle épousa M. Chavigny de Blot, qui occupait une charge chez le duc d'Orléans.

(1) M. Walpole répondit : « J'admire aussi Corneille, mais j'aime mieux « *Phèdre*, *Britannicus*, et *Athalie*. Je vous ai dit que *Mithridate* et « *Iphigénie* ne me plaisaient point, ni *Zaïre*. J'aime *Mahomet*, et *Alzire*, « et *Sémiramis*. Pour vos auteurs tragiques actuels, si l'on doit juger « sur tous ceux que j'ai lus, je les crois au-dessous de la plus mauvaise « pièce de Corneille. Molière me charme; j'aime infiniment aussi *l'En-*

tâmes hier, l'abbé Barthélemy et moi, combien il y avait aujourd'hui d'auteurs de tragédie vivants : vous ne le croirez pas, il y en a soixante-trois, dont plus des trois quarts des pièces ont été jouées, et toutes imprimées.

Quand vous aurez lu l'épître du neveu de M. Schouwalow à Ninon, vous me manderez si vous voulez que je vous envoie la réponse de Ninon par M. Dorat. Il lut, jeudi dernier, chez moi, sa nouvelle comédie, *le Célibataire*.

Les pièces de soixante-trois auteurs ne sont que des tragédies, dont il y en a tels qui en ont fait plusieurs; les comédies n'y sont point comprises. Jamais, non jamais il n'y a eu tant d'esprit, et vous pouvez en conclure si peu de goût. Oh! pour le coup, en voilà assez.

LETTRE CLXXXVII.

Samedi 30 avril 1774.

Votre dernière lettre est très-consolante, je vous en dois bien des remercîments, mais je dois vous demander en même temps bien des pardons de vous avoir forcé à l'écrire.

Nous sommes ici dans de grandes alarmes; le roi a la petite vérole; cette nouvelle est peu intéressante pour vous, mais vous devez comprendre qu'elle l'est infiniment pour bien des gens.

« *fant prodigue*, et *le Préjugé à la mode*, et *l'Homme du jour*. Mais je « vous avoue que je préfère infiniment à tous, les bonnes parties de « Shakespeare. Il possédait également la nature et le merveilleux. Racine « savait tout ce que l'art peut faire, Corneille ce que l'éducation et les « mœurs d'un siècle outré peuvent faire faire aux hommes. Voltaire a « plus de génie que d'art, mais me paraît moins original que Corneille, « moins élégant que Racine. Shakespeare était également grand tragique « et grand comique. Il envisageait tout ce que les grandes passions sont « capables de faire, ou de sentir, et toutes les nuances des plus petites « dans la vie privée. »

Dimanche matin.

J'avais quelque envie d'attendre le départ de Couty pour faire cette lettre. J'ai relu la vôtre dans le dessein d'ajouter à la mienne, mais j'abandonne ce projet; je vous dirai seulement que je n'ai pas celui de changer de place, et que toutes mes pensées sont très-conformes aux vôtres; que je ne balancerais pas d'aller à Chanteloup, où je suis désirée, si je croyais m'y plaire; que je sais très-bien qu'à mon âge je devrais être indifférente, insensible, et même dure, et ne pas chercher dans les autres ce qui n'est qu'une vraie chimère, comme vous le dites fort bien. Je suis encore d'accord avec vous, qu'on augmente ses malheurs en s'imaginant de trouver de la consolation à s'en plaindre; vous me le faites éprouver, ainsi soyez sûr qu'à l'avenir je vous épargnerai cet ennui.

L'état du roi est fort inquiétant, mais les anecdotes de notre cour ne vous amuseraient pas autant que celles de Louis XIV.

Je ne vous réponds point sur les jugements que vous portez de nos auteurs; je n'en juge que par sentiment, et vous par raisonnement, d'où il ne peut pas résulter une grande conformité.

Ne me faites plus de remercîments, ne me parlez plus de reconnaissance, c'est moi qui vous en dois; quand vous me donnez une occasion de vous rendre service, c'est une marque de confiance que vous m'accordez, et c'est la seule faveur à laquelle je prétends.

LETTRE CLXXXVIII.

Dimanche 8 mai, à deux heures.

Je n'attends point l'arrivée du facteur pour vous écrire : quand je ne devrais point recevoir de vos nouvelles, je ne pense pas

devoir ne vous pas mander des nôtres. Celles qui nous occupent aujourd'hui sont, à bien des égards, généralement intéressantes. Vous avez su que la petite vérole du roi se déclara entre onze heures et minuit, le vendredi 30. Les premiers jours il eut beaucoup d'assoupissement, tous les remèdes ont eu de bons effets, les vésicatoires surtout. Les médecins qui le traitent sont Bordeu, Lorri, le Monnier, Lassonne ; il y en a encore plusieurs autres qui le voient, ainsi que ses chirurgiens, la Martinière et Andouillé. Le mardi au soir, 4 de la maladie, il demanda madame Du Barri ; il eut avec elle une courte conversation, et le lendemain elle partit à quatre heures pour Ruel, avec la maîtresse de la maison (1), la vicomtesse sa nièce, et mademoiselle Du Barri sa belle-sœur ; j'allai ce jour-là souper à Versailles ; je rendis une visite à la maréchale (de Mirepoix) ; je me trouvai un peu mal après souper, non pour la fatigue du voyage, mais pour avoir bu ou mangé quelque chose qui me fit mal ; ce ne fut rien, je partis à minuit avec l'idole, qui m'avait voiturée ; elle est plus sublime que jamais. Depuis ce jour, la maladie a suivi doucement et lentement son cours. Hier samedi, qui était le 8, il a demandé et reçu les sacrements, à sept heures du matin. Ne sentant pas la force de parler lui-même, il chargea son grand aumônier qui l'avait administré de parler pour lui, lequel dit à l'assemblée : « Messieurs, le roi m'ordonne de vous dire (ne pouvant parler lui-même) qu'il se repent de ses péchés.
« et que, s'il a scandalisé son peuple, il en est bien fâché ; qu'il
« est dans la ferme résolution de rentrer dans les voies de sa
« jeunesse, et d'employer tout ce qui lui reste de vie à défen-
« dre la religion. »

Voici le dernier bulletin :

(1) La duchesse d'Aiguillon.

« Du 8, à huit heures du matin.

« Le redoublement a commencé plus tard hier au soir, et a augmenté par degrés pendant la nuit ; sa marche a été modérée, et Sa Majesté a bien dormi jusqu'à cinq heures et demie, auquel temps le pouls s'est fort élevé, la chaleur a augmenté, et il est survenu quelques moments de délire. Ces accidents ont diminué à la suite de quelque effort pour vomir, et des mouvements d'entrailles ; la suppuration ne paraît point avoir été ralentie, les vésicatoires vont bien. »

Je ne rendis, le mercredi, à la maréchale, qu'une très-courte visite ; je soupai chez M. de Beauvau ; je reçois de lui journellement toutes sortes de marques d'amitié et d'attention.

A trois heures et demie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 1er mai ; je dirai tantôt à Pont-de-Veyle l'intérêt que vous prenez à lui.

Je vous remercie de nouveau de celui que vous prenez à mon amusement ; je n'ai jamais été dans la disposition de me mettre dans un couvent ; mais je sens que cette disposition conviendrait fort à mon âge et à mon état, et je suis fâchée que mon goût m'en éloigne.

Je ne comprends pas bien le parti que vous pouvez tirer de ces quatre lunes dont les habitants ont quatre paires d'yeux (1).

(1) Ceci a rapport au passage suivant de la lettre de M. Walpole. « *L'Histoire naturelle* de Pline m'amuse beaucoup. Je n'en avais jamais « lu que des morceaux, à cause de l'obligation de fouiller un dictionnaire. « Il parle de tout, et au moins n'ennuie point. Le traducteur est bien « commentateur. Pline m'a suggéré une idée bien folle, dont je veux vous « faire part, faute d'autre matière. Vous savez, n'est-ce pas, que Jupiter, « planète, a quatre satellites ou lunes ? Eh bien ! je me figure un berger « qui, dans une pastorale, parle de ces quatre lunes-là. Je vais plus loin : « je me suis imaginé que dans ce monde-là tout est dans une porportion « quadruple ; par conséquent, qu'une belle femme a quatre paires d'yeux, « et ainsi du reste. Vous voyez qu'un tel système fournit plus que les « pygmées et les géants de Gulliver. »

Mon imagination n'est pas encore assez exaltée pour s'amuser ni s'occuper des idées extravagantes, subtiles et sublimes; je suis toujours terre à terre, et je n'ai d'esprit que par sentiment. J'entends par sentiment ce que mes sens me font sentir et connaître; ma tête, mon âme, mon esprit, ne vont point par delà.

Je crois ma correspondance avec Voltaire absolument finie; je n'aime point à écrire, et moins j'ai de choses à faire, moins j'ai de pensées, et plus de paresse. On a grand tort de juger des autres par soi-même, il n'y a presque personne qui se ressemble, chacun en naissant a apporté sa façon d'être; les réflexions, l'expérience ne changent point le caractère, elles font qu'on s'afflige de n'en avoir pas reçu un plus heureux; on le combat, on croit même dans quelque occasion l'avoir vaincu, mais on est bientôt détrompé. Je ne croirai jamais, quoi que vous en puissiez dire, que les chimères, les rêveries puissent véritablement amuser. Si c'est votre façon d'être, j'avoue que je n'ai aucun rapport avec vous sur cela; le merveilleux est mon antipode; j'y préférerais le plat. Il y a un livre qui a pour titre *le Maintenoniana;* c'est un recueil de tout ce qu'on a dit de madame de Maintenon; on n'est point fâché de se le rappeler. Cette femme avait beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et de caractère, elle pouvait bien n'être pas aimable, elle avait peu ou point de sensibilité, je m'étonne qu'elle fut sujette à l'ennui.

A huit heures du soir.

Les uns disent que cela va beaucoup mieux, et les autres beaucoup plus mal.

LETTRE CLXXXIX.

Mercredi 11 mai 1774.

Voilà bien des nouvelles. Le roi mourut hier à trois heures après midi. Le roi, son successeur, ses deux frères et leurs femmes partirent à six heures pour Choisy; ils occupent le grand château, et les trois Mesdames qui n'ont point quitté le feu roi, sont établies dans le petit. Tous ceux qui auront à parler au roi s'adresseront à la reine jusqu'à ce que l'époque soit donnée par le roi qu'on puisse lui parler à lui-même; il est déjà décidé que pour les ministres, il les verra au bout de neuf jours: M. de Beauvau, qui est de quartier, est à Paris; il a remis son bâton à M. de Tingri, et il le reprendra quand le roi aura signifié le jour qu'il reverra ceux qui entraient dans la chambre de son grand-père. Vous pouvez juger combien de conjectures, de spéculations! Pour moi, je n'en fais point; après avoir pleuré le défunt roi, je ressens tant soit peu de joie de l'espérance (qui ne peut être mal fondée) de revoir incessamment les exilés (1). J'ai encore un plaisir peut-être plus grand; M. de Beauvau, l'homme du monde le plus estimable et le plus digne d'être aimé, immédiatement après la mort du roi monta chez sa sœur la maréchale (2), et l'embrassant, lui dit : « Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais. » La pauvre maréchale avait besoin de cette consolation.

J'aurais eu hier au soir à souper les Beauvau si je n'avais pas été engagée chez les Necker à Saint-Ouen ; je les aurai ce soir. J'ai écrit ce matin à la maréchale pour lui proposer d'y

(1) Le duc et la duchesse de Choiseul.

(2) La maréchale de Mirepoix, qui s'était trouvée constamment dans la société de madame Du Barry, et qui s'était, à ce sujet, brouillée avec son frère et sa belle sœur, le prince de Beauvau et la princesse.

venir, elle n'a point fait réponse par écrit, et a fait dire verbalement qu'elle y viendrait, je n'ai pas d'autres sûretés. C'est pour moi une grande joie que cette réconciliation; hier quand je l'appris, j'en eus une si grande émotion, que des larmes m'en vinrent aux yeux. Cette façon d'être est bien ridicule, c'est un grand travers à quelqu'un de mon âge, mais qu'y puis-je faire? d'ailleurs tous mes amis me la passent, et ne se scandalisent pas de ma sensibilité.

Je continuerai ma gazette. On dit que le roi sera porté demain à Saint-Denis; je ne sais pas quelle cérémonie on fera. Je vous manderai tout cela.

On dit que la dame (1) est encore à Ruel; on ne sait où elle ira. Notre bon Schouwalow l'appelle toujours madame *Barbari*.

Adieu, jusqu'à dimanche.

LETTRE CXC.

Dimanche 15 mai, à deux heures.

Je n'attends pas le facteur, et je reprends la suite des nouvelles. Mercredi, madame la princesse de Conti alla à Choisy, et demanda au roi le retour de son fils; la réponse du roi, qui était alors avec la reine, fut que par respect pour la mémoire du feu roi il ne devait pas changer précipitamment ce qu'il avait décidé. Sur cela madame la princesse de Conti répliqua qu'il était d'un bon roi d'examiner les motifs qui avaient décidé son fils au parti auquel il s'était décidé; et sur ce point le roi répliqua qu'il ne manquerait pas de faire cet examen. Alors, la princesse proposa d'expliquer lesdits motifs; et comme la reine offrit de se retirer, madame de Conti ajouta qu'elle crain-

(1) Madame du Barry.



drait d'être importune au roi dans le moment actuel; qu'elle ne voulait point abuser de ses bontés, et s'en alla : et moi j'ajoute qu'elle fit très-bien. Cette conversation éloigne un peu mes espérances, je crains que le retour de mes amis ne soit pas prochain.

Jeudi, le roi accorda les grandes entrées à ses douze menins, grâce très-singulière; il n'y avait, sous le feu roi, que celles qu'on avait par ses charges.

L'évêque de Chartres (1) fut nommé grand aumônier de la reine; c'est le frère du duc de Fleury. L'évêque de Nanci, abbé de Sabran, premier aumônier de la reine. Lieutaud, premier médecin du roi; Lassonne en survivance; M. de Paulmy (2), chancelier de la reine. Ordre à tous les Du Barri (3) de ne se point présenter à la cour. Lettre de cachet pour enfermer le grand Du Barri à Vincennes, et le conduire ensuite à la citadelle de Perpignan; mais il s'est évadé, et sera peut-être

(1) Neveu du cardinal de Fleury, et oncle du duc de Fleury qui épousa la fille du comte de Coigny.

(2) Le marquis de Paulmy était le fils de M. d'Argenson le ministre, et avait été lui-même, pendant quelque temps, ministre de la guerre durant le dernier règne.

(3) La famille Du Barry était originaire de Toulouse, et sans aucune distinction. Dans le temps de son élévation à la cour de Louis XV, elle se composa de trois frères et de deux sœurs. Le caractère de l'aîné des frères était suffisamment désigné par le surnom de *Roué* qu'on lui avait donné, ou par celui de *Grand Du Barry*, sous lequel madame du Deffand en parle ici. Une fille, née dans la plus basse classe de la société, et élevée dans la plus vile débauche, connue seulement sous le nom de mademoiselle *l'Ange*, que lui valut sa beauté, après avoir été la maîtresse de Du Barry, devint celle de Louis XV. Lorsque, par suite de l'influence qu'elle ne tarda pas d'avoir sur l'esprit faible du roi, elle dut être mariée pour être présentée publiquement à la cour, le *Roué* produisit son frère cadet, Guillaume Du Barry, qui voulut bien prostituer, par cette infâme alliance, son nom et sa famille. Le troisième frère épousa, après la faveur de sa famille à la cour, une fille du comte de Fumel, et prit le nom de comte d'Argicour. Les deux sœurs ne se marièrent point. Le *Roué* produisit aussi un fils, le vicomte Alphonse Du Barry, qui épousa, la belle demoiselle Tournon, et fut ensuite tué à Bath, dans un duel qu'il eut avec le comte Rice.

à Londres plus tôt que cette lettre. Je ne me souviens plus si dans ma dernière je vous ai mandé que madame Du Barri, le mercredi, avait eu ordre de se rendre au couvent du Pont-aux-Dames, avec défense d'y voir personne; depuis cela on lui a permis de voir ses belles-sœurs et nièces. Mais voici la plus grande nouvelle de toutes. Jeudi au soir, M. de la Vrillière (1) fut porter à M. de Maurepas (2) cette lettre du roi :

(1) Le duc de la Vrillière, secrétaire d'État pour le département de l'intérieur.

(2) Le comte de Maurepas avait été ministre de la marine durant le dernier règne, et avait été disgracié par les intrigues de madame de Pompadour, alors maîtresse en titre, dont il s'était, en dernier lieu, attiré l'indignation pour avoir chanté, à un souper, des couplets composés par M. de Pont-de-Veyle, dont il a été parlé souvent dans ces lettres.

Une petite bourgeoise,
Élevée à la grivoise,
Mesurant tout à sa toise,
Fait de la cour un taudis.
Le roi, malgré son scrupule,
Pour elle froidement brûle.
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris,
Ris, ris, ris.

Cette catin subalterne
Insolemment le gouverne,
Et c'est elle qui décerne
Les honneurs à prix d'argent;
A ses volontés tout plie;
Le courtisan s'humilie,
Il subit cette infamie,
Et n'est que plus indigent,
Gent, gent, gent.

La contenance éventée,
La peau jaune et truitée
Et chaque dent tachetée,
Les yeux fades, le cou long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Les propos d'une commère,
Tout est bas dans la Poisson,
Son, son, son.

« Dans la juste douleur qui m'accable, et que je partage
« avec tout le royaume, j'ai de grands devoirs à remplir ; je
« suis roi : ce nom renferme bien des obligations ; mais je n'ai
« que vingt ans, et je n'ai pas les connaissances qui me sont
« nécessaires ; je ne puis pas travailler avec les ministres, tous
« ayant vu le roi pendant sa maladie ; la certitude que j'ai de
« votre probité et de votre profonde connaissance des affai-
« res m'engage à vous prier de m'aider de vos conseils ; ve-
« nez donc le plus tôt qu'il vous sera possible. »

Le lendemain matin, vendredi, M. de Maurepas arriva à Choisy, eut une audience de cinq quarts d'heure, fut très-bien reçu de la reine, et très-fêté de Mesdames ; il revint coucher à Paris ; il est retourné ce matin à Choisy, et madame de

Si dans les beautés choisies
Elle étoit des plus jolies :
On pardonne les folies,
Quand l'objet est un bijou.
Mais pour si mince figure,
Et si sotte créature,
S'attirer tant de murmure !
Chacun pense le roi fou,
Fou, fou, fou.

Il est vrai que pour lui plaire
Le beau n'est pas nécessaire ;
Vintimille sut lui faire
Trouver son minois joli ;
Aussi croit-on que Destrades,
Si vilaine et si maussade,
Aura bientôt la passade ;
Elle en a l'air tout bouffi,
Fi, fi, fi.

Les grands seigneurs s'avilissent,
Les financiers s'enrichissent,
Tous les Poissons s'agrandissent ;
C'est le règne des vauriens ;
On épuise la finance,
En bâtiments, en dépense ;
L'État tombe en décadence ;
Le roi ne met ordre à rien,
Rien, rien, rien.

Maurepas (1) revint vendredi de Pontchartrain. Si j'apprends quelque chose de plus, je l'ajouterai. Voilà le facteur qui arrive, il m'apporte une lettre ; je l'ouvre avec quelque crainte.

J'ai eu tort d'avoir peur ; votre lettre est très-bien ; vous avez très-bien jugé : le 11 était le jour le plus critique; il a été en effet celui de la mort.

Je doute que le Beaumarchais vous fasse autant de plaisir à voir qu'il vous en a fait à le lire ; avant ses Mémoires, il passait pour un homme de mauvaise compagnie.

Vous trouverez dans *la Rivalité* (2) des endroits fort agréables, fort intéressants, et même assez beaux, mais il y a bien des inutilités ennuyeuses. Les *Voyages de Montagne* paraissent; le discours préliminaire m'a plu, mais je crois que les voyages, dont je n'ai lu que cinquante pages, n'étaient pas dignes d'être donnés au public (3).

Je crois vous avoir mandé que je devais donner à souper le mercredi à mesdames de Beauvau et de Mirepoix; cela a été fait, et ce souper pourrait faire une scène de comédie de du Freny, *la Réconciliation normande*, excepté cependant la fausseté : la froideur fut extrême. Le prince va demain au Port-à-l'Anglais dîner chez sa sœur ; si je me porte assez bien, je serai de la partie.

Pont-de-Veyle, quoique guéri, ne sort point encore ; sa faiblesse est extrême.

J'ai reçu hier des nouvelles de la grand'maman ; je ne crois pas que, quand on leur accorderait leur rappel, elle en profitât pour revenir avant cet hiver, ce qui me contrariera beaucoup.

(1) Madame de Maurepas était sœur du duc de la Vrillière.

(2) *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard.

(3) Peu des lecteurs qui ont quelques connaissances de l'Italie seront du sentiment de madame du Deffand sur ce récit intéressant et détaillé des mœurs et des usages du milieu du seizième siècle, et particulièrement des intrigues et du faste de la cour de Rome dans ces temps de la grandeur des papes.



J'oubliais, parmis mes nouvelles, de vous dire que le contrôleur général, ainsi que tous les autres ministres, ira jeudi à Choisy, qu'il portera un mémoire de projet de retranchement pour soixante-sept millions.

On ne doute point que la Bellissima (1) ne se retire incessamment. La comtesse de Grammont, qui était exilée de la cour (2) a été rappelée; elle exerce actuellement sa charge de dame du palais.

Madame de Luxembourg n'est point encore de retour de Chanteloup, je l'attends avec impatience.

Le roi doit aller à Versailles passer quatre jours, pour recevoir tous les compliments; il habitera dans son logement de dauphin. De là il ira à Compiègne, où il restera trois mois; ensuite il ira à Marly, et puis à Choisy, d'où il partira pour Fontainebleau; on dit qu'il en reviendra vers la fin de novembre.

S'il y a quelque chose de nouveau d'ici à mercredi, je vous le manderai.

LETTRE CXCI.

Paris, 29 mai 1774.

Il serait fort heureux que les lettres fussent ouvertes à la poste comme vous paraissez le croire, votre dernière me procurerait des biens infinis. Mais je ne pense pas que Louis XVI puisse jamais savoir que j'existe, et je n'ai pas l'ambition qu'il l'apprenne. On ne parle point du retour de mes amis, voilà tout ce qui m'intéresse. Je ne cherche point de protecteur à la cour; il n'y a nulle apparence que M. de Toulouse y ait une

(1) Madame de Forcalquier.

(2) La mère du duc de Grammont. On a parlé dans ces lettres de son exil de la cour, à cause de quelque inattention qu'elle s'était permise envers madame Du Barry.

place. Madame de Forcalquier n'a point quitté. Le mari de madame Du Barri est le frère de celui qu'on appelle le grand Du Barri, et il s'appelle Guillaume. Le vicomte est le fils du grand Du Barri. Voilà tout ce que vous me paraissez curieux de savoir. Je souhaite que vous ayez beaucoup de plaisir à votre campagne.

On ne sait point encore le temps du sacre du roi. La reine n'est point couronnée; aucune dame n'est admise à cette cérémonie. J'ai un livre qui contient soixante-quatorze estampes de toutes les cérémonies du sacre de Louis XV, avec le nom et la description des habits de tous ceux qui y représentaient, et qui y avaient des fonctions. Ce livre est extrêmement grand; je doute que milady Marie Coke (1) veuille s'en charger. Si vous avez quelque autre occasion, mandez-le-moi, je vous l'enverrai en avancement d'hoirie.

Le roi ni les princes ne se feront point inoculer; il est des préventions impossibles à détruire.

J'espère que vous n'aurez point la goutte.

Je vous félicite du calme dont vous jouissez. C'est un bel exemple pour qui a vingt ans plus que vous.

LETTRE CXCII.

Paris, dimanche 5 juin 1774.

Vous me divertissez par le soin continuel que vous prenez de m'assurer que vous êtes incorrigible; croiriez-vous encore que j'ai le dessein de vous corriger? Oh! non, c'est un projet tout à fait abandonné; vous êtes fort bien comme vous êtes, et j'en suis fort contente.

J'ai déjà trouvé quelque agrément dans la réconciliation des

(1) La plus jeune fille du premier duc John d'Argyle, et veuve du lord Coke, fils aîné du feu comte de Leicester.



deux belles-sœurs (1), et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est la satisfaction qu'en reçoit le prince. Ce prince est véritablement mon ami ; ses attentions sont suivies ; ce qui me surprend, c'est qu'elles ont l'apparence du goût et de l'amitié ; je suis, et je serai toute ma vie plus sensible qu'il ne faudrait l'être ; c'est peut-être un effet d'amour-propre : mais il faut vous dire des nouvelles.

M. d'Aiguillon donna sa démission jeudi au soir ; il n'est point encore remplacé ; on a donné, en attendant, à M. Bertin le portefeuille des affaires étrangères. La Bellissima a donné sa démission le même jour que M. d'Aiguillon ; elle est remplacée par la duchesse de Quintin. Les trois princesses sont guéries ; le roi ne les verra qu'à Compiègne. Il reçoit aujourd'hui, à la Meute, la députation du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des monnaies, de l'Académie. Il va demain à Versailles pour faire lever le scellé du feu roi, la reine lui donnera à dîner au petit Trianon, qui lui appartient. Les jours suivants il recevra tout le monde, les femmes seront en grand habit, et le 13 il partira de la Meute pour se rendre à Compiègne, où il restera jusqu'à la fin du mois d'août ; j'espère que pendant ce séjour il sera question du rappel de mes amis.

LETTRE CXCIII.

Lundi 9 juin, à six heures du matin.

Quelque peu curieux que vous soyez de nos nouvelles, j'imagine que vous aimez mieux qu'on vous mande celles du jour que celles qui auraient une semaine d'ancienneté. Je vous dirai donc que le roi nomma hier au soir le chevalier de Muy secrétaire d'État de la guerre, et M. de Vergennes ministre des affaires étrangères ; vous savez qu'il est notre ambassadeur à

(1) La princesse de Beauvau et la maréchale de Mirepoix.

Stockholm, et en attendant son retour, M. Bertin a le porte-feuille. Voici les réponses du roi et de la reine au parlement :

LE ROI.

Je reçois avec plaisir les respects de mon parlement ; qu'il continue de remplir ses fonctions avec zèle et intégrité, il peut compter sur ma protection et ma bienveillance.

LA REINE.

Vous travaillez pour l'autorité du roi et pour la fortune et l'intérêt de ses sujets ; vous devez compter sur mes sentiments toujours.

Je crois vous avoir mandé que M. de Beauvau a obtenu pour le prince de Poix, son gendre, la survivance de sa charge de capitaine des gardes ; il n'a que vingt et un ans. Votre comparaison des Anglais aux chats est très-juste, excepté que les chats ne se glorifient pas d'être chats ; je n'ai pas besoin de M. de Buffon pour connaître leur caractère et savoir qu'ils ont des griffes (1), je sais la différence qu'il y a d'eux aux petits chiens, je compte pour toujours m'en tenir à ceux-ci ; j'en ai un charmant, et ce n'est point une parabole.

Dimanche 19 juin.

M. de Choiseul vint à Paris dimanche passé, et fut fort bien reçu à la cour, où il fut le lundi à dix heures du matin. Il dîna chez madame Du Châtelet, soupa chez madame de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup ; il n'a pas eu le temps

(1) M. Walpole avait dit : « Je ne sais si on peut faire d'un Français tout « ce qu'on veut, mais je sais très-bien qu'on peut arriver à changer le « naturel d'un chat aussi facilement que celui d'un Anglais. Soyez donc « sûre que d'un chat vous ne ferez jamais un chien. Demandez à Buffon : « il vous dira que si vous contrariez un chat, il s'enfuira, que d'autres « vous égratigneront, que c'est la plus mauvaise espèce, quoique peut-« être pas la plus incorrigible. »

de me voir; son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre.

Le roi et ses frères sont établis à Marly depuis vendredi. Ils furent tous inoculés hier à neuf heures du matin.

LETTRE CXCIV.

Dimanche 26 juin 1774.

Je vais répondre à toutes vos questions; il y en a une dans vos lettres précédentes à laquelle je n'ai pas répondu. Madame de Quintin est la fille du duc de Lorge, et femme du fils de la marquise de Durfort, l'amie de la grand'maman. Elle s'appelait la comtesse de Lorge, et on la titra l'année passée quand elle partit avec madame de Forcalquier pour aller recevoir madame la comtesse d'Artois.

Les inoculés vont fort bien, l'éruption commença hier.

Je vous ai rendu compte du voyage de M. de Choiseul ici, je n'ai pas eu lieu d'en être contente; je le suis infiniment de la grand'maman, ainsi que du grand abbé.

M. d'Aiguillon est encore ici; il partira pour Verret quand l'effet de l'inoculation sera passé; il garde sa charge de capitaine de chevau-légers. Tous les ministres sont établis à Versailles, d'où ils viennent travailler avec le roi; il n'y a que M. de Maurepas qui soit logé à Marly, et cela ne *signifie* rien; il n'y a rien de *signifiant* jusqu'à ce moment-ci, chacun a sa brigue et sa cabale; il n'y a que l'Almanach de Liége qui puisse nous dire ce qui arrivera. Avez-vous su la prédiction qu'il y avait dans cet almanach pour le mois d'avril?

M. le prince de Conti n'a point vu le roi : sa réconciliation tient à des affaires générales auxquelles on travaille, et qui ne sont pas faciles à arranger; il se porte bien. L'idole et sa belle fille sont établies dans une maison qu'elles ont à Auteuil; ma-

dame de Lauzun va s'y faire inoculer, quoiqu'elle l'ait déjà été, mais ç'a été par Gatti, et c'est compté pour rien.

Je vous ai adressé une lettre pour M. de Richmond (1); celle que j'ai reçue de lui est parfaitement bien, et en vérité dans le goût de celles de Pline, qui est ma lecture du moment : ne m'en avez-vous pas dit, il y a quelque temps, beaucoup de bien (2)? il y a beaucoup à en dire, j'en suis charmée, c'est dommage qu'il y en ait si peu. Nous avons une feuille périodique, qui a pour titre : *Gazette de littérature;* il y a toujours une petite pièce de vers; toutes les lettres que je vous écris y ressemblent. La petite pièce que vous aurez aujourd'hui est sur un de nos ministres qui tient bon.

Ministre sans talent ainsi que sans vertu,
Couvert d'ignominie autant qu'on le peut être,
Retire-toi donc! Qu'attends tu?
Qu'on te jette par la fenêtre (3)?

LETTRE CXCV.

Paris, samedi 9 juillet 1774.

« *Il est bien vrai que je suis difficile; je sais bien mieux* « *ce que je n'aime point que ce qui me plaît.* »

Voilà un trait de votre lettre qui explique tout ce qui se passe entre nous. Vous ne saisissez jamais avec moi que ce que vous appelez des fautes et des torts, et ne daignez pas remarquer

(1) Le feu duc de Richmond.

(2) M. Walpole dit dans sa réponse : « C'était l'histoire de Pline l'oncle « que je vous ai dit qui m'amusait, mais médiocrement. Pardonnez si je « n'aime pas les lettres du neveu; elles me paraissent plates, apprêtées, « et ne contiennent ni anecdotes ni nouvelles, ce qui m'amuse uni- « quement : n'excusez pas les vôtres, surtout quand elles sont longues. »

(3) Le duc de la Vrillière. Il donna sa démission en 1775, et M. de Malesherbes lui succéda.

l'attention que j'ai à éviter ce que je sais qui peut vous déplaire. Il est vrai que j'ai envoyé Couty savoir comment vous vous portiez ; j'avais été quinze jours sans savoir de vos nouvelles ; de plus, il devait venir à Paris, j'étais bien aise qu'il pût vous voir avant. C'est une faute, je l'avoue ; ce n'est pas être entièrement corrigée, mais vous conviendrez que je suis en bon train.

Je viens de recevoir une lettre de Baréges, de madame de Grammont, pleine de politesse et d'amitié ; elle excuse son frère, sollicite mon pardon de ce qu'il ne m'a point vue dans les vingt-quatre heures qu'il a été à Paris ; enfin elle n'oublie rien de ce qui peut satisfaire ma vanité ; mais tout cela m'importe fort peu : excepté les premiers mouvements d'amour-propre, on apprécie bientôt toutes ces sortes de choses à leur juste valeur.

Le petit comte de Broglio arriva jeudi dernier (1) ; il soupa chez moi le soir avec sa femme, sa belle-sœur, mesdames de Mirepoix et de Beauvau, les archevêques de Toulouse et d'Aix. Son retour me fait plaisir ; ce n'est pas que je l'aime, mais il est gai, il a de la grâce, et m'amuse.

Je ne crois point vous avoir envoyé les vers de la Harpe. Ceux que je vous ai envoyés sont d'un M. Pezay (2), et c'est ce qu'il a fait de plus joli. Ce trait,

Notre jeune Titus aime qu'on parle en prose ;
Il prise plus, dit-on, un épi qu'une rose :
Tant pis pour nos bosquets, tant mieux pour nos moissons.

Ce trait, dis-je, a paru joli à tout le monde ; j'ai dû être très-contente des quatre derniers vers ; mais apparemment ce qui est agréable dans une nation ne l'est pas dans une autre.

(1) De son exil à sa terre de Ruffec, dont il a été déjà parlé dans ces lettres. *Voy.* ce volume, page 5.

(2) Dans une lettre qu'on ne publie pas.

Vous aurez appris la mort de madame de Valentinois (1) ; vous ne vous souciez guère de savoir son testament ; cependant, comme elle avait plus de quarante mille écus de rente à disposer, il a excité la curiosité de tout le monde. Elle fait la duchesse de Fitzjames sa légataire universelle, et substitue le tout au marquis de Fitzjames et à ses enfants. La marquise de Fitzjames est fille de M. de Thiars, qui était son ancien et meilleur ami ; elle laisse à celui-ci un diamant de cent mille francs ; sa jolie maison de Passy à M. de Stainville ; vingt mille francs à madame de Caumont ; autant à madame de Cambise, qui ne l'avait pas vue depuis six ans, mais qui, avant ce temps-là, avait été son amie. Le testament est de l'année 1768. Elle laisse dix mille livres de rente viagère à Boudot, procureur ; six mille à son notaire. Les legs et les dettes montent à trois cent et tant de mille francs en argent comptant, et vingt-sept ou vingt-huit millie francs de rentes viagères.

Dimanche.

J'irai demain à Roissy pour la seconde fois depuis que les Caraman y sont ; c'est notre bon ami M. Schouwalow qui m'y mènera. Je le trouve un peu ennuyeux ; il n'a nulle inflexion dans la parole, nul mouvement dans l'âme ; ce qu'il dit est une lecture sans ponctuation.

Il faut vous compter une petite histoire qui ne vous déplaira pas. Un jeune homme ayant acheté une charge de conseiller au parlement, y prit sa place un jour qu'on y devait juger une cause. L'usage, à ce qu'on dit, est que le dernier reçu opine le premier. Quand on en vint à prendre les voix, le jeune homme ne disait mot. Le premier président lui dit : Eh bien ! monsieur, qu'opinez-vous ? *Moi, monsieur, je ne qu'opine point, c'est à ces messieurs à qu'opiner, quand ils auront qu'opiné, je qu'opinerai après eux.*

(1) La comtesse de Valentinois, née Saint-Simon, mariée au frère cadet du prince de Monaco.



Vous ne voulez donc pas me répondre sur les estampes du sacre de Louis XV? Le proverbe est, qui ne dit mot consent, ainsi, si je trouve une occasion de vous les faire tenir, vous les recevrez.

J'ai donné dans un grand panneau, en pensant que c'étaient les lettres de Pline le Jeune qui vous plaisaient; j'en étais étonnée : elles ne sont pas absolument de mon goût, mais je croyais avoir tort; j'y ai trouvé plusieurs belles pensées que j'ai même crayonnées; enfin je soumettais mon goût au vôtre, et dans cette idée, je leur ai donné des louanges. Je vois que vous n'en donnez point à l'édit (1) que je vous ai envoyé; pourquoi ne me pas dire naturellement que le style ne vous en plaît pas? Pourquoi me ménager sur ces sortes de choses? vous me rompez en visière sur tant d'autres! Croyez-moi, ne vous contraignez sur rien, votre vérité est ce qui me plaît le plus en vous, et qui vous distingue le plus de tous les autres hommes.

Il ne paraît plus rien de nouveau que des épigrammes assez drôles, mais qui ne peuvent s'envoyer.

L'ami Pont-de-Veyle se rétablit tout doucement; je n'ai point de meilleur ami ni de plus contrariant; le pauvre homme ne peut consentir à vieillir, il a tous les goûts de la jeunesse. Les spectacles, les grands soupers sont nécessaires à son bonheur; mais ses jambes, sa poitrine et son estomac n'y sont pas d'accord.

La cour partira entre le 29 et le 1er du mois d'août pour Compiègne, où elle séjournera jusqu'au 1er septembre.

M. de Vergennes arrivera le 20 ou le 22 de ce mois. D'ici à dimanche il y aura peut-être plusieurs nouvelles, mais je ne saurais croire qu'elles vous amusent; cependant j'en remplirai mes lettres tant que je pourrai. Je voudrais trouver ces mots dans une des vôtres : *Je suis content de vous.*

(1) *Édit du roi, portant remise du droit de joyeux avènement*, etc. C'est le premier édit de Louis XVI, daté de la Meute, mai 1774.

LETTRE CXCVI.

Paris, dimanche 17 juillet 1774.

Je suis dans la disposition de vous donner encore aujourd'hui un bon exemple. J'ai mal aux entrailles, des inquiétudes dans les jambes, et un petit chien qui me fait enrager ; joignez à cela pas un nom propre à vous nommer ; à moins que ce ne soit en forme de litanie.

S'il est vrai que mon exemple vous communique mes dispositions, voilà un rapport que j'ai avec vous, malgré votre prétention qu'il n'y en a point entre nous. J'aime les noms propres aussi ; je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins ; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherches, sans réflexions ; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire ; enfin, je veux le ton de la conversation, de la vivacité de la chaleur, et par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il ? dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.

Oui, je suis bien aise du retour du petit comte ; mais il a tant d'affaires, que je ne jouis point de lui. Il ira le mois prochain à Compiègne, et le mois d'après il retournera à son vilain château, dont il ne reviendra qu'après Noël ; alors la grand'maman sera ici. Cette idée me cause une petite émotion ; je crois que j'aurai du plaisir à la revoir. Je boude toujours son mari, contre lequel je ne suis nullement fâchée ; je ne l'aime pas assez pour cela, mais pour soutenir une certaine dignité, et malheureusement c'est à quoi je ne m'entends guère.

Je fais des connaissances nouvelles autant que je peux ; ce n'est pas en cela que je vous imite ; mais figurez-vous que toute

lecture m'ennuie, que je ne puis faire d'autre ouvrage que d'effiler, que dans la solitude je ne puis faire que des réflexions ; à quoi me serviraient-elles en me séquestrant de la société, mon principal objet étant de m'en assurer une agréable ? Les Necker, madame de Marchais, M. d'Esterhazy, sont des gens très-aimables, qui ont l'air de faire cas de moi. Je ne néglige pas pour cela mes anciennes connaissances, mais mille circonstances produisent des séparations qu'il me convient de remplacer.

Bénissez le ciel, applaudissez-vous de vous suffire à vous-même : votre *vous-même* vous satisfait, et le mien m'ennuie.

LETTRE CXCVII.

Paris, 25 juillet 1774.

Je suis content. Voilà trois paroles aussi belles que rares : et moi je suis bien aise, et c'est ce qui ne m'arrive pas souvent. Je ne crois point nos lettres aussi ostensibles que vous vous l'imaginez ; ce que vous m'écrivez dans cette idée est, je crois, en pure perte.

Il est certain que nos prémices sont d'heureux présages, mais il faut attendre. On vient de renvoyer M. de Boynes, secrétaire d'Etat de la marine ; sa place est donnée à M. Turgot, que je voyais tous les jours il y a quatorze ou quinze ans, mais avec qui la d'Espinasse m'a brouillée, ainsi qu'avec tous les autres encyclopédistes ; il est l'ami intime de M. de Maurepas, à qui il n'est pas douteux qu'il ne doive cette place ; c'est un honnête homme:

La grande nouvelle du jour est la défense que le roi a faite à M. le duc d'Orléans et à M. le duc de Chartres de venir à la cour, pour le refus qu'ils ont fait d'assister mercredi prochain à Saint-Denis pour le catafalque de Louis XV, où ils n'auraient

pu se trouver sans rendre le salut au nouveau parlement, qu'ils ne veulent pas reconnaître. N'inférez pas de cette nouvelle qu'on est décidé à le soutenir. Si je trouve quelque occasion pour vous écrire, j'en profiterai ; cela n'est pas conséquent à ce que je viens de vous dire, mais il faut des réserves à de certains égards, et ne pas s'assujettir à des louanges.

Je m'informerai des livres que vous désirez ; il est vrai que je vous trouve des goûts un peu baroques, mais je vous porte bien envie. Quel bonheur de trouver son amusement dans de pareilles recherches (1) !

LETTRE CXCVIII.

Dimanche 14 août, à six heures du matin.

Vous êtes un homme extraordinaire, un grand médecin des âmes, à qui on ne peut pas dire : Médecin, guéris-toi toi-même ; vous vous êtes guéri parfaitement, en vous détachant de tout ; mais ne vous flattez pas de faire beaucoup de cures (2) ; il y a

(1) Les livres que M. Walpole désirait avoir étaient : *Discours des plus mémorables faits des rois et grands seigneurs d'Angleterre ;* de plus, un *Traité de la Guide, et Descriptions des principales villes et châteaux d'Angleterre,* par Jean Bernard, imprimé à Paris l'an 1579 ; *État de la maison des ducs de Bourgogne*, etc., imprimé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, tom. II. *Voy.* le premier tome de la nouvelle édition de La Croix du Maine, page 506. Walpole s'exprimait ainsi à l'égard de ces ouvrages : « Le premier, probablement, ne se trouvera pas; il excite ma curiosité par « égard à nos anciens châteaux ; le second pourrait me fournir des lumières par rapport à Richard III, dont la sœur était duchesse de Bourgogne, et joua un grand rôle dans ces affaires-là. Ne vous donnez « point de peine sur ces bagatelles, qui ne touchent que mon amusement, « dont il est très-permis de vous moquer. Vous savez que mes études « sont très-baroques; je ne les défends pas. Ne suffit-il pas d'être sans « grands chagrins, quand on peut s'occuper de telles fariboles ? »

(2) M. Walpole avait dit : « S'il était possible de donner sa façon de « penser, je vous conseillerais de prendre la mienne. Il est difficile

bien des malades qui trouveraient le remède pire que le mal, et qui préféreraient de conserver le bras ou la jambe où ils auraient quelquefois un rhumatisme, à se les faire couper. Vous voilà cependant en course, et dans le dessein de passer quelques jours plus agréablement que vous ne faites dans les compagnies de votre voisinage; c'est cette seconde partie de votre exemple que je prétends imiter.

En conséquence, je partirai demain pour Roissy, où je compte rester jusqu'à vendredi après souper. Je quitte Pont-de-Veyle avec regret; mais c'est, comme vous le voyez, pour peu de temps. Je n'aurai point à craindre les fenêtres ouvertes; je n'ai qu'à me louer des attentions qu'on veut bien avoir pour mon âge et pour mes infirmités; et si j'étais douée d'un caractère pareil au vôtre, je serais bien éloignée d'avoir rien à désirer; mais comme vous me l'avez souvent répété, nous ne nous ressemblons point.

Vous serez de retour quand vous recevrez cette lettre; vous aurez trouvé en arrivant un des livres que vous désirez, une Oraison funèbre (1), et une lettre d'un théologien (2), dont vous me direz, je vous prie, votre avis.

Vous me mandez que depuis longtemps vous n'avez passé qu'une nuit à Londres, et que vous vous y êtes désespéré; vous devez donc comprendre que l'on peut quelquefois se déplaire où l'on est; mais mal d'autrui n'est que songe. Jusqu'à présent

« de mener une vie plus monotone et insipide; cependant elle me plaît « fort. Je fais un plaisir de négatifs. Par exemple, je suis charmé d'être « en toute oisiveté ici, pendant que tout le monde trotte par la campagne, « briguant les voix pour le nouveau parlement de l'année qui vient. Je « suis encore très-heureux d'être déchargé des affaires de mon neveu. « Non, je ne trouve pas qu'on peut être malheureux quand on n'a rien « à faire. »

(1) De Louis XV, prononcée par l'abbé de Boismont à l'Académie française. Il était homme d'esprit et de talent, mais préférant le plaisir et le repos à la gloire, il travaillait peu. On raconte qu'il jouait très-bien la comédie, et qu'il excellait dans les rôles de *Crispin*.

(2) *Lettre d'un théologien à l'auteur des Trois siècles de la littérature*, par Condorcet. (Berlin, 1774.) Cette critique de l'ouvrage de Sabatier de Castres fut, pendant quelque temps, attribuée à Voltaire.

j'ai supporté la solitude de Paris, depuis le voyage de Compiègne ; elle augmentera cette semaine, parce que les gens que je vois le plus souvent vont passer cette semaine à Villers-Coterets. Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin vont demain, ainsi que moi, à Roissy ; je garderai mon carrosse ; et au premier moment que je me trouverai incommodée, je reviendrai chez moi. Si je m'y plais, j'y resterai, comme je vous l'ai dit, jusqu'à vendredi. La Sanadona est toujours à Praslin ; je ne m'aperçois pas beaucoup de son absence : elle peut la faire durer jusqu'à la fin du mois, sans que cela me fâche. Je continue la lecture de *l'Esprit de la Ligue ;* c'est le meilleur livre que nous ayons eu depuis longtemps. Je lirai après la *Vie de Marie de Médicis ;* c'est l'ouvrage d'une femme, on en dit du bien.

Nous sommes accablés de discours académiques, d'oraisons funèbres, de vers, tout cela plus mauvais l'un que l'autre.

L'évêque d'Arras est à Paris ; je lui ai dit que vous vous souveniez de lui ; il en est tout bouffi de gloire ; c'est un homme très-sage, un très-bon esprit. Nous aurons l'année prochaine l'assemblée du clergé ; l'évêque de Mirepoix en sera, ce qui me fait plaisir.

On se prépare à quelques événements pendant le Compiègne ; quelque changement dans le ministère ; il n'y a pas d'apparence que je puisse y prendre quelque intérêt ; mes parents et mes amis n'y auront, je crois, nulle part. On donna hier une tragédie nouvelle (1) ; il y eut quelques vers fort applaudis, applicables au retour des anciens magistrats, et à M. de Maurepas (2) ; sa conduite est très-sage, son étoile en fait pâlir une autre (3), et sa gloire est plus solide, quoiqu'elle soit moins brillante.

(1) *Adélaïde de Hongrie*, par M. Dorat.

(2) Dans le nombre étaient ceux-ci :

> « J'enchaîne la Discorde aux pieds de la Justice,
> « Et rends aux tribunaux leur auguste exercice. »

(3) Celle du duc de Choiseul.

LETTRE CXCIX.

Mercredi, 24 août 1774.

Vous êtes revenu le 18 de chez le Selwyn, et moi le 19, après souper, de chez les Caraman; vous avez été content, et moi aussi. Roissy est le séjour de la paix, de l'ordre et du bonheur (1). Un père et une mère, huit enfants qui vivent ensemble avec une union, une amitié parfaite; c'est l'âge d'or. J'aurais eu beaucoup de regret de les quitter, sans la manie que j'ai de désirer toujours de m'éveiller chez moi; je ne me déplais point dans la journée de n'y être pas, mais la nuit et la matinée je regrette ma cellule. Nous avions pour toute compagnie madame de Mirepoix, madame de Boisgelin, le bon Schouwalow, et un M. de La Salle; je ne me suis pas promenée un moment; les fenêtres n'ont point été ouvertes; on n'a joué qu'une partie de wisk pendant les cinq jours que j'y ai été. L'idole y a couché une nuit. Il se pourrait que j'y retournasse au mois de septembre; mais je désirerais bien d'en être empêchée.

Je soupai hier chez la maréchale de Luxembourg, en petite compagnie, c'est-à-dire avec douze personnes, deux desquelles étaient M. le duc d'Orléans et madame de Montesson; il fut fort question des bottines (2); le prince et sa dame me traitèrent au mieux. Je donne ce soir à souper aux Fitzroy (3), et je sou-

(1) Roissy était une maison de plaisance à cinq lieues de Paris, appartenant au comte de Caraman, qui jouissait d'une grande fortune, étant un des principaux propriétaires du canal du Languedoc, dont son grand-père, M. Riquet, avait conçu et exécuté le plan. Le comte de Caraman, épousa la sœur aînée du prince de Chimay.

(2) Bottines dont M. Walpole se servait alors pour la goutte, et qu'il avait envoyées à Paris sur la demande du duc d'Orléans.

(3) Le premier lord Southampton et sa femme, qui se trouvaient alors pour la seconde fois à Paris.



perai avec eux vendredi chez madame de Marchais, dont les empressements et les soins ne font qu'augmenter chaque jour.

Le pauvre Pont-de-Veyle dépérit à vue d'œil ; il est actuellement comme était le président les derniers mois de sa vie, mais il ne peut consentir à se conduire selon son état ; c'est une belle leçon pour moi. Je vois qu'il est à charge à tout le monde ; et il ne s'en aperçoit pas ; il compte aller à l'Isle-Adam le mois prochain. La Sanadona vient d'arriver il y a un moment ; son séjour à Praslin a été de plus de trois semaines ; je ne me suis pas aperçue de son absence, et je suis bien aise de son retour. N'est-ce pas comme cela qu'il faut être.

Le baron de Breteuil va ambassadeur à Vienne ; M. d'Usson (1) à Stockholm ; celui qui succède à Naples n'est point encore nommé ; on croit que ce sera le duc de la Vauguyon.

A neuf heures du soir.

M. l'abbé Terray est exilé, M. Turgot a les finances, mais cette seconde nouvelle mérite confirmation.

P. S. Ne débitez point ces nouvelles ; en finissant de les écrire j'apprends qu'elles ne sont point certaines.

Choses nouvelles et très-certaines.

M. Terray est exilé à la Motte ; M. Turgot a les finances ; M. de Sartine la marine ; la police n'est point donnée ; M. le chancelier est exilé pour trois jours à Bruyère, au bout desquels trois jours il a ordre d'aller dans une de ses terres beaucoup plus éloignée. M. de Miroménil, ci-devant premier président de Rouen, est garde des sceaux et vice-chancelier.

(1) Frère du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur à la Haye.



LETTRE CC.

Paris, dimanche 4 septembre 1774.

Je ne m'attendais pas à la lettre que je reçois dans ce moment, elle me tire de l'incertitude où j'étais, si je vous écrirais aujourd'hui, ou mercredi. Il me semblait que je devais vous faire part de mon chagrin, et puis je me demandais pourquoi cette nécessité : comme je suis contente de votre lettre, elle me décide.

J'ai appris ce matin à mon réveil la mort de mon pauvre ami (1) : je l'avais quitté hier à huit heures du soir ; je l'avais trouvé très-mal, mais je croyais qu'il durerait encore quelques jours ; il y en avait quatre ou cinq qu'il ne pouvait pour ainsi dire plus parler, il avait cependant toute sa tête. Je fais une très-grande perte ; une connaissance de cinquante-cinq ans, qui était devenue une liaison intime, est irréparable. Qu'est-ce que sont celles que l'on forme à mon âge ? Mais il est inutile de se plaindre, il faut savoir supporter toutes les situations où l'on se trouve, et se dire que l'on pourrait être encore plus malheureux. J'en ai la preuve par l'espérance que vous me donnez de vous voir l'année prochaine. Vous avez raison de croire que je ne voudrais pas que vous vous exposassiez au plus petit inconvénient pour moi ; je ne me suis jamais flattée de vous voir cette année, c'est beaucoup de n'en pas perdre l'espérance pour toujours.

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'étais étonnée du silence du petit Craufurd ; j'en reçois une lettre très-obligeante, j'y répondrai incessamment ; dites-lui, si vous le

(1) M. d'Argental, frère de M. de Pont-de-Veyle, lui a survécu jusqu'en 1788.

voyez, que pour aujourd'hui cela n'est pas possible ; je ne puis parler à d'autres qu'à vous, et je ne puis parler longtemps.

Dimanche 11 à neuf heures du matin.

J'ai pris le parti de prévenir l'arrivée du facteur pour vous écrire, pour plusieurs raisons ; d'abord parce que mon instinct m'y a portée, et puis parce que peut-être m'endormirai-je et me réveillerai-je fort tard. Je vais au Port-à-l'Anglais à cinq heures ; madame de Mirepoix s'y est établie avec madame de Boufflers, pour la consoler de la perte qu'elle a faite du marquis de Boufflers (1) son fils, qui est mort à Chanteloup, d'une fièvre maligne, le 5 de ce mois : devant donc partir à cinq heures, et le facteur arrivant quelquefois fort tard, je n'aurais pas eu le temps de vous rien dire.

La mort de M. de Boufflers a causé la plus grande affliction à M. et madame de Choiseul ; M. de Choiseul a la fièvre tierce ; la maladie de M. de Boufflers avait commencé par là, accompagnée à la vérité d'accidents que n'a point M. de Choiseul ; j'en reçois tous les jours des bulletins. On les presse de changer d'air, ce que j'espère qu'ils feront dès qu'ils seront en état de voyager : ils iront vraisemblablement à la maison de campagne de l'évêque d'Orléans, qui est à vingt-six lieues de Chanteloup. Je crains que la grand'maman ne succombe à son inquiétude et à sa douleur, malheur que je ne saurais envisager sans frémir. Ses vertus m'assurent de son amitié ; c'en est une que la reconnaissance, et elle sait qu'elle m'en doit. Je m'aperçois bien de la perte de Pont-de-Veyle, et je ne le remplacerai pas. J'envie bien votre bonheur ; vous n'êtes jamais mieux que lorsque vous êtes seul avec vous-même. Si vous pouviez me communiquer cette faculté, je n'aurais jamais eu tant d'obligations à personne.

(1) Frère aîné du chevalier de Boufflers. Il n'était connu que par une minutieuse attention aux petits détails de la discipline militaire.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est la joie immodérée que le public a fait paraître du renvoi du chancelier et de l'abbé Terray : on a fait leurs effigies ; on les a brûlés, roués, pendus ; la police a été forcée d'arrêter les tumultes.

A trois heures.

J'ai reçu aussi une lettre de Voltaire, qui n'est point du tout agréable ; mais ce qui l'est encore bien moins, c'est que depuis le moment où j'ai fini ce matin de vous écrire, jusqu'à celui-ci, je n'ai pas eu une demi-minute de sommeil ; malgré cela il faut que j'aille au Port-à-l'Anglais. J'ai bien pensé à vous dans mon insomnie, et je me suis dit : M. Walpole en a souvent de pareilles, et de plus il a de grandes douleurs ; cela ne m'a pas consolée, tout au contraire.

Cette lettre serait trop triste si je la finissais là : voici de petits vers.

Sur la Poule au Pot.

Eh bien ! la poule au pot sera-t-elle enfin mise ?
On pourrait bien le présumer,
Car depuis deux cents ans qu'elle nous est promise,
On n'a cessé de la plumer.

Autre, de Monsieur, en donnant un éventail à la reine.

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphirs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Autre, sur madame Du Barry.

De deux Vénus on parle dans le monde :
De toutes deux gouverner fut le lot ;
L'une naquit de l'écume de l'onde,
L'autre naquit de l'écume du pot.

LETTRE CCI.

Mardi 20 septembre 1774.

Il y a longtemps que je n'espère plus vous revoir. Ayant laissé passer le printemps et l'été, je n'ai pas dû penser que vous choisiriez l'automne pour ici. C'est le temps où avec juste raison vous redoutez la goutte ; je crains bien son retour, je l'avoue. Vous avez eu bien tort d'appréhender l'importunité de mes empressements, vous n'en avez plus à craindre, et vous m'avez amenée à être aussi raisonnable que vous pouviez le désirer. J'avoue que je suis surprise, quand je trouve dans vos lettres quelque marque de mécontentement ; vous n'en pouvez plus avoir d'autres que de la gêne que vous trouvez à écrire trop souvent. C'est un effet de votre complaisance dont je sens tout le prix, et dont je ne veux point abuser ; personne, comme vous me le dites, n'aurait une telle condescendance.

Mercredi 21.

On ne parle ici que du nouveau contrôleur général (1), c'est un nouveau Sully, mais un Sully bien autrement éclairé, qui réparera tous les inconvénients, tous les abus que l'administration de Colbert avait produits. On ne verra plus que d'honnêtes gens employés ; tous les coquins sont déjà renvoyés, nous allons être gouvernés par des philosophes. J'ai bien du regret de n'avoir pas su ménager leur protection ; pour l'obtenir aujourd'hui, il me faudrait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse ; me le conseillez-vous ? Toutes les circonstances présentes contribuent bien à me faire sentir la perte que j'ai faite de mon ancien ami. Je n'avais que lui

(1) M. Turgot.

qui s'intéressât véritablement à moi, qui pût me conseiller, qui prît part à mes peines. Il n'était ni tendre, ni affectueux; mais il était loyal et solide. J'étais ce qu'il aimait le mieux; je n'ai ni l'espérance, ni la pensée de le jamais remplacer; il était sans ambition, sans intrigue, et tous ceux qui m'environnent aujourd'hui y sont livrés entièrement. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir me passer de tous! Mais cela n'est pas en mon pouvoir; je suis comme était feu madame la duchesse du Maine : je ne puis me passer, disait-elle, des choses dont je ne me soucie pas. Voilà comme sont les caractères faibles, et voilà celui que la nature m'a donné; et voilà comme je retombe à vous parler de moi.

A deux heures après minuit.

J'oubliais de vous dire que Mariette est mort; je me suis déjà informée (mais sans succès) où l'on pourrait trouver ses héritiers; si je l'apprends, désirez-vous que je fasse demander s'ils consentiraient à vendre ce portrait en émail, par Petitot, de madame d'Olonne? en ce cas, il faut me dire quel prix vous y voulez mettre.

J'ai eu ce soir jusqu'à onze heures les milords Stormont et Mansfield; ce dernier me plaît, et l'autre ne me déplaît pas.

Qu'est-ce que cela vous ferait d'apprendre que M. le comte de Muy (1) épouse dans huit jours madame de Blaucart, chanoinesse, son ancienne amie, qui a quarante-deux ans et lui en a soixante-quatre? Milord Stormont a écrit à M. Conway (2) pour l'engager à ne venir ici qu'après Fontainebleau, ce serait vers le 15 de novembre. Je souperai encore demain chez moi avec les deux maréchales; je n'avais aujourd'hui que celle de Luxembourg; elle a extrêmement plu à milord Mansfield; il reviendra demain, mais sans son neveu.

(1) Alors ministre de la guerre.

(2) Le général Conway était alors dans une tournée de curiosité militaire en Allemagne et en Prusse.

LETTRE CCII.

Mercredi 12 octobre 1774.

Vos trois dames (1) arrivèrent hier au soir; elles envoyèrent sur-le-champ chez moi. J'étais dans mon lit pour une petite fièvre qui m'a prise du dimanche au lundi, et qui subsiste encore. Si la casse fait l'effet que j'en espère, je compte donner à souper demain à vos dames, et pour compagnie elles auront la maréchale de Mirepoix, madame de Cambise et MM. de Beaune et de Bouzols.

Je serai ravie de faire connaissance avec M. de Conway; votre amitié pour lui m'en a fait prendre la meilleure opinion.

J'ai vu milord Shelburn; il soupa chez moi lundi, je ne le vis qu'après souper; j'étais dans mon lit, et l'on n'entra chez moi qu'au sortir de table; il m'a extrêmement fêtée, cajolée; il viendra l'année prochaine ici uniquement pour moi; la confiance que j'ai en cette promesse est à peu près semblable à la pensée de revoir jamais cette fille. Je ne saurais comprendre comment vous n'avez pas vu que c'était une plaisanterie (2); je ne voudrais pas lui devoir de me sauver de l'échafaud. Je suis pressée de vous ôter de la tête une opinion aussi avilissante; je suis contente, comme je vous l'ai dit, de tous mes amis; elle est la seule personne que je pourrais regarder comme mon ennemie, si je ne dédaignais d'y penser : c'est de quoi je ne me cache point.

(1) Feu la comtesse douairière d'Ailesbury, madame Damer, sa fille, et lady Harriet Stanhope, troisième fille du feu comte d'Harrington, qui vinrent à Paris au-devant du général Conway, à son retour d'Allemagne.

(2) Dans sa précédente lettre à M. Walpole, elle lui demandait si elle devait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse pour se réconcilier avec les encyclopédistes.



Je vois avec plaisir que vous n'avez aucun prélude de votre goutte, mais je crains bien qu'elle ne vous manque point.

Je vous manderai dimanche de mes nouvelles.

LETTRE CCIII.

Dimanche 16 octobre 1774, à six heures du matin.

Je vous dirai d'abord que je suis entièrement guérie; que non-seulement je n'ai plus la fièvre, mais que je ne me suis jamais mieux portée, que les vapeurs sont à mille lieues, que je suis gaie, contente, heureuse; ne me demandez point pourquoi, je n'en veux point savoir la raison, et je veux (si je la pénétrais) encore moins vous la dire.

Je reçus hier votre lettre du 10 et du 11; je pense tout comme vous; il serait heureux que vous eussiez un léger accès de goutte qui pût vous mettre en sûreté de n'en pas entendre parler avant deux ans; si ce souhait n'est pas accompli, vous ne vous en croirez point à l'abri. Tous vos projets s'en iront en fumée, et c'est bien à quoi je me prépare.

Venons à vos dames; il n'en est point de plus aimables; elles soupèrent hier chez moi pour la deuxième fois; elles y souperont aujourd'hui pour la troisième; les deux maréchales sont charmées d'elles, et si elles peuvent être dégagées des voyages qu'elles devaient faire, elles se proposent de s'occuper beaucoup d'elles, de leur donner à souper, et de leur procurer tous les amusements et agréments qui dépendront d'elles. J'ai fait lire par Wiart votre lettre à milady Ailesbury; il a glissé sur de certains articles; elle vous écrira aujourd'hui. J'attends M. Conway avec impatience; je compte qu'il passera la soirée chez moi le jour de son arrivée; ne le pressez point de retourner à Londres. Les dames seront ravies de rester un peu de temps ici; je ne saurais vous dire combien madame Alesbury me plaît; ne le lui laissez point ignorer.

Ce qui peut déranger les voyages des maréchales, qui devaient aller à Sainte-Assise, campagne de madame de Montesson, c'est l'état de madame la princesse de Conti ; elle eut hier une seconde attaque d'apoplexie ; elle est mère et belle-mère de M. le prince de Conti et de M. le duc d'Orléans ; ils ne pourront pas s'éloigner d'elle.

A onze heures du matin.

Je pourrais vous raconter mille bagatelles, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui ; ma nuit n'a pas été assez bonne, et n'a point assez réparé mes forces.

Madame de La Vallière a été fort incommodée ; sa santé m'inquiète ; pour sa fille (1), elle se porte comme le Pont-Neuf ; elle s'est faite encyclopédiste ; elle est la plus intime de la muse de l'encyclopédie (2) ; je crois que sa mère l'ignore. Rappelez-vous l'histoire de Joconde, et vous devinerez celui qui a formé cette liaison.

M. le prince de Conti est arrivé cette nuit à quatre heures du matin ; il a été chez sa mère jusqu'à neuf ; on dit qu'elle est mieux. M. le duc d'Orléans n'est point encore de retour, mais il ne tardera pas. Je prévois avec plaisir que mes deux maréchales resteront ici, celle de Mirepoix toujours, et l'autre jusqu'à la fin de la semaine prochaine, qu'elle doit aller à Chanteloup, où elle passera trois semaines ou un mois. Je suis on ne peut pas plus contente de ces deux dames, et en général de tous les gens de ma connaissance, qui dans cette occasion-ci m'ont marqué beaucoup d'attention.

Voulez-vous que je vous envoie *le Maintenoniana?* ce sont de petites anecdotes, des fragments de lettres, rien de nouveau, mais un rabâchage qui ne me déplaît pas. Est-ce que vous n'avez point de nouveaux romans? pourquoi n'en faites-vous pas?

(1) La duchesse de Choiseul.
(2) Mademoiselle de Lespinasse.



Vous entendez très-bien à peindre des caractères, et c'est ce qui me plaît le plus. Pour des aventures, je ne m'en soucie pas.

LETTRE CCIV.

Vendredi 28 octobre 1774.

Le général (1) m'avertit qu'il a une occasion; j'en profite, et ce sera pour vous parler de lui. Oh! que votre amitié est bien placée, et que je comprends qu'il doit l'emporter sur tous! Vous m'aviez prévenue de beaucoup d'estime pour lui, mais vous ne m'en aviez pas fait un fidèle portrait. Selon l'idée que vous m'en aviez donnée, je le croyais grave, sévère, froid, imposant; c'est l'homme le plus aimable, le plus facile, le plus doux, le plus obligeant et le plus simple que je connaisse. Il n'a pas ces premiers mouvements de sensibilité qu'on trouve en vous, mais aussi n'a-t-il pas votre humeur. Ne croyez cependant pas que je vous le préfère, quoiqu'il vaille mieux que vous à beaucoup d'égards. Je lui crois autant de vérité qu'à vous; mais plus de justice, moins de préventions, et plus d'indulgence. Il ne se méprendrait pas à ce qu'on pense pour lui, et s'il croyait qu'on eût des sentiments trop vifs, il ne s'en courroucerait pas, et n'y répondrait pas par de la haine et du mépris; cela soit dit en passant. Il vous aime autant que vous l'aimez, et ses attentions pour moi vous en doivent être une preuve. Je juge par sa conduite qu'il croit que vous m'aimez, et qu'il vous oblige dans les soins qu'il me rend. Je n'ai point encore eu de conversation particulière avec lui, c'est moi qui l'ai différée. Il doit aller dimanche à Fontainebleau, je l'ai remis à son retour; ce qu'il y aura vu, ce qu'il aura remarqué, lui donnera plus de questions à me faire, fournira plus de matière à notre conver-

(1) Le général Conway.

sation. Je ne compte pas l'entretenir de nos différends; je n'ai pas assez peu d'amour-propre pour cela. Je ne trouve plus de plaisir à aucun épanchement; je sais trop à quoi je dois m'en tenir, et je ne cherche plus à me faire illusion; je sais que je dois toujours compter sur vous, et que vous me saurez gré toute votre vie de mon attachement; que vous avez un sentiment très-vif de reconnaissance, et que vous saisirez toutes les occasions de me le prouver. Voilà ce que je juge de vos sentiments, et dont je me contente; s'ils ne me satisfont pas entièrement, ils font cependant que vous êtes le seul ami que j'ai, le seul que j'aime, le seul que j'estime, le seul sur qui je compte. Voilà ma déclaration.

Je ne me flatte point de vous revoir l'année prochaine, et le renvoi que vous voulez que je vous fasse de vos lettres est ce qui m'en fait douter. Ne serait-il pas plus naturel, si vous deviez venir que je vous les rendisse à vous-même? car vous ne pensez pas que je puisse vivre encore un an. L'idée de ravoir vos lettres d'abord est singulière; il n'était pas besoin de Pont-de-Veyle pour que vous fussiez sûr qu'elles vous fussent remises fidèlement; il y a longtemps que Wiart a ses instructions. Mais vous me faites croire, par votre méfiance, que vous avez en vue d'effacer toute trace de votre intelligence avec moi; c'est ce qui m'a fait vous demander, dans ma dernière lettre, si vous consentiez toujours à être nommé dans mon testament : expliquez-vous sur ce point très-nettement, pour que j'ordonne à Wiart de brûler tout ce qui sera de moi, et pour laisser à quelqu'autre de mes amis les manuscrits de recueils de différentes bagatelles. Que la crainte de me fâcher ne vous arrête point. Je ne veux plus vous parler de moi; vous voilà au fait de ce que je pense. Parlons de vos dames.

Milady Ailesbury est certainement la meilleure des femmes, la plus douce, et la plus tendre; je suis trompée si elle n'aime passionnément son mari, et si elle n'est pas parfaitement heureuse; son humeur me paraît très-égale, sa politesse noble et

aisée, elle a le meilleur ton du monde, exempte de toutes prétentions, elle plaira à tous les gens de goût, et ne déplaira jamais à personne, c'est, de toutes les Anglaises que j'ai vues, celle que je trouve la plus aimable sans nulle exception; il n'y a jamais eu de couple mieux assorti qu'elle et son mari. Les jeunes personnes me paraissent tout au mieux.

Voilà tous les jugements que je porte, vous me direz si j'ai raison.

Nous attendons de grands événements; le retour de l'ancien parlement, un lit de justice, du changement dans le ministère. Vous n'avez que faire des conjectures, il vous suffira d'apprendre les grands événements; il n'en peut arriver aucun qui m'intéresse personnellement, ma fortune est fixée; je n'ai, selon toute apparence, rien à espérer, ni à craindre.

LETTRE CCV.

Paris, dimanche 6 novembre 1774.

Il se peut qu'il y ait eu dans mes dernières lettres quelques articles qui vous aient déplu, mais il y en avait mille autres qui devaient vous être agréables, et c'est une remarque que j'ai faite il y a longtemps, que ce ne sont jamais celles-là auxquelles vous répondez. Eh bien, je vous promets que quand j'aurai des vapeurs au point d'en mourir, je mourrai sans vous en rien dire.

Ha, ha! je trouble votre gaieté, et vous craignez mes lettres comme un poison! permettez-moi de n'en rien croire, et ne m'ôtez point le peu de plaisir qui me reste, celui de notre correspondance. Il est singulier que vous ne me disiez mot de M. Conway, ni de milady; il m'aurait été agréable d'apprendre que je ne leur déplaisais pas. Je pourrais conclure de votre silence que vous avez mieux aimé me gronder. Vous êtes véritablement original.

Nous touchons au moment des grandes nouvelles; tout s'est

conduit avec un secret admirable, ce qui donne bonne opinion des succès : c'est mercredi 9 que les membres de l'ancien parlement ont ordre d'être rendus chez eux à Paris. On parle d'un lit de justice, mais on ne dit rien de ce qu'on y déclarera; en attendant, on a exilé le procureur général (1) du nouveau parlement à Maubeuge, et son secrétaire est à la Bastille.

Vos miladys (2) ont été passer deux jours à Fontainebleau; elles vous en rendront compte, je les crois contentes, elles ont parfaitement réussi.

Au nom de Dieu, ne me grondez plus. Puisque vous êtes gai naturellement, ne changez point de caractère en m'écrivant, et tolérez en moi, qui suis née mélancolique, les choses tristes que vous trouvez dans mes lettres; j'observerai d'en mettre le moins qu'il me sera possible. Vous êtes d'une sévérité à faire trembler. Rassurez-vous sur mes indiscrétions et comptez que mes actions seront toujours conformes à vos désirs.

LETTRE CCVI.

Paris, 4 décembre 1774.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'y consens, je ne vous parlerai jamais de vous, encore moins de moi; cela établit une drôle de correspondance. Vous n'en viendrez pas plus l'année prochaine, j'en suis sûre; vous trouverez dans mes lettres quelque point ou quelque virgule mal placés, qui feront quelque équivoque, et adieu le voyage. En attendant, celui de la grand'-maman s'approche; elle sera ici le 20 au plus tard; elle débarquera chez madame de Grammont; il n'y aura personne d'invité à ce souper que moi : M. de Choiseul l'a ainsi ordonné, en réparation sans doute de son procédé dans sa première course,

(1) M. de Vergès.
(2) Lady Ailesbury et sa compagnie.



qu'il dîna chez les du Châtelet, qui sont à ma porte, et qu'il ne me vit point: je l'ai boudé pendant plus de deux mois; je ne l'appelais plus *grand-papa*, mais j'ai tout oublié, tout pardonné, je suis en haleine pour le pardon des injures. Pendant que je parle des Choiseul, il faut vous dire la petite fête que je leur prépare pour la veille de Noël, et comme vous aimez les noms propres, voici la liste de mes convives :

M. et madame de Choiseul, madame de Grammont, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, M. et madame de Beauvau, MM. de Gontault, de Stainville, de Guignes, l'évêque de Rodez (1), le prince de Beaufremont, les abbés Barthélemy et Belliardi (2), la Sanadona et moi. Balbatre, fameux joueur de clavecin, y fera apporter son piano-forte; il jouera pendant le souper des noëls et des airs choisis dont il a composé la plupart pour Chanteloup. Ce sera une surprise, personne n'est dans la confidence, excepté madame de Luxembourg. J'ai écrit à Voltaire pour qu'il m'envoie des couplets, ou une petite pièce de vers; je vous raconterai la réussite que tout cela aura. Vos parents seront encore ici; je ne doute pas qu'ils ne soient fort fêtés par M. et madame de Choiseul; par la grand'maman, j'en suis sûre. Ils doivent être fort contents de tout le monde, et surtout des maréchales; ils sont trouvés fort aimables, et le sont en effet.

J'espérais bien que vous préféreriez le discours de Champfort à celui de La Harpe (3), c'est le jugement que j'en avais porté; je laisse à votre cousin le soin de vous envoyer tous les discours, les imprimés qui paraissent; vous me ferez plaisir de

(1) L'abbé de Cicé, ensuite archevêque d'Aix.

(2) L'abbé Belliardi, d'une famille originaire d'Espagne, avait été employé par le duc de Choiseul dans la négociation dont le pacte de famille fut le résultat. Il est mort à Paris depuis la Révolution.

(3) Éloge de La Fontaine, proposé par l'académie de Marseille. Champfort écrivit à Voltaire, en le lui envoyant : « L'académie de Mar« seille vient de me décerner une médaille; c'est de Ferney que j'attends « un prix. »

m'en mander votre avis : je vous trouve un bon critique. M. Dupré de Saint-Maur (1) est mort ; ce sera le chevalier de Chastellux qui le remplacera (2).

On joue ici deux *Henri IV*, l'un aux Italiens (3), l'autre aux Français ; je voudrais que vous les vissiez, ou plutôt entendissiez, et savoir votre jugement. Je trouve ce que vous dites de l'Éloge de La Harpe parfaitement bien (4) ; on juge à la froideur, à la roideur de son style, qu'il n'a pas la délicatesse de goût et de sentiment qu'il faut pour sentir la naïveté, la grâce, l'agrément, et, pour ainsi dire, le moelleux, ou plutôt la souplesse de l'esprit et du style de La Fontaine. Dites-moi donc ce qu'il faut que je lise, je vais essayer du Nouveau Testament.

Il va y avoir un voyage à Montmorency, il ne sera que de huit ou dix jours ; vos parents y seront invités, et ils iront ; la maréchale se conduit à merveille avec eux, et elle les trouve fort aimables. Madame de Mirepoix les traite fort bien aussi ; enfin je me flatte qu'ils sont contents : et vous monsieur, ne le serez-vous jamais ? Est-ce un miracle que je ne puis espérer de trouver écrit de votre main, *Je suis content ?*

Je relis votre lettre, elle est ce qu'on appelle énergique ; il est singulier de s'exprimer avec tant de clarté, et, pour ainsi dire, d'une façon aussi ingénieuse dans une langue étrangère ; vous ne dites précisément que ce que vous voulez dire, et n'êtes jamais en deçà, ni par-delà ; je ne connais que Voltaire qui

(1) Membre de l'académie et auteur d'une traduction de Milton et d'un *Essai sur les monnaies de France.*

(2) Auteur de l'ouvrage intitulé : *De la Félicité publique.*

(3) L'un de Collé, l'autre de Durosoy.

(4) M. Walpole dit : « J'ai lu les deux Éloges. Je préfère de beaucoup celui de Champfort à celui de La Harpe. Le premier est naturel ; « c'est du français auquel je suis accoutumé. La comparaison, pag. 27, « de la langue ancienne, qui s'enrichissait par de vieux mots, à un « antiquaire, est charmante. La Harpe est précieux, guindé, peiné. Il « est impossible qu'un tel auteur ait goûté la naïveté de La Fontaine. »

rende ses pensées aussi bien que vous ; il est fort difficile d'imaginer un caractère tel que le vôtre ; il est unique au monde, j'en suis sûre.

LETTRE CCVII.

Paris, 17 décembre 1774.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 8 de ce mois, et j'avais reçu la précédente, qui était du 25 de l'autre mois, le 1er de celui-ci ; ainsi vous voyez que, s'il n'y a pas de conformité dans nos caractères, il y en a du moins dans notre conduite. Mais il n'est pas question de toutes ces petites chicanes, vous êtes mon ami, un ami que je ne veux jamais perdre, de qui j'endurerai toutes les colères, toutes les mauvaises humeurs, et à qui jamais je ne ferai de reproches, surtout quand je saurai qu'il a la goutte. J'ai beaucoup d'inquiétude qu'elle n'augmente. Vous donnerez apparemment de vos nouvelles à votre cousin, et si vous nous écrivez alternativement, vous me tranquilliserez beaucoup. Les miladys et lui sont à Montmorency depuis jeudi, ils en reviennent aujourd'hui. Vous devez être content de leur succès, ils plaisent généralement à tout le monde ; ils doivent être contents de l'empressement qu'on leur marque. Je vous trouve infiniment heureux d'avoir pour ami M. de Conway ; je ne crois pas qu'il y ait un caractère plus parfait, un esprit plus raisonnable, une humeur plus douce, des manières plus aimables ; je ne comprends pas comment vous n'êtes pas plus souvent ensemble ; vous devriez être toujours les uns chez les autres : c'est votre faute si cela n'est pas ; vous avez du sauvage, et lui n'en a point ; mais il a une bonne santé, la vôtre est détestable.

J'attends après-demain tous mes parents, je crois vous l'avoir déjà mandé, ainsi que tous les arrangements de soupers ; la ré-

pétition vous en serait ennuyeuse et à moi aussi. Je ne sais pas quel changement il y aura dans ma vie; je me trouvais assez bien du train que je menais; mais je serai bien aise de revoir la grand'maman, elle n'a point oublié qu'elle m'aime, et moi je sens que je l'aime, ou du moins je le crois. Ah! ne me niez pas que j'aimasse Pont-de-Veyle, il me manque à tout moment, nous nous étions nécessaires réciproquement; son frère d'Argental vient de perdre sa femme; j'ai grand regret que le pauvre Pont-de-Veyle ne lui ait pas survécu, elle lui était insupportable; elle ne le quittait point dans sa maladie, elle avait l'air d'aspirer à sa succession, c'était une femme odieuse (1). D'Argental n'en a pas été fort affligé; il vient de perdre un ami dont il l'est bien davantage, M. Felino, qui avait été ministre à Parme. Il le voyait tous les jours, il reste presque tout seul; il avait perdu précédemment M. Chauvelin et un M. Croismare, qui étaient ses intimes amis. Je compte qu'il viendra souvent chez moi quand les premiers jours de son deuil seront passés; c'est un bon homme, il a de l'esprit, de la douceur : nous avons beaucoup vécu ensemble dans notre jeunesse, mais il y avait bien quarante ans que nous ne nous voyions plus; il nous reste cependant quelques réminiscences qui empêchent que ce soit une connaissance nouvelle.

Si vous venez l'année prochaine ici (ce que je n'ose espérer), vous verrez quelques nouveaux visages; le besoin que j'ai de compagnie m'empêche d'être difficile. Je trouve extraordinaire que le Craufurd ne vous dise pas un mot de moi. Je vous ai dit, je crois, que nous avions ici milord Haddington, c'est l'ami de l'ambassadeur; je n'ai point d'attrait pour lui, ni de répugnance; il partira bientôt.

(1) C'était une femme de beaucoup d'esprit, aussi mal jugée par madame du Deffand que beaucoup d'autres.

18, à trois heures.

Je me flattais d'avoir une lettre, et je ne me suis point trompée; en voici une dont je serais parfaitement contente, si elle ne vous avait rien coûté. Mon ami, écrire aussi longuement quand on souffre, est un excès de bonté que je ne veux point que vous ayez; vous voulez me rassurer, je le vois bien, je reconnaîtrai cette attention en ne vous parlant pas de mon inquiétude. Si vous voulez m'obliger, vous donnerez de vos nouvelles deux fois la semaine, une à moi, l'autre à votre cousin.

J'ai pensé toute la nuit (car je n'ai pas fermé l'œil) qu'il était triste de ne pas dormir, mais que vous étiez bien plus à plaindre; je ne comprends pas qu'on puisse supporter la douleur et le chagrin; je suis si faible de corps et d'esprit, que je ne pourrais résister ni à l'un ni à l'autre.

Vous êtes bien aise de l'arrivée de mes parents, et moi aussi; je ne sais cependant pas ce qui en résultera, je crains tous les changements; vraisemblablement je verrai très-peu le grand-papa; je vous ai écrit l'arrangement de leurs semaines; ils n'auront que deux jours pour aller chez les autres; apparemment que la grand'maman m'en donnera un; je me trouverais très-déplacée aux soupers de l'hôtel de Choiseul; un Quinze-Vingt de mon âge est un objet d'un ridicule bien triste, au milieu de la compagnie qui y sera; il y a deux cent dix personnes sur la liste, qu'on y doit recevoir à toute heure : ce sont ceux qui ont été à Chanteloup. Je ne me permettrai pas non plus d'aller aux soupers qu'on leur donnera, d'ici au 2 de janvier qu'ils ouvriront leur maison, à moins que je ne sois sûre qu'il y ait peu de monde, et que ce soient des gens de ma connaissance. Je vous rendrai un compte exact de ma soirée du 24. Je crois que l'abbé Barthélemy arrivera aujourd'hui; il s'est annoncé pour les précéder de vingt-quatre heures, et c'est ce qui me fera abréger cette lettre, parce qu'il débarque ordinairement chez moi; j'aurais cependant de quoi vous entretenir longtemps. J'ai fait une lecture ce

matin qui m'a fait plaisir; le titre du livre est *Mémoires sur la vie de mademoiselle de Lenclos* (1); le commencement est d'une platitude extrême, il ne faut commencer qu'à la page 164: il y a des lettres d'elle et de Saint-Évremont que je trouve charmantes, et qui m'ont bien confirmée dans la persuasion où je suis, que c'est une opinion bien fausse que celle de me croire bel esprit. Oh! non, je n'en ai point. Ninon en avait beaucoup, et Saint-Évremont plus que je ne croyais. Si vous n'avez pas ce livre, je vous enverrai le mien si vous le voulez: il pourrait bien n'être plus chez les libraires.

J'ai bien envie de vous envoyer aussi la dernière lettre que j'ai reçue du grand abbé; elle est d'une folie extrême.

Mais je bavarde, et j'oublie qu'il faut que je me lève. Adieu donc, de vos nouvelles, de vos nouvelles.

LETTRE CCVIII.

Vendredi matin, 23 décembre 1774.

Les nouvelles que votre cousin a reçues de vous m'ont un peu tranquillisée; il est persuadé que votre accès sera peu considérable et fort court; je le désire, mais je n'ose l'espérer; j'attends les nouvelles de dimanche, et je compte que le général en recevra le mercredi d'après.

La grand'maman arriva lundi à neuf heures du soir, en très-bonne santé, point fatiguée. Je me rendis chez madame de Grammont à neuf heures et demie; les voyageurs étaient descendus chez eux, pour faire leur toilette; ils ne se rendirent chez elle qu'à dix heures: le premier projet avait été, qu'il n'y aurait que moi, mais nous fumes vingt-deux; ce serait une belle occasion de vous plaire, de vous les nommer, mais trouvez bon que je m'en dispense. Il n'y avait de femmes que mesdames de

(1) Par Bret, l'auteur des *Commentaires sur Molière*.

Beauvau, du Châtelet et moi; les hommes étaient les plus féaux amis. Tout se passa à merveille; je reçus beaucoup de marques d'amitié, j'en donnai infiniment; le lendemain la grand'maman me vint voir, et puis j'eus après la visite du grand-papa, à qui je chantai deux petits bêtes de couplets que je fis en l'attendant; comme j'ai toute honte bue avec vous, les voici.

Souvenez-vous qu'il ne me vit point au voyage qu'il fit au mois de mai.

Air : *A la venue de Noël.*

Si monsieur le duc de Choiseul
De ma porte eût passé le seuil,
Je le verrais de meilleur œil,
Je lui ferais plus grand accueil.

Comme le grand-papa Choiseul
Vient enfin de passer ce seuil,
Je le regarde de bon œil,
De bon cœur je lui fais accueil.

Cette plaisanterie eut beaucoup de succès. Tous les jours ils souperont dehors jusqu'au 2 de janvier; ce fut hier chez madame d'Enville, demain ce sera chez moi, et j'en suis ridiculement occupée; je me moque de moi-même; en cherchant bien la cause de cette occupation, je soupçonne que tous les soins que je prends n'ont guère d'autres motifs que de m'armer contre l'ennui; c'est une maladie en moi qui est incurable; tout ce que je fais, ce sont des palliatifs; n'allez pas vous mettre en colère contre moi, ce n'est pas ma faute; votre cousin pourra vous dire que je fais de mon mieux, et que j'ai toute l'apparence de m'amuser, et d'être contente. Je continuerai cette lettre.

Dimanche 25, à sept heures du matin.

Ah! je l'avais bien prévu : les lettres arrivèrent hier; elles m'apprennent que votre goutte est comme celle de il y a deux

ans; ne craignez point que je vous parle de mes inquiétudes; vous en pouvez juger, et vous devez comprendre aussi avec quelle impatience et avec quelle crainte j'attends les nouvelles de mercredi : l'horrible malheur d'être séparés par la mer! mais ne parlons pas de cela. Je vous raconterais ma soirée d'hier, si je vous croyais en état de vous en amuser; mais mon récit arriverait peut-être aussi mal à propos que la fête d'hier le fut pour moi; je ne cessais de penser à votre état : il m'en coûta beaucoup pour faire bonne contenance. Quand vous serez quitte de vos souffrances, je vous dirai tout ce qui se passa.

Mon Dieu! que ne suis-je avec vous!

LETTRE CCIX.

Mardi 3 janvier 1775.

C'est une fatalité inévitable; il faut qu'il y ait dans vos lettres une teinture de mécontentement et de menaces : vous ne m'écrirez, dites-vous que dans huit jours. Vous ai-je demandé que vous prissiez plus souvent cette peine? Y a-t-il du mal à avoir pensé que, votre cousin étant ici, je pourrais avoir deux fois la semaine de vos nouvelles? et n'était-il pas assez naturel de le désirer? Une fois pour toutes, faites tout ce qu'il vous plaira; je n'ai ni le droit ni la volonté de rien exiger : mon intention est de me conduire comme vous pouvez le désirer; je me rends assez de justice pour savoir ce que je dois prétendre, et personne ne peut m'apprécier avec aussi peu d'indulgence que j'en ai pour moi.

Je donnerai à votre cousin la *Vie de Ninon;* il a souvent des occasions dont je n'ai point de connaissance. Ce petit ouvrage n'est point nouveau; je l'avais il y a long temps parmi mes livres : c'est par hasard que je l'ai relu; et comme vous aimez les noms propres et les anecdotes, j'ai imaginé qu'il vous amuserait. Il y



a des faits qui ne sont pas rapportés fidèlement. J'ai su par l'abbé Gédoyn lui-même ses amours avec Ninon (1); je crois vous les avoir racontées : les circonstances en sont différentes, mais le fond est véritable. Vous pouvez vous épargner la lecture des cent soixante-quatre premières pages; elles ne me paraissent pas du même auteur que ce qui les suit.

Je ne sais quand je verrai la grand'maman; sa maison est ouverte d'hier : elle est dans un océan de monde où je ne veux point aller me noyer. Je m'acquitterai de vos ordres dès que je la verrai : elle apprendra avec plaisir que vous vous portez bien; elle était inquiète, et partageait mon inquiétude, ainsi que l'abbé.

Il me semble que votre cousin et les miladys se plaisent ici, et ne pensent point à leur départ; j'en suis fort aise.

Mercredi après midi.

J'ai passé ma matinée à lire le *Mercure;* je ne puis m'empêcher de vous copier les vers que j'y ai trouvés : l'auteur est anonyme; mais on reconnaît Voltaire, et d'autant plus, qu'ils sont adressés à MM. de Genève :

Oui, Messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon;
Je conçois votre jalousie,
Mais vous vous plaignez sans raison.
Si mon peintre, par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau,
Messieurs, vous seriez ma monture.

Cette épigramme vaut mieux que les couplets qu'il m'a envoyés.

Votre cousin vous a-t-il envoyé l'épigramme sur Suard, qui a pour titre : *Les trois Exclamations?* Savez-vous combien

(1) Lorsqu'elle avait quatre-vingts ans.

il connaît déjà de personnes dans Paris? Quatre-vingt-dix. Il n'est nullement sauvage. Je voudrais bien qu'il fît connaissance avec la grand'maman; je crains que cela n'arrive pas.

LETTRE CCX.

Samedi 28 janvier 1775.

Je viens de recevoir la caisse : ce qu'elle contenait était mal emballé; il y a deux compotiers de cassés, et le plateau de dessous la jatte (1).

Je fis hier un souper chez moi, avec la grand'maman et le grand abbé; nous dîmes tout d'une voix qu'il était bien fâcheux que vous n'y fussiez pas pour faire la partie carrée. Je lisais l'autre jour dans les lettres de Pope, qu'un ami absent était un bien dans les fonds publics, qui rapportait quelques revenus, et qu'on pouvait ravoir quand on le voulait. Cela est-il vrai?

Je crains que votre cousin ne puisse pas vous rendre un bon compte de ce qu'il aura vu et entendu. On pourrait souvent dire qu'il écoute sans entendre, et regarde sans voir. Avec un cœur excellent, je doute qu'il s'intéresse vivement à rien. Je suis bien éloigné de penser qu'il soit indifférent; mais il est d'une distraction qui ôte le désir de lui rien raconter; d'ailleurs je ne l'ai presque jamais vu seul, et puis il est sans curiosité; jamais il ne questionne; et vous devez sentir qu'il est bien difficile de parler avec confiance quand on craint d'être écouté avec indifférence; l'indifférence n'est point dans son cœur, mais sa distraction lui en donne l'apparence.

Savez-vous le bruit de Paris? c'est que votre ambassadeur

(1) Un service de dessert, dont madame du Deffand se proposait de faire un présent à un de ses amis à Paris.



est amoureux de la jeune milady (1), et qu'il l'épousera. Vos parents, à qui j'ai demandé ce qui en était, m'ont dit qu'ils ne savaient point ses intentions; mais ils disent qu'il *l'admire* beaucoup. On la trouve ici très-aimable, et tout le monde désire que cette affaire aille à bien : n'en seriez-vous pas bien aise? Madame Damer a beaucoup de succès : on ne lui trouve pas autant de grâces qu'à la milady, mais beaucoup de gens la trouvent aussi jolie : pour moi, celle qui me plaît le plus, c'est milady Ailesbury; elle me marque de l'amitié; elle ressemble en beaucoup de points à son mari; elle est, ainsi que lui, sensible et distraite; je crois qu'ils feraient bien de prolonger leur séjour par rapport à ce que je viens de vous dire. Ce qui donne lieu au bruit qui s'est répandu, c'est une grande assiduité de la part de milord. Il leur donne à dîner aujourd'hui, et de là il ira avec eux à une comédie qu'on représente à la Roquette. Le général et sa famille iront au retour souper chez la maréchale de Luxembourg : je n'irai point; je suis engagée ailleurs.

Je n'ai soupé chez vos parents qu'une seule fois depuis qu'ils sont ici. Avant-hier ils soupèrent chez moi avec M. de Grave : il est ici à demeure, et j'en suis bien aise, parce que, si vous persistez dans vos projets, et qu'ils se réalisent, ce sera un complaisant à vos ordres.

Ah! vous avez donc aussi des plumes en Angleterre? Pousse-t-on cette mode chez vous jusqu'à l'extravagance, comme on fait ici : Il a été en délibération si on changerait l'habillement de la nation, et si l'on prendrait celui de Henri III : la crainte d'occasionner trop de dépense a fait abandonner cette idée; les bals de la cour sont magnifiques et charmants : ce sont des quadrilles de quatre, de huit, de seize, qui représentent des nations différentes ou des personnages du temps passé; les

(1) Lady Harriet Stanhope, fille du feu comte d'Harrington, mariée depuis au lord Foley.

habits sont magnifiques ; ce sont les plus jolies femmes et les meilleures danseuses qui les composent ; il y entre du pantomime ; on représente des scènes. On prétend qu'à l'arrivée de l'archiduc, qu'on attend le mois prochain, il y aura un bal sur le grand théâtre, et qu'on exécutera un ballet de trente-deux personnes. La reine, toute la famille royale, y auront leurs rôles. J'exhorte fort vos parents de rester pour voir ce spectacle : ils hésitent à s'y déterminer ; mais ils iront du moins de lundi en huit à Versailles pour le bal : il y aura un quadrille de seize qui représentera des Scandinaves.

Dimanche.

J'attends machinalement le facteur tous les mercredis et dimanches, ne comptant pas souvent recevoir des lettres ; aujourd'hui il n'y en a pour personne, et voilà trois dimanches de suite qu'il retarde d'un jour, et que par conséquent celles qu'on reçoit le lundi, on n'y peut répondre que le jeudi d'après. Toutes ces observations vous font hausser les épaules, vous paraissent bien puériles. Quand on est occupé de grandes affaires, de tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde, on méprise bien ceux qui s'occupent de pareilles bagatelles. Mais daignez vous souvenir que je passe mes jours dans un tonneau ; il est mon gîte, et La Fontaine dit : *Que faire dans un gîte, à moins que l'on n'y songe ?* Et à quoi voulez-vous que je songe ? à la cour ? aux ministres ? aux disputes ? aux procès ? Je ne puis point éparpiller mon intérêt, et je suis comme cet homme à qui une personne racontait toutes ses affaires. *Savez-vous, monsieur*, lui dit-il, *que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde.*

Après ce préambule, je vous dirai que madame de Mirepoix est payée ; je lui portai l'autre jour six rouleaux, et sept louis dans une petite bourse de cuir que je commençai de lui présenter comme une restitution dont j'étais chargée ; les six rouleaux suivirent de près, et la surprirent extrêmement ; elle ne



se rappela point d'où ils pouvaient venir; alors je lui donnai l'extrait de votre lettre et le décompte du banquier Panchaud; elle me parla beaucoup de sa reconnaissance, et me dit qu'elle vous écrirait incessamment (1); je n'en réponds pas. Cette maréchale serait plus à plaindre qu'elle n'est, si elle avait un autre caractère; mais les bagatelles l'occupent et l'amusent; de plus, elle a une grande famille, elle donne à souper tous les dimanches, et met de l'affectation à avoir beaucoup de monde : il y a communément dix-huit ou vingt personnes, presque tous neveux et nièces, cousins et cousines. Je suis passablement bien avec elle. Quand on veut bien vivre avec les différents partis, on vit en paix; mais il en résulte un peu d'indifférence; j'excepte de cette règle la grand'maman, avec qui je suis unie plus tendrement que jamais.

Sa belle-sœur a été assez incommodée tous ces jours-ci; elle se porte mieux présentement. Je crois qu'elle vous plairait; elle est extrêmement animée, elle cause à merveille, on est à son aise avec elle, et pendant le temps qu'on la voit on l'aime beaucoup. Ce que je vous dis est si vrai, que la grand'maman pense de même. Voilà déjà un mois complet de leur séjour ici; leur projet est toujours de s'en retourner au mois d'avril.

LETTRE CCXI.

Vendredi 9 février, à sept heures du matin.

Je ne commettrai pas la même faute qu'au départ des Fitzroy, je vous écris par vos parents, qui partiront dans trois ou quatre heures. Cependant je n'ai rien à vous apprendre qu'ils ne puissent vous dire eux-mêmes, ils ont vu et entendu tout ce que je sais; tout est tranquille ici, on n'aperçoit aucunes in-

(1) C'était une somme due à la maréchale de Mirepoix par M. Taaffe, et que M. Walpole obtint pour elle des exécuteurs testamentaires.

trigues formées; on affiche l'amour du bien public. Le Maurepas possède en paix le premier crédit; la seule personne (*la reine*) qui pourrait le lui disputer et l'enlever est occupée de bals, de coiffures, de plumes, etc. Le Turgot professe la vertu, il veut faire régner la liberté, établir l'égalité, et pratiquer l'humanité. C'est le règne de la philosophie; on fait revivre en faveur des philosophes des charges qu'on avait supprimées; d'Alembert, Condorcet, l'abbé le Bossu, sont, dit-on, directeurs de la navigation de terre, c'est-à-dire des canaux, avec chacun deux mille écus d'appointements; je ne doute pas que la demoiselle de Lespinasse n'ait quelque petite *paraguante;* nous ne voyons encore que des augmentations de dépense, ce qui ne produira pas de diminution d'impôts. Mais on paye bien jusqu'à présent les pensions et les rentes, peu m'importe le reste.

Je vois le départ de vos compatriotes avec le plus grand chagrin; je suis convaincue qu'il n'y a point de plus honnêtes gens, et je n'en connais point de plus aimables. Votre cousin est la vertu et la bonté mêmes, sa milady, la plus douce, la plus obligeante, la plus noble et la plus polie; les deux jeunes dames sont charmantes. J'étais si contente de leur société, que j'aurai bien de la peine à m'en passer; je vais me croire toute seule, car personne ne les remplacera; et puis, je l'avoue, je trouvais du plaisir d'être avec des gens qui vous aiment et que vous aimez. J'ai cependant eu un grand chagrin à leur occasion; je n'ai pu parvenir à leur faire faire connaissance avec la grand'maman; elle n'a jamais voulu se relâcher du parti qu'elle, son mari et madame de Grammont ont pris, de ne recevoir aucun étranger : j'étais pourtant parvenue à lui faire consentir, il y a trois ou quatre jours, que je lui amènerais votre cousin et milady; je leur en fis la proposition; ils trouvèrent qu'elle arrivait trop tard, ils ne voulurent pas en profiter : je n'ai pu les en blâmer. Je dis leur refus à la grand'maman, en lui disant que je ne les condamnais pas; je lui fis

naître des remords; elle craignit de vous avoir manqué: elle me fit promettre que je l'excuserais le mieux qu'il me serait possible; tout ce que je puis vous dire pour sa justification, c'est que sa déférence pour son mari est extrême; elle serait au désespoir d'être mal avec vous, et si vous étiez ici, vous seriez certainement excepté de la règle générale; vous seriez de nos petits soupers, et sa porte vous serait toujours ouverte.

Madame de La Vallière n'a point voulu faire connaissance avec vos parents; je les lui avais annoncés avant leur arrivée; elle me dit qu'elle ne voulait plus faire de connaissances nouvelles, qu'elle ne voyait que trop de monde; vous croyez bien que je n'insistai pas; pour le reste de mes amis, j'en ai été plus contente, tous se sont empressés pour eux. Enfin, j'espère qu'ils sont satisfaits de leur séjour.

Je désire qu'ils vous disent du bien de moi, et d'être souvent le sujet de vos conversations.

LETTRE CCXII.

Dimanche 12 février 1775.

Vous auriez longtemps de quoi allumer votre feu, surtout si vous joignez à ce que j'avais de vous (1) ce que vous avez de moi, et rien ne serait plus juste; mais je m'en rapporte à votre prudence, je ne suivrai pas l'exemple de méfiance que vous me donnez.

Il y eut hier un courrier; c'était le jour de l'échéance; il ne m'apporta rien : c'est peut-être un effet du hasard, ainsi je ne vous en demande point la raison. Votre cousin et vos dames partirent vendredi à deux heures après midi; le milord (2) les

(1) D'après le désir pressant que M. Walpole avait témoigné à madame du Deffand, elle lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes les lettres qu'elle avait reçues de lui jusqu'alors.

(2) Le lord Stormont.

accompagna ; ils devaient coucher à Compiègne, et je ne doute pas qu'ils n'y aient passé la journée d'hier ; le milord reviendra à Paris, et ils iront coucher à Saint-Quentin. Je leur ai prédit qu'ils ne seraient point à Londres avant samedi ou dimanche. Je les regrette beaucoup ; ils sont d'une charmante société ; j'ai à me louer de leurs attentions, et si vous y avez eu part (comme je n'en doute point), vous ne sauriez trop les en remercier. Je n'ai point réussi à faire pour eux tout ce que j'aurais désiré ; j'aurais voulu que le grand-papa et la grand'-maman eussent fait connaissance avec eux, et les eussent distingués des autres étrangers ; mais je n'en ai pas eu le pouvoir, j'aurais cru les commettre si j'avais plus insisté. Il n'y a rien de nouveau ici depuis leur départ, que l'arrivée de l'archiduc (1) ; ce fut mardi dernier ; il coucha à la Meute ; le lendemain il fut à Versailles ; il vient vendredi après souper à Paris chez M. de Mercy (2) ; il y passera toutes les semaines le vendredi, le samedi et le dimanche ; hier il y eut un dîner de trente-cinq personnes, les maréchaux de France y étaint invités, tous les ambassadeurs que nous avons eus à Vienne, et les grandes charges de la cour. Il y aura un semblable dîner aujourd'hui, où sont invités ceux qui ne le furent pas hier. Demain il y aura à la cour un ballet superbe ; je tâcherai de m'instruire des détails pour en remplir ma première lettre.

Voici une petite histoire pour celle-ci :

N'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Villette (3) ?

(1) L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Joseph II et de la reine de France, depuis électeur de Cologne. Il est mort en 1801.

(2) Le comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche à Paris.

(3) Il était fils de M. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et un de ces comtes, marquis, barons, qui, sous l'ancien régime, après avoir gagné beaucoup d'argent par le commerce ou par la perception des taxes, avaient acheté des terres avec des titres, dont ils se décoraient dans la société, quoique de pareils titres de noblesse ne leur donnassent ni le rang ni les priviléges qui y sont attachés, qu'autant qu'ils étaient confirmés par le roi. Le marquis de Villette épousa en 1777 mademoiselle de Varicourt, fille d'un gentilhomme des environs de Ferney.

C'est un marquis, un bel esprit, un homme de bonne fortune, un personnage de comédie.

Il écrivit l'autre jour un billet à mademoiselle Raucourt; elle le reçut avec empressement, persuadée qu'elle y trouverait des protestations, des offres, etc. Point du tout, ce n'était que des injures atroces. Elle, sans s'émouvoir, dit au porteur d'attendre sa réponse; elle rentra dans sa chambre, prit le petit balai d'auprès de sa cheminée, le dépouilla, le réduisit à un simple bâton, et puis l'enveloppa d'un papier, après y avoir écrit ces vers qu'on avait faits autrefois pour mettre au bas d'une petite statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

On conte un autre histoire; elle n'est ni vraie, ni vraisemblable; ce n'est qu'une méchanceté. On prétend que madame de Saint-Vincent (1), qui a un grand procès avec M. de Richelieu,

Voltaire, auprès duquel elle fut élevée par madame Denis, l'appela *belle et bonne*. Le marquis de Villette est mort en 1793, membre de de la Convention.

(1) La présidente de Saint-Vincent, née Vence de Villeneuve, était, par sa naissance, une arrière-petite-fille de madame de Sévigné, et se trouvait alliée à quelques-unes des premières familles de France. Mariée à un président à mortier du parlement d'Aix, elle s'en sépara pour cause d'inconduite, et se retira dans un couvent de la province de Rouergue. Le duc de Richelieu l'en fit sortir, sans le consentement de ses parents, et la conduisit à Paris. — Le honteux procès dont il est question ci-dessus fait croire qu'il y a eu faux d'un, peut-être même des deux côtés. Le duc de Richelieu accusait madame de Saint-Vincent d'avoir fabriqué et négocié des billets sous son nom pour près de deux cent quarante mille francs. Elle répondit qu'il lui avait donné ces billets, sachant bien qu'ils étaient faux et faits par ses ordres. Elle l'accusa aussi de la plus vile subornation de témoins et du plus cruel abus de pouvoir en obtenant une lettre de cachet pour la faire renfermer, sans avoir été entendue, à la Bastille, où un tribunal arbitraire d'officiers de police lui faisait éprouver toutes sortes de vexations.

On ne saurait se former une idée exacte non-seulement de la jurisprudence en France et de la manière dont était exercée à cette époque la



fut chez le lieutenant criminel, qui la reçut avec les plus grands témoignages d'affection, la priant de ne le point considérer comme son juge, mais de le regarder comme son ami, de lui avouer la vérité, et de lui confier de qui étaient les billets qu'elle disait être de M. de Richelieu. Cette dame parut persuadée, et lui confia qu'ils n'étaient point du maréchal de Richelieu, mais d'un nommé Vignerot (1). Le magistrat n'eut rien de plus pressé que d'aller apprendre au maréchal cette rétractation; vous jugez le plaisir qu'il en reçut. Votre cousin a peut-être le mémoire de cette grande affaire. Si vous lisez tous ceux qu'il emporte, vous aurez de quoi vous ennuyer longtemps. Mais vous ne pouvez pas vous dispenser de lire ceux de M. de Guigne; j'aurai soin de vous en envoyer la suite.

J'oubliais de vous dire que l'archiduc soupe ce soir chez M. le duc de Choiseul avec cinquante ou soixante personnes; il soupa hier chez les du Châtelet; tous les grands personnages lui donneront des festins tour à tour.

Dites mille choses pour moi au général, à milady, à madame Damer, à milady Henriette, et même à la petite nièce (2).

justice criminelle, mais aussi des conséquences inévitables de cette vicieuse administration sur la bonne foi et l'honnêteté de toute la masse du peuple, si l'on n'a pas jeté les yeux sur le grand nombre de causes remarquables qui occupèrent les tribunaux de France durant les quinze dernières années de leur existence depuis celle du comte de Morangiés, en 1773, jusqu'à celle du cardinal de Rohan, en 1788, où l'on vit tant d'astuce, de folie et de crédulité.

(1) Nom de famille du maréchal de Richelieu.

(2) Mademoiselle Caroline Campbell, fille du feu lord Guillaume Campbell. Elle mourut en 1788.

LETTRE CCXIII.

Paris, mardi 21 février 1775.

Je préviens la poste; peut-être ne m'apportera-t-elle point de lettres, et ce n'est pas une raison pour moi de ne vous pas écrire. Je vous félicite sur le plaisir que vous aurez eu de revoir vos amis (1). Savez-vous qu'ils augmentent de beaucoup ma vanité? je suis fort glorieuse de ce que vous m'avez crue digne d'être leur associée; ils devaient vous rendre plus difficile; je sens tout le prix de votre indulgence; ce ne sera que dimanche que j'apprendrai les détails de votre entrevue; je me flatte qu'il y aura eu quelques minutes pour moi; des questions de votre part, des récits de la leur. Vous aurez connu avec étonnement que j'ai fait quelque progrès dans la prudence. Ils vous auront dit s'ils m'ont trouvée métaphysicienne et romanesque; vous pouvez vous applaudir d'être le seul qui ayez fait cette découverte; mais la crainte de vous y confirmer me gêne terriblement; je n'ose pas me permettre de vous parler de moi, et c'est pourtant, je l'avoue, la chose qui m'intéresse le plus et que je sais le mieux. J'aimerais à vous dire les remarques que je fais, les jugements que je porte, mes grands chagrins, mes petits contentements, enfin, pouvoir du moins causer avec vous comme je faisais avec mon pauvre ami Pont-de-Veyle. Mais vous êtes épineux, difficile, et qui pis est vous vous ennuyez de tout.

Si en effet vous venez ici, il faudra faire un code entre nous, où nous n'omettrons aucune des règles qu'il faudra observer dans notre correspondance. En attendant, je vais vous parler de tout ce qui se passe.

(1) Le général Conway et sa famille.

D'abord le mariage de M. de Coigny (1) avec mademoiselle de Conflans (2), il se fait aujourd'hui. Ah! voilà toutes mes nouvelles finies.

Ma lettre est interrompue par la vôtre, je ne l'attendais que demain et elle arrive aujourd'hui.

Vous vous êtes fort trompé dans vos calculs sur l'arrivée de vos parents; je leur avais prédit qu'ils ne seraient à Londres que le samedi ou le dimanche; mais par la lettre que le général m'écrivit de Calais le 22, j'ai jugé qu'ils pourraient être à Londres le vendredi 24. Je saurai dimanche si je me suis trompée.

Je vous prie de m'envoyer votre épilogue (3); l'ambassadeur, que j'ai vu trois fois depuis le départ de vos parents, m'a dit qu'il se chargeait de leur envoyer tout ce qui paraîtra de nouveau. Ah! je le crois fort épris; j'en ressens le contre-coup; il a autant d'empressement pour moi actuellement qu'il avait de dédain auparavant; je suis contente de l'effet, mais encore plus satisfaite de la cause; cette jeune milady est char-

(1) Le marquis de Coigny, fils du duc de Coigny par son premier mariage.

(2) Fille du marquis de Conflans et petite-fille du maréchal d'Armentières.

(3) L'épilogue que M. Walpole avait fait pour la tragédie de *Bragance*, de M. Jephson, et qu'il avait annoncé à madame du Deffand de la manière suivante : « Actuellement je ne suis occupé que d'une tragédie « nouvelle qu'on va donner, et à laquelle je m'intéresse beaucoup. Le sujet « est tiré de la révolution de Portugal en faveur des Bragance. Elle est « supérieurement écrite, le langage beau, la poésie charmante. Cependant « j'ai peur; l'événement est connu et heureux, par conséquent moins « intéressant. De plus, l'auteur me paraît peu fait aux ressorts du théâtre, « et s'entend plus aux images de la poésie qu'aux caractères; ce qui fait « qu'il y a des longueurs, et que l'intérêt n'est pas soutenu. On m'a « persuadé de lui faire un épilogue, dont je ne suis nullement content. « Vous savez que c'est notre usage immanquable de commencer et finir « une pièce par des prologues et des épilogues. Ordinairement ces derniers morceaux sont non-seulement gais, mais gaillards; usage ridicule « de faire rire ceux qu'on vient d'attrister, et que je n'ai pas voulu pratiquer; de sorte que mes vers ne sont que maussades. »

mante. J'aurais un grand plaisir de la revoir, il en pourra résulter d'autres bons effets, mais c'est de quoi il m'est interdit de parler.

Mercredi 22.

Je viens de lire le Mémoire de Tort (1), il est d'une audace qui en impose, mais il me semble qu'il ne prouve rien, quoiqu'il donne de violents soupçons. Je n'aime point toutes ces lettres brûlées. Nous verrons ce que M. de Guignes répondra. L'ambassadeur enverra tout au général (*Conway*); ce serait un double emploi de vous les envoyer. Je n'ai pu me résoudre à lire les Mémoires de M. de Richelieu, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne m'intéresse point; j'aime assez M. de Guignes, je lui trouve de la douceur, il a l'air de la franchise, et c'est une vertu rare dans le pays que j'habite.

Je vois rarement la grand'maman, j'y vais tous les lundis; la dernière fois il y avait quarante personnes; je ne me mets point à table, on me sert ce que je veux à une petite table, et j'ai toujours la compagnie de trois ou quatre personnes, tantôt les uns, tantôt les autres; je ne m'y amuse guère, mais ce genre d'ennui m'est plus supportable que la solitude. Cinq jours de la semaine leur maison est ouverte, il y a grande cohue et grande liberté. Dans une pièce on joue au billard, dans d'autres on va causer ou lire, ou jouer au trictrac, et dans la galerie, des tables pour différents jeux, le macao, le wisk, le tresset, etc. Les vendredis et les samedis, le grand-papa et la grand'maman soupent dehors, souvent ensemble; mais quelquefois la grand'maman soupe chez elle avec le grand abbé, et il y

(1) M. Tort, qui avait été secrétaire du comte de Guignes pendant sa mission à Londres, l'accusait de l'avoir chargé de jouer dans les fonds publics d'Angleterre au bénéfice de lui comte de Guignes. De son côté, M. de Guignes accusait Tort d'avoir distrait de l'argent et des papiers, d'avoir fait la contrebande, et communiqué indiscrètement un Mémoire concernant la marine, ainsi que d'autres de ses dépêches.



a quelques jours que le grand-papa fit la partie carrée. Il y fut très-aimable, il eut le cœur sur les lèvres ; j'étais du dernier bien avec lui ; il y resta jusqu'à une heure et demie. Sa sœur (1) était malade ; je l'y menai, et j'y restai avec lui jusqu'à près de trois heures, et je le rameuai chez lui ; cela ne ressemble-t-il pas à la grande intimité ! Eh bien, cela ne me prouve rien. Il n'en est pas de même de la grand'maman, elle *sait* qu'elle m'aime ; vous souvenez-vous que je le lui écrivis il y a longtemps (2) ? Toutes ses vertus lui tiennent lieu de sentiment ; elle n'a pas un défaut, et à force de s'être corrigée, de s'être domptée, elle s'est faite ce qu'elle est en dépit de la nature, dont elle ne suit plus aucun mouvement. Sa sœur est tout le contraire : l'une est respectée, l'autre est recherchée. Je trouve que la grand'maman a beaucoup plus d'esprit, et l'autre plus d'agrément ; et de tout ce qu'on rencontre, on ne trouve rien à quoi on puisse s'attacher. Ah ! mon Dieu, si je continuais, que je vous ennuierais !

J'espère que nous aurons quelques relations des fêtes, et que je pourrai vous les envoyer ; car pour vous en faire le récit, cela m'est impossible.

Ne me laissez point oublier de votre cousin ni de milady ; je la trouve charmante, et je n'oublierai jamais toutes ses bontés.

LETTRE CCXIV.

Lundi 27 février 1775.

Vos parents ont grand tort : je leur pardonnais leur empressement à vous aller trouver ; mais je trouve très-mauvais

(1) La duchesse de Grammont.

(2) Madame du Deffand avait dit à madame de Choiseul : « Vous *savez* « que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas. »

qu'ils ne vous aient pas donné le temps qu'ils passent loin de vous. Quel plaisir trouvent-ils à visiter la Flandre? ne valait-il pas mieux rester pour voir nos fêtes? les bals de Versailles; celui d'avant-hier chez madame de Cossé (1), où la reine est venue avec ses beaux-frères; la fête qu'il y aura aujourd'hui, que Monsieur donne à la reine, à la grande écurie : elle doit être superbe. Je compte qu'on en imprimera la description, ce qui épargnera la peine de la raconter : tout cela méritait leur curiosité.

L'ambassadeur soupa mercredi chez moi; il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne les avoir pas suivis jusqu'à Calais. Je ne sais pas ce qu'il pensera de leur course en Flandre. Il vint hier chez moi; il ne me trouva pas : j'étais à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentait pour la seconde fois : à la première elle fut sifflée; pour hier, elle eut un succès extravagant; elle fut portée aux nues; elle fut applaudie à tout rompre, et rien ne peut être plus ridicule; cette pièce est détestable : vos parents regrettaient beaucoup de n'avoir pu l'entendre, ils peuvent s'en consoler. Comment va le goût en Angleterre? Pour ici, il est entièrement perdu; et, grâce à nos philosophes, qui raisonnent sur tout, nous n'avons plus le sens commun; et s'il n'y avait pas les ouvrages du siècle de Louis XIV, plusieurs de ceux de votre pays, et les traductions des anciens, il faudrait renoncer à la lecture. Ce Beaumarchais, dont les Mémoires sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du *Barbier de Séville*.

Le grand-papa va ce soir à Versailles, à la fête de Monsieur. Il donna hier un fête chez lui à toutes les femmes et valets de chambre de ceux qui ont été à Chanteloup; il y avait plus de quatre cents personnes : l'appartement fut éclairé comme pour les maîtres, le repas splendide, à trois services; des vins de toutes sortes : mes gens m'en firent le récit hier au soir. J'i-

(1) La fille du duc de Nivernais, mariée au duc de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris.

rai souper ce soir avec la grand'maman et sa belle-sœur : nous serons très-petite compagnie. Je dois leur donner un ou deux petits soupers avant leur départ, qui sera le 9 d'avril. Le grand-papa reviendra le 1er de juin : il assistera au sacre, et restera en tout un mois à ce voyage, et ne reviendra qu'à Noël avec la grand'maman, qui restera constamment à Chanteloup jusqu'à ce temps-là.

L'archiduc part jeudi prochain. La visite qu'il a rendue ici paraît l'avoir plus fatigué qu'amusé : elle a produit de grandes tracasseries à la cour. Vous savez qu'il y était incognito : nos princes ont prétendu qu'il leur devait rendre la première visite; la reine ne l'a pas jugé à propos, et leur a marqué son mécontentement, en ne les invitant point à aucune fête. M. le duc d'Orléans est à Sainte-Assise chez madame de Montesson, et le prince de Condé à Chantilly. Voilà ma gazette ainsi que les quatre pages finies.

LETTRE CCXV.

Mercredi 1er mars 1775.

Je suis fort aise de l'arrivée de vos parents, et fort satisfaite du bien qu'ils vous ont dit de moi : comme ils vous aiment beaucoup, je juge qu'ils ont cru vous faire plaisir.

Je reçois une lettre de votre cousin (1) en même temps que la vôtre. Il ne me parle point de celle qu'il a dû trouver de moi en arrivant, qui était en réponse à celle qu'il m'avait écrite de Calais : elle était, s'il m'en souvient, de quatre pages, et à l'adresse qu'il a laissée à Wiart en partant : informez-vous, je vous supplie, s'il l'a reçue.

Il est vrai que je vous trouve un homme fort singulier.

(1) Le général Conway.

Vous avez grande raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point : le vôtre m'est incompréhensible; je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude, et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde sur la société particulière. Je conviens que la société ne satisfait guère; mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera; et je crois vous avoir déjà dit que je regardais l'amitié comme le grand œuvre : on ne fait jamais de l'or; mais on trouve quelques productions qui ont quelque valeur, et qui laissent quelques espérances; vous me serviriez de preuve : je n'ai point trouvé en vous ce que j'aurais désiré; mais j'ai trouvé ce qui vaut mieux que tout ce que je connais, et dont les protestations d'indifférence ressemblent plus à l'amitié que les protestations d'attachement de tous ceux qui m'environnent. Je ne serai point surprise du refroidissement de vos parents, auquel vous me préparez; j'ai trouvé en vous un exemple qui ne peut me permettre de m'étonner de rien. Comment avez-vous pu douter que je n'acquiescerais pas à vos volontés? Je suis ravie de vous avoir tranquillisé. Je sais très-bon gré à milady (1) des bons offices qu'elle m'a rendus : il n'est pas douteux que je ne désire de vous revoir; mais la joie que j'en aurai ne sera pas sans inquiétude. Je prévois que vous vous ennuierez beaucoup; et l'ennui est comme la gelée, qui fait mourir toutes les plantes. J'ai cru remarquer, après chaque voyage, une grande diminution, je n'oserais pas dire dans vos sentiments, mais dans l'opinion que vous aviez de moi. Cependant, je serais fausse avec vous et avec moi-même si je disais que je ne désire pas infiniment de vous revoir.

Je n'écrirai point aujourd'hui au général : dites-lui, ainsi qu'à milady et à madame Damer, qu'ils m'ont laissé de véritables regrets. Vous m'inquiétez sur l'état de madame Da-

(1) Lady Ailesbury, avait engagé M. Walpole de faire une autre visite à Paris.

mer : n'oubliez pas, en m'écrivant, de me donner de ses nouvelles.

Ne me sachez point mauvais gré de ne vous point faire le récit de nos dernières fêtes ; je m'ennuie si fort d'en entendre parler, que je ne puis me résoudre à les raconter.

LETTRE CCXVI.

Vendredi 10 mars 1775.

Votre dernière lettre est pleine de raison. Je suis persuadée de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur : vous vous faites violence pour y contribuer ; mais vous me le faites un peu trop sentir : vos lettres vous coûtent, et votre voyage vous coûtera bien davantage. Je prévois avec beaucoup de chagrin le peu d'amusement que vous trouverez ici ; si j'avais plus de générosité, je vous prierais de vous en dispenser, mais j'avoue que je désire de vous voir encore une fois ; je veux que vous jugiez par vous-même du changement que je crois qu'il y a en moi, pour nous épargner à tout jamais l'ennui d'en parler. Où prenez-vous que je ne suis occupée que de mes parents, et que je m'afflige d'avoir peu de particulier avec eux ? ah ! je voudrais n'avoir que ce chagrin-là. J'ai fait presque toutes les semaines un souper particulier avec la grand'maman et le grand abbé, j'en ferai un ce soir, et croyez, qu'excepté une seule personne, je pourrais dire à tous mes amis : Je *sais* que je vous aime, mais.....

Vous avez raison quand vous dites que l'âge et l'expérience n'ont rien produit en moi, de bien s'entend ; car l'âge m'a défigurée, et l'expérience m'a dégoûtée du monde, sans me rendre la société moins nécessaire ; elle me l'est plus que jamais, et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre Pont-de-Veyle ; il m'écoutait et me répondait ; j'étais ce qu'il aimait

le mieux; je lui étais nécessaire, et si tout le monde m'avait abandonnée, il me serait resté fidèle; il avait une certaine connaissance du monde qui, sans être bien profonde, suffisait dans bien des circonstances; trop de pénétration nuit quelquefois; il y a du danger à trop approfondir, il faut le plus souvent s'en tenir aux surfaces, et se contenter d'y conformer les siennes. Je ne sais pas si j'explique ma pensée; quand je veux raffiner je m'exprime mal, mais vous savez aider à la lettre.

Votre ambassadeur part au plus tard mercredi pour Londres; je le crois fort épris, nous jugerons à son retour si je me trompe : s'il revient seul, tout sera dit. Il vous portera peut-être cette lettre, cela dépendra du jour de son départ. Je vous enverrai sûrement par lui le dernier Mémoire de M. de Guignes, qui ne paraît pas encore. Si vous étiez curieux de la collection entière de ce procès, je vous en enverrais toutes les pièces; il y en aura pour le moins quatorze ou quinze. Je crois que ce pauvre M. de Guignes est le plus malheureux de tous les hommes. Je vous quitte et je vous reprendrai quand je pourrai.

Samedi, à trois heures après midi.

Le Mémoire de M. Guignes ne paraît point encore; on m'avait dit, comme chose certaine, qu'on consentait à faire imprimer ses dépêches : elles prouveraient qu'il n'aurait pas pu perdre s'il avait joué, parce qu'il n'aurait pas pu parier pour la guerre, sachant la paix; mais on me dit hier que cette grâce ne lui était point encore accordée, et qu'on doutait qu'il l'obtînt.

Je voulais vous envoyer une nouvelle brochure de Voltaire, mais votre ambassadeur dit que l'on reçoit à Londres, par Genève, tous ses ouvrages avant qu'ils arrivent à Paris. Je ne me souviens pas de ce que je vous ai envoyé dont vous me remerciez; je n'ai plus de mémoire, ainsi il faut que vous me pardonniez des rabâchages.

Connaissez-vous les Lettres de Bolingbrocke sur l'utilité de l'histoire? elles ont paru en 1752. Je les avais sans avoir été tentée de les lire; mandez-moi ce que vous en pensez. Il y a un autre petit volume de lui, qui est une lettre au chevalier Windham, qui contient tout ce qu'il a fait depuis 1710 jusqu'à 1716; cela me rappelle ma jeunesse; il est question de tous gens que j'ai connus. Vous avez raison d'aimer les noms propres, ils mettent de l'intérêt. Je dois entendre mardi, chez les Necker, une tragédie qu'on dit être fort touchante; le sujet est la disgrâce du prince Menzikoff (1) et sa mort en Sibérie; je vous en rendrai compte. Je me méfie des éloges, j'y suis trop souvent attrapée. L'*Iphigénie* et l'*Orphée* de M. Gluck, *le Barbier de Séville* de M. de Beaumarchais m'avaient été extrêmement vantés; on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort.

Madame de Mirepoix est très-contente de votre lettre. L'argent que vous lui avez envoyé ne lui en a pas rapporté d'autre; elle l'a joué et perdu; sa sœur Boufflers, joueuse éternelle, partira le mois prochain pour la Lorraine avec son prince (2); ils ne reviendront que dans l'automne.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé; cela m'assure un peu de compagnie; je reverrai l'évêque de Mirepoix; il prétend vous aimer beaucoup, et il est très-reconnaissant et très-flatté de ce que je lui ai dit de votre part, vous ne vous souvenez peut-être pas de m'en avoir donné la commission.

Dimanche, à cinq heures du soir.

J'eus hier la visite du grand-papa; j'avais du monde chez moi, des Allemands, des évêques; il fut de fort bonne conversation; il rapporta l'affaire de M. de Guignes comme aurait pu faire l'avocat général. Le roi a consenti que l'on com-

(1) Le *Menzikoff*, tragédie de La Harpe.
(2) Le prince de Beaufremont.



muniquât aux juges les dépêches qui peuvent prouver en faveur de M. de Guignes. Son Mémoire ne paraît point encore; il voulait attendre que le second de Tort parût, et celui-ci ne veut point le donner que M. de Guignes n'ait donne le sien. Tout le monde s'intéresse à cette affaire, les uns par amitié, et les autres par curiosité.

Le procès de M. de Richelieu fait un effet tout différent; il est si ridicule, qu'on ne s'en occupe que pour s'en moquer. Madame de Saint-Vincent l'attaque pour rapt de séduction et subornation de témoins : elle avait quarante ans quand elle prétend avoir été séduite, et lui soixante-quinze ans quand il l'a séduite! Ses meilleurs amis ne peuvent s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

La grand'maman soupa chez moi avec le grand abbé; en me mettant à table, je trouvai sur mon assiette quantité de choses; je ne savais ce que ce pouvait être; c'étaient six coquetiers d'argent et un d'or les plus jolis du monde. Ce présent ne m'a pas plu; premièrement, parce que c'était un présent, et secondement, parce qu'il n'est bon à rien. Notre soirée se passa fort doucement; la grand'maman est la vertu personnifiée. La vertu a étouffé en elle la nature; je ne sais si elle en est plus heureuse, mais elle en est certainement moins gaie et moins naturelle.

Remarquez, je vous prie, que cette lettre vous sera rendue par l'ambassadeur, et que je ne parlerais pas si librement si elle était confiée à la poste.

Je ne sais si c'est la vieillesse qui me donne de l'humeur et qui me rend difficile.

Mardi.

J'eus hier le tête-à-tête que je vous avais annoncé (1); il ne fut pas gai, mais il fut intéressant, et m'aurait appris, si je ne l'a-

(1) Avec madame de Jonsac.

vais pas su, qu'il y a des situations plus fâcheuses que la mienne. J'allai ensuite rendre une visite à l'hôtel de Choiseul. Ce n'est point là encore où l'on doit trouver le bonheur. Pour moi, je crois qu'il s'est retiré à Strawberry-Hill. Croyez-vous en effet le quitter pour quelques moments? Je ne saurais me persuader que vous exécutiez le projet que vous faites. Vous avez manqué le temps où il vous aurait été agréable. Milord Stormont est persuadé que vos parents reviendront ici, qu'il s'y sont beaucoup plu; et pour lui, loin de s'y déplaire, il se flatte d'y rester fort longtemps, et je ne doute pas que cela ne soit, s'il ramène sa milady (1).

Je n'appris rien hier de nouveau. Je suis honteuse de la longueur de cette lettre et de son insipidité.

LETTRE CCXVII.

Mardi 4 avril 1775.

Je courus hier un fort grand danger : entre sept et huit heures du matin le feu prit à la cheminée de mon antichambre avec une telle furie, que les flammes sortirent jusqu'au milieu de la chambre et montèrent jusqu'aux bras de la cheminée, brûlèrent les cordons des sonnettes; et si la cheminée s'était crevée, il est vraisemblable que non-seulement mon appartement, mais tout le corps de logis aurait été brûlé. Heureusement la cheminée est de brique, et le prompt secours qu'on apporta fit que le danger dura peu, et n'a même causé aucun dommage; les maçons qui travaillent dans la cour furent d'un grand secours, et les pompiers, qui ne tardèrent pas à arriver, mirent fin à ce terrible accident; le pauvre Wiart en a un peu souffert, il a eu un bras un peu brûlé, et une partie de sa redingote. Ce fut au moment que je m'éveillai que l'accident arriva

(1) Lady Harriet Stanhope.



je me levai bien vite et descendis chez mademoiselle Sanadon. Mes gens étaient dans la plus grande terreur; et ce qui vous surprendra, c'est que je ne fus point effrayée; ce ne fut point par courage, mais par insensibilité. Je ne puis pas me rendre raison à moi-même de cette disposition; le danger me paraissait évident, je disais même qu'il fallait mettre en sûreté tout ce qu'on pourrait sauver; je pensais un peu au parti que je prendrais, et dans ce moment-là tout me paraissait égal. Rendez-moi raison de cela, si vous pouvez; pour moi je l'attribue à ce changement que je vous ai annoncé que vous trouveriez en moi, qui est bien plus l'effet de mon âge que de mes réflexions. J'avais été toute la veille dans un grand affaissement.

Les lettres de M. d'Aiguillon, dont le recueil a pour titre : *Correspondance de M. le duc d'Aiguillon, au sujet de l'affaire de M. le comte de Guignes et du sieur Tort, et autres intéressés, pendant les années* 1771, 1772, 1773, 1774 *et* 1775, est la plus ennuyeuse chose du monde. J'en ai lu soixante-cinq pages, il y en a deux cent vingt-trois. Jusqu'à cette page on ne peut en rien conclure; je vous enverrai cette brochure avec les autres pièces du procès, mais j'attendrai une occasion. Je trouve le pauvre M. de Guignes bien à plaindre.

Je suis bien de votre avis, je ne sais pas comment il se peut trouver des juges, parce qu'il me paraît impossible de s'assurer de la vérité; on ne voit que des masques, on n'entend que mensonges; il est étonnant qu'on soit attaché à la vie; je doute qu'il y ait aucun individu (si ce n'est mon petit chien) pour qui elle soit heureuse; encore voudrait-il se marier, et l'on ne lui donne point de femme.

Je vous ai mandé que je perdrais mes parents (1) le lundi de Pâques; cet accident est prévu, et puisque je soutiens avec tant de fermeté ceux qui ne le sont pas, je serai fâchée de celui-ci, sans en être accablée.

(1) Le duc et la duchesse de Choiseul.

Il pleut ici des épigrammes sur nos nouveaux maréchaux : on dit que le roi ne fera pas ses pâques, parce *qu'il a fait les sept péchés capitaux*; ce sont les sept maréchaux. Je ne crois pas en devoir faire l'attribution ou distribution (1) par la poste, et vous ne les connaissez pas assez pour pouvoir la faire.

Mercredi.

J'ai presque lu entièrement la correspondance; je trouve qu'elle n'ajoute rien aux Mémoires de M. de Guignes, si ce n'est qu'il est bien évident qu'il n'était pas protégé par le ministère. Les lettres de M. de Guignes sont du même style que ses Mémoires, c'est-à-dire, parfaitement bien écrites.

Le vice-chancelier, père du chancelier (2), mourut hier matin, et le marquis de Pontchartrain est très-mal.

On croit que M. de Muy a la pierre. Je soupai hier à l'hôtel de Choiseul; il y avait cinquante-six personnes. Je ne me mets point à table, je soupe dans une petite pièce séparée avec ceux qui ne soupent point. Je donnerai à souper samedi au grand-papa, à la grand'maman, à madame de Grammont, à l'archevêque de Toulouse, et à M. de Guignes.

(1) La voici : Le duc d'Harcourt, *la Paresse;* le duc de Noailles, *l'Avarice;* le comte de Nicolaï, *la Gourmandise;* le duc de Fitz-James, *l'Envie;* le comte de Noailles, *l'Orgueil;* le comte de Muy, *la Colère;* le duc de Duras, *la Luxure*.

(2) Maupeou, qui malgré son exil et sa disgrâce avait conservé le titre et la charge de chancelier, laquelle est inamovible en France, si ce n'est par démission volontaire, à laquelle il ne voulut jamais consentir. Depuis le retour à Paris de l'ancien parlement que Maupeou avait détruit, M. de Miromesnil, garde des sceaux, avait présidé comme chancelier; mais Maupeou garda le titre jusqu'à sa mort (en 1791).



LETTRE CCXVIII.

Samedi 8 avril 1775.

Je crains que vous ne vous portiez pas trop bien; la lettre que je reçois a le ton faible; je crois que vous êtes pâle, un peu triste, cela est-il vrai? Est-ce que la vie que vous menez vous convient? Dîner à six heures du soir est une heure bien indue. Que prenez-vous donc entre votre lever et ce repas? Souper à minuit, c'est tout au plus cinq heures après le dîner. Vous coucher à deux heures, c'est un déréglement que cet arrangement-là. Songez donc combien le régime vous est nécessaire, et combien vous êtes faible et délicat. Au nom de Dieu, ne soyez plus malade, je n'ai plus assez de force pour soutenir l'inquiétude.

Qu'est-ce que vous entendez, quand vous me dites que j'ai plus d'esprit pour me défendre que pour attaquer? Je ne me souviens jamais, en vous écrivant, de ce que je vous ai écrit, et cela vous est prouvé par mes rabâchages. Ma mémoire s'en va grand train. Ah! c'est une belle chose que de vieillir! quand vous en serez là, vous vous souviendrez de moi, j'en suis sûre.

Milady Henriette est bien dégoûtée, si elle ne veut point du milord; on dit qu'il a une très-belle figure, il a certainement de l'esprit, de la douceur, de la politesse; il a été très-bon mari; il faut qu'il y ait quelque raison à ce refus; vous ne vous souciez pas de le savoir, ni moi non plus.

Vous avez bien raison, en m'associant à l'aversion que vous avez pour les grandeurs; je ne trouve d'état heureux que de n'être ni grand ni petit, mais d'avoir de la fortune; c'est-à-dire un revenu assez considérable pour n'avoir jamais besoin de personne, pour être bien logé, bien servi, pour souper tous les

jours chez soi en bonne compagnie, et mener tous les jours la même vie. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau, et sans la maudite crainte que j'ai de m'ennuyer, je ne sortirais jamais de chez moi ; mais souper seule ou tête à tête avec la Sanadon me paraît affreux. Souvent les soupers que je vais faire ailleurs ne valent guère mieux, mais la variété est bonne en toute chose, jusqu'à changer de sorte d'ennui.

Dimanche.

Mon souper s'est très-bien passé : il y a eu de la gaieté, de l'accord, même assez d'amitié ; les parents et le grand abbé partirent les premiers, la sœur et M. de Guignes restèrent une heure de plus ; la sœur me traite à merveille. Le Guignes est très-aimable, il a un courage inouï, et il en a grand besoin. Je ne sais comment se terminera son procès ; son ennemi est bien dangereux. On attend le dernier Mémoire de Tort ces jours-ci ; il y répondra, et tout sera dit, et vraisemblablement il sera jugé dans le mois de mai.

Je vous demande pardon de ce que je vous mande peu de nouvelles, mais je ne sais pas conter, et puis je ne saurais me persuader que vous puissiez vous intéresser à ce qui se passe ici, c'est-à-dire aux bagatelles.

On disait hier au soir madame de Maurepas très-malade ; ce n'est pas une bagatelle que cela, mais une chose très-importante (1). Adieu.

LETTRE CCXIX.

Dimanche 7 mai 1775.

Je ne sais si vous aurez entendu parler de nos troubles ; nous avons eu la semaine passée des émeutes, l'une mardi, à Ver-

(1) On pensait qu'elle avait une grande influence sur son mari.

sailles, l'autre mercredi, à Paris ; et quoique le pain ne fût pas plus cher que dans les semaines précédentes, le peuple s'est attroupé, a voulu qu'on lui donnât le pain à deux sous ; ils ont pillé les boulangers : on a été mécontent de la police, on a trouvé qu'elle avait molli ; en conséquence, on a changé les magistrats : on a donné la place de lieutenant de police qu'avait M. Le Noir à un nommé Albert, protégé par le contrôleur-général ; celui-ci prend un grand crédit, et il paraît qu'il sera bientôt le plus puissant. On avait pris de si grandes précautions pour les marchés d'hier, qu'il n'y a eu aucun mouvement. — M. le maréchal de Biron a le commandement des troupes qui sont dans Paris et dans ses environs ; M. de Poyanne a le commandement sous lui. Comme il y a eu des émeutes dans plusieurs provinces, on n'est point assuré que la fermentation soit entièrement calmée. Cette aventure ne m'a pas causé la plus petite émotion ; vous voyez que je ne crains ni le fer ni le feu ; c'est un beau changement que l'apathie dans laquelle je suis tombée, je ne suis plus susceptible de craintes, mais je ne le suis pas davantage d'espérance ; je ne sais pourquoi on a fait une vertu de celle-ci ; elle peut en être une dans le pays des chimères. A l'égard de la crainte, elle est, dit-on, le commencement de la sagesse ; cela peut être, je sais que l'une et l'autre sont des mouvements de l'âme fort involontaires.

Je pense comme vous sur l'éloge de Marc-Aurèle (1). L'intérêt que je prends à M. de Guignes m'a soutenue contre l'ennui des quinze ou seize Mémoires qu'il a fallu lire ; il sera jugé incessamment.

(1) Par M. Thomas. — L'éditeur regrette de ne pouvoir donner l'opinion de M. Walpole sur cet éloge. On a vu que madame du Deffand lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes les lettres qu'elle avait reçues jusqu'au mois de février 1775. Elles ont été conservées ; mais celles qui sont postérieures à cette date ont été brûlées par madame du Deffand, suivant le désir de M. Walpole ; il ne reste donc de lui que les lettres qu'il a adressées pendant la dernière année de la vie de madame du Deffand, et qui furent religieusement rendues après sa mort.

Vous avez reçu, ou vous ne tarderez pas à recevoir un livre qui est fort bien fait, mais qui demande beaucoup d'application (1). Je n'ai point entendu parler de la duchesse de Kingston. On m'a dit que milord Holderness devait s'établir à Auteuil dans la maison de l'Idole.

Je suis très-étonnée de la répugnance de la milady pour le milord; cela n'avait point paru ici, tout au contraire; serait-il vrai ce que j'ai ouï dire, qu'elle a un ancien goût pour l'ancien ami (2) de notre ami? Cela me surprendrait, car il ne m'a pas paru aimable.

LETTRE CCXX.

Mercredi, 17 mai 1775.

Rien n'est si choquant que vos éternelles excuses sur l'insipidité de vos lettres; pourquoi seraient-elles insipides? les lettres d'un ami peuvent-elles l'être? c'est la contrainte, la gêne la complaisance, qui produisent l'insipidité; d'ailleurs vous écrivez parfaitement bien, et malgré votre mauvais français, personne ne rend mieux ses pensées, et vous pensez beaucoup.

Nous n'avons plus que quinze jours à attendre le jugement du procès de M. de Guignes; dans son dernier Mémoire (que vous devriez demander à milord Stormont) il fait voir qu'il n'avait pas eu tort de vouloir que la correspondance parût.

Il m'est arrivé deux neveux (3), qui amènent leurs enfants au nombre de trois; ils seront dans une pension près de l'Enfant-Jésus; de plus, je vais avoir chez moi le petit Wiart; voilà bien de la marmaille, et je ne l'aime guère; je pourrais vous racon-

(1) L'ouvrage de M. Necker, *Sur la Législation et le Commerce des grains.*

(2) Le duc de Q.......

(3) Les fils de son frère, le comte de Vichy.

ter les séances de l'Académie, vous en envoyer les discours; mais qu'est-ce que tout cela vous fait?

Avez-vous lu le livre de M. Necker? dites-m'en votre avis et celui de votre public; il a fait un grand effet dans le nôtre; excepté la secte économiste, tout le monde en est content. Le second tome de *la Maison de Bourbon* ne paraît point encore. J'essayerai de lire ce *Voyage de Sicile* (1), mais je doute qu'il m'amuse. A qui donnez-vous à dîner? Je suis sûre que vous écrivez beaucoup; quel ouvrage faites-vous? quel sujet traitez-vous? Les éloges sont ici à la mode; à chaque séance publique d'académie, d'Alembert en lit un; lundi dernier, jour de la réception du maréchal de Duras, il lut celui de Bossuet, évêque de Meaux; il y a placé celui de M. de Toulouse (2), qui fut si pathétique, qu'il tira des larmes du loué vif, et de tous ses adorateurs. La louange est aujourd'hui fort à la mode; les talents présents n'en méritent guère.

Je relis les *Mémoire de Sully;* je les supporte. Je lis aussi *l'Ordre du Saint-Esprit;* les anecdotes me plaisent assez, mais elles sont si abondantes, que l'une fait oublier l'autre; on a bien de la peine à passer son temps; les morts et les vivants sont bien insipides.

LETTRE CCXXI.

Paris, samedi 20 mai 1775.

Votre poste a fait une grande diligence; la lettre que je reçois est du 16.

Je compte donner cette lettre-ci au colonel Saint-Paul; il la mettra dans le paquet de votre ambassadeur. J'y joindrai des

(1) Le Voyage de Brydone en Sicile et à Malte, traduit par *Démeunier.*

(2) L'archevêque de Toulouse, son neveu.



chansons dont il faudra vous expliquer le sujet et l'occasion.

Je ne comprends pas bien comment toutes nos nouvelles peuvent vous intéresser. Celles de vos bals ne m'intéresseraient point, et je n'ai nul regret que vous ne puissiez pas m'en parler.

Je fais aujourd'hui un tour de force, le même que je fis il y a huit jours : je vais souper à Versailles avec les deux maréchales et madame de Lauzun. Vous me trouvez bien ridicule, mais j'aime fort M. de Beauvau; il est de quartier, et pour le voir il faut l'aller chercher; d'ailleurs je ne crains ni les veilles ni la voiture, je ne crains au monde que l'ennui, tout ce qui peut l'écarter me convient; je n'ai point le bonheur de me suffire à moi-même; peu de lectures m'amusent, et les réflexions m'attristent infiniment. Je ne suis point un certain père de la Tour, qui n'était jamais plus heureux (disait-il) que lorsqu'il jouissait de lui-même. Il s'en faut bien que je lui ressemble; il n'y a rien que je ne préfère à une pareille jouissance. Je ne suis point née gaie; le passé ne me rappelle que des chagrins et des malheurs; l'avenir ne me promet rien d'agréable, et je ne puis supporter le présent qu'en cherchant à me distraire.

J'ai lu quelques chapitres de M. Necker; j'ai trouvé que c'était un casse-tête; il a produit un grand effet; nos économistes en sont atterrés, et nos ministres, qui sont à la tête de ce parti, sont furieux contre lui; mais il n'a rien à craindre, il a donné son livre avec privilége et approbation : on pouvait le supprimer, on n'en a rien fait, on n'est point en droit de s'en plaindre. Ce M. Necker est un fort honnête homme, il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. Je ne sais s'il vous plairait, je crois que oui, à beaucoup d'égards; dans la société il est fort naturel et fort gai, il a beaucoup de franchise, il parle peu, est souvent distrait; je soupe une fois la semaine à sa campagne, qui est à Saint-Ouen; sa femme a de l'esprit et du mérite; sa société ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point;

c'est un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi; elle et son mari sont fort amis de milord Stormont.

La personne avec qui je vis le plus, de tout ce que vous connaissez, c'est la maréchale de Luxembourg; si je croyais à l'amitié, je dirais qu'elle en a pour moi; il ne se passe guère de jour sans qu'elle ne me vienne voir. M. de Beauvau en use de même; ils sont l'un et l'autre ce que l'on appelle des amis, et sans l'incrédulité dans laquelle je suis tombée, je compterais sur eux.

Dimanche.

J'ai fait mon voyage, je n'en suis point fatiguée. Vous trouverez ci-joint l'arrêt (1) qui supprime le dernier Mémoire de M. de Guignes. On dit qu'il ne fera nul tort pour le jugement de son procès; j'en doute, ainsi que de son retour en Angleterre.

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire; je recevrai, dit-il, incessamment de nouveaux vers; s'ils arrivent avant le depart de cette lettre, je vous les enverrai.

Si vous n'avez pas le Mémoire condamné (1), et que vous en soyez curieux, je vous l'enverrai.

(1) Cet arrêt du conseil d'État du roi supprimait arbitrairement le Mémoire de M. de Guignes, qu'on supposait inculper le duc d'Aiguillon. Le roi crut devoir, par l'influence de la reine, révoquer cet édit, ou du moins en annuler l'effet par une lettre à la cour du Châtelet. La disgrâce et l'exil du duc d'Aiguillon en furent la suite immédiate. Sa liaison intime avec Madame du Barry et la protection qu'elle lui accordait l'avaient rendu odieux à la reine. On se persuada qu'il avait été dans les bonnes grâces de madame du Barry longtemps avant la mort de Louis XV.

FABLE

Trouvée dans un vieux recueil, dont on fait l'application au moment présent (1).

Un Limousin, très-grand réformateur,
D'un bon haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Qu'il ne fallait que retrancher le paître
Aux animaux confiés à son soin.
Aux étrangers il ouvre la prairie;
Du râtelier faisant ôter le foin,
En débarrasse l'écurie.
Le lendemain, les chevaux affamés
Tiraient la langue et dressaient les oreilles.
On court à l'homme; il répond : A merveilles!
Ils y seront bientôt accoutumés;
Laissez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain, langueur et défaillance,
Et l'économe, en les voyant périr,
Dit : Ils allaient se faire à l'abstinence,
Mais on leur a conseillé de mourir
Exprès pour nuire à mon expérience.

DIALOGUE.

La liberté que l'on nous donne
Est celle de mourir de faim,
Dit le peuple, qui s'abandonne
Au soin pressant d'avoir du pain;
Plus opiniâtre et plus vain,
M. Turgot, que rien n'étonne,

(1) Ces pièces furent toutes faites à l'occasion des désordres causés à Paris et à Versailles, par les ennemis des projets patriotiques du sage Turgot, relativement au commerce intérieur et à l'exportation des grains.

D'un ris dédaigneux et hautain,
Répond : Le peuple déraisonne :
Ce sont mes ennemis secrets
Qui font tout ce tapage exprès.
— Eh ! sois plus juste envers toi-même :
Tes ennemis, c'est ton système,
Ton fanatisme, tes arrêts !

SUR M. LE MARÉCHAL DE BIRON,

Chargé du commandement des troupes qu'on a fait venir pour la révolte.

Air de *Joconde*.

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des Halles ;
De rue en rue, au petit trop,
Tu chasses la famine ;
Général, digne de Turgot,
Tu te fais Jean Farine.

SUR M. DE MAUREPAS,

Qui fut à l'Opéra le premier jour de la révolte qui arriva à Versailles.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur le comte, on vous demande,
L'on dit qu'on se révoltera.
« Dites au peuple qu'il attende,
« Il faut que j'aille à l'Opéra. »

LE COMPLOT DÉCOUVERT.

Quel séditieux, ou quel fou
Soulève ainsi toute la France ?

Est-ce le chancelier Maupeou?
Est-ce l'Église ou la finance?
Est-ce Choiseul, ou d'Aiguillon?
Est-ce encor l'abbé Terray? Non.
Je vous le dis en confidence,
Le seul auteur de ce complot,
Mes amis, c'est monsieur Turgot.

LETTRE CCXXII.

Dimanche 28 mai 1775.

Vous croyez que mon amitié pour mon chien *est forcée*; pourquoi cela? et qui est-ce qui m'y force? serait-ce pour être votre singe? Oh non! je n'imite personne; mais je ne vous parlerai plus de mon petit chien.

Madame la princesse de Conti (1) mourut hier à huit heures du matin; on en prend le deuil demain pour onze jours. Le roi part le lendemain de la Pentecôte; il ira coucher à Compiègne, où il passera deux jours; il en partira le 8; il couchera à un endroit qu'on appelle Finnes, et se rendra le 9 à Reims, où il restera jusqu'au 16; il retournera à Compiègne et sera le 19 à Versailles. Rien n'est si beau que la couronne; il y a pour seize millions de pierreries; tout le monde l'a été voir. Il y aura une terrible cohue à Reims, je ne regrette point de n'y point être; je n'ai point ce genre de curiosité; mon tonneau est mon Strawberry-Hill; je ne me plais autant nulle part, mais je veux qu'il y ait à côté quelques chaises remplies. On me dit hier que milord Stormont ne viendrait point au sacre; on attendait ces jours-ci le Carraccioli : je n'ai point ouï dire qu'il fût arrivé.

(1) Fille du duc d'Orléans.

Interruption. Lundi matin.

Madame la princesse de Conti laisse son bien à partager selon les coutumes (1); on dit que M. le prince de Conti aura cent mille livres de rente; M. le duc de Chartres aura cinq cent mille francs; et madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, en aura autant. La maison de Paris était assurée de son vivant à M. le comte de la Marche, son petit-fils; elle ne fait aucuns présents à personne. On dit que M. de Guignes sera jugé vendredi ou samedi : depuis l'arrêt qui supprimait son dernier Mémoire, le roi lui a fait écrire, par M. de Vergennes, qu'il ne prétendait pas l'empêcher d'en faire usage auprès de ses juges; M. le garde des sceaux a écrit aux juges qu'ils pouvaient y avoir égard. Je vous manderai vraisemblablement lundi le jugement de ce procès, qui m'aurait bien ennuyée si je n'y étais pas un peu intéressée.

LETTRE CCXXIII.

Dimanche 11 juin 1775.

Oui, la reine a été au sacre, avec Madame, mesdames Clotilde et Élisabeth. C'est aujourd'hui que la cérémonie s'est faite; nous aurons une liste des morts et des mourants, car il est impossible que qui que ce soit n'ait succombé à cette fatigue. Paris est désert dans ce moment-ci; j'aurais dû prendre ce temps pour aller à Roissy. Les Caraman ont marié leur fille aînée à un M. le comte de la Fare, dont ils sont extrêmement contents.

Madame de Grammont part mardi pour aller aux eaux de Bourbonne, madame de Tessé (2) l'accompagnera; elles passe-

(1) C'est-à-dire selon la coutume ordinaire de Paris.

(2) La marquise de Tessé, fille du maréchal de Noailles.



ront par Cirey, chez les du Châtelet, elles y arriveront jeudi, et M. de Choiseul s'y rendra de Reims, et après y avoir séjourné quelques jours, il en partira avec sa sœur, et passera une quinzaine de jours avec elle à Bourbonne ; il retournera ensuite à Chanteloup. La grand'maman y est présentement toute seule ; l'abbé est ici, il y restera jusqu'au départ de son neveu pour Vienne, où il va être secrétaire d'ambassade ; il l'a été en Suède avec succès (1).

J'attends mon évêque de Mirepoix dans quinze jours ; j'aurai dans ce temps-là des évêques à foison, et une partie de mes diplomatiques. Je voudrais que votre ambassadeur fût du nombre, mais M. de Saint-Paul n'a pas l'air de l'attendre sitôt.

Je saurai par votre première lettre des nouvelles de notre ambassadeur (2). Que dites-vous de la conclusion de son affaire ? comment trouvez-vous la sentence (3) ?

Envoyez-moi les vers de M. Fitzpatrick et ceux de Charles Fox.

(1) Le même M. Barthélemy qui fut ensuite plusieurs années secrétaire d'ambassade à Londres, durant la mission du comte de la Luzerne, un des directeurs sous la République, membre du sénat conservateur sous l'Empire, puis pair de France sous la Restauration. Il est mort à Paris le 3 avril 1830.

(2) Le comte de Guignes, alors retourné en Angleterre.

(3) Cette sentence, qui condamnait Tort « à faire réparation d'honneur « audit comte de Guignes, en présence de douze personnes au choix « dudit comte de Guignes, dont sera dressé acte : ledit Tort condamné « en outre à 300 liv. de dommages-intérêts envers ledit comte de Gui- « gnes, etc., etc., » cette sentence était néanmoins si amphibologique dans d'autres points, que les deux parties jugèrent également convenable d'en appeler.

LETTRE CCXXIV.

Paris, dimanche 25 juin 1771.

Vous me confirmez ce que disent les gazettes sur votre Amérique ; je ne suis pas politique, vous avez raison, mais je m'intéresse à milord North ; je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine que c'est un honnête homme, et je serais fâchée qu'il quittât le ministère. Cette fête sur l'eau doit être fort belle (1). Le pauvre milord Stormont est donc éconduit (2)? Puisque cela est, renvoyez-le-nous, il sera très-bien reçu ici, et en particulier par moi. L'ambassadeur de Naples est de retour, plus troupe italienne que jamais. Le grand abbé est encore ici, il ne nous quittera que dans douze ou quinze jours.

L'évêque de Mirepoix est arrivé, dont je suis fort aise, il a l'air de m'aimer un peu. J'ai deux soupers dans la semaine, le mercredi et le jeudi. Le mercredi j'ai les maréchales, les princesses, les duchesses, marquises, comtesses, les diplomatiques, les évêques, etc. N'allez pas croire que cela fasse quarante personnes, mais quelquefois il y en a quinze ou seize. Les jeudis, cela est différent, c'est le grand abbé, un certain président de Coste, l'évêque de Mirepoix, quelquefois celui d'Arras, M. Necker, et de temps en temps quelques autres : mon unique occupation est de m'assurer de la compagnie pour passer la soirée, soit en l'attirant chez moi, soit en l'allant chercher chez les autres ; il ne m'arrive presque jamais de la passer seule, mais c'est par les soins que je prends pour l'éviter.

Toutes réflexions faites, je vous l'avouerai, je trouve que je vis trop longtemps.

(1) Fête donnée sur la Tamise.

(2) Refusé par lady Harriet Stanhope.

P. S. J'avais fini là, je me le suis reproché, et je rouvre ma lettre pour vous dire que je ne hais pas tant la vie que j'en ai l'air; il y a tels événements et circonstances qui me feraient désirer qu'elle se prolongeât encore quelque temps.

Je fais traduire les vers de Charles Fox par deux personnes. Je serais curieuse de savoir laquelle aura le mieux réussi; je ne vous les nommerai qu'après que vous m'en aurez dit votre avis.

LETTRE CCXXV.

Paris, samedi 1er juillet 1775.

Je ne suis point surprise de votre irrésolution, et je le serai infiniment si vous vous déterminez à venir ici. L'espace de quatre ans n'a pas été suffisant pour vous vieillir, mais plus que suffisant pour effacer des traces peu profondes, et dont vos singulières interprétations avaient fort avancé l'ouvrage.

Vous dites qu'il n'y a que moi qui ne vieillis point; vous vous trompez très-fort en me tirant de la classe des décrépites, j'en ai tous les apanages; du dégoût pour tous les amusements et un fonds d'ennui contre lequel je ne trouve nulle ressource. Aucun plaisir ne me tente, je ne me plais que dans mon tonneau; mais la compagnie m'est nécessaire, surtout dans la soirée; toute lecture m'ennuie; l'histoire, parce que je n'ai point de curiosité; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie me paraît fade, ou que la peinture des passions m'attriste. Enfin, je vous dirai la vérité quand je vous assurerai que ce qui me fait supporter mon état, c'est la certitude qu'il ne durera pas longtemps. Je tâche par mes réflexions d'adoucir ma situation, mais les réflexions me sont contraires, parce qu'elles me font attribuer à moi-même tous les

chagrins que j'éprouve, et dans les mécontentements que j'ai de tout ce qui m'environne, je suis plus mécontente de moi que de qui que ce soit. Voilà la peinture de mon âme; elle est interrompue par une visite.

Dimanche 2.

Je ne désavoue rien de ce que j'ai écrit hier; je me flatte que vous n'en serez point choqué; il est juste qu'il me soit permis de parler quelquefois de moi et de la vérité; je n'abuserai point de cette liberté; vous pouvez vous flatter d'avoir réussi à mon éducation; il est fâcheux que vous n'ayez pu l'entreprendre plus tôt.

Je suis parfaitement disposée à vous rendre ma société et ma conversation très-faciles, et je n'aurai nul effort à me faire; je souhaite seulement que vous puissiez prendre quelque intérêt à mille et mille choses que je serai en état de vous raconter, et que je ne puis ni n'ai pu vous écrire. Ce n'est pas votre indifférence particulière qui seule me fait prévoir votre ennui, c'est celle que vous avez pour toutes choses. Cependant, en y réfléchissant, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une sorte de plaisir pour vous de sentir celui que j'aurai à vous recevoir; d'ailleurs vous trouverez l'évêque de Mirepoix ici, quelque temps que vous puissiez prendre pour y venir; il y restera jusqu'à la fin de novembre; et puis, ne m'avez-vous pas dit que M. de Richmond devait venir? pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas à faire votre voyage avec lui?

Ah! j'allais oublier de vous envoyer la traduction que j'ai fait faire des vers de Charles Fox (1); ils n'ont pas eu un grand

(1) Les vers adressés à madame Crewe. L'éditeur a pensé ne pas devoir donner ces deux traductions. Celle qu'on insère ici est la plus littérale et la plus élégante. Il est presque impossible de rendre des vers anglais dans la prose française, cependant il faut convenir, avec madame du Deffand, que les *disjecti membra poetæ* se reconnaissent à peine ici.

succès, et je trouve que vous les admirez un peu trop; marquez-moi laquelle des deux traductions vous trouvez la meilleure, je vous dirai après de qui elle est.

Par madame la C.

« Quand la plus charmante expression est jointe à des « traits formés par le pinceau le plus délicat de la nature; « quand la rougeur naturelle de la pudeur et des souris sans « art expriment la douceur et le sentiment qui réside dans le « cœur; quand dans les manières enchanteresses on ne trouve « pas le moindre défaut, et que l'âme tient tout ce que le « visage avait promis; la philosophie, la raison, l'indifférence « même ne doivent se trouver que des boucliers bien faibles « pour nous garantir de l'amour.

« Dites-moi donc, enchanteresse mystérieuse, oh! dites-moi « par quel art étonnant, ou par quel sortilége, mon cœur se « trouve si bien fortifié, qu'une fois dans ma vie je suis sage, « et que, sans devenir fou, je contemple les yeux d'Amou- « rette : que mes désirs, qui, jusqu'à présent, n'ont jamais « connu de bornes, sont ici bornés par l'amitié et ne deman- « dent rien de plus. Est-ce la raison? Non : toute ma vie dé- « mentirait cela; car qui est aussi brouillé que la raison et « moi? Est-ce l'ambition qui remplit chaque *crevasse* de « mon cœur, et ne laisse aucune place à un sentiment plus « doux? Oh! non; car tout le monde doit être d'accord de « ceci, qu'une seule folie n'a jamais été suffisante pour moi. « Mon âme est-elle trop fortement occupée de ses malheurs, « ou relâchée par le plaisir, ou dégoûtée par les variétés? car « en cela seul le plaisir et la douleur se ressemblent, l'un et « l'autre relâchent les ressorts des nerfs qu'ils ont efforcés. « Avoir senti chaque revers que la fortune peut donner, avoir « goûté chaque félicité que le plus heureux puisse connaître, « a toujours été le destin singulier de ma vie, où l'angoisse et

« la joie ont toujours été en combat. Mais, quoique bien « versé dans les extrêmes du plaisir et de la douleur, je ne « suis que trop capable de les ressentir encore. Si donc, pour « cette seule fois dans ma vie je suis libre, et que j'échappe à « un piége qui pourrait prendre de plus sages que moi; c'est « que la beauté seule ne charme qu'imparfaitement, car l'é- « clat peut éblouir, mais c'est la tendresse qui échauffe. Comme « on peut avec plaisir, l'hiver, admirer le soleil, mais non sen- « tir sa force quoiqu'on loue sa splendeur: ainsi la beauté a « de justes droits sur notre admiration, mais l'amour, l'amour « seul peut enflammer nos cœurs. »

LETTRE CCXXVI.

Dimanche 9 juillet 1775.

Votre lettre du 3, à laquelle je vais répondre, m'imprime un respect qui glace mes sens, cependant j'en suis contente. Vous me dites que vous êtes sûr que je ne compte sur personne autant que sur vous, j'en conclus que cela doit être, et je n'ai jamais rien désiré par delà.

Nous avons ici des nouvelles qui ne seront pas surprenantes pour vous, mais qui le sont un peu pour nous. M. le duc de la Vrillière donne sa démission; M. de Malesherbes lui succède dans toutes ses places. Voilà notre gouvernement rempli par les philosophes; c'est le règne de la vertu, du désintéressement, de l'amour du bien public et de la liberté. On annonce beaucoup d'économie et d'exactitude à payer ce qui est dû. Depuis le cardinal de Fleury, il y a eu bien des gouvernements différents; il faut espérer que celui-ci sera un des meilleurs. Enfin, s'il est vrai que vous veniez ici, vous trouverez bien des changements; d'abord dans Saint-Joseph, je ne parle que du local, l'ancien bâtiment où j'avais un petit logement a été abattu, et l'on a

bâti à la place trois maisons complètes. Les modes ne vous surprendront pas, puisqu'elles ont déjà été portées chez vous; vous devez les avoir trouvées bien suprenantes; je ne comprends rien au récit qu'on m'en fait. Les spectacles ne se sont pas perfectionnés, à ce que j'en entends dire; l'extraordinaire et le baroque dominent en tout genre. Je m'embarrasse peu de tous ces changements; pourvu que vous ne changiez point pour moi, peu m'importe du reste.

Voici l'extrait du compliment que M. Gaillard, directeur de l'Académie française, fit au roi, ces jours passés, à l'occasion de son sacre :

« Les principaux devoirs d'un roi, c'est d'avoir toujours pré-
« sent à l'esprit, que la guerre nécessaire est un fléau, et la
« guerre inutile est un crime.

« Que les deux plus funestes ennemis de la religion (après
« l'impiété qui l'outrage) sont l'intolérance, qui la ferait haïr,
« et la superstition, qui la ferait mépriser.

« Qu'un roi doit à ses peuples la justice, et des juges dignes
« de la rendre, et des ministres nommés par la voix publique.»

LETTRE CCXXVII.

Paris, samedi 5 août 1775.

Vous dispensez donc vos parents de m'écrire en leur disant qu'ils font assez pour moi en vous envoyant! Quelle présomption! quelle vanité! Quoi! vous croyez que je fais plus de cas de vous que d'une lettre d'eux! la politesse m'oblige à vous le laisser croire : je souscrirai à tout ce que vous me prescrivez.

Je crois, Dieu me pardonne, que je m'intéresse plus à votre Amérique que vous. Vous vous imaginez ne vous soucier de rien, et c'est de quoi je doute; il faudra bien, quand vous serez ici, que vous vous souciiez de quelque chose, car je vous jure

que je ne me soucierai de rien pour vous; c'est-à-dire, de vous faire faire une chose plutôt qu'une autre; vous serez totalement libre de toutes vos pensées, paroles et actions; vous ne me verrez pas un souhait, un désir qui puisse contredire vos pensées et vos volontés; je saurai que M. Walpole est à Paris, il saura que je demeure à Saint-Joseph, il sera maître d'y arriver, d'y rester, de s'en aller, tout comme il lui plaira; et comme je passe de très-mauvaises nuits, que je me lève fort tard, il sera pour moi comme s'il était à Strawberry-Hill jusque sur les quatre heures.

Je pourrai avoir encore une de vos lettres, mais pas en réponse à celle-ci, du moins je l'espère.

Dimanche.

Je soupai hier au soir à Saint-Ouen chez les Necker; j'y menai la maréchale de Luxembourg, l'évêque de Mirepoix et la Sanadona; j'y trouvai l'Idole et sa belle-fille. Tout cela soupera chez moi mercredi prochain; j'aurai peut-être seize ou dix-sept personnes; le lendemain neuf ou dix. J'ai besoin de m'étourdir cette semaine. Je soupe ce soir chez madame de Mirepoix. Elle sera fort aise de vous revoir. Madame de Luxembourg prétend aussi vous aimer beaucoup. Les Necker et la dame de Marchais sont brouillés. Je ne sais si ces nouvelles connaissances vous plairont; le Necker a beaucoup d'esprit, il ne s'éloigne pas de vous ressembler à quelques égards. La dame Marchais vous fera manger de très-bonnes pêches; son ami (1), qui est directeur des bâtiments, lui fournit toutes sortes de fruits en abondance; elle m'en fait une très-grande part. Je me fais un plaisir du jugement que vous porterez de quantité de personnes que vous n'avez jamais vues; je crois que nous serons fort d'accord.

Peut-être ne vous ennuierez-vous pas autant que je le crains.

(1) Le comte de la Billarderie d'Angivillers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, etc

LETTRE I.

D'HORACE WALPOLE à L'HONORABLE H. S. CONWAY (1).

Paris, 8 septembre 1775.

Les retards de la poste m'ont sauvé quelques jours d'inquiétude pour lady Ailesbury, et m'ont empêché de vous dire la part que je prends à son malheureux accident; quoiqu'à cette heure, j'espère, il ne lui en reste plus la moindre suite. Je conçois toute l'horreur que vous avez dû ressentir durant ses souffrances, au milieu de l'obscurité, et à la vue de son bras (2); personne n'admire plus que moi ses ouvrages à l'aiguille, et cependant je me réjouis de ce que le bras a tout porté. Madame du Deffand, qui, comme vous savez, n'aime jamais à demi ceux qu'elle aime, et dont l'impatience n'attend jamais le temps nécessaire pour s'informer d'une chose, s'est presque mise hors de sens, parce que je ne pouvais lui dire exactement ni où ni comment l'accident est arrivé. Elle voulait écrire directement quoique l'heure de la poste fût passée : et dès que j'eus réussi à la calmer un peu sur ce point, elle tomba dans de nouvelles angoisses à propos de ses éventails pour madame de Marchais, prétendant qu'ils avaient dû verser aussi et être tous brisés. Bref, je n'ai vu personne de semblable. Elle m'a engagé jusqu'à lundi en huit; dans cet engagement sont comprises je ne sais combien de parties de campagne, et comme on ne la quitte

(1) M. Walpole arriva à Paris le 19 août, et quitta cette ville le 12 octobre. Nous donnons ici, pour ne pas interrompre la série des faits, les deux lettres qu'il adressa, pendant son séjour à Paris, à son ami le général Conway.

(2) Lady Ailesbury avait versé dans sa voiture à Park-Place, et s'était démis le poignet.



jamais sans qu'elle vous engage pour une autre fois, ces parties sont autant de polypes qui en pousseront d'autres à l'infini. Madame de Jonsac, une de mes grandes amies, est arrivée avant-hier, et madame du Deffand l'a piquée sur sa liste pour quatre réunions avec moi chez elle, toutes avant mardi prochain, et sans préjudice à nos autres soupers, dont je ne sors jamais avant deux ou trois heures du matin. Il me faudrait l'activité d'un écureuil jointe aux forces d'un Hercule pour venir à bout de tous mes travaux, sans compter les nombreux *démêlés* que j'ai à *raccommoder*, et les nombreux *mémoires* à présenter à M. Tonton, qui, à mesure que sa faveur augmente, devient plus grand mangeur de gens. Comme je suis la seule personne qui ose le corriger, j'ai déjà insisté pour qu'on l'enferme à la Bastille tous les jours après cinq heures. Dernièrement il s'est jeté au visage de lady Barrymore, et j'ai cru qu'il allait lui arracher les yeux, mais tout s'est réduit à une morsure au doigt. Madame du Deffand qui a trop d'esprit pour ne pas voir chaque chose sous son vrai jour, s'apercevant qu'elle n'avait pas battu Tonton à moitié assez, se mit aussitôt à nous raconter l'histoire d'une dame dont le chien avait enlevé un morceau de la jambe à un monsieur, et qui, dans un excès de tendresse et d'alarmes, s'écriait : « Est-ce que cela ne pourrait pas rendre mon chien malade ? »

Lady Barrymore a pris une maison. Elle va être obsédée de conquêtes ; je n'ai jamais vu aucune femme exciter autant d'admiration. Je crois que sa pauvre petite tête lui en tournera tout à fait.

Madame de Marchais est charmante ; c'est l'éloquence et l'attention même. Je ne suis pas si épris des N.... homme et femme (1). C'est un tambour et un fifre auxquels je n'entends rien ; il mâchonne, elle criaille, et aucun n'articule. Je n'ai

(1) Walpole emploie ici les mots *coq and hen* qui veulent dire *coq et poule*.

pas vu M. d'Entragues; en tout, Paris me plaît plus que jamais, et peut-être y resterai-je un peu plus longtemps que je n'avais compté..

Moi qui ai l'habitude de vous faire des querelles pour votre mauvaise écriture, je m'aperçois que j'ai écrit tellement vite, et barbouillé ma lettre d'une telle manière que vous aurez peine à la lire. Mais considérez combien peu d'instants j'ai pour moi-même; je suis obligé de me boucher les oreilles avec du coton pour obtenir du sommeil. Malgré cela mon voyage m'a fait du bien. Je suis rajeuni de quinze ans au moins.

Je vous porterai deux éloges du maréchal de Catinat, non que je les admire, mais je l'admire lui, parce que je trouve qu'il vous ressemble beaucoup.

LETTRE II.

D'HORACE WALPOLE A L'HONORABLE H. S. CONWAY.

Paris, 6 octobre 1775.

Il y a bien un mois que je ne vous ai écrit, mais depuis ce temps j'ai été et je suis encore tout en l'air. Madame du Deffand a été si mal que le jour où elle s'est mise au lit, je croyais qu'elle n'irait pas jusqu'au soir. Sa *faiblesse d'Hercule* qui n'avait pu résister à des fraises et de la crème après souper, a surmonté tous les *haut* et *bas* qui ont été la suite de cet excès. Mais son impatience d'aller partout et de s'occuper de tout lui a attiré une espèce de rechute, et je ne suis pas encore tout à fait hors d'inquiétude sur elle; on ne lui permet de prendre aucune nourriture pour se refaire, de sorte qu'elle mourra d'inanition, si elle n'en guérit pas. Elle ne peut soulever sa tête de dessus l'oreiller sans *étourdissements*, et malgré cela son esprit galope plus vite que celui de qui que ce soit, et de

même ses reparties. Elle donne un grand souper ce soir pour le duc de Choiseul, et cela l'a mise hier en si grande colère contre son cuisinier, et Tonton en a pris une telle rage, que nos *dames de Saint-Joseph* croyaient que le diable ou les philosophes allaient emporter leur couvent. Comme je l'ai à peine quittée un moment, je n'ai rien à vous apprendre. Si elle va bien, comme je l'espère, je me mettrai en route le 12; mais je ne puis la laisser tant qu'elle sera dans le moindre danger, quoiqu'il y en ait beaucoup pour moi à rester davantage ici. J'ai eu de si mauvaises heures auprès de cette *malade*, qu'il m'est revenu quelques alarmes de goutte; et le mauvais temps, les mauvaises auberges, et un voyage en hiver, me conviennent extrêmement peu. Les éventails sont arrivés dans un bon moment; elle les a fait aussitôt ouvrir tous sur son lit, elle a tâté les modèles pour voir s'ils étaient bien de la même forme, et s'est fait décrire les dessins. Elle était tout en joie et en remerciements, et jurait de rendre pleine justice à lady Ailesbury et à mistriss Damer.

Je ne sais rien de ma *chère patrie*, que ce que m'en apprend le *London-Chronicle* Il me dit que les habitants des villes commerçantes sollicitent des lettres de noblesse, c'est-à-dire prient à qui mieux mieux le roi de détruire le commerce, afin qu'ils deviennent tous gentilshommes. Ici l'agriculture, l'économie, la philosophie, les réformes, sont de bon ton, même à la cour. Il semble que les deux nations ont joué aux barres; mais comme les gens qui en copient d'autres, ils prennent le mal avec le bien, tout comme le bien avec le mal. Il y a eu avant-hier une grande course de chevaux dans la plaine des Sablons, entre le comte d'Artois, le duc de Chartres, M. de Conflans et le duc de Lauzun. Le dernier a gagné, grâce à l'adresse d'un petit Anglais qui est si fort à la mode que je ne sais si l'Académie ne le proposera pas pour sujet d'un éloge.

Le duc de Choiseul, comme je vous l'ai dit, est ici, et comme c'est la seconde fois que son départ est contremandé, *cela fait*

beaucoup de bruit. Je ne serai point du tout surpris s'il reprend les rênes, car (passez-moi le jeu de mots) il a déjà la *reine*. Messieurs Turgot et de Malesherbes certainement branlent au manche. Mais je ne vous en dirai pas davantage jusqu'à ce que nous nous revoyions, quoique cette lettre doive vous être remise par une occasion particulière........

Madame du Deffand dit que je vous aime plus que rien au monde; si cela est vrai, j'espère que vous n'aurez pas moins de pénétration qu'elle. Si vous ne l'avez pas, ou si cela n'est pas vrai, à quoi servirait une protestation? Je me tais donc sur ce sujet. Adieu.

7 octobre.

Madame du Deffand était très-bien hier, et à près d'une heure, ce matin, j'ai laissé le duc de Choiseul, la duchesse de Grammont, le prince et la princesse de Beauvau, la princesse de Poix, la maréchale de Luxembourg, la duchesse de Lauzun, les ducs de Gontaud et de Chabot, et Caraccioli autour de sa chaise *longue;* elle-même, au milieu de ce cercle, n'était pas un personnage muet. Je ne sais pas encore comment elle a dormi, et il faut que je fasse partir ma lettre au moment même, parce que je dois m'habiller pour aller dîner avec M. de Malesherbes chez madame de Villegagnon. J'aurai besoin de prendre un long repos après cette vie, dans le monde, et mon intention est de n'y plus retourner que fort peu, d'autant plus que je n'admire guère la façon française de brûler sa chandelle jusqu'au bout en public......

Mon laquais arrive de Saint-Joseph, et dit que Marie de Vichy (1) a passé une très-bonne nuit et qu'elle est tout à fait bien. — Philippe, ayez soin que ma chaise de voyage soit prête pour jeudi.

(1) Nom de fille de madame du Deffand.

LETTRE CCXXVIII.

MADAME DU DEFFAND A HORACE WALPOLE.

Jeudi, six heures.

Adieu (1), ce mot est bien triste; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez pour elle; donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi puisque vous vous y intéressez.

LETTRE CCXXIX.

Lundi 23 octobre 1775.

Quinze heures en mer, une nuit sans vous coucher, voilà ce dont j'ai été l'occasion; des marques de votre souvenir dans tous les lieux où vous vous êtes arrêté, voilà ce que je ne puis assez reconnaître.

Enfin vous êtes arrivé en bonne santé, vous jouissez du plaisir de revoir vos amis; ne perdez point le souvenir de ceux que vous avez quittés, ni les espérances que vous leur avez données.

Ma santé se fortifie tous les jours; je vis du plus grand ré-

(1) Madame du Deffand adressa cette lettre à Horace Walpole le jour de son départ de Paris,

gime; je prends tous les jours le petit bouillon en votre mémoire; je ne suis pas absolument quitte de mes étourdissements, ni de certaines vapeurs noires; il me semble que tout ce qui s'est passé depuis le 19 d'août soit un rêve dont le souvenir ne peut s'effacer, et qui fait regretter que ce soit un songe. Le Craufurd partira, à ce qu'il dit, dans le cours de cette semaine; il se porte mieux.

Les Beauvau sont à Fontainebleau; les maréchales vont au Raincy aujourd'hui. Celle de Luxembourg en reviendra samedi; nous irons souper à Saint-Ouen. J'y fus avec elle samedi dernier. C'était ma seconde sortie; j'avais soupé le mardi au Carrousel. Je soupai hier chez madame de la Reynière (1) à qui je dis que vous la trouviez la plus belle femme de France; en conséquence elle vous croit l'homme du plus grand mérite; elle est au désespoir de votre départ, et elle ne doute pas que, si vous revenez jamais ici, sa maison ne soit celle qui vous conviendra le mieux; je l'ai bien laissée dans cette persuasion.

Point de ministre de la guerre; on reviendra de Fontainebleau le 16. Voilà l'article qui me regarde et celui de mon pays coulé à fond. Adieu.

LETTRE CCXXX.

Mercredi 25 octobre 1775.

Il n'y a point de courrier, ce qui me déconcerte. Je comptais apprendre aujourd'hui des détails de ce que vous auriez fait, de ce que vous auriez vu.

Le petit Craufurd doit partir, mais je préfère de vous écrire

(1) Madame de la Reynière, née Jarente, nièce de l'évêque d'Orléans, était d'une famille noble de Provence. Elle épousa M. de la Reynière, l'un des fermiers-généraux, et administrateur général des postes.

par la poste : sa tête est bien mal rangée et ne se rangera jamais ; c'est dommage, car il est aimable ; mais je suis bien persuadée, ainsi que vous, qu'il ne peut y avoir de liaisons solides qu'entre les gens raisonnables.

Je soupai hier chez l'Idole ; le prince de Conty y vint manger sa soupe sans se mettre à table ; il alla se coucher tout de suite ; il me paraît bien malade.

Le duc d'Orléans se porte mieux.

La nouvelle d'hier était que M. de Saint-Germain était ministre de la guerre ; il est Franc-Comtois. Il avait commencé par être lieutenant de milice, était parvenu à être lieutenant général (1) ; des dégoûts prétendus ou vrais l'avaient fait quitter .notre service ; il était entré dans celui de Danemark ; des banqueroutes, jointes au changement du ministère, l'en avaient fait sortir et revenir en France, où, par des représentations, des sollicitations, il avait obtenu une pension de douze mille francs ; je saurai ce soir si la nouvelle est véritable.

(1) Le comte de Saint-Germain, né en Franche-Comté dans l'année 1708, avait déjà acquis une grande réputation militaire, lorsqu'à l'affaire de Corbach, en 1760, où il commandait la réserve, il sauva l'armée en soutenant l'arrière-garde, ce qui permit au corps entier de se retirer sur Cassel. Il se crut maltraité par le maréchal de Broglio, qui commandait en chef, et demanda sa retraite du service de France, pour entrer dans celui de Danemark. Il quitta le service de Danemarck en 1774, et se retira dans un village en Alsace. Ayant converti en une somme d'argent la pension que lui faisait le roi de Danemark, il eut le malheur de tout perdre par la faillite du banquier de Hambourg à qui il avait confié sa fortune. Les officiers du régiment de Royal-Alsace, touchés de son sort et convaincus de son mérite, formèrent sur-le-champ entre eux une souscription pour lui faire une pension. Le comte de Muy, alors ministre de la guerre, en ayant été informé, déclara qu'une telle souscription n'était point admissible, mais que le roi assurait à M. de Saint-Germain une pension de 10,000 fr., et le rétablissait dans son ancien grade à son service.

C'est dans ces circonstances favorables qu'à la mort du comte de Muy, Louis XVI le nomma ministre de le guerre ; il y montra de l'intelligence et de la capacité ; mais les intrigues l'obligèrent de quitter le ministère. Il mourut peu de temps après, le 15 janvier 1778.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de Caraman, de Fontainebleau, qui m'apprend la nomination de M. de Saint-Germain. Peut-être vous écrirai-je demain par M. Craufurd : sinon, adieu jusqu'à dimanche.

Je me porte bien.

Jeudi, à six heures du matin.

Je ne sais rien de nouveau de M. de Saint-Germain, sinon qu'il a soixante-cinq ans, qu'il est estimé des troupes; on le dit fort dévot. On croit que M. de Malesherbes a infiniment influé dans ce choix.

Il y a aujourd'hui quinze jours que vous êtes parti, ce sont deux semaines de moins sur ma vie; je consentirais à en retrancher bien d'autres.

Adieu, il faut faire mettre ma lettre à la poste.

LETTRE CCXXXI.

Paris, dimanche 29 octobre 1775.

Enfin, voilà de vos nouvelles; vous savez actuellement que j'ai reçu tous vos billets, et cette lettre-ci sera le cinquième volume de mon journal. Ce ne sera pas le dégoût que je trouverai à l'écrire qui en empêchera la continuation, mais la disette de faits et une sorte de crainte de vous fatiguer. Notre chose publique ne vous intéresse guère, et la mienne particulière vous déplaît; vous me l'avez dit; mais cependant cela ne m'arrêtera pas, et je vous parlerai de moi avec confiance, quand ce sera de ma santé et de ce que je fais; en supprimant ce que je pense, ce que je sens, et les détails domestiques, vous ne me gronderez point. J'ai reçu depuis votre départ une lettre pleine d'amitié de votre cousin (1); j'y ai répondu; j'ai fort envie d'apprendre que vous les avez vus.

(1) Le général Conway.



Je vous ai mandé la nomination de M. de Saint-Germain. Si j'étais diserte comme madame de Sévigné, je vous ferais de beaux récits. Je vous dirais qu'il arriva jeudi au soir, qu'il débarqua à l'auberge, qu'il soupa, que M. de Maurepas l'y vint voir, que le roi remit au lendemain à le voir, qu'il l'a vu vendredi matin. C'est vous dire tout; mais j'y joindrais les circonstances qui ne vous feraient rien, et que je n'aurais pas le talent de rendre agréables et intéressantes. Je crois que le choix de cet homme ne déplaît à personne, excepté à ceux qui étaient ses ennemis particuliers, et que tous les autres, surtout les prétendants à la place, à leur défaut l'auraient nommé; que le maréchal de Contades aime mieux que ce soit lui que MM. de Castries, de Broglio, de Vogué, de Poyanne, du Châtelet, de Breteuil, etc., etc.; et chacun de ceux-là pense de même pour tous les autres. Ce qui est de singulier, c'est que j'ignore encore si l'on a fait quelques changements, et si l'on n'a pas séparé l'artillerie et quelque département de province; quand je le saurai, je vous le manderai.

Je soupai hier à Saint-Ouen; j'y menai la maréchale, parce qu'étant revenue le matin du Raincy (1), elle ne voulut pas faire faire à ses chevaux un second voyage, et moi qui ai beaucoup de considération pour mes petites juments, je ne voulus pas leur faire traîner tant de monde, je pris des chevaux de remise. La compagnie que nous trouvâmes étaient les Stroganoff, M. d'Albaret, l'abbé Raynal et Marmontel, qu'on engagea après le wisk à nous faire la lecture d'une pièce de six cents verts sur l'éloquence; il y a quelques traits assez beaux, mais cependant rien n'est plus ennuyeux.

(1) Magnifique lieu de plaisance appartenant au duc d'Orléans.

LETTRE CCXXXII.

Jeudi, 2 novembre 1775.

Je ne comptais point recevoir de lettres hier; j'appris sans chagrin qu'il y avait un courrier et qu'il n'y avait rien pour moi, c'était dans l'ordre; mais le soir je fus fort fâchée, fort inquiète de toutes les nouvelles que l'on débita. On prétend que M. d'Aranda avait reçu un courrier qui venait d'Angleterre, qui lui apprenait qu'un ancien shérif, dont j'ai oublié le nom, s'était approché de la personne du roi comme il rentrait au parlement, et qu'il avait dit au premier officier de ses gardes de ne pas songer à s'opposer à l'entreprise que l'on allait exécuter, qui était d'enlever le roi et de l'enfermer dans la Tour. Je vous laisse à juger si dans un pays tel que le nôtre cette nouvelle doit paraître absurbe; je crois que vous me le trouverez moi-même en daignant la répéter, et en osant vous la raconter; mais quand on s'est permis une sottise, il ne coûte plus rien d'y en ajouter une autre. Je me suis donc rappelé que pendant votre séjour ici, je vous avais raconté que j'avais rêvé qu'il y avait une conjuration en Angleterre: ce rêve m'est revenu dans l'esprit. Moquez-vous de moi, et s'il y a, non pas une conjuration mais quelque chose qui ait donné occasion à cette prétendue nouvelle, mandez-le-moi (1).

J'aurai ce soir les Grenville (2) et peut-être M. Saint-Paul; c'est ce qui me fait vous écrire dans ce moment, parce qu'ils pourront peut-être me fournir une occasion de vous faire tenir cette lettre.

Notre ministre de la guerre a beaucoup de succès, cela ne

(1) L'éditeur n'a pu rien découvrir au sujet de ce bruit étrange.

(2) M. Henri Grenville, père du feu comte Temple, son épouse, et sa fille, aujourd'hui comtesse Stanhope.

vous fait pas grand'chose ni à moi non plus. Je m'étonne quelquefois de l'inutilité de ma vie, et du peu de différence qu'il y a entre moi et Tonton. Je crois qu'il n'y a que M. Gudin qui soit dans l'enchantement de son existence; pour moi je suis bien éloignée d'y trouver du plaisir, je ne sais qu'en faire; cependant il n'est pas naturel, ou pour mieux dire il n'est pas raisonnable de ne pas savoir employer le temps, surtout quand il en reste bien peu. Vous savez en faire usage, vous avez des goûts en abondance qui vous tiennent lieu d'occupations.

Vendredi.

Nous fûmes hier treize à souper. Les Grenville avaient reçu des lettres, et nous avons aujourd'hui notre gazette, qui confirme ce que je ne croyais qu'un faux bruit. J'attends dimanche avec impatience, j'espère que vous m'apprendrez ce que je dois croire et penser de tout ceci.

Samedi.

Je passai hier la soirée avec madame de Marchais. Vous aurez vos graines de lis au retour de Fontainebleau. Ne voudriez-vous point avoir son portrait, vêtue comme elle était hier, en polonaise, galonnée d'argent, toute prête à danser sur la corde? Oh! c'est une bonne femme, mais bien ridicule, et l'on en est amoureux, cela est ineffable! Je la mettrais sur un écran comme on y met l'Afrique et l'Amérique, et au bas de sa figure, *esquisse du goût du règne de Louis XVI*. Elle continue à me donner les plus belles poires et les plus beaux raisins; mais comme je n'y tâte pas, cela diminue mes scrupules du peu de goût que j'ai pour elle! Mais savez-vous ce que j'aime encore bien moins qu'elle? c'est madame de Scudéri, c'est une femme odieuse; je crois vous avoir déjà écrit qu'elle quêtait l'amitié comme une quêteuse de paroisse. Je me meurs de peur que mes lettres qui vous ont tant choqué

ne ressemblent aux siennes ; si cela est, brûlez-les toutes et qu'il n'en reste aucun vestige.

LETTRE CCXXXIII.

Vendredi 10 novembre 1775.

Couty (1) arriva hier à neuf heures du soir, et je reçus votre lettre du 28 en sortant de table.

Vous avez donc cru pendant quelques moments que j'avais négligé de vous écrire? mais après, vous vous êtes bien moqué de vous-même, et vous vous êtes bien dit que vous n'aviez pas telle chose à craindre avec moi, mais bien le contraire.

Notre gazette d'aujourd'hui parle de votre cousin général Conway; il paraît en grande intelligence avec milord Shelburn ; il me semble qu'ils ne se conviennent guère ; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'informer de votre chose publique, et des choses particulières intéressantes pour vous et les vôtres. Notre ministère à nous autres est tout écloppé ; le Maurepas est revenu à Paris pour un rhumatisme goutteux. Le Turgot devait y revenir pour une franche goutte ; mais on m'a dit ce matin qu'il resterait à Fontainebleau jusqu'au départ du roi ; on prétend qu'il a trois grands projets auxquels il veut travailler sans relâche.

Samedi.

Je fus hier toute la journée dans mon lit ; je vis peu de monde ; milady Henriette (2), qui ne parle point ; les Grenville soupèrent chez moi ; ce sont de bonnes gens, mais pas fort agréables ; le mari est pesant, la femme causeuse. J'avais les

(1) Le frère de sa femme de chambre.

(2) Lady Harriet Stanhope, alors à Paris avec son père, le comte d'Harrington.



deux maréchales, madame de Boisgelin et l'évêque de Mirepoix. Je donnai votre sucre candi, dont on vous remercie, ainsi que l'évêque de son tricot.

Dimanche à deux heures.

Je ne vous questionnerai point, puisque vous me le défendez; mais trouvez le moyen de m'apprendre ce qui vous intéresse. Vous savez que le Maurepas et le Turgot ont la goutte; l'un est parti pour Fontainebleau, l'autre en partira; ce qui fait dire à M. de Bièvre que nos ministres *s'en vont goutte à goutte*.

LETTRE CCXXXIV.

Dimanche 19 novembre 1775.

Faites attention à la date de mes lettres et vous verrez que je réponds sur-le-champ aux vôtres.

Dans la lettre à laquelle vous avez répondu le 13, et que je reçois aujourd'hui, je vous avais parlé d'un rêve que je n'avais point fait; c'était pour vous faire entendre ce que je ne voulais pas vous dire plus clairement; mais vous avez la tête remplie de trop de choses pour que les unes n'effacent pas les autres.

Vous me faites grand'peur; mais je n'ai ouï dire à personne que nous protégerons l'Amérique; je ne le crois pas, mais je suis bien ignorante, ainsi cela ne prouve rien. Je ne puis vous mander que des nouvelles de société; il est bien vraisemblable qu'à Londres on ne se soucie guère de ce qui se passe à Paris. Qu'est-que cela vous fera de savoir que je soupai hier chez madame de Caraman qui est de retour de Roissy? que j'aurai ce soir madame de Grammont, les Beauvau, des diplomatiques, des évêques, et une comédienne nommée madame Suin, que M. de Beauvau veut me faire entendre? que demain je souperai chez ma-



dame de Mirepoix, qui doit revenir de Sainte-Assise, que j'y mourrai peut-être de froid?

Le chevalier de Boufflers est ici; je trouve qu'il a pris de l'esprit de province; il fronde et a l'air de mépriser ce qu'il désirerait, auquel il ne parvient pas; il a plus de talent que de discernement, de tour et de finesse que de justesse; en vérité, à l'examen il y a peu d'esprits dont on soit, et dont on puisse être parfaitement content.

Les Necker vont revenir à Paris. Votre ambassadeur me recherche assez; c'est des diplomatiques celui qui me plaît le plus. Le Caraccioli est un braillard; et pour les Allemands ils ne me plaisent guère.

Si j'étais avec vous, je vous conterais mille bagatelles, mais la peine de les écrire et le peu d'attention que vous y apporteriez me les font supprimer.

L'on m'avait dit que votre neveu l'altesse royale était hors d'affaire, mais j'attendais votre lettre pour le croire; je vous en fais mon compliment et j'en suis ravie.

Je ne saurais trouver un certain plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que c'est un temps perdu pour vous que celui que vous donnez à me lire; chez vous le dégoût est tout à côté des mouvements de la plus grande sensibilité. On est comme on est, on n'est pas plus maître des sentiments qu'on a, des impressions qu'on reçoit, que de tousser, d'éternuer, etc. Ainsi on a tort de rien exiger de personne, on n'en peut obtenir que les *semblants*. Tout ce que je désire, c'est de vous revoir. Adieu.

LETTRE CCXXXV.

Mardi 12 décembre, à deux heures.

Je suppose que ce que je vous ai écrit hier doit vous causer quelques inquiétudes sur ma santé, et que vous ne serez point



fâché d'apprendre de mes nouvelles. Je n'eus point de fièvre hier, je ne me levai qu'à huit heures du soir; je me trouvai plus de force que les jours précédents. Je fis fermer ma porte hier toute la journée, excepté à deux ou trois personnes; vous devinez bien que c'était M. de Beauvau et madame de Luxembourg. J'en userai de même aujourd'hui; demain je continuerai ce bulletin.

A cinq heures.

Je le reprends plus tôt que je ne croyais, mais c'est la surprise de ce que je viens de recevoir qui en est cause; j'ai madame d'Olonne (1) entre les mains; vous voilà au comble de la joie; mais modérez-la, en apprenant que ses galants ne la payaient pas plus cher de son vivant que vous ne la payez après sa mort; elle vous coûte trois mille deux cents livres. Est-il possible que vous ayez donné un pouvoir aussi illimité à votre brocanteur? C'est M. le prince de Conty, a-t-il dit, qui a si extravagamment poussé ce bijou. Ce M. Basan s'offrait de vous le faire tenir par un Anglais dont il prétend être sûr, qui partira vendredi; mais je n'ai pas voulu contrevenir en rien à ce que vous avez prescrit. Mandez-moi à qui vous voulez que je le remette; voulez-vous que ce soit au courrier de l'ambassadeur?

Ah! mon ami, je vois que tous les hommes sont fous, et que celui qu'on croit le plus sage a son coin comme les autres.

Je reçois une lettre de Craufurd toute pleine de vous, c'est-à-dire de sa jalousie contre vous; ce badinage remplit toute sa lettre, à l'exception de la nouvelle que M. Foley a obtenu le consentement de son père pour épouser milady Henriette Stanhope.

C'est en prenant mon thé que je vous écris; la toux m'interrompt, mon secrétaire est d'écho; toute la maison a la grippe,

(1) La belle miniature de madame d'Olonne, par Petitot. Elle se trouve aujourd'hui dans la collection de Strawberry-Hill.

je ne sais combien cela durera. C'est votre maudite ville de Londres qui nous a envoyé cette peste par ses courriers les brouillards; tout le monde est atteint de ce mal, il n'a encore tué personne (1).

LETTRE CCXXXVI.

Mardi 26 décembre 1775.

J'ai manqué à la règle des huit jours; en voici la raison : votre courrier manqua dimanche, c'était comme vous savez la veille de Noël; je devais avoir le soir tout Chanteloup, ce qui faisait un grand fracas dans mon ménage; mes secrétaires étaient occupés et n'ayant point reçu de lettre, je me dispensai d'en écrire. Je connais votre indulgence; d'ailleurs vous ne deviez plus être en peine de ma santé; vous deviez savoir qu'elle était assez bonne; elle est encore meilleure aujourd'hui; j'ai parfaitement bien dormi cette nuit, et je n'ai d'incommodité que mon baptistaire; celle-là est sans remède, il ne peut y avoir que des palliatifs, et le plus souverain de tous, c'est... Vous savez quel il est.

Je vous félicite du plus profond de mon cœur de l'espérance que vous avez de revoir votre ami (2), car je persisterai jusqu'à la mort dans l'erreur de croire qu'il n'y a de bonheur dans la vie que d'aimer et d'être avec ce que l'on aime.

Ma soirée de dimanche se passa fort bien; je donnai à madame de Luxembourg ses étrennes; c'était un immense chapelet de parfilage. Le chevalier de Boufiers m'avait fait un couplet; c'est la traduction de l'*Ave, Maria*. Le voici.

Sur l'air : *De tous les capucins du monde.*

Je vous salue, ô mon amie!
De grâces vous êtes remplie!

(1) Cette maladie avait aussi généralement régné à Londres, sous le nom d'*influenza*.

(2) Le général Conway, au retour de son gouvernement de Jersey.



Le Dieu du goût est avec vous;
Ce lieu retentit de louange,
Pour vous et votre enfant (1) si doux.
Adieu, — je parle comme un ange.

Tout cela reussit fort bien. Le souper était grand et fort bon; nous n'étions que quatorze, nous aurions dû être dix-neuf, mais la grippe fut l'excuse de plusieurs. Comme vous aimez les noms propres et que vous voulez que je croie que ce que je fais et ce que je vois vous intéresse, voici la liste de ma compagnie.

M. et madame de Choiseul; M. et madame de Beauvau; mesdames de Luxembourg et de Grammont; l'archevêque de Toulouse et son frère M. de Brienne; M. de Stainville; l'évêque de Rhodès; l'abbé Barthélemy; le président de Cote; mademoiselle Sanadon et moi. Je me couchai à quatre heures, parce que mesdames de Grammont et de Beauvau restèrent jusqu'à trois heures et demie. Ne me grondez point sur le déréglement de ma conduite; il n'y a que deux choses dangereuses pour moi, les indigestions et l'ennui; les veilles ne me font point de mal; je dors si mal dans la nuit, qu'il n'importe à qu'elle heure je me couche; souvent je ne m'endors qu'à dix ou onze heures du matin; il y a mille ans que je vis comme cela, ce n'est plus la peine de changer.

Les Brienne viennent d'acheter l'hôtel de madame la princesse de Conty cinq cent cinquante mille livres. J'en suis bien aise; mais cependant, comme ils passent huit mois à Brienne, je ne jouirai guère de leur voisinage. C'est assez parler de moi, venons à vous.

Vous ne m'avez point articulé que vous avez reçu les oignons de lis; cependant je le suppose, puisque vous avez écrit à madame de Marchais, et que vous l'appelez *Flore;* je ne l'ai point vue depuis ce temps-là, je soupçonne quelque refroidissement; il y a plusieurs jours qu'elle cesse d'être Pomone pour moi; je

(1) La duchesse de Lauzun.

croyais que le jour de mon souper elle m'accablerait de fruits, et elle ne m'envoya rien.

Votre duchesse de Kingston me paraît une impudente ; elle ne peut pas être punie, à ce qu'on m'a dit, autrement que par le déshonneur, et ce n'est rien pour elle.

Je confierai à M. Saint-Paul votre madame d'Olonne ; il vous la rendra lui-même dans le courant du mois prochain.

L'éloge de Richardson (1) dont vous êtes curieux, ne se trouve que dans les *Variétés littéraires*, qui sont en quatre volumes ; si vous ne les avez pas, et que vous en soyez curieux, M. Saint-Paul pourra vous les porter ; vous aurez le temps, avant son départ, de m'apprendre ce que vous pouvez désirer.

Mercredi.

La dame Marchais est redevenue Pomone : les poires, les pommes et les raisins sont arrivés en abondance ; elle est malade depuis trois semaines et ne vient point à Paris.

On ne parle ici que des nouveaux arrangements dans le militaire ; vous en serez instruit par les gazettes, et sans doute M. de Guignes reçoit les ordonnances. Les mousquetaires sont détruits ; les gendarmes de la garde et les chevau-légers sont réduits à cinquante ; on se scandalise de la préférence qu'on leur a accordée, on l'attribue à la déférence du ministre pour M. de Maurepas dont, comme vous savez, M. d'Aiguillon est le neveu (2). La reine dit à M. de Saint-Germain : Vous avez conservé ces deux troupes, apparemment pour accompagner le roi aux lits de justice? — Non, madame, mais au *Te Deum*.

On voulait que ce ministre demandât le gouvernement de Blaye, vacant par la mort du duc de Lorges. Le roi, a-t-il dit, a trop de dédommagements à faire, pour qu'il doive penser à accorder des grâces. Enfin, que vous dirai-je? ce ministre donne

(1) Par Diderot.

(2) Le duc d'Aiguillon était capitaine-lieutenant commandant des chevau-légers.

très-bonne opinion de lui? c'est dommage qu'il ait faibli sur les chevau-légers; nous verrons bientôt quelle conduite il aura pour la gendarmerie, les invalides et l'École militaire.

LETTRE CCXXXVII.

Paris, mercredi 3 janvier 1776.

L'évêque (1) prétend qu'il vous avait donné sa commission par écrit; qu'elle consistait en trois habits de tricot, noir, violet et rouge, chacun composé de six pièces, ce qui faisait en tout dix-huit pièces; qu'il les voulait de laine, et il pensait que le tout, suivant ceux que l'on reçoit ici, lui coûterait dix louis; qu'au lieu de cela le mémoire du marchand monte à onze cent cinquante-sept livres dix-neuf sous, ce qui fait, par rapport au prix qu'il voulait y mettre, neuf cent dix livres de plus. Au lieu de dix-huit pièces, il y en a trente et une, dont six pour un pantalon auquel l'évêque n'a jamais pensé, et six pour des culottes, séparées des habits. Que faire à cela? ce serait de faire reprendre au marchand toutes ses fournitures, si cela se pouvait. Si le marchand ne le veut pas, l'évêque en passera par là, il les payera, il serait fâché de vous causer le plus petit embarras. Il part dimanche 7 pour son diocèse, il ne reviendra certainement pas avant la fin du mois de décembre 1776.

Je suis on ne peut pas plus fâchée d'avoir été pour ainsi dire l'occasion des soins que vous vous êtes donnés, et de leur mauvaise réussite. Oh! j'en reitère le serment, je ne me chargerai des commissions de personne, et vous ne recevrez par moi nulle importunité; je n'ai point à me reprocher de m'être mêlée de la commission de l'évêque, elle a été de vous à lui, sans que j'en aie eu la moindre connaissance. En voici bien long sur cet article qui m'ennuie à la mort.

(1) L'évêque de Mirepoix, l'abbé de Cambon.

Le comte de Broglio est de retour de Metz; toutes mes connaissances sont rassemblées, je vois plus de monde et j'ai plus de soupers que je ne veux. Ce n'est point une extrême dissipation qu'il me faut; je voudrais que mes journées fussent remplies, mais par la même société et les mêmes occupations; j'ai souvent la pensée de me mettre dans un couvent; ce serait, je l'avoue, une manière d'être enterrée vive. J'aime Pompon (1) et Tonton; l'ingénuité de l'un, l'excessif amour de l'autre, me satisfont peut-être plus que tout ce que je trouve d'ailleurs.

J'ai lu Londres (2); je l'avais sans le savoir; il m'a assez plu; j'avais lu autrefois Burnet avec plaisir, je l'ai voulu relire, il m'a ennuyée. On se trompe bien en écrivant l'histoire de son temps; un demi-siècle passé après les événements les rend bien peu intéressants, il n'y a guère que les lettres, et quelques mémoires écrits par ceux dont ils contiennent l'histoire, qui puissent m'amuser. Burnet ne jouait pas un assez grand rôle dans les faits qu'il nous raconte; ses portraits me plaisent assez, mais las anglicans et les presbtériens sont fastidieux; il n'a pas le défaut, je l'avoue, de faire étalage du bel esprit, et c'est ce qui domine dans tous les livres que l'on fait actuellement, et c'est ce qui me les rend insupportables.

Savez-vous que ce M. Texier, qui vous charme et qui m'a charmée aussi, n'est pas bien dans ce pays-ci, et qu'on a blâmé M. de Guignes de l'avoir reçu chez lui? On ne parle à présent que de M. de Saint-Germain, il a l'estime publique quoiqu'il fasse le malheur de beaucoup de particuliers.

Je me refuse à vous raconter toutes les petites nouvelles de société; il me paraît impossible qu'elles puissent vous interresser; elles me semblent si froides, à moi qui y joue un rôle, que je ne saurais croire qu'elles puissent vous amuser.

(1) Pompon était fils de son secrétaire Wiart, âgé de quatre ans, à qui elle avait permis de vivre avec son père dans sa maison.

(2) *Londres*. C'est un tableau de cette ville, en 3 vol. in-8° par M. Grosley, avocat de Troyes en Champagne.



Je ne vois plus les Grenville, je les ai laissés là, je ne comprends pas ce qu'ils font à Paris, et qu'est-ce qui a pu les déterminer à quitter Nancy, où ils avaient de la société, pour venir dans un lieu où ils ne connaissent personne.

LETTRE CCXXXVIII.

Dimanche 25 février 1776.

Vous aurez été étonné, en recevant madame d'Olonne, que je ne l'aie pas accompagnée d'une lettre; mais j'ai des temps de stérilité; j'étais dans cet état au départ de M. Saint-Paul, je crois que mes insomnies y contribuent; elles attaquent la mémoire; je m'aperçois sensiblement de l'affaiblissement de ma tête; mais à quoi bon en parler? on s'en apercevra assez sans que j'en avertisse. Vous avez raison, j'ai tort d'annoncer des projets de retraite, ils ne peuvent rien faire à personne; c'est vouloir forcer ceux à qui je les communique, à les combattre, c'est vouloir occuper de soi. Vous êtes souverainement raisonnable, tous vos conseils sont bons, et partent d'un intérêt véritable et bien entendu; il est malheureux que l'Océan nous sépare, tout autre genre de distance serait surmontable; mais à quoi servent les regrets?

Vous voilà donc quitte de la goutte! puisque vous ne pouvez pas vous en délivrer, je la trouverais mieux placée dans cette saison-ci que dans le mois de septembre ou d'octobre; ne le pensez-vous pas? Je suis persuadée que vous observez le régime convenable; je suis ravie que vous soyez à Londres; j'estime fort votre Strawberry-Hill, mais l'air n'y est-il pas fort humide, et la retraite ne vous rend-elle pas un peu sauvage?

Le temps s'avance à grands pas où toutes mes connaissances et mes amis abandonneront Paris : les Choiseul pour Chanteloup, les Beauvau le 1[er] avril pour leur quartier; les Broglio iront à

Metz, les Caraman à Roissy; il ne me restera que madame de la Vallière. D'où vient suis-je sujette à l'ennui? D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui m'amuse, et un si petit nombre de gens qui me plaisent? C'est peut-être parce que je manque de raison et de bon sens; mais dépend-il de moi d'en avoir davantage? Je vois très-clairement que c'est une sottise de se plaindre, parce que cela ne remédie à rien. Quand je pense à la retraite, je sens bien que l'ennui m'y suivrait et deviendrait peut-être plus grand; mais il y aurait de moins une certaine honte et humiliation qu'on éprouve au milieu du monde, et que l'on n'éprouve pas quand on est environné de gens qui ne sont pas plus heureux que nous. Enfin on n'est point maître de ses pensées et de ses sentiments; on l'est jusqu'à un certain point de sa conduite et de ses actions; on peut l'être de ses paroles, mais il est fâcheux de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense et de n'oser ouvrir son âme à personne; et je conviens que cela est nécessaire, parce que, tout bien examiné, on doit être persuadé qu'on n'a point d'amis, *vous excepté*, et ce n'est point un compliment. Mais de quelle ressource pouvez-vous m'être? ne vaudrait-il pas autant être dévote? cela vaudrait mieux. Mais voilà encore ce qui ne dépend pas de soi.

Je suis véritablement fâchée de ne vous avoir pas écrit par M. de Saint-Paul; ce qui m'en console, c'est que ce que je vous aurais mandé ne vous aurait pas beaucoup intéressé; je ne suis point comme était madame de Sévigné qui parlait de tout avec chaleur, parce qu'elle s'intéressait à tout; si j'ai quelque vivacité dans la conversation, dans les disputes, elle est passagère, et je retombe promptement dans la froideur et l'indifférence. Cette façon d'être tient aux organes, ils sont en moi très-faibles.

Nous attendons, mardi ou mercredi, M. de Guignes (1); son arrivée produira des sujets de conversation. Nous n'en manquons pas présentement; MM. de Saint-Germain et Turgot en

(1) Revenant d'Angleterre.

fournissent d'amples matières; il y a des subdivisions à l'infini dans chaque parti; les encyclopédistes, les économistes forment des religions avec différentes sectes. C'est ici pour le moins comme chez vous, et je suis certainement beaucoup plus neutre que vous ne sauriez l'être. M. le prince de Conti ne manque aucune séance au parlement, et il se porte beaucoup mieux; cette occupation lui était nécessaire.

Je vous mandais, dans ma dernière lettre, combien j'étais contente de madame la maréchale de Luxembourg : je n'en dirai pas autant aujourd'hui; les jours avec elle se succèdent, mais ne se ressemblent pas; peut-être demain cela ira-t-il bien. Je soupe ce soir tête à tête avec la maréchale de Mirepoix, c'est un petit réchauffé qui ne sera pas suivi de beaucoup de chaleur. La grand'maman est tout ce que je connais de plus parfait, son départ me sera fort sensible. Je suis fort contente de son mari; s'ils n'allaient qu'à vingt lieues de Paris, ce serait un grand bonheur pour moi, mais soixante et tant rendent le voyage impossible.

Avez-vous lu les *Anecdotes sur la vie de madame Du Barry?* presque tous les faits sont vrais.

Parlez de moi à M. Conway, je parle beaucoup de lui avec milord Stormont. Je ne vois point la milady Barymore (1). Je sais qu'elle ne parle point encore de son départ, j'ignore avec qui elle vit.

Je voudrais bien vivre avec vous.

(1) Lady Émilie Stanhope, fille du comte d'Harrington, et mère du comte de Barrymore. Le duc de Lauzun, dans ses Mémoires, la range au nombre de ses *conquêtes*.

LETTRE CCXXXIX.

Dimanche 3 mars 1776, à 2 heures après midi.

Je préviens l'arrivée du facteur; s'il m'apporte une lettre j'y répondrai, s'il ne m'en apporte pas, je ne prétends pas me dispenser de vous écrire.

M. de Guignes arriva avant-hier à minuit, il avait essuyé un passage affreux, sa voiture cassa, versa et roua un de ses gens; il fut hier matin à Versailles; nous verrons ce qui arrivera. Il n'a point encore de successeur. Ce temps-ci est curieux; on peut parier presque sur tout, le pour ou le contre. On fait des édits, on en refuse l'euregistrement; on fait des remontrances, qu'en résultera-t-il? retirera-t-on les édits? y aura-t-il un lit de justice? les paris sont ouverts.

Il y eut jeudi à l'Académie la réception de l'archevêque d'Aix (1), pour remplacer l'abbé de Voisenon (2). Hier M. Collardeau (3) fut élu à la place de M. de Saint-Aignan (4). Je crois que vous êtes peu curieux de toutes les belles haran-

(1) L'abbé Boisgelin de Cicé.

(2) Un abbé plus connu par son talent à composer des opéras comiques que par des sermons. Voici son épitaphe faite par Voltaire :

> Ici gît, ou plutôt frétille,
> Voisenon, frère de Chaulieu :
> A la Muse vive et gentille
> Je ne prétends pas dire adieu,
> Car je m'en vais au même lieu,
> Comme cadet de la famille.

(3) Auteur de *Caliste*, d'*Astarbé*, tragédies, et de quelques belles poésies. Il mourut fort regretté, peu de semaines après la date de cette lettre, et avant d'être reçu à l'Académie française.

(4) Le duc de Saint-Aignan, qui était parvenu à l'âge de quatre-vingt-douze ans.



gues qui s'ensuivront. Voici une épigramme que je leur préfère.

Quelqu'un, dit-on, a peint Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Cela ferait un vrai calvaire,
S'il n'y manquait le bon larron.

Ce temps-ci produit une infinité de bons mots ; je me reproche de ne les pas retenir pour vous les mander, mais je perds la mémoire ; les insomnies en sont cause ; de plus, depuis quatre jours j'ai un rhume de cerveau qui m'offusque la tête ; je suis comme la chanson de M. Chauvelin, *j'écoute sans entendre, je regarde sans voir*. Ah ! je ne regarde pas !

Êtes-vous parfaitement guéri de votre goutte ? Je commence à craindre de n'avoir pas de vos nouvelles aujourd'hui. Vous aurez dû recevoir, mardi ou mercredi, votre madame d'Olonne ; je ne le saurai que dans huit jours. Je commence à être embarrassée quand je vous écris ; que puis-je vous mander qui vous intéresse ? rien, ce me semble. Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier ; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc., et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connaît peut-être pas chez vous), qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle*, parce qu'elle ne se fane jamais. Ceci est l'emblème de mon âme, dont il résulte une grande privation de pensées et d'imagination ; mais où il reste une grande constance d'estime et d'attachement.

On disait ces jours passés qu'il paraissait un nouveau volume des Lettres de madame de Sévigné ; vous croyez bien que j'étais bien pressée de l'avoir ; mais c'était une nouvelle édition du neuvième tome, qui commence par des lettres du cardinal de Retz, de M. de la Rochefoucault, et où il y en a plusieurs de

madame de la Fayette, quelques-unes de madame de Grignan, d'autres de madame de Sévigné, et beaucoup de madame de Coulanges, dont l'esprit ne me plaît point du tout; on y découvre de la vanité, des airs, nul sentiment, enfin tous les défauts que l'on rencontre dans le grand nombre des gens avec lesquels on vit. Relisez ce volume. Madame de la Fayette avait des vapeurs; je me trouve beaucoup de conformité avec elle. Le style de M. de la Rochefoucauld me plaît. Pour celui de madame de Sévigné, il est unique et d'un agrément qui ne ressemble à rien.

Je vous envoie de nouveaux vers de Voltaire (1), ils ont ici de grands succès; je les trouve bien, mais je n'en suis pas charmée.

Mais à propos, je le suis de votre lettre à madame de la Vallière, elle est très-jolie, elle la montre à tout le monde. J'ai un tonneau établi chez elle, que la grand'maman a fait venir de Chanteloup; c'est un indice que je n'y retournerai pas; mais je m'afflige de ce que leur départ s'avance à grands pas; je ne sais pas si ces gens-là m'aiment, mais ils me sont bénévoles, on ne peut guère rien espérer de mieux.

Le facteur n'arrive point, l'heure se passe, il est vraisemblable que je n'aurai rien à ajouter.

A quatre heures.

Voilà le facteur. Votre lettre n'exige pas beaucoup de réponse. J'ai tort de vous avoir annoncé que j'écrirais par M. de Saint-Paul; mais quand je veux parler nouvelles, la plume me tombe des mains; premièrement, parce que je ne sais pas raconter, et puis que ce que je raconterais ne m'intéresse point; et ce qui est encore bien plus certain, c'est l'assurance où je suis que ce que je pourrais vous mander ne vous intéresserait point du tout : tout ce qui s'est passé devant vos yeux pendant

(1) Ces vers sont intitulés *Le Temps présent.*

vos séjours ici ne vous a pas fait plus d'impression que la lanterne magique. Les choses qui pourraient peut-être vous intéresser sont celles dont je suis le moins instruite, et qui exigeraient le plus de connaissances et de vérité, et dans ce temps-ci, le faux et le vrai se débitent également, et ce que je crains le plus, c'est de dire des faussetés. Je comprends que les détails de société doivent devenir en l'absence comme étaient pour vous mes détails domestiques, c'est-à-dire, ennuyeux. Que faut-il donc faire, ne pouvant parler ni des autres ni de soi? faire des gazettes? Je n'en ai plus le talent. Ce qui me fâche, c'est que votre goutte ne soit pas entièrement dissipée. Vous avez bien tort, si vous croyez que je ne vous plains pas et que je fasse comparaison de l'insomnie aux douleurs; ah! mon Dieu, non, j'en sens la différence.

LETTRE CCXL.

Lundi 4 mars 1776.

Je veux réparer le tort que j'ai eu de ne vous pas écrire par M. de Saint-Paul. Il partira jeudi un certain baron suédois, envoyé du roi de Suède, qui vous rendra cette lettre; je n'ai pu retenir son nom (1), mais il n'importe. Je vous ai mandé l'arrivée de M. de Guignes, vendredi à minuit; le lendemain, samedi, il fut à Versailles; il a vu le roi, et lui remit une lettre; le roi rougit, ne lui fit pas mauvaise mine et ne lui parla pas; il était dans la foule des courtisans; on n'infère rien de cette première entrevue. La cour était nombreuse, il y avait les députés du parlement qui venaient demander au roi quel jour il assignerait pour répondre aux remontrances (2) qu'ils lui appor-

(1) Le baron de Nolken.

(2) Les remontrances du parlement de Paris contre les réformes de M. Turgot



taient ; le roi, avec un visage sévère, leur dit qu'il voulait la grande députation et qu'il leur assignerait le jour.

Tout le monde est persuadé qu'il y aura un lit de justice ; le comte de Broglio a parié contre moi qu'il n'y en aurait point.

L'on m'apporte dans le moment les harangues de l'Académie ; comme elles ne vous coûteront point de port, je vous les enverrai.

L'épigramme que je vous ai envoyée, que je croyais nouvelle, est ancienne.

Je ne vous ai point dit que ce fut chez l'Idole que M. de Guignes débarqua en arrivant ; elle avait un grand souper où étaient son prince (*de Conti*), M. et madame de Beauvau, M. le duc de Choiseul, madame de Grammont, madame de Luxembourg, madame de Lauzun, madame d'Usson, le marquis de Laval, l'archevêque de Toulouse et plusieurs autres ; ce dernier ne se porte point bien, sa poitrine, son ambition ne sont pas en bon état ; il est ami du Turgot, du moins en apparence, mais peut-il y avoir de l'amitié entre les ambitieux ? On ne sait ce que tout ceci deviendra : il paraît impossible que le Turgot ne succombe, il ne sait ce qu'il fait (1). Le Maurepas est la faiblesse même. Le Saint-Germain, dont on avait bonne opinion, indépendamment qu'il est assez malade, ne soutient pas l'idée qu'il avait donnée de lui ; le choix qu'on a fait de M. de Mont-Barrey pour être en quelque sorte son adjoint marque peu de discernement ; c'est un homme très-borné, d'une naissance très-médiocre, et sans aucun mérite distingué ; nous n'avons personne qui ait le sens commun. Ceux qui nous gouvernent présentement rendent leurs prédécesseurs considérables, et les font regretter.

(1) Ceux qui désirent avoir une juste idée de cet homme d'État, sur qui madame du Deffand s'était formé de si fausses idées, peuvent consulter sa Vie, par M. de Condorcet, où l'on trouve non-seulement un récit des événements de sa courte et vertueuse existence, mais aussi un exposé de ses projets, de ses principes et de sa façon de penser, tant comme homme d'État, que comme philosophe et métaphysicien.



Mardi 5.

J'ai envoyé chercher toutes les ordonnances de M. de Saint-Germain, moins pour vous, à qui elles ne feront rien, que pour M. Conway, qui ne sera peut-être pas fâché de les voir.

Je n'ai rien appris de nouveau hier. J'ai lu les harangues: c'est bien abuser de la parole.

Je donne à souper ce soir à madame de Roncherolles (1) et à M. Francés, lesquels sont très-*turgotins*, c'est ainsi qu'on les appelle, car *turgotistes* les rendrait trop fameux, cela leur donnerait l'air d'une secte; à eux n'appartient pas tant d'honneur. Adieu jusqu'à demain.

Mercredi 6.

Il y a eu hier bien des *on dit*, qui sont sans vérité, et même sans vraisemblance. On dit qu'on propose au chancelier Maupeou, pour qu'il donne sa démission, un million, et de faire son fils aîné duc et pair; la place de chancelier serait pour M. de Malesherbes; cela est absurde.

On dit qu'on veut supprimer deux places de gentilshommes de la chambre, et deux de capitaines des gardes; autre absurdité. Le roi n'a point encore dit quel jour il signifierait sa volonté, et les paris subsistent. Je commence à croire que je pourrais bien perdre et que le parlement cédera; ce qui est de certain, c'est que le Turgot ne cédera pas; il n'y a pas d'homme plus entreprenant, plus entêté, plus présomptueux; son associé, Malesherbes, va comme on le pousse. On dit de nos trois ministres : le Turgot ne doute de rien, le Malesherbes doute de tout, et le Maurepas se moque de tout, et chacun pense qu'un tel gouvernement ne peut subsister. Venons aux faits vrais.

Il y a eu avant-hier un duel entre le prince de Salm (1) et un

(1) La fille de M. Amelot, ministre de l'intérieur.

(2) Le prince Frédéric de Salm.

M. de Lanjamet (1), officier dans le régiment du roi. L'affaire se conte différemment; mais comme il y a un grand nombre de témoins, on ne tardera pas à en savoir la vérité. La querelle fut occasionnée par le jeu : Lanjamet était le débiteur; il était convenu de payer à un terme qui n'était point expiré; il sut que le prince tenait de fort mauvais propos; il chercha de l'argent et s'acquitta, et rencontrant le prince dans les Tuileries, il le traita très-mal. Ils sortirent pour s'aller battre sur le rempart, où il y avait beaucoup de monde. M. de Salm fut suivi de deux hommes, dont l'un, dit-on, était son valet de chambre, et l'autre, un maître en fait d'armes. Lanjamet lui demanda pourquoi ces gens-là le suivaient; le prince, sans lui répondre, tira son épée; on prétend que celui-ci avait un gros manchon devant lui; Lanjamet lui proposa de se déshabiller; l'autre, sans répondre, alla sur lui; on prétend que la pointe de l'épée de Lanjamet trouva de la résistance; ce qui est de sûr, c'est que Lanjamet tomba, et que le prince l'aurait tué par terre si Lanjamet ne s'était saisi de son épée et ne l'eût cassée; on prétend que le maître en fait d'armes, quand il vit Lanjamet par terre, criait au prince : plongez votre épée. Lanjamet se relevant fut sur le prince, qui n'avait plus d'épée et le poursuivit; il était comme un enragé; le prince a eu quelques légères blessures. Une madame de Créqui, amie de la princesse de Salm, fut lui rendre visite, ne sachant rien de l'aventure de son fils; sa mère lui dit qu'il était incommodé; elle demanda à le voir; on lui fit quelques difficultés; elle insista; le prince était dans son lit; elle lui demanda pourquoi on avait fait difficulté de la laisser entrer : c'est, dit-il, qu'il y a des tableaux fort obscènes dans ma chambre; bon, dit-elle, qu'est-ce que cela fait, je suis si vieille; je sais que ce sont les impuissants qui aiment les peintures malhonnêtes, et que ce sont les poltrons qui veulent

(1) M. de Lanjamet était le fils cadet d'une bonne famille de Bretagne.

toujours se battre. Elle ne savait rien de l'aventure, ce qui a rendu ce propos plaisant.

J'ai fait copier hier des vers que j'ai trouvés jolis et que je vous envoie ; c'est une invitation à dîner que fit Voltaire à Destouches après la représentation de sa pièce du *Glorieux*.

INVITATION A DINER.

Auteur solide, ingénieux
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être ;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive tant souhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

M. le prince de Conti se porte beaucoup mieux ; il se distingua dans l'affaire du parlement, et le mouvement qu'elle donne à son sang lui a fait plus de bien que le régime et les remèdes.

Sachez-moi gré de cette lettre ; plus elle est détestable, plus vous me devez de reconnaissance.

LETTRE CCXLI.

Paris, dimanche 17 mars 1776.

J'ai chez moi mes neveux (1) ; ils sont dans mon antichambre, j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser, et comme Wiart les mènera promener, je veux prévenir l'arrivée du facteur pour n'avoir qu'un mot à ajouter à la réponse que

(1) Les petits-fils de son frère, le comte de Vichy.

j'aurai à vous faire, et qu'on les emmène ; j'espère recevoir de vos nouvelles ; votre santé n'était pas assez raffermie pour que je sois entièrement exempte d'inquiétude.

Il parut hier cinq édits et six ordonnances. Lundi nous aurons la relation du lit de justice (1) ; si vous en êtes curieux, mandez-

(1) Tenu à Versailles, le 12 mars 1776, à l'occasion des édits portant suppression de la corvée dans la construction et l'entretien des grandes routes, etc. Les réclamations des parlements furent si fortes que le roi se vit contraint de retirer les édits. Une lettre de Walpole, adressée au docteur Gem, montre qu'il ne pensait pas comme son amie madame du Deffand sur les deux ministre Malesherbes et Turgot.

« ..... Nous avons eu presque toujours les mêmes sentiments politiques, et je crains bien que vous ne mouriez avec vos opinions ; pour moi, je dois vous avouer que j'en ai entièrement changé : loin d'être partisan zélé de la liberté, je n'admire plus que le despotisme. Vous me demanderez naturellement qu'elle place j'ai obtenue, ou quel cadeau j'ai reçu : ce sont, en Angleterre, les secrets des conversions politiques ; mais comme la mienne est d'origine étrangère, elle ne me rendra pas plus riche ; en un mot, c'est *la relation du lit de justice* qui a operé ce miracle. Quand on trouve deux ministres (MM. *Malesherbes et Turgot*) assez humains, assez vertueux, assez excellents pour ne s'occuper que du bien-être et du soulagement du peuple, quand un roi prête l'oreille aux avis de deux hommes aussi précieux, et qu'un parlement s'oppose, par les motifs les plus ignobles et les plus intéressés, au bien qu'on veut faire, ne dois-je pas changer d'opinion et approuver le pouvoir absolu ? Ou bien, puis-je, en conservant les mêmes sentiments, ne pas en changer l'objet ?

« Oui, monsieur, je suis indigné de la conduite du parlement. On serait tenté de le croire anglais. Je suis scandalisé des discours de *l'avocat-général* (*Séguier*), qui défend les intérêts odieux de la noblesse et du clergé contre les cris et les plaintes des pauvres, et qui emploie sa criminelle éloquence à pervertir la bonté d'un jeune prince par des vues personnelles, et à lui faire sacrifier la masse de ses sujets aux priviléges de quelques-uns. Mais qu'ai-je appelé éloquence ? Les fumées de l'intérêt ont tellement obscurci sa rhétorique, qu'il tombe dans le galimatias le mieux conditionné. Il dit au roi que la taxe proposée sur les propriétaires des terres atteindra les pauvres comme les riches. Je voudrais bien savoir quelles sont les propriétés des pauvres. Les pauvres ont-ils des terres ? ceux qui ont des terres sont-ils les pauvres ? sont-ce les pauvres qui souffriront de la taxe, sont-ce les malheureux laboureurs enlevés à leurs familles affamées pour aller travailler sur les routes ? Mais il n'y a qu'une éloquence criminelle qui puisse trouver et donner une raison pour prolonger de tels abus. — L'avocat-général dit au roi qu'ils sont

le-moi, je vous enverrai tous ces fatras par la première occasion.

« *presque consacrés par l'ancienneté* ». — C'est tout ce qu'on peut dire en faveur de la noblesse, *elle est consacrée par l'ancienneté :* ainsi la longue généalogie des abus les rend dignes de respect.

« Ses arguments ne sont pas moins pitoyables, quand il cherche à éblouir le roi sur les grands noms de Henri IV et de Sully, de Louis XIV et de Colbert, qu'une bouche vénale a pu seule comparer entre eux. Mais fussent-ils tous quatre également vénérables, cela ne prouverait rien. Les bons rois et les bons ministres, s'il en fut jamais de tels, peuvent s'être trompés et avoir fait le mieux qu'ils ont pu. Ils n'eussent pas été bons, s'ils avaient voulu que leurs erreurs fussent respectées, même après avoir été reconnues.

« Enfin, Monsieur, je pense que cette résistance du parlement à l'admirable réforme préparée par MM. Turgot et Malesherbes est plus scandaleuse que le plus féroce caprice du despotisme. J'oublie ce qu'était une nation qui refusa la liberté lorsqu'elle lui fut offerte. Cette opposition à une si noble mesure est plus condamnable. Tout un peuple peut bien refuser le bonheur, mais ces magistrats prévaricateurs s'opposent au bonheur des autres, au bonheur de plusieurs millions d'hommes, et de la postérité! — N'ont-ils pas à moitié absous le chancelier Meaupeou de les avoir opprimés? Pour vous, Monsieur, blâmerez-vous encore mon apostasie ? ne suis-je pas justifié à vos yeux ? Je ne vois pas l'ombre d'une idée juste dans les discours de M. Séguier, hormis lorsqu'il propose d'employer les soldats à réparer les routes et de faire contribuer les voyageurs aux frais de leur entretien, quoique en France, où le luxe est moins extravagant qu'en Angleterre, je pense que les voyageurs ne suffiraient pas aux dépenses des routes. Ainsi ce moyen est comme un autre que l'avocat-général présente au roi, en lui avouant modestement qu'il le croit impraticable.

« Pardonnez-moi, Monsieur, de vous causer un aussi long dérangement; mais je ne pouvais respirer, tant j'étais blessé de voir une telle abjuration de principes dans la conduite d'un parlement dont le rétablissement m'a fait plaisir. Pauvre espèce humaine! élèvera-t-elle toujours des serpents dans son sein? Dans un pays elle choisit ses représentants qui se vendent avec elle. — Dans les autres, elle honore les despotes. — Dans celui-ci, elle résiste au despote lorsqu'il consulte le bien de ses sujets. Peut-on s'étonner que le genre humain soit malheureux, quand les hommes sont ainsi faits! Les parlements montrent un patriotisme fanatique lorsqu'il s'agit de l'esclavage ou de la ruine de l'Amérique ; ils se soulèvent quand on va affranchir leur pays ; je ne m'étonne plus de cette opinion que le diable s'attache toujours à nos pas. Sans doute ceux qui l'ont imaginée ne pouvaient comprendre comment, sans l'intervention d'une furie, les hommes pourraient se montrer aussi *cruels* les uns en-

M. et madame Necker se préparent à un voyage en Angleterre; ils partiront la semaine de Pâques, et ils assurent qu'ils seront ici de retour à la fin de mai; si vous voulez faire venir quelque chose d'ici, mandez-le-moi.

Peut-être votre ambassadeur ira-t-il aussi faire un tour à Londres, il en a grande envie. J'ai eu la visite de milady Dunmore (1), elle m'a rappelé qu'elle m'avait vue plusieurs fois pendant le séjour que fit ici M. le duc de Richmond, je ne m'en souvenais guère. M. Collardeau a été élu à l'Académie pour remplacer M. de Saint-Aignan; on dit qu'il mourra avant sa réception. Fréron est mort, on a donné le privilége de sa feuille à sa veuve. Nous aurons incessamment un roman, commencé par madame de Tencin et fini par madame Élie de Beaumont (2); elle me vint voir l'autre jour, et elle m'a promis le premier exemplaire; s'il paraît avant le départ de M. Necker, il vous le portera.

M. de Guignes, depuis son arrivée ici, n'a point quitté Versailles; il n'a pas encore pu obtenir d'audience, cela n'est pas un trop bon signe.

Nous sommes en plein jubilé, je ne m'en aperçois pas beaucoup.

Je fus jeudi dernier à la comédie chez madame de Montesson; la pièce était de sa composition; elle a pour titre *la Femme sincère*. Ce n'est pourtant pas une pièce de caractère, c'est une femme qui fait un aveu à son mari dans le genre de la princesse de Clèves. Ce spectacle n'a pas réveillé en moi le goût de cet amusement. Je ne lis plus que des romans, je viens de lire les *Malheurs de l'amour*, par madame de Tencin, qui

vers les autres. Ne pensez-vous pas que si cette idée n'eût pas été trouvée, elle serait venue à l'occasion du partage récent de la Pologne? Adieu. »

(1) La comtesse douairière de Dunmore.

(2) *Les Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre.*

est bien écrit, mais qui n'inspire que de la tristesse, et un autre qu'on appelle *Ernestine*, par Mlle Riccoboni, qui m'a fait beaucoup de plaisir ; lisez-le, je vous en prie ; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Je n'ai pas de quoi vous entretenir jusqu'à l'arrivée du facteur, je vais l'attendre.

Le voilà arrivé ; vous n'êtes point quitte de votre goutte ; ces retours m'inquiètent et je n'aime point du tout qu'elle grimpe si haut.

Vous me donnez des louanges dont je suis bien indigne, vous me jugez mal sur tous les points. Je ne suis point difficile, je m'accommoderais de l'esprit de tout le monde, si tout le monde n'était pas ridicule. Je pense comme Despréaux :

> Chacun pris en son air est agréable en soi.

Il n'y a que l'affectation, la prétention et le ridicule qui me choquent, et l'on ne trouve que cela. Je m'aperçois très-sensiblement que je perds petit à petit toutes les facultés de l'esprit ; la mémoire, l'application, la facilité de l'expression, tout cela me manque au besoin. Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point, et je le sais par moi-même ; je n'exige point des autres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai point pour eux ; ce qui s'oppose à mon bonheur, c'est un ennui qui ressemble au ver solitaire et qui consomme tout ce qui pourrait me rendre heureuse. Cette comparaison exigerait une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette pensée.

Il paraît des lettres sur les Chinois, à la suite desquelles on a mis les lettres du chevalier de Boufflers avec une épître à Voltaire, et la réponse qu'on a déjà vue ; j'ai relu la réponse avec plaisir. On demandait l'autre jour à quelqu'un s'il avait lu les seize volumes de l'abbé de Condillac sur l'éducation. Ah ! mon Dieu non, dit-il, *je m'en tiens au dix-septième*. Vous comprenez quel il est, c'est le prince (1).

(1) Le duc de Parme, de qui l'abbé de Condillac avait été le précepteur.



Ne dites point de mal de votre lettre à madame de la Vallière, je l'ai lue une seconde fois, et je vous assure qu'elle est très-jolie.

Si votre édition du neuvième tome de madame de Sévigné n'est pas plus ancienne que 1731, c'est la même que la mienne. Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges, je n'ai point de style; mais si l'on voulait absolument m'en supposer, il aurait plus de rapport à celui de madame de La Fayette qu'à celui de madame de Sévigné.

LETTRE CCXLII.

Jeudi, 21 mars 1776.

Je vous plains de l'envie qui me prend de vous écrire. Je me suis fait relire votre dernière lettre; si ce n'est pas un chef-d'œuvre de bon français, c'en est un d'un excellent anglais. Aux louanges près que vous m'y donnez, tout le reste est très-vrai, très-approfondi, et d'un esprit très-éclairé; mais quel profit en puis-je faire? Avons-nous du pouvoir sur nous-mêmes? Si cela était, tous les gens d'esprit seraient heureux. Je commence par vous, et je vous demande si vous êtes heureux. J'ai peine à le croire. Cependant il ne faut pas toujours juger des autres par soi-même. Moi, par exemple, quand mon âme est sans sentiment, je suis sans idées, sans goût, sans pensées, je tombe dans le néant que j'appelle ennui. S'il suffisait du raisonnement et de la réflexion pour se rendre heureux, on verrait tout le contraire de ce qu'on voit, car tous les jours, en examinant le monde, je vois que ce sont les sots qui sont les plus contents des autres et d'eux-mêmes, et qui savent le mieux se suffire. Vous vous êtes tant moqué de moi sur le cas que je faisais de l'amitié, qu'à la fin vous m'avez persuadée; mais en détruisant mes illusions, je ne sais rien mettre à la place;

c'est, je crois, un bonheur de prendre pour or les feuilles de chêne. J'ai ri de la récapitulation que vous me faites de tous mes bonheurs; celui d'une longue vie, par exemple; vous saurez peut-être un jour ce qu'il en faut penser. A l'égard de la considération dont je jouis, de l'estime qu'on a pour moi, des empressements qu'on me marque, je dis comme Aman dans *Esther* :

> De cet amas d'honneurs la douceur passagère
> Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
> Mais Mardochée, etc.

En fait de connaissances, de liaisons et d'amis, ce n'est pas le nombre qui satisfait. Voilà ce qu'il m'a pris envie de vous dire aujourd'hui; vous voilà quitte de moi pour ce moment.

Je vais faire copier une lettre de Voltaire qu'il a envoyée à M. de Malesherbes (1), où vous verrez qu'il soutient bien son caractère; c'est à propos d'un arrêt du parlement qui a condamné au feu un livre intitulé : *Contre les droits féodaux* (2).

(1) Cette lettre était adressée à M. de Boncerf, auteur du livre intitulé : *Les inconvénients des droits féodaux*. M. Boncerf était premier commis de M. Turgot.

(2) C'est la brochure dont il a été parlé plus haut. Elle était destinée à disposer les esprits de la classe moyenne du peuple pour une partie des projets libéraux et patriotiques de M. Turgot; elle fut condamnée, d'une commune voix, par le parlement de Paris, comme « injurieuse aux lois « et coutumes de la France, aux droits sacrés et inaliénables de la cou- « ronne, et au droit des propriétés des particuliers; comme tendant à « ébranler toute la constitution de la monarchie, en soulevant tous les « vassaux contre leurs seigneurs et contre le roi même, en leur présen- « tant tous les droits féodaux et domaniaux comme autant d'usurpa- « tions, de vexations et de violences, également odieuses et ridicules, et « en leur suggérant les prétendus moyens de les abolir, qui sont aussi « contraires au respect dû au roi et à ses ministres, qu'à la tranquillité « du royaume. »

Samedi 23.

Il paraît deux volumes de votre Shakspeare; on dit qu'il en aura seize : le premier contient une épître à notre roi, l'institution et la description du jubilé en l'honneur de Shakspeare; et l'histoire de sa vie écrite très-longuement et très-ennuyeusement; je n'ai encore rien lu de la traduction de ses pièces. La première est Othello, dont l'abbé Barthélemy est très-content; mais tous les jours je me confirme à ne m'en rapporter au jugement de personne, non pas que je croie avoir plus de goût; mais du moins je ne juge que d'après moi, que par l'impression que je reçois, et jamais par des règles que je ne sais point.

J'imagine que votre ambassadeur accompagnera les Necker dans leur petit voyage; j'aurai quelque regret de leur absence; je soupe avec eux deux fois la semaine, le lundi chez eux, le jeudi chez moi. Je trouve de l'esprit à votre ambassadeur, beaucoup de politesse et de noblesse; c'est de nos diplomatiques celui qui vaut le mieux sans nulle comparaison; vous vous connaissez peu l'un et l'autre; mais ce qui doit vous prévenir en sa faveur, c'est l'amitié qu'il a pour votre cousin. Je crois que le Caraccioli crèvera bientôt; il a une abondance de flegmes, de paroles, qui le suffoquent. On n'est point fâché de le connaître, de le rencontrer, de l'avoir chez soi, mais cependant il fatigue, il assomme. Il a d'abord été fort épris de madame de Beauvau, et elle de lui, mais cela est fort refroidi. L'objet de sa vénération c'est d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi.

Le départ des Choiseul avance à grands pas, ce sera le mardi de Pâques; je les verrai jusqu'à ce jour-là le plus souvent qu'il me sera possible; quand toutes mes connaissances seront dispersées, je me dévouerai à la solitude et au tête-à-tête de ma compagne qui, tout au plus, est tant soi peu au-dessus du rien; il m'arrive même quelquefois de la croire au-dessous.

Jouissez du bonheur de vous savoir passer de tout, contemplez votre madame d'Olonne, ou faites..... je ne sais pas quoi, car je ne saurais avoir aucune idée de vos amusements; depuis que je suis aveugle je n'en connais qu'un genre, et c'est la société; quand elle est bonne, c'est tant mieux; mais je préfère la médiocre et même la mauvaise à être réduite à moi-même.

A propos, ne croyez pas que si vous étiez Français, ou moi Anglaise, je serais plus ou mois contente de vous; ce n'est pas la différence des nations qui nuit à notre bonne intelligence, les mœurs et les usages n'y font rien. Bon jour, à demain.

Dimanche à midi.

J'ai commencé Othello, j'en suis enchantée. L'abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve Shakspeare supérieur à tout, et qu'il vous prie de n'écouter que Dieu et de ne faire aucune attention à l'homme; il trouve ainsi que moi que tout ce que les traducteurs, car ils sont trois (1), disent de leur chef est du dernier plat. Je ne sais si leur traduction est fidèle, mais il me semble que Shakspeare n'a pu mieux dire. Il est étonnant que ces trois traducteurs n'aient pas mieux écrit tout ce qui précède leur traduction. J'ai impatience de savoir si vous serez content; je prévois que je le serai infiniment; mais en vieillissant je m'aperçois que je redoute d'être remuée par des choses trop tragiques.

On dit que le procès de M. de Richelieu et de madame de Saint-Vincent sera jugé jeudi prochain.

M. de Guignes est toujours à Versailles sans qu'on pense à s'expliquer avec lui; cet homme est complétement malheureux.

(1) Le comte de Catuelan, M. le Tourneur et M. S......

LETTRE CCXLIII.

Dimanche 31 mars 1776.

Votre lettre du 26 arriva hier, un jour plus tôt qu'à l'ordinaire ; c'est une bonne fortune, mais c'est une bien mauvaise nouvelle que la lenteur de votre rétablissement ; ne peut-on pas l'attribuer au retour du froid ? Après quelques jours assez beaux, la gelée est revenue ; depuis six ou sept jours, il a fallu rallumer le feu, s'habiller plus chaudement ; les rhumes sont revenus, ce peut fort bien être ce qui retarde votre parfaite guérison. Vous irez donc incessamment sur le bord de la mer ? vous ressouvenez-vous d'un vers de Despréaux, dans son ode à Louis XIV, sur le passage du Rhin ?

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

N'en pourrais-je pas faire une application ? mais non, toute plainte est bannie.

Votre lettre est très-bonne, elle m'a fait plaisir.

Les Necker partiront la semaine de Pâques ; ils vous rendront une visite à Strawberry-Hill, et puis vous en serez quitte ; leur projet est de ne voir personne. Je ne saurais bien dire quel est l'objet de leur voyage, de leur curiosité ; ne pourrait-ce point être quelques affaires ? ils ne verront point Newmarket. Le procès de la duchesse de Kingston, vos spectacles, Garrick surtout, sont leurs principaux objets ; ils le disent ; j'espère bien qu'ils seront de retour à la fin de mai. Votre ambassadeur partira plus tôt qu'eux, il partira l'instant d'après le retour de M. Saint-Paul ; s'il veut se charger des pastilles, d'un roman nouveau, et de quelques ordonnances pour M. Conwey, vous les recevrez bientôt, sinon vous les recevrez par les Necker.

Avant-hier vendredi, les princes, les pairs, et le parlement s'assemblèrent au Palais à dix heures du matin; ils ne se séparèrent qu'à deux heures après minuit, c'était pour l'affaire de M. de Richelieu et de madame de Saint-Vincent; ils ont arrêté qu'on nommerait de nouveaux experts pour la vérification des billets, qu'on entendrait de nouveaux témoins, et la conclusion fut à un plus amplement informé, et le jugement remis après la Saint-Martin, qui est la rentrée du parlement; on a relâché tous les prisonniers; j'attendis le retour de M. de Choiseul, qui, dans toute la journée, n'avait mangé que deux petits pâtés. La grand'maman, qui ce jour-là avait soupé au Palais-Royal, revint chez elle à une heure, pour lui faire préparer un morceau à manger; j'avais soupé avec l'abbé chez la Petite Sainte (1); nous vînmes à l'hôtel de Choiseul; mesdames de Grammont et de Beauvau vinrent de leur côté attendre le grand-papa; je ne rentrai qu'à quatre heures. Cette conduite vous effraie, mais elle ne me fait point de mal.

Je fis hier une connaissance nouvelle, de madame de Genlis (2) du Palais-Royal; c'est elle qui a désiré de me voir, et ce

(1) La comtesse de Choiseul, née l'Allemand Beslz.

(2) Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, naquit en 1746 aux environs d'Autun. Peu favorisée par la fortune, mais douée d'un agréable talent pour la musique et d'une jolie figure, elle sut elle-même suppléer au patrimoine qui lui manquait. Ses succès dans le monde ne tardèrent pas à lui attirer d'éclatants hommages. Le comte de Genlis s'éprit d'elle à la lecture de l'une de ses lettres, et lui offrit sa main et son nom qu'elle accepta. Elle entra dans la maison d'Orléans, par madame de Montesson, dont elle était la nièce, et devint en 1782 l'institutrice des jeunes princes de cette famille. Chargée d'une éducation, elle voulut en écrire un traité, et refit l'Émile dans son ouvrage d'Adèle et Théodore. Elle se brouilla dès lors avec les philosophes, mais se lia intimement avec les héritiers de leurs doctrines, qui en demandèrent l'application en 1789. Madame de Genlis devint alors une sincère républicaine, mais fut obligée de porter ailleurs qu'en France son amour de la liberté, et d'errer en diverses contrées où l'émigration ne lui fut pas très-favorable. A l'époque du consulat, elle pensa que la république n'était plus bonne à son pays, et se rangea du côté du nouveau César. Alors elle défendit le trône et l'autel avec un zèle ardent, et fut assaillie par

sont les la Reynière qui s'en sont mêlés; elle a beaucoup de talent, est grande musicienne, a une assez belle voix, chante fort bien, et joue de la harpe divinement; je crois qu'elle sera bientôt dame d'honneur de madame la duchesse de Chartres; elle est actuellement dame de compagnie; madame de Blot (1) s'est retirée, et une petite madame de Polignac (2) qui la remplace n'est qu'intermédiaire.

J'ai peine à croire que ces nouvelles vous intéressent.

Je viens de lire le roman de madame de Tencin (3): si c'était son histoire véritable, on ne s'étonnerait pas qu'on l'eût écrit; mais pour un ouvrage d'imagination, ce n'était pas en vérité la peine.

M. le duc de Chartres n'ira point à Newmarket; il part pour Toulon, et madame la duchesse de Chartres avec lui.

LETTRE CCXLIV.

Lundi 8 avril 1770.

Le colonel Saint-Paul arriva avant-hier au soir; il vint hier chez moi un moment après que j'en étais sortie pour aller chez madame de la Vallière. Il me laissa votre lettre; je ne me la

Chénier, qui, sévère ennemi de toutes les conversions, trouva dans ses souvenirs la matière de cruelles épigrammes. En 1814, madame de Genlis continua de défendre le trône et l'autel qu'elle avait si bien défendus depuis dix années; et cette fois, au lieu de changer les principes, elle n'eut que le nom de la dynastie à changer dans ses écrits. Depuis elle n'a cessé de produire; on ne peut pas citer ici tous ses ouvrages, mais on peut assurer qu'à elle seule elle a écrit autant de volumes de morale et de controverse que Voltaire, et autant de romans qu'Auguste Lafontaine et Walter-Scott.

(1) La sœur du comte d'Hennery.

(2) Madame de Polignac, née du Rumain.

(3) *Les malheurs de l'Amour*. C'est un des romans qu'on a attribués depuis à son neveu, M. de Pont-de-Veyle, et surtout à M. d'Argental

suis fait lire que ce matin. Je commence à y répondre, quoique dans l'intention d'attendre, s'il le faut, le départ de M. de Necker : je m'informerai cependant s'il n'y aura pas d'occasion plus prochaine.

Si je n'en trouve point, j'aurai le temps de répondre à tout ce que contient la vôtre. Je ne veux cependant pas tarder de vous dire que, si je n'avais pour être heureuse qu'à combattre des visions, la besogne serait bien avancée : je crois être sûre de n'en avoir jamais eu ; mais aujourd'hui il ne reste pas d'apparence où l'on puisse se méprendre.

Vous vous trompez fort si vous croyez que je ne sois pas persuadée et fort touchée du mauvais état de votre santé. Dans les moments où je souffrais de ma chute, je pensais sans cesse que vos douleurs étaient cent fois plus insupportables que celles que j'éprouvais. Je comprends l'effet qu'elles produisent dans votre âme, et je prévois, sans murmurer et sans m'en plaindre, tout ce qui en doit résulter. Ne me croyez point ni folle ni injuste ; mais plaignez-moi d'avoir reçu de la nature un caractère contraire au bonheur, parce qu'il me rend dépendante de tout.

Mardi 6.

Nous n'avons de Shakespear qu'*Othello*, *la Tempête* et *Jules César*. J'aime infiniment mieux *Othello* que les deux autres. Il y a de beaux endroits dans *Jules César*, mais aussi de plus mauvais, ce me semble. Pour la *Tempête*, je ne suis point touchée de ce genre. Les deux premiers volumes seront le *Roi Lear*, *Coriolan*, *Timon* ; je ne sais plus quel autre. Il vous sera facile d'avoir la traduction, si vous en êtes curieux ; il y a déjà du temps qu'elle est à Londres.

Vous avez eu raison en pensant du bien du Malesherbes ; tout annonçait en lui de la bonhomie : les mémoires, les représentations qu'on avait eus de lui tandis qu'il était premier président de la cour des aides, ne laissaient point douter de

son esprit; on le croyait sans ambition. La première faute qu'il a faite, c'est d'accepter le ministère, pour lequel il n'a nul talent; mais ce qui lui fait un tort irréparable, c'est la bassesse qu'il a eue de se charger d'une commission qui n'était point de son département, en se chargeant de parler à la reine contre M. de Guignes, pour lui faire perdre la protection qu'elle lui accorde : c'était l'affaire de M. de Vergennes, ou bien de M. de Maurepas; mais ils lui ont voulu faire attacher le grelot; il a eu la bassesse d'avoir cette complaisance pour eux : il a perdu l'estime publique, n'a point réussi auprès de la reine, et l'on ne doute pas qu'il ne se retire incessamment (1).

N'ayez nulle inquiétude sur ma conduite : si vous doutez de ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence; je suis très-simple et très-froide spectatrice; je ne m'intéresse à personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence.

Les Choiseul doivent être partis ce matin; la grand'maman ne reviendra qu'au mois de décembre, le grand-papa reviendra pour la Pentecôte : je ne crois pas qu'il ait aucuns projets ambitieux; il lui faudrait tout ou rien. Il serait difficile de prévoir ce qui arrivera : ceci ne paraît pas avoir pris une consistance solide; mais qu'est-ce qu'on y substituera? La retraite ou la mort de Maurepas pourrait donner beau jeu à mon neveu (*l'archevêque de Toulouse*) : il est toujours ami ou soi-disant ami du Turgot; peut-être celui-ci se l'associerait-il pour se fortifier par ses lumières, dont il sentira tôt ou tard qu'il manque. Le Saint-Germain est entièrement soumis au Maurepas, qui a bien contrarié sa besogne; tous les changements qu'il a faits, quoi-

(1) Il avait insisté à demander sa retraite après la démission de son ami Turgot. Un jour que, dans une audience particulière du roi, il renouvelait ses instances à cet égard, le malheureux monarque, convaincu de sa propre faiblesse et de son incapacité, dit en soupirant : « Que vous êtes heureux ! que ne puis-je aussi quitter ma place ! »

Le caractère noble et pur de Malesherbes ne saurait être entaché par les méchantes calomnies de madame du Deffand. Voyez la note de la lettre CVIII.



que considérables, l'auraient été bien davantage s'il avait eu plein pouvoir : il a une sorte de considération dans le public; mais ce n'est pas un homme à prendre un certain ascendant, et à devenir le premier : d'ailleurs il a soixante-neuf ans, et une très-mauvaise santé. Voilà l'exposé, tant bien que mal, de toutes mes connaissances sur notre ministère; vous pourrez comprendre par la suite ce que je voudrais vous faire entendre par la poste.

Je ne vous parlerai plus de mes vapeurs, de mes ennuis; je vois que vous croyez que ce sont des insinuations que je vous fais. Oh! non, je ne prétends point vous en faire; toutes illusions ont cessé; je compte sur votre amitié, je prétends à votre estime, je la mérite à plusieurs égards, et mon plus grand désir est d'être assez raisonnable pour supporter ma situation.

Mercredi.

Le bruit continue que M. de Malesherbes se retire : on dit que M. de Sartine aura sa place, c'est-à-dire le département de la cour et les provinces; que M. Turgot aura celui de la ville de Paris : M. Albert, qui en est lieutenant de police, placé par M. Turgot, et absolument de sa faciende, ne pourrait pas s'accorder avec M. de Sartine. On donnera la marine à M. de Clugny, intendant de Bordeaux. Voilà ce qui se dit, et dont peut-être il ne sera rien. Ce qui est certain, c'est que M. de Malesherbes a fait de grands pas de clerc.

Enfin, je vis hier M. de Saint-Paul : il m'a rendu un très-bon compte de votre état; il ne vous trouve point changé comme vous le dites. Je comprends qu'après avoir infiniment souffert, il suffit, pour être parfaitement heureux, de ne plus souffrir. J'ai passé par cette épreuve; j'ai eu jadis des douleurs si grandes, qu'en trois jours de temps je devenais un squelette vert de pré, comme si l'on m'avait exhumée; passant de cet état à une grande faiblesse, le repos, la tranquillité me pa-

raissent le vrai bonheur; je n'avais nul désir, nul besoin d'occupation; mon âme était sans activité : qu'on me rende cet état, et je serai contente; mais malheureusement mon âme ne vieillit point comme mon corps; il lui faudrait de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de honte à l'état que j'éprouve; mais il y a bien de la sottise et de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi persuadée que je le suis qu'aucune personne au monde puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des peines et des plaisirs d'un autre.

J'aurai, je crois, beaucoup de monde à souper ce soir, entre autres, l'ambassadrice de Sardaigne et son mari (1); je devais avoir madame de Mirepoix, mais elle me traite avec beaucoup de froideur et de dédain; c'est de cette sorte qu'elle reconnaît l'attachement constant que je lui ai marqué. Vous avez beau dire, c'est un grand malheur de ne pouvoir estimer ni aimer personne; je ne puis m'empêcher de me moquer de ceux qui me croient beaucoup d'amis; si j'en ai, le nombre est bien petit; mais je suis encore plus fâchée de ne pouvoir plus aimer, que je ne le suis de ne pouvoir pas l'être; mais brisons là. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé de moi.

Jeudi.

Les Necker ne partent que samedi, ainsi me revoilà encore; mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai plus rien de moi, c'est à dire de mes pensées; pour de mes actions, cela est différent.

J'eus hier au soir vingt-deux personnes; je ne m'y attendais pas. Madame de Mirepoix devait aller à la campagne, ainsi que madame de Boisgelin et cinq ou six hommes; la partie manqua, on revint chez moi; j'avais prié d'autres personnes pour les remplacer, et quelques autres m'envoyèrent demander à souper, ce qui fit ce nombre, mais il n'y en eut que douze qui se mirent à table.

(1) Le comte et la comtesse de Viri.

Les bruits publics sont toujours les mêmes. Il faut que je vous dise un trait de la grand'maman. Le samedi saint, qu'elle soupait chez moi avec son mari, sa belle-sœur, il y avait M. de Guignes et le marquis de Laval; vous connaissez le premier; le second est le meilleur homme du monde, de la plus grande simplicité; quelqu'un dit : voilà deux hommes bien différents; oui, dit la grand'maman, l'un est agréable par les formes qu'il a, et l'autre par celles qu'il n'a pas.

J'aurai ce soir belle compagnie, mais moins nombreuse que celle d'hier; comme vous aimez les noms propres, les voici. Madame de Grammont, M. et madame de Beauvau, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, madame de Cambise, le comte de Broglio, M. Necker, l'abbé Barthélemy, mademoiselle Sanadon, et peut-être M. de Guignes.

Vendredi.

Je n'eus point hier mesdames de Beauvau et de Cambise, ni M. de Guignes; à leur place j'eus les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, Saint-Lambert, et le président de Côte (1). Madame de Beauvau soupait chez le roi.

Plusieurs personnes parient pour des changements dans notre ministère avant la Pentecôte; je ne pense rien sur cela.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes parfaitement rétabli. Je suis fort contente de vos analyses sur les pièces de Shakespear. Adieu. Vous voilà quitte de moi, il en est temps.

(1) Président de la cour des monnaies, remarquable par sa grande chevelure blanche, toujours arrangée avec beaucoup de soin. Il était fort riche, très-recherché dans les sociétés de Paris, et généralement estimé.

LETTRE CCXLV.

Dimanche, 5 mai 1776.

Permettez-moi de vous dire que votre critique ne vaut rien. La *tâche* est une expression cent fois plus énergique que le mot *occupation*, qui ne serait convenable que dans les choses de peu d'importance et point du tout dans celles dont Othello vient de parler, et dont il est fortement occupé. *Tâche* en général veut dire occupation, mais forcée et pénible, et cette expression convient à la situation de l'âme d'Othello (1).

Je n'ai pas trouvé l'endroit de *pas du tout* (2), mais je ne sais point ce qu'on aurait pu y suppléer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette pièce me charme, et que les choses de mauvais goût qui peuvent y être ne me refroidissent *pas du tout*, *pas du tout.*

La façon des Necker ne me surprend point; ils ne savaient pas pourquoi ils faisaient ce voyage; leur séjour sera court; je vous suis très-obligée de vos attentions pour eux; ce sont d'honnêtes gens; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne; j'ai plus de goût pour eux que pour la Pomone (3), dont l'esprit et le caractère me paraissent un fantôme, mais qui n'est point effrayant, qui n'a que les formes de bonté, de générosité,

(1) Dans la traduction française de l'Othello de Shakespear, les mots *Othello's occupation's o'er* sont traduits par *La tâche d'Othello est finie.*

(2) Ni l'éditeur non plus.

(3) Madame de Marchais, née Laborde épousa un valet de chambre du roi. Madame du Deffand lui donne les noms de *Pomone* et de *la Flore-Pomone*, parce qu'étant liée avec M. d'Angivillers, directeur des bâtiments et jardins du roi, elle pouvait, en tout temps, se procurer les meilleurs fruits, les plus belles fleurs, qu'elle répandait avec profusion parmi ses amis.

mais qui, quoique sans fausseté, n'est qu'apparence. Cette définition vous paraîtra un galimatias, mais je ne puis avoir aucune idée d'elle qui ait quelque réalité ; nous sommes très-bien ensemble, mais elle ne vient presque point ici ; elle est par ses liaisons entraînée dans l'intrigue et la politique. Il se prépare de grands changements ; on nous les annonce prochains ; je vous en parlerai quand il sera temps, c'est-à-dire quand ils seront arrivés ; ils m'intéressent on ne peut pas moins, quoiqu'il soit question d'une place considérable pour un de mes parents dont vous ne m'avez jamais entendu parler.

Je soupai hier chez l'ambassadrice de Sardaigne, qui me comble de caresses ; elle a de l'esprit, je la trouve aimable ; il y avait la maréchale de Mirepoix, l'Idole, les Cambise, Boisgelin, Lauzun. La maréchale de Luxembourg ne sort point encore, quoiqu'elle soit guérie. Tous mes diplomatiques y étaient. Je vais ce soir chez madame d'Enville.

L'évêque de Mirepoix me recommande de vous parler de lui ; il prétend vous aimer beaucoup. Le bon M. Dutens a traduit votre lettre à l'ambassadrice de Sardaigne pour me la faire voir ; elle est très-jolie. Vous écrivez parfaitement bien ; malgré vos fautes de langage, vous rendez parfaitement vos pensées ; et quand vous êtes de bonne humeur, vous avez beaucoup d'esprit. Je suis désolée de votre mauvaise santé, et de ce qu'elle vous persuade que vous êtes un vieillard.

Je viens de relire cette lettre ; je n'en suis point contente, parce que je sens que vous ne le serez point ; je n'ai pas bien rendu ma pensée sur le mot *tâche*, mais c'en serait une trop difficile pour moi, si je cherchais à me mieux expliquer.

On dit que votre dame de Kingston (1) a été deux jours à Paris. Un Anglais a dit l'avoir vue ; on prétend qu'elle aura soixante dix mille livres de rente, indépendamment de deux ou trois millions qu'elle a fait passer à Rome.

(1) La duchesse de Kingston.

LETTRE CCXLVI.

Paris, dimanche 12 mai 1776.

Je vous avais annoncé, dans ma dernière lettre, que je pourrais vous apprendre quelques événements dans celle qui la suivrait; je ne m'attendais pas qu'ils fussent aussi considérables; ceux que je prévoyais ne sont pas encore arrivés, mais vraisemblablement le seront dans peu de jours. Celui dont il s'agit aujourd'hui est le renvoi de M. Turgot; son successeur est nommé, c'est M. de Clugny (1), qui avait été employé précédemment dans la marine sous M. de Praslin. Je ne sais aucune circonstance; mercredi vraisemblablement je pourrai en savoir; ce que je sais très-clairement, c'est le triomphe de M. de Guignes, et j'espère que je pourrai vous envoyer la lettre que le roi lui a écrite avant-hier matin, dans laquelle il lui apprend qu'il le fait duc à brevet en récompense de ses services, dont il est très-content; M. le marquis de Noailles (2) est nommé ambassadeur chez vous.

Je suis tout étonnée, toute bouleversée, je ne sais de quel côté vient le vent; vient-il de Touraine ou de Champagne (3)? je n'en sais rien. J'apprends dans l'instant que M. Amelot (4) a la

(1) M. de Clugny avait d'abord été conseiller au parlement de Dijon; ensuite il fut successivement intendant à Saint-Domingue, intendant de la marine durant le ministère du duc de Praslin, et intendant de Bordeaux, places dans lesquelles il s'est fait plus remarquer par ses débauches, que par ses talents et ses services.

(2) Le marquis de Noailles est le second fils du maréchal duc de Noailles, et frère du duc d'Ayen. Il a été résident de France à Hambourg, ensuite ambassadeur en Angleterre, où il demeura jusqu'à la remise du rescrit, en février 1778, annonçant le traité conclu entre la France et le congrès des États-Unis d'Amérique.

(3) Elle veut dire qu'elle ignore si c'est le duc de Choiseul, ou l'archevêque de Toulouse, qui doit être mis à la tête des affaires.

(4) M. Amelot était maître des requêtes, et avait été intendant de Bourgogne.



place de M. Malesherbes, qui a donné sa démission, et que M. de Sénac (1) est intendant de la guerre. Faites-moi le plaisir de dire, ou de faire savoir de ma part tout ce que je vous mande à M. et madame Necker.

Je vous remercie des éclaircissements que vous me donnez sur madame de Bristol (2); vous me marquez que milord Bristol boira sa honte chez nous; sera-ce à Paris ou dans quelqu'autre province?

Mais voici un événement peu considérable, mais bien singulier. Il y a un mois que madame Wiart trouva, sous le coussin d'une de mes bergères, une boîte toute neuve; le prix de sa valeur, soixante-douze livres, était dans le couvercle; il n'y a aucune personne de ma connaissance que je n'aie interrogée pour découvrir à qui elle appartenait; personne ne la réclama; je ne voulais cependant pas en disposer; enfin, il y a quatre jours qu'étant à ma toilette, je me souviens tout d'un coup qu'elle devait être à vous, et que c'était la boîte que vous avez perdue; j'y fus confirmée par Wiart, qui me dit qu'il se ressouvenait

(1) M. Sénac de Meilhan, né à Paris en 1736, fils du premier médecin du roi Louis XV. Il se fit remarquer dès son entrée dans le monde par un esprit brillant et par son goût pour les plaisirs. Cependant l'ambition le porta à cultiver les connaissances utiles et à fréquenter la société des personnes qui pouvaient lui procurer de l'avancement. Ainsi dans sa jeunesse il passa de la société, ou plutôt de la cour de madame de Pompadour, à celle de M. de Choiseul et de madame la duchesse de Grammont; il devint successivement intendant de Provence, du Hainaut, maître des requêtes, et le public le désigna deux fois pour la place de contrôleur-général. Mais alors il n'avait d'autre appui à la cour que M. d'Angivilliers; cette influence assez grande ne balançait pourtant point l'ascendant de la reine, qui, à l'instigation de l'abbé Vermont, son conseil secret, portait au ministère l'archevêque de Sens. D'un autre côté, M. de Meilhan s'était fait un ennemi redoutable dans la personne de M. Necker, dont il avait réfuté une opinion. Il mourut dans l'émigration à Vienne en 1803. Voyez *Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle, par M. Sénac de Meilhan*, précédés d'une notice sur sa personne, par M. de Lévis (aujourd'hui pair de France). Paris, 1813, in-8°.

(2) La duchesse de Kingston.

de la description que vous en aviez faite; c'est certainement une restitution qu'on a voulu faire, parce que la veille du jour qu'on l'a trouvée, on avait battu tous les coussins de mes fauteuils, et qu'on ne l'avait pas trouvée; je vous l'enverrai par la première occasion.

Qu'est devenu le voyage du duc de Richmond? il n'est point encore arrivé ici : aurait-il commencé par aller à Aubugni?

J'ai la tête si occupée, si troublée de toutes les nouvelles du jour, et de toutes les réponses que je suis obbligée de faire aux billets que je reçois, que je ne puis vous rien dire de plus. J'ajoute cependant que votre amour-propre est singulier, et certainement du bon genre; il détruit en vous toute vanité, et ne produit qu'une grande modestie.

Je viens de recevoir une lettre de milord Stormont en réponse au compliment que je lui ai fait; il m'écrit du jour de son mariage (1), qui a été le 5.

Je suis parfaitement avec madame de Marchais; c'est la Pomone la plus fertile et la plus généreuse, la meilleure et la plus ridicule de toutes les femmes.

LETTRE CCXLVII.

Mercredi 15 mai.

Il y a aujourd'hui quatre ans que je partis pour Chanteloup; vous fûtes bien en colère; avouez que vous le seriez bien moins aujourd'hui; que n'en est-il de l'âme comme du corps, ou plutôt du corps comme de l'âme? Pourquoi votre goutte ne s'affaiblit-elle pas, ainsi que les sentiments? Je dirai comme Voltaire a dit, à l'occasion de ce que dans la nature la moitié des individus mange l'autre :

« Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien. »

(1) Avec mademoiselle Louise Cathcart, sœur du lord Cathcart, et mère du comte de Mansfield.



M. de Saint-Paul m'offrit hier de mettre ma lettre dans son paquet, si je voulais vous écrire, et il m'assura qu'elle ne courait aucun risque d'être ouverte dans aucun bureau. Je puis donc vous parler en toute liberté. Ressouvenez-vous de la guerre des Sabins contre les Romains, l'histoire s'en renouvelle aujourd'hui. Il ne reste plus, à mon avis, sur le champ de battaille, que deux champions, une Sabine et un Romain (1); « s'il ne « faut pour être Romain que n'avoir rien d'humain. » Ceci est un peu énigmatique, mais je passe ma vie à deviner des énigmes, des charades, des logogriphes; je suis bien aise de vous exercer à votre tour. J'étais assez tentée de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai écrite au Toulouse; j'en étais contente, mais ç'aurait été une petite vanité, et vous ne l'aimez pas : vous avez raison, je trouve qu'elle fane, pour ainsi dire, tout ce qu'elle approche. Eh bien, vanité à part, je vais vous faire transcrire la lettre que je reçois du duc de Guignes; vous vous conformerez à sa volonté en ne donnant point de copie de celle qu'il a reçue du roi. Montrez-la à M. Necker, mais sans la lui donner.

Le 14 mai.

« Vous m'avez accoutumé à votre intérêt, madame la mar-« quise, dans tous les événements heureux ou malheureux de « ma vie : il en est arrivé que ceux-ci me l'ont paru moins, et « les autres davantage.

« Je n'ai donné aucune copie de la lettre du roi; je l'ai trans-« crite dans quelques-unes que j'ai écrites dans le premier mo-« ment, à mes parents les plus proches, ou à mes amis les « plus intimes, en les priant de n'en point abuser. Je vous dois « trop de confiance, madame la marquise, pour n'en pas user « de même et aux mêmes conditions. »

(1) Elle veut dire la reine et M. de Maurepas.

Versailles, 10 mai 1776.

Lorsque je vous ai fait dire, Monsieur, que le temps que j'avais réglé pour votre ambassade était fini, je vous ai fait marquer en même temps que je me réservais de vous accorder les grâces dont vous étiez susceptible. Je rends justice à votre conduite, et je vous accorde les honneurs du Louvre, avec la permission de porter le titre de duc. Je ne doute pas, Monsieur, que ces grâces ne servent à redoubler, s'il est possible, le zèle que je vous connais pour mon service.

Vous pouvez montrer cette lettre.

« Je ne me flatte pas, Madame, de vous faire ma cour vendredi, parce que je n'ai point fait mes remercîments au roi ; « le changement de ministère en a différé le moment ; ce sera « vraisemblablement à la fin de cette semaine. »

En lisant à M. Necker la lettre du roi, recommandez-lui de ne dire à personne que je vous l'ai envoyée. Mandez-moi ce que vous saurez de ses projets pour son retour.

On dit que la Sabine a traité très-mal le Romain, qui lui demandait le retour de son neveu (1), en se faisant valoir d'a-

(1) Le duc d'Aiguillon était le neveu de M. de Maurepas. Ce fut cependant par l'intervention de la Reine, que madame du Deffand désigne ici par le nom de *la Sabine*, que le duc d'Aiguillon fut, peu de temps après, rappelé de son exil. Madame du Deffand donne de cet événement les détails ci-après, dans une lettre du 20 mai, que nous n'imprimons point, parce qu'elle ne contient d'ailleurs rien d'intéressant.

« La nouvelle d'hier est la permission envoyée à M. d'Aiguillon d'aller « partout où il voudrait, excepté à la cour. Voici comme la grâce a « été accordée. Madame de Chabrillant était allée trouver son père (le « duc d'Aiguillon) ; en arrivant, elle tomba malade d'une fièvre putride « et mourut. La reine apprenant cet événement, fut sur-le-champ chez

voir concouru aux grâces accordées à M. de Guignes. On doute que M. de Clugny accepte les finances. L'ambassadeur de Naples est hors de lui ; il adore le Turgot. Il disait, l'autre jour que dans trois mois on dirait la rage de son successeur. Je lui dis Trois mois ! cela est bien long, on n'a pas tant tardé pour M. Turgot.

Considérez ce que c'est que tout ceci. Que devient ce lit de justice, tous ces édits, tous ces beaux préambules ? il faut de nécessité qu'il arrive de plus grands changements. Je ne désespère pas que mes parents vrais et adoptifs ne paraissent tôt ou tard sur la scène, et que le Romain (1), avant six mois, ne retourne à sa charrue.

Nous attendons le grand-papa le 20 ou le 21 ; il reviendra pour la cérémonie de l'ordre (*du St.-Esprit*), on verra quelle sera sa réception. Le vrai parent (*l'archevêque de Toulouse*) est à sa campagne, ne se portant pas trop bien, prenant du lait ; il fera un petit voyage ici fort court, à la fin du mois prochain ou au milieu.

Je joins à cette lettre un petit billet cacheté, que vous n'ouvrirez qu'après avoir tâché de deviner de qui est le portrait que je vais vous transcrire et quel en est l'auteur.

*Portrait de Mme ***, par une de ses amies à qui elle avait demandé son portrait.*

« Non, non, Madame, je ne ferai point votre portrait ; vous « avez une manière d'être si noble, si fine, si piquante, si

« le roi, et le pria d'accorder à M. d'Aiguillon la liberté d'aller partout « où il voudrait, excepté à la cour ; elle demanda au roi de réitérer la « défense d'y paraître jamais sous quelque prétexte que ce pût être. Le « roi y consentit ; elle ajouta qu'elle souhaitait qu'il lui fût permis, en « annonçant à M. de Maurepas le retour de son neveu et en l'apprenant « à tout le monde, de déclarer la défense expresse qui lui était faite de « ne jamais paraître à la cour. Cet événement a surpris ; il doit prouver la bonne intelligence de la reine avec le ministre. »

(1) M. de Maurepas.

« délicate, si séduisante; votre gentillesse et vos grâces chan-
« gent si souvent pour n'en être que plus aimables, que l'on ne
« peut saisir aucun de vos traits ni au physique ni au moral. »

Vous connaissez beaucoup ces deux personnes; faites quelques efforts pour les deviner, et puis, et puis, Adieu.

Le portrait est de madame de Cambise. L'auteur est madame de la Vallière. N'en êtes-vous pas étonné, et ne le trouvez-vous pas fort joli?

LETTRE CCXLVIII.

22 mai 1776.

J'ai envie de vous écrire; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse; je ne sais pas trop pourquoi.

Mademoiselle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit; ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

24 mai.

J'ai été interrompue, je reprends aujourd'hui.

Le duc de Richmond arriva hier à midi, il vint chez moi à six heures; il m'apporta votre joli présent et une charmante petite boîte à thé de madame la duchesse de Richmond. Recevez mes remercîments, et chargez-vous auprès d'elle de ceux que je lui dois. J'ai été ravie de voir le duc. Vous avez raison, on se plaît avec lui, et c'est parce qu'il est sensible; il n'y a que ces gens-là avec qui l'on se plaît véritablement; il soupera demain chez moi, et lundi avec moi chez la duchesse du Carrousel (*de la Vallière*); sa fille (*la duchesse de Chatillon*), je crois, n'y sera pas; elle est dans un violente douleur, ainsi

que le vilain bossu (*M. d'Anlezy*) (1). Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte (2) ; il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage ; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt en effet on n'en parlera plus.

Je reçus hier une très-aimable lettre de M. Necker, il me parle beaucoup de vous ; je ne sais si vous avoueriez tout ce qu'il m'en dit ; il y a un article que je ne crois pas, mais qui est fait pour plaire, n'eût-il que le son.

J'attends dimanche pour continuer ; votre lettre m'en fournira le moyen.

Dimanche.

Cette lettre arriva hier. Je vous passe vos préventions sur les deux renvoyés (*MM. Turgot et Malesherbes*) ; ce sont d'honnêtes gens, je le crois ; mais lisez la fable dixième du huitième livre de La Fontaine (3). Vos prédictions pourront arriver, mais il faudra qu'elles soient précédées d'un nouvel événement. Je ne m'intéresse pas plus que vous à la politique, mes souhaits se bornent à bien digérer, à bien dormir, et à ne point m'ennuyer.

Je suis fort aise du retour des Necker, ils débarqueront à Saint-Ouen ; ils m'ont fait dire que ce serait samedi ou dimanche. Ils ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien ; tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme ; je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne pour ainsi dire de l'esprit à ceux avec qui l'on cause ; il n'aide point à développer

(1) Le marquis d'Anlezy, de la famille de Damas.

(2) Mademoiselle de Lespinasse.

(3) *L'Ours et l'Amateur des jardins,* dont voici la morale :

« Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
« Mieux vaudrait un sage ennemi. »

ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres.

Vous avez dû être surpris de l'auteur du portrait; elle en a fait un de notre Pomone qui est une vraie enseigne à bière; je n'en ai pas pris copie; c'est tous les lieux communs de louanges, qui ressemblent à tous les brimborions dont la Pomone se pare.

C'est certainement votre boîte (1), et c'est une restitution occasionnée par le jubilé, ou les pâques; ce n'a été qu'au bout de plus d'un mois que j'ai deviné qu'elle pouvait être celle que vous aviez perdue. J'avais interrogé tout ce que j'avais vu; enfin je me souviens que ce pouvait être à vous; je vous la renverrai.

M. de Richmont, la duchesse de Leinster et M. Ogilby soupèrent hier chez moi; aujourd'hui et demain je souperai avec le duc chez madame de la Vallière; ce duc me plaît beaucoup, sa sœur me paraît aussi très-aimable. Je m'occuperai beaucoup d'eux tout le temps qu'ils seront ici.

J'eus avant-hier, vendredi, le grand-papa, sa sœur les Beauvau, la maréchale (*de Luxembourg*) et sa petite-fille (*madame de Lauzun*) et plusieurs autres; j'aurai la même compagnie jeudi prochain; et samedi 1er juin le grand-papa partira pour Chanteloup, sa sœur (*madame de Grammont*) pour Brienne (2); elle y restera cinq ou six jours; de là elle ira à Plombières, et ne reviendra à Paris qu'à la fin du mois d'août. Il n'y a point cette année de Compiègne (3), ce qui fera que je ne serai point entièrement isolée.

Si j'étais plus en train d'écrire, je pourrais vous dire mille petits riens; mais je n'ai ni le goût ni le talent de madame de Sévigné : elle trouverait aujourd'hui matière à huit pages.

(1) Voyez la lettre CCXLVI.

(2) La terre de M. de Brienne de Loménie, frère de l'archevêque de Toulouse, près de Troyes en Champagne.

(3) C'est-à dire de voyage à Compiègne.

LETTRE CCXLIX.

Paris, mercredi 5 juin 1776.

Je commence mon journal, que je continuerai jusqu'au départ du duc (*de Richemont*). Je lui ai lu vos réprimandes, dont il a bien ri. Je ne doute pas qu'il ne me trouve une grande douceur; c'est une qualité qui ne m'est pas trop naturelle, mais que vous m'avez rendue nécessaire. Je vous promets de ne vous plus jamais demander raison de ce que feront vos amis; je fais serment de ne plus vous parler de votre ambassadeur; s'il y a encore quelque article que je doive bannir, apprenez-le-moi promptement, pour que je puisse avoir, au moins une fois en ma vie, la satisfaction de vous écrire une lettre où vous n'ayez rien trouvé qui vous choque ou vous déplaise.

M'est-il permis de vous dire ce que je pense de nos ministres renvoyés? Le Malesherbes est un sot, bon homme, sans talent, mais modeste, qui n'avait accepté sa place que par faiblesse; par lui-même il n'aurait fait ni bien ni mal; il eût voulu le bien, mais il ne savait comment s'y prendre; il aurait fait le mal qu'on lui aurait fait faire, faute de lumières et par sa déférence pour ses amis; la preuve qu'il en a donnée a été de se charger de parler à la reine contre M. de Guignes, ce qui n'aurait point été de son devoir, quand il aurait été persuadé que cet ambassadeur était coupable; c'était l'affaire de M. de Vergennes, qui fut bien aise de ne pas se compromettre, et le Turgot se servit de son ascendant sur ce pauvre homme pour lui faire faire cette sotte démarche; il ne s'en repent pas, parce qu'il ne lui en coûte que sa place, dont il est ravi d'être débarrassé.

Pour le Turgot, il n'en est pas de même. Il s'afflige, dit-il, non de sa disgrâce, mais de ce qu'il n'est plus en son pouvoir de rendre la France aussi heureuse qu'elle l'aurait été si ses

beaux projets avaient réussi, et la vérité est qu'il aurait tout bouleversé. Sa première opération, qui fut sur les blés, pensa à les faire manquer dans Paris, y causa une révolte ; depuis il a attaqué toutes les propriétés ; il aurait ruiné le commerce, nommément celui de Lyon. Le fait est que tout est renchéri depuis son administration ; aucune de ses entreprises n'a eu l'apparence de devoir réussir ; il avait les plus beaux systèmes du monde sans prévoir aucun moyen. Enfin, excepté les économistes et les encyclopédistes, tout le monde (1) convient que c'est un fou, et aussi extravagant et présomptueux qu'il est possible de l'être ; on est trop heureux d'en être défait. Qui est-ce qui lui succédera ? je l'ignore, mais on ne peut pas avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun ; et mieux vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité, c'est-à-dire avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entreprend tout sans jamais prévoir comment il réussira ; voilà comme est celui dont vous faites votre héros ; de plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire ; si vous le connaissiez, il vous serait insupportable ; je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins ; un tel personnage est très-dangereux dans un État comme le nôtre ; il pourrait brouiller tout au point qu'on n'y trouvât que difficilement du remède. Il ne suffit pas, pour être un bon ministre, d'être désintéressé, ni de vouloir faire le bien ; il faut le connaître. En voilà assez sur ce sot animal. Bien des gens croient que ce seront mes parents adoptifs et réels (*le duc de Choiseul et l'archevêque de Toulouse*) qui pourront succéder ; si cela arrive, je n'en serai ni bien aise, ni fâ-

(1) « C'est-à-dire tout ce peuple d'hommes de tout état, de tout rang, « qui a pris la funeste habitude de subsister aux dépens de la nation « sans la servir, qui vit d'une foule d'abus particuliers, et les regarde « comme autant de droits ; tous ces hommes effrayés, alarmés, formaient « une ligue puissante par leur nombre et par l'éclat de leurs clameurs. » — Voyez la *Vie de M. Turgot*, par M. de Condorcet, page 134.

chée. J'ai tort ; j'en serai fâchée, si cela nous procure la guerre ; voilà le seul côté par où j'envisage notre chose publique, et c'est peut-être encore un intérêt de trop ; car, qu'est-ce que je puis avoir à y perdre ou à y gagner ? Vous vous moqueriez de moi, de ce que je penserais que cela me dût faire quelque chose.

Lundi 24.

Vous voyez quelle interruption ! Je me trouve assez embarrassée pour reprendre le fil de l'histoire. Je suis assez disposée à croire qu'il y a bien peu de choses qui intéressent, et que vous êtes peut-être l'homme du monde le plus indifférent, du moins vous voulez qu'on le pense ; cependant je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé ici :

On a fait une division des troupes ; vingt-deux lieutenants-généraux ont dans diverses provinces un nombre d'escadrons et de bataillons sous leur commandement ; chaque lieutenant-général a sous lui deux maréchaux de camp. La province d'Alsace, par exemple, est divisée en trois commandements : Strasbourg est la première division. M. de Beauvau a la troisième, qui est à Schélestadt ; M. de Maillebois a été nommé pour la province de Picardie ; il en avait eu précédemment le commandement ; on lui en donnait les appointements, mais on lui avait interdit toute autorité dans son emploi ; M. de Saint-Germain et M. de Maurepas, qui le protégent extrêmement, ont obtenu qu'il exercerait aujourd'hui son emploi comme tous les autres lieutenants-généraux. Les maréchaux de France qui composent dans ce moment-ci le tribunal sont au nombre de onze ; six ont fait des représentations pour que ledit Maillebois ne fût point employé, alléguant qu'il était déshonoré et devait être exclu de tout pouvoir et de tout honneur militaire (1) ; ces six sont, MM. de Richelieu, de Biron, de Broglio,

(1) Voyez le récit de sa disgrâce et des raisons qui y ont donné lieu, dans une note d'une des précédentes lettres.

de Fitzjames, de Brissac et de Clermont-Tonnerre. Ceux qui sont pour lui, MM. de Noailles, d'Harcourt, de Nicolaï et Duras. Le roi a ordonné qu'il voulait qu'il eût le commandement, et en conséquence il partira mercredi pour en prendre possession. Lieutenants-généraux, maréchaux de camp, aucuns ne seront à Paris le 1er juillet; ce qui fera près de soixante-dix officiers généraux de moins dans Paris. J'eus la visite, hier, de madame la marquise de Polignac. Je ne sais si vous la connaissez; c'est la sœur de madame de Monconseil (1); c'est une femme d'une vivacité singulière, et qui depuis trente ans a l'amitié la plus passionnée pour M. de Maillebois; il a bien exercé sa sensibilité : elle a été prête à mourir vingt fois de douleur de toutes ses aventures; hier elle était triomphante.

Le crédit de M. de Maurepas, non-seulement se maintient, mais il se fortifie; il en jouira toute sa vie, mais comme il est fort vieux, il y a de la marge dans l'avenir; mes parents, ou le cardinal de Bernis, sont dans la coulisse prêts à remplacer; ce sont les seuls pour le moment présent. La reine paraît fort tranquille et fort indifférente, et ce qu'elle a fait pour M. d'Aiguillon marque beaucoup d'égards pour M. de Maurepas. En voilà assez pour aujourd'hui.

Mardi 25.

Je viens de recevoir une lettre de Plombières de madame de Grammont, la plus cordiale, la plus familière, la plus confiante; elle en a dû recevoir une de moi le même jour, nos lettres se sont croisées. J'en reçois souvent de Chanteloup, remplies de la plus tendre amitié; on m'invite à y faire un second voyage; bien des raisons me détournent d'y penser, dont la moindre est la fatigue du chemin, qu'il me serait difficile de supporter; mais s'il y avait un lieu sur la terre où je pusse me séparer de moi-même, c'est-à-dire me délivrer de toutes les

(1) Née Curzay, mère de la princesse d'Hénin.



idées tristes et vaporeuses qui offusquent ma tête, je ne balancerais pas à m'y acheminer, fût-ce au bout du monde; mais comme je me retrouverais partout, je reste dans mon tonneau; j'écarte autant que je le puis toutes les idées qui me tourmentent, et, convaincue de l'impossibilité d'être heureuse, je tâche de ne point penser, et de me détacher de tout; mais j'éprouve que cet état, qui ressemble si fort au néant, est le pire de tous.

Je croyais que M. de Richmont partirait dimanche, mais les affaires qui l'ont amené ici, et qui ont quelque apparence de réussite, le retiendront peut-être plus longtemps. Je fais la réflexion que ce n'était pas la peine de vous dire cela, puisque ce sera par lui que vous recevrez cette lettre et que ce sera un article de celle que je vous écrirai dimanche.

Il y eut jeudi dernier une réception à l'Académie française (1): vous recevrez les discours avec *les Mannequins* (2); vous serez étonné du genre de l'éloquence d'aujourd'hui. Je lisais Cicéron en même temps que ces beaux ouvrages : vous pouvez juger de ce que j'en puis penser.

Madame de Luxembourg partit hier pour l'Isle-Adam avec sa petite-fille, l'Idole, et sa belle-fille; le prince est, dit-on, mourant. Le comte de Broglio partit hier pour Metz. M. de Beauvau partira lundi pour Schélestadt, qui est le lieu de sa division. Je vois partir tout le monde sans m'en affliger beaucoup. Je ne sais d'où vient que je vous rends compte de moi et de

(1) Celle de la Harpe. Le récit suivant se trouvait dans la gazette de ce jour : « 21 juin. M. de la Harpe a été reçu hier à l'Académie fran« çaise, avec un concours de monde prodigieux. Son discours fut fort « long, fort égoïste, fort emphatique, fort ridicule; il a été suivi d'une ré« plique de M. de Marmontel, dans le même genre, non moins bavarde « et non moins impertinente.... M. d'Alembert a terminé par l'éloge de « M. de Sacy, dans lequel il a fait venir celui de l'héroïne qu'il vient de « perdre, mademoiselle de Lespinasse, qu'il n'a eu garde de nommer, « mais dont tout le monde a senti l'allusion. »

(2) Brochure satirique contre M. Turgot et ses projets. On n'a pas su de quelle main était parti ce pamphlet.

ce qui m'environne ; vous me dites dans votre dernière lettre : *J'ai des amis parce que ce sont des personnes que j'estime, mais je ne me soucie pas de tout ce qu'ils font dans l'absence.* J'ai donc tort, oui, et très-grand tort ; mais ayez un peu d'indulgence et soyez persuadé que je ne vous parle de moi que parce que je n'en puis parler à personne ; et que ce m'est un petit soulagement qui m'aide à prendre patience. Ne pensez jamais que j'aie aucun dessein qui puisse vous regarder, je vous manderais les mêmes choses si vous étiez à Rome.

Je suis actuellement occupée des petites emplettes pour chez vous ; je vois que je n'ai nul goût, et je crains votre critique.

Lundi 1er juillet.

Comme M. de Richmont partira peut-être demain matin, je compte lui remettre ce soir, qu'il doit souper chez moi, et cette lettre et celle pour M. de Conway, que je mets sous votre enveloppe.

Il n'y a rien ici de nouveau : les crédits subsistent tels qu'ils étaient, celui de la reine pour les grâces de la cour, celui du Maurepas pour l'administration. Plusieurs prétendent que le Saint-Germain sera chassé ; je n'en crois rien. Les spéculatifs prévoient la guerre ; je ne le veux pas croire. Dites à M. de Richmond tout le bien que je vous ai dit de lui, le chagrin que j'ai de son départ, et mon impatience pour son retour.

Adieu ; avouez que je vous ai bien ennuyé.

Je ne vous ai point parlé de M. de Clugny, successeur du Turgot, mais c'est que je n'en entends rien dire.

LETTRE CCL.

Dimanche 9 juin 1776.

Quelles sont donc les réflexions dont je vous accable et que je préfère aux *riens* que vous regrettez tant? Il me semble que toutes mes lettres ne sont rempiles que de *riens*, et que je ne vous entretiens guère de mes pensées et de mes réflexions; mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec le ton de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est de singulier, c'est que cela ne me déplaît pas, et que je vous en aime davantage; vous devez être fort content de l'éducation que vous avez faite de moi; si elle n'est pas parfaite, il ne s'en manque guère.

Nous savions ici toute l'histoire de la maison du prince de Galles; j'ai donné votre lettre à lire au duc de Richmond. Je comprends parfaitement votre amitié pour lui; je le trouve infiniment aimable; mais ce que je ne concevrai jamais, c'est la façon dont les Anglais s'aiment, en ne se voyant point, en ne se donnant point de leurs nouvelles; il faut qu'ils aient quelques génies qui leur viennent communiquer leurs pensées, leurs sentiments et leur épargnent la peine de se parler et de s'écrire; effectivement, une Française telle que moi doit leur paraître une espèce bien étrange. J'ai beaucoup de penchant pour le duc, mais je me garde bien de l'aimer, c'est assez d'un Anglais tel que vous.

Vous jugez très-bien mes amis (1); la femme a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. Son mari, qui en a plus qu'elle, et qui est peut-être celui qui, aujourd'hui, en a le plus dans notre nation, vaut bien mieux qu'elle. Il est bien persuadé de sa supériorité, mais elle ne le rend ni suffisant ni pédant; le défaut que

(1) M. et madame Necker.

je lui trouve, c'est qu'il n'est point de facile conversation; on ne se trouve point d'esprit avec lui. Il a cependant de la franchise, de la bonne humeur, de la douceur et de la bonté; mais il est distrait, et par conséquent stérile. Il dit qu'il vous aime beaucoup, et moi je lui dis que je n'en crois rien; il se fâche et je lui soutiens qu'il est trop distrait pour avoir pu démêler ce que vous valez Eh bien! je crois vous voir hausser les épaules et vous impatienter; vous me direz: pourquoi, le croyant, m'écrire ces fadaises? Ah! Monsieur, c'est qu'elles me viennent au bout de ma plume, et qu'il me plaît de vous dire tout ce que je pense.

J'espère que votre duc réussira à son affaire; il vit hier tous ceux de qui elle dépend; il en fut fort content. Je lui conseille d'en hâter la conclusion, parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait arriver; j'ai commencé une lettre du 5 de ce mois dont je le ferai porteur; je vous y parlerai la bouche ouverte; je ne sais pas ce que je vous dirai, mais ce sera tout ce que je saurai, tout ce que je penserai.

Je comprends, à l'énumération que vous me faites de vos occupations, que vous devez regretter le temps que vous perdez à m'écrire; vos journées sont bien remplies; je dois vous savoir beaucoup de gré des moments que vous me donnez, et d'autant plus que je sais par expérience ce qu'il en coûte pour écrire, car rien n'est si vrai que vous êtes le seul pour qui cela ne me coûte rien.

Je vous remercie d'avance de vos éventails; ma reconnaissance s'étend sur ce que vous faites pour mes amis, et je suis fort aise que vous traitiez bien madame de La Vallière; sa conduite avec moi est d'une égalité et d'une facilité charmante. Sa fille, la duchesse de Châtillon, est dans la plus grande affliction de la demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules. Mon neveu (1),

(1) Le fils du comte de Vichy.

qui est ici, a voulu le voir : il prétend qu'il était en droit de l'exiger ; il faut bien que cela fût puisqu'on le lui a montré ; elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy ; elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes ; et s'il ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu Vichy, pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement, quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, mais qu'il lui ont volé une somme que sa mère avait mise en dépôt pour elle ; elle a signé ledit testament JULIE D'ALBON.

Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que, pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

LETTRE CCLI.

Mardi 18 juin 1776.

Je n'eus point de lettres samedi ni dimanche, et votre lettre du 10 ne m'a été rendue qu'hier en rentrant chez moi.

J'ai vu M. et madame Bingham (1) ; je les trouve aimables ; la femme me paraît gaie et franche : quand nous nous connaîtrons, nous saurons si nous nous convenons. Elle m'a remis les éventails ; je vous remercie du mien, que je trouve joli et d'invention nouvelle et commode. Madame de la Vallière m'a chargée de tous ses remercîments ; elle est fort sensible aux marques de votre souvenir ; c'est en vérité une très-bonne femme, et douée d'un caractère qui la rend très-sociable et très-heureuse ; elle a mille attentions pour les Richmond, je

(1) Le feu comte et la comtesse douairière de Lucan.

crois qu'ils doivent être contents d'elle, de madame de Mirepoix et de madame de Cambise; je pourrais y ajouter madame de Luxembourg; mais comme depuis dix jours elle est à Sainte-Assise, chez madame de Montesson, elle n'a pas pu continuer ses attentions. J'ai cédé la semaine passée mon mercredi à madame de Mirepoix, qui voulait leur donner à souper. La duchesse de Leinster nous invita pour le lundi d'après, qui était hier; mais en arrivant, nous apprîmes qu'elle était malade. Je viens d'envoyer chez elle; elle a eu de la fièvre toute la nuit, et il lui est sorti une ébullition, c'est peut-être la rougeole. Le souper, ne fut point à l'hôtel de Luynes, où elle loge, mais à l'hôtel de Modène chez son fils milord Charles Fitzgerald. Le duc de Richmond, M. Ogilby, son fils et sa fille, en firent les honneurs; nous étions seize : les Bingham, l'ambassadrice de Sardaigne, mesdames de Mirepoix, de Cambise, de Boisgelin; MM. de Monaco, de Beaune, mademoiselle Sanadon et moi, les quatre de la maison; il en manque deux, je ne les retrouve pas. J'y arrivai morte de fatigue; j'étais sortie de bonne heure, pour aller voir la Petite Sainte (1), qui partait aujourd'hui pour Chanteloup; je fis encore deux visites, je ne pouvais plus me soutenir. Je m'affaiblis terriblement; si ce n'était que les jambes, je prendrais patience; mais la tête, la tête! cela est bien triste. Les idées de retraite me reviennent souvent; je voudrais un état fixe, que le jour, la veille et le lendemain fussent semblables; il vaudrait mieux, dans la vieillesse, être sourde qu'aveugle, la surdité est contraire à la société; mais quand on n'y est plus propre, ce serait un petit inconvénient que d'être forcée à s'en passer, et d'avoir à la place des yeux pour pouvoir s'occuper dans la retraite. Mais à quoi servent ces réflexions? à vous ennuyer, à vous déplaire; je vous en demande pardon.

Le grand abbé part demain ou après demain pour Chante-

(1) Madame de Choiseul-Betz.

loup; je viens d'écrire à la grand'maman une assez plate lettre et qui m'a coûté. Je ne sais pas si tous les gens qui vieillissent sentent autant que moi la diminution de leurs forces corporelles et l'anéantissement de leur âme. Croyez, mon ami, que l'opinion qu'on a de moi ne subsiste plus que sur une réputation d'esprit très-mal fondée, que quelques personnes (dont vous êtes peut-être du nombre) ont imaginé de me donner; elle tombera bientôt avec justice.

Ma lecture présente est la *Vie de Cicéron*, par Midleton (1), très-bien traduite par l'abbé Prévost; je l'entremêle des lettres de Cicéron à Atticus en suivant les époques. Je trouve que l'esprit de Cicéron doit servir de mesure pour tous les autres, son style m'enchante. Je lui pardonne sa vanité en faveur de sa sincérité, et sa faiblesse, parce que, je puis vous l'avouer, en ce seul point je trouve que je lui ressemble.

LETTRE CCLII.

Dimanche 30 juin 1776.

J'ai reçu votre thé; vous aurez dans vos mains de quoi le payer. Si vous voulez que ce soit un présent, vous êtes le maître, les remercîments vont sans dire.

A qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination? à quelqu'un de stupide : non-seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose hasarder de parler; les expressions, les mots, tout me manque; j'en suis humiliée, surtout devant les nouvelles connaissances à qui on a bien voulu donner bonne opinion de moi. Vous prendrez cette honte pour de la vanité; cela peut être, mais

(1) Excellent ouvrage. L'abbé Prévost ne s'est pas astreint au simple rôle de traducteur; il a modifié la forme de l'ouvrage de Midleton, et y a supprimé ce qui lui paraissait inutile.

sûrement je n'ai pas celle qui cherche à en imposer et à se donner pour meilleur qu'on est. Je n'ai pas de peine à vous croire, en vous jugeant par moi, que vous êtes quelquefois dénué de pensée; c'est mon état habituel : quand j'ai été longtemps seule ou avec des sots ou de nouvelles connaissances, je crois que je ne penserai de ma vie, et c'est cet état que je nomme ennui, et qui m'est insupportable.

Vous recevrez un volume par M. de Richmond; il partira mercredi. Ce duc ne se porte pas trop bien; sa tête est plus remplie que la vôtre, mais je ne sais pas si toutes ses idées sont justes et bien arrangées; je crois son cœur excellent, il est plus sensible que votre cousin, mais j'aime bien mieux ce dernier, et j'avoue que je serais charmée de le revoir. Je voudrais bien qu'il vînt avec le duc, qui doit revenir au mois d'août, et ne s'en retourner que deux ou trois mois après.

Bonjour, mon ami. Je suis encore à décider si c'est un bonheur ou un malheur pour moi de vous connaître. Mandez-moi toujours toutes vos nouvelles; elles ne me font rien, il est vrai, mais les nôtres ne vous font point davantage. Je donne à souper mercredi aux Bingham et aux Saint-Paul; jeudi aux Stormont, aux Necker et à plusieurs diplomatiques.

J'allais oublier de vous apprendre que le petit marquis de Coigni, que vous avez vu, a une forte petite vérole. Il l'a prise de sa femme, qu'il a gardée dans son inoculation; il avait été inoculé par Gatti; on croit que son frère le vicomte l'aura aussi.

LETTRE CCLIII.

Dimanche 7 juillet 1776.

Vos raisonnements sont excellents, ils interdisent toute réplique. *On n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer.*

Vous attendez M. de Richmond pour savoir à quoi vous en tenir sur l'affaiblissement de ma tête; je vous préviens qu'il n'y a pas pris garde. Je ne doute pas qu'il ne m'ait trouvé autant de santé et de bon sens qu'il lui fallait; il n'est parti que jeudi 4; il ne passera point par Londres; il m'a dit que vous recevriez ma lettre dans cette semaine-ci.

Je soupai hier chez les Necker avec une madame Montagu (1); la connaissez-vous? C'est un bel esprit, dit-on; cela est-il vrai? est-elle des vrais Montagu? M. Necker m'a priée de vous faire mille compliments; il me paraît qu'il vous aime. L'ambassadrice lady Stormont est jolie, elle se tient mal, elle n'a pas bonne grâce, sa physionomie est spirituelle.

Je ne suis pas en train de vous faire une longue lettre; vous serez assez ennuyé de celle que vous recevrez par M. de Richmond, et ce sera en même temps que celle-ci.

Je ne défendrai point Cicéron, mais après César, c'est l'homme que j'aime le mieux; sa sincérité me fait lui pardonner tous ses défauts.

Je vous crois sans vanité, mais je vous prie de me nommer avec vérité et simplicité les personnes à qui vous croyez plus d'esprit qu'à vous; j'en excepte les beaux esprits et les femmes, ne vous comparez qu'avec les gens du monde et de votre société. Quand vous m'aurez fait cet aveu, je vous en ferai un pareil, exceptant les beaux esprits et les hommes; j'entends par beaux esprits, les auteurs et les savants.

LETTRE CCLIV.

Samedi 20 juillet 1776, à quatre heures après midi.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte de M. Gibbon, et je vous remercie de la peine que vous avez prise de

(1) Feu Élisabeth Montagu, célèbre auteur de l'*Essai sur le génie et les écrits de Shakespear.*

m'écrire une longue lettre. Je trouve vos conseils excellents et j'ai le désir d'en profiter.

Je suis absolument de même avis que vous sur le jugement que vous portez des discours de l'Académie, mais non sur M. Turgot. Je trouve aussi que vous avez toute raison de condamner qu'on s'occupe trop de soi-même, et surtout d'exiger des autres qu'ils s'occupent de nous. Ceux qui ont de la bonté supportent nos plaintes, et ceux qui n'en ont pas s'en moquent. Je ne prévois pas que j'aie aucune commission dont je puisse vous importuner, ainsi vous me ferez payer par votre banquier si vous le voulez.

Mon intention est de vous rendre mes lettres moins ennuyeuses; le plus sûr expédient est de les rendre très-courtes.

Dimanche.

Je relis votre lettre et je peux sans scrupule ajouter à la mienne sans craindre de la rendre trop longue.

M. de Saint-Aignan avait quatre-vingt-douze ans, il était frère de M. le duc de Beauvilliers, gouverneur du dauphin fils de Louis XIV. Son père l'avait eu d'un second mariage à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été ambassadeur en Espagne et à Rome; c'était un homme très-médiocre, fort dévot; il avait épousé, il a vingts ans, la sœur de M. Turgot, qui est une grande janséniste; il n'en avait point eu d'enfants. Conservez votre bonne opinion pour son frère, j'y consens, mais n'exigez pas que je sois persuadée que les bonnes intentions suffisent pour faire un bon ministre, quand étant dénué de lumières, il est présomptueux et entreprenant, et s'embarque à faire des établissements sans prévoir leur impossibilité, et qu'au lieu de procurer le bien qu'il désire, il n'en résulterait que du désordre et de plus grands inconvénients que ceux qu'on chercherait à détruire.

J'ai autant d'horreur que vous pour le cardinal de Richelieu,



mais je crois qu'il avait un peu plus de talent que M. Turgot pour le ministère. Jamais Henri IV n'aurait pris M. Turgot pour ministre, soyez-en sûr ; il l'aurait peut-être fait gouverneur de ses pages ou intendant de quelque petite province comme il était avant (1).

Je soupai hier chez les Necker avec mesdames de Luxembourg, de Cambise et d'Houdetot. Je dis au Necker ce que vous m'écriviez d'obligeant pour lui ; c'est lui qui est véritablement un bon homme ! de la capacité sans présomption, de la générosité sans faste, de la prudence sans mystère ; ce serait un bon choix que d'employer un tel homme, mais sa religion est un obstacle invincible. Je ne mangeai qu'un potage et un œuf à l'eau, et je n'ai pas dormi de la nuit ; mais comme je n'ai pas de vapeurs, je prends patience. Je ne vous parlerai plus jamais de mes chagrins ; pour m'en consoler, vous me démontrez qu'ils ne sont que l'effet de mon caractère, et que si je n'étais pas la plus vaine et la plus exigeante de toutes les créatures, je devrais être la plus contente, et que je ne me plains que parce que je suis orgueilleuse et injuste ; j'aurais cru pouvoir me flatter d'être mieux connue de vous, et que vous ne m'auriez pas accusée d'exiger que l'on fît pour moi plus que je ne fais pour les autres. Mais n'en parlons plus ; il y a dix ans que je vous suis à charge de toutes les manières et que j'ai poussé votre patience à bout ; je vous en demande pardon, mais comme vous avez dû remarquer que toutes vos leçons ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y a bien des articles sur lesquels je suis très-corrigée, pourquoi ne puis-je pas me corriger sur le reste ? Si vous avez le courage d'en faire l'épreuve, je vous en serai obligée.

(1) On doit regretter que madame du Deffand ait si peu justifié ici le nom d'*Aveugle-Clairvoyante* que Voltaire lui avait donné.



LETTRE CCLV.

Paris, dimanche 4 août 1776.

Je voudrais être bien sûre que vous soyez plus tranquille; mais je connais votre sensibilité, mon ami; cependant je crois que c'est à tort que vous vous alarmez (1); je juge par le détail que vous me faites que la cause du mal m'est étrangère et n'a point d'existence réelle. Je vous prie instamment de continuer à me donner des nouvelles. Votre amitié pour votre cousin n'est pas le seul motif de l'intérêt que j'y prends; j'ai tant d'estime pour lui et milady, qu'il y a bien peu de personnes que j'aime autant qu'eux.

Vous avez l'air de me croire mécontente de M. de Richmond, mais c'est tout au contraire; je n'ai que des sujets de me louer de lui, et je l'ai trouvé encore plus aimable dans son dernier voyage que dans le précédent. Je suis très-touchée du service qu'il a essayé de me rendre en voulant vous déterminer à venir ici. Je ne saurais me plaindre de ce qu'il n'y a pas réussi. J'ai peu d'espérance de vous jamais revoir, et c'est là où je dois faire usage de ma raison.

M. le prince de Conti mourut avant-hier après dîner; il avait reçu la visite de l'archevêque et des exhortations de M. de la Borde; *c'est tout ce qu'il a reçu* (2). Son fils s'est très-bien

(1) Au sujet d'une maladie du général Conway.

(2) Elle entend par là qu'il n'avait pas reçu les sacrements. Dans les nouvelles du jour, on parle ainsi de cet événement: « Tout le monde « s'accorde à convenir d'une conversation, à peu près telle qu'on l'a « rapportée, entre le malade et l'archevêque de Paris; elle a eu lieu le « jour de la première visite du prélat; depuis il a été refusé deux fois « par le suisse à la porte de la rue, sans être descendu de carrosse, et en « présence d'un peuple immense. Les gens du métier reprochent à M. de « Beaumont (l'archevêque) de n'avoir pas sauvé ce scandale, en mettant

conduit (1); les d'Orléans et les Condé ne lui ont donné aucune marque d'attention.

L'Idole est dans la plus grande douleur, elle s'est retirée à Auteuil. La maréchale de Luxembourg l'y a suivie, elle vient de me mander tout à l'heure que j'y serai reçue; c'est une très-grande faveur, j'y irai cette après-dînée.

On m'apporte dans le moment une lettre de l'abbé Barthélemy; elle est si originale que j'en vais faire faire une copie pour vous l'envoyer (2); j'y joindrai celle d'une lettre de Voltaire (3), que je vous prie de montrer à peu de personnes, car je ne veux pas qu'on dise que c'est par moi qu'elle est devenue publique en Angleterre. Je me suis souvenue que je ne vous avais point dit quel était le Montazet dont il était question dans les discours de l'Académie, c'est de l'archevêque de Lyon.

Nous avons ici M. et madame Hamilton votre ministre de Naples (4); je ne les ai point encore vus. La dame de Montagu ne me déplaît point, sa conversation est pénible parce qu'elle parle difficilement notre langue; elle est très-polie, et elle n'a point été trop pédante avec moi; je lui ai fait voir la lettre de Voltaire, elle me dit sur *les perles et le fumier*, que *ce fumier n'avait pas servi à fertiliser sa terre*.

J'attends votre première lettre avec impatience; je suis aussi inquiète que vous, car mon inquiétude est double; ne négligez aucun détail.

« un peu d'astuce, en descendant, en entrant dans la cour, et se tenant « en quelque endroit, pour en imposer au moins aux spectateurs, et « qu'on crût qu'il avait été admis auprès de son altesse. »

(1) Son fils unique, le comte de la Marche, qui, à la mort de son père, devint prince de Conti.

(2) Cette lettre n'a pas été trouvée.

(3) Au comte d'Argental. Voyez le tome LXIII, page 261 de l'édition des Œuvres de Voltaire, par Beaumarchais.

(4) Feu sir William Hamilton, et sa première femme, mademoiselle Barlow.

Lundi 5.

J'ai vu l'Idole, elle observe très-bien le costume, il n'y a rien à dire; et moi, mon ami, j'observai très-bien hier celui d'une Française; on m'annonça le duc de Richmond, je sautai de mon tonneau à son cou, je l'embrassai de tout mon cœur; je me flattais qu'il vous aurait vu, qu'il me dirait comment il vous avait trouvé, qu'il me rendrait compte de l'état de votre cousin; point du tout, il n'avait vu ni l'un ni l'autre; j'en fus un peu refroidie, je vous l'avoue; je le quittai pour aller à Auteuil, mais je passai la soirée avec lui au Carrousel. La duchesse de la Vallière m'inquiète; elle a un rhume très-obstiné, elle ne dort point, elle est triste et changée, je serais très-fâchée qu'elle partît avant moi. Mon Dieu! que j'attends samedi ou dimanche avec impatience! et je ne puis pas soutenir l'inquiétude; mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez beau être Anglais, votre amitié est un peu française; vous n'attendriez pas patiemment des nouvelles de vos amis, si vous étiez inquiet de leur état.

LETTRE CCLVI.

Dimanche 18 août 1776.

Je suis fort aise du bon état de monsieur votre cousin. On m'a conté un semblable accident (1) avec toutes les mêmes circonstances, arrivé à quelqu'un il y a plus de trente ans, et qui se porte encore aujourd'hui fort bien. Je suis ravie que vous n'ayez plus ce sujet d'inquiétude; je la partageais véritablement. Il vous reste l'Amérique, mais cela est bien différent. Vous me ferez plaisir de me mander toutes les nouvelles qu'on en recevra.

(1) Une attaque de paralysie.



Vous m'avez dit quelquefois que vous apprendriez volontiers celles de ma société; j'ai peine à le croire; vous ferez bien, si cela est vrai, de me le répéter. Au bout d'un certain temps et dans l'éloignement, les objets s'effacent, et il est très-naturel qu'ils cessent d'intéresser. Cependant je vous dirai aujourd'hui que madame de la Vallière ne voit encore personne; j'envoie tous les matins savoir de ses nouvelles : elle a un peu dormi cette nuit, et si en effet elle n'a d'autre incommodité que l'insomnie, je n'en dois pas être fort inquiète : j'ai l'expérience qu'on se passe de sommeil.

L'abbé Barthélemy est arrivé de Chanteloup, madame de Grammont de Plombières, et madame de Luxembourg est revenue coucher à Paris, après quinze jours de séjour qu'elle a fait à Auteuil auprès de la divine comtesse. Ma société en est plus ranimée, mais ce sera pour peu de temps. Dans quinze jours les comtesses de Boufflers doivent, dit-on, aller à Arles, parce que M. Pomme, qui traite la belle-fille, et qui était venu ici pour elle, s'y en retourne. L'abbé en fera autant pour Chanteloup, et madame de Luxembourg a différents voyages à faire dans le courant du mois prochain.

Le jeune duc (1), comme vous l'appelez, ira à Aubigny aussitôt la vacance de notre parlement; je voudrais bien que son affaire réussît, mais je crains plus que je n'espère.

On vous a dit la vérité, la reine a très-bien traité milady Lucan (2); elle la rencontra au Moulin Joli, chez Vatelet; la milady y avait dîné; la reine vint s'y promener et s'informa qui elle était; elle lui fit dire de s'approcher d'elle, lui parla de son talent, voulut voir ses miniatures, et la pria de lui en donner. La milady lui en laissa le choix, la reine en prit deux qui étaient le portrait de son fils et de sa fille; elle lui dit de venir à Versailles, elle y a été, et la reine l'a très-bien traitée.

Je vois quelquefois madame Montagu; je ne la trouve pas

(1) Le feu duc de Richmond.

(2) La comtesse douairière de Lucan.

trop pédante, mais elle fait tant d'efforts pour bien parler notre langue, que sa conversation est pénible. J'aime bien mieux milady Lucan, qui ne s'embarrase point du mot propre, et qui se fait fort bien entendre.

J'ai vu le chevalier Hamilton et madame sa femme, ce n'est pas assez pour les connaître. Je ne vois pas d'autre Anglais.

J'allais oublier de vous raconter ce que me dit l'autre jour l'ambassadeur de Naples (1). M. de Richmond m'avait bien recommandé de ne pas vous le laisser ignorer.

Il prétend qu'il a vu M. Conway, dans le temps qu'il était ministre, se promener au Ranelagh étant extrêmement ivre, et que lui, ainsi que tous les Anglais du plus grand monde et de la meilleure compagnie, s'enivrent tous les soirs. Je lui demandai s'il vous avait vu ou s'il avait su que vous vous fussiez enivré quelquefois ; il me dit que non, mais pour votre cousin, il en était sûr. Je crois que ce pauvre ambassadeur ne vivra pas longtemps ; il est jaune comme un coing, il a les jambes enflées, il a une toux continuelle, il crache à faire horreur. Je prétends qu'il tousse comme une caverne. C'est un étrange homme ; il n'en faudrait pas deux semblables dans la société, un seul y est tout au plus supportable.

LETTRE CCLVII.

Paris, samedi 7 septembre 1776.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous mander que madame Geoffrin était tombée, pour la troisième fois, en apoplexie. Cette dernière fois-ci elle est restée paralytique d'un côté ; elle a presque perdu la connaissance : on croit pourtant qu'elle ne mourra point de cette attaque. Vous voyez que la

(1) Le marquis de Caraccioli.

mort en veut ici aux personnes de mérite singulier ; d'abord mademoiselle de Lespinasse, ensuite M. le prince de Conti, et puis madame Geoffrin, qu'on peut regarder comme morte. Ces trois personnes étaient fort célèbres chacune dans leur genre. On regrettera moins M. le prince de Conti, parce qu'il n'avait plus de maison ; les désœuvrés se rassemblaient chez les deux autres : jusqu'à temps qu'il survienne quelques personnes assez ridicules pour être dignes de leur succéder, il faudra s'en passer.

Je compte sur ce que vous direz de moi à vos parents : c'est pour me conduire à l'anglaise que je me suis fait l'effort de ne leur pas dire moi-même combien j'ai pris intérêt à cet étrange événement (1). Je ne comprends pas comment vous n'êtes point avec eux, et comment vous vous accommodez de la vie que vous menez : des estampes, des médailles, des breloques, me semblent un froid amusement ; mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Si en effet vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux ; et il faut bien que cela soit, puisque c'est par choix que vous vivez ainsi.

L'Idole me donna à lire avant-hier une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du prince : il lui disait adieu, comme n'ayant plus que quelques jours à vivre. Cette lettre m'a paru de la plus grande beauté ; je lui en ai demandé une copie, et je l'aurai (2). Elle part à la fin de ce mois pour Arles ; sa mai-

(1) Un récent malheur de famille.

(2) Cette lettre, qui mérite l'éloge qu'en fait madame du Deffand, était ainsi conçue :

« A madame la comtesse de Boufflers.

« Edimbourg, 20 août 1776.

« Quoique je sois certainement à quelques semaines, et peut-être à « quelques jours de ma propre mort, je ne puis m'empêcher, ma chère « Madame, d'être frappé de celle du prince de Conti, perte si grande à « tous égards. Mes réflexions ont porté à l'instant sur votre situation dans « cet événement malheureux. Quelle différence pour le plan entier de « votre vie ! — Mandez-moi, je vous prie, quelques détails, mais que ce « soit de manière à ne vous point embarrasser dans quelles mains votre

son est déjà retenue et meublée. Une certaine bienséance, l'embarras d'un maintien dans cette espèce de veuvage, la confiance que la belle-fille a dans la science de M. Pomme, de qui elle attend sa guérison, et qui habite dans cette ville, l'ont déterminée à s'y établir pour y passer l'hiver : elle ne reviendra qu'au mois de février.

Je vous ai dit que madame de Luxembourg devait faire de petits voyages : elle partit mercredi 4 ; elle ne sera de retour que le 20 ou le 21.

La Sanadona va s'absenter aussi : elle part mardi pour Praslin, où elle ne restera que huit jours, malgré les efforts que tout le *praslinage* fait pour la retenir plus longtemps ; mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire. Elle ne se trompe pas ; elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma confrérie. Quand vous devriez me croire autant de vanité qu'à Cicéron, je vous avoue que quand je me compare aux autres femmes, j'augmente d'estime pour moi ; je me crois plus fidèle, plus sincère qu'aucune autre : mais je suis aussi faible que ce philosophe ; j'en conviens à ma honte : c'est à la nature que je m'en prends ; je suis restée telle qu'elle m'a faite : je n'ai pas à me louer d'elle ; si elle m'a donné un corps assez sain, elle y a joint un esprit fort malade. Elle vous a traité tout au contraire ; je voudrais que votre âme fût moins saine, et que votre corps le fût davantage.

« lettre peut tomber après ma mort. Ma maladie est une diarrhée, ou
« mal d'entrailles qui me mine depuis deux ans, mais qui depuis six mois
« m'entraine à ma fin avec un progrès visible. Je vois chaque jour la
« mort s'approcher, sans inquiétude et sans regret. Je vous dis adieu
« avec beaucoup d'affection et de respect, pour la dernière fois.

« DAVID HUME. »

Il mourut le 25 août, cinq jours après la date de cette lettre.

LETTRE CCLVIII.

Paris, dimanche 15 septembre 1776.

Le duc de Richmond est parti ce matin pour Aubigni : on n'a jamais vu personne aussi profondément triste. Il dit qu'il ne se porte pas bien ; mais il ne dit pas quel est son mal : il repassera par ici en retournant à Londres.

Vos nouvelles d'Amérique se font attendre bien longtemps : elles sont un objet de grande curiosité pour toute l'Europe ; je les attends avec patience ; ni vous ni les vôtres n'y êtes point personnellement intéressés.

Les Lucan sont fort aimables ; ils me donnèrent l'autre jour chez moi la plus jolie musique du monde, et qui ne me causa pas plus d'embarras que si ç'avait été chez un autre : je ne sortis point de mon tonneau ; je ne me levai pour personne. Le milord avait fait apporter un piano-forte dans mon antichambre ; il avait amené le maître de musique de ses filles, qui est Italien, un autre Italien qu'il a pris ici, qui est bon violon ; il avait sa flûte : ses deux filles (1) chantèrent tour à tour, et chacune s'accompagna. Votre ambassadrice (2) chanta et s'accompagna aussi. Il vint assez de monde ; mais je ne vis que ceux qui s'approchèrent de mon tonneau. La musique finie, tout décampa, le piano-forte, les musiciens, les enfants. une partie de la compagnie, et nous restâmes douze pour le souper, milord, milady (*Lucan*) le duc (*de Richmond*), votre ambassadeur et l'ambassadrice, madame de Mirepoix, ses deux nièces (*mesdames de Cambise et de Boisgelin*), et quelques autres.

(1) L'une fut depuis la comtesse de Spencer ; l'autre, mademoiselle Louise Bingham, mourut fort jeune, sans avoir été mariée.

(2) Alors lady Stormont, depuis créée comtesse de Mansfield, de son propre droit.



Le lendemain, vendredi, madame de Montagu nous donna un très-bon souper dans une maison qu'elle a louée à Chaillot. La compagnie était madame de Mirepoix et ses deux nièces, un milord écossais, Eglinton (j'estropie peut-être son nom), le duc de Richmond, la maîtresse de la maison et mademoiselle Grégory (1), madame de Marchais et moi.

Hier je fus à Saint-Ouen avec le vicomte de Beaune; nous ne trouvâmes que les maîtres de la maison (2) et milord L***; on a oublié de l'enterrer, car certainement il n'est pas en vie. On parla d'une brochure qui va paraître, dont le titre sera : *Commentaire sur la vie de Voltaire.* Il y parle, à ce qu'on dit, de toutes les personnes célèbres qu'il a connues. Madame Necker prétendait qu'il fallait que je fusse brouillée avec lui, parce que je n'y étais pas nommée. Je l'assurai, avec vérité, que j'en étais fort aise, et que je préférais d'être dans le nombre des personnes qu'il avait oubliées qu'à côté de celles qu'il a célébrées : mesdames du Châtelet et Geoffrin y tiennent les premières places. Je serais bien fâchée d'être citée comme un bel esprit; je n'ai jamais rien fait qui puisse m'attirer ce ridicule.

Madame de Montagu s'est très-bien comportée à l'Académie : elle ne se laissa aller à aucun emportement (3); c'est une femme raisonnable, ennuyeuse sans doute, mais bonne femme et très-polie. La Lucan et son mari sont aimables, remplis de talents; je les vois avec plaisir. Voilà tout ce qui compose ma société anglaise, et un M. Hobart (4), qui est, dit-on, petit-

(1) Fille du feu docteur Grégory, d'Édimbourg, et mariée depuis à M. Allison, l'un des ministres de l'église épiscopale de cette ville. Elle était alors intime amie de la famille de madame Montagu, qu'elle accompagna dans son voyage à Paris et à Spa.

(2) M. et madame Necker.

(3) Dans une autre lettre qu'on ne donne pas ici, parce qu'elle n'offre d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit : « Il y a fort longtemps que je n'ai « vu madame Montagu; elle fut à l'Académie le jour de la Saint-Louis; « elle fut bien mécontente; on y lut un écrit de Voltaire contre Shakes- « pear; il doit être imprimé, je vous l'enverrai. »

(4) M. George Hobart, qui, à la mort de son frère aîné, en 1791, devint

fils de Cromwell : quel homme est-ce? il me semble avoir du bon sens. Je suis, comme je vous l'ai mandé, séparée de mademoiselle Sanadon ; elle est à Praslin, et n'en reviendra que dans le cours de cette semaine : j'attends, à peu près dans le même temps, le retour de madame de Luxembourg; je la reverrai avec grand plaisir : je crois qu'elle est, *pour le présent*, la personne dont je suis le plus aimée.

Je vais ce soir souper, avec madame de Marchais, chez la comtesse de Broglio et l'évêque de Noyon (1), lequel crache ses poumons, ce qui fait grand'pitié; il est doux et aimable.

Notre reine se porte bien ; elle est quitte de sa fièvre tierce, ce qui assure le voyage de Fontainebleau, qui sera le 9 octobre jusqu'au 18 novembre.

Ne cessez point de parler de moi à vos parents ; je les estime de toute mon âme et je les aime de tout mon cœur.

LETTRE CCLIX.

Paris, 7 octobre 1776.

C'est par M. Éliot que je vous écris ; je lui avais déjà remis les *Commentaires de Voltaire ;* je les lui laisse, quoique je voie, par votre lettre du 29, que vous les avez déjà lus. Je suis de votre avis sur tout ce que vous dites sur la fureur de la célébrité ; la vanité, qui la fait rechercher, n'empêche pas que les ouvrages soient bons, mais diminue bien de l'estime pour l'auteur.

Monsieur donna hier une très-belle fête au roi et à la reine

comte de Buckingham. L'éditeur ignore d'où a pu venir l'erreur où l'on a été de croire qu'il descendait de Cromwell ; peut être a-t-on confondu son nom avec celui de quelque autre Anglais qui se trouvait à Paris dans ce temps-là.

(1) L'évêque de Noyon était le frère du comte et du maréchal de Broglio.

dans son château de Brunoy (1); je n'en ai point les détails, je les apprendrai aujourd'hui, je sais seulement qu'il n'y avait que la famille royale, dont Mesdames les tantes n'étaient point; les seules dames de semaine ont suivi, et les officiers du roi et de la reine. M. le duc de Chartres n'a point été invité, ce qui surprend beaucoup. Il n'y a eu que MM. de Guignes, d'Esterhazi (2), le comte et le chevalier de Coigny qui aient été admis.

On parle beaucoup de changements dans notre ministère; les clameurs contre M. de Saint-Germain sont à toute outrance, le contrôleur général (3) est fort malade, et sa considération est des plus minces. Le Maurepas paraît ne pas savoir ce qu'il fait. On ne sait ce que tout ceci deviendra, nous n'avons pas un seul homme qui ait le sens commun; je m'applaudis bien, je vous assure, de ne m'intéresser à qui que ce soit, pas même à la chose publique. Pourvu que je passe le temps sans un excessif ennui, je m'en contente, mon indifférence pour tout est extrême.

Je suis du dernier bien avec les Lucan, ils m'ont amené deux fois leur petite famille, m'ont donné de jolies musiques; ils furent vendredi à une course de chevaux où était la reine;

(1) Brunoy, à cinq lieues de Paris, château qui appartenait autrefois à M. Paris de Montmartel, banquier de la cour sous le règne de Louis XV. Après avoir acquis de grands biens, il désira de faire un mariage distingué, et s'allia à l'illustre maison de Béthune, en épousant une sœur du marquis de Béthune, colonel-général de la cavalerie. Il en eut un fils appelé le marquis de Brunoy, et connu seulement par son goût pour les processions. Étant mort sans enfants, la terre de Brunoy fut vendue à Monsieur. Depuis la révolution, elle a passé en différentes mains. La princesse de Wagram la possède aujourd'hui.

(2) Le chevalier d'Esterhazi était d'une branche de l'illustre famille hongroise d'Esterhazi, établie en France. Son père avait un régiment de hussards au service de France, et avait épousé une dame française de la petite ville de Viga en Languedoc. Le fils dont on parle ici eut ensuite le régiment de hussards, reçut le cordon bleu, et fut en grande faveur à la cour de France.

(3) M. de Clugny.

elle fit monter la milady et sa petite famille dans son pavillon; elle les combla de politesses ; ils vous conteront tout cela.

Ce petit Eliot (1) est tout à fait aimable ; il a beaucoup d'esprit, il sent encore un peu l'école, mais c'est qu'il est modeste, et qu'il est la contre-partie de Charles Fox ; la sorte de timidité qu'il a encore sied bien à son âge, surtout quand elle n'empêche pas qu'on ne démêle le bon sens et l'esprit.

Vous ne me parlez point de MM. de Chimay (2) et de Fitz-james ; c'est par votre cousin que j'ai appris que le premier avait été chez vous, et qu'on a pensé qu'il y avait eu quelque affaire entre eux. Nous avons ici tous les jours des nouvelles de notre Amérique, tantôt par Nantes, tantôt par Boulogne ; elles se détruisent trois jours après qu'elles ont couru.

Il me paraît que l'idée de la guerre s'accrédite beaucoup ; si elle a lieu, comme je commence à le croire, elle sera un obstacle invincible aux visites réciproques, elle me fera faire l'application d'un passage d'un opéra de Quinault :

Peut-être souffrirais-je moins
Si je pouvais haïr une rivale.

Vous avez eu tort de penser que ce que le grand abbé m'avait mandé était une énigme sans mot ; il s'est expliqué ; ce n'était point d'Argental qu'il entendait parler, mais d'un homme que je ne vois point, l'abbé Arnault (3), qui est un des beaux esprits du temps, dans le goût des Jean-Jacques, des Thomas, etc.

Je reconnais et j'avoue que je précipite trop mes jugements : on ne connaît le caractère des gens que bien à la longue ; j'ai

(1) Le lord Minto depuis.

(2) Le prince de Chimay. Il avait épousé une sœur du duc de Fitzjames, dont il est parlé ici.

(3) François Arnauld, abbé de Grand-Champ, lecteur et bibliothécaire de Monsieur. On a recueilli ses ouvrages en trois volumes. Il s'y trouve plusieurs extraits excellents, tirés de la *Gazette littéraire*, qu'il écrivait avec Suard.

encore la duperie des jeunes gens ; les premiers jugements que je porte sont toujours favorables, et par la suite j'en viens au rabais ; je trouve partout fausseté et légèreté, et souvent tous les deux. il y a un bien petit nombre de gens que j'estime véritablement, et peut-être ne suis-je pas du nombre ; on ne peut s'unir intimement avec personne, et si, comme dit Voltaire de l'amitié,

Sans toi tout homme est seul,

il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une resource ; mais il n'y a pas même de livres qui contentent.

LETTRE CCLX.

Dimanche 27 octobre 1776.

Vous m'aviez mandé que vous aviez eu une bouffée de goutte aux genoux, j'en étais inquiète. Votre lettre d'aujourd'hui (quoiqu'étique) me fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle me rassure.

Vous recevrez demain ou après-demain par M. de Richmond une lettre de moi qui n'aura guère plus d'embonpoint que la vôtre. Quand on ne doit rien dire de soi, ni de la personne à qui on écrit, et qu'on prend fort peu de part à tout le reste, on a peu de choses à dire. Je vous dirai pourtant aujourd'hui que je suis contente de la place qu'on vient de donner à M. Necker (1) ; on a lieu d'espérer qu'il s'en acquittera bien. Le

(1) M. Necker fut d'abord nommé conseiller des finances et directeur général du trésor royal, conjointement avec M. Taboureau, qui eut le titre de contrôleur général, mais celui-ci se démit bientôt d'une place qu'il n'avait acceptée que par les instances du comte de Maurepas, et dont il lui parut mal imaginé de séparer les fonctions.



public, dans ces premiers instants, paraît approuver ce choix ; nos papiers se sont relevés, mais malgré cela, je m'attends que dans quelques jours on dira beaucoup de mal de lui, et je ne mettrais pas à fonds perdus sur la durée de sa faveur. Il y a même dans ce moment quelque sujet d'inquiétude ; la goutte a repris à M. de Maurepas ; elle s'est d'abord placée sur une épaule, on l'a fait descendre aux pieds ; s'y tiendra-t-elle? c'est de quoi on ne peut s'assurer. C'est une vilaine chose que cette goutte, et s'il arrivait malheur à ce ministre, le nouveau directeur du trésor royal pourrait être bientôt déplacé. Je soupai hier chez sa femme; elle a une très-bonne contenance et nullement la tête tournée. Je ne sais ce que la Flore-Pomone (*madame de Marchais*) pense de ceci ; elle est depuis mardi à Fontainebleau ; je n'ai point entendu parler d'elle. Tout ce que je gagne à ce nouvel établissement, c'est que ma pension sera payée plus promptement, mais d'ailleurs je perdrai de l'amusement, les soupers seront plus rares, au moins pendant quelque temps.

Madame de Luxembourg reviendra demain de Sainte-Assise, où elle a fait un séjour de près de trois semaines; elle restera à Paris cinq ou six jours, et puis y retournera pour autant de temps qu'elle y a été. Sa passion dominante est le jeu, elle fait vingt-cinq ou trente *robbers* par jour. L'autre maréchale (*de Mirepoix*) est dans un grand désœuvrement; elle dissimule son ennui autant qu'elle peut; elle trouverait de la honte à l'avouer.

J'ai reçu de Lyon une lettre de l'Idole; je suis du dernier bien avec elle. Je remarque qu'il est facile d'être parfaitement bien avec tous ceux dont on ne se soucie pas.

LETTRE CCLXI.

Paris, 3 novembre 1776.

Je ne sais pourquoi vous recevez mes lettres plus tard. Ne serait-ce pas quelque examen des bureaux ?

Les bruits de guerre sont bien fâcheux, mais je n'en suis point extrêmement troublée, cela aurait été pour moi un bien plus grand événement il y a quelques années ; mais je puis dire aujourd'hui :

Grâce au ciel, mes malheurs ont passé mon attente.

C'est un vers d'un de nos opéras.

Je me réjouis médiocrement du choix de M. Necker ; je n'imagine pas que son règne soit de longue durée. J'ai beaucoup d'opinion de sa capacité ; mais les brigues, les intrigues, s'en démêlera-t-il ? ne s'opposeront-elles pas à ses projets ? Le bien que je puis attendre de lui, c'est que ma pension sera payée un mois ou six semaines plus tôt qu'elle ne l'était par les autres. Je lui dirai ce que vous m'écrivez sur lui. Depuis sa nouvelle place, je ne l'ai vu qu'une fois pendant un quart d'heure ; il est presque toujours à Fontainebleau ; il aura travaillé avec le roi aujourd'hui pour la seconde fois chez M. de Maurepas, qui a la goutte depuis dix-sept ou dix-huit jours. Il ne paraît encore aucune nouvelle opération, et je ne vois pas que l'on imagine aucun de ses projets ; tout ce que l'on dit sur cela sont des choses bien vagues.

On a représenté à Fontainebleau, jeudi dernier, une tragédie de Champfort, *Mustapha et Zéangir ;* elle a eu un très-grand succès. La reine lui donna le lendemain une pension de cinquante louis, et M. le prince de Condé une place de secrétaire

de ses commandements, de même valeur (1); quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Il y a eu à Fontainebleau beaucoup d'autres nouveautés qui n'ont eu aucun succès.

LETTRE CCLXII.

9 décembre 1776.

Il y a quelques changements aux jours où je vous écris; vos lettres ne me sont pas toujours rendues le dimanche; je les attends pour y répondre, et cela me mène au mercredi; je le préviens aujourd'hui, parce que je me trouve seule et que je ne peux faire un meilleur emploi de mon temps que de causer avec vous; tant pis pour vous, vous vous passeriez bien de remplir les lacunes de ma journée; mais n'êtes-vous pas mon ami? et quel agrément peut-on trouver dans un ami, si l'on n'y a pas une parfaite confiance, et s'il faut être toujours dans la crainte de l'ennuyer?

Je suis sûre que vous êtes persuadé que je m'amuse beaucoup, et que le retour de Chanteloup me cause des plaisirs ineffables. Il y a beaucoup à en rabattre. *Je suis contente*, comme disait à madame de Montespan la carmélite La Vallière, *mais je ne suis pas bien aise.*

Mes parents (*les Choiseul*) souperont jeudi chez moi pour la troisième et dernière fois; ils ouvriront leur maison dimanche prochain, et c'est où j'irai fort rarement; ils se tiennent dans leur galerie; je ne sais si vous la connaissez: elle est infiniment grande, il faut soixante-dix ou soixante-douze bougies pour l'éclairer; la cheminée est au milieu, il y a toujours un feu énorme et des poêles aux deux bouts; eh bien, malgré cela on y gèle, ou on y brûle si l'on se tient auprès de la cheminée

(1) La place de secrétaire des commandements de M. le prince de Condé valait 3,000 fr.

ou des poêles; toutes les autres places dans les intervalles sont des glacières; on trouve un monde infini, toutes les belles et jeunes dames et les grands et petits seigneurs; une grande table au milieu, où l'on joue toutes sortes de jeux, et cela s'appelle une macédoine; des tables de wisk, de piquet, de comète; trois ou quatre trictracs qui cassent la tête. Peut-être vos assemblées ressemblent-elles à cela; en ce cas, je crois que vous vous y trouvez rarement: il n'y a que d'être seule que je trouve pis que cette cohue. Cette maison est ouverte depuis le dimanche jusqu'au jeudi inclusivement; le vendredi et le samedi, je suis dévouée à la grand'maman. Je lui fis hier vos compliments, et l'assurai de votre sincère attachement: elle me répéta qu'elle était bien fâchée que vous prissiez si mal votre temps pour vos voyages ici, et d'être privée du plaisir de vous voir. Je lui dis qu'à l'avenir elle n'aurait à envier personne. L'abbé prétend vous aimer beaucoup, et sur ce que je lui ai dit de votre part il pourra prétendre que vous l'aimez beaucoup aussi; et de toutes ces prétentions il en résulte fort peu de propriétés.

Mercredi.

J'étais hier en train de bavarder; je suis aujourd'hui sèche et stérile. Je soupai hier chez M. Necker; je lui dis un mot de M. T***; il ne fut pas reçu favorablement. Il a volé la caisse de la recette et de plus M. Boutin, qui s'était rendu sa caution; en un mot c'est un fripon; j'en suis fâchée, car il a un talent agréable.

Voilà le retour de Montmorency qui s'approche; je serai bien aise de revoir la maréchale (*de Luxembourg*). Tous vos amis et amies sont-ils absents? et M. Conway, que fait-il? Ne pourrais-je pas, par son moyen, avoir les mémoires de M. Hume? J'ai un très-bon traducteur tout prêt. Je sais que ces mémoires sont peu de chose; mais ceux de madame de Staal ne sont pas fort importants, et ne laissent pas de faire grand plaisir: enfin je les désire; et si M. Conway veut me les faire avoir, il me fera

grand plaisir. Conbien M. Conway a-t-il été dans le ministère ? J'ai eu sur cela une dispute.

Le Fox (1) a l'air de se plaire ici. Je vis hier un M. Greville, cousin de l'ambassadrice, neveu du chevalier Hamilton : il vous connaît; il a été à Strawberry-Hill : il m'aurait reconnue sur mon portrait.

Je penche à croire que nous n'aurons point la guerre; on parle d'une réforme dans la cavalerie : nos guerriers en murmurent, et s'en prennent un peu à M. Necker.

J'ai reçu d'Arles une lettre de l'Idole, qui y est établie. Elle est très-bien écrite et très-touchante : je m'en laissais attendrir mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la demoiselle (*de Lespinasse*), et mon cœur s'est fermé. Oh ! vous avez raison il faut être de pierre et de glace, et surtout n'estimer assez personne pour y prendre confiance. Tout cela se peut faire sans haine et sans misanthropie. Il me semble que si je revenais à trente ou quarante ans, je me conduirais bien différemment que je n'ai fait. Mais peut-être me trompé-je : on ne vaut pas mieux que les autres; les occasions, les circonstances emportent, et la réflexion ne vient qu'après tout ce qui devait être; je trouve seulement qu'on fait un plat usage de la vie. Voilà ce qui s'appelle bien des lieux communs; je vous en demande pardon.

Si vous voyez madame Cholmondeley, dites-lui que je vous demande de ses nouvelles.

Voici une petite chanson à la mode, que tout le monde chante :

Nos dames doivent leurs attraits
A tous leurs grands plumets,
A tous leurs grands plumets;
Et nos seigneurs tous leurs succès
A leurs petits jacquets,
A leurs petits jacquets.

(1) M. Charles-Jacques Fox.

LETTRE CCLXIII.

18 décembre 1776.

Pour répondre aux questions de votre dernière lettre, il faut que je répète ce que je vous ai dit dans mes lettres précédentes. Tout Chanteloup est ici; les Caraman sont aussi de retour, ainsi que madame de Jonsac, enfin tout le monde. Je ne puis pas me plaindre de la solitude, et si je m'y ennuie, je peux savoir à qui m'en prendre; j'aime mieux, je l'avoue, que ce soit aux autres qu'à moi seule. L'abandon, et tout ce qui en a l'air, m'est insupportable. Jouissez du bonheur de vous suffire à vous-même; je voudrais que la nature m'eût aussi bien traitée et m'eût donné un caractère semblable au vôtre. Je ne sais pas bien encore comment je trouve le Fox; il a sans doute beaucoup d'esprit, et surtout beaucoup de talents. Je ne sais si sa tête est bien rangée, et si toutes ses idées sont bien justes : il me semble qu'il est toujours dans une sorte d'ivresse; et je crains qu'il ne soit bien malheureux quand cette façon d'être cessera, et qu'il sentira qu'il est le seul auteur de tous ses malheurs. Il serait alors bien à plandre s'il avait une tête française; mais je ne connais point les têtes anglaises : elles sont si différentes des nôtres, que si j'en voulais juger, ce serait comme si je voulais juger des couleurs (1).

Je ne sais que penser de la guerre : si elle arrive, ce sera par des malentendus; je suis persuadée que ni vous ni moi ne la voulons. C'est encore un problème pourquoi M. Franklin (2)

(1) Elle prouve certainement ici la vérité de ce qu'elle dit elle-même de son défaut de jugement.

(2) Dans une lettre du 22, qui ne contient d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit : « Le Franklin arriva hier à deux heures après midi; il avait « couché la veille à Versailles. Il a deux petits-fils avec lui, un de sept



vient ici ; et ce qui est de plus singulier, c'en est un aussi de savoir s'il est à Paris ; depuis trois ou quatre jours, on dit le matin qu'il est arrivé, et le soir qu'il ne l'est pas.

Un certain M. de Pezay a épousé depuis peu de jours une très-belle mademoiselle de Murat, qui n'a pas un sou, presque point de parents : il n'en est point amoureux ; on ignore quel est son motif. Je vous envoie des vers qui sont une inscription qu'il a faite pour sa maison de campagne avec la parodie qu'on en a faite, et que l'on a mise chez vous dans votre journal. Ce M. de Pezay est celui qui a fait des vers pour moi, assez jolis, et que vous avez dû voir. On l'accable de ridicules ; on lui envie la protection qu'on prétend que le ministre (*M. de Maurepas*) lui a accordée ; on ne cesse de l'accabler d'épigrammes : on fait même des suppositions : on lui fait demander au ministre quel titre il prendra, de comte, de marquis, de baron. Le ministre répond : Cela m'embarrasse ; si c'est comte, on dira *conte pour rire ;* si c'est marquis, on ajoutera, *saute marquis* (trait de la comédie du *Joueur* de Regnard) ; si c'est baron on se souviendra du *baron de la Crasse*. Voilà de nos plaisanteries ; mais malheur à qui en est l'objet ; ce ne sont pas des blessures légères (1).

« ans, et un autre de dix-sept, et un petit-neveu, un M. Penet, son ami, « et un gouverneur des enfants ; il loge dans la rue de l'Université.

(1) Jacques Masson, marquis de Pezay, était fils d'un employé supérieur au ministère des finances. Il fut au collége d'Harcourt le condisciple de La Harpe, et tâcha de se pousser dans le monde à la faveur des succès littéraires ; mais avec beaucoup d'esprit et d'ardeur, il déplut aux gens d'esprit et aux gens du monde, en voulant réunir les avantages des uns et des autres. Ses vers recherchés, son marquisat emprunté, lui valurent des ridicules (*) qui ternirent un mérite réel. Livré à des études sérieuses, il réussit auprès de M. de Maurepas, et obtint même la faveur

(*) On fit sur lui cet épigramme :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure ;
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

Vous vous plaignez de vos lectures, je n'en suis point étonnée; je suis à la fin du dernier livre de Cassandre; il m'a fallu une excessive patience. Vous avez raison, tous les personnages se ressemblent, les dialogues, les monologues sont abominables, mais les intrigues sont quelquefois ingénieuses et donnent de la curiosité; mais enfin je suis bien aise d'en être quitte. Je ne sais plus que lire.

Madame de Luxembourg est d'hier de retour de Montmorency : je soupai hier avec elle chez les Necker : il y avait assez de monde, et comme vous aimez les noms propres, il faut vous les nommer. D'abord elle maréchale, et puis mesdames de Lauzun, de Cambise, moi, le maître et la maîtresse de la maison, les ambassadeurs d'Espagne (*Grimaldi*), de Naples (*Caraccioli*), et de Suède (*Creutz*), madame d'Houdetot, M. de Saint-Lambert, M. Fox, le vicomte de Beaune, Marmontel. Si j'oublie quelqu'un, pardonnez-le-moi.

M. Selwyn est-il tout à fait fou, ou bien est-il ensorcelé? Oh ! les Anglais, les Anglais sont bien étranges, on ne doit jamais prétendre à les connaître; ils ne ressemblent en rien à tout ce qu'on a vu; chaque individu est un original, il n'y en a pas deux du même modèle. Nous sommes positivement tout le contraire; chez nous, tous ceux du même état se ressemblent; qui voit un courtisan, les voit tous; un magistrat, tous les gens de robe, ainsi que tous les autres, tout est faux air chez nous, prétentions, jusque même aux maladies; tout le monde aujourd'hui a des maux de nerfs; tout le monde admire les lettres du roi de Prusse à d'Alembert : on ne cesse de vanter sa sensibilité; je suis peut-être la seule à n'en être point touchée, à m'en

d'une correspondance directe avec Louis XVI. Chargé d'une inspection des côtes maritimes, pour le soustraire au ridicule lancé contre lui, il rendit des services et déploya un esprit solide. Lié avec M. Necker, il contribua à son élévation, reçut beaucoup de vers de Voltaire, avec lequel il était en correspondance, et mourut dans une terre qu'il possédait à Blois, en décembre 1777.

moquer et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel esprit et d'homme sensible.

Je dirai à M. de Presle (1) de vous envoyer les catalogues des cabinets. Il paraît un petit ouvrage qui a pour titre, *Mânes de Louis XV* (2); je le lis actuellement, je pourrai vous l'envoyer en faveur de tous les noms propres dont il est plein.

N'êtes-vous pas content de cette lettre? n'est-elle pas selon votre goût? n'est-elle pas pleine de choses indifférentes? y est-il question de vous et de moi? sachez dire au moins quelquefois que vous êtes content.

J'ai oublié dans la liste du souper des Necker, la Sanadona; j'en suis bien aise, parce que cela me donne occasion de vous dire que j'en suis fort contente; je le serais davantage, si elle ne me louait pas tant; mais comme c'est presque toujours tout de travers, ses louanges me font l'effet d'un blâme; elle veut flatter ma vanité qu'apparemment elle croit excessive.

Vous avez bien à peu près la même idée.

INSCRIPTION

Pour la maison de campagne de M. de Pezay.

Guerrier, poëte, amant, jardinier, tour à tour,
C'est ici que je rêve, ou médite, ou soupire;
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais des chansons pour l'amour;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre;

(1) M. de Presle était lui-même amateur, et possédait, avant la révolution, un très-beau cabinet de tableaux. Les catalogues qu'il devait envoyer à M. Walpole étaient ceux des cabinets de MM. Bosset de Randon, de Gagny et du prince de Conti.

(2) « *Aux Mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, ou *Essai sur les progrès de l'art et de l'esprit sous le règne de Louis XV*, » par M. Gudin de la Brunellerie; aux Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8°. L'introduction en France de cet ouvrage fut défendue par la police. M. Gudin a publié depuis un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de littérature et de poésie. Il est mort en 1812.

Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

PARODIE.

Politique, rimeur, guerrier, fat, tour à tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre;
Ignoré de la cour, ici je rimerai;
Et pour faire un cocu, là je me marierai.

LETTRE CCLXIV.

31 décembre 1776, à six heures du matin.

Le jeune Éliot (1) arriva hier ici, après avoir quitté son père à Avignon, qui allait continuer sa route jusqu'à Marseille, où il compte rester. Ce petit Eliot part dans quatre ou cinq heures, pour Londres; il m'a offert de vous porter de mes nouvelles; je ne puis refuser cette occasion. Peut-être ma lettre arrivera-t-elle mal à propos; si vous souffrez, si vous êtes accablé, ne me lisez point, attendez que vous soyez calme et sans douleurs, et d'assez bonne humeur, pour que je ne vous sois point importune.

Si vous voyez ce petit Éliot, il vous dira le monde qu'il trouva hier dans ma chambre; et voici comme nous étions rangés : moi dans mon tonneau; M. Franklin à côté avec un bonnet de fourrure sur sa tête, et des lunettes sur son nez, et puis tout de suite madame de Luxembourg, M. Silas Deane, député de vos colonies (2), le vicomte de Beaune, M. le Roi,

(1) Depuis le lord Minto.
(2) M. Silas Deane avait été le prédécesseur de M. Franklin à Paris.

le chevalier de Boutteville, M. le duc de Choiseul, l'abbé Barthélemy, M. de Guignes qui fermait le cercle ; le petit Eliot apportait des nouvelles d'Amérique du 4 et du 6 novembre, qu'il affirma être véritables et que personne ne voulut croire, parce qu'elles sont très-défavorables aux insurgents, auxquels toute la compagnie est fort dévouée, excepté M. de Guignes et moi, qui sommes pour la cour. M. Éliot ne débita ces nouvelles qu'après que MM. Franklin et Deane, et M. le Roi, qui me les avait amenés, furent sortis. Si le Fox et Fitzpatrick étaient arrivés, ma chambre aurait pu représenter la salle de Westminster, où, comme vous voyez, le parti royaliste n'aurait pas été le plus fort. D'autres personnes qui survinrent après le départ de la plupart de ceux que je viens de vous nommer se mirent à politiquer ; et moi, qui entendis neuf heures sonner, et qui avais un rendez-vous chez madame de Mirepoix avec qui il s'agissait d'explication, d'éclaircissement, de réconcilation, je passai dans mon cabinet laissant toute la compagnie auprès du feu ; je descendis, je montai dans mon carrosse avec la Sanadona, j'arrivai chez la maréchale ; le début fut l'embrassement le plus tendre, qui fut suivi des justifications, des protestations les plus tendres, enfin d'un parfait accommodement : nous n'avions que la Sanadona en tiers ; nous nous séparâmes à deux heures, plus intimes amies que jamais ; je vins me coucher ; j'ai dormi environ une heure et demie, j'ai attendu avec impatience que six heures fussent sonnées pour pouvoir éveiller mon secrétaire ; j'ai dicté, il a écrit, tout est dit.

Je vous envoie les règlements qu'a faits M. Necker ; c'est la première chose qui ait paru de lui : il me semble que cela est généralement approuvé ; reste à savoir s'ils pourront s'exécuter, et s'il sera soutenu, comme il serait à souhaiter, par ses supérieurs. Ah ! si j'étais avec vous, nous aurions bien des matières de conversations ; j'en aurais bien à vous dire sur le Fox et Fitzpatrick. Je vous écrirai quelque jour ce que je pense d'eux, mais pour ce moment-ci, il faut que je fasse fermer mon paquet

pour qu'on le remette à M. Éliot, et puis que je tâche de dormir.

Adieu, mon ami.

LETTRE CCLXV.

Paris, lundi 13 janvier 1777.

Je ne comprends plus rien au dérangement de la poste. Voilà encore un ordinaire qui manque ; je ne sais si nos lettres éprouvent les même retardements. Dans cette incertitude, je me détermine à vous écrire par M. Fox ; il doit partir demain ; il me promet de ne point perdre ma lettre, et de vous la rendre à son arrivée. Dieu le veuille ! je n'ai pas grande foi à son exactitude.

Si vous êtes en état de voir M. Fox, interrogez-le ; je crois cependant que vous n'en tirerez pas grande satisfaction ; je l'ai beaucoup vu, mais nous nous sommes toujours contrariés ; nos façons de penser sont très-différentes. Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens ; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens. Je n'en ai pas assez dans ce moment-ci pour le définir. Quand vous vous porterez bien, quand j'aurai reçu de vos nouvelles, je pourrai causer avec vous ; mais avant ce temps-là je n'ai rien à dire.

Le Fitzpatrick ne partira que dans trois ou quatre jours, peut-être vous écrirai-je encore par lui ; mais mes lettres vous fatiguent peut-être. C'est une situation assez fâcheuse que celle que j'éprouve.

J'ai le livre de M. Gibbon (1), je ne l'ai point encore com-

(1) La première partie de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain. On a prétendu que le premier volume avait été traduit par Louis XVI ; le second et le troisième l'ont été par *le Clerc de Sept-Chênes*.



mencé. Je vous envoie l'édit de notre loterie ; j'ai pris quatre billets : elle a été remplie sur-le-champ. On prétend que les billets gagnent cent francs.

Mardi 14.

Je ne l'espérais pas, et voilà que je reçois votre lettre du 5 ; elle est de votre écriture et trop longue. Je suis bien touchée de votre complaisance, et des égards que vous avez de diminuer mes inquiétudes ; mais je ne saurais être parfaitement tranquille tant que ce maudit accès de goutte ne sera pas entièrement passé. Le Fox compte vous voir. Dites-lui que je vous ai écrit beaucoup de bien de lui. En effet, j'en pense à de certains égards ; il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes, et il regarde en pitié tous ceux qui en ont ; je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir, il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien.

Le Fitzpatrick paraîtrait plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles ; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitzpatrick ; il a beaucoup perdu. Où prennent-ils de l'argent ? c'est ce que je ne comprends pas ; je ne saurais m'intéresser à eux ; ce sont des têtes absolument dérangées, et sans espérance de retour ; je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais connu par moi-même, qu'il pût y avoir des têtes comme les leurs. J'ai bien quelque inquiétude de confier cette lettre au Fox ; s'il avait la curiosité de l'ouvrir, il deviendrait mon ennemi ; mais je ne puis me persuader qu'il soit capable de cette infidélité.

Je voudrais vous envoyer quelque chose qui pût vous amuser ; mais nous n'avons rien qui en soit digne ; une comédie du Dorat que je n'ai point encore lue, ne peut être que très-plate ;

elle a pour titre : *le Malheureux imaginaire.* Nos journaux sont très-ennuyeux. Il y a des Lettres de mademoiselle Riccoboni, qui sont une espèce de petit roman (1); il n'y a pas de risque à vous les envoyer ; si elles vous déplaisent, vous les laisserez là. Je serais bien aise d'être avec vous, mon ami ; je vous ennuierais peut-être plus que tout le reste; j'en aurais la crainte, mais vous ne m'ennuieriez pas, et je vous assure avec vérité que je vous préférerais à tout ce que je fais, quoiqu'on s'imagine que je m'amuse beaucoup.

LETTRE CCLXVI.

Mercredi 22 janvier 1777, à 3 heures après-midi.

La poste a manqué dimanche ; ainsi les dernières nouvelles que j'ai de vous sont du 7 ; vous ne trouveriez pas bon que je vous dise que cela me fâche et m'inquiète ; j'attends le facteur ; s'il n'arrive point, ou qu'il n'y ait rien pour moi, je ferai partir ce billet et je n'aurai pas le courage d'y rien ajouter.

A cinq heures.

Le facteur arrive et m'apporte une lettre dont la longueur m'a d'abord fait plaisir, et puis après je m'en fâche ; je ne prétends point que vous vous fatiguiez, et vous n'avez pu écrire aussi longtemps sans que cela soit. Je ne le serai pas beaucoup à vous donner des nouvelles de l'empereur : on a appris, vendredi, par un courrier que reçut son ambassadeur, que les neiges rendaient son voyage impossible. Vous croirez bien qu'on ne se paye pas de cette raison, et que les spéculatifs ne perdent pas cette occasion d'imaginer, de conjecturer, de prévoir, etc. ; plusieurs croient que nous ne désirions point sa visite et que

(1) *Lettres de milord Rivers.*

nous avons trouvé le moyen de l'éluder; vous en jugerez ce qu'il vous plaira. Pour moi à qui cela ne fait rien du tout, je ne prends pas la peine d'y penser.

Je n'ai pas reçu d'autres visites de M. Franklin.

Vous me conseillez de ne point attirer tous vos Anglais chez moi; ils se conseillent de leur côté de n'y point venir; je suis passée de mode pour eux; les Clermont, les Dorset, les Littleton, tout cela n'est point venu chez moi : je ne vois d'étrangers que ceux que vous avez vus, Naples, Danemark, Suède, Prusse, Genève, Russie; c'en est assez, mais je ne dirai pas trop, parce qu'ils ont des attentions qui me sont agréables.

L'évêque de Mirepoix vient d'arriver dans le moment, j'en suis bien aise, c'est encore une apparence d'ami.

J'ai reçu une lettre, en même temps que la vôtre, de milady Lucan; elle m'envoie, dit-elle, un présent par un Anglais qui part pour Paris; c'est, dit-elle, une petite crêmière et deux boîtes de confitures; elle ne nomme point celui qu'elle en a chargé.

Je suis curieuse de savoir si le Fox vous rendra visite, et savoir ce qu'il vous dira : je lui aurai paru une plate moraliste, et lui, il m'a paru un sublime extravagant. Vos Anglais ont laissé bien de l'argent ici; ils ont animé la fureur du jeu; on commence à ne plus parler que par mille louis; quatre ou cinq cents louis sont des bagatelles qu'on ne daigne pas citer; j'avoue que cela me fait horreur, et réellement je ne saurais estimer les fous de cette espèce; il me paraît impossible qu'ils puissent être parfaitement honnêtes gens. C'est bien dommage de Charles Fox; il joint à beaucoup d'esprit, de la bonté, de la vérité, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable, sans principes, je n'ajoute pas sans probité, mais je me fierais plus à lui s'il n'avait pas cette maudite passion.

J'ai commencé M. Gibbon. Le peu que j'ai lu m'a plu; mais je ne lis que faute de pouvoir dormir : ainsi, toute application me fatigue et éloigne le sommeil; cela fait que je pré-

fère des comédies et des Peau-d'Ane. Je ne suis plus abonnée à la *Bibliothèque des Romans*, les auteurs mettant un faste dans cette érudition qui me paraît très-ridicule, et qui par elle-même est assez fastidieuse. De tous les journaux, c'est le journal anglais qui me plaît le plus; je ne sais qui en est le directeur. M. le Monier, dans ce moment, m'apprend que c'est M. Suard.

Si je reçois une lettre de vous dimanche, je vous écrirai lundi.

Adieu, mon ami; conservez-vous, vous êtes le seul bien qui me reste.

LETTRE CCLXVII.

Mercredi 12 février 1777.

Vous aurez vu, par mon dernier billet, que je ne pouvais pas vous écrire, parce que je m'étais levée fort tard, ce qui m'arrive quand j'ai passé la nuit sans dormir; et puis l'arrivée de madame de Luxembourg, qui fut suivie d'autres visites. Je comptais réparer ces contre-temps le lendemain matin; mais je ne m'éveillai que tard, et il n'y avait pas assez de temps jusqu'à la levée des lettres pour en pouvoir faire une longue.

Je vous ai menacé que la première que vous recevriez le serait infiniment; je ne sais pas si je vous tiendrai parole. Je viens de me faire relire votre lettre, et j'y peux répondre en peu de mots : je n'attire point chez moi ni Anglais ni Anglaises, je n'ai jamais prié M. Craufurd de m'amener aucune famille; je ne sais qui m'amena les Fanshawe (1); ce fut milord Harcourt qui m'amena les Millar (2). Je suis bien convaincue que je connais les plus aimables de votre nation, et qu'aucune au-

(1) M. et madame Fanshawe, de Shiplake dans le comté de Berk.
(2) Feu sir John et lady Millar, de Batheason.

tre ne leur ressemble. Vos jeunes gens ont beaucoup d'esprit; le Fitzpatrick est silencieux, mais je crois qu'il a plus de bon sens que le Fox, et que sans ce dernier il serait raisonnable.

Je serai charmée de revoir votre duc (*de Richmont*); je n'ai nulle peine à consentir qu'*il en conte à d'autres*. On n'efface jamais les impressions que vous avez une fois prises; cependant il arrive de grands changements dans les dispositions de l'âme, qui en produisent dans la conduite. Vos leçons, vos réprimandes ont eu plus d'effet que vous n'en espériez; vous m'avez désabusée de bien des chimères, vous avez été parfaitement secondé par la décrépitude; je ne cherche plus l'amitié, je vous jure : je serais injuste d'y prétendre; il ne faut pas vouloir recevoir plus qu'on ne donne, et quand quelque manque d'attentions me blesse, j'examine si c'est mon amour-propre ou mon cœur qui est blessé, et je découvre presque toujours que ce n'est que le premier. Je ne vous parle de moi que parce que vous m'y avez forcée : j'ai voulu rectifier vos idées.

Beaucoup de belles dames s'affligent outrément de la mort de M. d'Hennery (1); on croit que sa maladie a été causée par le tonnerre, qui tomba, je ne sais plus dans quel mois, entre un nommé M. Traversé et lui; le premier mourut quelques jours après. M. d'Hennery a toujours langui depuis; enfin il est mort; sa place fut donnée hier à M. d'Argout, qui commandait, je crois, à la Martinique.

La mort de M. le maréchal de Conflans, qui était vice-amiral, en a fait nommer deux autres, M. d'Estaing et M. Listenai (2).

(1) Le comte d'Hennery, commandant en chef à Saint-Domingue, ou il mourut.

(2) Le frère du prince de Beaufremont. Il commandait une division sous le maréchal de Conflans, en 1747, dans l'action avec l'amiral Hawke, où, ayant pris le signal d'attaque pour un signal de retraite, il alla à pleines voiles gagner la rade de l'île d'Aix.

Depuis la loterie de vingt-quatre millions, on fait un emprunt de dix sur l'ordre du Saint-Esprit, à cinq pour cent, ou à sept sur deux têtes en rente viagère.

Le cardinal de la Roche-Aymon ne meurt point; c'est un objet de grande curiosité que la distribution que l'on fera de ses places et de ses bénéfices; d'abord la feuille (*des bénéfices*), la grande aumônerie, les abbayes de Saint-Germain et de Fécamp; il y a bien des prétendants pour tout cela; on croit que la feuille sera pour l'évêque d'Autun, abbé de Marbœuf (1); l'abbé de Bourbon aura peut-être l'abbaye de Saint-Germain, mais qui pourra être mise aux économats en attendant qu'il ait un certain âge (2). La place de grand aumônier pourra être pour le prince Louis (3) ou l'archevêque de Rouen (4), ou celui de Bourges (5).

Je baragouine à vous raconter un petit fait de société, parce que je cois qu'il ne vous amusera guère; mais cependant comme il y a beaucoup de noms propres, je vais le hasarder.

Madame de Luxembourg, soupant avec M. de Choiseul chez M. de la Borde (6), se plaignit de ce qu'il n'y avait plus de gaieté dans les soupers, qu'on n'y buvait plus de vin de Champagne, qu'on périssait d'ennui, que les femmes, loin d'apporter de la gaieté, y répandaient du sérieux, et y mettaient de la gêne et de la contrainte. M. de Choiseul proposa de donner un souper où il n'y aurait que des hommes et madame de

(1) Il fut depuis archevêque de Lyon, et chargé de la *feuille des bénéfices* après la mort du cardinal de la Roche-Aymon.

(2) L'abbé de Bourbon était fils naturel de Louis XV et de mademoiselle de Romans. Il mourut de la petite vérole à l'âge de vingt ans, fort regretté, comme un jeune homme qui promettait beaucoup.

(3) Le prince Louis de Rohan, le héros principal de l'histoire du collier, en 1786. Après la mort du cardinal de la Roche-Aymon, il fut fait grand-aumônier, et mourut dans son archevêché de Strasbourg en 1802.

(4) Depuis cardinal de la Rochefoucault.

(5) L'abbé Phelippeaux. Il était proche parent de M. de Maurepas.

(6) Le banquier de ce nom.

Luxembourg; la maréchale approuva le projet, mais elle exigea que ce fût elle qui donnât le souper. On y consentit; le jour fut pris et fixé au premier vendredi de février; il s'est exécuté. La bonne chère, la gaieté, tout a été parfait, et tel qu'on le désirait; il n'y avait que madame de Luxembourg de femme et huit convives dont voici les noms : MM. de Choiseul, de Gontault (1), Guines (2), de Laval (3), de Bezenval (4), d'Estrehan (5), de Meun (6), et Donezan (7). En se mettant à table, madame de Luxembourg reçut un billet apporté par un décrotteur, qui était une forte satire contre elle et son souper. Aux fruits on apporta à chaque convive un couplet; j'en dois avoir une copie, vous la recevrez peut-être en même temps que cette lettre. Adieu, je suis lasse à mourir, et je retiens Wiart; je ne doute pas qu'il ne soit fâché de n'être pas auprès de Pompon (8), qui a la fièvre.

(1) Frère du maréchal duc de Biron, et père du duc de Biron.

(2) Le comte de Guignes, qui avait été ambassadeur en Angleterre.

(3) Fils du duc de Laval-Montmorenci.

(4) Le baron de Bezenval, du canton de Soleure, était officier supérieur dans les gardes suisses, riche, fort goûté dans la société, et en grande faveur à la cour. Il est mort en 1791, et a laissé deux volumes de Mémoires, publiés depuis, et qui, quoique l'ouvrage d'un esprit frivole, contiennent néanmoins des détails curieux sur la cour et la société de Paris, recueillis pendant une longue vie, passée dans ce qu'on appelle la *meilleure compagnie*.

(5) M. d'Estrehan était un vieillard qui avait passé sa vie dans la meilleure compagnie, qu'il était fait pour orner. Ses amis intimes l'appelaient, en général, *le père*, nom sous lequel on lui a adressé un des couplets qui suivent.

(6) Le comte de Meun Sar-la-Bous, officier général dans les gardes du corps, de la société intime du duc de Choiseul. Il avait épousé la fille de M. Helvétius.

(7) M. Donezan, frère du marquis de Bonnac, qui avait été ministre de France à La Haye. Il était recherché pour sa gaieté et ses autres qualités sociales.

(8) Nom qu'elle avait donné à l'enfant de Wiart, qui demeurait avec son père dans sa maison.

Couplet que reçut madame de Luxembourg en se mettant à table, dont elle fit semblant d'être en colère; plusieurs de la compagnie crurent qu'il était sérieux, et ne furent détrompés qu'à la fin du souper, qu'on apporta un paquet dans lequel il y avait un couplet pour chaque personne.

Air des *Trembleurs*.

Comment, sybille proscrite,
Depuis cent ans décrépite,
A tant de gens de mérite
Tu veux donner un repas!
Déjà chacun d'eux s'ennuie
Et toute la compagnie
Trouvera, je le parie,
Tes propos, tes vins, plats, plats.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Air de *Joconde*.

Un laboureur, bon citoyen,
Entre nous se remarque;
Il conduit également bien
La charrue et la barque,
Prompt à jouir de tout plaisir,
Vert galant, bon convive.
Le laboureur doit réussir
Dans tout ce qu'il cultive.

M. DE GUIGNES.

Même air.

Personne, avec notre flûteur,
Pour la grâce ne lutte;
Son ton est encor plus flatteur
Que les tons de sa flûte.

Partout, de plus d'une façon,
Ce beau flûteur sait plaire,
Voilà, si j'étais Vaucanson,
Comme j'en voudrais faire.

M. DE BEZENVAL.

Même air.

Notre Suisse devient grison,
Sans être moins aimable;
Pour l'amour il n'est pas moins bon,
Il est meilleur à table:
S'il voit un bon morceau, bientôt
Il en prend aile ou cuisse;
Ce n'est pas un sot: il s'en faut
De l'épaisseur d'un Suisse.

LE MARQUIS DE LAVAL.

Air: *Tire-larigot.*

D'où vient cet enfant de trente ans,
Est-il de la partie?
C'est que Laval est du vieux temps
L'image rajeunie:
C'est le même cœur,
La même vigueur,
Chacun de nous l'admire;
Mangeant comme un loup,
Buvant plus d'un coup,
Aimant en vrai Satyre.

M. LE DUC DE GONTAULT.

Air: *M. le Prévôt des marchands.*

Le frère du duc de Biron
Est un méchant petit Néron;

Tous ses gens disent qu'il les roue,
Et l'on saura, par mes couplets,
Que sa belle-fille a la joue
Toujours rouge de ses soufflets.

M. D'ESTREHAN.

Même air.

Voyez le père, comme il rit!
Comme il boit! comme il se nourrit!
Comme il fait tout ce qu'il veut faire!
Rendons hommage aux cheveux blancs,
Et convenons qu'auprès du père
Nous ne sommes que des enfants.

SUR M. DE MEUN.

Air : *Ah! ma voisine, es-tu fâchée?*

N'êtes-vous point cet Alexandre
    Du mont Ida,
Qui pour Vénus, en juge tendre,
    Se décida?
En pareil cas vous étiez l'homme
    Fait pour juger,
Et l'on aurait avec la pomme
    Pris le berger.

SUR M. DONEZAN,

Qui avait parfaitement joué le rôle du Barbier de Séville.

Air de *Joconde*.

En tous temps on se servira
    Du barbier de Séville

Jamais l'âge ne le rendra
Moins leste et moins habile;
En fait de grâces, de talents,
De gaieté, de finesse,
Il ferait, à quatre-vingts ans,
La barbe à la jeunesse.

Vous ne connaissez qu'une partie de ceux pour qui sont ces couplets, ainsi ils ne vous amuseront guère; je vous en enverrai d'autres la première fois.

LETTRE CCLXVIII

Dimanche 9 mars 1777.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! il faut que mon goût pour vous soit à toute épreuve, pour en conserver après les aveux que vous me faites! aimer Crébillon, et nommément *l'Écumoire*! Les *Lettres de la marquise*, etc., ne sont qu'abominables; mais je sais bien pourquoi vous les aimez, parce qu'elles s'accordent à l'opinion qu'en général vous avez des femmes. Pour *Marianne* et *le Paysan parvenu*, je les aime aussi, non que le style en soit bon, mais il est original, et Marivaux, dans une seconde ou troisième classe, y est distingué.

A l'égard de Jean-Jacques, c'est une sophiste, un esprit faux et forcé; son esprit est un instrument discord, il en joue avec beaucoup d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont. Buffon est d'une monotonie insupportable (1); il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. Vous me trouverez tranchante, mais c'est un tourment pour moi que de parler sans dire ce que je pense. Je vous approuve sur Marmontel et vos autres jugements.

(1) Peu de personnes, sans doute, seront du sentiment de madame du Deffand sur le style de ces deux illustres écrivains.



Je n'aime pas mieux à écrire que vous; il n'y a que vous au monde à qui j'écrive des lettres aussi longues. Les histoires que je ne vous conte point ne vous amuseraient guère; je les reticus mal, et je ne cherche point des louanges en vous disant que je ne sais pas conter. Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces.

Voici des vers; ils exigent une petite histoire. M. Schouwaloff a donné cette année pour étrennes à madame de Luxembourg une boîte avec une miniature qui représentait une Charité, non la romaine, mais une femme environnée d'enfants; ce qui fait allusion à son extrême charité. Elle lui a donné ces jour-ci une sorte de table, ce qu'on appelle *souvenir*. Sur l'un des côtés de la couverture est son chiffre en émail, une S et un C; de l'autre côté sont écrits en émail les vers que voici :

Le souvenir est doux à l'homme heureux et sage
Qui sut jouir de tout et n'abusa de rien,
Et qui de la faveur fit un si bon usage,
Que même ses rivaux n'en ont dit que du bien.

Vos nouvelles d'Amérique confirment celles qui s'étaient répandues.

Votre ambassadrice accoucha vendredi à sept heures du matin, le plus heureusement du monde, d'un garçon.

LETTRE CCLXIX.

Dimanche 23 mars 1777.

Je t'ai comblé d'ennuis, je t'en veux accabler.

J'entends parler de mes lettres : il n'y a point d'occasions dont je n'aie fait usage pour vous écrire; mais comme il me

paraît que je ne vous fatigue pas, je continuerai. C'est une citation de Corneille par où commence celle-ci; j'ai substitué le mot *ennuis* à celui de *biens* (1). Quoique vous m'écriviez souvent, je pourrais vous reprocher votre paresse. Vous me dites que vous êtes presque toujours seul à votre campagne; ne pourriez-vous pas me traduire quelquefois les choses que vous croyez qui me feraient un extrême plaisir? Si, dans ce qui paraît de milord Chesterfield, il y a plusieurs lettres dans notre langue à madame de Monconseil, pourquoi ne me les pas envoyer? Je demanderai à milord Stormont le volume que vous m'indiquez; rien ne me plaît autant que des lettres. On dit qu'il y en a beaucoup dans les Mémoires de Noailles : je n'ai pas encore fini le premier volume; j'ai impatience d'apprendre si vous avez reçu les six que le chevalier Eliot vous porte (1).

Je vous remercie du thé que je recevrai par M. de Poix (2); il arrivera fort à propos, je suis à la fin de ma dernière boîte.

Aimez donc toujours Crébillon, puisque c'est votre folie : je n'ai point ses lettres, dont vous êtes si charmé; je les ai lues autrefois, et je me souviens qu'elles m'ont fort déplu. Pour son *Tanzaï*, son *Sopha*, ses *Égarements de l'esprit et du cœur*, ses *Lettres athéniennes*, tout cela m'a paru mauvais. Il a voulu contrefaire Marivaux pour le critiquer; et puis il a cherché à imiter Hamilton, et il est bien au-dessous de tous les deux. Marivaux avait du génie petit et un peu borné; pour Hamilton, son style est charmant, et Crébillon lui ressemble comme l'âne au petit chien.

Madame Martel s'appelait mademoiselle Coulon; c'était une petite demoiselle du Dauphiné, dont, à son arrivée, la beauté

(1) Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

(2) Le maréchal duc de Noailles, auteur des Mémoires dont il est parlé ici, mourut à Paris en 1766, âgé de quatre-vingt-huit ans. Ses Mémoires, écrits par lui-même, en forme de journal, furent publiés cette année (1777), par l'abbé Millot, en six volumes.

(2) Le prince de Poix, fils aîné du maréchal de Mouchy.

fit grand bruit; elle était précieuse, affectée, galante, eut beaucoup d'aventures; elle n'était pas du ton de la bonne compagnie. M. de Cursay, père de madame de Monconseil, était gentilhomme, frère de madame de Pléneuf, laquelle était mère de madame de Prie. Je ne me souviens pas aujourd'hui quel était le nom de madame de Cursay : elle était certainement peu de chose; elle avait de la beauté, beaucoup d'impudence et d'intrigue; elle avait été entretenue par un nommé Auguerre, qu'elle ruina, qui se retira à Saint-Germain, et devint amoureux de la Desmare, comédienne, qui le fit subsister, et qu'il épousa. Je prétendais qu'on avait dans sa cuiller le portrait de madame de Cursay et de madame de Monconseil; de la première, en se regardant dans le large, et de la seconde, en la prenant de l'autre sens.

Je ne connais point du tout le marquis de Noailles, et presque point M. de Poix. Je dirai au maréchal le bien que vous me mandez de son fils, et à madame de Poix ce que vous me dites de son mari; à M. de Schouwaloff, l'usage que vous ferez des vers de Marmontel; car ils sont de cet auteur, dont, ainsi que moi, vous ne faites pas grand cas.

Venons à votre Amérique. C'est une grande nouvelle que l'élection d'un protecteur (1) : il faut que Charles Fox devienne son premier ministre. Tout accommodement devient-il donc impossible avec la métropole? Je ne sais d'où vient j'en serais fâchée, puisque cela ne vous fera rien par rapport à nous.

On disait ces jours-ci que Voltaire était tombé en apoplexie; cela n'est pas vrai : il s'est trouvé mal pour avoir souffert du froid, mais il se porte bien présentement. Nous n'avons plus de correspondance : je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi; c'était une fatigue que je me suis épargnée.

(1) Le célèbre Washington.

LETTRE CCLXX.

Lundi 31 mars 1777.

Notre courrier n'est arrivé qu'après le départ du vôtre; ainsi je ne reçois qu'aujourd'hui lundi votre lettre du 23, que j'aurais dû recevoir hier 30.

Je crois que vous serez content de cette lecture, j'entends celle des Mémoires, et qu'elle vous fera aimer Louis XIV. J'ai commencé ce matin le quatrième volume; le troisième m'a fait grand plaisir : c'est un spectacle dont on voit toute la mécanique des machines et des décorations; on est dans les coulisses.

Je suis bien de votre avis sur les livres d'histoire; il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui. J'ai commencé M. Gibbon, dont nous n'avons encore que le premier volume, mais je l'ai laissé là; tout excellent qu'il peut être, il m'ennuie. Je trouve la comparaison de la succession des empereurs aux douze mois de l'année fort bonne et très-plaisante. Je crois que vous vous portez fort bien; vous avez de la gaieté, conservez-la; si vous pouviez m'en envoyer, ainsi que du thé, vous me feriez plaisir. Je fais le projet de quelques changements dans ma vie; je veux m'arranger à souper tous les jours chez moi, c'est-à-dire à n'en plus chercher ailleurs; je crois que je pourrai en soutenir la dépense : je courrai souvent le risque du tête-à-tête avec la Sanadona; cela ne sera pas divertissant, mais je m'y accoutumerai. Votre jugement sur les petits vers me paraît fort bon; je trouve que c'est Jean qui danse mieux que Pierre, et Pierre mieux que Jean. Il y a une épître du prince de Ligne à Voltaire : je l'ai fait copier pour vous; mais il me semble qu'elle ne vaut pas la peine de vous être envoyée; il n'y a qu'un trait qui me plaît : il dit

que l'aigle régnait anciennement à Rome, et qu'actuellement c'est une oie.

Le grand-papa, la grand'maman sont partis cette nuit; je n'en ai pas grand regret. Le grand abbé est resté, ainsi que madame de Grammont : leur départ ne sera qu'à la fin de mai ou au commencement de juin; quand ils partiront, je leur dirai bon voyage; rien ne me plaît assez aujourd'hui pour y avoir regret. Il n'est pas besoin de vous dire les exceptions. De tous les départs présents, celui qui est le plus singulier et le plus étonnant, c'est celui de M. de La Fayette (1) que vous avez pu voir le jour que vous avez dîné chez notre ambassadeur. Il n'a pas vingt ans : il est parti ces jours-ci pour l'Amérique; il emmène avec lui huit ou dix de ses amis; il n'avait confié son projet qu'au vicomte de Noailles (2), sous le plus grand secret; il a acheté un vaisseau, l'a équipé, et s'est embarqué à Bordeaux. Sitôt que ses parents en ont eu la nouvelle, ils ont fait courir après lui pour l'arrêter et le ramener; mais on est arrivé trop tard, il y avait trois heures qu'il était embarqué. Il a, dit-on, fait son traité avec un nommé Hill, qui demeure avec Franklin : il aura le titre ou grade de général-major, sûreté de pouvoir revenir en France en cas que nous ayons la guerre avec qui que ce soit, ou que quelque affaire domestique exige son retour. C'est une folie sans doute, mais qui ne le déshonore point, et qui, au contraire, marque du courage et du désir de la gloire : on le loue plus qu'on ne le blâme;

(1) Le marquis de La Fayette, chef d'une noble famille d'Auvergne, épousa une fille du duc d'Ayen, et, à vingt ans, fatigué de l'oisiveté et des fadeurs de la cour, saisit avec un enthousiasme généreux l'occasion d'être utile en combattant pour l'Amérique. Il partit sans bruit, sans permission de sa cour, et au moment même où l'on disait la cause américaine perdue. Son exemple entraîna une foule de Français et d'Européens; son zèle et ses voyages décidèrent l'alliance de la France et le succès d'une noble cause : l'Amérique n'a pas oublié de pareils services, et dans le nouveau Monde au moins, le nom de La Fayette n'est prononcé qu'avec reconnaissance et vénération.

(2) Son beau-frère.

mais sa femme qu'il laisse grosse de quatre mois, son beau-père, sa belle-mère et toute sa famille en sont fort affligés.

Tous les récits que l'on fait ici de votre Amérique se contredisent; j'attends le résultat pour me déterminer à croire.

Votre ambassadeur n'a point les livres de milord Chesterfield : vous devriez bien me les envoyer par M. de Richmond, et me marquer ce qui vaut la peine d'être traduit; j'ai des traducteurs dont je peux disposer.

Mercredi 2 avril.

Il ne s'est passé rien de nouveau hier ni avant-hier.

Je viens de relire votre lettre, vous la finissez par me dire que je ne suis pas tenue à y répondre. Vraiment je le crois bien, cela me serait impossible; elle est d'une solidité et d'une profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible. Vous avez en vérité beaucoup d'esprit et de goût; cependant ce dernier s'égare quelquefois, témoin le jugement que vous portez des Lettres de Crébillon; j'ai voulu les relire croyant que je m'étais trompée; oh! non, je persiste à les trouver insupportables; c'est un petit esprit que cette marquise qui se donne des airs, qui fait la jolie femme, qui n'a ni sentiment ni passion; et de toutes nos prétendues spirituelles qui n'ont pas le sens commun, j'aimerais cent fois mieux être comparée aux héroïnes de Scudéri qu'aux bégueules de Crébillon.

Cette lettre n'arrivera pas assez à temps pour que vous puissiez m'envoyer, par M. de Richmond, les livres de Chesterfield.

Je serai bien étonnée si les mémoires de Noailles ne vous font pas plaisir; ils m'en font un extrême, ils me rappellent tous les faits dont j'ai entendu parler dans ma jeunesse, qui sont très-conformes à ce qu'on disait alors; je n'en suis qu'au quatrième volume. Cette lecture a un inconvénient pour moi:

mon invalide (1) commence à me lire entre six et sept heures; elle m'empêche de me rendormir. J'ai bien de l'impatience d'apprendre ce que vous en penserez.

Je suis bien fâchée d'être aussi bête; je voudrais avoir la capacité de vous répondre, mais c'est au-dessus de mes forces; je sens et je comprends encore, mais je ne puis plus m'exprimer. Ah! il n'est que trop vrai que je suis extrêmement baissée: on peut me dire que je ne suis pas tombée de bien haut; peut-être ne s'aperçoit-on pas de ma chute, mais je la sens; je ne m'en afflige point, je suis peut-être encore assez bonne pour tout ce qui m'environne, mais je ne le serais pas pour vous.

LETTRE CCLXXI.

Dimanche 13 avril 1777.

Wiart est dans son lit, avec un rhumatisme dans les reins et une grosse migraine. Il est trois heures, je reçois votre lettre du 8, je ne suis point encore levée, je ne vous répondrai que très-succinctement.

J'aime à la folie les deux, trois et quatrième volumes des mémoires de Noailles; mais le premier et surtout le cinquième et la moitié du sixième, qui est où j'en suis, m'ont fort ennuyée. Mais c'est que je hais les récits de guerre à la mort; ce ne sont que de vieilles gazettes. Ce maréchal qui donnait tant de beaux conseils était un fou. Il me prend envie de vous dire une chanson de feu madame la duchesse du Maine, sur lui et sur Law (2). La voici:

Votre Law est un filou,
Disait au régent, Noailles;

(1) Madame du Deffand avait un vieux soldat de l'hôtel des Invalides de Paris, qui venait tous les matins lui faire la lecture, avant que ses domestiques fussent levés.

(2) L'auteur du fameux système du Missisipi.



Et l'autre, par représailles,
Votre duc, lui, n'est qu'un fou.
C'est ainsi qu'à toute outrance,
Ils se font la guerre entr'eux;
Mais le malheur de la France,
C'est qu ils disent vrai tous deux.

Je n'affiche point la retraite; je hais le grand monde parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer. J'ai perdu mes anciens amis, je n'ai même presque plus d'anciennes connaissances; je ne forme pas de vraies liaisons. Quand je dis que je veux prendre le parti de souper toujours chez moi, c'est que je crois que j'y serai forcée. Il y a quelques maisons ouvertes où je peux aller quand je veux; comme l'hôtel de Choiseul pendant trois ou quatre mois; chez madame de Luxembourg depuis le mois de janvier jusqu'à Pâques, et chez les la Reynière toujours. Je vais quelquefois chez ces derniers, mais très-rarement, et chez les autres jamais. Je ne suis point priée ailleurs, et si je ne donnais pas à souper, je ne verrais personne. Enfin n'ayez pas peur, je ne prétends point à être philosophe : je ne connais que deux maux dans le monde, les douleurs pour le corps, et l'ennui pour l'âme. Je n'ai de passion d'aucune sorte; presque plus de goût pour rien, nuls talents, nulle curiosité; presqu'aucune lecture ne me plaît ni ne m'intéresse. Je ne puis jouer ni travailler; que faut-il donc que je fasse? tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire, et penser que tout cela ne durera plus guère. Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas, je suis trop juste pour cela.

Je serai fort aise de voir M. de Richmond, du moins je le crois.

LETTRE CCLXXII.

Mercredi 16 avril, à six heures du matin.

Depuis ma dernière lettre, Wiart garde le lit. Je viens de me faire relire la vôtre du 8. Je me reproche d'y avoir répondu d'une manière si succincte, et de ne vous avoir point satisfait sur ce que vous me demandiez. Un peu d'humeur, dont je m'interdis de faire connaître la cause ; le changement de secrétaire, tout cela m'a coupé la parole, et m'a fait écrire une courte et sotte petite lettre, en réponse à une des plus agréables, des plus sensées, qu'il y ait jamais eu.

Je ne suis pas d'accord de tous les jugements que vous portez. Le feu maréchal (*de Noailles*) était un fou, même au sens le plus littéral. Il y a des extravagances de lui qui en auraient conduit d'autres aux Petites-Maisons. Le cinquième et le sixième volume, où j'en suis, m'ont infiniment ennuyée. Vous avez toute raison sur les écrits que Louis XIV lui confia en mourant ; ils changent beaucoup la disposition où on était pour lui sur sa correspondance avec le roi et la reine d'Espagne. Cette petite reine était charmante. Je fais peu de cas de madame des Ursins. Je ne vois en elle qu'une femme du grand monde qui n'aimait que la représentation et le mouvement, ne se plaisait que sur le théâtre, n'était ni bonne ni méchante, ni fausse ni vraie, et dont toute la conduite était un rôle qu'elle jouait assez bien. Pour madame de Maintenon, je trouve que le portrait qu'en fait l'auteur est extrêmement juste. Elle n'était point aimable, parce qu'elle était triste et indifférente ; sa dévotion avait nui à son esprit et gâté son discernement ; elle s'était laissé conduire par les circonstances. Elle n'était point hypocrite, sa dévotion était petite et minutieuse. Elle avait le malheur d'être sujette à l'ennui ; mais à tout prendre c'était une

femme qui avait naturellement l'esprit très-philosophique et très-éloigné, à ce qu'il me semble, de fausseté et de manége.

Mais n'avez-vous pas été bien fâché de ce que l'intérêt de ces mémoires est coupé tout net à la mort de la reine d'Espagne? qu'il n'est plus question de rien; pas un mot des disgrâces de madame des Ursins, du cardinal Albéroni, de l'arrivée de la Farnèse, de son gouvernement, etc., etc.? Que dites-vous des lettres de M. le duc de Bourgogne, de celles du feu roi, et d'une de M. le dauphin, qui répond parfaitement à l'idée que j'avais de son esprit? Si je causais avec vous j'aurais bien d'autres remarques à faire, mais en voilà assez et peut-être trop pour une lettre.

J'en reçus une hier de votre cousin (*M. Conway*), remplie de bontés et d'amitiés; s'il était vrai qu'il m'aime, il saurait bien quelles preuves m'en donner (1). Le duc de Richmond s'annonce pour le 20. L'empereur (2) arrive aujourd'hui ou demain. On murmure certains bruits qui me font plaisir, de conventions, de désarmement; mais ce n'est peut-être que du bruit.

Adieu. Je vais dormir.

A cinq heures après midi.

Je reçois dans le moment une lettre de Versailles, de M. Beauvau. Voici ce qu'il me mande :

« La nouvelle d'un arrangement pacifique avec l'Angleterre se confirme tous les jours. »

(1) Elle veut dire en engageant M. Walpole à faire un autre voyage en France.

(2) L'empereur d'Allemagne, Joseph II.

LETTRE CCLXXIII.

Paris, dimanche 20 avril 1777.

J'ai achevé ce matin les mémoires de Noailles. J'avais interrompu cette lecture à la moitié du sixième volume, pour lire des *pauvretés* (c'est le nom que méritent toutes nos nouveautés). Je ne suis point mécontente de la fin de ce sixième tome, tout au contraire. Je ne vous blâme pas de la grande opinion que vous avez conçue du maréchal ; il n'est pas le seul qui gagne à être raconté et qui perde beaucoup à être pratiqué. Je crois que Fénelon n'était point hypocrite, qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes, lesquels cependant il n'avait point soutenus contre l'autorité du pape : c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit *exalté*. Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme. Je crois que si Fénelon n'avait pas pris le parti de la dévotion, il aurait été très-romanesque. Je n'aime point son genre. Je connais peu Bossuet ; je crois qu'il n'était pas fou, mais qu'il était dur, vain, ambitieux, bien plus que dévot. De son temps on n'était point esprit fort : il n'y a que M. de la Rochefoucault qu'on puisse soupçonner de l'avoir été.

Vous ne voulez donc rien traduire pour moi? à la bonne heure, je ne vous en parlerai plus.

On a rattrapé M. de la Fayette à Saint-Sébastien : on ne l'a point ramené à Paris; on l'a conduit ou envoyé à Toulon, attendre le duc d'Ayen, son beau-père, qui va, avec M. et madame de Tessé (1), faire le voyage d'Italie.

L'empereur arriva avant-hier entre cinq et six heures du soir; il descendit chez son ambassadeur (2), qui était au lit pour

(1) Madame de Tessé était fille du maréchal de Noailles, sœur du duc d'Ayen, et par conséquent tante de madame de La Fayette.

(2) Le comte de Mercy-d'Argenteau.



une espèce de coup de sang causé par des hémorroïdes, ce qui le mettra hors d'état de suivre son maître : il logera chez lui. Il fut hier matin à Versailles; il visita tous les princes et tous les ministres : il est d'une familiarité dont on est charmé. Son intention était de loger chez le baigneur; on l'a fait consentir de coucher au château : le maréchal de Duras (1) lui a prêté son appartement. On dit qu'il ne recevra personne chez lui, mais qu'il ira visiter tout le monde sous le nom de comte de Falkenstein. Je vous dirai tout ce que j'en apprendrai, parce que vous aimez les détails.

La réconciliation de la maréchale (*de Luxembourg*) et de la duchesse (*de la Vallière*) s'est bornée aux repas de noce (2), dont on ne pouvait pas se dispenser de la prier, à cause du degré de parenté. Je ferai vos compliments à madame de La Vallière. Je croyais vous avoir mandé qu'on ne soupait plus chez elle; sa porte est toujours fermée à dix heures. Pour madame de Châtillon, je ne lui dirai rien; je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avait avec la Lespinasse.

Je serai fort aise de faire connaissance avec M. Gibbon; mais je serai pour lui une piètre compagnie : les Necker sont bien mieux son fait. Vous ne voulez pas croire que je baisse beaucoup; cela est pourtant bien vrai : mon âge n'en est pas la seule cause.

Je revois depuis peu plus souvent madame de Jonsac; je passerai la soirée aujourd'hui avec elle : j'ai du goût pour elle, j'aimerais à vivre avec elle; mais nos liaisons et nos allures sont très-différentes. Depuis que j'ai perdu mes amis, il est devenu presque impossible que j'en fasse d'autres; il faut que je me contente d'avoir des connaissances que je n'entretiens et ne

(1) Un des premiers gentilshommes de la chambre du roi. Il y en avait quatre, qui servaient par quartiers.

(2) Le mariage de sa petite-fille, mademoiselle de Châtillon, avec le fils unique du duc d'Uzès, lequel reçut, à cette occasion, le titre de duc de Crussol.

conserve que pour les deux soupers que je donne dans la semaine : je me résous à passer les soirées des autres jours tête à tête avec la Sanadona ; ce qui n'est, je vous assure, pas divertissant. Je ne fais point de projet de retraite. J'ai trouvé l'autre jour un trait dans une comédie qui m'a plu. Un homme, fatigué du monde, triste, mécontent, dit qu'il veut se retirer dans sa campagne pour y trouver la tranquillité. *Il faut l'y porter*, lui répond-on, *si vous voulez l'y trouver*. Rien n'est si pénible à supporter que le vide de l'âme ; ainsi je conclus que la retraite (qui ne peut que l'augmenter) est de tous les états celui qui me conviendrait le moins : je ne compte faire aucun changement à la vie que je mène ; il n'y en a pas de plus oisive, de plus dénuée de tout genre d'occupations et d'intérêts.

Si vous voyez votre cousin (*M. Conwai*), dites-lui que sa lettre m'a fait un plaisir extrême, et que j'y répondrai incessamment.

LETTRE CCLXXIV.

Dimanche 11 mai, 1777.

Vous aurez vu le baron de Castille (1) quand vous recevrez cette lettre. Il me semble que je n'ai rien à vous mander qui puisse vous intéresser. Vous ne vous souciez guère du procès de M. de Richelieu (2) : on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'en-

(1) Dans une lettre du 6 mai, qu'on ne publie point, elle dit : « Voilà « le baron de Castille que je vous présente ; vous l'avez vu en dernier « lieu sous ce nom chez madame de La Vallière, et plus anciennement « sous celui d'Argenvillier. Il va voir M. et madame de Masseran ; vous « en serez quitte avec lui pour quelque politesse, et vous me ferez plai- « sir de lui dire que je vous le recommande, et que vous savez que je « l'aime beaucoup. En voilà assez, n'en parlons plus. »

(2) Avec la présidente de Saint-Vincent.



tends pas les affaires, je croirais, en lisant son arrêt, que lui et sa partie l'ont tous deux perdu. Quand il sera imprimé, je vous l'enverrai si vous voulez.

L'empereur continue à se faire admirer : il fut hier à l'Académie des sciences; on l'y attendait depuis douze ou quinze jours ; tout était préparé pour faire devant lui des expériences de chimie ; il y resta une demi-heure; on ne lui fit aucun compliment, il ne voulut aucune place de distinction : il y a toute apparence qu'il n'ira à aucune autre Académie. Il n'y a point de jour qu'il n'emploie à visiter tous les établissements, les manufactures, etc. Il couche chez son ambassadeur, M. de Mercy : il se lève à huit heures, fait tous ses tours jusqu'à deux heures qu'il rentre à l'hôtel de Treville, où loge toute sa suite; il y dîne avec MM. Colloredo, Cobentzel, Belgiocoso, ne reçoit qui que ce soit, puis il sort avec eux, va quelquefois aux spectacles, voir des maisons autour de Paris; il observe tout, ne critique rien : je crois qu'il est surpris de l'extrême magnificence de notre cour, mais qu'il n'en est point jaloux. Les beaux esprits doivent être bien étonnés du peu d'empressement qu'il a pour eux ; aussi ne paraît-il ni vers ni prose à sa louange. On lui donne mardi une fête à Trianon, et jeudi à Choisy. Il verra dimanche prochain la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. On croit qu'il partira le lendemain.

Venons à M. Richmond. Je crains que sa santé ne soit pas bonne; il est d'une singulière tristesse : il soupera chez moi ce soir avec madame de Cambise. Vous en a-t-il parlé ? Il fut l'autre jour à Sèvres pour la commission que vous lui avez donnée : il m'a dit vous en avoir écrit.

Si M. Gibbon est parti dimanche dernier, il doit être arrivé, et en ce cas je souperai demain avec lui chez les Necker. J'ai grand besoin de troupes auxiliaires, car tous mes compatriotes se dispersent.

LETTRE CCLXXV.

Dimanche 18 mai 1777.

Vous êtes bien malheureux par vos parents ; je me plaignais de n'en point avoir : j'avais tort.

Qu'est-ce que c'est que cette milady Walpole à qui la vieille duchesse de Devonshire laisse cinq mille pièces (1) ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Je suis fort contente de M. Gibbon ; depuis huit jours qu'il est arrivé, je l'ai vu presque tous les jours : il a la conversation facile, parle très-bien français ; j'espère qu'il me sera de grande ressource : le grand-papa a beaucoup de curiosité de le voir ; il a lu ce qu'on a traduit de son histoire ; il en est charmé ; il doit venir demain chez moi : j'ai pris mes mesures pour qu'il y trouve M. Gibbon.

On ne parle ici que de l'empereur. Le hasard me l'a fait voir : je soupai lundi passé chez les Necker ; j'y arrivai à neuf heures et demie ; l'empereur y était depuis sept heures un quart ; il avait été avec M. Necker environ deux heures, après lequel temps il passa chez madame Necker, qui avait chez elle MM. Gibbon, l'abbé de Boismont, Marmontel, le roi de l'Académie des sciences, notre ami Schouwaloff. Quand j'entrai dans la chambre, il vint au devant de moi, et dit à M. Necker : Présentez-moi. Je fis une profonde révérence ; on me conduisit à mon fauteuil. L'empereur voulant me parler et ne sachant que me dire, et me voyant un sac à nœuds, me dit : Vous faites des nœuds ? — Je ne puis faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser. — Il resta jusqu'à dix heures un quart ; il sait très-bien notre langue ; il parle facilement et bien ; il est d'une simplicité charmante ; il est surpris qu'on s'en étonne ; il dit que l'é-

(1) Lady Dorothée Cavendish, sa fille, femme du second lord Walpole de Woolterton, et mère du comte actuel d'Orford.



tat naturel n'est pas d'être roi, mais d'être homme. Il n'y a rien qu'il ne veuille voir et connaître ; il aura tout vu et connu, excepté la société, pour laquelle le temps lui manque, ayant partagé celui qu'il doit passer ici en deux emplois, de curieux et de courtisan ; il avait été le jeudi précédent à l'Académie des sciences ; je crois vous en avoir rendu compte. Il fut avant-hier, vendredi, à l'Académie des belles-lettres, et hier à l'Académie française; il n'a point voulu faire de jaloux. On ignore le jour de son départ ; je crois que ce sera bientôt. Ses succès ici ont été fort grands ; mais comme il n'a distingué personne, ceux qui prétendent à l'être commencent à faiblir sur ses louanges. Il a voulu voir M. Turgot, et dans cette intention il a été chez madame Blondel (1), sous le prétexte que M. Blondel avait été ministre plénipotentiaire à Vienne, et qu'il a été chez tous ceux qui y ont été. Il a beaucoup causé avec M. Turgot, qu'il savait devoir trouver chez ces deux dames. Vraisemblablement la raison qu'il avait pour vouloir le voir, c'est que ses systèmes d'administration sont suivis à Florence.

Dans sa conversation avec M. Necker, il avait avec lui les personnes de sa suite, MM. de Mercy, de Colloredo, de Cobentzel, de Belgiocoso. Il n'a reçu dans les trois Académies aucun compliment ; il a resté dans chacune une demi-heure. Depuis l'opéra qu'on lui a donné à Versailles, la reine lui a donné des comédies à Trianon et à Choisy ; mais un hasard heureux, qu'il faut que je vous raconte, c'est que l'autre jour, étant allé à la Comédie française ; où l'on jouait *OEdipe* et où il arriva au second acte, au quatrième, dans la scènede Jocaste et d'OEdipe, Jocaste dit, en parlant de Laïus :

. . . . . Ce roi plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :

(1) Madame Blondel était la sœur de M. Francés, qui avait été secrétaire d'ambassade de France en Angleterre, à l'époque de la paix de Paris. Madame Blondel était fort admirée et estimée pour les bonnes qualités de son esprit et de son cœur.

On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense,
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

Le parterre, les loges, tout battit des mains. En voilà, je crois, assez sur l'empereur,

Parlons de M. Richmond. Je le vois souvent, il ne se porte point bien, il est extrêmement occupé; je lui donnerai à lire votre lettre. En voilà aussi je pense, assez pour aujourd'hui; j'ai fait un effort pour vous, que je ne ferais assurément pour personne.

LETTRE CCLXXVI.

Mardi 27 mai 1777.

Je commence cette lettre dans l'intention de ne la finir que dimanche. Mes insomnies sont insupportables; mes meilleures nuits sont de deux ou trois heures de sommeil, et comme j'en passe treize ou quatorze dans le lit, ce temps est cruellement long pour qui ne peut ni lire ni écrire; j'épuise mon invalide, je prends toutes les sortes de lecture en aversion, je me creuse la tête à réfléchir, je m'examine, je m'épluche, et je suis, avec plus de raison que vous, très-peu contente de moi, et j'ai plus de peine en vérité à me supporter que je n'en ai à supporter les autres; ma situation ne me met pas dans le cas de faire de belles actions, où il puisse entrer de la vanité; mon amour-propre a d'autres objets; vous le qualifieriez de jalousie, et je crois que vous auriez tort. Il est vrai que je suis blessée des manques d'égards, des préférences qui me semblent injustes. Ce n'est pas que je m'estime, ni que je fasse aucun cas de moi, mais j'en fais encore moins de tous les sots que je rencontre; mais tout cela ne serait rien si je n'avais pas en moi un fonds

d'ennui que rien ne peut vaincre, et qui me met au-dessous de rien.

Je suis très-persuadée que vous n'avez nuls reproches à vous faire sur les motifs de votre conduite, tant avec votre neveu qu'avec tout autre.

Dites-moi, je vous prie, laquelle de toutes les passions vous paraît la moins dangereuse, c'est-à-dire la moins contraire aux vertus? Est-ce l'amour, l'ambition, ou l'avarice? Ne les supposez pas dans un degré excessif. Quand vous m'aurez dit votre opinion, je vous dirai la mienne.

Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort; je lui crois beaucoup d'esprit, sa conversation est facile, et *forte de choses*, comme disait Fontenelle; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'embarrasse pas. Je me flatte qu'il est content de moi, c'est-à-dire qu'il me sait gré de la satisfaction que je lui marque de causer avec lui; je ne m'embarrasse nullement de ce qu'il pense de mon esprit, il me suffit qu'il ne me trouve pas le ridicule d'y prétendre.

En voilà assez pour aujourd'hui; demain je vous parlerai de l'empereur.

Mercredi 28.

Je vous promis hier de vous parler de l'empeureur, je vous tiendrai parole; mais il faut auparavant que je vous parle de mon petit chien. Je l'aime à la folie; il a pour moi une tendresse qui lui a acquis mon cœur et fait que je lui pardonne tous ses défauts quoiqu'ils soient très-grands; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis; la liste de ses morsures et des manchettes déchirées est très-longue; mais c'est qu'il ne veut pas qu'on m'approche; je le bats, mais il ne se corrige point; il a quelques amis, un certain chevalier de Beauteville (1), les am-

(1) Frère du marquis de Beauteville et de l'évêque d'Alais. Il avait été longtemps ambassadeur de France près les cantons suisses.

bassadeurs de Naples et d'Espagne, madame de Luxembourg, et voilà à peu près tout, et voilà aussi tout ce que je vous en dirai. Venons à l'empereur. Il a été partout, il a voulu voir *le passé*, *le présent* et *l'avenir* : on ne pénètre point l'époque qu'il préfère. On croit qu'il partira vendredi ou samedi ; il visitera nos provinces, il veut voir les bords de la Loire, ce qui le conduira très-près de Chanteloup ; il a promis d'y rendre visite. Son séjour ici a été le double de ce qu'il avait projeté. On s'est peut-être trop accoutumé à le voir ; les impressions qu'il a faites se sont usées ; la simplicité plaît, mais à longue paraît peu piquante. Je crois que ses voyages lui seront fort utiles ; il écrit tous les soirs tout ce qu'il a vu, entendu et retenu ; sa tête sera remplie de beaucoup de connaissances, il en peut résulter des idées. Enfin il y a toute apparence qu'il sera un très-bon souverain, et qu'il ressemblera plus à votre Henri VII, à notre Charles V, qu'à Frédéric II. Ce pronostic est fort hasardé.

Connaissez-vous les *Éléments de l'histoire d'Angleterre*, par l'abbé Millot (1)? j'aime beaucoup sa manière d'écrire. Savez-vous ce que je lis présentement? la Bible. Si vous l'avez oubliée, relisez-la.

Jeudi 29.

Je vous plains de l'ennui de cette lettre ; je serais tentée de la jeter au feu : c'est n'avoir songé qu'à tuer le temps. Allons, je veux me persuader que je suis avec vous, je vous conterai un petit fait de l'empereur qui m'a fort amusée ; le voici :

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps, ni dans quel lieu, il rencontra sur le grand chemin une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé ; il s'arrêta et lui offrit une place dans sa voiture ; l'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait ; il se trouva qu'ils faisaient

(1) C'est le même écrivain à qui nous devons les *Mémoires du maréchal de Noailles*.



la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son dîner. — Une fricassée de poulet, dit l'empereur? — Non. — Un gigot? — Non. — Une omellette? — Non. — Enfin l'empereur rencontra juste; vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Nous ne nous connaissons point, dit l'empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je? — Peut-être un militaire. — Cela peut-être, mais on est encore autre chose. — Vous êtes trop jeune pour être officier-général, vous êtes colonel? — Non. — Major? — Non. — Commandant? — Non. — Seriez-vous gouverneur? — Non. — Qui êtes-vous? êtes-vous donc l'empereur? — Vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre. Non, non, lui dit l'empereur, je savais qui j'étais quand je vous ai pris; j'ignorais qui vous étiez; il n'y a rien de changé, continuons notre route.

On nous dit hier que la Geoffrin lui avait écrit qu'elle mourrait de douleur si elle ne le voyait pas; il a eu la complaisance d'y aller. Il part, dit-on, après demain.

LETTRE CCLXXVII.

Paris, dimanche 8 juillet 1777.

Je me suis bien repentie de vous avoir parlé de fièvre (1); elle n'a eu nulle suite. Je me conduis très-bien présentement, j'observe un grand régime, il m'est devenu très-nécessaire; M. de Richmond vous dira que je me porte bien. Il est réellement le meilleur homme du monde, je me flatte d'être fort bien avec lui. Je ne sais si son affaire réussira (2), il s'en flatte. Moi je crains qu'on ne l'amuse.

(1) Dans une lettre qu'on ne publie point.

(2) De faire enregistrer son duché-pairie d'Aubigni par le parlement

Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon; c'est véritablement un homme d'esprit; tous les tons lui sont faciles; il est aussi français ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi; nous soupons presque tous les jours ensemble, le plus souvent chez moi : ce soir ce sera chez madame de Mirepoix. Je voudrais qu'il vous écrivît et qu'il vous dît naturellement comme il me juge et que vous me le fissiez savoir.

J'ai appris que j'avais eu plus de succès auprès de l'empereur que je n'avais pensé; il dit à madame du Châtelet, étant à Choisy, qu'il ne se souvenait plus du nom d'une femme qu'il avait vue chez M. Necker, qu'il avait trouvée de bonne conversation, et qui avait beaucoup de vivacité; c'est madame de Luxembourg qui me l'a écrit, à qui madame du Châtelet l'a dit; elles sont toutes les deux à Chanteloup. M. le comte d'Artois a dû y arriver hier, il y séjourne aujourd'hui, il sera demain à Versailles. Il y aurait beaucoup de récits à faire de tous les amusements que mes parents lui préparent; ils auront trente-cinq ou quarante personnes tant de la suite du prince que de leur compagnie; je serais bien fâchée d'être là. Tous les jours j'augmente de paresse, et c'est dans l'ordre.

Je crois que ma lettre qui a précédé celle-ci, et qui a été l'ouvrage de sept jours, vous aura bien ennuyé; je me laisse aller toujours à la disposition présente, je ne pense pas assez à l'effet qu'elle produira; c'est la conduite que j'ai toujours tenue avec vous, et qui m'a si souvent et si extrêmement mal réussi; je ne sais pas assez me contraindre et jamais me contrefaire, cela ne vous a pas empêché de m'accuser d'affectation; ce que je n'ai jamais eu avec vous ainsi qu'avec tout autre.

de Paris et par les autres cours souveraines de justice, ainsi que l'étaient tous les autres duchés-pairies.

LETTRE CCLXXVIII.

Paris, dimanche 22 juillet 1777.

La poste ne m'apporte rien aujourd'hui; vous ne voulez pas que j'en sois fâchée, je ne le suis pas; mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette maudite goutte ne soit la cause de cette irrégularité.

M. de Richmond eut de vos nouvelles mardi dernier; il m'a même lu de sa lettre l'article qui me regardait; il est plein d'intérêt et de compassion : je connais la bonté de votre cœur, ainsi il ne m'a point surprise, mais il m'a fait prendre la résolution de ne me plus jamais plaindre. Je sais par expérience que la compassion est un sentiment qui attriste l'âme, et qu'on doit éviter de le faire éprouver à ses amis; nous avons des comédies pour lesquelles j'ai beaucoup de répugnance, où l'on représente des personnages qui sont dans l'humiliation, dans l'abandon, des pères déguenillés; on est touché de leurs malheurs, on en est affligé, mais cependant sans en être attendri; on n'aime point à les voir, on souhaite qu'ils disparaissent.

M. de Presle me doit donner pour vous deux catalogues in-12 fort épais; j'y joindrai ce que j'aurai de feuilles de la *Bibliothèque des Romans*; le duc m'a dit qu'il vous les ferait tenir. Les attentions qu'il a pour moi ne me laissent pas douter du désir qu'il a de vous plaire : je veux vous rapporter les soins qu'il me rend, ils ne m'en sont que plus agréables.

Madame de Luxembourg est revenue mercredi de Chanteloup. J'ai reçu aujourd'hui une grande lettre de madame de Grammont, très-familière, pleine de narrations, enfin telle que vous les aimez.

L'empereur n'a point été à Chanteloup, quoiqu'il ait été à Tours, de Tours coucher à Poitiers, abandonnant le projet de

remonter la Loire, et en conséquence le projet d'aller à Chanteloup. L'Idole et sa belle-fille en arrivent aujourd'hui. Je ne prévois pas en tirer grand parti; je trouve tous les jours, de plus en plus, que la fable de La Fontaine, de l'Alouette et ses petits, est de bien bon sens. J'exécute ce que j'avais projeté; je soupe presque tous les jours chez moi, hors deux, dont l'un est chez les Necker, l'autre chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite-Sainte. M. Gibbon me convient parfaitement; je voudrais bien qu'il restât toujours ici; je le vois presque tous les jours; sa conversation est très-facile, on est à son aise avec lui; mais je n'ai pas encore lu son ouvrage, c'est-à dire la première partie; les deux autres ne sont point encore traduites.

En voilà assez pour une lettre qui n'est pas une réponse.

LETTRE CCLXXIX.

Mercredi 9 juillet 1777.

Le départ de M. de Richmond devient incertain; je vous avais écrit une grande lettre, comptant qu'il vous la porterait, je viens de la jeter au feu. Que vous dirai-je dans celle-ci ? que M. Necker est directeur général des finances; vous le savez sans doute; qu'il a refusé les appointements et tous les droits atachés à la place de contrôleur général, dont il ne lui manque que le titre, en ayant toutes les fonctions et l'autorité. Il loge, à Paris, ainsi que dans toutes les maisons royales, dans l'hôtel du contrôleur général; et s'il était catholique, il aurait le titre de contrôleur.

Trouvez bon que je vous envoie les édits, et que je m'épargne la peine de vous transcrire ce qu'ils contiennent : je comptais que ce serait M. de Richmond qui vous les porterait, ainsi que les catalogues et la *Bibliothèque des Romans*.

Je deviens très-paresseuse, c'est-à-dire très-stérile; et si votre correspondance, comme vous me le faites entendre, vous devient pénible, je consens que vous la rendiez moins fréquente; Il ne faut point qu'elle devienne une gêne.

Nous avons ici milord Dalrymple qui arrive d'Italie; je ne me souviens plus dans quelle ville il a vu le duc et la duchesse de Glocester; il a trouvé le duc dans un état pitoyable pour sa santé et la duchesse, la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas, remerciez-la de l'honneur qu'elle m'a fait en chargeant le milord de me faire ses compliments; vous trouverez bon que je croie vous les devoir.

Il y a trois conseillers d'État nommés pour un comité des finances, qui sont : MM. de Beaumont et Fourqueux, ci-devant intendants des finances, et M. de Villeneuve. Leur emploi sera pour ce qu'on appelle le contentieux : je ne sais pas trop bien en quoi il consiste (1). Comme M. Necker ne peut pas prêter de serment, il ne peut pas non plus faire de signatures; on dit que ce sera M. de Beaumont qui signera.

LETTRE CCLXXX.

13 juillet 1777.

La situation de madame votre nièce (2) est affreuse; je n'y puis penser sans frémir.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous intéresse; ce

(1) D'arranger quelques points touchant la perception des taxes, sur lesquels les fermiers-généraux n'étaient pas d'accord avec les personnes soumises à leur pouvoir. M. Fourqueux fut depuis nommé contrôleur-général, après la disgrâce de M. de Calonne, en 1787.

(2) Feu la duchesse de Glocester. Dans ce temps le duc était abandonné de ses médecins, en Italie, et l'on s'attendait journellement, en Angleterre, à recevoir la nouvelle de sa mort.

serait pour moi un vrai bonheur, si c'était pour vous une consolation de me confier vos peines. La tendre et sincère amitié devrait produire cet effet; mais c'est de quoi il ne faut point parler; tout, jusqu'au nom, vous en déplaît.

Je voudrais, de tout mon cœur, rendre mes lettres amusantes; mais, malgré ma bonne volonté, l'instinct m'arrête : je sens que rien de ce que je pourrais vous dire ne peut vous intéresser. Quelle part peut-on prendre à des objets qu'on a vus comme la lanterne magique, qu'on ne doit jamais revoir? cependant, pour vous obéir, je vous dirai que M. Necker commence fort bien son ministère; ses premières opérations plaisent au public, et sont approuvées par les honnêtes gens; il ne veut point mettre d'impôts, et comme il est important et nécessaire d'égaler la recette à la dépense, cela ne se peut faire qu'en réformant les abus; ceux de la dépense de la cour sont impossibles, ou du moins ne se peuvent faire que petit à petit; il faut cependant un prompt remède. Les abus de la perception sont immenses, et s'il parvient à les réformer, il fera un grand chef-d'œuvre. Il s'y prend bien, mais il faut que le Maurepas le soutienne, et voilà ce qui est bien scabreux. L'entreprise est toujours très-louable et lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'est pas soutenu, il n'attendra pas son congé; il se retirera sans être dans le cas de changer rien à son état, puisqu'il n'a pas augmenté sa dépense, et qu'il ne reçoit aucun appointement ni aucune grâce honorifique; il a jusqu'à présent rétabli le crédit que ses prédécesseurs avaient entièrement détruit.

Je cherche si je sais quelque autre chose à vous mander, je ne trouve rien; mais peut-être avant le départ de M. de Richmond arrivera-t-il quelque événement, que je pourrai ajouter à cette lettre

Je fus hier souper à Auteuil chez l'Idole; j'y menai M. Gibbon : je suis toujours très-contente de son esprit, mais il est pour les beaux esprits comme était Achille pour les couteaux, quand il était chez je ne sais quel roi; il est allé aujourd'hui

au Moulin-Joli (1) avec M. Thomas. Je lui rends justice, on sent moins avec lui qu'avec tout autre qu'il est un auteur.

Lundi.

On murmure de la guerre, on parle d'un comité qu'on dit avoir été tenu avant-hier, de MM. de Saint-Germain, Monbarrey, Sartine, Vergennes et votre ambassadeur. Je le vis hier ; je le trouvai plus triste et plus taciturne qu'à l'ordinaire, l'air occupé ; nous aurons la guerre, je le crois ; notre correspondance alors ne pourra pas être fort exacte. Voilà comme tout prend fin, et qu'on peut dire des liaisons ce que Voltaire a dit de l'âme : *c'est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente.*

M. de Valentinois, fils de M. de Monaco, épouse demain mademoiselle d'Aumont, fille de la duchesse de Mazarin ; M. de Monaco ne voulait pas que sa femme signât le contrat (2), et M. d'Aumont (3) ne voulait pas le mariage sans sa signature : cela était encore en débat hier l'après-dinée. Je ne sais si ce différend est terminé, mais il n'était pas, dit-on, impossible qu'il en résultât une rupture.

Je suis fort aise que madame Beauclerc (4) soit de retour des eaux, et qu'elle soit à Strawberry-Hill. Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a point de femme aussi aimable et qui ait autant d'esprit et de talents Elle doit vous être d'une grande

(1) Moulin-Joli était une maison de campagne à peu de distance de Paris, occupée par M. Watelet, hommes de lettres, receveur-général des finances.

(2) Le prince de Monaco avait été séparé judiciairement de la princesse sa femme, par un acte du parlement, en 1771.

(3) Le fils aîné du duc d'Aumont avait pris le nom de duc de Mazarin, avant son mariage avec la fille du duc de Duras, qui, par sa mère, était l'héritière du cardinal de Mazarin. Une fille unique fut le fruit de ce mariage ; c'est la dame en question, laquelle, malgré la difficulté dont il s'agit, épousa le duc de Valentinois, fils aîné du prince de Monaco.

(4) Feu lady D. Beauclerc.

ressource : c'est un singulier bonheur que de rencontrer quelqu'un qui plaise et qui convienne; il arrive rarement, et pour l'ordinaire ne dure guère.

LETTRE CCLXXXI.

Paris, dimanche 27 juillet 1777.

Je reçois votre lettre du 21, et en même temps deux autres, l'une de M. de Beauveau, qui est à Plombières, l'autre de la grand'maman, qui revenait de Richelieu (qu'ils avaient eu la curiosité d'aller voir) (1). Toutes les deux sont longues, remplies d'expressions de la plus tendre amitié. La vôtre a un ton sévère; eh bien, je n'en crois pas moins être plus aimée de vous que de qui que ce soit, et c'est ce qui s'appelle la foi, mais qui ne me fera pas tenter de transporter les montagnes.

J'ai une extrême joie des nouvelles que vous me donnez des altesses royales (2); je serais charmée qu'elles passassent par Paris; certainement je m'y ferais présenter.

J'espère que nous n'aurons point la guerre; l'arrivée de la marquise de Noailles (3) à Londres n'est-elle pas une raison pour le croire?

Vous êtes un drôle d'homme! Quand vous haïssez d'entendre parler de quelque chose, vous vous persuadez qu'on vous en parle toujours. Je vous ai écrit sur cette passion du duc (*de Richmont*), et comme elle vous choque, vous vous persuadez que je n'ai cessé de vous en parler; mais moi à qui elle ne fait

(1) Le château de Richelieu, dans la ci-devant province de Touraine, sur la frontière de celle de Poitou. Il avait appartenu longtemps à la famille de Duplessis, de laquelle descendait le cardinal de Richelieu, et ensuite à celle de Vignerot, dont descendait le duc de Richelieu.

(2) Feu le duc et la duchesse de Glocester.

(3) La marquise de Noailles, née Dromenil. Son mari, le fils cadet du duc de Noailles, était alors ambassadeur de France en Angleterre.

rien, je suis très-assurée de ne vous en avoir pas entretenu. Il faut à cette occasion que je vous dise une gentillesse de cette vicomtesse (*de Cambise*). Elle a appris l'anglais, elle le sait fort bien; elle a traduit plusieurs portraits de milord Chesterfield, et elle a écrit au chevalier Boufflers, qui est à son régiment, de m'en faire un envoi au nom de feu milord. Le voici :

J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisaient croire
Que j'avais remporté le prix.
Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que dans l'art de peindre,
Une aveugle m'a surpassé.

Cela n'est-il pas joli? Je n'ai encore vu de la traduction que le portrait de Georges Ier. J'aurai celui de monsieur votre père et tous les autres.

Je vais être pendant quinze jours ou trois semaines dans une grande solitude; la maréchale de Luxembourg part mercredi 30 pour Villers-Coterets, d'où elle reviendra le 13. Mesdames de Boufflers partent le même jour pour une de leurs terres en Normandie, dont elles reviendront le 9. Tous les hommes sont éparpillés, il me restera la vicomtesse, qui fera peut-être aussi quelques escapades à Roissy ou à Villers-Coterets. Ce qui sera sédentaire ce sera M. Gibbon et les Necker; je ne vois ces derniers qu'une fois la semaine, qui est le jeudi. Tout mon amusement consiste en mes correspondances; j'aime beaucoup à recevoir des lettres, mais je n'ai pas le même plaisir à y répondre. Sans oser me comparer à madame de Sévigné à nul égard, une très-grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisait à écrire et qu'elle était vivement affectée de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle mettait par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontait.

Moi, je suis médiocrement affectée, je n'ai point de mémoire, peu de facilité à m'exprimer, souvent des vapeurs qui m'ôtent la faculté de penser, et puis quand c'est à vous que j'écris, la crainte m'offusque, jamais mes lettres ne vous contentent; il faut que j'évite tout ce qui serait susceptible de certaines interprétations, que je me rappelle les choses dont je vous ai déjà parlé, pour ne pas tomber dans les répétitions; enfin enfin, je ne suis point à mon aise avec vous, je vous crains. Je sais bien que c'est un sentiment qui en accompagne toujours d'autres, mais vous m'en donnez la dose un peu trop forte.

Voudriez-vous que je vous parlasse de nos opérations de finance? j'espère que non, je m'en tirerais fort mal; qu'il vous suffise de savoir que ceci prend un air raisonnable et solide; qu'on démêle que c'est un homme de bon sens et d'esprit qui gouverne (1); il est fort à désirer qu'il n'arrive point de changement. On disait hier, comme une chose certaine, que la feuille des bénéfices serait donnée aujourd'hui à M. de Marbœuf, évêque d'Autun. Le cardinal de la Roche-Aymon ne veut point mourir; on se lasse d'attendre.

Je dirai à madame Necker ce que vous m'ordonnez.

Je soupe ce soir chez madame de La Vallière. Si le baron de Castille est arrivé, sans doute que je l'y trouverai; il me dira de vos nouvelles.

M. de Richelieu a appris avec étonnement que tout Chanteloup avait été à Richelieu; avec indignation que le concierge avait fait tirer le canon pour eux; il a dit que s'il l'avait su, il aurait envoyé des boulets (2).

(1) M. Necker.

(2) Le maréchal duc de Richelieu avait toujours été, par politique, l'ennemi du duc de Choiseul.

LETTRE CCLXXXII.

Dimanche 10 août 1777.

Je crois qu'il y a bien peu de gens qui reçoivent de l'agrément de leur famille. Les malheurs de la vôtre vous font souffrir, mais vous pouvez les aimer, parce que la plupart sont aimables ; et moi je n'ai pas un parent avec qui je voulusse faire connaissance s'ils ne m'étaient rien.

J'aimerais bien à jaser avec vous ; je crois que nous serions souvent d'accord dans les jugements que nous portons ; je vois que vous croyez la guerre, je ne sais qu'en penser ; je conviens que l'arrivée de la maréchale de Noailles ne prouve rien, ce peut n'être qu'un semblant ; mais je suis persuadée que nous ne songeons dans le moment présent qu'à remédier au dérangement de nos finances, et la guerre serait un grand obstacle à ce dessein. Tout événement me devient indifférent. Depuis quinze jours ou trois semaines ma santé n'est point bonne ; je n'ai aucun mal particulier, mais je suis comme une vieille montre qui se détraque, et qu'il faut conduire au doigt et à l'œil pour la mettre à l'heure présente. J'ai encore des moments où je suis en vie, mais ils sont rares ; je vois sans grands chagrins mon dépérissement ; la faiblesse n'est point un état qui m'effraye, le détachement qui en est une suite naturelle ne me déplaît pas ; et tout ce qui éteint le désir et l'activité produit nécessairement la tranquillité et l'indifférence, et c'est là ce qui peut rendre la vieillesse supportable.

J'aurais été bien étonnée que vous n'eussiez pas été content des vers du chevalier de Boufflers ; ils sont extrêmement jolis. J'ai lu deux portraits que madame de Cambise a traduits, ceux de Georges Ier et de monsieur votre père ; je n'en ai point été contente ; mais je vous dis à l'oreille que je ne le suis point de

l'ouvrage de M. Gibbon ; il est déclamatoire, oratoire ; c'est le ton de nos beaux esprits, il n'y a que des ornements, de la parure, du clinquant, et point de fond ; je n'en suis qu'à la moitié du premier volume, qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine, et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable, mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité ; il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux esprits, et il me paraît qu'il se trompe souvent aux jugements qu'il en porte ; dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre, et il y réussit assez bien ; il est doux et poli, et je le crois bon homme ; je serais fort aise d'avoir plusieurs connaissances comme lui, car à tout prendre il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.

Je soupai hier chez la maréchale de Mirepoix avec madame de Boisgelin, madame de Marchais, mademoiselle Sanadon, et une comédienne nommée madame Suin. La tante, la nièce (1) et madame Suin récitèrent le *Tartuffe* parfaitement bien : cela ne m'empêcha pas de dormir pendant un acte ; j'y eus du regret, mais j'étais si faible que je ne pus m'en empêcher.

Je devais aller ce soir à Auteuil (2) ; j'y suis engagée ; mais je crois que je n'en ferai rien, et que je resterai avec la Sanadona : je m'accommoderais bien plus d'elle, si elle voulait bien tenir à ce qu'elle est ; mais, toute médiocre que je suis, je lui donne une émulation de me ressembler qui me la rend quelquefois insupportable : elle fait des définitions ; elle porte des jugements qu'elle croit conformes à ce que je pense, et qui n'ont pas le sens commun. Cependant, de toutes les personnes qui m'environnent, c'est celle qui m'est peut-être la plus chère et qu'il me serait le plus fâcheux de perdre.

Adieu. C'est assez bavarder.

(1) Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin.

(2) Où la comtesse de Boufflers et sa belle-fille, la comtesse Amélie, avaient alors une maison.

Vous savez sans doute la mort de M. de Trudaine. Le président de Cote a les ponts et chaussées (1).

Je n'irai point à Auteuil; je viens de m'excuser. Je viens de relire votre lettre, pour juger si elle ne me fournirait rien à dire de plus. Non, si ce n'est que personne n'écrit aussi bien que vous, n'a plus d'idées, et ne les fait mieux entendre, malgré vos fautes de langage.

LETTRE CCLXXXIII.

Samedi 23 août 1777.

Je ne comprends rien à la poste, ou pour mieux dire aux vents. D'où vient ai-je reçu votre lettre aujourd'hui? Le temps n'est point changé, et le procédé ordinaire est de ne recevoir les lettres que le dimanche; mais je ne m'en plains pas, puisqu'en vérité il n'y a plus que par la poste que je puis recevoir quelque plaisir. Je suis d'une humeur enragée, tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie : il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. Je ne sais si cela tient à ma santé, et je crains que cette disposition ne soit une maladie.

Dimanche.

Je ne pus pas continuer hier, et c'est tant mieux pour vous. J'ai bien dormi cette nuit; mon humeur en est radoucie : ce n'est pas que je fasse des réflexions qui soient plus gaies; mais elles me rendent plus courageuse, elles me font prendre la résolution de souffrir sans me plaindre. En effet, à quoi bon les plaintes? à fatiguer ceux qui les écoutent. Je vous quittai donc

(1) Monsieur de Trudaine avait été directeur-général des ponts et chaussées. C'était un homme d'un esprit supérieur.



hier pour aller à la comédie avec mesdames de Luxembourg, de Lauzun et M. Gibbon. C'était la seconde fois que je voyais cette pièce; elle me fit moins de plaisir qu'à la première : la loge était plus mauvaise; j'entendis moins, et j'entends fort peu actuellement. Je ne suis pas encore sourde; mais, selon toute apparence, je ne tarderai pas à le devenir. Le sujet de cette pièce, c'est le roman de *Madame Sancerre* par madame Riccoboni. Après la comédie, nous fûmes, M. Gibbon et moi, rendre visite à M. et madame de Meynières (1), qui demeurent à Chaillot; de là nous continuâmes notre route, et nous fûmes souper à Auteuil. Il n'y avait que les Idoles, madame de Vierville et les ambassadeurs de Naples et de Suède : la jeune Idole chanta et s'accompagna de sa harpe. Les diplomatiques s'extasièrent, le Gibbon joua l'extase, et moi je m'en tins à l'exagération : c'est le parti que je suis forcée de prendre en cette occasion; car pour du plaisir, je n'en suis plus susceptible.

Je reçus avant-hier, par la petite poste, un Éloge du chancelier de L'Hôpital : c'est le sujet du prix de cette année; mais celui-ci n'a pas été fait pour y concourir. L'auteur aura, je crois, soin de se bien cacher. Il a été envoyé à plusieurs personnes; je ne soupçonne point quel en peut être l'auteur (2). Je l'ai prêté à M. Gibbon; je vous l'enverrai par la première occasion : vous m'en direz naturellement votre avis.

La comédie dont je vous ai parlé a pour titre *l'Amant bourru* (3).

Madame la duchesse de Chartres accoucha hier de deux filles.

(1) Le président et la présidente de Meynières. C'est madame de Meynières qui, sous son premier nom de madame de Belot, a traduit l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume.

(2) Cet *Éloge du chancelier de l'Hôpital* est du comte de Guibert, qui s'était déjà fait connaître par sa *Tactique*, et par sa tragédie du *Connétable de Bourbon*.

(3) Comédie de Monvel, très-mal écrite, mais bien conçue.

Je souscris à vos Éloges sur la *Décadence de l'Empire* : je n'en ai lu que la moitié; il ne m'amuse ni ne m'intéresse : toutes les histoires universelles et les recherches des causes m'ennuient; j'ai épuisé tous les romans, les contes, les théâtres; il n'y a plus que les lettres, les vies particulières et les mémoires écrits par ceux qui font leur propre histoire, qui m'amusent et m'inspirent quelque curiosité.

La morale, la métaphysique me causent un ennui mortel. Que vous dirai-je? J'ai trop vécu.

Mais parlons de ce qui vous regarde. D'où vient vous êtes-vous fait de si vieilles amies? Il ne vous reste plus que milady Blandford (1) et moi; et pour moi, vous vous en apercevrez les jours de poste.

L'ambassadeur de Naples nous dit hier qu'il avait des nouvelles sûres que le général Burgoigne avait pris la ville qu'il assiégeait, et dont je ne me souviens pas du nom.

L'ambassadeur de Sardaigne et sa femme (2) ne sont plus ici; cette dernière en est au désespoir : il y avait longtemps que je n'en entendais plus parler; je ne m'apercevrai point de son absence : celle des Beauvau est terminée; ils arrivent aujourd'hui. J'ai reçu mille marques d'attention et d'amitié du mari : si je n'étais pas confirmée dans l'incrédulité, je pourrais croire qu'il m'aime; mais loin de moi une telle pensée; il est temps de ne plus tomber dans des méprises.

Madame de Luxembourg part mercredi pour aller à Cressy chez sa belle-fille la princesse de Montmorency, et de là aux haras chez madame de Briges (3). Tous ses voyages ont pour objet de fuir l'ennui; il n'y a que les sentiments ou les occupations forcées qui, tant qu'ils durent, en mettent à l'abri.

(1) Marie-Catherine de Jonghe, veuve du marquis de Blandford, fils unique de Henriette, duchesse de Marlborough. Elle avait alors quatre-vingt-trois ans.

(2) Le comte et la comtesse de Viry.

(3) M. de Briges était écuyer du roi, et chef des haras royaux d'Argentan, en Normandie.

On vient de suprimer les administrateurs des postes; il y en avait dix avec des appointements de cent mille francs; on les met en régie; il n'y aura plus que six commis à vingt-quatre mille francs chacun; mais je joindrai l'édit à cette lettre, si je puis l'avoir. Si M. Necker peut se maintenir, c'est-à-dire si on le soutient, il y a toute apparence qu'il fera de bonne besogne.

LETTRE CCLXXXIV.

Dimanche 21 septembre 1777.

Je ne me repens pas d'avoir toujours aimé votre roi, son dernier procédé (1) doit vous faire oublier ce qui l'a précédé; j'attends avec impatience l'arrivée du duc à Londres, et le récit que vous m'en ferez. La duchesse est très-intéressante; il n'y a point de bonheur que je ne lui souhaite; il y en a un dont elle jouit, et dont elle jouira encore davantage dans quelques semaines, et c'est celui dont je fais le plus de cas, devinez-le s'il est possible.

Vous êtes si occupé, et de choses si importantes, qu'elles m'imposent silence sur toutes les bagatelles que je pourrais vous mander. Vous m'avez dit souvent, quand je me plaignais de l'ennui, qu'il était le malheur des gens heureux; vous oubliiez dans ce moment que j'étais vieille et aveugle, cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez raison; mais en même temps, il n'en est pas moins vrai que l'ennui est le plus grand des maux, j'en excepte la goutte, la pierre, et toutes espèces de douleurs; la pauvreté, les ennemis, les dégoûts, ne sont des malheurs que parce qu'ils entraînent nécessairement

(1) Sa réconciliation avec son frère, le feu duc de Glocester, avec qui il avait été brouillé depuis la déclaration de son mariage avec la comtesse douairière de Waldegrave.

l'ennui ; il y a des caractères qui n'en sont pas susceptibles, et ceux qui le tiennent de la nature ont reçu d'elle le plus grand des biens, et qui peut lui seul tenir lieu de tout autre ; j'espère que vous êtes de ce nombre, et je vous en félicite.

L'aventure des Viry (1) est singulière ; leur ennemi, M. d'Aigueblanche, est disgracié en même temps qu'eux. Qu'est-ce que cela veut dire ? il m'importe peu de le savoir.

M. Gibbon a ici le plus grand succès, on se l'arrache ; il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d'esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules. Je ne sais pas si tous les jugements qu'il porte sont bien justes, mais il se comporte avec tout le monde d'une manière qui ne donne point de prise aux ridicules ; ce qui est fort difficile à éviter dans les sociétés qu'il fréquente.

Les Éloges de L'Hôpital vous sont arrivés bien mal à propos ; ce n'est pas que je trouve qu'ils méritassent une grande attention ; le couronné est détestable, l'autre est bon par-ci par-là ; tout le monde le croit de Guibert, l'auteur de la tragédie du *Connétable*.

Il paraît un livre, qui, je crois, m'amusera. Il a pour titre : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis* 1762 *jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les relations des assemblées littéraires ; les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers ; les vaudevilles sur la cour ; les anecdotes et bons mots ; les éloges des savants, des ar-*

(1) Le comte de Viry fut rappelé de son ambassade à Paris, et en retournant à Turin, arrêté à Suze, par ordre du roi de Sardaigne, avec injonction de ne point quitter cette ville, et de se présenter deux fois par jour au gouverneur. Madame de Viry avait la liberté d'aller où bon lui semblait. Son mari fut ensuite exilé à sa terre en Savoie. Le sujet de son exil n'a jamais été bien connu.

tistes, des hommes de lettres morts, etc., etc.; par feu M. de Bachaumont; imprimé à Londres chez John Adamson, 1777.

Si en effet il est imprimé à Londres, vous me feriez un extrême plaisir de me l'envoyer; il est en huit volumes in-12 (1): on me l'a prêté, mais c'est un livre à avoir à soi; je ne l'ai commencé qu'hier, j'en ai lu un demie-volume, ce n'est que l'histoire des théâtres en 1762, cela est écrit jour par jour; plus il avancera, plus il deviendra intéressant; on ne pourra point l'avoir ici qu'avec de grandes difficultés.

Je fus hier à la répétition de l'opéra d'*Armide* par le chevalier Gluck; il ne m'a pas fait le même plaisir que celui de Lulli; cela tient sans doute à mes vieux organes.

M. de Choiseul, qui est arrivé à Paris le 6 de ce mois, ira mardi prochain à la première représentation et retournera mercredi à Chanteloup. Je viens de recevoir une lettre de la grand'-maman en même temps que la vôtre; elle croit que je ne vous parle jamais d'elle; elle m'en fait des reproches, elle veut que je vous dise qu'elle vous aime, et qu'elle prend beaucoup d'intérêt, par rapport à vous, au duc de Glocester. Toute sa lettre est charmante, je ne crois pas qu'elle sente tout ce qu'elle dit, mais les paroles douces sont toujours agréables, n'eussent-elles que le son.

Je crois que je ferai bien de fermer cette lettre; quand on a une grande occupation dans la tête, tout ce qui en distrait, importune.

Je ne puis me refuser de vous exhorter à ne point prendre trop confiance sur le meilleur état du duc; l'exemple du pauvre petit évêque de Noyon (2) apprend qu'il ne faut pas trop se rassurer; il mourut avant-hier au bout de quinze ans de maladie, après avoir fait tous les remèdes de la médecine.

(1) Ces huit premiers volumes sont de *Pidanzat de Mairobert*. L'ouvrage s'est étendu jusqu'à 36 vol. in-12.

(2) L'abbé de Broglio, frère du maréchal et du comte du même nom.



LETTRE CCLXXXV.

Jeudi 25 septembre 1777, 8 heures du matin.

Je vous ai prié de chercher et de m'envoyer un livre dont je n'ai plus que faire, je l'ai trouvé ici (1); je me hâte de vous le dire; je vous conseille de le lire, il vous amusera.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; je n'aurais jamais cru voir l'année 1777 : j'y suis parvenue, quel usage ai-je fait de tant d'années? cela est pitoyable. Qu'ai-je acquis? qu'ai-je conservé? J'avais un vieil ami (2) à qui j'étais nécessaire, c'est le seul lien sur lequel on puisse compter; je l'ai perdu, sans nul espoir de le remplacer, et jamais personne ne peut avoir autant que moi besoin d'appui et de conseil. J'emploie mes insomnies à réfléchir, à chercher ce que je dois faire; je suis par mon caractère, indécise, inquiète, mais qu'est-ce que cela vous fait?

La nouvelle d'hier, qu'on dit être sûre, c'est que M. de Saint-Germain se retire. Lui donne-t-on son congé, ou sa retraite est-elle volontaire? Dimanche je pourrai vous le dire. En attendant bon jour, bonne nuit; bon jour pour vous, bonne nuit pour moi. Je n'ai point encore dormi.

(1) Les *Mémoires secrets*, etc., etc., dont il est parlé dans la précédente lettre.

(2) M. de Pont-de-Veyle.

LETTRE CCLXXXVI.

Dimanche 26 octobre 1777.

Vous pouvez être sûr que j'aurai pour madame Macaulay (1) toutes les attentions possibles; vous sentez bien qu'il me sera fort aisé de faire connaître ce que je pense pour vous. Comme les temps changent! autrefois vous me demandiez le contraire.

Non, en vérité, l'ennui que je connais, et dont je vous ai tant parlé, n'est pas celui du petit Craufurd; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, et moi je sais ce que je désire et ce qu'il me faudrait: M. Gibbon et lui partent demain; je les regrette l'un et l'autre, mais par des sentiments différents; j'aime le Craufurd, du moins je l'ai aimé, et quoiqu'il m'impatiente, et que sa déraison me fatigue, je suis bien aise quand je suis avec lui. Pour le Gibbon, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir; vous y ajouteriez peut-être infiniment d'esprit et peut-être auriez-vous raison; je ne suis pas décidée sur cet article: il fait trop de cas de nos agréments, il a trop de désir de les acquérir; j'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire: ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être Français. En mon particulier, j'ai eu toutes sortes de sujets d'être contente de lui, et il est très-vrai que son départ me fâche beaucoup; dites-lui bien, quand vous le verrez, que je n'ai cessé de vous parler de lui.

Le Craufurd vous dira que je ne l'aime plus; cela n'est pas vrai, mais je suis devenue comme vous, je ne peux plus aimer...

(1) Madame Catherine Macaulay, ardente républicaine, auteur d'une Histoire d'Angleterre, depuis Jacques Ier, et de quelques autres ouvrages politiques. M. Walpole lui avait donné une lettre pour madame du Deffand.



(je pourrais en demeurer là, mais j'ajoute) que des gens raisonnables. Il s'est ennuyé ici à la mort, et si l'amitié l'a conduit ici, elle s'en est apparemment retournée l'attendre à Londres, car elle l'avait abandonné à son arrivée. Il vous dira que j'ai un neveu (1) duquel je compte tirer quelque parti, et sur lequel je fonde quelques ressources; ce n'est point un homme amusant ni agréable, mais il est doux, il a assez de bon sens; il dit qu'il m'aime; je le veux croire, et je compte qu'il passera cinq ou six mois tous les ans avec moi.

LETTRE CCLXXXVII.

Mercredi 19 novembre 1777.

J'augure bien mal de l'humeur silencieuse de MM. Howe (2); il y aura vraisemblablement bien plutôt des changements dans votre gouvernement que dans le nôtre; nos ministres et administrateurs ne sont en aucun danger, et c'est apparemment pour en bien persuader le public, que M. de Maurepas soupa dimanche avec tous les ministres, secrétaires d'État, diplomatiques, tous les amis et amies de madame de Maurepas, chez M. Necker; il y eut une musique, des proverbes, tous les plaisirs réunis. Je ne conçois pas ce qui a donné lieu aux bruits qui ont couru. Le Necker me paraît plus ferme que jamais. Mon avis est qu'on ne peut employer un homme plus capable, plus ferme, plus éclairé, plus désintéressé. Ce ne sont point mes liaisons avec lui qui me font porter ce jugement, je n'en attends rien, je le vois une fois la semaine, il n'a nulle préférence pour

(1) Le marquis d'Aulan, le fils de sa sœur qui s'était retirée à Avignon, où elle est morte.

(2) Le feu comte et son frère, le vicomte actuel Howe, qui commandait en chef l'armée et la flotte anglaise pendant la guerre de la mère-patrie avec les colonies d'Amérique.



moi, il sait que je l'estime, et comme je ne lui demande rien, il me voit de bon œil, et voilà tout.

Je ne vous mande point de mes nouvelles; en êtes-vous étonné? Ne m'avez-vous pas interdit de vous parler de moi? Tous les événements de ma vie se passent dans ma tête : elle seule produit ma joie ou ma tristesse; tout ce qui m'est externe à peine est-il passé, que je ne m'en souviens plus. Mais si vous voulez que je vous en entretienne, je vous dirai que tout le monde, à peu près, est de retour; les maréchales, les Beauvau, les Bouflers, etc., etc. Je soupe presque tous les soirs chez moi. Ces jours-ci j'ai été incommodée d'une extinction de voix; elle dure encore, ce qui me rend l'exercice de dicter un peu pénible. Je hais le monde, et je vois avec plaisir la vérité du proverbe, qu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent*. La solitude me fait moins de peur, et je parviendrai, j'espère, à végéter.

J'ai écrit au Gibbon et au Craufurd, et à madame de Montagu. Pour vous mettre au fait de ce qui m'a obligée d'écrire à cette dernière, je vous envoie les copies de sa lettre et de ma réponse.

Je suis fort aise d'avoir en perspective une des vôtres pour dimanche.

Adieu, mon ami; ce nom vous est dû, du moins je m'en flatte.

Madame de Montagu à madame la marquise du Deffand.

« Hill-street, 10 mai 1777.

« MADAME,

Un souvenir bien tendre des bontés dont vous m'avez honorée à Paris m'a souvent excitée à vous assurer de ma reconnaissance; mais toutes les fois que j'ai eu occasion de parler de vous à des amis qui ont le bonheur de vous connaître, je trouve

que, même dans notre langue maternelle, les expressions nous manquent, et que nous ne savons rendre justice au sujet ni aux sentiments qu'il inspire. Tout l'esprit de M. Walpole, toute l'éloquence de M. Burke n'y suffisent pas ; que ferai-je donc moi? Il ne me reste qu'une ressource, c'est de vous adresser, comme à une divinité, et vous offrir simplement de l'encens ; c'est le culte le plus pur et le moins téméraire. Je vous prie, Madame, de me permettre de vous offrir deux cassolettes, où j'ai mis des aromatiques. Les ignorants et les barbares se servent de signes et de symboles au défaut de paroles ; l'encens que je vous présente puisse-t-il vous faire entendre tout le respect, l'attachement et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Madame, votre très-humble
« et très-obéissante servante,

« E. MONTAGU. »

Réponse de madame du Deffand à madame Montagu.

« 16 novembre 1777.

« Pourrez-vous croire, Madame, que la charmante lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, datée du 10 mai, ne m'a été rendue qu'hier 15 novembre? elle m'a été apportée par M. Boutin, qui s'excusa de ce long retardement par des voyages continuels qu'il a faits depuis son retour d'Angleterre. Je lus votre lettre en sa présence; il fut témoin de mon plaisir et de ma reconnaissance. Rien ne m'a plus surprise que l'annonce d'un présent. Vous en voulez faire un langage; mais quelque charmant qu'il puisse être, on préférera toujours de vous entendre et de vous lire, à tous les hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus admirables. Ce n'est pas seulement par ouï-dire, Madame, que je vous parle de votre éloquence ; votre lettre suffirait pour me la faire connaître indépendamment de tout ce que

j'en avais ouï-dire. Je viens de lire vos trois dialogues, que madame de Meynières a traduits, et qu'elle m'a envoyés. J'ai lu aussi votre apologie de Shakespear. Je ne doute pas que Voltaire ne reste sans réplique. Je vous dirais tout ce que j'en pense, si mon approbation et mes louanges étaient dignes de vous; mais, Madame, vous avez dû démêler bien promptement que je n'ai ni talent ni savoir, mais je ne renonce pas à prétendre à avoir quelque goût; je suis trop touchée de votre mérite, pour avoir cette fausse modestie.

« Quand j'aurai reçu ces cassolettes, qui seront pour moi un monument très-glorieux, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous renouveler mes remercîments : elles courent le monde; elles sont à présent à Ostende; il faut qu'elles arrivent à Rouen, et que de là elles remontent la rivière jusqu'à Paris : il se passera peut-être plus d'un mois avant qu'elles y arrivent; je les attends avec l'impatience qu'on doit nécessairement avoir pour jouir des marques de bonté d'une personne aussi illustre que vous.

« Daignez recevoir, Madame, les assurances de tous les sentiments avec lesquels je vous suis très-respectueusement attachée. J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE CCLXXXVIII.

Paris, dimanche 14 décembre 1777.

Quelle différence il y a d'une personne qui pense, à une qui ne dit que ce qu'on pensa!

Vous êtes original en tout; et, sans nul compliment, je puis vous dire que votre esprit me plaît beaucoup. Vous me débrouillez toutes mes pensées; car je crois toujours avoir pensé tout ce que vous me dites de moi. En vérité, ne vous en fâchez pas, mais il m'est impossible de m'empêcher de vous dire que



je donnerais toutes choses au monde pour vous voir encore une fois : n'ayez pas peur, je ne vous en parlerai pas davantage.

Je voudrais vous rendre mes lettres amusantes, les remplir de faits, d'anecdotes ; mais je suis si peu affectée de tout ce qui se passe, que les récits que je vous ferais vous ennuieraient à la mort : madame de Sévigné trouverait bien de quoi vous amuser ; mais moi, mon ami, je flétris tout ; je n'ai de ressource, pour m'assurer de votre amitié, que votre constance naturelle.

Vos affaires d'Amérique vont bien mal : je ne saurais croire qu'il en résulte aucun bien pour les particuliers de votre nation ; mais j'entends si peu la politique, que je ne pourrais en parler sans ridicule.

Madame de Grammont arrive aujourd'hui ; les Choiseul samedi prochain. Madame de Luxembourg, qui est à Montmorency, n'en reviendra que le 24, veille de Noël. On soupera chez moi ; j'aurai vingt personnes : je voudrais en être quitte.

Votre Charles Fox n'est pas un homme : il a l'audace de Cromwel.

J'avais chargé le Craufurd d'un brimborion pour milady Lucan : j'imagine qu'il ne le lui aura pas donné ; il l'aura peut-être perdu, ou il l'aura donné à un autre.

LETTRE CCLXXXXIX.

Mardi 6 janvier 1778.

Je vous croyais chez les Ossory (1) ; vous m'aviez annoncé ce voyage et vous aviez ajouté que vous seriez quinze jours sans me donner de vos nouvelles ; en conséquence, j'avais

(1) A la terre du comte d'Ossory à Ampt-Hill, dans le comté de Bedford.

formé différents desseins : d'abord, de vous écrire en manière de journal, et puis de ne vous point écrire du tout jusqu'à ce que j'eusse appris votre retour à Londres ; mais voilà que vos projets sont changés.

Je ne puis me résoudre à vous entretenir de moi et de ce qui m'environne, je crains toujours des hors de propos, quand vous êtes de bonne humeur, mes doléances vous la feraient perdre ; et quand vous êtes triste, tout ce que je vous dirais vous paraîtrait puérilités et misère ; cependant il faut vous raconter ce qui m'a amusée ces jours-ci.

Vous vous souvenez bien que madame de Luxembourg et moi nous nous donnons des étrennes, que rien ne lui est plus agréable que le parfilage. Il m'est venu dans la tête d'habiller Pompon, le fils de Wiart, en capucin, et de faire tout son attirail de fil d'or, calotte, barbe, cordon, discipline, chapelet, sandales, et besace bien remplie. J'avais assemblé grande compagnie; Wiart vint me dire qu'il y avait un moine qui demandait à me parler, je refusai de le voir; la maréchale, curieuse de savoir quelle affaire il pouvait avoir à moi, voulut qu'il entrât; c'était Pompon, le plus joli petit capucin : il chanta des couplets de différents auteurs, et plus plats les uns que les autres, que par conséquent je ne vous envoie pas. Le lendemain matin, j'envoyai le petit capucin faire des visites chez mesdames de Caraman, de la Vallière, de Grammont, de Choiseul; il eut le plus grand succès, vous l'auriez trouvé charmant, j'en suis sûre. Deux jours après cette facétie, la maréchale m'apporta mes étrennes; elle mit sur mes genoux les six derniers in-quarto de Voltaire, sur lesquels il y avait un petit sac dans lequel il y avait une très-jolie boîte d'or et le portrait de Tonton ; ainsi elle me donnait Voltaire et mon chien, et voici le couplet qui y était joint :

Vous les trouvez tous deux charmants,
Nous les trouvons tout deux mordants;
Voilà la ressemblance :

L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

Ce couplet est du chevalier de Bouflers.

On ne parlait ici qu'Amérique, on y joint aujourd'hui la Bavière (1). Que résultera-t-il de tout cela? Aucune raison particulière ne m'engage à m'y intéresser; et pour les raisons générales, je m'en dispense : je laisse à d'autres à anticiper sur l'avenir.

Rien n'est plus singulier que j'aie oublié hier, en vous écrivant, la seule nouvelle qui vous pouvait être un peu intéressante, la retraite de madame de Mirepoix dans un couvent. Elle a renvoyé une partie de ses domestiques, elle loue sa maison; elle s'est retirée non pas à Saint-Antoine, mais à l'Assomption, auprès de sa sœur Montrevel, qui y est établie depuis deux ans. Ce qui l'a déterminée à prendre ce parti, c'est pour pouvoir payer ses dettes, qui ne se montent (dit-elle) qu'à soixante-dix mille francs. Elle a cent mille livres de rente. On peut s'attendre, selon toute apparence, à quelques nouveaux changements.

(1) Déjà avant la mort de l'électeur Maximilien de Bavière, sans lignée, en décembre 1777, l'empereur Joseph II avait formé des prétentions sur la succession de Bavière; les troupes autrichiennes occupèrent une partie de ce pays. Mais il s'était formé une coalition, à la tête de laquelle se trouvait le roi de Prusse Frédéric II. Il pénétra en 1778 avec son armée en Bohême; il n'y eut pas de bataille rangée, toute la guerre se passa en marches et contre-marches. Enfin elle fut terminée en 1779 par la paix de Teschen.

LETTRE CCXC.

Paris, 21 janvier 1778.

Je suis peut-être trop exacte à ne laisser échapper aucune occasion de vous écrire. Votre ambassadeur se charge volontiers de mes petits paquets.

Je soupai hier chez les Necker avec un certain duc de Bragance (1), grand parleur. Il a été dans toutes les cours d'Europe, dans quelques-unes d'Asie et d'Afrique; il est charmé qu'on le questionne. On m'avait proposé de me l'amener; il désirait, me disait-on, faire connaissance avec moi. Je m'y étais refusée, n'aspirant en nulle façon à la célébrité de la Geoffrin; mais il me fit hier tant de politesses, et je le trouvai de si facile conversation, que j'ai accepté très-volontiers l'honneur qu'il me voulait faire; il viendra ce soir chez moi.

Vous ne devineriez pas où j'irai cette après-dînée? à la répétition de *Roland*, tête à tête avec l'ambassadeur de Naples; c'est son protégé Piccini qui en a fait la musique sur les paroles de Quinault (2); il y a deux partis fort animés l'un contre l'autre, les picciniens et les gluckistes: le Naples et Marmontel sont à la tête du premier; le public n'a point encore décidé; mais l'*Armide* de Quinault, de la musique de M. Guck, a eu vingt-huit représentations. Nous verrons ce que produira le *Roland*; je n'aimerai vraisemblablement ni l'un ni l'autre (3).

(1) Le duc de Bragance était proche parent du roi de Portugal; il voyageait alors en France, où il fut fort bien accueilli.

(2) Retouchés par Marmontel.

(3) La première représentation de *Roland* fut donnée le 27 janvier 1778, et produisit une vive sensation; les amateurs se divisèrent alors en partisans de Gluck et de Piccini. La reine Marie-Antoinette, qui avait choisi Piccini pour son maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre l'auteur d'*Armide* et celui de *Roland*,



Que vous dirai-je sur la guerre? Je la crains très-fort; votre assemblée du 2 février nous apprendra ce qu'il faut en penser.

Avez-vous su la nouvelle qui a couru? Il y a eu des gens assez fous pour la croire : c'est que milord Mansfield avait fait à Paris un petit voyage incognito; c'était de Londres qu'on en avait appris la nouvelle : le baron de Castille me montra une lettre de mademoiselle Wilkes (1), qui le lui mandait.

La tragédie de *Mustapha et Zéangir* (2) est imprimée ; je n'en ai encore lu que trois ou quatre scènes ; je suis persuadée qu'elle ne vaut rien.

L'abbé Millot (3) a été reçu à l'Académie; son discours a été très-plat; celui de d'Alembert est, dit-on, charmant : s'il me le paraît, je vous l'enverrai.

J'allais oublier de vous répondre sur M. de Lauzun. Je sais quelle est la manière de se ruiner *à l'anglaise;* mais je ne sais quelle est la sienne. Il a perdu tout son bien; il est séparé de biens d'avec sa femme, à qui il ne restera, pendant quelques années, que trois mille cinq cents livres de rente; elle en aura quatorze par la suite. Il ne veut pas qu'elle quitte actuellement la maison qu'elle habite; mais comme il ne paye pas le loyer, et qu'elle court à tout moment le risque de voir ses meubles saisis, il sera forcé à consentir qu'elle aille loger avec sa grand'mère (*madame de Luxembourg*), laquelle ne l'abandonnera pas. Il fait apparemment de nouvelles dettes en Angle-

ou du moins entre leurs admirateurs. La réconciliation se fit dans un souper; ce qui n'empêcha point les hostilités de recommencer dès le lendemain avec une nouvelle ardeur. Toute la société de Paris prit une part active à cette guerre musicale; Suard et l'abbé Arnaud figurèrent parmi les défenseurs de Gluck; Framery, La Harpe et Marmontel prirent le parti de Piccini et de la musique italienne.

(1) La fille du célèbre Wilkes.

(2) Par M. de Champfort.

(3) L'abbé Millot a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire, et mourut à Paris en 1785. D'Alembert disait, en parlant de lui, que de tous les hommes qu'il avait connus, c'était celui qui avait le moins de préventions et de prétentions.

terre : ceux qui lui prêtent sont bien dupes; car il ne sera jamais, je crois, en état de s'acquitter. Avec qui vit-il? n'est-ce pas avec Charles Fox? Ils ont tous deux les mêmes principes et la même conduite.

Vous nous avez renvoyé M. Smith (1); il n'avait gagné que sept cent mille francs, il vient compléter le million. Il a fait faire un habit à son coureur, de trois cent louis; ce coureur demandait à ceux qui en examinaient la magnificence s'ils reconnaissaient leurs rouleaux.

LETTRE CCXCI.

Dimanche 1[er] février 1778.

La poste a été exacte aujourd'hui, aussi recevrez-vous de mes lettres deux courriers de suite.

Je prends à bon augure de ce que vous ne croyez plus à la guerre; mais moi qui fais des *cachots* en Espagne, je crois qu'elle se fera. Un certain M. du Bucq (2) dit que nous ne la voulons pas et que vous la désirez; que vous ne ferez rien pour l'avoir, et qu'elle arrivera par nous, parceque, dit-il, nous ne pouvons pas nous dispenser de traiter avec l'Amérique, et que vous ne pouvez ni ne le devez souffrir. Ces raisonnements sont trop sublimes pour moi; je vous laisse à juger s'ils sont vraisemblables. J'espère en nos ministres; je veux croire qu'ils prendront le parti que vous pensez, qui sera de chanter : *Tu as le pied dans le margouillis, tire-t-en, Pierre, si tu peux.*

Il vous sied moins qu'à personne de dire que vous êtes bête. Vous avez beaucoup d'idées; il n'y a presque point de vos lettres où il n'y ait quelques pensées, réflexions, maximes ou apo-

(1) Le général John Smith.
(2) Le même dont il est parlé autre part.
(3) Ancien proverbe français.

phthegmes de la plus grande vérité; vous avez des yeux de lynx pour dénicher tous les défauts de vos amis : quand vous vous mettez à m'examiner et à me peindre, vous me faites sentir de la haine contre moi; je me crois tous les défauts que vous me reprochez, et je reste tout étonnée que les gens qui m'environnent puissent me supporter : vous me les faites soupçonner de fausseté, et puis je m'étonne que vous daigniez entretenir notre correspondance. Il faut que vous ne m'ayez pas toujours vue de même, car vous m'avez marqué estime et amitié, et c'est à vous que je dois l'estime vraie ou fausse que l'on me marque; enfin, quoi qu'il en soit, je me crois bien avec vous, et quoique souvent vous ne voyiez en moi qu'une espèce de monstre, je crois que vous m'aimez un peu, mais pas assez pour que cela vous fasse mettre un pied l'un devant l'autre.

Je ne vois la grand'maman qu'une fois la semaine, le samedi que je soupe chez elle avec cinq ou six personnes, le grand abbé, M. de Castellane, les évêques de Tours, d'Arras (1), et de Metz (2), de Stainville, de Gontault, le Caraccioli, tantôt les uns ou les autres.

Je soupe deux fois la semaine chez moi, le mercredi et le vendredi. Quand on a des jours marqués, on n'est plus maître de resteindre sa compagnie ; j'ai quelquefois dix-huit ou vingt personnes, j'en suis désolée; mais dans l'hiver il n'y a pas moyen d'y apporter rémède : le mois de mai arrivé, cela change, on court alors le risque de n'avoir personne. Je compte toujours faire venir mon neveu ; il n'est ni piquant ni charmant, mais il est très-supportable; je l'aime assez, et je suis si peu liée avec tous le reste de ma famille, que cela me le rend plus cher.

(1) MM. de Conzié frères.
(2) L'abbé de Laval-Montmorency.

LETTRE CCXCII.

8 février 1778.

J'ai bien de la peine à m'empêcher de vous gronder. Vous avez eu un assez gros rhume pour consentir à vous faire saigner, et vous ne m'en mandez rien. Je ne puis donc plus avoir de sécurité de vous croire en bonne santé, quand vous ne m'en parlez pas. C'est aujourd'hui l'unique reproche que vous recevrez de moi. D'ailleurs je suis assez contente de vous; je crois que, sans me flatter, je puis compter sur votre amitié, et que vous en avez autant pour moi qu'on en peut avoir pour une sempiternelle. Mais vous avez raison de vous étonner qu'à mon âge mon âme ne vieillisse point; elle a les mêmes besoins qu'elle avait à cinquante ans, et même à quarante : elle était dès-lors dégagée de ces sortes d'impressions des sens dont M. de Crébillon a été un si vilain peintre. J'avais alors, et j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie, besoin d'aimer et désir de l'être; mais c'est un secret qui vous est réservé, et dont je n'ai pas la moindre envie d'instruire personne.

J'ai eu autrefois des plaisirs indicibles aux opéras de Quinault et de Lully, et au jeu de Thévenart et de la Le Maur. Pour aujourd'hui, tout me paraît détestable : acteurs, auteurs, musiciens, beaux esprits, philosophes, tout est de mauvais goût, tout est affreux, affreux. Il n'y a qu'une seule personne ici dont je sois a peu près assez contente, M. de Beauvau. Madame de Luxembourg me marque aussi quelque amitié; mais elle a tant d'humeur et d'inégalité, qu'on ne peut compter sur elle.

Je vois la grand'maman une fois la semaine. Vous souvenez-vous de ce que je lui écrivis, *qu'elle savait qu'elle m'aimait, mais qu'elle ne le sentait pas?* Elle est de même sur toutes choses : tout est en elle principe, règle ou habitude; la nature

ne perce point. Vous, vous vous êtes éteint autant que vous avez pu, et je crois qu'effectivement rien aujourd'hui ne vous est nécessaire.

J'aurais voulu que vous fussiez entré plus en détail sur vos nouvelles politiques ; tout votre militaire désire la guerre et la croit, j'espère que notre ministère ne pense pas de même. Je vous confie que, depuis le cardinal de Fleury, nul gouvernement ne m'a paru aussi sensé que celui d'à présent. On avait répandu, il y a quelque temps, de mauvais bruits sur le Necker ; ils étaient sans fondement. Je suis intimement persuadée que nous n'avons personne présentement aussi éclairé que lui, aussi désintéressé et aussi intègre.

Les seuls Anglais que je vois aujourd'hui sont votre ambassadeur, le secrétaire de l'ambassade, et M. Blakière, qui l'a été autrefois sous milord Harcourt ; il est ici avec sa femme qui vient d'accoucher ; je lui crois du bon sens.

Nous attendons au mois de mai le duc de Richmond. J'ai une amie qui aura encore plus de joie que moi de son arrivée. Je suis toujours dans la résolution de faire venir mon neveu. Je suis comme la fourmi, je prévois la disette. Adieu, mon ami.

LETTRE CCXCIII.

10 février 1778.

Le Kain (1) mourut avant-hier de la gangrène dans les reins, il s'y joignit une apoplexie : le public est très-affligé.

(1) Ce célèbre acteur tragique était fils d'un orfèvre, et destiné à la profession de son père. Un tapissier employé par Voltaire lui fit connaître le Kain, dans lequel, malgré les désavantages de sa personne et de sa voix, Voltaire découvrit de si grandes dispositions pour le théâtre, qu'il le retira de sa boutique de coutelier, et le prit chez lui pour lui donner des leçons, et le placer ensuite au Théâtre français. Quelques auteurs

On dit toujours ici que vous nous allez faire la guerre, que vous nous avez déjà pris trois ou quatre vaisseaux, que vous allez envoyer une flotte pour brûler le port de Brest ou quelque autre; nous faisons partir tous nos officiers de terre et de mer pour la Bretagne : si vous savez ce qui en sera, et que vous puissiez le dire, parlez-m'en.

M. Gibbon sait-il que son traducteur se marie? Avez-vous toujours un grand plaisir à lire le livre de M. Gibbon? Je ne peux lire que des Peau-d'Ane.

Ayez la bonté, je vous prie, de me dire un mot de votre santé, et que ce mot soit la vérité.

Mercredi 11.

Je ne me permettrai plus les conjectures; je croyais que Voltaire ne viendrait jamais ici; il y arriva hier à quatre heures après midi, avec sa nièce madame Denis, et madame de Villette, chez qui il loge; la maison est la dernière de la rue de Beaune, et qui donne sur le quai. Viard a été chez lui ce matin : je lui ai écrit un petit billet; il m'a répondu.

« J'arrive mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter « aux genoux de madame la marquise du Deffand. »

Peut-être irai-je le voir tantôt, je n'en sais rien; je crains d'y rencontrer tous les histrions beaux esprits; je veux cependant être bien avec lui; je ne sais ce que je ferai; je vous en rendrai compte dimanche prochain.

Je crains plus la guerre que jamais, sans que cela soit bien fondé. Pour vous, cela ne vous fait rien, et vous vous moquez de moi.

dramatiques, moins heureux, ont prétendu que ses obligations envers Voltaire l'ont engagé, non-seulement à consacrer tous ses talents aux pièces de son protecteur, mais à chercher même à détruire les efforts des autres poëtes de ce genre. Voltaire n'a jamais été témoin du succès de son élève sur la scène française à Paris, où le Kain joua pour la première fois en 1750, peu de jours après le départ de son protecteur pour Berlin : et lorsque Voltaire revint à Paris, après une absence de vingt-sept ans, il trouva le Kain mort la veille de son arrivée.

LETTRE CCXCIV.

Jeudi 12 février 1778.

Votre ambassadeur me dit hier qu'il pourrait avoir une occasion pour envoyer ce que je voudrais. Voilà les deux dernières feuilles (1) ; vous êtes au courant.

Viard vient de chez Voltaire ; il vit hier plus de trois cents personnes, je me garderai bien de me jeter dans cette foule. Tout le Parnasse s'y trouve, depuis le bourbier jusqu'au sommet ; il ne résistera pas à cette fatigue ; il se pourrait bien qu'il mourût avant que je l'aie vu.

Est-il vrai que M. Richmont ait terminé un de ses discours par rappeler la mort de Charles Ier, en convenant qu'elle avait été juste? cela n'est-il pas plus que romain (2)?

Ce m'est une grande satisfaction que vous ne vous trouviez pas dans ces *bruyants débats*, pour ne leur pas donner d'autre épithète.

Je n'aime point à penser que je ne vous reverrai plus.

LETTRE CCXCV.

Février 1778.

Nous n'eûmes point de courrier dimancho, et votre lettre n'est arrivée que le lundi 16.

(1) De la *Bibliothèque des Romans*, ouvrage qu'on publiait par numéros, à Paris, et que madame du Deffand faisait passer successivement à M. Walpole.

(2) On pense que madame du Deffand veut parler ici du discours du duc de Richmond, sur la motion d'ajournement dans la chambre des pairs, le 11 décembre 1777.

Il est certain que si je persévère à vous parler de moi, il faudra que j'aie bon courage, et de plus un dessein formel de vous mettre au désespoir. Il faut que je disparaisse, et pour rendre la correspondance supportable, il ne faut pas que l'on puisse deviner de qui sont les lettres, ou du moins qu'on ne puisse le deviner que par les noms propres dont elles seront remplies, par exemple, celui de Voltaire. Il arriva, comme je vous l'ai mandé, le mardi 10. L'affluence a été grande; l'Académie a fait une députation, M. de Beauvau a voulu s'en charger. Les comédiens ont été en corps le visiter, Belcourt (1) à leur tête; il lui dit que c'était le reste de la comédie qui lui venait rendre hommage. Ce mot *reste* était en l'honneur de le Kain, qu'ils venaient de perdre. Voltaire leur répondit qu'il ne voulait plus vivre que par eux et pour eux. En conséquence, il leur apporte une tragédie à laquelle il ne cesse de retoucher, corriger, changer : il y a passé ses deux premières nuits; il l'avait nommée *Alexis Comnène;* et comme ce nom n'est pas favorable pour la rime, il l'a changé en celui d'*Irène*. Tous les acteurs iront chez lui ces jours-ci en faire la répétition. Il m'y a invitée; mais comme ce sera entre onze heures et midi, et que c'est souvent l'heure où je commence à dormir, il est douteux que je puisse m'y rendre. Il m'a marqué la plus grande amitié et la joie la plus vive de me revoir; elle a été réciproque : il prétend s'en retourner ce carême, je ne crois pas qu'il le puisse; il a mal à la vessie, il a des hémorroïdes : on disait hier qu'il avait du dévoiement; son extrême vivacité le soutient, mais elle l'use; je ne serais pas étonnée qu'il mourût bientôt. Le Courrier de l'Europe nous traduit tous vos discours du Parlement. Il y en a un du duc de Richmont, dont tous les cousins qu'il a ici sont fort scandalisés. Nous sommes comme vous; on croit alternativement la paix ou la guerre; les militaires la désirent, les citoyens la craignent. Une partie du public ne s'occupe que de

(1) Célèbre acteur du Théâtre français.

musique; les Gluck et les Piccini partagent la cour et la ville, l'ambassadeur de Naples est à la tête du dernier parti; les gens de l'ancien temps n'aiment ni l'un ni l'autre.

La duchesse de Leinster compte passer ici cinq ou six mois; elle est encore grosse, elle accouchera à la fin de mai; elle cherche une maison où elle puisse loger avec son mari, et cinq ou six de ses enfants : c'est une femme fort aimable; elle attend sa sœur milady Louise le mois prochain.

En visitant mes manuscrits, je n'ai point trouvé votre fameuse lettre à Jean-Jacques; je vous serai obligée de m'en envoyer une copie.

Mercredi 18 février.

Cette lettre a été commencée lundi 16; il n'est rien arrivé depuis qui puisse vous intéresser.

LETTRE CCXCVI.

Dimanche 22 fevrier 1778.

Je vous ai raconté ma première visite à Voltaire; elle fut le 14, il était arrivé le 10, et de ses connaissances j'ai été la moins empressée. Je voulais le voir seul, c'est-à-dire avec M. de Beauvau. Je lui fis hier ma seconde visite, encore avec M. de Beauvau; mais elle ne fut pas aussi agréable que la première. D'abord nous passâmes plusieurs pièces dont les fenêtres étaient ouvertes; nous fûmes reçus par la nièce Denis, qui est la meillenre femme du monde, mais certainement la plus gaupe; par le marquis de Villette, plat personnage de comédie (1), et par sa jeune épouse qu'on dit être aimable; elle est appelée *Belle et Bonne* par Voltaire et sa suite. Étant ar-

(1) Le même marquis de Villette dont il est parlé dans la lettre CCXII.

rivés dans le salon, nous n'y trouvâmes point Voltaire; il était enfermé dans sa chambre avec son secrétaire : on nous pria d'attendre; mais le prince, qui avait affaire, me demanda son congé; je restai donc avec la nièce Denis, le marquis Mascarille et Belle et Bonne. Ils me dirent que Voltaire était mort de fatigue, qu'il avait lu dans l'après-dînée sa pièce tout entière aux comédiens, leur avait fait répéter leurs rôles, qu'il était épuisé et hors d'état de pouvoir parler. Je voulus m'en aller; on me retint, et pour m'engager à rester, Voltaire m'envoya quatre vers qu'il a faits pour Pigale, qui va faire sa statue ou son buste en marbre : je viens de les chercher; mais il faut que j'aie laissé tomber hier au soir le petit portefeuille où ils sont, avec plusieurs autres, chez la grand'-maman; j'envoie dans ce moment chez elle pour qu'on le cherche. Après avoir attendu un bon quart d'heure, Voltaire arriva, disant qu'il était mort, qu'il ne pouvait pas ouvrir la bouche. Je voulus le quitter, il me retint; il me parla de sa comédie; il me proposa de nouveau d'en entendre la répétition générale, qui s'en ferait chez lui, qu'il me ferait avertir; il n'a que cet objet dans la tête, c'est ce qui l'a fait venir à Paris, c'est ce qui le tuera, si elle n'a pas un grand succès; mais tout conspire à la faire réussir. Il a encore sans doute d'autres prétentions, celle d'aller à Versailles, de voir le roi, la reine; mais je doute qu'il en obtienne la permission. Il dit ensuite à M. le marquis de me raconter la visite qu'il avait eue d'un prêtre; mais, M. le marquis s'y prenant fort mal, il le fit taire, prit la parole, et me dit qu'il avait reçu une lettre d'un abbé (1), qui lui marquait beaucoup de joie de son arrivée à Paris, qu'il ne devait pas douter de l'empressement qu'on avait de connaître un homme tel que lui. Accordez-moi, lui dit-il, la permission de vous venir voir, il y a trente ans que je suis prêtre; j'ai été vingt ans aux Jésuites, je suis estimé et considéré de M. l'ar-

(1) L'abbé Gauthier.

chevêque ; je rends des services, je prête mon ministère dans diverses cures à Paris ; je vous offre mes soins : quelque supériorité que vous ayez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux ; vous avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des moments difficiles à passer ; je pourrais vous être utile, je le suis à M. l'abbé de l'Attaignant (1), il est plus âgé que vous : je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui ; permettez-moi de vous venir voir. Voltaire y a consenti ; il l'a vu, il en est fort content ; cela sauvera, dit-il, du scandale ou du ridicule.

Lundi.

Je fus interrompue hier, je n'ai pu reprendre que ce matin, et je dis comme le Courrier de l'Europe :

La suite pour l'ordinaire prochain.

LETTRE CCXCVII.

Dimanche 1er mars 1778.

J'avais terminé ma dernière lettre en vous disant : le reste au premier courrier. Celui qu'on attendait aujourd'hui n'est point venu : peut-être l'aurons-nous demain ; mais en attendant, l'autre partirait, et je ne pourrais plus vous écrire que jeudi. Ce serait un petit malheur pour vous ; mais comme j'ai plusieurs choses à vous mander, vous me saurez gré de ne pas tarder.

Vous devez vous souvenir qu'il y eut hier huit jours que je vis

(1) L'abbé de l'Attaignant, né à Paris en 1697, était chanoine de la cathédrale de Reims. Il a acquis de la réputation par ses chansons de table et d'autres poésies légères. Il passa sa vie à Paris, fréquentant tour à tour la bonne et la mauvaise société. Sa facilité et sa complaisance à faire des impromptu, des chansons et des madrigaux, le faisaient bien accueillir partout.



Voltaire pour la seconde fois. Je vous racontai à peu près cette visite ; les jours suivants j'envoyai savoir de ses nouvelles ; j'appris, mercredi 24, qu'il avait eu un vomissement de sang ; depuis ce temps il ne voit personne que son médecin, qui est Tronchin (1). On dit qu'il n'a point de fièvre ; il crache tous les jours des caillots de sang qu'on dit être le reste de l'hémorragie. Pour moi, je crois qu'il mourra ; beaucoup croient qu'il se tirera d'affaire ; c'est sa tragédie qui le tue. Je vais vous faire copier plusieurs petits vers ; je n'ai que le temps de vous dire un mot ; il est cinq heures du soir, je ne fais que m'éveiller. Je vous écrirai par le courrier de jeudi.

Je soupçonne que les vers que Voltaire dit avoir reçus par la poste sont de lui-même, et qu'il a pris ce tour pour se moquer de Marmontel, qui corrige Quinault et y ajoute des vers de son crû : quoique j'y sois nommée, je n'y ai de part que celle que la rime m'y a donnée.

Vers envoyés à M. de Voltaire par la petite poste, le 20 février au soir.

A charmer tout Paris Piccini doit prétendre :
Roland est un chef-d'œuvre, il vous faudra l'entendre,
Disait hier au soir madame du Deffand
Au rival des auteurs du Cid et d'Athalie.
Marmontel, reprit-il, très-vivement m'en prie,
Mais ainsi que Tronchin Quinault me le défend.

On dit à Voltaire que le roi avait commandé la statue du maréchal de Saxe et la sienne pour mettre dans la galerie du Louvre ; cela n'était pas. C'était M. d'Angivillers (2) qui les avait commandées, et les statues ou bustes sont pour M. de

(1) Il était Suisse de naissance, et premier médecin du duc d'Orléans.

(2) Le comte de la Billarderie d'Angivillers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, arts, académies et manufactures royales. La personne qui occupait cette place était considérée comme ministre à Versailles, et avait le droit de communiquer avec le roi.

Marigny (1). Voltaire croyant que c'était le roi, fit ces vers pour Pigale (2) :

Le roi sait que votre talent
Dans le petit et dans le grand
Fait toujours une œuvre parfaite;
Et, par un contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Vers de je ne sais pas qui.

Qui peut me consoler du malheur qui m'arrive,
Disait ces jours passés Melpomène à Caron ?
Lorsqu'à le Kain tu fis traverser l'Achéron,
Que n'a-t-il déposé ses talents sur *La Rive* (3) !

Vers d'un quidam à qui M. de Villette avait refusé de lui faire voir Voltaire.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montrez un géant à la foire.

Lundi matin 2.

Voici encore quatre mauvais vers :

Prenez pauvre Électeur, et prenez avec joie,
La toison que fort à propos
L'empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos.

(1) Le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour. Il avait précédemment rempli la place qu'occupait alors M. d'Angivillers.

(2) Célèbre statuaire.

(3) Nom d'un acteur qui a rempli avec succès les rôles de Le Kain sur la scène française.

J'appris hier par d'Argental, qui voit Voltaire deux fois le jour, que Tronchin le croit guéri; il n'a point de fièvre, il n'est point faible, il crache encore un peu de sang, mais c'est le reste de l'hémorragie : on est persuadé qu'il en reviendra; je le verrai peut-être aujourd'hui. On dit qu'il renonce au projet de retourner à Ferney, et qu'il fait chercher une maison pour sa nièce et lui; il la voudrait dans mon quartier; j'en serais fort aise; il est tant soit peu supérieur à nos beaux esprits.

J'ai reçu enfin le présent de madame de Moutagu : ce sont deux cassolettes d'argent que mon orfèvre estime vingt ou vingt-cinq louis; j'en suis désolée : à peine la connaissais-je.

LETTRE CCXCVIII.

4 mars 1778.

La feuille sur la musique est de l'abbé Barthélemy, qui me la donna pour vous l'envoyer; je soupçonnai qu'elle vous serait aussi inintelligible qu'à moi.

Voltaire se porte mieux; on croit qu'il en reviendra; je ne l'ai point vu depuis son accident. Il a vu ce prêtre dont je vous ai parlé, qui lui a fait signer un écrit par lequel il déclare (1)

(1) Cette déclaration était conçue de la manière suivante : « Je soussigné « déclare, qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de « sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à « l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses « bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me « suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la « sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde di- « vine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais « scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle, *Signé*, Vol- « taire.

« Le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis de Villette, en « présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de « Villevieille mon ami. »

qu'il mourra dans la religion dans laquelle il est né; qu'il désavoue et condamne tout ce qu'il a fait, dit et écrit, qui a pu causer quelque scandale et nuire à la religion; son neveu l'abbé Mignot, et l'abbé Gauthier son confesseur, ont signé, comme témoins, cet écrit.

LETTRE CCXCIX.

Paris, dimanche 8 mars 1778.

Ne vous attendez plus à des relations sur Voltaire; il y a quinze jours que je ne l'ai vu, et je compte ne le revoir que quand il viendra chez moi, ou qu'il me fera prier de venir chez lui; il se porte bien; il s'est tiré de son accident comme s'il n'avait que trente ans. Il est uniquement occupé de sa tragédie : on assure qu'on la jouera de demain en huit, qui sera le 16. Si elle n'a pas de succès, il en mourra; mais je suis persuadée que quelque mauvaise qu'elle puisse être, elle sera applaudie; ce n'est pas de la considération qu'il inspire aujourd'hui, c'est un culte qu'on croit lui devoir; il y a cependant quelques sacriléges. Vous ai-je mandé qu'il a reçu pendant sa maladie un paquet par la petite poste, qui renfermait un libelle imprimé de soixante pages, le plus outrageant, et qui lui causa la plus violente colère? Ses complaisants voulurent le lui faire jeter au feu avant d'en achever la lecture, qu'il fit tout seul; il dit qu'il voulait le montrer à d'Alembert; je n'ai vu personne à qui il l'ait communiqué. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'auteur ou les auteurs n'en fassent part à personne.

Je ne suis point de votre avis sur la visite qu'il a reçue de l'abbé; il me semble qu'il a bien fait : il l'a appelé dans son accident; il est censé s'être confessé; l'abbé lui a demandé une déclaration conçue à peu près dans ces termes :

Je mourrai dans la religion où je suis né; je respecte

l'Église ; je désavoue et je me repens du scandale que j'ai pu donner. Le confesseur, son neveu l'abbé Mignot, un autre homme qui était présent, et lui Voltaire, ont signé cette déclaration. Le curé était venu pour le voir ; mais comme Tronchin lui avait défendu de parler, il ne le reçut point, mais il lui écrivit une lettre très-honnête, à laquelle le curé a répondu sur le même ton, mais avec une abondance de lieux communs dont Voltaire a été très-fatigué. Voilà la fin de mes relations ; je ne les reprendrai qu'en cas de nouvel événement. Ce que je hais le plus, c'est de vous raconter ; vous le comprendrez aisément, car vous n'aimez pas non plus à faire des narrations.

Il me semble que l'on croit moins à la guerre ici ; elle me paraît à moi indubitable ; je serais fâchée si elle dérange votre fortune : elle dérangera notre correspondance, et je crois qu'alors vous en serez quitte pour une ou deux lettres par mois ; vous m'indiquerez les mesures qu'il faudra prendre.

Nous avons ici M. et madame Schouwaloff, neveu de celui que vous connaissez ; la nièce est indolente et insipide, le neveu une sorte de bel esprit ; mais nous avons un duc de Bragance qui ne s'en ira qu'à Pâques, et je n'y aurai nul regret. Il faut en convenir, les gens aimables sont bien rares.

LETTRE CCC.

Mercredi 18 mars 1778.

J'avais commencé hier à vous écrire, et je me préparais à vous faire le récit de tous nos événements de la veille. La représentation de la tragédie de Voltaire, le combat de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon (1), occasionné par des insultes que le premier fit à la femme du second au bal de l'O-

(1) Fils aîné du prince de Condé, marié avec la fille du duc d'Orléans, sœur du duc de Chartres.

péra, où la princesse commit l'indiscrétion de lever le masque du comte, ce qui l'irrita au point de lui froisser son masque sur le visage, et de lui donner des coups de poing. Elle en garda le secret pendant deux jours; mais elle n'eut pas la force de garder le silence plus longtemps, et en racontant son aventure à son mari, à son père et à tout le monde, elle traita le comte d'Artois d'insolent, d'impertinent, de brutal, etc., etc. Cela ne pouvait qu'avoir des suites; le roi voulut les prévenir; il commanda aux deux partis de le venir trouver. Les deux princes et la princesse furent à Versailles dimanche dans la matinée; ils entrèrent les premiers chez le roi, le comte quelques minutes après, et au moment que le roi disait à la princesse qu'il voulait que cette aventure fût oubliée, qu'ils avaient fait tous les deux une grande étourderie, mais qu'on s'attirerait son indignation si l'on venait à en reparler. Le comte ne dit pas un mot et ne fit aucune excuse: le roi voulant se retirer, le duc de Bourbon le suivit pour lui parler; mais le roi se retournant, lui dit: N'avez-vous pas entendu que j'ai déclaré qu'on encourrait mon indignation si l'on en parlait davantage? et il se retira. On peut juger du désespoir de la princesse; personne ne crut cette affaire finie. Le comte, soupant le soir avec beaucoup de monde, dit et répéta qu'il irait le lendemain matin se promener au bois de Boulogne. Le duc l'ayant su, s'y rendit le lendemain lundi, à huit heures du matin, n'ayant avec lui que M. de Vibraye, son capitaine des gardes. Il attendit environ une heure le comte, qui arriva avec le chevalier de Crussol (1), son capitaine des gardes. Ils allèrent au-devant l'un de l'autre avec grande vivacité; le comte lui dit: Vous me cherchez, me voilà. Le duc lui demanda de consentir qu'il ôtât son habit, parce qu'il en serait gêné; le comte y consentit, et dit qu'il en allait faire de même. Ils se battirent très-bien, le comte avec impétuosité, le duc avec beaucoup de sang-froid; ils se portèrent six

(1) Frère du baron de Crussol Florensac.

bottes sans se blesser, et voulant porter la septième, le chevalier de Crussol se mit entre eux deux, leur dit que c'en était assez. Le comte dit au duc : Êtes-vous content? — Parfaitement, répondit le duc. Si cela est, reprit le comte, embrassons-nous, faisons la paix, et allons dîner ensemble. Le duc s'en excusa sur ce qu'il fallait qu'il allât rassurer sa femme, son père et sa sœur. Ils se séparèrent; le duc retourna chez lui, où, très-peu après être arrivé, on entendit un bruit de chevaux : c'était M. le comte d'Artois, qui entra de la meilleure grâce du monde, baisa la main de madame de Bourbon, lui demanda mille pardons, et l'assura qu'au bal il ne l'avait pas reconnue.

Ainsi s'est terminée cette querelle. Tous ces princes furent l'après-dînée à la tragédie de Voltaire, et reçurent les plus extrêmes applaudissements du parterre et des loges. Le succès de la pièce a été très-médiocre : il y eut cependant beaucoup de claquements de mains, mais c'était plus Voltaire qui en était l'objet que la pièce.

Hier matin les deux princes ont reçu une lettre de cachet, le comte pour aller à Choisy, et le duc à Chantilly. Voilà cette affaire terminée, et qui m'a beaucoup coûté à vous raconter, ayant l'esprit très-préoccupé d'un autre sujet.

Enfin voilà donc la guerre déclarée! votre ambassadeur a reçu son rappel; il partira peut-être demain.

Ne craignez point mes doléances; il est inutile que je vous dise ce que je ne vous apprendrais pas. Rappelez-vous tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous laisse juge de ce que je pense. J'espère que vous m'informerez de ce que je devrai faire pour vous donner de mes nouvelles, car je ne veux pas croire que vous ne comptiez plus en recevoir.

Cette lettre accompagnera le livre (1) que madame de Beauvau vous envoie.

(1) Nouvelle édition des *Maximes de la Rochefoucault*, imprimée au Louvre.

Ah! j'ai une triste destinée, et je semble être faite pour vérifier ce vers de Saint-Lambert :

Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Voilà une épigramme sur la prétendue confession de Voltaire.

Voltaire et l'Attaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Monsieur Gauthier pourtant me semble bien trouvé;
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Cet abbé Gauthier est en effet chapelain des Incurables (1). Cette lettre est écrite à huit heures du matin; j'y pourrai ajouter, si j'apprends quelque chose qui en vaille la peine; elle vous sera vraisemblablement rendue par votre ambassadeur (*lord Stormont*).

A midi.

Je viens de recevoir d'un de mes amis la relation de ce qui s'est passé lundi. Je la lui avais demandée, me méfiant de moi, car je suis bien éloignée de croire savoir raconter; je vous l'envoie, parce qu'elle est beaucoup mieux que la mienne, et que vous pourrez la montrer. Le M. de B. chez qui M. le comte d'Artois alla dîner est le baron de Bezenval. Je ne savais pas la particularité de la lettre du comte d'Artois au roi.

J'ai écrit ce matin un mot à votre ambassadeur; il me mande qu'il me viendra voir demain entre cinq et six heures. Je le regrette, je l'avoue, et je n'ai rien vu en lui qui ne soit honnête et raisonnable.

(1) Hôpital à Paris.

Jeudi à midi.

Je vis hier la duchesse de Leinster et milady Louise (1) : la première compte rester ici plusieurs mois, l'autre retournera à Londres dans trois semaines.

J'aurai tantôt la visite de milord Stormont; je crois qu'il partira demain; vous recevrez par lui mon paquet.

M. Fullarton partira dimanche, je pourrai vous écrire par lui, s'il arrive quelque chose qui vaille la peine de vous être mandé.

Écrivez-moi un mot de remercîments pour madame de Beauvau, que je puisse lui montrer.

Le comte d'Artois a ordre de ne recevoir à Choisy que sa maison, et trois autres personnes, qui sont MM. d'Esterhazy (2), de Nassau (3) et de Bezenval (4).

M. de Lauzun (5) a fait un marché effroyable avec le prince de Guémené : il lui a vendu tout son bien à la charge de payer toutes ses dettes, de remplir tous ses engagements et de lui faire quatre-vingt mille livres de rentes viagères, qui seront, dit-on, mal payées, parce que M. de Guémené est lui-même fort dérangé.

(1) Lady Louise Conolly, sœur de la duchesse de Leinster, mariée à M. Thomas Conolly, de Castleton, en Irlande.

(2) Le même M. d'Esterhazy dont il a déjà été parlé dans ces lettres, fils d'un descendant de cette illustre famille hongroise, qui s'était marié et fixé en France.

(3) Le même prince de Nassau qui commandait une flottille espagnole de chaloupes canonnières au mémorable bombardement de Gibraltar.

(4) Le baron de Bezenval, lieutenant-colonel des gardes-suisses. Il raconte dans ses mémoires l'histoire de ce duel avec beaucoup de détails.

(5) Le duc de Lauzun était déjà accablé de dettes, avant qu'il recueillît le titre et les biens de sa famille, à la mort de son oncle, le maréchal duc de Biron. Le marché avec le prince de Rohan Guémené, dont il est parlé ici, peut servir à prouver sa parfaite ignorance ou insouciance, tant des affaires en général, que des siennes en particulier. Le prince de Guémené était encore plus ruiné que lui, ainsi qu'il le prouva quelques années après par une banqueroute considérable, qui entraîna la ruine de plusieurs centaines de familles laborieuses, à qui ses agents avaient su persuader de placer leur petite fortune entre ses mains.

Madame de Lauzun loge actuellement chez madame de Luxembourg. Elles ont l'une et l'autre une conduite admirable, l'une par sa douceur et sa patience, l'autre par sa générosité et toutes les deux par leur amitié réciproque.

La pièce de Voltaire fut jouée hier pour la seconde fois; dès qu'elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Je crois que d'ici à quelques mois il n'y aura point de changement dans la correspondance de nos nations.

LETTRE CCCI.

Paris, dimanche 22 mars 1778.

Quand vous recevrez cette lettre-ci, vous en aurez reçu une immense, par feu votre ambassadeur qui partit hier à six heures du soir.

Depuis cette lettre, M. Franklin a été présenté au roi : il était accompagné d'une vingtaine d'insurgents, dont trois ou quatre avaient l'uniforme. Le Franklin avait un habit de velours mordoré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras. Ce chapeau blanc est-il un symbole de la liberté? Je ne sais point le discours qu'il fit, mais la réponse du roi fut très-gracieuse, tant pour les Provinces-Unies que pour lui Franklin, leur député; il loua la conduite qu'il avait tenue et celle de tous ses compatriotes. On ne sait point quel titre il va avoir, mais il ira à la cour tous les mardis, ainsi que tous les diplomatiques.

Vous voulez me consoler, et vous y avez réussi, du moins en quelque sorte. Je ne connais de bonheur que celui d'être aimé de ce qu'on aime, et quoiqu'une absence éternelle soit une horrible souffrance, on la supporte patiemment quand on peut compter que l'on n'est point indifférent à ce que l'on aime. Je ne me permets pas d'en dire davantage.

Je suis curieuse de savoir comment milord Stormont sera reçu à votre cour. Lui saura-t-on mauvais gré de n'avoir pas découvert ce qui se passait? Il m'a paru affligé. Vous aviez bien prévu tout ce qui arrive aujourd'hui; je me souviens très-bien de tout ce que vous m'en avez écrit dès le commencement : vous avez un très-grand et bon esprit, mais cependant qui ne vous garantit pas de quelques méprises dans les jugements que vous portez; je le sais par expérience, et tout à l'heure à l'occasion de Voltaire; vous ne jugez pas bien des motifs de sa conduite; il serait bien fâché qu'on crût qu'il ait changé de façon de penser, et tout ce qu'il a fait a été pour le décorum, et pour qu'on le laissât en repos. Je n'ai pu avoir la lettre qu'il a écrite au curé de Saint-Sulpice; je voulais vous l'envoyer; elle est fort bien. Il se porte beaucoup mieux; il ne crache plus de sang; il sortit hier pour la première fois, et il me fit dire, par M. d'Argental, qu'il me viendrait voir incessamment. Je l'attendrai; je n'irai point chez lui; sa nièce et M. de Villette sont des personnages que je ne me soucie pas de voir.

Je ferai lire par Viard, à l'abbé (*Barthélemy*), vos remerciements et vos éloges; cet abbé a de l'esprit, mais il est bien provençal. Le Castellane me plaît davantage; il est caustique, mais plus sincère; il est fâcheux de bien démêler le caractère et les défauts de tous ceux qu'on voit, quand on ne peut pas s'en passer. Il est bien malheureux d'être par son caractère sujet à l'ennui; c'est un état que l'on ne peut pas supporter, et qui est cause que pour s'en délivrer on tombe dans tous les inconvénients imaginables.

Je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui; peut-être vous écrirai-je encore, ou par le Fullarton, ou par la poste de jeudi.

Lundi matin.

Ce sera M. Fullarton (1) qui vous rendra cette lettre; il partira demain matin; je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est de vous prier de dire mille choses pour moi à M. Conway, à milady Ailesbury, et réitérez-lui mes remerciments sur son dernier présent; voilà M. Fullarton qui arrive, je vais lui donner ma lettre.

LETTRE CCCII.

Paris, 12 avril 1778.

Je suis fort contente que vous ayez reçu mes paquets; j'ai beaucoup à vous remercier de votre dernière lettre.

Je voudrais bien pouvoir prendre des espérances pour la paix; mais comme je n'en attends pas de certains avantages, j'en attends plus tranquillement la décision. Je m'acquitterai de vos remerciements pour madame de Beauvau; si vos louanges ne lui paraissent pas excessives, il faudra que son amour-propre soit un peu fort.

Je puis me tromper sur les sentiments de votre jeune duc (*de Richmond*); je suis comme Agnès, je ne m'aperçois pas quand on se moque. Je crois volontiers ce que vous me dites, que trop de sentiments le partagent pour qu'aucun soit bien fort.

J'eus enfin hier la visite de Voltaire; je le mis à son aise, en ne lui faisant aucun reproche; il resta une heure, et fut infiniment aimable. Je n'avais chez moi que madame de Cambise,

(1) Feu le colonel Fullarton, de Fullarton en Écosse, était secrétaire d'ambassade avec lord Stormont à Paris, laquelle finit par une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre.

la Sanadona, et une de nos habitantes de Saint-Joseph. Il vient d'acheter une maison dans le quartier de Richelieu; il compte y passer huit mois de l'année, et les quatre autres à Ferney; il est aussi animé qu'il ait jamais été. Les honneurs qu'il a reçus ici sont ineffables; il n'y en a d'aucun genre qui lui ait manqué. Il est suivi dans les rues par le peuple, qui l'appelle l'*homme aux Calas*. Il n'y a que la cour qui se refuse à l'enthousiasme; il a quatre-vingt-quatre ans, et en vérité je le crois presqu'immortel; il jouit de tous ses sens, aucun même n'est affaibli, c'est un être bien singulier, et en vérité fort supérieur. S'il me voit souvent, j'en serai fort aise; s'il me laisse là, je m'en passerai, je ne me permets plus ni désir ni projet. Je suis très-aise de ce que votre roi a fait pour le duc son frère (1), et que l'état de la duchesse soit assuré. Pour monsieur votre neveu (2), je ne le peux pas souffrir. Il faut que ce soit pour vous un devoir indispensable de vous en occuper; si cela n'était pas, vous le laisseriez là, vous n'aimez pas ce qui vous gêne : cependant vous êtes comme tout le monde; on préfère des occupations, même désagréables, au *far niente*.

Je crois que notre roi et ses ministres, excepté le Sartine (3), ne désirent point la guerre; mais le cri de la nation est pour qu'on la fasse. Ce que je pense sur ce qui en arrivera est tantôt oui, tantôt non.

Je ris quand je lis dans vos lettres que vous voudriez avoir le temps de vous ennuyer; vous seriez, je vous assure, de bien mauvaise humeur, si cela vous arrivait.

Vous ne me parlez point de changement dans votre ministère, le bruit courait ici qu'il y en avait; vous craignez, je crois, que je ne vous cite.

Je vous envoie cette lettre par M. Blaquière, qui part demain.

(1) En reconnaissant le mariage du duc de Glocester avec la comtesse douairière de Waldegrave, nièce d'Horace Walpole.

(2) George comte d'Orford.

(3) Le ministre de la marine.



On disait ces jours-ci que milord Stormont allait revenir ; je n'en crois rien.

La jeune duchesse de Mortemart (1) vient de mourir de la petite vérole.

On dit la reine grosse ; elle croit l'être, mais cela demande confirmation.

Vous dites que l'on ne s'aperçoit pas de la diminution de mon esprit ; oh! je suis bien sûre du contraire.

LETTRE CCCIII.

Paris, 31 mai 1778.

Je n'ai point pu répondre plus tôt à votre lettre du 22 ; j'ai été troublée et occupée tristement par des événements domestiques. Colman fit une chute de quelques marches sur un escalier, si rude et si terrible, qu'il vomit le sang ; il n'a point paru avoir de commotion à la tête ; on n'a point démêlé dans quelle partie du corps le dépôt se soit formé. Soit que la goutte, à laquelle il était sujet, se soit jointe à cet accident, il souffrait tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre ; enfin le neuvième jour de sa chute, qui était hier, il mourut ; c'est une perte ; il y avait vingt-un ans qu'il me servait ; il m'était utile à diverses choses ; je le regrette, et puis la mort est un événement si terrible, qu'il est impossible qu'il ne produise de la tristesse. Dans cette disposition, j'ai cru ne devoir pas vous écrire ; je change d'avis aujourd'hui, parce que je ne veux pas interrompre un commerce qui est la plus agréable et peut-être l'unique circonstance de ma vie qui me la rende supportable.

Je vous remercie de toutes les nouvelles que vous m'avez mandées ; je ne puis pas vous rendre le change ; il me semble

(1) Née d'Harcourt.

que je suis encore moins instruite que les gazettes. Je prends si peu de part à tout ce qui se passe, que mon ignorance peut être l'effet de cette indifférence. Tout ce que je sais, c'est que le maréchal de Broglio a le commandement des troupes de Bretagne et de Normandie, que son frère ne sera point avec lui, mais qu'il commandera à Metz. Tout le monde part, c'est-à-dire tous les gens avec lesquels je vis.

L'abbé Sigorgne est ici, et je compte qu'il y restera jusqu'au mois d'août que mon neveu d'Aulan me viendra trouver. Madame de Luxembourg ne s'établira à aucune campagne, mais elle fera des courses continuelles tout l'été et tout l'automne; j'envie bien votre caractère qui fait que rien ne vous est nécessaire, et que vous vous suffisez à vous-même. Moi, c'est tout au contraire; je n'ai pire compagnie que moi-même, et pour peu qu'on m'aide à la connaissance que j'ai de mes défauts, je me deviens tout à fait insupportable; il me faut de la société, soit des vivants, soit des morts; je n'en puis avoir avec ces derniers, parce que presque aucune lecture ne me plaît. Ah! que ceux qui désirent de vivre longtemps se font une grande illusion!

Vraiment j'oubliais un fait important, c'est que Voltaire est mort; on ne sait ni l'heure, ni le jour; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce que l'on fera de son corps; le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir. L'enverra-t-on à Ferney? il est excommunié par l'évêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterais d'un excès de gloire, qui a trop secoué sa faible machine.

LETTRE CCCIV.

Paris, dimanche 7 juin 1778.

Votre dernière lettre est du 28; j'aurais dû la recevoir mercredi dernier. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis l'arrivée et le départ de M. Selwyn; mais comme nos lettres ne contiennent rien de bien important, c'est un petit malheur que leur retardement. J'espérais apprendre par celle que je reçois aujourd'hui quelques nouvelles de votre chose publique. Sur le départ de votre flotte, sur les changements dans votre ministère, on débite ici bien des nouvelles qui demandent confirmation, mais qui font conjecturer que la guerre avec vous n'est pas chose certaine, dont je suis fort aise. Il est naturel que je craigne la guerre, aimant ma patrie, et étant fort loin de haïr la vôtre.

Je vous ai appris, dans mes précédentes lettres, la nomination du maréchal de Broglio pour commander nos troupes de Bretagne et de Normandie; il y a dix lieutenants généraux et vingt maréchaux de camp, sans compter l'état-major et l'artillerie; le jour du départ n'est point fixé; il y a des paris qu'ils ne partiront point, et que tout ceci s'accommodera. Dieu le veuille!

Je ne vous trouve point à plaindre de la vie que vous menez; elle est conforme à vos goûts. Pour moi je pousse le temps avec l'épaule (passez-moi le dicton), et quoiqu'il me paraisse long, il m'est cependant démontré qu'il ne saurait l'être.

Je crois vous avoir mandé que l'abbé Sigorgne était ici; c'est cet abbé de Mâcon. J'attends mon neveu dans le mois d'août. Madame de Luxembourg est à Sainte-Assise jusqu'au 16 de ce mois. L'Idole partira le 15 pour Plombières. Pour madame de Mirepoix, je la vois un quart-d'heure tous les quinze jours. Je vois souvent la duchesse de Boufflers et la comtesse de Bro-

glio (1), et madame de Cambise. Je soupe une fois la semaine chez les Necker, et une autre fois chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite Sainte. Mes seules correspondances par la poste, sont vous et Chanteloup, je n'en ai point d'autres. Voilà mon histoire.

Je vous ai raconté celle de la fin de Voltaire; le supplément sera de vous apprendre qu'après l'avoir embaumé, et que la sépulture lui avait été refusée à Saint-Sulpice, son neveu, l'abbé Mignot, l'a conduit à un bénéfice qu'il a auprès de Troyes, et l'a fait enterrer dans l'église des Bernardins (2). Il a fait par son testament madame Denis sa nièce légataire universelle, et a laissé cent mille francs à l'abbé Mignot, et autant à son petit-neveu M. d'Hornoy, conseiller au parlement.

L'usage est que les Cordeliers célèbrent une messe solennelle des morts à chaque académicien, ils la refusent à Voltaire. L'abbé de Radonvilliers (3) devrait faire la réception de son successeur; il s'en dispensera, et ce sera vraisemblablement d'Alembert qui y suppléera. Voilà, en verité, tout ce que je sais.

J'apprends dans l'instant que Jean-Jacques s'est enfui en Hollande; il paraît des Mémoires de sa vie, qu'il dit lui avoir été volés, et l'on prétend qu'il y a la rage de tout le monde et surtout des femmes.

(1) Elles étaient sœurs.

(2) A l'abbaye de Scellières, dans le diocèse de Troyes, où son monument n'était composé, jusqu'au temps de la révolution, que d'une simple pierre, sur laquelle on avait gravé : *Ci-gît Voltaire*. On lui éleva ensuite un cénotaphe dans l'église de Sainte-Geneviève à Paris, appelée le *Panthéon*.

(3) Ex-jésuite, qui avait été précepteur du roi Louis XVI.

LETTRE CCCV.

17 juin 1778.

Je m'attendais à avoir de vos nouvelles aujourd'hui ; c'est l'octave de votre dernière lettre. Est-ce quelque accident qui soit la cause que je n'en ai point reçu ? est-ce une réforme que vous voulez établir? Si c'est cette dernière raison, je m'y conformerai, mais je ne la veux pas prévenir.

Je suis attentive sur tout ce qu'on dit de la guerre; l'opinion du plus grand nombre est qu'il n'y en aura pas, mais ceux que je crois les mieux instruits croient le contraire. Je voudrais bien que ceux-ci se trompassent, je ne puis pas supporter l'idée de vous compter du nombre de nos ennemis; et quoique je sois sans espérance de vous jamais revoir, je voudrais n'en avoir pas la certitude.

J'eus hier la visite de madame Denis ; c'est une bonne grosse femme, sans esprit, mais qui a un gros bon sens, et l'habitude de bien parler, qu'elle a sans doute prise avec feu son oncle. Elle est (comme je crois vous l'avoir déjà mandé) sa légataire universelle ; elle aura plus de soixante-dix mille livres de rente, plus de la moitié viagère, un mobilier très-considérable, entre autres une bibliothèque de quinze mille volumes, presque tous remplis de remarques et de notes de la main de Voltaire; c'est un effet bien précieux, et qu'elle vendrait tout ce qu'elle voudrait, mais elle est bien résolue de ne s'en point défaire. Elle prétend que Voltaire ne laisse aucun manuscrit; il faisait imprimer à mesure qu'il composait; il n'attendait pas que l'ouvrage fût fini.

Les calottes de nos deux cardinaux sont arrivées; on a donné à l'archevêque de Rouen, cardinal de la Rochefoucault, l'abbaye de Fécamp, qui vaut cent vingt ou cent quarante mille livres de

rente; et au prince Louis, grand aumônier et coadjuteur de Strasbourg, aujourd'hui cardinal de Guémené (1), quatre-vingt mille livres de rente sur les économats, qui s'éteindront quand il entrera en possesion de l'évêché de Strasbourg.

Voilà les nouvelles qui valent la peine de vous être mandées; il y a plusieurs mariages qui ne vous font rien, celui par exemple d'une petite mademoiselle de Verdelin que vous avez pu voir chez le feu président; elle vient d'épouser son petit-neveu le vicomte de Tillières (2).

J'ai vu depuis madame de Jonsac; j'aimerais assez à la voir plus souvent, quoique nous ayons bien peu de rapports dans nos façons de vivre et de penser.

Il est certain que la ressemblance de caractère n'est pas nécessaire pour former des liaisons; une personne vive peut aimer une indolente; mais il faut quelque conformité dans la façon de voir et de juger. Quelqu'un dénué de goût et de justesse ne peut jamais plaire à quelqu'un qui juge bien de tout.

Dites-moi, si vous le savez, ce que c'est que la comtesse de Carlisle, mère de milord Carlisle (3)? Elle me vient voir quelquefois; je ne sais si c'est une femme fort raisonnable : elle s'est établie à Chaillot, parle beaucoup et bon français; elle n'a rien de choquant ni d'intéressant. Serez-vous privé tout cet été des Conway, des Ossory, etc.! Je vous plaindrais si cela était, car, vous avez beau dire, vous ne haïssez point la société. Je vous prie de parler quelquefois de moi aux miladys Churchill et Cadogan, et quelquefois aussi à milady Lucan.

(1) Il prit le nom de cardinal de Rohan.

(2) D'une ancienne et illustre famille de Normandie, dont le nom était, Leveneur.

(3) Isabelle Byron, fille du quatrième lord Byron. Après la mort du comte de Carlisle elle épousa sir William Musgrave, d'Hayton-Castle dans le Cumberland.

LETTRE CCCVI.

Dimanche 28 juin 1778.

Je ne puis vous dire affirmativement s'il y a une de mes lettres de perdue, je ne le crois pas; mais en cas que cela soit, ce serait la plus petite perte qu'il se pût faire. Il n'en serait pas de même de la vôtre d'aujourd'hui, qui est du 22. Les détails que vous me faites m'ont extrêmement amusée; je connais toutes vos nièces, mais cependant pas aussi bien que je le désirerais. Laure, Marie, Horatie, ne sont-ce pas les filles de la duchesse (1)? Comment s'appellent les filles de l'évêque (2)? qu'elles sont les petites qu'on doit vous laisser? faites-moi entendre tout cela. Je trouve les réparties de Marie (3) fort spirituelles; je vois avec beaucoup de plaisir que vous passerez un été très-agréable, et j'espère que la goutte vous laissera en repos.

Je vois que vous ne vous occupez pas plus de la politique que moi; mais malgré le peu d'attention que je fais à tout ce qui se débite, je ne doute pas que nous n'ayons la guerre. Le maréchal de Broglio part le 10 pour visiter les côtes; je ne sais où il formera un camp. M. de Beauvau est un de ceux qui l'accompagnent, ce qui fera une abscence de quatre ou cinq mois.

Je crois vous avoir mandé que le maréchal n'avait pu obtenir d'avoir avec lui son frère (4); il ira à son commandement de Metz : c'est un grand dégoût; il le sent très-vivement.

(1) Les filles de feu la duchesse de Glocester, par son premier mariage avec le comte George Waldegrave, qui mourut en 1763.

(2) M. Frédéric Keppel, évêque d'Exeter, qui avait épousé une sœur de la duchesse de Glocester.

(3) Lady Marie Waldegrave, seconde fille du comte de Waldegrave dont il vient d'être parlé. Elle épousa depuis le comte d'Euston, fils aîné du duc de Grafton, et mourut en 1808.

(4) Le comte de Broglio comme maréchal de logis général.

Une nouvelle sûre, mais qu'on dit encore à l'oreille, c'est que le roi donne à la fille de M. de Guines cent mille écus, et qu'elle épouse M. de Charlus (1), fils unique de M. de Castries : c'est par le crédit de la reine que cette grâce est accordée.

Il n'est plus question de Jean-Jacques ni de ses Mémoires; on ne sait ce que tout cela est devenu. Voltaire est oublié comme s'il n'avait pas apparu; les encyclopédistes auraient désiré qu'il eût vécu au moins quelques mois de plus; il avait des projets d'entreprise qui auraient rendu l'Académie plus utile : c'était un chef pour tous les prétendus beaux esprits, dont le dessein est de devenir un corps tel que la noblesse, le clergé, la robe, etc.

L'Idole et sa belle-fille partirent jeudi pour Plombières; elles y trouveront mon neveu d'Aulan qui me viendra trouver dès que que je l'apellerai; il me marque une soumission, une tendresse qui méritaient une meilleure succession.

Dites-moi naturellement si vous vous souciez de celle que je vous destine, et si vous ne vous sentez nulle répugnance que votre nom soit écrit dans un manuscrit qui ne pourra être ignoré (2); j'attends de votre franchise que vous me direz naturellement ce que vous pensez sur cela.

Je ne sais point faire de transition; il faut que j'aie la liberté de passer d'un sujet à un autre, comme cela me vient.

M. de Beauvau m'envoya l'autre jour la relation du combat d'une de nos frégates, nommée *la Belle Poule* contre une des vôtres (non pas *poule*, mais frégate). En lui répondant, il me souvint d'un vers de La Fontaine; je l'écrivis.

. . . . . . Une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

(1) Madame de Charlus, née de Guines; elle laissa en mourant un fils unique. M. de Charlus, qui prit ensuite le nom du duc de Castries son père, fut sur le point d'être massacré par quelques hommes de la populace de Paris, après son duel avec M. Charles Lameth, au commencement de la révolution.

(2) Elle veut parler du legs qu'elle lui avait fait de tous ses manuscrits.

Cette citation a eu beaucoup de succès, d'Alembert a daigné la trouver jolie ; il a fait plus : rencontrant Viard dans les Tuileries, il lui a demandé de mes nouvelles. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau à vous apprendre.

Je suis tentée de vous envoyer des vers extrêmement bêtes de Marmontel, pour mettre au bas du portrait de d'Alembert ; je crains de vous les avoir déjà écrits.

Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire et se cache à l'envie ;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu.

Je vais faire dans cet instant l'action la plus folle, je vais souper à Roissy (1) ; je vais avec une madame de Schouwaloff et peut-être avec son mari, les plus tristes et ennuyeux personnages ; je reviendrai avec eux, j'aurai fait dix lieues et passé quatre heures avec cette agréable compagnie pour aller trouver des personnes assez aimables, mais qui se soucient de moi *cosi cosi*, et dont je ne me soucie pas davantage ; cette action et beaucoup d'autres me démontrent bien que je n'ai pas le sens commun ; mais je proteste bien affirmativement que ce sera ma dernière sottise dans ce genre. Ces Schouwaloff sont des neveux de notre ami.

(1) La maison de campagne de M. de Caraman.

LETTRE CCCVII (1).

Paris, dimanche 2 juillet 1778.

Ah! vous n'êtes plus dans le doute; vous n'auriez pas dû l'être il y a longtemps (2) : c'est pour cela que je commençai ma dernière lettre où je répondais à vos questions sur cet article par cette espèce de dicton : *Pourquoi le dire, on le voit bien.* Vous ne comprîtes peut-être pas ce que cela voulait dire; il m'en vint la pensée en relisant ma lettre; mais les quatre pages étaient remplies; il aurait fallu y ajouter une explication ou en recommencer une autre, je n'en eus pas le courage, et vous vous seriez bien passé que je l'aie aujourd'hui. Laissons cet ennuyeux verbiage et parlons du grand événement, du combat naval du 27 juin (3), à onze heures du matin, qui a duré trois heures. On prétend ici que nous avons eu tout l'avantage; mais comme il n'y a pas eu un vaisseau de pris de part ni d'autre, cela n'est pas bien démontré; il n'y a que la volonté où nous étions de recommencer et la retraite de votre flotte qui en soient un indice.

M. de Beauvau m'avait promis vendredi au soir qu'il m'enverrait une relation le lendemain; je l'attendais hier : je ne l'ai point reçue; si elle ne m'arrive pas par lui, je tâcherai de l'avoir par d'autres, et de la joindre à cette lettre. Voilà un grand événement, mais qui peut-être amènera la paix; je l'espère,

(1) Il faut qu'il y ait erreur dans la date de cette lettre du 2 juillet. puisque l'action entre l'amiral Keppel et la flotte française n'a eu lieu que le 27 de ce mois, et non de juin. Mais comme l'éditeur n'a pu parvenir à déterminer, avec la certitude qu'il aurait désirée, la véritable date de cette lettre, il l'a laissée telle qu'elle se trouve dans le manuscrit.

(2) Elle veut dire relativement à la paix ou à la guerre entre la France et l'Angleterre.

(3) A Ouessant, entre le comte d'Orvilliers et l'amiral Keppel.

non par raisonnement, mais par instinct. Je serais bien affligée que la guerre continuât; je ne prévois pas cependant qu'elle nuise à notre correspondance, et vous savez bien qu'elle ne dérangera rien à vos projets.

Milady Carlisle a reçu de son fils une lettre du 24 juin, datée de Philadelphie; il n'avait pas beaucoup d'espérance de réussir dans sa négociation; elle avait reçu aussi une lettre du Selwyn; il m'y faisait des compliments; je ne sais d'où vient il ne m'a pas écrit : il lui marque aussi qu'il passera par Paris en retournant à Londres. Je ne doute pas que je ne puisse trouver quelques occasions pour vous faire tenir la *Bibliothèque des Romans*, j'en ai quatre ou cinq feuilles que je ne saurais lire. Un de mes plus grands chagrins, c'est de ne trouver aucune lecture qui ne m'ennuie à la mort; je trouve que les vivants et les morts sont presque également ennuyeux; retomberai-je dans mes anciennes vapeurs? c'est là ma crainte; mais n'ayez pas peur que je vous en entretienne.

Mademoiselle Sanadon part mardi ou mercredi pour Praslin, où elle restera quinze jours. L'habitude me l'a rendue nécessaire; je souffrirai de son absence. Mon neveu arrivera à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre; je ne sais s'il me sera d'une grande ressource. La liberté, qu'on regarde comme le plus grand bonheur, a bien ses inconvénients; être isolé ne me paraît pas un bien. Je serais portée à croire que des devoirs qui ne tiennent pas à la servitude sont nécessaires. Dans les couvents, le coup de cloche est ce qui rend la vie des religieuses supportable; le désœuvrement enfin ne me paraît pas un bien.

Les mémoires de Rousseau ne paraissent point, on en a seulement la préface, je vous l'envoie; je crains de vous l'avoir déjà envoyée.

Je ne fermerai cette lettre que ce soir, pour y pouvoir joindre la relation du combat; si je ne puis l'avoir aujourd'hui, je vous l'enverrai l'ordinaire prochain.

Lundi à sept heures.

Il n'y a point eu hier de relation; il en doit paraître une cette après-midi, je vous l'enverrai jeudi : le temps presse, bonjour.

LETTRE CCCVIII.

Paris, 22 juillet 1778.

Je ne vous ai point écrit dimanche, parce que je n'eus point de vos lettres. Je me suis prescrit de suivre votre marche; vous avez mille rapports avec la Divinité, mais particulièrement celui qu'on ne sait avec vous, non plus qu'avec elle, si l'on est digne d'amour ou de haine. Votre lettre du 13 n'est arrivée qu'aujourd'hui 22. La correspondance ne sera point vraisemblablement interrompue; on ne peut, ce me semble, être plus en guerre que nous ne le sommes : si la paix succède, et que ce soit bientôt, ce ne sera pas, selon toute apparence, M. de Choiseul qui en aura l'honneur. M. de Maurepas se porte à merveille, et son crédit, loin de s'affaiblir, augmente tous les jours.

Notre ministère n'est pas brillant; mais ne vous paraît-il pas assez raisonnable? On aura un arrêt dans deux jours, que j'aurais pu vous envoyer aujourd'hui : les Necker, chez qui je soupai hier, me le devaient donner; je l'oubliai, mais vous l'aurez incessamment : il s'agit d'un grand changement dans l'administration. Je n'entreprendrai pas de vous dire quel il sera, je m'embrouillerais, et vous vous moqueriez de moi. Je pense quelquefois au genre d'esprit que la nature m'a donné, car l'art n'y a rien ajouté, et le nombre de mes années n'est pas assurément celui de mes connaissances. Je pense quelquefois dans mes insomnies aux différents jugements que l'on porte de moi; ils sont presque tous faux : vous-même vous vous y trompez. Tout

ce que je conclus sur mon sujet, c'est que j'aurai mené une vie bien inutile, bien puérile, et que ce n'était pas la peine de me faire vivre aussi longtemps; il y a cependant un nombre de gens qui me croient beaucoup d'esprit, et ceux-là en ont si peu, qu'ils loueraient et approuveraient tout ce que je pourrais dire de bête et d'absurde.

Je me fais lire actuellement ma correspondance avec Voltaire; je ne doute pas qu'on ne fasse un recueil de toutes ses lettres; mon recueil en pourra fournir plusieurs de très-bonnes. Ce sera à vous à en faire le choix. J'aimerais fort à vous voir encore une fois, non pas par un mouvement de cette passion folle que vous me supposez toujours et que vous croyez incurable, mais parce qu'à beaucoup d'égards je vous trouve du bon sens; je vous en trouverais peut-être encore davantage, si vous me disiez naturellement tout ce que vous pensez; mais la prévention que vous avez de mon imprudence borne infiniment votre confiance, surtout par lettres.

A propos de cela, j'en ai un si grand amas des vôtres, que je compte les brûler; celles que j'aurais du plaisir à relire, et que j'ai remises entre vos mains, le sont sans doute : celles qui subsistent dans les miennes, dont un grand nombre sont remplies d'esprit et d'idées, ne sont pas propres à satisfaire mon amour-propre ni mes sentiments, *si sentiment y a*.

Mais, dites donc, est-ce que vous ne voyez ni n'entendez parler du *jeune duc* (1)? Il a ici une correspondance très-établie, et à laquelle il est très-exact; c'est un homme d'esprit, sans doute, mais en le comparant à un ouvrage, est-il bien fin? N'y aurait-il pas quelques coups de crayon ou de rabot à y redonner? Je crois son cœur excellent ainsi que sa morale, mais n'y a-t-il rien à désirer à son entendement? Je m'en rapporte à vous. J'aimerais bien à causer avec vous, et quoique vous détestiez

(1) Madame du Deffand fait sans doute allusion ici au duc de Lauzun, qui à cette époque se trouvait à Londres.

la causerie, à ce que vous dites, vous vous en acquittez fort bien. Il n'y a que vous avec qui je pourrais jaser, il n'y a que vous à qui j'écrive sans peine et sans effort; toute autre correspondance me fatigue et m'ennuie; presque personne ne pense, et qui que ce soit ne dit ce qu'il pense; enfin, étant bien persuadée du peu que je vaux, je ne trouve néanmoins personne qui vaille quelque chose.

LETTRE CCCIX.

Paris, dimanche 23 août 1778.

Je fis hier un tour de force le plus singulier du monde; presque toutes mes connaissances sont absentes; j'avais la crainte de souper seule; j'écrivis à M. le Roy qu'il me ferait plaisir de me venir tenir compagnie; je ne comptais que sur lui; il vint. Madame de Mirepoix vint en visite; je lui proposai de rester à souper; elle s'excusa sur ce qu'elle avait promis à Mme de Tavannes (1) de souper chez elle. — Faites-la venir. — Cela ne se peut, dit-elle, nous devons aller chez Nicolet (2) voir le *Siége d'Orléans*. — Je vous y accompagnerai. — Bon, cela n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est si vrai. Elle envoya son carrosse à madame de Tavannes; nous soupâmes, et je fus avec elles, M. le Roy et mon neveu, chez Nicolet, à ce fameux *Siége*. Je ne m'y ennuyai point, j'aime la musique militaire, c'est-à-dire le bruit : on ne parle ni ne chante à ce spectacle, il n'est que pantomime; la musique n'est que les vaudevilles les plus anciens; beaucoup de tambours, de timbales, de bruit, de tintamarre. On me disait ce que l'on voyait; cela me fit passer une soirée tout aussi amusante, pour le moins, que celle que j'avais passée la veille à jouer au loto.

(1) Née de Levis.
(2) Théâtre des boulevarts.

J'ai commencé la lecture de votre *Histoire d'Amérique*, mais je ne puis m'intéresser à tous ces événements; les seules lectures qui m'amusent, ce sont les mémoires, les vies particulières, les lettres et les romans : tout ce qui est histoire d'une nation me paraît un recueil de gazettes, que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes et faire briller leur esprit. J'ai relu ces jours-ci le recueil de ma correspondance avec Voltaire : toute personnalité et vanité à part, j'en ai été très-contente; elle pourrait soutenir l'impression; ce ne sera cependant pas certainement de mon vivant, mais je la laisserai à la grand'maman (1). Il y a plus de quatre-vingts lettres de Voltaire à elle et d'elle à Voltaire.

Vous ne me dites rien de votre santé; est-ce bon signe? n'avez-vous point d'annonce de goutte?

LETTRE CCCX.

Dimanche 6 septembre 1778.

Je suis fort aise que la grande chaleur vous ait été favorable; mais la voilà passée, et le froid qui y a succédé a été plus vif qu'on ne s'y attendait; il a fallu faire du feu. J'ai tenu parole, et le premier jour que j'en ai allumé, tout a été consumé (2); il ne reste plus aucune trace, si ce n'est un certain portrait dont l'objet et l'auteur sont anonymes et ne seront point reconnus. Depuis dix jours, c'est-à-dire depuis le 25 du mois passé, j'ai été fort incommodée, j'ai gardé la chambre et presque toujours le lit. Je me porte mieux aujourd'hui, j'ai dormi cette nuit, ce qui il y a longtemps ne m'était arrivé.

(1) Elle a changé depuis de sentiment; car elle a laissé toutes ces lettres à M. Walpole.

(2) C'étaient toutes les lettres qu'elle n'avait pas renvoyées à M. Walpole.



Je suis fort de votre avis sur tout ce que vous me dites de vos lectures, excepté sur le livre de M. Gibbon; j'ai essayé à plusieurs reprises de le lire, et le livre me tombe des mains. Il paraît deux nouveaux volumes de votre Shakespeare : le premier contient *Coriolan*, qui me semble, sauf votre respect, épouvantable, et qui n'a pas le sens commun. La seconde pièce est *Macbeth;* on la lit avec horreur et effroi, et intérêt. Je lis actuellement *Cymbeline,* qui m'intéresse et me plaît.

Jamais je n'ai tant lu, et jamais je n'ai eu moins de plaisir à lire; jamais je n'ai eu tant besoin de société, et jamais la société ne m'a paru moins agréable. C'est ma faute, me direz-vous; vous me démontrerez que ce sont mes défauts et non ceux des autres qui me rendent malheureuse. Je vous croirai volontiers, et il en résultera que pouvant moins me séparer de moi que de qui que ce soit, je serai encore plus malheureuse. Je n'ai qu'à me corriger, me direz-vous; c'est ce qui est impossible. Si je pouvais devenir dévote, c'est tout ce qu'il y aurait de plus heureux. Ce ne serait certainement pas une fausse honte qui m'en détournerait; car quoique ma sincérité et ma vérité m'aient causé et me causent journellement bien des chagrins et des dégoûts, je ne m'en départirai jamais. Je hais tant les masques, que quelque hideuse que je puisse être, je n'en porterai jamais : j'ai trop de mépris pour ceux qui en font usage. J'ai perdu mon dernier ami en perdant Pont-de-Veyle; il n'était point aimable, j'en conviens; mais je le voyais tous les jours, il était de bon conseil; je lui étais nécessaire, et il me l'était aussi. Aujourd'hui je ne tiens à rien, je n'ai que ma valeur intrinsèque, et c'est être réduite à moins que rien.

Je ne sais si nous aurons la guerre ou la paix; notre ministère a l'air asser sage, mais je ne m'y connais pas.

LETTRE CCCXI.

Dimanche 20 septembre 1778.

Ma petite maladie a été assez longue, elle a duré près d'un mois; je la crois finie; elle m'a fait faire le dernier pas à la décrépitude. Je suis maigrie, faible, et mon âme a pris à peu près la même allure que mon corps; je projette cependant de sortir mardi, et ce sera la première fois depuis un mois. J'ai soupé tous les jours chez moi, et j'ai eu presque tous les jours compagnie; mon neveu, qui est ici depuis les premiers jours d'août, me paraît déterminé à faire venir sa femme et à ne me plus quitter; c'est un homme très-doux, sans prétentions, sans affectation; il n'est ni embarrassé ni empressé; ce n'est pas un grand génie, ce n'est pas un grand esprit; mais il a le sens droit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il a une fort mauvaise santé; il est forcé à vivre de régime et à se coucher de très-bonne heure; il aime beaucoup sa femme; il est nécessaire qu'elle vienne ici pour qu'il y reste, et comme ils ne sont pas riches, ce sera pour moi une assez grande augmentation de dépense; mais il m'est nécessaire de tenir à quelque chose et d'être soignée : c'est assez vous parler de moi.

Je pense sur Don Quichotte tout comme vous; il n'y a que le premier volume de supportable, et qui ne fait rire que la première fois. L'article des lectures me désole; je n'en trouve presque aucune d'intéressante, et c'est pour moi un véritable malheur.

Je reviens de recevoir une lettre du camp du maréchal de Broglio (1). On y fait les plus belles manœuvres; il restera as-

(1) A Bayeux, en Normandie, où le maréchal de Broglio commandait une armée d'observation.

semblé tout ce mois-ci : les plus grandes, belles et jolies dames y ont suivi leurs maris. Le maréchal de Broglio y tient un état magnifique ; M. et madame de Beauvau y font la meilleure chère.

Notre cour s'établira à Marly tout le mois d'octobre : il y aura pendant ce temps-là assez de monde à Chanteloup ; il s'y fera le mariage de la fille aînée de M. de Stanville avec le fils unique de M. de Choiseul la Baume (1). Vers la fin de ce mois d'octobre, tout le monde se rassemblera, toutes les campagnes seront finies, et peut-être alors tout le monde sera d'accord, c'est-à-dire nos deux nations ; je le souhaite fort, et je l'espère.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Pétersbourg du Schouwaloff : il est dans la plus haute faveur ; l'impératrice l'a fait son grand chambellan. Le premier jour qu'elle lui fit prendre du thé avec elle, elle lui dit : Je veux que vous soyez à votre aise avec moi, comme vous l'étiez avec madame du Deffand.

Il m'envoie des peaux de renard bleues pour me faire une pelisse. Nous avons ici son neveu, qui est fort riche, fort laid, bel esprit, et point du tout aimable ; sa femme est fort polie, fort malade et fort insipide.

LETTRE CCCXII.

Samedi 24 octobre 1778.

Ce n'est point notre gouvernement qui nuit à notre correspondance, ce ne sont point les bureaux qui examinent nos lettres, c'est le vent qui nous est contraire ; il doit par conséquent vous être favorable. La lettre que je devais recevoir dimanche, je ne l'ai reçue que le mardi.

Je ne sais d'où vient, mais j'imagine que vous craignez le re-

(1) Qui, en 1785, fut créé duc de Choiseul, après la mort du duc de Choiseul, ministre.



tour de la goutte; vous terminez votre dernière lettre d'une façon plus brusque qu'à l'ordinaire. Si c'est une vision, tant mieux; vous me la pardonnerez ainsi que bien d'autres.

Je ne vous ai point assez parlé de M. de Selwyn; je vous ai mandé son arrivée (1); mais je ne vous ai point raconté qu'en faisant sa route, il a passé par Grignan, qu'il a été reçu dans le château par une sorte d'intendant ou de concierge qui lui a donné une chambre pour passer la nuit, la même où madame de Sévigné est morte; qu'il y a vu son portrait (2), celui de madame de Grignan, et ceux de tous les Grignan dont elle parle dans ses lettres. De plus, il lui a fait présent d'un petit cabinet d'ébène qui lui a appartenu; il doit le recevoir incessamment; il me le confiera jusqu'à ce qu'il revienne le chercher dans le mois d'avril, qu'il passera par Paris pour aller recevoir à Lyon sa petite fille (3), qu'il mettra à Panthemont. Soyez sûr que son principal séjour sera à Paris, jusqu'à ce qu'il puisse emmener cet enfant à Londres. C'est bien cette passion qu'on peut traiter d'ineffable.

Dimanche 25.

Voilà le quatrième dimanche qu'il n'arrive point de courrier. Je dirai sur le vent ce que Pauline dit sur Polyeucte :

. . . . Mon devoir ne dépend pas du sien;
Qu'il y manque s'il veut, je veux faire le mien.

Ainsi, contre vent et marée, je composerai une épître pour la poste du lundi, c'est-à-dire tant que vous n'en serez pas fatigué et ennuyé.

(1) Dans une lettre qu'on ne publie point parce qu'elle ne contient d'ailleurs rien d'intéressant.

(2) Ce portrait est un admirable original qui a été peint par Mignard, et qui se trouve actuellement à Nice, entre les mains du comte de Châteauneuf, dont le père avait épousé mademoiselle de Vence, l'arrière-petite-fille de madame de Sévigné.

(3) Mademoiselle Fagniani, qui fut mariée depuis au comte d'Yarmouth, fils unique du marquis d'Hertford.

Je viens d'écrire au Schouwaloff, pour le remercier d'une fourrure de renard bleue qu'il m'a envoyée; je lui dis qu'il y a souvent un article pour lui dans vos lettres.

J'écris aussi à M. Fullarton, qui m'a fait présent d'une garniture de cheminée de sept vases étrusques, sur lesquels il y a de très-jolies peintures; je crains que cela ne soit fort cher.

Vous ne m'avez point mandé si milord North était à votre fête, et vous n'êtes point entré dans les détails que vous m'aviez promis. J'aime les minuties, parce que j'aime tout ce qui ressemble à la causerie.

Tout Chanteloup reviendra cette année un mois plus tôt que la précédente, et cela à cause des couches de la reine. M. de Maurepas a un accès de goutte assez fort, ce qui inquiète bien des gens, et de bien des façons différentes.

Adieu, jusqu'au jour des Morts.

LETTRE CCCXIII.

Paris, dimanche 8 novembre 1778.

Vous voilà donc pris de votre détestable goutte! je le prévoyais; la nouvelle ne m'a donc pas surprise, mais elle ne m'en a pas moins affligée.

Je crois que le Selwyn partira d'aujourd'hui ou de demain en huit; il sera en état de répondre aux questions qu'il vous plaira de lui faire sur moi: il m'a vue tous les jours. Il se plaît ici parce que sa petite fille doit y venir l'année prochaine; il n'a d'autre idée, d'autre pensée et d'autres sentiments qu'elle. Qu'on m'explique cela, on me fera plaisir; je ne sais d'où cela vient, à quoi cela tient, où cela va : y a-t-il bien loin de là à l'amour de Dieu, tel que l'entendent les quiétistes?

Je suis fâchée, mon ami, de vous avoir écrit quelques lettres qui vous auront déplu; je ne suis pas maîtresse de mon humeur;

je ne puis pas plus la cacher que la réprimer. Mes lettres vous doivent être désagréables, vous voudriez qu'elles ressemblassent à celles de madame de Sévigné. Indépendamment que je n'ai pas son esprit, je n'ai pas l'âme qu'elle mettait à tout, l'intérêt qu'elle prenait à tout ce qu'elle voyait. Moi, je suis d'une indifférence extrême pour tout ce qui arrive, un assez grand mépris pour tout ce que j'entends, nul désir de le répéter; et puis je suis retenue de vous parler des uns et des autres, parce que vous inféreriez de tout ce que j'en dirais, des motifs qui tourneraient à mon désavantage. Vous avez beaucoup de penchant à me croire non-seulement jalouse, mais envieuse; avouez la vérité, vous m'aviez crue meilleure dans les commencements de notre connaissance, que vous ne me trouvez aujourd'hui? La résolution où vous êtes de ne me plus jamais voir, et l'aveu que vous ne voulez pas m'en faire, mais que vous sentez bien que je devine, met une sorte de brouillard dans vos dispositions pour moi, qui vous fait mal interpréter tout ce que je vous dis.

Est-ce là de la métaphysique? j'en ai peur.

Adieu, à demain matin.

LETTRE CCCIV.

Paris, mercredi 11 novembre 1778.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, et j'en suis presque aussi fachée que si j'avais la certitude qu'il m'eût apporté de vos nouvelles. Ah! que huit jours paraissent longs à passer quand on est dans l'inquiétude!

J'aurais du plaisir à vous écrire, si je pouvais me flatter que votre état fût assez bon pour que ma lettre ne vous importunât pas, et pouvoir la remplir de quelque chose qui pût vous amuser. Je ne saurais me persuader que vous puissiez prendre quelque part à tout ce qui se passe ici. Quest-ce que cela vous fait, par

exemple, que le prince de Lambesc soit tombé de cheval et qu'il se soit cassé un petit os du bras gauche? que la fille de mon voisin M. de Grave épouse le frère de M. de Cambise, beau-frère de mon amie? que milady Carlisle parte ces jours-ci pour s'aller établir à Avignon, d'où ma nièce madame d'Aulan reviendra et logera à Saint-Joseph, dans un logement que je loue tout meublé? Elle et son mari seront pour moi ce que sont les haies qu'on place sur les grands chemins bordés de précipices : elles ne garantissent pas du danger, mais elles en diminuent la frayeur. J'attends cette nièce au printemps; je m'accommode assez bien de son mari. — Je m'occupe actuellement à empaqueter les brochures que je vous envoie.

Si vous m'aimez un peu, et c'est ce dont je ne doute pas, prouvez-le-moi en me donnant de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et dans quelque langue que ce puisse être; je vois des gens de toute nation, et le vrai moyen de me les rendre agréables, c'est de les rendre vos traducteurs.

Voici deux petits quatrains à l'occasion de l'élection d'un successeur à l'Académie pour la place de Voltaire :

QUATRAINS.

Pour faire un nouveau choix, ne vous tourmentez plus;
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre.
Vous ne blesserez point vos antiques statuts;
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre?

Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil?
Tout choix serait un choix impie.
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé la pie.

LETTRE CCCXV.

Mardi 8 décembre 1778.

Madame Damer part demain; ne serait-il pas ridicule qu'elle ne vous portât rien de moi? Vous pourriez vous passer d'une lettre; je vous en accable depuis un mois, et depuis un mois je n'en reçois pas de vous; c'est-à-dire du moins bien peu, et ce peu vous a beaucoup coûté.

Je ne voulais pas vous envoyer la lettre de la czarine à madame Denis, par la raison que je vous ait dit qu'elle est dans notre *Mercure*, et qu'elle ne vaut pas le port qu'elle vous aurait coûté; mais comme vous n'avez peut-être pas ce *Mercure*, je vous l'envoie par madame Damer avec une feuille des Romans. J'ai bien de l'impatience de recevoir une lettre de Selwyn; s'il me tient parole, il ne me laissera rien ignorer, il satisfera ma curiosité sur tous les points. Vous vous doutez bien de celui qui m'intéresse le plus, et tout bien pesé et examiné, il pourrait bien être le seul; c'est de vous, de votre santé, de votre nouvelle maison (1), des questions que vous lui aurez faites de tout ce que vous lui aurez dit. Dites-lui que vous approuvez son projet de m'écrire souvent, et que je lui marquerai ma reconnaissance par les attentions que j'aurai pour sa petite fille.

Voulez-vous que je vous dise nos nouvelles? je vous préviens qu'elles ne vous feront rien. Ne vous ai-je pas déjà mandé le mariage du duc d'Elbeuf (2), second fils de madame de Brionne, avec mademoiselle de Montmorency, fille unique du prince de Montmorency et de mademoiselle de Wassenaar? Elle a qua-

(1) M. Walpole venait de se transporter de son hôtel d'Arlington-Street, à celui de Berkeley-Square, où il continua à demeurer jusqu'à sa mort.

(2) En se mariant il prit le titre de prince de Vaudemont.

rante mille écus de rente aujourd'hui, et en aura peut-être le double après la mort de M. de Wassenaar (1), son oncle; sa mère a fait un mariage de garnison. Elle est actuellement dans un couvent à Bruxelles (c'est de la fille dont je parle); elle arrivera le mois prochain à Paris, se mariera le lendemain de son arrivée; madame de Brionne la logera et la nourrira.

Le fils du comte de Talleyrand (2) épouse mademoiselle de Vierville, héritière de Sénozan (3), qui a des richesses immenses.

Il y a une tragédie nouvelle dont le titre est *Œdipe chez Admète*. Tout le monde y fond en larmes; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai.

La reine n'accouche point, ce qui me déplaît beaucoup.

Adieu. Il n'est pas impossible que, si j'ai demain une lettre de vous, vous en ayez encore bientôt une de moi.

Lettre de l'impératrice de Russie à madame Denis. De Pétersbourg, le 15 *octobre* 1778. *Sur l'enveloppe pour adresse, qui est de la propre main de Sa Majesté Impériale, comme le reste de la lettre, il est écrit :*

« *Pour Mme Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup.* »

« Je viens d'apprendre, madame, que vous consentez à re-
« mettre entre mes mains ce dépôt précieux que monsieur vo-
« tre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes sen-
« sibles ne verront jamais sans se souvenir que ce grand homme
« sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que
« tous ses écrits, même ceux de pur agrément, respirent,
« parce que son âme en était profondément pénétrée. Personne

(1) D'une ancienne et riche famille des ci-devant Provinces-Unies.

(2) Le comte Archambaud de Périgord.

(3) Fille unique de M. de Vierville. Elle avait perdu son père et sa mère lorsqu'elle hérita de toute la fortune de son grand'père, M. de Sénozan, qui avait été receveur-général du clergé.

« avant lui n'écrivit comme lui ; à la race future il servira d'exem-
« ple et d'écueil. Il faudrait unir le génie et la philosophie aux
« connaissances et à l'agrément, en un mot être M. de Vol-
« taire pour l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos re-
« grets, madame, sur la perte de cet homme incomparable,
« vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnaissance
« que je dois à ses écrits. Je suis sans doute très-sensible à l'es-
« time et à la confiance que vous me marquez ; il m'est bien flat-
« teur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. La
« noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentiments
« à votre égard. J'ai chargé M. Grimm de vous en remettre
« quelques faibles témoignages, dont je vous prie de faire
« usage.

« *Signé* CATHERINE. »

LETTRE CCCXVI.

Dimanche 20 décembre 1778, à cinq heures après midi.

Je suis bien contente de vous, parce que vous m'assurez que vous êtes content de moi ; vous auriez toujours dû l'être. Ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est le meilleur état de votre santé. Si je dois vous en croire, vous êtes presqu'entièrement guéri. Je suis fâchée que vous ayez fatigué votre pauvre main à m'écrire une aussi longue lettre.

Parlons présentement de mes oreilles. Je voudrais bien que ce fût une vision ; le mal est encore supportable ; mais il en arrivera comme de mes yeux, et par la même cause à laquelle on ne peut apporter de remède. Tous mes sens périront avant moi ; nous verrons ce que deviendra mon âme, qui selon moi doit être l'accord parfait de nos cinq sens. Jusqu'à présent je n'y trouve pas de grands changements, du moins je ne m'en

aperçois pas ; mais je répète souvent ces vers de Saint-Lambert, qu'avec raison vous trouvez fort tristes :

> Malheur à qui le ciel accorde de longs jours !
> Celui qui mourut jeune était aimé des Dieux.

Je prends des arrangements autant qu'il m'est possible pour apporter quelque remède aux malheurs que je prévois ; j'ai déjà fait venir mon neveu à Paris, je vais louer pour lui l'appartement au-dessus de mademoiselle de Courson ; sa femme y viendra après Pâques ; elle sera presque toujours à Mont-Rouge, chez mon frère ; son mari ira et viendra ; je pourrai y aller souper tant que je voudrai ; le mari et la femme seront contents de n'être point séparés, et seront compagnie l'un pour l'autre, et ils le seront pour moi tous les deux, ou l'un et l'autre séparément, quand et comment il me conviendra ; je prends mes précautions comme madame Pimbèche, qui ne veut pas être liée ; enfin, mon ami, ayant eu le malheur de naître, et ayant présentement celui d'une extrême vieillesse, je m'arrange le mieux qu'il m'est possible pour supporter ces tristes et ennuyeuses dernières années.

Dans ce moment-ci ma vie est assez agréable ; le retour des Choiseul, toutes mes autres connaissances rassemblées, me fournissent de la dissipation ; mais de telles ressources ne sont, en comparaison de celles dont vous me seriez, que ce que sont, dit-on, les péchés véniels en comparaison d'un péché mortel. Cette comparaison ne s'éloigne pas de vos idées, qui certainement ont été bien folles et bien injustes.

Reprise, à neuf heures du soir.

J'ai été interrompue par des visites successives les plus sottes et les plus ennuyeuses du monde, et qui m'ont abasourdie ; je n'ai plus d'idées ni de papier : adieu.

J'oubliais de vous mander l'accouchement de la reine ; ce fut



hier samedi 19 que les douleurs lui prirent à trois heures du matin ; elle accoucha à onze heures et demie. Soit qu'elle n'eût pas été saignée dans son travail, soit que, par la quantité de monde qu'il y avait dans sa chambre, l'excessive chaleur portât son sang à la tête, elle perdit connaissance, perdit beaucoup de sang par la bouche; il fallut la saigner du pied sur-le-champ : c'était absolument nécessaire, n'ayant pu être délivrée; elle le fut après parfaitement, mais il y eut quelque intervale entre l'accouchement et le délivre; elle fut tranquille jusqu'à sept ou huit heures du soir qu'elle se trouva encore un peu mal, et qu'on délibéra si on ne la saignerait pas encore une fois; elle ne le fut point; elle a dormi huit heures cette nuit, et elle se porte parfaitement bien. Voilà un détail dont vous vous seriez bien passé; en le relisant, je vois que j'oublie de vous dire que c'est d'une fille (1) qu'elle est accouchée. La consternation en aurait été grande, si celle qu'a causée son accident n'avait pas prévalu.

Est-il vrai que M. le duc de Richmond a fait un parallèle de milord North et de M. Necker? Pourquoi cela? Comment se porte-t-il actuellement? Si vous en trouvez l'occasion, parlez-lui de moi.

LETTRE CCCXVII.

Paris, 8 janvier 1779.

Enfin votre lettre du 27, que j'aurais dû recevoir dimanche dernier, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui vendredi 8. J'en étais, je vous assure, bien inquiète. Je vois que vous ne vous portez pas encore fort bien, et que vous faites des projets de retraite, c'est-à-dire de vous réduire à voir peu de monde;

(1) Qui fut appelée *Madame*, aujourd'hui madame la duchesse d'Angoulême.

vous ne l'exécuterez pas : on se laisse entraîner, et il ne faut pas conclure de ce qu'on voit faire, que l'on fasse toujours ce qui est le plus agréable. J'en fais l'expérience : je voudrais n'avoir jamais chez moi à mes soupers des mercredis et vendredis que douze personnes, ou au plus quinze ; j'en ai très-souvent plus de vingt : jugez comme cela va à mon logement. C'est un inconvénient qu'il est impossible d'éviter quand on a des jours marqués où plusieurs personnes ont droit de venir sans être priées. Comme vous aimez les noms propres, je vais vous faire la liste de ceux qui ont le privilége de venir chez moi. Mesdames de Luxembourg, de Lauzun, duchesse de Boufiers, comtesses (*de Boufiers*) belle-mère et fille, M. et madame de Broglio, M. et madame de Beauvau, mesdames de Cambise, de Mirepoix, de Boisgelin, d'Ossonville (1), de Vierville, de Barbantane. Voilà à peu près les femmes, sans compter les extraordinaires que l'on est quelquefois obligé de prier. Les hommes sont quatre ou cinq diplomatiques, autant d'évêques. A propos d'eux, M. de Mirepoix (*l'évêque*) est à Paris ; il m'a demandé de vos nouvelles.

Janvier 9.

Je ne continuerai pas la litanie, mais je vous parlerai de M. Colonna (2); je l'eus hier au soir, il fit le wisk de madame de Luxembourg : on lui trouve une figure agréable, l'air et les façons nobles : il parle bien notre langue, mais il a de l'accent; quoique je vous aie dit qu'il n'en eût pas; il ne vous connaît presque pas, il est fort attaché au duc (*de Glocester*).

Il paraît un recueil des éloges que d'Alembert a lus à l'Académie, des académiciens qui ont eu quelque célébrité. Rien

(1) La comtesse d'Ossonville, fille du comte de Guerchy, qui avait été ambassadeur de France en Angleterre.

(2) Un fils cadet de l'illustre maison de Colonna à Rome, à qui M. Walpole avait donné, à la demande de S. A. R. la duchesse de Glocester, des lettres d'introduction auprès de madame du Deffand.



n'est plus fastidieux, je vous assure; le style est froid, gêné; il veut être fin et épigrammatique, et il n'est que plat, commun et recherché; enfin, on ne sait que lire, et j'ai le malheur de ne point aimer l'histoire, la morale et la poésie.

Vous dites que vous apprenez que je mène une vie agréable, et qu'il est fâcheux pour vous que je prenne les moments où je m'ennuie pour vous écrire. Faut-il que je vous rappelle quelle est ma situation, mon âge, la perte de la vue, la crainte de perdre l'ouïe? d'autres malheurs dont je m'interdis de vous parler, mais qui m'occupent plus vivement quand je me mets à écrire : Paris, Londres, l'Océan entre eux, la guerre? Si j'ai des moments de distraction, ils sont courts; et puis n'est-il pas triste de se contraindre et de s'interdire de parler de ce qui affecte le plus? Votre caractère vous dégage de tout, la gaieté peut vous être naturelle; moi je suis mélancolique, nos caractères ne se ressemblent point; vous avez raison de le dire, je n'ai pas eu le choix; mais quand j'aurais mieux choisi combien cela aurait-il à durer?

LETTRE CCCXVIII.

Mercredi, 17 février 1779.

Vous me faites un sensible plaisir de m'apprendre toutes vos nouvelles. Je partage la joie qui règne dans Londres (1); on s'est intéressé ici à l'amiral Keppel autant qu'aucun bon Anglais; mais Palliser et ses consorts ne seront-ils point punis? On débitait hier ici que milord Sandwich avait donné sa démission, et qu'on allait couper la cuisse à Palliser. Je crus

(1) La joie occasionnée par la décharge honorable de l'amiral Keppel, des griefs portés contre lui par sir Hugh Palliser, qui commandait en second dans l'engagement d'Ouessant, avec la flotte française sous les ordres du comte d'Orvilliers.

que c'était par sentence des juges : on me dit que c'était par celle des chirurgiens ; que la blessure qu'il avait à la cuisse s'était rouverte ; qu'il y avait la gangrène, et qu'on la lui allait couper. Personne ne le plaindra ; mais qui commandera vos flottes ? On dit ici l'amiral Howe : vous me ferez un vrai plaisir si vous voulez bien m'informer de tout ce qu'il y aura à savoir ; je prends autant d'intérêt à votre pays qu'au mien propre ; tirez-en la conséquence.

J'ai été assez heureuse de rendre au Selwyn un assez grand service ; j'en reçois une lettre de remerciements, pleine de lieux communs de reconnaissance : pas un mot de détails sur ce qui se passe à Londres, si ce n'est en gros qu'on n'est point en sûreté dans les rues (1), qu'il déteste ce tumulte et cet esprit de révolte ; il donne toute préférence à notre gouvernement.

Si tout ceci pouvait amener la paix, j'aurais une grande joie, quoique j'eusse bien peu à y gagner. Je crois vous voir dans les rues de Londres avec toute l'activité que je vous connais.

Faites mes compliments au jeune duc, c'est pour lui un jour de triomphe. Votre Parlement va devenir curieux.

Je ne saurais trop m'inquiéter de ce qui se passe à Édimbourg (2) ; cela n'est peut-être pas d'une bonne catholique, mais nous autres catholiques, nous ne sommes pas en droit de reprocher aux autres leur intolérance.

Vous savez sans doute le retour de M. de La Fayette (d'*A-*

(1) Il paraît que M. Selwyn avait donné un récit exagéré de l'attroupement des matelots qui, après la décharge de l'amiral Keppel, avaient voulu forcer les maisons et avaient contraint tout le monde à paraître dans la rue, pour partager leur tumultueuse joie.

(2) Des émeutes plus sérieuses eurent lieu à Édimbourg, où l'on incendia une chapelle catholique nouvellement bâtie, et où l'on maltraita tous ceux qu'on supposa vouloir favoriser le bill déposé au Parlement pour demander la révocation de quelques lois pénales contre les catholiques romains.



mérique). Il arriva jeudi 11, à deux heures après minuit, et débarqua à Versailles chez le prince de Poix, qui donnait un bal ; il fut se coucher, et le lendemain vendredi, il eut un entretien de deux heures avec M. de Maurepas. Il revint l'après-dîner à Paris. Il n'a point vu le roi, et il a ordre de ne voir personne que ses parents; mais il en a tant, que c'est à peu près toute la cour : il est neveu, à la mode de Bretagne, de l'Idole; en conséquence, il soupa chez elle dimanche avec une apparence de secret ; elle était *visiblement cachée* (c'est une expression de Pont-de-Veyle dans *le Fat puni*).

Ne me dites jamais de bien de mes lettres, surtout en les comparant aux vôtres ; je n'ai d'esprit qu'en épiderme, cela n'est que trop vrai, ni énergie, ni jugement, ni raison ; enfin je suis lasse et dégoûtée de moi autant qu'on peut l'être. N'est-ce pas en effet un grand manque d'esprit, de craindre autant l'ennui, n'être occupée que de ce qui peut m'en garantir, d'imaginer des ressources qui sont assez semblables à celles de Gribouille? Je ne saurais suffire à moi-même ; enfin, si je ne suis pas tout à fait bête, je suis complètement sotte. Il faut que vous soyez aussi indulgent que notre bon Sauveur l'était avec la Magdeleine; et par la même raison vous seul soutenez mon peu de courage, et tant que vous ne dédaignerez pas ma correspondance, je tâcherai de me supporter.

Je ne saurais écrire à Lindor; ses lettres sont très-ennuyeuses; il promet de dire bien des choses et ne dit jamais rien; il ne fait que rabâcher. Il prétend que vous vouliez me rapporter quelques-uns de ses bons mots, mais que vous étiez embarrassé pour les traduire.

J'ai trouvé vos jugements sur l'article de madame de Sévigné parfaitement justes. Mon Dieu, mon Dieu, amitié à part, je donnerais toutes choses au monde pour causer avec vous. Croyez-moi, rien n'est si vrai, il n'y a personne ici, je dis personne à qui on puisse parler. Vous voudriez peut-être qu'il y en eût une qui ne pût pas écrire, et que cette personne fût

moi. Vous me promettez une lettre pour dimanche ; je l'attends avec impatience.

LETTRE CCCXIX.

Lundi 8 mars 1779.

Je viens de recevoir votre lettre. Vous condamnez mes arrangements avec mon neveu ; vous dites que deux mille écus, c'est acheter bien cher une mauvaise compagnie ; vous croyez peut-être que cet argent de plus dans ma dépense m'en procurerait une meilleure : en cela vous vous trompez. Quand j'aurais un souper tous les jours de la semaine je n'éviterais pas la solitude ; je puis compter sur plusieurs personnes deux ou trois jours par semaine ; mais comme je n'ai point de complaisants, ni de connaissance qui n'en ait infiniment d'autres, je suis presque assurée d'être réduite à être seule les autres jours. Vous n'avez pas tort de dire que je vois tout en noir, et qu'en cela vous êtes bien différent de moi. Vous n'êtes point octogénaire, ni sourd, ni aveugle ; vous avez une famille nombreuse ; vous avez des talents, des goûts que vous pouvez satisfaire, je n'ai rien de tout cela. Je serais trop heureuse, malgré ma situation, si je pouvais me conduire par vos conseils, et être gouvernée par vous ; cela ne se peut pas. Je me reproche de vous ennuyer en vous racontant mes peines et mes embarras ; mais je me laisse entraîner par le besoin que j'ai de m'épancher ; j'imagine que cela me soulage, j'éprouve souvent que cela produit l'effet contraire, que je vous dégoûte de ma correspondance qui vous attriste et vous ennuie ; mais ayant commencé à vous raconter ma situation présente, souffrez que je continue.

Mes arrangements avec mon neveu ne sont point indissolubles ; sa femme viendra passer l'été ici ; je connaîtrai l'effet



qu'elle fera dans ma vie, je serai la maîtresse de la garder si elle me convient, et elle retournera à Avignon dans le mois d'octobre ou de novembre s'il en arrive autrement. Enfin, je ne suis point liée; ils auront un appartement à Saint-Joseph, que je loue pour eux pour l'espace de deux ans : s'ils s'en retournent cet automne, ils pourront revenir dans le printemps de l'année suivante; enfin ce n'est pas par ma volonté ni mes désirs que je suis parvenue à une si grande vieillesse; je la supporte, ou plutôt je la traîne le moins mal qu'il m'est possible. Ceux qui, comme vous, n'ont pas le malheur de savoir tout ce qu je pense, et qui ne voient que l'extérieur de la vie que je mène, me croient heureuse; on loue quelquefois ma gaieté. D'où vient, me direz-vous, ai-je en vous une confiance qui vous est à charge? Ah! mon ami, j'ai tort.

Le Selwyn me mande qu'il partira cette semaine; s'il n'est point encore parti, et que vous le puissiez voir, dites-lui que je crois avoir trouvé une maison qui lui conviendra.

LETTRE CCCXX.

Samedi 13 mars 1779.

Je vous écris aujourd'hui, parce que je me trouve seule. Il est vrai qu'en attendant à demain j'aurai vraisemblablement une de vos lettres, et par conséquent plus de matière pour remplir celle-ci. Mais aussi je pourrais bien n'en pas recevoir, vu l'irrégularité des courriers. Enfin me voilà à vous écrire, je pourrais vous dire, et *je finis n'ayant rien à vous dire.* C'est une citation d'une petite fille qui écrivait à son frère : Je vous écris parce que je ne sais que faire, et je finis, etc.

Votre M. Colonna plaît assez à ceux qui le voient chez moi; sa figure est bien, son son de voix est désagréable; il sait assez bien notre langue; il est extrêmement poli; son main-

tien et ses manières sont nobles; il joue au wisk, fait la partie de madame de Luxembourg chez moi tous les vendredis; il va souper chez elle pour le moins une fois la semaine; voilà où se borne ce que je fais pour lui.

J'ai un grand chagrin, j'ai perdu vos petits ciseaux; je ne les ai prêtés à personne; il faut qu'en les mettant dans ma poche, ils soient tombés par terre sans que je m'en sois aperçue; ce n'est pas chez moi, parce qu'on les aurait retrouvés. Je les aimais d'autant plus qu'ils donnaient le démenti à la superstition, qu'il fallait se garder de recevoir des ciseaux de ses amis, parce qu'ils coupaient l'amitié.

Dimanche 14.

Le courrier manque; je ne comprends rien à ces irrégularités; elles rendent notre correspondance beaucoup moins agréable. N'ayant point de lettres nouvelles, je vais relire votre dernière. Elle est lue, et à cette seconde lecture je la trouve encore meilleure que je ne l'ai trouvée à la première. Ah! oui, je vous trouve très-philosophe; toutes vos réflexions sont justes et sages; mais êtes-vous heureux? ce doit être le but de la philosophie et la preuve qu'on la possède. Pour moi, j'en suis bien loin, mon caractère y est un obstacle invincible; toutes mes réflexions sont semblables aux vôtres, mais mon caractère s'oppose à les suivre, et je m'aperçois avec grande honte et chagrin, que je suis plus imparfaite que jamais; j'ai continuellement besoin de me rappeler mon âge et ce vers de Voltaire qui dit :

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Il existe une personne dont je connais tous les défauts, contre laquelle je suis sans cesse irritée, que je trouve vaine, légère, imprudente, insociable, laquelle cependant est ma plus intime

amie ; cette personne, c'est moi. Il serait fort convenable de me retirer du monde c'est-à-dire de la société des personnes du grand monde, mais cette société est pour moi ce que la Rochefoucault dit de la cour : *Elle ne rend point heureux, mais empêche de l'être ailleurs*. Je prends donc le parti de ne rien changer à la vie que je mène ; je fais des fautes, je m'en repens, je les répare, et j'y retombe. J'ai quelques espérances que les mesures que j'ai prises en faisant venir mes parents, me seront de quelque utilité ; je m'accoutume à mon neveu ; son caractère me paraît bon ; il est très-complaisant sans être flatteur ; il a l'apparence de l'amitié : eh ! qu'est-ce qui en a le sentiment ? l'a-t-on soi-même ? et en s'examinant sévèrement, ne trouve-t-on pas que tout ce que l'on fait n'est que pour soi ? Mais parlons d'autres choses.

J'ai absolument pensé comme vous sur le *Voyage pittoresque ;* cette description de la fête de Délos (1) est déplacée ; c'est une suite du peu de goût qui règne, et qui pourrait donner un air de fable à un ouvrage qui n'est point fait pour être agréable, mais pour être simplement instructif.

M. de Tressan, qui est actuellement le seul éditeur de la *Bibliothèque des Romans*, m'a envoyé les *Amadis* (2) en deux volumes fort épais, avec une lettre chargée de louanges à faire vomir : voulez-vous que je vous envoie cet ouvrage avec les feuilles de la Bibliothèque ?

Je vous enverrai les discours de l'Académie ; si vous vivez dans la retraite que vous dites, vous aurez le loisir de les lire. Vous me ferez beaucoup de plaisir si vous me dites naturellement ce que vous en pensez.

Madame de Mirepoix passa hier la soirée chez moi avec

(1) Description d'une ancienne fête de Délos, écrite par feu M. l'abbé Barthélemy, et insérée dans le *Voyage pittoresque de la Grèce*, de M. de Choiseul-Gouffier.

(2) Le roman d'*Amadis des Gaules*, dont M. de Tressan a publié une édition dans un style moderne.

mesdames de Caraman, de Boisgelin et huit ou neuf autres personnes. Nous jouâmes au loto; après le jeu, la conversation se tourna à raconter de petites anecdotes. Madame de Boisgelin dit qu'une dame était venue faire sa cour à Bellevue aux dames de France (1); elle s'occupa à lui faire les honneurs du dîner, en lui offrant et lui nommant tous les plats; elle la refusa en lui disant *qu'elle avait fait son affaire dans le premier plat.*

Madame la princesse de Conti voulant faire une politesse à une dame qui avait soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avait fait au jeu : *Ah!* dit-elle, *je m'en suis flanqué pour cinquante francs.*

Une autre dame racontait au chevalier de Chastelux qu'elle avait causé avec une femme extrêmement précieuse et bel esprit, qui l'avait si fort ennuyée, qu'elle aurait voulu avoir *cent coups de pieds au cul* et en être quitte; enfin qu'elle l'avait rendue *triste comme un rat.*

Toutes ces choses nous firent extrêmement rire, et ne vous en donneront peut-être pas la moindre envie.

LETTRE CCCXXI.

Paris, 21 mars 1779.

Point encore de courrier aujourd'hui; rien n'est plus insupportable; quelle en peut être la cause? Si c'est la curiosité des bureaux, ils ne tirent pas grandes lumières de nos lettres; j'en recevrai vraisemblablement demain; je pourrais remettre à mercredi à vous écrire; mais je répugne au plus petit dérangement : cependant je ne sais trop que vous dire. Je pourrais vous parler de ma santé; je me porte bien aujourd'hui, mais

(1) Les filles de Louis XV.

j'ai été assez incommodée toute la semaine passée de l'insomnie et de fortes vapeurs. Après la goutte, que je crois le plus grand des maux, je placerais les vapeurs.

On a tous les malheurs, ou on se persuade les avoir; celui qui m'effraie le plus, et qu'il me paraît impossible qu'il ne m'arrive pas, c'est l'abandon, et voilà ce qui fait venir neveu et nièce d'Avignon. Vous jugez que je n'en tirerai pas grand parti; cela pourrait bien être. Vous me conseillez de les prendre à l'essai; mais toute entreprise peut-elle être pour moi plus longue que ne serait un essai pour d'autres?

Enfin cette compagnie, quelle qu'elle puisse être, me rassure l'imagination contre la crainte de l'abandon; rien ne me paraît plus triste que de ne tenir à rien : mon âge, l'aveuglement et la surdité rendent la solitude un état insoutenable. Mais changeons de conversation.

M. de Lauzun, avec deux vaisseaux et un très-petit nombre de troupes, a pris votre Sénégal, qui était votre traite des nègres; M. de Choiseul contait hier que M. de Sartine, en lisant au roi le détail de cette expédition, hésitait un peu à en dire toutes les circonstances; M. de Maurepas l'obligea de n'en omettre aucune; il apprit donc au roi que la garnison anglaise consistait en quatre hommes, dont il y en avait trois malades, et M. de Choiseul nous dit que celui qui restait s'était apparemment rendu de bonne grâce, et qu'il ne doutait pas qu'on ne lui eût accordé les honneurs de la guerre (1). Si dans cet exploit M. de Lauzun avait trouvé quelques mines d'or, cela vaudrait bien autant que la gloire qui lui en reviendra.

M. de Choiseul (*Gouffier*) promet le troisième cahier de son voyage dans douze ou quinze jours; je voudrais que nous pussions l'avoir quand M. de Colona partira pour Londres.

Adieu, mon ami, je ne trouve rien à vous dire de plus.

Je vous prie de dire à M. Selwyn que j'ai fait demander son

(1) M. de Choiseul n'aimait pas M. de Lauzun; les Mémoires de ce dernier en donnent la raison.

passeport, et que le premier commis des affaires étrangères a répondu que les Anglais n'en avaient pas besoin pour venir en France, et qu'il leur était libre d'y venir quand ils voudraient, mais qu'il leur en fallait un pour retourner de France en Angleterre.

LETTRE CCCXXII.

Mercredi saint 22 mars 1779.

Vous n'êtes pas plus gai que moi, mon ami; ce goût pour la retraite, cette aversion pour la société, par l'ennui que vous cause la conversation, me prouve la vérité d'un vers très-beau et très-harmonieux que je fis il y a cinquante-quatre ans, étant à Courbépine avec madame de Prie (1), qui y était exilée. Le voici : mais il faut vous dire la chanson entière et ce qui l'amena. Nous nous envoyions tous les matins un couplet l'une contre l'autre; j'en avais reçu un sur un air dont le refrain était, *tout va cahin caha ;* elle l'appliquait à mon goût : je lui fis ce couplet, qui est absolument du genre des vers de Chapelain, auteur de la Pucelle, sur l'air : *Quand Moïse fit défense*, etc.

Quand mon goût au tien contraire,
De Prie, te semble mauvais,
De l'écrevisse et sa mère
Tu rappelles le procès.

(1) Madame de Prie était la maîtresse de M. le Duc, premier ministre après la mort du régent. Duclos, dans ses Mémoires, tome II, la juge très-sévèrement : « Avec autant de grâces dans l'esprit que dans la figure, dit-il, elle cachait, sous un voile de naïveté, la fausseté la plus dangereuse sans la moindre idée de la vertu, qui était à son égard un mot vide de sens; elle était simple dans le vice, violente sous un air de douceur, libertine par tempérament. »



Pour citer gens plus habiles,
On lit dans les Évangiles :
Que paille à l'œil du voisin,
Choque plus que poutre au sien.

L'application est que vous me grondez, me condamnez; vous trouvez que c'est par un défaut de mon caractère que je m'ennuie ; et vous, dont je serais la mère, qui avez des talents, des goûts, et les moyens de les satisfaire, des yeux dont vous voyez, des oreilles dont vous entendez, une famille aimable, d'anciens amis éprouvés et constants, vous êtes étonné, vous ennuyant au milieu de tout cela, que je puisse m'ennuyer dans la totale privation de toutes ces choses ! Mais laissons cet article, qui ne peut servir à nous rendre plus gais ni l'un ni l'autre.

C'est votre cousin (1) qui vous rendra cette lettre ; je le vois partir avec chagrin ; il ne s'était pas formé une grande liaison entre lui et moi, et je m'imagine qu'il n'en a jamais eu avec personne avec qui il ne fût pas uni par le sang ou par des intérêts communs; il a une gaieté naturelle qui lui fait tourner toute chose en comique : moi, je lui trouve beaucoup d'esprit, de sagacité ; je lui crois une bonne tête, beaucoup d'honneur et de probité, s'intéressant beaucoup à ce qui le regarde, et beaucoup d'indifférence pour tout le reste.

Vous ne prendrez point le parti de vous confiner dans votre campagne, vous êtes accoutumé au monde; vos estampes, vos médailles, vos fabliaux finiraient bientôt par vous ennuyer, toutes ces choses ne sont bonnes que parce qu'elles font variété.

Ne serez-vous pas tenté de devenir le troisième mari de la nouvelle veuve (2)? votre goût pour elle est-il aussi vif qu'il a

(1) Feu M. Thomas Walpole, second fils d'Horace, le premier lord Walpole de Woolterton.

(2 Feu lady D. Beauclerc. Son mari, Topham Beauclerc, venait de mourir.

été ? cette question n'est point captieuse, elle ne doit ni vous scandaliser, ni vous embarrasser ; je mérite à toutes sortes d'égards, votre parfaite confiance.

Nous avons des mariages ici bien singuliers; celui du maréchal de Richelieu, approuvé de tout le monde, et qui, selon toute apparence, doit rendre la fin de sa vie aussi tranquille et heureuse, que le commencement à été bruyant et brillant (1).

Un autre mariage, trouvé excessivement ridicule, est celui de M. le maréchal de Mailly d'Haucourt, âgé de soixante-dix ou quatre-vingts ans, avec la fille de la vicomtesse de Narbonne, âgée de seize ou dix-sept ans ; elle sera sa troisième femme. La première était fille de M. de Torci (2), sœur de mesdames Dancezune et du Plessis-Châtillon. De la seconde, je crois n'avoir jamais su le nom ; il n'a eu d'enfants que de la première, un fils à qui on a donné un brevet de duc, et dont la femme est dame d'atours de la reine, et une fille qui est la femme de M. de Voyer (3) ; il fait de grands avantages à mademoiselle de Narbonne aux dépens des enfants de sa première femme. Ces mariages, ainsi que presque toutes les sottises que l'on fait, ont pour unique source l'ennui : c'est l'ennui qui gouverne le monde, parce que tout ce que l'on fait n'est que pour l'éviter; on s'égare, on se trompe presque toujours dans le moyens où on a recours.

Toutes mes remarques, toutes mes réflexions me font conclure par mon refrain que le plus grand malheur et l'unique (puisqu'il produit tous les autres) est celui d'être né.

(1) Le maréchal duc de Richelieu, âgé de quatre-vingt-quatre ans, épousa en 1780 madame de Rothe, la veuve de M. de Rothe, qui avait été directeur de la Compagnie française des Indes orientales. Ce mariage eut tous les bons effets que madame du Deffand en présageait. Le maréchal duc de Richelieu s'était marié trois fois sous trois règnes différents.

(2) Neveu de Colbert, et ministre des affaires étrangères sous Louis XIV.

(3) M. de Voyer était fils du comte d'Argenson, qui avait été ministre de la guerre. C'était un fort habile homme, singulier dans sa façon de penser, et infatigable dans ses recherches.



Voilà donc milord North sur le bord du précipice! Y gagnera-t-on quelque chose? j'en doute; mais je raisonnerais sur cela comme je peux faire sur les couleurs.

J'ai lu la traduction du discours de M. Burke; je le trouve verbeux, diffus, obscur, plein d'affectation, et excepté l'analyse qu'il fait de l'administration de M. Necker, il m'a fort ennuyée. La tâche que tous les auteurs se donnent de faire briller leur esprit me fait perdre le peu que j'en ai; la sotte vanité des auteurs me choque encore plus que celle de ceux avec qui l'on vit. Rien n'est plus rare que des gens modestes, et ce qui est introuvable, ce sont des gens simples; car la modestie, quoique aimable, s'occupe du soin de l'être, et toute prétention est déplaisante; je crois en avoir été exempte en dictant tout ce fatras; vous m'en direz votre avis et vous le mettrez à sa juste valeur.

Portez-vous bien, mon ami; grondez-moi tant que vous voudrez, abandonnez-vous au courant de la plume, laissez-moi voir tous vos sentiments, soit d'estime ou de pitié; dans le fond de l'âme on se connaît, on ne croit point valoir plus qu'on ne vaut; ainsi vous ne me direz jamais plus de mal de moi que je n'en pense.

LETTRE CCCXXIII.

Paris, lundi 12 avril 1779.

La duchesse de Leinster veut bien se charger de mon paquet; il contient trois *Bibliothèques des Romans* et l'*Amadis* de M. de Tressan. J'aurais voulu avoir votre consentement avant de vous l'envoyer; mais, toutes réflexions faites, s'il ne vous plaît pas, il plaira à quelqu'une de vos nièces. J'ai beaucoup de regret du départ de la duchesse; c'est une femme charmante, vraie, naturelle, douce, sensible, très-raisonnable, et dont j'ai

reçu mille marques de bonté; son mari, M. Ogilvy, est très-honnête homme.

La reine s'établit aujourd'hui à Trianon pour achever le terme qu'on prescrit après la rougeole pour ne voir personne ; elle ne voit que son service, et quatre courtisans qu'elle a choisis pour lui tenir compagnie, le duc de Coigny, le duc de Guines, le baron de Bezenval et M. d'Esterhazy. Le roi ne lui marque pas un grand empressement, notre ministère ne redoute pas son crédit : ce ministère n'a pas grande considération; on l'affuble de pointes, de rébus, de calembourgs. On dit : pourquoi le roi a-t-il une chasse du vol ? pourquoi des faucons? ne serait-il pas mieux d'avoir des aigles, de les placer dans son conseil ! Oh ! non, dit-on, il a préféré des grues. Et puis, on annonce un changement dans le ministère, M. de Bièvre, diseur de pointes et de bons mots, à la place de Maurepas ; Linguet, à celle de garde-des-sceaux ; Beaumarchais, à la marine ; mademoiselle d'Éon, aux affaires étrangères. Vous voyez que nous ne disons pas comme chez vous des injures à nos ministres ; nous nous contentons de les tourner en ridicule, et le choix de leurs successeurs n'est pas mal assimilé à leurs caractères. On laisse M. Amelot (1) comme n'ayant rien à changer pour qu'il soit assorti à ces nouveaux venus.

Vous voyez que je profite de l'occasion : cette lettre ne sera pas ouverte. On parle très-sérieusement de la déclaration de l'Espagne; pour moi je vous avoue que tout cela m'est indifférent. Je désire la paix, et tout ce qui la pourra procurer (quand ce serait à notre confusion) me sera agréable.

Jouissez du charme de votre indifférence, applaudissez-vous de ne rien aimer, et livrez-vous à l'espoir de faire des prosélytes. Ne me parlez plus de votre vieillesse ; nous avons un proverbe, fort trivial à la vérité, qui dit *qu'il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.*

(1) M. Amelot, secrétaire d'État pour l'intérieur, était fils de M. Amelot, ministre des affaires étrangères sous Louis XV.

Vous avez peut-être raison de me croire l'esprit peu délicat et peu fin, mais je n'ai cependant pas besoin que, pour se faire entendre, on articule les mots et les paroles.

Je ne m'attends pas que Lindor me cause beaucoup de satisfaction ; il sera plus content de moi que je ne le serai de lui ; j'aurai la complaisance d'écouter ses folies, et je ne l'entretiendrai pas des miennes, c'est-à-dire de mes vapeurs.

On parle d'une nouvelle édition de Voltaire qui sera de cent vingt et tant de volumes in-octavo ; le recueil de ses lettres sera de vingt deux. Je ne veux point donner celles que j'ai de lui, je ne veux donner aucune occasion de parler de moi ; je doute que ce recueil de lettres ait un grand succès : on les recherchera avec fureur ; mais il sera dans quelques années peu lu et peu considéré. Pour dans ce moment-ci, c'est un fanatisme outré que l'adoration qu'on a pour tout ce qui vient de lui.

Voilà une fort longue lettre : quand je l'ai commencée, j'étais en peine de quoi je la remplirais.

Vous avez cru me mettre à mon aise en me disant que vous ne craigniez plus que nous parlassions d'amitié ; je ne sais d'où vient ce consentement m'en a ôté le pouvoir ; je suis accoutumée à votre sévérité, votre indulgence me surprend et me déconcerte ; c'est ne vous rien cacher de tout ce que je pense et de tout ce que je sens.

LETTRE CCCXXIV.

Dimanche 18 avril 1779.

Le Selwyn arriva mercredi au soir, 14 du mois ; j'avais infiniment de monde ; il vint jusqu'à la porte de la salle à manger, et comme il était en frac, il n'entra pas. Le lendemain jeudi il vint à midi ; il m'apporta votre livre, du thé et des petits ciseaux dont je lui avais donné la commission. Je l'attendais

le soir à souper; il me fit dire qu'il n'avait pas dormi la nuit précédente et qu'il allait se coucher. Le vendredi, il vint souper, m'apporta des rasoirs pour mon neveu, et des éventails de douze sous la pièce; il joua au loto, resta à causer entre madame de Beauvau, madame de Cambis et moi, nous raconta tous ses projets, ses craintes, ses espérances sur le parti qu'il faudrait qu'il prît pour posséder sa Mimie (1), et dont le père, qu'il attend tout à la fin du mois, doit décider.

Hier, samedi, il soupa encore chez moi avec l'abbé Barthélemy, le prince de Beaufremont, M. et madame d'Angosse habitants de Saint-Joseph (2), mademoiselle Sanadon et mon neveu; nous fîmes un loto ainsi que la veille; c'est l'amusement de tous les soirs.

Aujourd'hui il soupera avec moi chez la comtesse de Choiseul, petite sainte; demain chez les Caraman, mardi chez les Necker : nous avons des arrangements pour dix ou douze jours.

Le Courrier de l'Europe nous avait appris la tragique aventure de la maîtresse du Sandwich; personne ici n'a imaginé que la politique pût y avoir quelque part (3). Je crois que si on refusait à Lindor sa Mimie, il pourrait bien aussi se tuer; c'est une folie dont il n'y a point d'exemple.

Voici l'article de Selwyn fini. Venons à celui qui m'intéresse bien davantage. Ma nièce d'Avignon (4) est arrivée ce matin; elle est descendue à Mont-Rouge chez mon frère (5), a envoyé dire à son mari qu'elle l'attendait; il a été la prendre, ils sont actuellement ici dans leur appartement; je leur ai

(1) Mademoiselle Fagniani, depuis comtesse d'Yarmouth.

(2) M. d'Angosse était de la ci-devant province de Béarn; il avait épousé une fille du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur de France en Hollande.

(3) Mademoiselle Ray, qui fut tuée, en sortant du théâtre de Covent-Garden, par un ecclésiastique nommé Hackman, qu'un désespoir amoureux porta à commettre ce crime.

(4) Madame d'Aulan.

(5) L'abbé de Chamrons.

fait donner à dîner, et quand j'aurai fermé cette lettre, je les enverrai chercher. Je prévois bien, ainsi que vous, que cette société ne sera pas sans inconvénients ; mais je crois avoir pris de justes mesures pour éviter presque tous ceux dont vous me parlez ; je ne la présenterai à personne, si ce n'est de la nommer à ceux et à celles avec qui elle soupera chez moi, qui ne sera pas exactement toutes les fois que j'aurai grand monde. Mon frère s'établit à Mont-Rouge jeudi prochain ; elle partagera son temps entre lui et moi : je suis déjà convenue avec son mari de ce que je vous viens de dire. Vous avez peut-être toute raison en prévoyant que ce sera moins un agrément qu'un embarras dans ma vie. Mais, mon ami, vous ne savez pas à quel point mon caractère est faible, et l'abattement où je tombe quand je crains de passer mes soirées seule; la sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est absolument insupportable ; j'aimerais mieux le sacristain des Minimes (1) pour compagnie, que de passer mes soirées toute seule : c'est un point fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie qui me fit aller il y a vingt-cinq ans en province, où je passai une année entière. Enfin, que vous dirai-je ? il m'est nécessaire de n'être pas abandonnée à mes réflexions ; si je ne craignais que vous ne traitassiez ce que j'ai à vous dire de métaphysique, je vous dirais tout ce qui se passe en moi : mais à quoi cela servirait-il ? à vous attrister peut-être, ou au moins vous ennuyer.

Tout ce que je me permets de vous dire, c'est que mon âme a autant d'activité que si je n'avais que trente ans, qu'elle ne peut en faire nul usage, et que je suis peut-être moins malheureuse par le peu d'amitié que je vois qu'on a pour moi, que par l'indifférence que j'ai pour toute chose. En voilà assez. Je vais envoyer chercher ce népotisme.

Vous savez la paix d'Allemagne (2); je ne saurais perdre

(1) Voyez la lettre XVII, au tome Ier.

(2) La paix de Teschen, qui termina la guerre pour la succession de la Bavière.



l'espérance que la nôtre avec vous n'arrive : nous la désirons trop de part et d'autre, et elle nous est trop nécessaire ; mais du moins qu'elle règne toujours entre vous et moi, traitez-moi avec douceur, bannissez la crainte d'un attachement trop vif, ne cherchez point à le détruire. Qu'avez-vous à m'apprendre qui puisse vous être utile? je sais que je ne vous reverrai jamais ; malgré cela, je ne puis me passer de votre amitié.

La duchesse de Leinster vous aura remis les Amadis, ils m'ont fait vraiment plaisir. Un de mes malheurs c'est de ne savoir que lire; les grandes histoires me paraissent de vieilles gazettes rédigées par des fats, qui ne cherchent qu'à faire montre de leur savoir et de leur bel esprit.

Parlez-moi donc de vos nièces, de vos lectures, de vos amusements.

Lundi 10, 7 heures du matin.

Bien des nouvelles ! Lindor reçut hier des lettres d'Italie qui le font partir ce matin avec les deux femmes qu'il a avec lui, pour aller à Lyon chercher la petite fille, qu'il trouvera ou qu'il attendra, conduite par son père, sa mère, et sa grand'-mère; le père et la petite fille partiront tout de suite pour venir à Paris; Lindor alors saura sa destinée, si on lui permettra d'emmener tout de suite la petite fille en Angleterre, ou si on voudra qu'elle reste à Paris. La tête de ce pauvre homme est renversée, son économie cède à la passion qu'il a pour cette marmotte ; mais cela n'est pas sans douleur.

J'ai vu ma nièce, j'en suis contente ; ses projets sont conformes à mes intentions ; j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me causera aucun embarras : elle n'a, dit-elle, pour objet que moi ; elle ne se soucie de faire connaissance avec personne, ne me verra qu'aux heures qui me conviendront, s'en retournera à Avignon, si j'y consens, dans le courant d'octobre. Ne me demandez plus à quoi elle me sera bonne, je n'en sais

rien ; mais je pense qu'elle me sera ce qu'est un garde-fou qui n'est nécessaire que pour rassurer l'imagination.

Nous avons ici un procès assez curieux pour un enfant sourd et muet, qui fut trouvé presque nu auprès de Péronne ; il est actuellement chez l'abbé de l'Épée, qui prétend que cet enfant est fils d'un comte de Solar; que sa mère étant devenue veuve et amoureuse d'un petit bourgeois, nommé Cazeau, lui avait confié cet enfant pour le mener à Bagnières, et avait comploté avec lui de publier sa mort et de faire enterrer un autre enfant sous le nom du petit comte de Solar (1) ; la dame de Solar est morte : le Cazeau, son amant, qu'elle voulait épouser, a été arrêté, et il est depuis quelques mois dans les prisons du Châtelet; M. Elie de Beaumont plaide pour lui. On lui a dit apparemment que j'avais été contente de son premier mémoire ; il m'a écrit pour m'en remercier, et m'en a envoyé un second, que j'ai commencé hier, et que je vais finir. Êtes-vous curieux de cette affaire? Elle est curieuse et intéressante, je pourrais vous envoyer par M. Colonna tout ce qui sera écrit pour et contre.

LETTRE CCCXXV.

Lundi 3 mai 1779.

Je dois pour le moins deux réponses à deux de vos lettres. Je n'ai reçu celle du 17 que le 29. Celle d'aujourd'hui est du 25 ; je commencerai par celle-ci.

Je suis confondue, accablée, humiliéé, écrasée de votre critique d'Amadis. Oui j'avouerai à ma honte, que je l'ai trouvé très-agréable, le style naïf, facile ; à la vérité les événements

(1) Cette histoire connue a donné occasion à un drame intéressant sur le théâtre français, et à un autre sur le théâtre anglais.



et les personnages se ressemblent; les mœurs sont un peu négligées, mais il y a de la bonne foi, une grande générosité : on n'était point métaphysicien dans ce temps-là, on croyait tout et l'on ne craignait rien; mais je ne prétends pas défendre mon goût; je ne le crois pas bon, puisqu'il n'est pas conforme au vôtre. Venons à Lindor.

Je crois que je vous mandai son arrivée ici. Il comptait y attendre sa Mimie, son père lui avait mandé qu'il la conduirait jusqu'à Paris; mais il reçut, quatre jours après qu'il y fut arrivé, une lettre qui lui mandait que la petite fille serait conduite par ses parents à Lyon, et qu'elle y serait tel jour, je ne me souviens plus des dates, et pour vous épargner un détail ennuyeux, le pauvre Lindor partit le lendemain de cette lettre pour aller, avec la gouvernante et la femme de chambre qu'il a amenées d'Angleterre, chercher cette infante. Ils en sont revenus jeudi dernier 29. Il me l'a amenée le lendemain; il est ivre de plaisir, mais son ivresse est fort triste. Le père est resté à Lyon pour une fluxion qu'il a sur les yeux; il doit, dit-il, venir à Paris quand elle sera passée. Lindor l'attend pour savoir ses volontés; je ne doute pas qu'il ne lui permette de l'emmener en Angleterre avec lui; je le verrais partir sans grand regret. Vous souvenez-vous de la définition que vous avez faite de lui, *une bête inspirée*? Eh bien, les inspirations lui manquent; je crois qu'il s'ennuie à la mort; je le plains, car c'est un grand mal. Mais laissons tout cela et venons à vous, c'est-à-dire à votre lettre du 17, où vous me parlez de votre état. J'en suis infiniment touchée; ce que vous avez souffert, votre faiblesse actuelle, l'attente et presque la certitude de grandes douleurs dans l'avenir, m'affligent extrêmement. Je conviens que rien n'est plus fâcheux ni difficile à supporter; la vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes, mais elles ne sont que cela, elles ne mettent pas au désespoir; elles abattent, elles découragent : savez-vous le dernier effet qu'elles ont produit en moi? souvenez-vous du

songe d'Athalie, relisez-le si vous l'avez oublié, vous y trouverez ceci :

> Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
> Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.

J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration ou cette fantaisie, j'ai voulu voir, j'ai vu un ex-jésuite, bon prédicateur; je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de raison et de douceur, il ne m'a rien dit de nouveau, mais sa conversation m'a plu; je le crois de bonne foi, je compte le voir de temps en temps. Que sait-on ce qui arrivera? si en effet il y a une grâce, je l'obtiendrai peut-être; à son défaut, si je peux me faire illusion, ce sera toujours quelque chose. Je ne me repens pas jusqu'à présent d'avoir ici mes parents : c'est toujours un bien d'être le principal objet de quelqu'un; rien n'est pis que l'indifférence active et passive, c'est-à-dire celle qui est en nous et celle qu'on trouve dans les autres.

Le voyage pittoresque (*de la Grèce*) ne paraît point encore, on le promet dans quatre ou cinq jours.

Je suis fâchée que vous n'ayez point encore vu madame de Leinster; c'est une aimable femme; il me semble que je m'accommoderais fort de sa société. Rien ne me plairait autant que d'avoir tous les soirs chez moi six ou sept personnes de bonne compagnie, et non pas deux fois la semaine vingt ou vingt-cinq personnes, comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi, et dont je ne me soucie pas davantage que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles. Aujourd'hui, par exemple, cela sera différent : j'aurai une compagnie moins nombreuse, mais plus choisie; nous serons neuf ou dix, et comme vous aimez les noms propres, je vais vous les nommer : M. et madame d'Aulan, madame de Cambis, MM. de Beaune (1), de Beaufremont, l'abbé Barthélemy, le président de Cotte,

(1) M. de Beaune était le frère aîné du marquis de Bouzolles; leur mère était fille du maréchal de Berwick.



mademoiselle Sanadon, si elle n'a pas peur de M. de Beaune, dont le frère a la petite vérole, et Lindor, si les vapeurs qu'il prétend avoir lui permettent de sortir.

Je réserve le reste du papier pour ajouter demain ce que je trouverai qui en vaudra la peine.

Mardi après midi.

Ce que je ramaissai hier de nouvelles et de conjectures donne beaucoup d'espérances, et rend vraisemblable ce qu'on soupçonne chez vous, que nous y avons peut-être un agent. Dieu le veuille! Dieu le veuille! La paix est mon plus grand désir, quoique sans espérance qu'il puisse en résulter pour moi ce qui me rendrait parfaitement heureuse; mais elle me procurerait quelques autres avantages qu'à la vérité j'ai bien moins à cœur, mais qui contribueraient à rendre ma vieillesse moins triste et moins fâcheuse : elle nous garantirait des impôts; ce qui me laisserait les moyens d'avoir tous les jours un petit souper. Il y a longtemps que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de l'homme; je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens; il faut que le purgatoire soit la quatrième, à laquelle je substitue le souper.

Le Caraccioli, qui disait, il y a moins d'un mois, la paix impossible, articula hier, avec affirmation, qu'il la croyait très-probable, et s'il fallait parier, il se déciderait en sa faveur, pour être conclue avant la fin de l'année. Le pauvre M. Necker en aura bien de la joie, car il est bien peiné de la nécessité où il serait de mettre des impôts si elle ne se fait pas.

Je n'eus point hier toute la compagnie que je comptais avoir; l'abbé Barthélemy et le président Cotte ne vinrent point; nous n'étions que six; nous fîmes un loto. Il y a deux jours que je n'ai vu le Selwyn; je ne sais si son amour pour la Mimie lui tient lieu de tout, ou bien s'il ne l'empêche pas de s'ennuyer : la dernière fois que je l'ai vu, qui était samedi, il était triste, distrait,

mal à son aise; il avait l'air mécontent, et n'était pas fort aimable.

Il arrive tous les jours ici quelque nouveau suicide. Un clerc de notaire, marié depuis six mois, et depuis deux séparé de sa femme, la trouvant au Luxembourg, entre son oncle et son frère à lui, fut à elle, et lui demanda si elle voulait revivre avec lui; elle, lui ayant dit non, il lui tira un coup de pistolet, dont elle ne fut point tuée; mais légèrement blessée au sein : il prit la fuite; on courut après : étant rattrapé, il se donna huit à dix coups de côuteau, et mourut sur la place.

Voilà une mode que l'on prétend que nous tenons de vous : celle-là et vos voitures me paraissent détestables : ces dernières sont la cause de mille accidents, elles versent bien plus aisément que les nôtres. Mme de Vauban (1) vient de l'éprouver, et en a un os du bras démis.

Nous avons ici une famille désolée, qui a l'appartement qu'avait madame de Saint-Chamans; ils ont perdu, en trois mois de temps, la femme son père, M. de Bonac un fils qui avait un an, et aujourd'hui sa fille qui en avait neuf, que son père, et surtout sa mère, aimaient à la folie : celle-ci n'attend que le moment pour accoucher. Aussitôt après qu'elle sera relevée, elle partira avec son mari pour retourner dans ses terres, qui sont dans le fond du Béarn. Je ne sache rien de plus malheureux qu'elle. Leur nom est d'Angosse, tous les deux assez aimables, et qui étaient pour moi une ressource. Jusqu'à présent je trouve que j'ai très-bien fait de faire venir mon neveu et ma nièce; bientôt je ne serai plus en état de sortir; ma surdité fait de grands progrès; je me trouve déplacée partout ailleurs que chez moi, et même chez moi je ne suis pas à mon aise quand j'ai beaucoup de monde. Mais en vérité j'abuse de votre patience, je me laisse aller à une bavarderie très-propre à

(1) La comtesse de Vauban, née Barbantane. Son mari accompagna le comte d'Artois à Saint-Pétersbourg, et fit la guerre dans la Vendée.

vous ennuyer : je ne sais d'où vient je me livre à une si grande confiance.

Mercredi.

Je soupai hier chez les Necker, comme je vous l'avais dit. Mes espérances de paix sont fort diminuées ; tant pis, cent fois tant pis, et pour vous et pour nous.

Je n'ai point vu Lindor depuis samedi dernier ; il y a, comme vous voyez, quatre jours ; il doit me voir aujourd'hui, et me conter les raisons de cette absence, causée par des vapeurs qui sont causées par des causes dont le récit me causera sans doute tant soit peu d'ennui. Suspendez votre curiosité, que je soupçonne n'être pas bien grande.

Je termine comme le *Courrier de l'Europe* : la suite au courrier prochain.

LETTRE CCCXXVI.

Paris, mercredi 9 juin 1779.

Votre lettre, datée du 31, que j'aurais dû recevoir dimanche, n'est arrivée qu'hier.

Vous avez trouvé ma dernière un peu boudeuse ; je ne sais pourquoi ; je ne me souviens pas d'avoir été depuis bien long-temps dans cette disposition pour vous, et je puis, je crois, pouvoir vous assurer que je n'y serai jamais. J'admire votre exactitude, et par conséquent votre caractère, dont elle est une conséquence. Oh ! oui, on peut compter sur vous ; vous êtes un ami fidèle, mais non pas aveugle : aucun défaut dans vos amis ne vous échappe ; vous les jugez avec justesse, justice et sévérité, mais vous ne changez point.

Je crains bien que les correspondances ne souffrent quelque changement : voilà, dit-on, l'Espagne déclarée, nos troupes

prêtes à s'embarquer; on a lu la liste du commandant, des officiers généraux, de tous les colonels; enfin, tout paraît en activité. Je n'ose vous envoyer la liste, il n'y aurait cependant pas grand inconvénient; mais quand la prudence n'est pas une qualité qui soit naturelle, on la pousse plus loin qu'il ne serait nécessaire. Je suis, je vous assure, fort triste de ce redoublement de séparation.

La situation de Lindor est difficile à soutenir; il ne peut se soumettre à se séparer de sa Mimie; il n'a pas le consentement de sa mère pour l'emmener avec lui; je ne sais ce qu'il deviendra; il ne dort ni ne mange, il tombera malade, il deviendra tout à fait fou: ce n'est pas une manière de parler, c'est au pied de la lettre que je le pense; j'ai pour lui la plus grande compassion. Ce n'est pas volontairement ni par affectation qu'il est possédé de cette extravagante passion; je ne serai point étonnée s'il se détermine à rester ici; je lui conseillerai de n'en rien faire, mais de laisser cette petite dans le couvent; je lui offrirai de lui rendre des soins, et de lui donner de ses nouvelles; ce que je ferais en effet en envoyant à Panthemont, tantôt Wiard, et tantôt mon neveu pour la voir; mais je ne m'avancerai pas à lui promettre d'y aller moi-même, je n'aime point les enfants. Ne parlez point de ce que je vous dis sur Lindor; il est inquiet sur ce que je peux vous mander de lui. Il faut le plaindre, je le trouve très-digne de compassion.

M. Colonna vous a dit que je n'étais point sourde; il est certain que je ne le suis pas comme l'est madame de la Vallière, mais je le suis assez pour être déplacée quand je suis à table ou dans un cercle; je ne puis entrer dans aucune conversation. Je serais bien fâchée que cela vous affligeât; je ne désire point d'inspirer la pitié, j'y sens même une grande répugnance, et c'est ce qui me retiendra de parler de moi.

Adieu, mon ami, portez-vous bien, n'oubliez jamais que je suis et serai toute ma vie la personne dont vous êtes le plus aimé.

LETTRE CCCXXVII.

Mardi, 15 juin 1779.

Oh! pour le coup, je crois que cette lettre vous fera plaisir; vous serez surpris de la voie par où elle vous parviendra. Pas plus tard qu'avant-hier je vous avais fait perdre l'espérance de revoir Lindor de très-longtemps, et ce soir il couche à Chantilly, samedi à Calais, et lundi à Londres. Je le regrette beaucoup; il nous quitte assez content de moi; j'ai réussi à lui rendre tous les services dont il a eu besoin. Si on nommait lui et moi plénipotentiaires pour traiter de la paix, elle serait bientôt faite.

Je confierai à cette lettre, qui ne sera pas ouverte aux bureaux, que je désavoue tous nos projets, que je ne puis désirer qu'ils réussissent, et que je déteste vos ministres et les nôtres qui nous ont précipités dans cet abîme, dont nous nous tirerons les uns et les autres bien plus mal que nous n'étions devant, quel qu'en soit le succès.

Je vous envoie la liste de nos officiers, de nos troupes; elle parut il y a cinq ou six jours, et j'ai reçu ce matin une liste de l'augmentation, qui monte à huit mille hommes. On disait hier, mais cela demande confirmation, qu'on envoyait aussi huit mille hommes dans le Roussillon, sous le commandement de MM. de Stainville et d'Egmont.

Votre lettre, que je devais recevoir dimanche, je la reçus hier.

Ne dites rien à Lindor sur tout ce que je vous ai écrit sur lui; mais est-il besoin de vous rien recommander? n'êtes-vous pas la prudence même?

Adieu l'Angleterre, adieu les Anglais, adieu Lindor, et pour dire tout ce que je regrette, adieu mon ami!

LETTRE CCCXXVIII.

Dimanche 20 juin 1779.

Je reçois votre lettre du 13 et du 14 : vous en recevrez une de moi des mêmes dates, demain au plus tard, par le Selwyn. Il reçut, lundi 14, une lettre de M. Fagniani, qui lui donnait puissance plénière sur sa Mimie. Sans perdre un instant, il accourut chez moi pour que je lui fisse avoir un passeport ; il l'eut le mardi matin, et il fut coucher le même jour à Chantilly. Suivant le calcul de ses arrangements, il doit être arrivé aujourd'hui à Londres.

Je n'ai point encore reçu vos crayons ; je vous fais d'avance tous les remercîments de la grand'maman. Les remercîments et toutes les choses que l'on dit dans de semblables circonstances sont pour ainsi dire notés. On pourrait se dispenser de les écrire, et ceux qui les reçoivent, de les lire ; je hais plus que jamais les phrases et les lieux communs, ils dénotent une disette de sentiments et de pensées. Je ne hasarde rien en vous faisant cet aveu, vous êtes bien éloigné des lieux communs : quand vous n'avez rien à dire, vous ne dites rien ; et vos lettres, quand elles ne sont pas agréables, ne sont pas du moins ennuyeuses, et elles ont toujours l'empreinte de la vérité : toutes vérités, dit-on, ne sont pas bonnes à dire ; mais moi, je les trouve toutes bonnes à entendre.

Vous n'avez donc nulle peur de nous? nos vingt-cinq ou trente mille hommes ne vous font rien, non plus que les vaisseaux espagnols? n'est-ce point une bravade? Je conviens, en effet, qu'il se peut bien que les Espagnols ne devraient pas protéger les Américains ; ils sont pour leurs colonies d'assez mauvais exemples; mais de quoi est-ce que je me mêle? Je n'entends rien à la politique.

La nouvelle du jour est que le fils aîné de la comtesse de Gramont a obtenu la charge de capitaine des gardes du corps, en survivance de M. le duc de Villeroi; en conséquence, il épouse la fille de la comtesse Jules de Polignac (1), qui n'a que onze ans. Le mariage se fera l'année prochaine; vous n'ignorez pas sans doute que la reine a beaucoup d'amitié pour cette comtesse (2).

M. le duc d'Orléans, madame de Montesson, et M. l'archevêque de Toulouse en tiers, sont à Chanteloup depuis mercredi; ils y doivent rester jusqu'à la fin du mois : la compagnie est choisie, mais peu nombreuse.

L'Idole est établie à Auteuil depuis hier; elle y restera jusqu'au 1er août. L'objet de son voyage est très-louable et intéressant : c'est pour que madame la maréchale de Luxembourg s'établisse chez elle, et n'aille point dans des campagnes éloignées où elle manquerait de secours si elle tombait sérieusement malade. Son état inquiète beaucoup ses amis, et moi plus que personne; elle a des maux de tête continuels, des élancements, des battements depuis plus d'un mois; elle a fait à sa tête des remèdes qui lui ont été contraires. Comme depuis quelques jours elle a des douleurs à une main, on soupçonne que c'est une humeur de goutte, mais accompagnée de vapeurs bien tristes; elle croit qu'elle va mourir : ses amis sont occupés à la distraire. L'Idole aura le jeudi et le samedi grande compagnie; le mercredi et le vendredi elles souperont chez moi. Depuis longtemps j'ai toujours quinze ou vingt

(1) A l'occasion de ce mariage, il reçut le titre de duc de Guiche et devint ensuite duc de Gramont.

(2) La comtesse Jules de Polignac, née Polastron. Lors de sa faveur auprès de la reine, son mari fut créé duc de Polignac, et à la retraite de la princesse de Rohan-Guémené, la duchesse de Polignac fut nommée gouvernante des enfants de France. La duchesse de Polignac mourut à Vienne en 1795. Madame de Gramont, sa fille, du mariage de laquelle il est question ici, mourut à Édimbourg en 1803, en laissant après elle trois fils et une fille, laquelle épousa depuis le lord Ossulston, fils aîné du comte de Tankerville.



personnes; le mardi, nous soupons chez les Necker; le lundi, le souper est chez M. de Creutz, où je ne vais point; j'ai ce jour-là de libre; le plus souvent je reste chez moi en petite compagnie. Le dimanche, la maréchale va chez madame de la Reynière, et moi je vais chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite Sainte. Voilà mon itinéraire et celui de la maréchale, qui en vérité est ma meilleure amie. Si ses défauts ont offusqué par le passé ses bonnes qualités, actuellement ils ne font plus le même effet; personne n'a un meilleur cœur, n'est plus constante, plus discrète, plus charitable; il serait cruel qu'ayant dix ans plus qu'elle, j'eusse le malheur d'avoir à la regretter (1). Je vous parlerai d'elle dans toutes mes lettres; c'est certainement ce qui présentement m'intéresse le plus.

Je ne sais quel compte Lindor vous rendra de moi; il m'a dit maintes belles paroles, m'a fait mille protestations d'amitié, tout cela était à la glace. Sa petite fille et sa fortune, c'est-à-dire sa fortune, non des projets ambitieux, mais le désir d'augmenter sa finance, voilà ce qui l'occupe. Il a de l'esprit sans doute; mais il n'est ni étendu, ni profond, ni même agréable, si ce n'est par des éclairs; il ne m'était pas d'une grande ressource. Ah! mon ami, que les gens aimables sont rares! c'est un soin inutile que d'en chercher, il faut apprendre à s'en passer.

Si je m'en croyais, cette lettre serait bien longue, je me sens disposée à vous dire tout ce que je pense; mais vous ne le seriez peut-être pas à m'écouter, ainsi je finis.

(1) Cela n'a pas eu lieu. La maréchale de Luxembourg a survécu à madame du Deffand, et mourut en 1786.

LETTRE CCCXXIX.

Dimanche 11 juillet 1779.

La lettre que j'attendais le dimanche 4 est arrivée le mercredi 7. Vous avez fermé votre correspondance de Douvres à Calais : je ne sais si la différence sera grande ; on assure que non. Depuis mercredi jusqu'à aujourd'hui, je vous ai écrit presque tous les jours ; je viens de lire ma lettre ; je l'ai trouvée si bête, que je l'ai déchirée.

Les Lucan sont ici depuis dix ou douze jours. Je fus les voir l'après-dînée ; ils partent lundi : je vous écris par eux, je puis par conséquent parler à cœur ouvert, sans crainte des bureaux ; mais je crois qu'on a jeté un embargo sur mes pensées, ma tête n'en produit aucune. Je ne me porte pas bien depuis plusieurs jours ; il s'est joint à mes insomnies une fluxion qui m'a fait souffrir.

Les lettres à l'avenir passeront par Ostende : celle que je reçus mercredi arrivait par cette route ; j'en attends une seconde pour juger de la différence.

Ah ! ce n'est pas une bravade que nous vous faisons ; nos projets sont terribles. J'espère que nous ne réussirons pas, et que nous ne pourrons exécuter ce que nous entreprenons. Tout ce qui me console, c'est que votre situation vous met à l'abri des grands dangers. Je vous conjure de me donner de vos nouvelles avec la même exactitude que par le passé ; soyez bien persuadé que si ma naissance me rend française, je n'adopte pas les sentiments de ma nation. J'espère que vos prophéties s'accompliront, et que nous aurons bientôt la paix.

Je vous envoie une lettre de M. de Caraman ; ne la montrez à personne : mais je prends une précaution qui n'est pas nécessaire ; on peut s'en rapporter à votre prudence.

M. le comte de Caraman à Mme la marquise du Deffand.

« Saint-Malo, 5 juillet 1779.

« N'êtes-vous pas un peu touchée, madame, de savoir vos « bons amis les Anglais dans une crise aussi violente? leur « flotte, au plus de trente-cinq vaisseaux, menacée par celle « des deux couronnes, de cinquante effectifs; quarante mille « hommes, en trois corps, prêts à passer sur quatre cents « vaisseaux pour se jeter en Angleterre lorsque leur barrière « navale sera forcée. M. d'Estaing, supérieur aux Indes occi- « dentales, les insurgents, quoiqu'un peu tristes sur leur con- « tinent, pouvant agir offensivement. La flotte des Indes en « danger; la seconde de la Jamaïque pouvant être coupée par « M. d'Orvilliers: nul ami, nul allié; une dette énorme prête « à faire tomber leur crédit, un médiocre amiral en mer, « point de bon général de terre; une armée composée de mi- « lices. Il faut convenir que ce tableau, qui n'est pas exagéré, « ne fait pas honneur à leur ministère, et en fait beaucoup au « nôtre. Mais c'est dans ces terribles situations qu'une nation « républicaine déploie toute son énergie, c'est alors que les « partis disparaissent, et que les ennemis se réconcilient, « quitte à reprendre la querelle après l'orage. Aussi, si j'étais « ministre français, je doublerais mes moyens autant qu'il dé- « pendrait de moi, pour résister aux efforts du désespoir. « Voici ce qu'ils peuvent faire. Hardy (1) peut éviter le com- « bat, et se faire joindre par tout ce que l'on pourra armer, « bon et mauvais, dans les ports, saisir les occasions où le « vent les favorisera pour faire entrer les flottes marchandes,

(1) Sir Charles Hardy, qui commandait la flotte anglaise en 1779. Il suivit l'avis dont il est question dans cette lettre, et évita le combat en entrant dans un port, et laissant les flottes combinées maîtresses de a Manche.

« gagner du temps par des manœuvres bien entendues qu'il
« se fera conseiller, s'il n'est pas capable de les imaginer.
« Pendant ce temps-là arriveront les Hanovriens, peut-être les
« Hollandais, un bon général, qui ranimera la nation effrayée,
« quelques retards dans nos expéditions, occasionnés par les
« vents, pourront leur être favorables ; et si la belle saison se
« passe, ils pourront encore faire cet hiver une paix raisonnable. Voilà madame, le pour et le contre. Il s'agit donc de
« savoir lequel sera le plus heureux ; jusqu'à présent nous
« avons bien joué, et nous avons beau jeu.

« L'armée anglaise, qui s'était avancée dans le golfe de
« Gascogne, est revenue à l'entrée de la Manche, ce qui nous
« annonce l'arrivée de M. d'Orvilliers ; tous nos préparatifs ici
« vont parfaitement bien. Recevez, madame la marquise,
« l'hommage de mon respect et de mon attachement. »

LETTRE CCCXXX.

Paris, 9 août 1779.

Je ne suis point mécontente de la route d'Ostende, il y a bien peu de différence à celle de Calais ; vos lettres n'ont d'ancienneté que huit jours, et celle de Calais en avaient six. Si j'étais inquiète de votre santé, cette différence me paraîtrait considérable ; heureusement vous vous portez bien, et vous êtes pour moi dans des dispositions favorables.

Dites-moi d'où vient ce changement est arrivé en vous ? est-ce l'impossibilité de me jamais revoir qui vous fait proférer ce mot amitié, parce qu'il devient sans conséquence ? ah ! il est bien sûr que je ne vous reverrai jamais ; cette certitude, jointe à d'autres circonstances, me fait supporter ce malheur avec plus de courage que je n'avais espéré : ces circonstances sont la vieillesse avec ses dépendances, la perte de deux sens,

et de plusieurs facultés de l'âme. J'aurais honte que vous me vissiez dans un état si déplorable; on aime à intéresser, mais non pas à faire pitié. Les humiliations, de quelque genre qu'elles soient, ne sont pas supportables. Pour m'y soustraire, j'ai souvent la pensée de me séparer du monde; et comme je ne pourrais pas vivre seule à la campagne, j'ai l'idée du couvent. Ce qui m'empêche de la mettre en exécution, ce serait la nécessité où je serais de changer de domestiques; et puis quand j'examine mon caractère, je conclus que je ne puis trouver la paix ni le bonheur nulle part. Cet aveu n'est pas à ma louange. S'il était aussi facile de me corriger qu'il me l'est de me connaître cela serait heureux, mais il s'en faut bien que j'en aie le pouvoir. Je ne sais pas pourquoi j'ai été destinée à vieillir; c'est apparemment pour qu'il y eût un individu qui eût connu tous les malheurs de chaque âge; je sais bien ce qu'il aurait fallu pour me les rendre tous agréables, mais c'est ce que je n'ai jamais trouvé.

C'est assez parler de moi, je vous demande pardon; je ne vous parlerai pas de politique, c'est un sujet sur lequel je suis inepte. Je frémis ainsi que vous en pensant que dans les moments où je suis dans mon tonneau à effiler mes chiffons, mille coups de canon partent, et emportent bras, jambes, têtes à d'honnêtes gens qui n'avaient rien à démêler avec ceux qui les assassinent: la guerre est de toutes les folies la plus atroce, et ce qu'on appelle valeur et l'honneur qui y est attaché est le préjugé le plus absurde et le plus contraire à tous les sentiments naturels. Comment la philosophie n'a-t-elle pu le détruire! mais c'est qu'elle ne détruit rien, et qu'elle n'est que vanité.

Nous avons ici un étrange procès du comte de Broglio, contre un certain abbé qui l'a calomnié, et dont il demande justice; il faudrait vous dire de quoi il s'agit (1), mais ce se-

(1) Voyez la lettre suivante.

rait une entreprise au-dessus de mes forces; il sera jugé d'aujourd'hui en huit. Si vous étiez curieux des factums, je trouverais peut-être le moyen de vous les envoyer. Je vous offre aussi un volume qui contient sept comédies de Madame de Genlis, qu'elle a faites pour l'éducation de ses enfants (1), et qu'elle leur a fait jouer. Il y en a trois ou quatre que je trouve extrêmement jolies, d'un très-bon style, facile, simple, naturel; c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce que nous avons eu de nouveau depuis plusieurs années. Cette madame de Genlis est nommée gouvernante des princesses d'Orléans; on ne saurait douter qu'elle n'entende très-bien l'éducation et qu'elle n'ait beaucoup d'esprit. Mais à propos, ne vous ai-je pas bien scandalisé en critiquant le Roi Lear, de votre Shakespeare? me le pardonnerez-vous (2)?

Je suis aussi peu contente de mes lectures que je le suis de mes compagnies. L'Idole est toujours à sa campagne; j'y vais souper une ou deux fois la semaine; il y a souvent beaucoup de monde; je me fais alors honte à moi-même, je me trouve déplacée; est-ce qu'à mon âge je devrais jamais sortir de chez moi? mais l'ennui a été et sera toujours cause de toutes mes fautes.

LETTRE CCCXXXI.

Paris, 17 août 1779.

Depuis le vendredi 6 de ce mois, que je reçus votre lettre du 29 juillet, je n'ai point entendu parler de vous. Je croyais

(1) Publiées depuis en deux vol., sous le titre de *Théâtre d'éducation*.

(2) Madame du Deffand avait dit dans une lettre, qui d'ailleurs n'offre rien d'intéressant : « Je viens de lire *le Roi Lear* de votre Shakespeare; « ah! mon Dieu, quelle pièce! réellement la trouvez-vous belle; elle me « noircit l'âme à un point que je ne puis exprimer; c'est un amas de « toutes les horreurs infernales. »

la correspondance par Ostende interdite, et j'allais m'informer des mesures qu'il fallait prendre pour faire passer nos lettres par la Hollande; mais le facteur qui est venu aujourd'hui chez moi a dit avoir porté des lettres arrivées par Ostende. D'où vient n'en ai-je pas reçu? Seriez-vous malade? dois-je ignorer ce qui vous regarde? devez-vous m'oublier? ne connaissez-vous pas ce que je pense pour vous? Ajoutez à cette connaissance celle que vous avez de mon caractère, qui est de m'inquiéter, de me tourmenter souvent sans raison; jugez de ce que je dois être quand j'en ai l'occasion; il vous sera pénible de m'écrire, j'en suis persuadée; on confie ses lettres aux ailes des vents, on ne sait ce qu'elles deviendront; le moindre accident c'est d'être lues et examinées par les bureaux (pourvu qu'elles ne soient point augmentées, c'est-à-dire que les bureaux ne profitent pas du pouvoir qu'ils ont de faire dire ce qu'ils veulent dans les extraits qu'ils communiquent au ministère); cet inconvénient ne sera pas fâcheux.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles positives, ce sont des *on dit*, presque tous sans fondement, et qui sont démentis presque au même moment où on les assure. Cependant nous voici arrivés dans un instant bien critique. Ma seule consolation est de penser que vous ne courrez aucun danger; mais ceci est pour moi la tragédie de Judith, le sujet doit être nos triomphes; mais je dis tout bas, ainsi que le spectateur qui entendait la Judith de Boyer (1) : *Je pleure ce pauvre Holopherne*, etc. C'est une épigramme de Racine.

Je viens de recevoir une assez grande lettre, la plus flatteuse et la plus remplie de louanges qu'il est possible, de la duchesse de Leinster; ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'elle m'assure que vous m'aimez beaucoup, il est vrai qu'elle en dit autant de

(1) L'abbé Claude Boyer, qui composa vingt-deux pièces de théâtre, les unes plus mauvaises que les autres. Sa tragédie de Judith eut un moment de succès; ce qui fit dire à Racine : « Je pleure ce pauvre Holopherne si « méchamment mis à mort par Judith. »

son frère : elle a cru m'en devoir parler, cela n'affaiblit point ce qu'elle me dit de vous.

Nous avons été occupés tous ces jours-ci d'un procès du comte de Broglio contre un certain abbé (1), qu'il prétendait avoir montré au ministre deux lettres supposées qu'il écrivait à son frère le maréchal, où il l'exhortait à se faire valoir, de refuser le service, que c'était un moyen sûr de culbuter le ministère et d'en établir un qui leur serait favorable. L'abbé a nié; cette affaire qui ne devait être qu'une tracasserie, a été traitée avec toute l'importance possible : on a plaidé, le petit comte a perdu tout d'une voix, condammé aux dépens, et l'abbé justifié. Je ne lui aurais jamais conseillé d'entreprendre cette affaire, je suis véritablement fâchée des chagrins qu'elle lui occasionne.

Je voudrais pouvoir vous envoyer un livre qui paraît; il faudrait une occasion, et je n'en prévois pas.

Je mène toujours le même train de vie; toutes les semaines deux soupers chez moi, et deux à Auteuil chez madame de Bouflers; cela durera jusqu'au 1er septembre; mon népotisme tourne mieux que je ne l'avais espéré; ce sont de très-bonnes gens qui me marquent beaucoup d'amitié, et qui évitent de me gêner et de m'ennuyer. Adieu.

LETTRE CCCXXXII.

Vendredi 20 août 1779.

Enfin me voilà contente, voilà une lettre! elle a été quinze jours en route, et la précédente n'y avait été que sept. Vous

(1) L'abbé Georget, ex-jésuite. Le prince Louis de Rohan se l'attacha; il devint successivement secrétaire d'ambassade, chargé d'affaires de France à la cour de Vienne, grand-vicaire de l'évêché de Strasbourg, et en dernier lieu de celui de Nanci, où il est mort en 1813. Ses Mémoires ont été publiés, en 1818, en 6 volumes.



vous portez bien, vous vous amusez, et ce qui vaut encore mieux, vous vous occupez. Rien n'est plus vrai, je ne pensais nullement à votre maison, je vous y croyais établi depuis longtemps, et point du tout, vous ne faites que terminer cette acquisition. Eh bien, pour vous punir de ne m'en avoir point parlé, vous prendrez la peine, je vous prie, de m'en faire la description; de combien de pièces est votre appartement? est-il au rez-de chaussée ou au premier? avez-vous un jardin, une cour? l'escalier est-il honnête? enfin tâchez de me donner une idée du logement. Avez-vous de quoi recevoir un ami ou amie, moi, par exemple? Comment vous meublerez-vous? j'aime les détails, j'ai le goût et l'esprit minutieux.

Je ne répondrai point à l'article de Shakespeare; vous voyez la nature dans le Roi Lear, mais c'est apparemment en tant qu'elle produit quelquefois des monstres.

Vous êtes donc très-satisfait de votre position (1); cela est-il vrai en effet? et n'est-ce point pour les bureaux que vous paraissez si content? Bien des gens pensent que tout ce pompeux appareil n'aura pas de grandes suites; je dirais tant mieux, si cela ne rejetait pas à l'année prochaine; je voudrais une affaire décisive qui nous donnât la paix; vous ajoutez tout bas, *et me voir arriver en France*. Ah! oui, sans doute, je le voudrais, mais je ne l'espère pas. C'est toujours beaucoup que vous en ayez le désir; n'est-ce pas l'impossibilité qui vous persuade de l'avoir? Voilà ce qui ne s'éclaircira peut-être jamais.

Auteuil va finir; il n'y a plus que la semaine prochaine; l'état qu'y tient l'Idole est superbe : trois fois la semaine un grand souper, tous les jours un dîner de six ou sept personnes et autant d'habitants; elle est très-aimable chez elle. Moi je vais toujours mon petit train, j'ai toujours mes soupers les mercredis et vendredis, où j'ai quelquefois beaucoup trop de

(1) Elle veut parler de la situation politique de l'Angleterre.

monde, et puis d'autres jours dans la semaine; le hasard en décide ainsi que de la compagnie; je suis quelquefois d'assez bonne humeur, je m'égaie : souvent ennuyée et quelquefois fort triste, voilà mon histoire; racontez-moi la vôtre.

Ne voyez-vous plus jamais le Craufurd? et le Selwyn est-il toujours à sa campagne?

Je reçus l'autre jour une lettre de l'évêque de Mirepoix; il me prie de vous dire qu'il vous aime beaucoup, et qu'il serait charmé de vous revoir. La main sur la conscience, croyez-vous que cela puisse arriver? Oh! non, vous ne le pensez pas.

LETTRE CCCXXXIII.

18 septembre 1779.

Je n'ai point eu de lettres hier; on ne sait sur quoi compter, et si en effet vous m'aimez (comme je le veux croire), vous devez être bien aise d'apprendre que je suis encore en vie. Oui, je le suis, et peut-être ridiculement pour mon âge; il faut que je me le rappelle pour éviter d'être ridicule : non que je mène la vie d'une jeune personne; je suis très-sédentaire; je ne fais aucune visite; je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes plus anciennes ou familières connaissances, je ne vais jamais aux spectacles; je fais des essais pour parvenir à croire ce qui ne se peut comprendre; je ne fais pas, je l'avoue, de grands progrès, enfin je fais de mon mieux pour être la moins malheureuse possible; je sais bien ce qui me serait le plus nécessaire, et ce que je désire uniquement, ce serait de vous revoir; cependant je me dis souvent que j'ai tort de le désirer. Eh! quel est l'agrément que j'en puis attendre! vous ne pourriez partager le plaisir que j'aurais. Mais il est inutile de raisonner sur cela; il faudrait la paix, et je la crois bien éloignée; elle ne peut, dit-on, arriver qu'après les plus grands malheurs, que je ne saurais souhaiter.

Nous avons chanté ici un *Te Deum* (1); on est fort content de M. d'Estaing. Il me semble qu'on pense qu'il n'y aura pas cette année de grands événements.

Il paraît tous les jours de nouveaux éloges de Voltaire : le comte de Schouvaloff, qui est ici depuis le départ de son oncle, en a fait deux; il n'y a pas de poëte crotté qui ne cherche à s'illustrer en en composant; ce qui me fit dire l'autre jour que Voltaire subissait le sort des mortels, d'être après leur mort *la pâture des vers*.

Rien n'est si plat que toutes ces productions.

Je ne doute pas que votre amie milady Blandford (2), ne soit morte; je prends part à votre peine; on doit beaucoup regretter ses anciennes connaissances. L'habitude est un grand agrément. Quand j'aurai de vos nouvelles, je vous écrirai plus longuement.

LETTRE CCCXXXIV.

8 février 1778.

L'aventure des Spencer (3) me paraît horrible : comment ne sont-ils pas tous morts de peur ? Comment ont-ils pu gagner Londres, puisque les nôtres ont pris votre frégate ? n'ont-ils pas pris aussi tous les effets des milords et des miladys ?

Je serais charmée de connaître votre milord Macartney (4);

(1) Pour la prise de l'île de Saint-Vincent et de celle de la Grenade par le comte d'Estaing.

(2) Marie-Catherine de Jonghe, dame hollandaise, la veuve du marquis de Blandford, fils unique de Henriette, duchesse de Marlborough; elle est morte à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

(3) Lord et lady Spencer et leur fille, feu la duchesse de Devonshire, s'étaient, en revenant de Spa, embarqués à Ostende, à bord du *Fly*, chaloupe de guerre, laquelle fut attaquée par deux cutters français, auxquels elle n'échappa qu'avec peine.

(4) Feu le comte Macartney. Il était gouverneur de l'île de la Grenade, lorsqu'elle fut prise par les Français.

mais on ne lui permet pas de venir à Paris : il doit rester à Limoges. Le comte de Broglio l'a vu à sa campagne : ce qu'il m'en a écrit m'avait déjà fait regretter de ce qu'il ne viendrait pas à Paris; ce que vous m'en dites l'augmente.

Je vous prie de me faire un état de votre famille; j'ai brouillé toutes vos nièces. N'en avez-vous pas trois par monsieur votre frère? L'Altesse, la femme de l'évêque dont je ne sais pas le nom, madame Keppel n'en est-elle pas une? Et puis vous en avez deux par madame Churchill, dont l'aînée est milady Cadogan, qui a une sœur qui est peut-être mariée. Il faut m'éclaircir tout cela.

Vous êtes un homme fort rare par vos soins et vos attentions; soyez sûr que j'en connais bien tout le prix : vous êtes bon et compatissant; ce que les autres font par goût et par devoir, vous le faites par bonté : il faut en avoir beaucoup pour vouloir conserver une correspondance avec quelqu'un qu'on ne doit jamais revoir, et de qui on ne peut rien apprendre d'intéressant et d'agréable.

Je ne lirai donc point le voyage de Cook, et j'en suis bien aise : c'était une entreprise à laquelle je répugnais; mais que lirai-je? Je ne suis pas aussi heureuse que vous; je n'ai nul objet de curiosité.

J'ai le projet de lire alternativement Corneille, Racine et Voltaire, et me laisser aller à l'impression que j'en recevrai. J'ai déjà commencé; j'ai lu d'abord *Iphigénie*, ensuite le *Cid*, et puis *Zaïre*.

Je continuerai ainsi. On m'a lu ce matin les *Horaces*.

2 octobre.

Voilà où j'ai été interrompue, je reviens à milord Macartney. On est ici fort prévenu contre lui : il a tenu des propos dans le vaisseau qui l'a amené en France qui ont extrêmement choqué, et qui effectivement sont très-imprudents. J'en suis fort fâchée; j'aurais été charmée de le connaître. J'ai grand

besoin d'être réveillée; il n'y a personne ici qui puisse produire cet effet : je ne vois que des gens qui ne pensent point, ou qui pensent de travers; ils pourraient bien porter le même jugement de moi, et peut-être n'auraient-ils pas tort.

Il n'y aura point de Fontainebleau; il y aura à la place des Choisy et des Marly; Auteuil est fini : il me faisait un ou deux soupers par semaine; c'était une dissipation. Madame de Luxembourg en était habitante; c'est actuellement ma meilleure amie, c'est-à-dire celle qui a le plus d'attentions suivies pour moi : c'était elle que j'allais chercher; et quoiqu'il y eût beaucoup de monde, comme on voyait bien que c'était mon objet principal, cela sauvait le ridicule. Elle ne se mettait point à table; c'est ce qu'elle pratique aussi chez moi; nous soupons sur la table du loto, avec ceux qui ne veulent manger qu'un morceau. Les Caraman, chez qui je vais une fois la semaine, sont depuis le mois de mai à Roissy : ils pourront bien y passer l'hiver; car je crois qu'ils n'en reviendront qu'après le retour de M. de Caraman, qui ne sera vraisemblablement qu'après qu'on aura abandonné ou après avoir exécuté le projet d'une descente. Vous aurez appris par les gazettes les changements faits dans notre flotte : ce n'est plus M. d'Orvilliers qui la commande; il est extrêmement regretté de toute la marine : c'est M. du Chaffaut qui le remplace. Il y a eu depuis un conseil de guerre; M. de Rochechouart (1), qui commandait une escadre, a été condamné à être démonté, pour avoir désobéi à M. d'Orvilliers, qui voulait qu'il attaquât un de vos vaisseaux, *le Marlboroug*, qu'il aurait, dit-on, vraisemblablement pris; il a appelé de ce jugement à la cour : plusieurs capitaines de vaisseaux demandent leur retraite. Voilà des nouvelles publiques; je crois qu'il n'y a point d'indiscrétion à les écrire.

(1) M. de Rochechouart était le frère du comte de Rochechouart, nommé le *Sourdaut*, à cause de sa surdité, et du cardinal de Rochechouart, évêque de Laon.

La comtesse de Noailles, à présent maréchale de Mouchy, se cassa le bras il y a quelques jours ; c'est une femme d'un grand mérite et fort importante (1) ; son mari commande à Bordeaux ; on imprimait des bulletins sur son état, ce qui a produit celui que je vous envoie ; le voici :

Tandis que d'Estaing et sa troupe
Étrillent le pauvre Byron,
Tandis que le grand Washington
Tient tous les Anglais sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon
Hardy s'enfuit, le vent en poupe,
Madame de Mouchy, dit-on,
Tous les matins mange sa soupe,
Et tous les soirs prend son bouillon.

LETTRE CCCXXXV.

Paris, 8 octobre 1779.

J'ai reçu le *stoughton* (2) ; j'ai vu la personne qui me l'a apporté (3), et j'en ai été fort aise ; sa visite fut fort courte ; nous souperons ce soir ensemble, mais avec beaucoup de monde. Je suis persuadée que vous voudriez être dans le cas de m'envoyer encore du stoughton ; je n'en prends que dix gouttes par jour, cela me mènerait, comme vous voyez, à le pouvoir disputer à tous les patriarches. Je ne suis pas d'avis que *ce n'est que le bonheur qui produit l'ennui ;* mais c'est l'ennui qui détruit tout bonheur, c'est le désœuvrement qui en est la véritable source. On ne peut disconvenir que la goutte

(1) Elle périt avec son mari pendant la révolution.
(2) La teinture de stoughton, dont madame du Deffand faisait un usage habituel.
(3) H. Thomas Walpole.

et la colique ne soient bien plus fâcheuses que l'ennui. L'ennui est un avant-goût du néant, mais le néant lui est préférable ; il est des caractères qui n'en sont pas susceptibles ; j'ai quelque peine à croire que vous soyez du nombre, vous avez trop d'activité pour que vous ayez toujours matière à la satisfaire. Enfin, quoi qu'il en soit, j'éprouve à mon grand détriment que je n'ai pas l'honneur de vous ressembler.

Je crois vous avoir mandé que je lis actuellement les Théâtres de Corneille, Racine et Voltaire ; je trouve ce dernier bien inférieur, nullement digne d'être comparé aux deux autres ; tous ses personnages ne sont que lui-même : autant il est charmant dans ses épîtres et dans plusieurs morceaux de sa Henriade, autant il est froid et médiocre dans ses tragédies. Je m'étais flattée que vous seriez content de mon jeu de mots (1). De tous ces éloges, il n'y en a pas un seul qui ne soit fastidieux ; Palissot est le moins plat.

Je viens de recevoir dans le moment le billet de part de mariage de la fille du prince de Montbarey avec le prince héréditaire de Nassau-Saarbruck ; la princesse fille a vingt-deux ans, et le prince n'en a pas encore onze (2).

On commence à revenir des campagnes. Cependant le beau temps y retient encore du monde, et puis notre flotte en retient beaucoup.

Ce pauvre Lindor me fait grand'pitié ; cependant il aime, et quoique ce ne soit qu'une poupée, cela vaut mieux que d'avoir l'âme vide.

Je me flatte que vous serez content de cette lettre-ci ; il me

(1) Que Voltaire, après sa mort, était devenu la *pâture des vers*.

(2) Ces mariages entre des personnes d'un âge trop inégal, et contractés souvent, comme dans le cas dont il s'agit, avant qu'un des deux partis fût en état d'avoir aucune volonté personnelle, étaient du nombre des abus qui existaient sous l'ancien gouvernement de France, absolument contraires à tous les principes de bonne morale, et à toute idée d'union conjugale et de bonheur domestique.

semble qu'elle ne contient que les choses qui vous plaisent, c'est-à-dire les plus vagues et les plus indifférentes. Il y en a cependant une qui m'intéresse, et dont il faut que je vous parle; c'est de votre établissement dans votre nouvelle maison; est-ce votre meuble d'Aubusson que vous y avez placé? Je trouve que c'est une chose agréable que d'être meublé, et surtout que les siéges soient bien commodes. Si j'allais à Londres, auriez-vous de quoi me loger? Il serait plaisant que cette question vous causât de la douleur, et cela peut être, quoiqu'il n'y ait aucun genre de distance, de différence, de dissemblance, etc., etc., qui ne nous sépare. Les Champs-Élysées jadis étaient une espérance, une ressource : mais à propos de ces temps-là, je viens de relire l'*Iliade*, je relirai l'*Odyssée*. Je trouve que votre Shakspeare a quelque ressemblance à Homère. Vous trouverez que cela n'a pas le sens commun, mais il y a une certaine hardiesse et une certaine force dans le style qui brave tout ménagement et bienséance; j'aime dans Homère que les dieux aient tous les défauts et tous les vices des hommes, comme dans Shakspeare les rois et tous les grands seigneurs ont le ton et les manières grossières du peuple (1).

LETTRE CCCXXXVI.

Paris, 30 octobre 1779.

Je vous ai dit combien je trouvais milord Macartney aimable; c'est par lui que vous l'aurez appris, il était porteur de son éloge. Je ne sais si on lui a limité le temps qu'il peut rester chez vous; informez-vous s'il nous reviendra? Il n'a vu personne ici, et il ne vint personne chez moi tout le temps de sa

(1) On peut, d'après cette observation, se représenter l'idée que madame du Deffand s'était formée de Shakspeare, par la traduction de ses pièces de théâtre.



visite ; il n'y avait que la Sanadona, M. de Creutz, et Wiard me dit M. de Toulouse ; je ne m'en souvenais pas : il n'est plus question de mémoire, elle est perdue. Je pourrais faire des observations sur l'état de la vieillesse, les dédier aux sexagénaires ; elles leur feraient perdre l'envie de devenir octogénaires. Oh ! oui, quand on est parvenu à ce point-là, on a tout perdu, jusqu'aux désirs dont on était le plus affecté. Croiriez-vous que j'ai presque perdu le désir de vous revoir ? je sens une sorte de répugnance à vous rendre témoin de l'extrême dépérissement que vous trouveriez, la perte de deux sens, de presque toutes les facultés de l'âme ; il ne m'en reste qu'une qui ne sert qu'à me rendre malheureuse, qui me rendrait ridicule, si je ne m'occupais continuellement à la vaincre ou à la cacher.

Je retombe toujours à vous parler de moi, cela est bien plat, bien fastidieux, je vous en demande pardon. Comment le général Burgoyne se croit-il dégagé des conditions de sa capitulation (1) ? Il me semble que toute sa conduite est bien baroque.

J'avais un rendez-vous aujourd'hui avec votre cousin, pour pouvoir causer avec lui ; car les soirées qu'il passe chez moi sont en pure perte pour la conversation ; mais l'heure se passe, sans doute qu'il ne viendra pas ; je lui trouve bien de l'esprit, mais d'un certain genre ; il y en a plusieurs pour lesquels il n'a ni ouverture ni goût ; mais il a des saillies, du discernement, et s'il riait moins, on entendrait plus aisément ses plaisanteries et ses bons mots ; mais son rire, qui est presque continuel, fait perdre tout ce qu'il dit. Il me paraît content d'être bien avec vous, et très-charmé de ce que son fils vous plaît. Je ne sais pas où en sont ses affaires ; je comptais l'apprendre aujourd'hui ; son séjour ici dépend du temps qu'elles dureront.

(1) A Saratoga.

Je suis fort charmée d'être au fait de votre famille ; elle est bien nombreuse ; mais c'est à prendre ou à laisser ; vous ne leur devez rien ; je vous suis plus à charge que tout votre népotisme ; cette sujétion de toutes les semaines est un peu gênante, il n'y a que l'amitié qui puisse la rendre facile.

LETTRE CCCXXXVII.

3 décembre 1779.

Point de lettres d'aujourd'hui, quoique ce soit le jour d'en recevoir ; mais je m'y attendais. J'ai toujours haï le vent, mais, je le hais actuellement plus que jamais.

C'est bien moi qui n'ai point de matière pour remplir une lettre ; que puis-je vous dire qui vous intéresse, ne prenant moi-même aucun intérêt à tout ce qui se passe autour de moi ? jamais l'existence n'a été aussi difficile à supporter pour personne que ne m'est la mienne, et cette gaieté que vous me supposez est positivement le contraire de mon état. Tout le monde arrive, et cela ne me fait presque rien. Ma santé est assez bonne, aux vapeurs près.

Je n'ai point reçu de lettres de Lindor ; c'est un être singulier. Il n'y a que vous et votre jeune duc (*de Richmond*) qui ayez des procédés de l'amitié, tout autre Anglais en dédaigne même l'apparence.

On fait un emprunt en rente viagère de cinq millions de rente, sur une tête, à dix pour cent ; sur deux, à neuf ; sur trois, à huit et demi ; sur quatre, à huit ; toutes chargées du dixième ; le crédit de M. Necker est tel, qu'il s'en faut peu que les fonds ne soient déjà fournis ; j'y place une somme pour quatre cents livres de rente sur la tête de mon invalide et sur la mienne ; cela me semble juste ; parce qu'il y a six ans qu'il use sa poitrine à me lire trois ou quatre heures tous les matins. Il me

lit actuellement *Cassandre*, roman de la Calprenède, qui a fait aussi *Cléopâtre;* je ne sais si vous connaissez cet auteur; je suis bien sûre que vous n'aurez pas achevé aucun de ses romans; c'est le plus détestable style. Pourquoi le lire, me direz-vous? parce que je ne sais que lire. L'histoire, les voyages ne m'intéressent point, la morale m'ennuie; il n'y a que les mémoires et les lettres qui m'amusent, je les sais par cœur. Quand il y a quelque chose de nouveau, j'y cours, et j'en suis presque toujours mécontente.

On vient de donner une nouvelle tragédie dont le titre est *Pierre le Grand*. Un de mes amis a dit qu'il fallait la nommer Pierre le Long; elle est de M. Dorat. Ce pauvre homme ne peut parvenir à avoir une place à l'Académie; il en serait cependant digne: il serait bien assorti à presque tous ceux qui la composent. Nous allons avoir aussi quelques petits événements dans notre ministère; M. Bertin se retirera, dit-on, le mois prochain, et son département doit être partagé entre ceux qui restent. Voilà tout ce que je sais; toutes ces choses ne vous font rien, ni à moi non plus.

LETTRE CCCXXXVIII.

23 décembre 1779.

Enfin le charme est rompu, je reçois aujourd'hui 23, votre lettre du 10. Votre griffonnage, ce qu'il me dit, ce que M. Conway me confirme, devrait dissiper ou du moins calmer mes inquiétudes, mais je ne suis pas maîtresse de mes sentiments; il me reste beaucoup d'alarmes, vos accès ne sont point aussi courts. D'où vient le Selwyn tient-il si mal ses promesses? qu'elle preuve peut-il me donner de son amitié et de sa reconnaissance, si ce n'est en me donnant de vos nouvelles? mais que peut-on attendre d'un homme à qui la tête a tourné pour une enfant.

M. Conway me dédommage bien de ses torts; je crois devoir lui marquer ma reconnaissance dans cette lettre : je me prive du plaisir et de l'honneur de lui adresser à lui-même tous mes remercîments; je connais sa politesse, et de plus ses bontés pour moi, il voudrait me répondre, et il n'a pas besoin de cette occupation, elle mettrait le comble à tous ses soins, ses fatigues et ses ennuis. Chargez-vous, mon ami, de lui dire tout ce que je pense, combien je l'estime, combien je vous trouve heureux d'avoir un tel ami, combien j'aurais de satisfaction de me trouver en tiers avec vous et lui; mais il faut se détourner de telles pensées, elles ne peuvent qu'irriter le chagrin de l'absence.

Vendredi 24.

Rien ne m'a tant surprise que la lettre que je reçois du 15, 16 et 17. J'avais bien prévu que vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. Mais, mon ami, quelle peine, quelle fatigue vous vous êtes données en m'écrivant de votre propre main; vous prenez votre courage pour des forces, vous achevez de vous épuiser; quelque plaisir que j'aie à apprendre tout ce que vous faites, je consens à en être privée jusqu'à votre parfait rétablissement, je me contenterai de bulletins.

Nous sommes ici accablés de nouvelles, de duels, de démissions de places, des impertinences de Beaumarchais, des lettres de nos ex-ministres pour réfuter ces imputations; l'arrivée de M. d'Estaing, qui ne marche qu'avec des béquilles; enfin, quelques-uns de ces jours, je vous écrirai sur tout cela en détail; pour aujourd'hui cela m'est impossible, je sors d'une indigestion, et je m'en suis encore donné une hier au soir; j'ai un corps de cent ans, et une tête qui n'en a pas vingt; je me hais, je me méprise; il n'y a que votre amitié pour moi qui me soutienne contre moi-même; vous ne m'aimeriez pas autant que vous faites, si vous me trouviez aussi misérable; si je pouvais espérer de vous revoir, je chérirais encore la vie, mais vous savez ce qui en est, et ce qui en sera.

On disait hier que M. de Maurepas avait la goutte; je désire sa conservation.

LETTRE CCCXXXIX.

Paris, jeudi 3 février 1780.

Il n'y a point de maux que cette saison ne produise, rhumes, rhumatismes, courbatures, fièvres, morts subites, etc., etc., et pour ceux qui évitent tous ces maux, le retardement des courriers, qui y supplée. Aujourd'hui 3 février, je reçois votre lettre du 20 janvier.

Je ne sais quand vous reverrez votre cousin; ses affaires cheminent lentement, j'espère qu'elles se termineront heureusement (1). Je doute qu'il résulte de vos associations de grands avantages : mais ce n'est pas à moi à raisonner sur ces sortes de choses, je ne dirais que des absurdités, et puis vous ne répondriez pas à mes objections, et à la seconde ou troisième lettre je me trouverais parlant toute seule. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne désire rien que la paix, et tous les événements qui l'éloignent me paraissent également fâcheux : perte, gain, victoire, défaite, il ne m'importe, tout ce qui arrivera à la rendre nécessaire de côté et d'autre me paraîtra bon.

Vous voulez donc les *Fabliaux* (2)? vous les aurez. Une des

(1) M. Thomas Walpole avait une hypothèque sur un bien dans l'île de Grenade, appartenant à MM. Alexandre, négociants, qui avaient fait faillite. Cette hypothèque formait la principale sûreté d'une forte somme d'argent que M. Walpole avait prêtée à MM. Alexandre. L'île de Grenade se trouvant alors au pouvoir de la France, M. Walpole vint à Paris pour obtenir du gouvernement français quelques facilités pour le recouvrement de ses fonds.

(2) « *Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques, et les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.*



plus grandes différences qu'il y ait entre nous deux, c'est notre goût pour le genre de lecture. J'examinais l'autre jour ce que je trouvais de plus parfait de tout ce qui avait été écrit, non pas dans chaque genre, mais de ce que je choisirais avoir fait, y compris tous les genres quelconques. Vous croirez peut-être que ce seraient les découvertes de Newton : oh! non, la chanson de M. de Saint-Aulaire me paraît trop bonne. Les livres de morale ne sont bons à rien, il n'y a que celle qu'on fait soi-même. L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse; la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirais l'ouvrage que je voudrais avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paraît à tous égards avoir atteint la perfection. Vous ne le devinez pas, et vous ne penserez peut-être pas de même, c'est *Athalie*. Mes insomnies, qui sont, comme vous savez, longues et fréquentes, me font repasser tout ce que je sais par cœur, *Esther*, *Athalie*, sept ou huit cents vers de Voltaire, et quelques autres brimborions de différents auteurs, voilà malheureusement à quoi est bornée toute mon érudition ; et cette pièce d'*Athalie* me charme et m'enlève, et ne laisse rien à désirer ni à reprendre.

L'abbé Barthélemy a fait votre commission dans la plus grande perfection (1), il s'en est fait un grand plaisir; cela mériterait un mot de remercîment de votre main, ou du moins un mot dans une de vos lettres que je pourrais lui montrer.

Vous aurez aussi la suite de la *Bibliothèque des Romans;* le cinquième cahier du *Voyage pittoresque,* et les couplets des étrennes de madame de Luxembourg ; peut-être ne recevrez-

(1) Cette commission consistait à obtenir une copie d'une miniature qui se trouve à la Bibliothèque royale; c'est celle qui est à la tête d'un manuscrit appelé *la Cité des Dames*, par Christine de Pisan. Voyez l'*Appendix to royal and noble authors*, dans les Œuvres du lord Orford, et *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome II, page 704.

vous tout cela que par votre cousin ; il m'a cependant promis de chercher quelque occasion pour vous en faire tenir une partie avant son départ.

Nous avons aussi pour nouveauté quatre volumes de comédies de madame de Genlis, qui ne sont pas, à tout prendre, de vraies comédies, mais que je trouve agréables, d'un style excellent, remplies d'une morale très-utile, et qui prouvent qu'elle a du mérite. Il y a des peintures de toutes sortes d'états, qui sont de la plus parfaite ressemblance ; ses scènes sont trop longues, et il y a peut-être un peu de monotonie dans tout son ouvrage ; mais elle donne d'elle l'idée d'une femme de beaucoup d'esprit et d'un très-bon caractère. Il y a une sorte de parenté entre elle et moi ; son mari est du même nom qu'avait feu ma mère (1) ; je lui ai écrit quatre lignes pour lui marquer combien j'étais contente de son ouvrage : sa réponse est parfaitement écrite ; peut-être la joindrai-je à tout ce que je vous enverrai.

LETTRE CCCXL.

Paris, 4 avril 1780.

J'aurais dû vous répondre plus tôt ; votre dernière lettre est du 25 mars, je l'ai reçue le 31, cet intervalle était assez long pour ne devoir pas l'étendre davantage ; mais, mon ami, l'histoire de mes nuits fait que je ne puis rien faire le jour ; cela demande explication, la voici. Je me couche à une heure ou

(1) Brulart. Il y avait deux branches de cette famille ; celle de Brulart de Sillery, à la tête de laquelle était M. de Puysieux, qui a été ministre d'État sous Louis XV, et celle de Brulart de Genlis, fixée en Picardie. Le marquis de Genlis, le chef de cette branche, étant mort sans enfants, eut pour successeur le comte de Genlis, qui, avant sa mort, recueillit également l'héritage de l'autre branche de sa famille.

deux; je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience; mon invalide arrive, je veux dormir, et il me lit quelquefois quatre heures avant que le sommeil arrive, et sans que je perde l'espérance qu'il arrivera; cependant je vous écris quelquefois dans ces moments-là, mais rarement; quand je m'endors à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard, je ne me lève qu'à cinq ou six heures; il me faut le temps de ma toilette et de certains soins qu'exige ma santé; tout cela n'est fini que vers les sept heures; les visites arrivent, puis le souper, puis le loto, voilà la journée passée dont il ne reste rien que le regret d'employer si mal son temps, surtout quand on réfléchit sur le peu qu'il en reste.

J'ai fait voir aux Caraman l'article qui regarde leur gendre; ils ont, comme de raison, trouvé qu'il n'y avait rien de plus poli et de plus obligeant; il doit vous avoir écrit et à M. Selwyn. Si vous voyez M. de Sourches (1), vous serez bien déterminé à n'agir avec lui que par l'intérêt qu'y prennent les Caraman; il n'est pas sans quelque esprit, mais il est si dénué de grâces, il est si gauche, il est, dit-on, si laid, qu'on a du mérite à lui rendre des soins. Il n'en est pas de même de milord Marcartney; il n'est pas votre ami particulier, il m'a paru digne de l'être; c'est cependant pour moi un petit embarras d'avoir à lui répondre, et c'est ce que je vais faire quand j'aurai fermé cette lettre.

Vous avez dû voir votre cousin il y a déjà quelques jours; il vous aura remis les différentes choses dont je l'avais chargé; je le regrette, je passais avec lui les soirées des mercredis et des vendredis, et il me venait voir quelquefois les après-dînées, mais rarement; je crois à son fils (2) beaucoup de mérite, je ne puis juger que de sa retenue et de sa politesse; il

(1) M. de Sourches, qui avait épousé la seconde fille du comte de Caraman, était, dans ce temps-là, prisonnier de guerre en Angleterre, où M. Walpole et M. Selwin lui firent accueil.

(2) M. Thomas Walpole, qui fut depuis ministre d'Angleterre à la cour de Munich.



ne parle point, parce qu'il prétend ne pas savoir assez bien le français.

L'histoire du Fullarton (1) m'a intéressée; c'est un joli garçon, il a de la vivacité, de la sincérité, et ne manque point d'esprit; il me marquait du désir de me plaire, et il y avait réussi; il me voyait souvent; il a plu généralement à tous ceux qui l'ont connu.

J'avais toujours oublié de parler à l'Idole de la maladie de Beauclerc, et la première fois que je lui en ai parlé fut vendredi dernier que je lui appris sa mort; elle en a été peu touchée quoiqu'elle ait eu pour lui une petite flamme; elle a parfaitement oublié l'Altesse (*prince de Conti*), pour qui elle voulait qu'on crût qu'elle avait une grande passion; celle qu'il avait eue pour elle était tellement passée, qu'on prétend qu'il ne la pouvait souffrir; heureusement il n'avait pas attendu à ses derniers moments pour lui faire du bien; elle a, dit-on, quatre-vingts ou cent mille livres de rente; elle en a fait bon usage. L'année dernière elle passa trois mois à Auteuil dans une très-jolie maison qui lui appartient; madame de Luxembourg s'y était établie avec elle, et partageait la dépense d'un fort bon état qu'elle y tenait. Je ne sais si cette année elle fera de même; je le voudrais : j'y allais passer la soirée pour le moins une fois la semaine; elle est fort aimable chez elle, et beaucoup plus que partout ailleurs; ses ridicules ne sont point contraires à la société; sa vanité, quoique extrême, est tolérante, elle ne choque pas celle des autres; enfin, à tout prendre, elle est aimable; sa petite belle-fille a de l'esprit, mais elle est bizarre, folle, et je la trouve insupportable : sa belle-mère est son esclave et paraît l'aimer avec passion.

Je suivrais votre conseil de former une liaison avec ma-

(1) Son duel avec le feu marquis de Lansdowne, alors comte de Shelburne, le 22 mars 1780, par suite des expressions dont le lord Shelburne s'était servi dans un débat de la chambre haute, le 8 du même mois, relativement au colonel Fullarton, qui venait d'être placé à la tête d'un régiment.

dame de Genlis, mais cela ne se peut pas, elle s'est dévouée à l'éducation des filles de M. le duc de Chartres, qui a fait bâtir une maison dans un terrain contigu et appartenant à Belle-Chasse; vous savez que c'est presque à ma porte; mais elle se retire tous les jours à dix heures; ainsi il ne peut être question des soirées, et c'est le seul temps où je peux jouir de la société. De plus, M. le duc de Chartres a loué une maison à Bercy, où elle ira s'établir avec les petites princesses le 1er de mai, et n'en reviendra qu'au mois de septembre. Je ne connais point son caractère; elle a beaucoup d'esprit, et je lui ai donné une très-bonne idée du vôtre, en lui disant que vous aviez lu son Théâtre. et que vous m'en aviez fait beaucoup d'éloges. J'assistai l'autre jour à une lecture d'une comédie qu'il y a cinq ans qu'elle a faite, qui a pour titre *l'Ingénue*. Le sujet a de la ressemblance à celui de *la Pupille* faite par Fagan, mais l'intrigue et les caractères sont différents, il y a des scènes très-agréable; avec des corrections qui sont nécessaires, je crois qu'elle réussirait sur le théâtre.

LETTRE CCCXLI.

Paris, 20 avril 1780.

J'ai trois réponses à faire, l'une à votre cousin, l'autre à madame Greville, et puis à la grand'maman; je comptais que ce serait mon occupation de l'après-dînée, voilà qu'il m'arrive une lettre de vous, et vous n'êtes pas fort surpris que je vous préfère. Nos querelles ne sont jamais venues par la défiance que vous ayez eue de mes sentiments, vous ne vous êtes mépris qu'à leur genre, bien ridiculement et pour l'un et pour l'autre.

Votre cousin m'a écrit une fort aimable lettre; il me dit du bien de votre santé, et il m'avait promis la vérité sur tout ce qui vous regarde; il me répond de votre amitié, et je n'ai pas de

peine à le croire ; il me prie de faire souvenir de lui toutes les personnes qu'il a vues chez moi ; il ne me les nomme pas, mais il me les désigne de façon qu'il m'est facile de les reconnaître ; il aurait assez de penchant à devenir le rival de votre *jeune duc* (1). Le Gibbon était aussi un peu épris ; elle fait plus de conquêtes à présent qu'elle n'en a fait dans sa première jeunesse ; sa coquetterie est sèche, froide et piquante ; c'est un nouveau genre qui a sa séduction ; j'ai moi-même beaucoup de penchant à l'aimer ; elle a assez d'esprit et plusieurs qualités excellentes, surtout de la vérité, qui est celle dont je fais le plus de cas.

Que penserez-vous de moi, si je vous avoue que je suis bien aise que le Ruban Bleu (2) se soutienne? Je suis obligée de convenir que je n'ai pas de raison pour cela : je ne le connais pas, et presque tous mes amis lui sont contraires ; mais son courage, sa tranquillité, sa patience, le pouvoir qu'il a sur lui-même, me le font plaindre et estimer. Le bruit de ma chambre (je ne peux pas dire du monde, n'y allant pas) est que nous aurons la paix cet hiver ; ce bruit, n'eût-il que le son, me fait plaisir ; si vous me demandez pourquoi, je ne pourrais pas vous le dire ; car assurément ce n'est pas par l'espérance d'événements agréables, je ne me permets pas d'y penser.

Vous me parlez de la dernière lettre que vous avez reçue de moi, comme en ayant été content ; jugez de moi par vous, et suivez mon exemple, en vous abandonnant à me dire tout ce qui vous passe par la tête, sans examen, sans choix, sans méfiance, et ne vous écartant jamais de la plus stricte vérité.

(1) Auprès de madame de Cambis.
(2) Lord North.

LETTRE CCCXLII.

Paris, vendredi 28 avril 1780

Je reçus hier votre lettre du 21, où vous m'annonciez l'arrivée de M. de Sourches. Il est en effet arrivé le 24, comblé de tous les procédés qu'on a eus pour lui, et très-affligé, m'a-t-il dit, de ne vous avoir point vu. Je vous remercie des mesures que vous aviez prises pour le voir; et je n'ai nul regret qu'elles n'aient pas réussi. Je n'ai point laissé ignorer à madame de Cambis l'empressement que vous aviez eu pour son neveu; je suis chargée de vous en marquer toute sa reconnaissance.

Vous n'aviez point de mes lettres, me dites-vous, je ne le comprends pas; il me semble que je vous ai écrit souvent, et de vrais volumes qui doivent vous donner matière à repondre; mais il ne vous déplaît pas de vous renfermer dans votre prétendue stérilité, dont le nom propre est paresse ou froideur; depuis quelque temps je tombe dans l'inconvénient contraire, je bavarde avec excès, j'emplis mes lettres de noms propres, elles devraient exciter votre causerie, mais vous n'aimez point à écrire, cela est sûr, quoique vous en ayez parfaitement le talent; rien ne dépare votre style; il est vif, animé, souvent plein de chaleur; vous rendez vos pensées avec facilité et clarté, et vos fautes contre la langue ne nuisent point.

J'ai pris ces jours-ci votre édition des *Mémoires de Grammont;* j'ai relu l'épître dédicatoire; elle m'a fait montrer la superbe à la tête, et elle m'a rappelé un temps que je regrette, et qui malheureusement est bien passé et effacé.

On me dit hier qu'il paraissait un libelle effroyable contre M. Necker et où madame Necker n'est pas oubliée; on prétend qu'il y en a six mille exemplaires et qu'on en a envoyé à tous nos prince une certaine quantité; je m'intrigue pour en



avoir un, ou du moins en faire la lecture. Vous pouvez être sûr qu'il a un furieux nombre d'ennemis; d'abord tous ceux qui perdent par ses réformes, et puis ceux que produit la jalousie et l'envie. Je doute qu'on lui laisse exécuter tous ses projets, dont je ne doute pas qu'il ne résultât un grand bien. Si on les veut morceler comme on a fait de ceux de M. de Saint-Germain, il ne l'endurera pas, il quittera, tout s'écroulera, le crédit sera perdu, on tombera dans le chaos, ses ennemis triompheront, ils pêcheront en eau trouble, et publieront que ses systèmes, ses opérations, n'étaient que visions chimériques; voilà ce que moi et bien d'autres prévoient; c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à ce pays-ci.

Madame de Luxembourg se porte bien. Mon neveu et ma nièce s'en retourneront dans le mois de juin; vous les aimez autant à Avignon qu'ici. J'ai un autre neveu à Paris, qui est le fils de M. Vichy, mon frère aîné; il loge chez mon frère le trésorier, je ne le vois presque pas; il a de l'esprit, mais d'une sorte qui n'est pas fort agréable. Ah! mon ami, qu'il est rare de trouver des gens aimables! la liste en est bien courte, et si courte que je n'en compterais pas quatre; en compteriez-vous beaucoup davantage? je ne le crois pas.

LETTRE CCCXLIII.

27 mai 1780.

Vous n'êtes pas gai, je le crois, mais vous êtes animé, et c'est ce que je ne suis plus.

Ce que je vous mande sur la paix n'est pas certainement que j'en aie aucune connaissance; personne n'est plus ignorant de tout ce qui regarde la politique, je n'entends rien à toutes les nouvelles de mer, je me méprends sans cesse aux noms des nôtres et de nos ennemis. Puisque vous trouvez que les

nouvelles sont nécessaires pour rendre les lettres intéressantes, je devrais m'abstenir d'écrire.

On dit que le roi de Suède doit cet été aller à Spa. L'Idole ira l'y trouver ; il y a entre elle et lui la plus tendre amitié. Cela dérange son séjour à Auteuil ; j'y ai quelque regret : c'était une occasion de dissipation. Je soupai mardi dernier chez M. Necker avec M. et madame de Richelieu ; le maréchal, deux jours après, m'a rendu visite. Il me doit amener sa femme ; elle n'est ni belle, ni laide, ni jeune, ni vieille, ni sotte, ni spirituelle ; on ne peut être dans l'ordre le plus commun, et c'est peut-être ce qui convient le mieux pour soigner un vieillard. Le maréchal est sourd comme moi, mais il a de bien meilleures jambes, et n'étant point aveugle, il n'a pas besoin qu'on le conduise.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, et comme M. de Toulouse en doit être, cela m'assure la ressource de la maison Brienne, qui vaut mieux que rien. Mes parents s'en retournent dans trois semaines. Voilà des nouvelles bien intéressantes ; hélas ! je n'en sais point d'autres.

LETTRE CCCXLIV.

Dimanche 18 juin 1780.

On ne sait plus sur quoi compter sur l'arrivée des courriers. La lettre que je reçois aujourd'hui est du 9 ; elle a été neuf jours en route, et la précédente en avait été treize. L'empressement de recevoir des nouvelles augmente beaucoup dans la circonstance présente. Rien n'est plus affreux que tout ce qui arrive chez vous (1) ; de tout temps j'ai haï le peuple, aujour-

(1) Les malheureux désordres qui eurent lieu à Londres, du 2 au 8 juin 1780, à l'occasion d'une pétition présentée au Parlement par lord George Gordon, afin de faire révoquer le bill qui avait été rendu pour l'adoucissement des lois pénales contre les catholiques romains.



d'hui je le déteste. Votre liberté ne me séduit point; cette liberté tant vantée me paraît bien plus onéreuse que notre esclavage; mais il ne m'appartient pas de traiter de telles matières. Permettez-moi de blâmer votre indiscrétion de vous aller promener dans les rues pendant ce vacarme. Je plains votre roi, il ne reçoit que des outrages; j'admire sa patience, je ne voudrais pas de la royauté au prix de tout ce qu'il endure.

La perte que vient de faire milord Mansfield me paraît bien considérable (1). J'attends de vos nouvelles avec impatience; je ne puis prévoir quand elles arriveront; l'irrégularité de mettre vos lettres à la poste est souvent la cause du retardement de leur arrivée : le même jour que je reçus votre lettre du 1er, plusieurs personnes en reçurent du 6. Je me suis plainte que vous ne sauriez que me dire quand vous n'aviez point de nouvelles à m'apprendre; mais il n'en faut pas conclure que je n'aime pas à apprendre ce qui se passe chez vous. Quoique vous ne soyez pas acteur dans les événements, vous ne pouvez pas n'y point prendre beaucoup de part, et par conséquent il n'est pas possible que je ne m'y intéresse beaucoup. Engagez donc Lindor à m'écrire, faites-lui honte de sa paresse, dites-lui que je n'en ai point eu quand j'ai pu lui être utile.

LETTRE CCCXLV.

7 juillet 1780.

Si j'étais âpre après les nouvelles, je me plaindrais de l'ancienneté de vos dates : celle que je reçois aujourd'hui est du 28, celles que reçoit tout le monde sont du 1er ou du 2; mais cela m'est égal, quand je ne suis pas inquiète de votre santé. Je

(1) Son hôtel, ses meubles et sa précieuse bibliothèque de jurisprudence et des manuscrits, furent brûlés par la populace.

serais assez curieuse de savoir quels sont vos sentiments sur tout ce qui se passe chez vous : j'ai peine à croire que vous approuviez de certaines choses que je condamne ; mais je conviens qu'il ne m'appartient pas de me mêler de la politique. Il est un homme chez vous que j'ai en grande estime ; son caractère me plaît fort ; devinez-le : c'est un homme que je n'ai jamais vu et que je ne verrai jamais (1). Son courage, sa fermeté et sa douceur me paraissent au même degré ; je pourrais ajouter sa patience : elle vient, dit-on, à bout de tout, et il nous le prouvera. Je vous demande pardon d'avoir poussé la vôtre à bout en vous ayant demandé de faire l'extrait d'une de mes lettres. Les louanges que vous lui donnez me semblent une marque de votre prévention, et par conséquent de votre amitié. Je conviens que mon français vaut mieux que le vôtre ; mais vos pensées valent mille fois mieux que les miennes, et vous les rendez souvent avec tant de vérité, qu'elles me font sentir qu'en comparaison de vous, je ne suis qu'une caillette, une diseuse de lieux communs.

Je consens à vous laisser croire que mon esprit ne s'affaiblit point ; je n'ai point d'intérêt à me laisser voir telle que je me vois moi-même ; que gagnerais-je à vous détromper et à vous paraître aussi maussade que je me le trouve ? Quelque peu de goût que j'aie pour l'illusion, je ne veux pas détruire celle qui vous fait juger favorablement de moi.

J'aurai ce soir beaucoup de monde ; La Harpe me viendra lire une tragédie, qui est le Philoctète de Sophocle, qu'il a traduit très-littéralement, et qu'il voudrait faire représenter : il en a retranché les chœurs. Je vous manderai comment je l'aurai trouvée : je n'aime pas trop les lectures faites par l'auteur ; il faut louer outre mesure, et ce n'est pas mon talent : je n'ai pas aujourd'hui celui d'écrire, et je finis pour ne vous pas ennuyer.

(1) Lord North.

Je crois avoir reçu toutes vos lettres; mais vous devez en juger par mes réponses.

LETTRE CCCXLVI.

Paris, juillet 1780.

Je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue; rien de plus indifférent en effet; il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que notre correspondance. Pour ma part, je n'y ai pas un grand mérite, car je suis à mille lieues de la politique et de l'intérêt qui fait que l'on s'en occupe ; d'ailleurs vous savez que je suis l'ennemie des factions, et si votre ministère sait que j'existe, il doit savoir que je n'ai nulle prévention contre lui; j'ai la meilleure opinion de l'homme au Ruban Bleu (*lord North*); j'étais fort bien ici avec l'homme au Ruban Vert (1); ainsi je ne dois point être suspecte; l'on doit connaître votre prudence, et si par le passé on a ouvert nos lettres, on doit en avoir conclu que votre confiance en moi n'était pas sans bornes, et qu'ainsi vos lettres n'apprendraient rien.

On débite tous les jours des nouvelles qui se trouvent fausses le lendemain. Je n'aime que les résultats; ce qui fait que je ne peux pas m'amuser de la lecture de l'histoire, dont les récits des siéges et des batailles m'ennuient extrêmement; mais ce que je déteste le plus actuellement, ce sont les livres de morale, et surtout quand pour la rendre agréable on emploie les allégories. Je viens de tenter la lecture de Gulliver, que j'avais déjà lu, et même que le traducteur, l'abbé Desfontaines, m'avait dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée, la plus froide,

(1) Lord Stormont qui avait été ambassadeur à Paris, et qui remplissait la place de secrétaire d'État au département de l'intérieur.

la plus fastidieuse qu'on ait pu imaginer. Je hais toute insinuation, toute recherche, toute affectation. Mais une chose qui me surprend moi-même, et dont je crois pourtant avoir trouvé la raison, c'est que haïssant les détails de guerre qu'on trouve dans l'histoire, j'ai lu ce matin la correspondance de tous les généraux d'armée avec M. de Louvois sous Louis XIV, et que cela m'a fait plaisir; c'est parce que ce ne sont point des récits; c'est M. de Turenne, c'est M. le Prince qui disent ce qu'ils font, ce qu'ils veulent faire : il n'y a point là d'auteurs à qui cela fasse naître des réflexions, et qui en tirent de la morale; cette morale, je la hais à la mort. Jamais je n'ai tant lu qu'actuellement; j'ai quatre lecteurs, l'invalide et trois laquais; le dernier lit à merveille. Si avec cela j'avais des livres agréables, je prendrais patience, et l'ennui que je crains tant ne me tourmenterait pas.

Ne vous occupez point de ma santé, je n'éprouve aucune douleur, c'est beaucoup; je voudrais bien qu'il en fût de même de vous, et que cette maudite goutte ne revînt plus; si cela pouvait être et que je pusse dormir, je serais contente.

LETTRE CCCXLVII.

Dimanche 23 juillet 1780.

J'attendais vendredi la lettre que je ne reçois qu'aujourd'hui; à moins que je n'aie quelque chose à vous dire, il me faut de vos nouvelles pour m'engager à vous donner des miennes; ainsi, je n'ai point de jours marqués pour vous écrire : je mène une vie si indifférente, je suis environnée d'objets qui m'inspirent si peu d'intérêt, que je perds presque la faculté de penser.

Voilà donc vos troubles apaisés! j'imagine que votre George Gordon se tirera d'affaire.

Il y a eu ici des mariages très-brillants qui ont été l'occasion de beaucoup de fêtes, dont le récit pourrait être fort beau, mais

ce serait entreprendre au delà de mes talents, et dont vous n'avez pas la curiosité.

M. Morris (1) est parti ce matin pour les eaux d'Aix-la-Chapelle. Le roi de Suède a dû arriver samedi 22 à Spa. Les comtesses de Boufflers et mesdames de la Marck et d'Usson l'y attendaient depuis quinze jours; on ignore combien il y séjournera; apparemment huit ou dix jours.

M. et Madame de Beauvau sont établis au Val dans une maison qui leur appartient, et qui est auprès de Saint-Germain. L'absence de M. de Beauvau me fait beaucoup de peine, surtout joint à l'inquiétude que j'ai pour sa santé, qui, quoique un peu meilleure, laisse encore beaucoup de craintes.

Il y a actuellement une place vacante à l'Académie française, par la mort de l'abbé Batteux; les prétendants pour le remplacer sont M. de Tressan et un nommé Lemierre, auteur d'une pièce qui a eu trente et une ou trente-deux représentations; elle a pour titre : *la Veuve du Malabar*. Un mauvais plaisant dit qu'il croyait que ce serait Lemierre qui l'aurait, et que ce serait le *denier de la veuve*.

Je finis, parce que je ne trouve plus rien à dire.

LETTRE CCCXLVIII.

22 août 1780.

Je reçois votre lettre du 13 et 14. Je vous mandai, dans ma dernière, que je ne me portais pas bien, c'est encore pis aujourd'hui. Je n'ai point de fièvre, du moins on le juge ainsi, mais je suis d'une faiblesse et d'un abattement excessifs; ma voix est éteinte, je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le cœur enveloppé, j'ai de la

(1) Feu M. Humphrey Morris.

peine à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter. Les circonstances présentes font que je suis très-isolée, toutes mes connaissances sont dispersées. Votre cousin est abîmé dans son procès; il y a huit jours que je ne l'ai vu.

Pouvez-vous penser qu'il sache comment je me porte? Oh! il est bien simple qu'il ne s'en occupe pas, et je suis bien loin de lui en savoir mauvais gré; il s'agit aujourd'hui de toute sa fortune et de celle de son fils, qu'il adore (1).

Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez, ne vous affligez point de mon état; nous étions presque perdus l'un pour l'autre; nous ne nous devions jamais revoir; vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé.

Peut-être que par la suite Wiard vous mandera de mes nouvelles; c'est une fatigue pour moi de dicter.

P. S. — Wiart ne voulait point qu'une lettre aussi triste fût envoyée; mais il n'a pu rien gagner : il convient, sans doute, que madame est fort faible, mais pas aussi malade qu'elle se croit; il s'y mêle beaucoup de vapeurs, et elle voit tout en noir. M. Bouvard vient de lui ordonner deux onces de casse; elle en a pris ce soir la moitié, et elle prendra l'autre moitié demain matin; elle vient de manger une bonne assiette de potage et un petit biscuit, elle est plus forte que tantôt; elle était dans une mauvaise disposition quand elle a écrit.

Wiard aura soin de mettre un bulletin à chaque jour de poste, jusqu'à ce que la santé soit rétablie dans son état ordinaire.

(1) Relativement à l'affaire dont il est parlé dans la lettre du 3 février de cette année.



Lettre de Wiard à M. Walpole.

Paris, 22 octobre 1780.

Vous me demandez, Monsieur, des détails de la maladie et de la mort de votre digne amie. Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, relisez-la, vous verrez qu'elle vous fait un éternel adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 22 août : elle n'avait point encore de fièvre alors, mais on voit qu'elle sentait sa fin approcher, puisqu'elle vous dit que vous n'auriez plus de ses nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvai en écrivant cette lettre sous sa dictée ; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite, j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit : *Vous m'aimez donc?* Cette scène fut plus triste pour moi qu'une tragédie, parce que dans celle-ci on sait que c'est une fiction, et dans l'autre je ne voyais que trop qu'elle disait la vérité, et cette vérité me perçait l'âme. Sa mort est dans le cours de la nature ; elle n'a point eu de maladie, ou du moins elle n'a point eu de souffrances : quand je l'entendais se plaindre, je lui demandais si elle souffrait de quelque part, elle m'a toujours répondu non. Les huit derniers jours de sa vie ont été une léthargie totale ; elle n'avait plus de sensibilité ; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue.

Il s'en faut beaucoup, Monsieur, qu'elle ait désiré des honneurs après sa mort ; elle a ordonné par son testament l'enterrement le plus simple. Ses ordres ont été exécutés ; elle a aussi demandé à être enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est où elle repose. On ne souffrirait pas dans la paroisse qu'elle fût décorée après sa mort de quelques marques de distinction ; ces Messieurs n'ont pas été parfaitement contents. Cependant son curé l'a vue tous les jours et avait commencé sa confession ; mais il n'a pas pu achever, parce

que la tête s'est perdue, et elle n'a pu recevoir les sacrements; mais M. le curé s'est conduit à merveille, il a cru que sa fin n'était pas si prochaine. Je garderai Tonton (chien de madame du Deffand) jusqu'au départ de M. Thomas Walpole; j'en ai le plus grand soin. Il est très-doux; il ne mord personne; il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse. Je me souviens très-bien, Monsieur, qu'elle vous a prié de vous en charger après elle.

LETTRES

DE LA MARQUISE DU DEFFAND

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

(*En réponse à une lettre du* 17 *septembre, tome* 56, *page* 160) (1).

Paris, 1er octobre 1759.

Je me plaignais à vous, Monsieur, de ce que je ne savais que lire; hé bien, le gouvernement y a pourvu; on vient de publier dix ou douze édits, qui font bien trois quarts d'heure de lecture; je ne vous en ferai pas le détail; ils ne taxent pas encore l'air que nous respirons; hors cela, je ne sache rien sur quoi ils ne portent. Malgré le profit immense que l'on accorde à ceux qui avanceront les sommes, on craint d'être dans l'impossibilité de les trouver; la vicissitude des choses de ce monde donne un peu de méfiance; ainsi, pour rassurer le public, et lui démontrer combien on est content des talents du contrôleur-général (1), on vient de lui donner soixante mille livres de rente viagère, dont il y a vingt sur la tête de sa femme.

(1) *N. B.* La plus grande partie des lettres de madame du Deffand à Voltaire étant des réponses à des lettres déjà publiées, on s'est borné à indiquer la date de ces dernières et la place qu'elles occupent dans la collection des *Œuvres de Voltaire*, édition de Beaumarchais, format in-8°.

(2) M Silhouette.

Quel conseil me donnez-vous? lire l'Ancien Testament! c'est donc parce qu'on n'aura pas le moyen de faire le sien. Non, Monsieur, je ne ferai pas cette lecture, je m'en tiendrai au respect qu'elle mérite, et auquel il n'y a rien à ajouter; je suis surprise qu'on ose y penser. Savez-vous que je vous trouve encore bien jeune, rien n'est usé pour vous; mais bon! laissez là les sots et leurs opinions, livrez-vous à vos talents, traitez des sujets agréables ou intéressants; vos voyages, vos séjours, vos observations, vos réflexions sur les mœurs, les usages, les portraits des personnages que vous avez vus, voilà ce qui me ferait grand plaisir. Vos jugements sur les ouvrages seraient surtout ce qui me plairait infiniment, parce que je sens et pense tout comme vous.

Il y a quelques années que j'eus des vapeurs affreuses, et dont le souvenir me donne encore de la terreur; rien ne pouvait me tirer du néant où mon âme était plongée, que la lecture de vos ouvrages. J'ai beaucoup lu d'histoires, mais elles sont épuisées; je n'ai point lu les de Thou, les Daniel, les Griffet, je crois tout cela ennuyeux; je n'aime point à sentir que l'auteur que je lis songe à faire un livre, je veux imaginer qu'il cause avec moi. Sans la facilité, tout ouvrage m'ennuie à la mort. Nos écrivains d'aujourd'hui ont des corps de fer, non pas en fait de santé, mais en fait de style.

Monsieur, vous n'avez point lu les romans anglais; vous ne les mépriseriez pas, si vous les connaissiez. Ils sont trop longs, je l'avoue, et vous faites un meilleur emploi du temps. La morale y est en action, et n'a jamais été traitée d'une manière plus intéressante. On meurt d'envie d'être parfait avec cette lecture, et l'on croit que rien n'est si aisé. Mais je suis bien impertinente de vous entretenir de tout ce que je pense; ce serait le moyen de vous dégoûter bien vite d'une correspondance que mon cœur désire, et qui serait un grand amusement pour moi auquel il faut vous prêter, si vous avez de la bonté et de l'humanité.

Le président (*Hénault*) se porte assez bien, mais il devient bien sourd, ce qui, joint à l'âge qui avance, le rend souvent triste; il est cependant encore quelquefois gai, et alors il est cent fois de meilleure compagnie que ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne compagnie. Il n'y a plus de gaîté, Monsieur, il n'y a plus de grâces. Les sots sont plats et froids, ils ne sont point absurdes ni extravagants comme ils étaient autrefois. Les gens d'esprit sont pédants, corrects, sentencieux. Il n'y a plus de goût non plus; enfin il n'y a rien, les têtes sont vides, et l'on veut que les bourses le deviennent aussi... Oh! que vous êtes heureux d'être Voltaire! vous avez tous les bonheurs; les talents, qui font l'occupation et la réputation; les richesses, qui font l'indépendance.

Je conçois le goût que vous avez pour les soins domestiques; il y a du plaisir à voir croître ses choux. Est-ce que la basse-cour ne vous occupe pas? je l'aimerais; mais en vérité en voilà assez, il ne faut pas mettre votre patience à bout.

Envoyez-moi, Monsieur, quelques brimborions, mais rien sur les prophètes, je tiens pour arrivé tout ce qu'ils ont prédit.

On vient de déclarer M le duc de Broglio général de l'armée.

LETTRE II.

(13 *octobre, tome* 56, *page* 178.)

Paris, 28 octobre 1759.

Votre dernière lettre, Monsieur, est divine. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du monde, et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture; savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée, ainsi que votre parabole

du Bramin? c'est de jeter au feu tous les immenses volumes de philosophie, excepté Montaigne, qui est le père à tous; mais, à mon avis, il a fait de sots et ennuyeux enfants.

Je lis l'histoire parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle fait connaître les hommes; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce qu'on ne saurait se passer de vivre avec eux.

Votre parabole du Bramin est charmante; c'est le résumé de toute la philosophie. Je ne sais lequel je préférerais, d'être le Bramin ou d'être la vieille Indienne. Est-ce que vous croyez que les capucins et les religieuses n'aient pas de grands chagrins? ils ne s'embarrassent pas, si vous voulez, de ce que c'est que leur âme, mais leur âme les tourmente. Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être né, et l'on peut pourtant dire de ce malheur-là, que le remède est pire que le mal.

Je lirai ce que vous me marquez de la traduction de Lucrèce, mais je ne vous ferai point part de mes réflexions, ce serait abuser de votre patience et me donner des airs *à la Praline* (c'est une expression de madame de Luxembourg); je dois me borner à ne vous dire que ce qui peut vous exciter à me parler. Mais, Monsieur, si vous aviez autant de bonté que je voudrais, vous auriez un cahier de papier sur votre bureau, où vous écririez dans vos moments de loisir tout ce qui vous passerait par la tête. Ce serait un recueil de pensées, d'idées, de réflexions que vous n'auriez pas encore mises en ordre. C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse, parce qu'il n'y a que vous en qui une qualité ne soit pas aux dépens d'une autre; mais je ne veux pas vous louer vif.

Certainement je ne lirai point Rabelais; pour l'Arioste, je l'aime beaucoup; je l'ai toujours préféré au Tasse; celui-ci me paraît une beauté plus languissante que touchante, plus gourmée que majestueuse, et puis je hais les diable à la mort. Je

ne saurais vous dire le plaisir que j'ai eu de trouver dans Candide tout le mal que vous dites de Milton; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugements, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes. Je ne vous parle plus des romans anglais, sûrement ils vous paraîtraient trop longs; il faut peut-être n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en action qui sont très-intéressants et peuvent être fort utiles; c'est Paméla, Clarisse, et Grandisson; l'auteur est Richardson; il me paraît avoir bien de l'esprit.

Savez-vous, Monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre, et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe? c'est que vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut être heureux et libre dans la pauvreté sont des menteurs, des fous et des sots.

Ne protégez point, je vous prie, nos projets de finances; non-seulement ils nous mèneront à l'hôpital, mais ils diminuent les revenus du roi. Depuis l'augmentation du tabac et des ports de lettres, on s'en aperçoit sensiblement : tout le monde se retranche. Il vient de paraître de nouveaux arrêts, qui ordonnent de porter au trésor royal tout les fonds destinés à rembourser les billets de loterie des fermiers généraux, etc., etc. Enfin on n'a rien oublié de tout ce qui peut absolument détruire le crédit; aussi ne trouverait-on pas aujourd'hui à emprunter un écu. Nous verrons ce que fera le parlement à sa rentrée.

Le Canada est pris; M. de Moncalm est tué, enfin la France est madame Job. Avez-vous des nouvelles de votre roi de Prusse? Je serais bien curieuse de voir les lettres que vous en recevez; je vous promets la plus grande fidélité. Adieu, Monsieur.

LETTRE III.

(3 *décembre*, *tome* 56, *page* 200.)

Paris, 8 février 1760.

Vous comptez avec moi bien ric à ric, Monsieur, et vous ne m'écririez jamais si ce n'était en réponse. Depuis votre dernière lettre j'ai presque toujours été malade; j'aurais eu grand besoin que vous eussiez pris soin de moi; tout ce qui me vient de vous me tire de la léthargie qui devient presque mon état habituel; jamais vos lettres ni vos ouvrages ne peuvent arriver mal à propos; je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur terre; tout ce qu'on lit, tout ce qu'on entend est semblable aux commentateurs de votre Temple du Goût, qui disent ce qu'on pensa, mais qui ne pensent point; enfin tout ceci ressemble aux limbes. Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui, et soyez sûr que, quand même on attaquerait les rentes viagères, vos lettres et vos ouvrages ne m'en feraient pas moins plaisir.

On m'a dit qu'on travaillait à une nouvelle édition de toutes vos œuvres, et qui sera plus complète que celle que vous avez donnée en dernier lieu; mandez-moi si cela est vrai. Comme je n'ai point eu cette dernière, j'attendrai celle-là; ce n'est point vous, à ce qu'on dit, qui la faites faire; mais ne pourrez-vous pas toujours avoir soin qu'elle soit bien faite?

Je vous dirai que je suis très-convaincue que *la Mort et l'Apparition du père Berthier* n'est pas de M. Grimm, ni de quelque autre à qui l'on en a donné le blâme, et à qui, moi, je n'en fais pas honneur; j'ai porté mon jugement sur cette petite brochure, et vous prendriez vous-même une peine inutile en voulant m'en faire revenir. Pour la *Femme qui a raison*, vous savez de qui elle est, et je ne le devine pas.

Nous avons les Poésies du roi de Prusse; j'en ai lu très-peu de choses, et je vous prie de ne me point condamner à en lire davantage.

Si vous reveniez dans ce pays-ci, Monsieur, vous ne le reconnaîtriez pas. Je suis réellement fâchée que vous n'ayez point acheté Craon; le projet de vous y voir n'aurait point été une chimère. Madame de Mirepoix aurait été ravie de faire ce marché avec vous; ce n'est point sa faute s'il n'a pas réussi. Elle trouve le portrait que vous m'avez fait du père de Menou très-exact et très-fidèle.

Je comprends très-aisément que vous ne regrettiez point ce pays-ci; mais je vous prie d'avoir assez bonne opinion de moi pour comprendre combien je vous regrette. Vous seriez bien nécessaire pour empêcher la perte totale du goût.

Je ne parle point des affaires publiques et politiques; les gazettes vous en instruisent : vous voyez comme tout cela va. L'apparition de M. Silhouette détruit le crédit et semble avoir ôté toute ressource. On nous menace tous les jours d'impôts terribles, mais on ne sait comment s'y prendre pour les établir. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait, pour quatre jours qu'il nous reste à vivre? Il ne s'agit que de se bien porter et de ne point s'ennuyer; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait que je ne connais pas, et tous ce que vous ferez; soyez sûr que je n'en mésuserai pas. Ma société est fort circonscrite, et ce n'est qu'à elle que je fais part de vos lettres et de ce qui me vient de vous.

J'ai trouvé la petite histoire du Bramin dans une maison; vous l'avez envoyée ou donnée à d'autres qu'à moi. On m'a parlé aussi d'un dialogue d'un jésuite et d'un bramin; on m'a promis de me le faire avoir.

Je vous prie, Monsieur, de m'accorder toute préférence; je vous paraîtrai bien vaine, mais je ne puis m'empêcher de vous

dire que je la mérite. Je suis accoutumée à votre ton, à votre style, et j'éprouve tous les jours que, quoique fort inférieure en lumières à ceux avec qui je raisonne, j'ai le goût plus sûr qu'eux.

Adieu, Monsieur, c'est assez me louer; vous m'apprendrez si j'ai tort ou raison, par la façon dont vous me traiterez. N'aurons-nous pas incessamment la vie du Czar?

LETTRE IV.

(18 *février*, *tome* 56, *page* 242.)

Paris, 24 mars 1760.

Ce que vous appelez vos rogatons, Monsieur, m'on fait un grand plaisir; vous devriez bien m'envoyer des articles du dictionnaire de vos idées, cela serait délicieux, et c'est cela qui me ferait penser. Vous devriez bien aussi un peu plus répondre aux questions que je vous fais; mais vous ne me croyez pas digne de votre confiance, et vous avez tort; il n'y a peut-être personne au monde, pas même votre ami d'Argental, qui soit plus votre prosélyte que moi; jugez, moyennant cela, l'estime que j'ai pour MM. de Pompignan. Je n'ai point lu le discours de l'Académie, je n'ai pu m'y résoudre; il suffit de l'ennui qu'on ne peut éviter, il est fou d'en aller chercher.

On nous donne des tragédies, des romans abominables, et qui ne laissent pas d'avoir des admirateurs, le goût est perdu. J'aurais une grande joie de vous revoir, et j'aurais le courage de vous aller chercher, si je n'étais pas condamnée par le malheur de mon état à une vie sédentaire. Je ne suis à mon aise que dans les lieux que je connais : j'ai un très-joli logement, fort commode, je ne sors que pour souper, je ne découche jamais, et je ne fais point de visites. Ma société n'est pas nom-

breuse, mais je suis persuadée qu'elle vous plairait, et que si vous étiez ici, vous en feriez la vôtre. J'ai vu pendant quelque temps plusieurs savants et gens de lettres; je n'ai pas trouvé leur commerce délicieux. J'irais volontiers aux spectacles s'ils étaient bons, mais ils sont devenus abominables; l'Opéra est indigne, et la comédie ne vaut guère mieux; elle est fort peu au-dessus d'une troupe bourgeoise, et le jeu naturel que M. Diderot a prêché a produit le bon effet de faire jouer Agrippine avec le ton d'une harengère : ni mademoiselle Clairon, ni M. Lekain ne sont de vrais acteurs; ils jouent tous d'après leur naturel et leur état, et non pas d'après celui du personnage qu'ils représentent. Le comique vaut mieux : mademoiselle Dangeville est excellente, et Préville charmant, quoiqu'un peu uniforme. Nous avons eu en dernier lieu une tragédie nouvelle, *Spartacus*, de M. Saurin; elle ne vaut pas la critique; enfin, de tous nos auteurs nouveaux, en y comprenant M. de Pompignan, c'est Châteaubrun (1), sans contredit, que j'aime le mieux; s'il n'a pas plus de génie que les autres, du moins il a plus de bon sens et un peu plus de goût.

Vous ne voulez donc point me dire si l'on fait une nouvelle édition de vos ouvrages? Vous m'allez trouver bien impertinente; mais je vous prie de corriger un vers de la *Henriade*, c'est dans le portrait de Catherine de Médicis :

> Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
> Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Il me semble qu'on ne dit point *posséder des défauts*.

Envoyez-moi quelques articles de votre dictionnaire; je vous

(1) Jean-Baptiste Vivien de Châteaubrun, était né à Angoulême en 1686. En 1753, il fut reçu membre de l'Académie française, et mourut à Paris en 1775, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Sa première tragédie, de *Mahomet*, parut en 1714; et quarante ans après, il donna *les Troyennes*, pièce qui, dans le temps, eut un grand succès. Le rôle d'Andromaque de cette dernière tragédie était un des rôles les plus favorables au talent de la célèbre mademoiselle Gaussin.

le demande à deux genoux ; ayez soin de mon amusement ; je suis l'âme la plus délaissée du purgatoire de ce monde-ci. Soyez persuadé que, si je pouvais vous voir, je ferais volontiers cent lieues pour vous aller entendre. Souvenez-vous que je suis votre plus ancienne connaissance, et les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis. Enfin, Monsieur, je voudrais vous persuader d'avoir beaucoup d'attentions pour moi ; mais je crains de n'y pas réussir ; j'aurais tout l'avantage, et vous n'y en trouveriez aucun, si l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus tendre que je vous ai vouées pour ma vie ne pouvaient pas servir de compensation.

LETTRE V.

Paris, 16 avril 1760.

Vous ne savez pas, Monsieur, pourquoi j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui ? c'est pour vous dire que je suis transportée de joie de ce que vous êtes en vie. Jamais on n'a été plus affligé que je le fus samedi dernier à l'ouverture d'une lettre où l'on m'apprenait que vous étiez mort subitement ; je fis un cri, j'eus un saisissement, qui sont des preuves bien sûres de tout ce que je pense pour vous : je fus dans ce moment aussi touchée, aussi pénétrée qu'on le peut être de la perte de l'ami le plus intime avec qui l'on passe sa vie. A ce sentiment il s'en joignit mille autres ; tout me sembla perdu pour notre nation, tout me parut rentrer dans le chaos, et je vis avec édification que cette nouvelle fit la même impression sur tout le monde. Je ne sais pas si vous avez des ennemis, des envieux, etc., mais je sais bien qu'à la nouvelle de votre mort vous n'aviez plus que des admirateurs, chacun parla dans ce moment suivant sa conscience.

Mais savez-vous ce qui vous serait arrivé si vous étiez mort?

vous auriez eu pour successeur l'évêque de Limoges (1); il aurait été bien embarrassé de faire de vous un saint. Savez-vous ce qui vous arrivera, si vous ne m'écrivez pas? je vous tiendrai pour mort, et je ferai dire des messes pour le repos de votre âme dans tous les couvents des jésuites; je vous ferai louer, canoniser par tout les Pompignan; je vous attribuerai tous les petits écrits que l'on débite dans les maisons sous votre nom, et je ne me révolterai plus, comme j'ai fait jusqu'à cette heure, que tous nos sophistes de philosophes prétendent faire cause commune avec vous. Ces pauves gens-là sont bien morts de leur vivant, et vous, tout au contraire, vous vivez, et vivrez toujours après votre mort.

Vous êtes le plus ingrat et le plus indigne des hommes, si vous ne répondez point à l'amitié que j'ai pour vous, et si vous ne vous faites pas une obligation et un plaisir d'avoir soin de mon amusement.

Tancrède, Zulime, la Vie du Czar, le Recueil de vos idées, ne verrai-je rien de tout cela?

LETTRE VI.

Samedi 5 juillet 1760.

Le président, qui est aux Ormes chez M. d'Argenson, me mande qu'il vient de recevoir de vous une lettre charmante, où vous lui parlez de moi, et où vous vous plaignez de ce que je ne vous écris plus; je suis bien aise que vous vous en soyez aperçu, c'était mon intention. Je vous boudais, mais cette petite agacerie me fait changer de dessein; j'aime mieux vous dire tous les griefs que j'ai contre vous. Vous ne répondez jamais aux choses que je vous écris, aux questions que je vous fais; vous avez

(1) L'abbé de Coetlosquet.

l'air de la défiance ou du dédain. On est inondé ici de petites brochures qu'on vous attribue toutes, sous prétexte qu'en effet il y en a quelques-unes de vous. Si vous me traitiez comme votre véritable amie, ne devrais-je pas recevoir de vous-même ce que vous envoyez certainement à d'autres? J'ai pris le parti de nier qu'aucuns de ces ouvrages fussent de vous; ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns où je n'aie cru vous reconnaître; mais je désapprouve si fort que vous soyez pour quelque chose dans la guerre des rats et des grenouilles (comme vous la nommez fort bien), que je ne puis consentir à flatter la vanité d'un des deux partis, et même de tous les deux, en vous croyant l'ami des uns, et l'ennemi des autres. J'aurais pourtant été bien aise que vous m'eussiez envoyé le *Pauvre Diable,* je ne puis pas parvenir à l'avoir. Voilà madame de Robec morte, mais elle a trop tardé; six mois plus tôt nous auraient épargné une immensité de mauvais ouvrages; cependant je serais fâchée que nous n'eussions pas la *Vision.* D'ailleurs, Monsieur, soyez sûr qu'il n'y a rien de plus ennuyeux, de plus fastidieux que tous les écrits et tous leurs auteurs; des cyniques, des pédants, voilà les beaux esprits d'aujourd'hui; votre nom ne devrait jamais se trouver dans leurs querelles. Je trouve aussi que vous avez fait beaucoup trop d'honneur à Pompignan. Si vous reveniez ici, Monsieur, je serais bien étonnée si aucun de tous ces gens-là vous paraissait aimable et digne de votre protection. Il y en a d'honnêtes gens, j'en conviens, et même qui ont du goût et de l'esprit, mais nul usage du monde, nulle politesse, nulle gaieté, nul agrément.

Je suis au désespoir de n'avoir pas pu prévoir les malheurs qui me sont arrivés, et n'avoir pas connu ce que c'était que l'état de la vieillesse avec une fortune des plus médiocres. J'aurais quitté Paris, je me serais établie en province; là j'aurais joui d'une plus grande aisance, et je ne me serais pas aperçue d'une grande différence pour la société et la compagnie.

Je ne sais plus que lire. Vous pourriez m'envoyer bien des

choses, mais vous ne m'en trouvez pas digne. Je jugerai, par votre réponse, si vous souhaitez véritablement maintenir notre correspondance; il faut qu'elle soit fondée sur l'amitié et la confiance; sans cela, ce n'est pas la peine. Je vous aimerai, je vous admirerai toujours; mais je m'interdirai de vous le dire.

Permettez-moi de finir par un conseil. Lisez la fable du Rat, de la Grenouille et de l'Aigle.

LETTRE VII.

Paris, 23 juillet 1760.

Je pourrais vous dire que (*vanité* à part) je ne suis pas parfaitement contente de vous. D'où vient ne m'avoir pas envoyé la *Vanité?* je l'ai trouvée charmante; je ne doute pas qu'elle ne soit de vous, et le Pompignan y est encore mieux traité que dans les deux autres pièces. Ce pauvre homme vous devra toute sa célébrité; sans vous, on n'aurait fait que bâiller en parlant de lui et en lisant ses ouvrages; il a mérité le traitement qu'il éprouve. Passe pour être fat, mais hypocrite et méchant, c'est trop; le voilà écrasé sous les montagnes de ridicule que vous entassez sur lui : sa naissance et sa dévotion ne lui feront pas tenter d'escalader ni le ciel, ni la cour. Dieu le bénisse! c'est un sot et un froid personnage.

Je ne sais pas lequel j'aime le mieux de votre *Russe* ou de votre *Pauvre Diable :* celui-ci est plus plaisant, l'autre est plus noble; je suis fort contente de l'un et de l'autre.

Venons au procès que vous me faites. J'étais en colère contre vous, et au lieu de remercîments, vous n'auriez eu que des reproches, parce que j'appris que vous envoyiez à toutes sortes de gens, toutes sortes de nouveautés; mon amitié en fut blessée; je vous trouvai coupable du crime d'Ananie et de Saphire; vous mentiez au St.-Esprit, et, ne pouvant pas vous punir de

mort subite, je pris la résolution de ne vous plus écrire. Cela me coûtait beaucoup, et vous pouvez en juger, puisqu'à la première agacerie je suis revenue tout courant à vous.

Je vous aime beaucoup, Monsieur, parce que personne en vérité ne me plaît autant que vous, et je suis bien sûre que vous ne plaisez à personne autant qu'à moi.

On vous a donc bien dit du mal de moi! je passe donc dans votre esprit pour l'admiratrice des Fréron et des Palissot, et pour l'ennemie déclarée des encyclopédistes! je ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Vous me demandez ma confession, et vous me promettez votre absolution. Apprenez donc que je ne me suis point jointe à madame de Robec, qu'à peine je la connaissais, et que je n'ai jamais eu le désir de la connaître davantage; j'ai fort blâmé sa vengeance, et le choix de ses vengeurs. J'ai été bien aise du peu de succès de sa comédie et de la maladresse de son auteur; il n'a pas su rendre ridicules les gens qu'il voulait peindre, il a manqué son objet; en les attaquant sur l'honneur et la probité, il ne leur a pas effleuré l'épiderme. J'ai été à une représentation de cette pièce, je l'ai lue une fois; j'ai dit très-naturellement que je n'en étais pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurais beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage; si cela ne paraît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris ce parti, et que je me trouverais très-ridicule d'élever ma voix pour ou contre aucun parti; il n'y a que l'amitié qui puisse engager dans ces sortes de querelles. Il y a quelques années, j'en conviens, que l'amitié m'aurait peut-être fait faire beaucoup d'imprudences; mais pour aujourd'hui, je verrais avec indifférence la guerre des dieux et des géants; à plus forte raison celle des rats et des grenouilles; je lis ce qui s'écrit pour ou contre. Il y a quelques articles de Fréron qui m'ont assez divertie; le mot encyclopédie, par exemple, qui est, je crois, dans sa quinzième feuille, m'a paru assez plaisant; j'aime mieux son style que celui de l'abbé

Desfontaines. Voilà l'aveu de tous mes crimes, j'attends votre *ego te absolvo.* Je finis ce long article par vous dire que je suis bien sûre que si j'étais avec vous, je serais toujours de votre avis, sans que ce fût par la soumission et la déférence qui est due à votre esprit et à vos lumières.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que je serais aise de passer ma vie aux Délices! si c'est la philosophie qui donne le dégoût du monde, je suis une grande philosophe. Rien ne me retient ici, et je n'ai pour y rester d'autres raisons que celle de la chèvre : où elle est attachée, il faut qu'elle broute. Cependant si je n'étais pas aveugle, j'irais certainement vous voir; il n'y a rien au monde qui me fît autant de plaisir que d'être avec vous. J'aurais grand besoin de M. Tronchin, si la vie m'était plus chère; mais ce serait une folie à moi de chercher à la prolonger. Eh, mon Dieu, pourquoi? pour éprouver de nouveaux malheurs. Je me contente de rendre les moments présents supportables : je vis avec plusieurs personnes aimables, qui ont de l'humanité, de la compassion; il en résulte l'apparence de l'amitié; je m'en contente, j'écarte la tristesse autant qu'il m'est possible, je me livre à toutes les dissipations qui se présentent; enfin, à tout prendre, je suis moins malheureuse que je ne devrais l'être. Vous ne seriez pas mécontent de moi, si je vous rendais compte de ma façon de penser, et ce serait un grand plaisir que j'aurais. Mais ne nous retrouverons-nous jamais ensemble, Monsieur? Cette absence éternelle, ainsi que la perte de mon ami, sont deux malheurs irréparables, et dont je ne me consolerai jamais. Écrivez-moi souvent, et envoyez-moi tout ce que vous ferez. Qu'est-ce que c'est que la sœur du Pot, dont tout le monde parle, et que personne n'a vue?

LETTRE VIII.

(14 *juillet*, *tome* 56, *page* 316.)

Paris, 5 septembre 1760.

J'étais en colère contre vous; votre dernière lettre m'avait déplu; vous m'y annonciez que vous ne m'enverriez plus rien; vous me reprochiez d'aimer Fréron; vous me traitiez comme l'amie ou l'alliée des Pompignan et Palissot; j'en ai été indignée, et on le serait à moins; mais faisons la paix; venez que je vous embrasse.

Je fus avant-hier à la première représentation de Tancrède, j'y ai pleuré à chaudes larmes; j'avais été quelques semaines auparavant à l'Écossaise, qui m'avait fait un plaisir extrême. Vous avez balayé notre théâtre de tous les marmousets d'auteurs qui l'avilissaient et le salissaient depuis deux ou trois ans. Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de torts avec moi, je vous aimerai toujours et n'admirerai que vous, je vous le déclare net; je ne puis révérer de certaines choses que vous approuvez tant; je suis comme Mardochée :

> Je n'ai devant Aman pu fléchir les genoux,
> Ni lui rendre un honneur que l'on ne doit qu'à vous.

J'entends par Aman, nombre d'auteurs que vous honorez de votre protection, et que je trouve fort ennuyeux et fort orgueilleux. Mademoiselle Clairon joue à ravir. Il y a un *et bien! mon père,* qui remue l'âme depuis le bout des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Préville est charmant dans le rôle de Fréeport; enfin vous m'avez fait rire et pleurer, ce qu'il y avait longtemps qui ne m'était arrivé, et que je n'espérais plus; je vous en fais

mille et mille remercîments. Je soupai hier avec Marmontel; je lui ai parlé de vous sans fin, sans cesse ; il dit que vous vous portez à merveille, et que vous n'êtes point du tout changé; il n'en est pas ainsi de moi, mais si j'étais avec vous je prendrais patience. Aurez-vous bien la cruauté de ne me rien envoyer? Je ne me paye point de vos raisons, ce ne sont que des prétextes.

LETTRE IX.

(12 *septembre*, *tome* 65, *page* 371.)

Paris, 20 septembre 1760.

Non, non, Monsieur, je ne suis pas un grand enfant ; je suis une petite vieille qui ai tous les apanages de la vieillesse, excepté la mauvaise humeur. Je blâme M. de Voltaire quand il s'associe ou plutôt se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun avec lui qu'un seul article ; car pour la morale et les agréments il n'y a nulle ressemblance ni conformité : d'ailleurs si cela vous divertit vous avez raison, n'en parlons plus.

Dites-moi, je vous en prie, pourquoi vous ne répondez jamais à ce que je vous écris? Je vous parle de votre tragédie, de votre comédie, vous ne daignez pas m'en dire un mot. J'ai lieu de croire que mes lettres vous ennuient ; j'en serais fâchée, parce que les vôtres me font plaisir. J'attends avec impatience votre *Histoire du Czar;* j'ai grand besoin de lecture qui m'amuse; je lis six ou sept heures par jour ou par nuit, et j'ai tout épuisé J'ai été très-contente de l'*Histoire des Stuarts* (1); elle est un peu fatigante, mais il y a des morceaux sublimes.

Si vous aviez de l'amitié pour moi, comme vous voulez m'en

(1) L'histoire de la maison de Stuart, par Hume, traduite, en 1760, par l'abbé Prévost.



flatter, vous pourriez m'envoyer beaucoup de choses, j'en suis sûre, mais vous me traitez un peu comme une caillette.

Il arriva hier un courrier qui nous apporta la nouvelle d'un petit avantage que M. de Stainville a remporté sur le prince héréditaire; c'est être débredouillé?

Votre lettre au roi de Pologne est imprimée, je ne crois pas que ce soit par l'ordre du frère Menou. Adieu, Monsieur, je vous aime beaucoup, et je crois que vous ne m'aimez guère.

Le président veut que je vous dise qu'il vous désapprouve infiniment de donner le premier tome de votre histoire du Czar avant le second; je crois effectivement qu'il n'a pas tort, mais si le second nous faisait trop attendre le premier, ne suivez pas son conseil : je suis pressée de vivre.

LETTRE X.

(*27 octobre, tome 56, page 432.*)

1er novembre 1760.

Oui, Monsieur, j'ai reçu votre beau présent; c'est M. Le Normand qui me l'a envoyé; je donnai le même jour au président son exemplaire. Vous avez dû recevoir, il y a déjà longtemps, son remercîment. D'Alembert n'a eu votre livre que ces jours-ci. Ne croyez point, je vous prie, que j'ai tort, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles; mon premier soin fut de lire votre préface, et deux ou trois chapitres. Je vous écrivis sur-le-champ, de ma propre main, une lettre de huit pages, et j'employai à cet ouvrage une de mes insomnies. Au réveil de mon secrétaire, je le lui donnai à lire; il n'en put presque rien déchiffrer ; je ne me souvenais plus de ce que j'avais écrit; je fus si dépitée, que je résolus d'attendre, pour

vous écrire, que j'eusse entièrement fini votre livre. Ce qui est de plaisant, c'est qu'hier, en finissant la dernière page je reçus votre dernière lettre. C'est immense, Monsieur, ce que j'ai à vous dire ; d'abord je vous déclare que vous n'avez ni jugement ni goût, si vous n'êtes pas content de votre Histoire ; la préface est charmante ; vous traitez MM. les faiseurs de recherches comme ils le méritent ; il y a tant de manières d'être ennuyeux qu'en vérité cela crie vengeance de se mettre à la torture pour en chercher de nouvelles. Je ne pense pas absolument comme vous sur les portraits et anecdotes, mais à l'explication il se trouverait peut-être que nous pensons de même. Les portraits imaginés et les anecdotes fausses ou falsifiées font de l'histoire d'indignes romans.

Vos descriptions de l'empire de Russie, les établissements, les réformes, les voyages du Czar, tout cela m'a paru admirable. Ce qui regarde la guerre ne m'a pas fait autant de plaisir ; mais c'est que vous aviez tout dit sur cet article dans la vie de Charles XII. Je l'ai reçue en même temps que le Czar. Je ne souffre pas qu'on dise qu'il y ait la moindre contradiction.

Je vois, Monsieur, que vous êtes fort au fait de ce que je fais ; je voudrais que vous le fussiez aussi bien de tout ce que je pense ; vous ne trouveriez rien à redire, et vous conviendriez que je ne suis point injuste dans les jugements que je porte, ni déraisonnable dans ma conduite. J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes ; je ne saurais adorer leur encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurais admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talents et point de goût ; qui, quoique très-honnêtes gens, écrivent les choses les plus malsonnantes sur la morale, dont tous les raisonnements sont des sophismes, des paradoxes. On voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir après une célébrité où ils ne parviendront jamais ; ils ne jouiront pas même de la gloriole des Fontenelle et la Motte ; qui sont

oubliés depuis leur mort; mais eux, ils le seront de leur vivant, j'en excepte, à toutes sortes d'égards, M. d'Alembert, quoiqu'il ait été mon délateur auprès de vous; mais c'est un égarement que je lui pardonne, et dont la cause mérite quelque indulgence; c'est le plus honnête homme du monde, qui a le cœur bon, un excellent esprit, beaucoup de justesse, du goût sur bien des choses; mais il y a de certains articles qui sont devenus pour lui affaires de parti, et sur lesquels je ne lui trouve pas le sens commun. Par exemple, l'échafaud de mademoiselle Clairon, sur lequel je n'ai pas attendu vos ordres pour me transporter de colère. J'ai dit mot pour mot les mêmes choses que vous me dites, et d'Alembert sera bien surpris quand je lui donnerai à lire votre lettre; ce sera un grand triomphe. Mais, Monsieur, apprenez qu'il n'y a plus rien à faire; tout est perdu dans ce pays-ci, tout est en anarchie : chacun croit le premier dans son genre, et chacun croit posséder tous les genres; et moi je dirais de vous ce qu'un refrain de chanson disait d'un premier ministre de Perse, à son retour d'un exil :

> Lui à l'écart, tous les hommes étaient égaux.

Vous avez actuellement avec vous un homme de connaissance, M. Turgot; c'est un homme d'esprit, mais qui n'est pas absolument de votre genre.

Comment s'appelle cet homme qui a fait cent cinquante lieues pour vous venir trouver, et qui est depuis six mois avec vous? Je l'en estime et l'aime tant, que je serais presque tentée de lui faire faire des compliments.

N'oubliez point que vous me promettez des *insolences*. Au nom de .... tout ce que vous n'aimez pas, ayez soin de mon amusement, et soyez bien fortement persuadé que hors vous tout me paraît languissant, fade et ennuyeux. Je crains bien que cette lettre n'ait tous ces défauts.

LETTRE XI.

(19 *août*, *tome* 58, *page* 172.)

Paris, 30 septembre 1763.

L'aveugle du Deffand, au soi-disant aveugle mais très-clairvoyant Voltaire.

Je ne vous dirai point pourquoi j'ai tant tardé à vous répondre ; si vous avez appris la mort de madame de Luynes (1), vous avez dû deviner quelles étaient mes raisons ; vous en faire le détail serait un grand ennui pour vous, et grande fatigue pour moi. J'aime bien mieux vous raconter ce qui se passa l'autre jour chez le roi de Pologne. La reine y était, la cour était nombreuse, on parla de l'Instruction pastorale de l'évêque du Puy (2) ; on loua l'ouvrage, on exalta l'auteur. C'est un saint, disait le roi de Pologne ; c'est un homme bien éloquent, disait l'un ; c'est un homme bien savant, disait l'autre. Tout cela est vrai, dit M. le prince de Beauvau, mais il n'aura jamais la célébrité de son frère (3).

Platon est revenu de la cour de Denis ; il en dit des merveilles. Il prétend que ce n'est point à ses pieds qu'on doit chercher ses oreilles ; enfin, il est comblé de gloire, en attendant qu'il soit vêtu de moire.

J'aimerais à la folie avoir une correspondance avec vous, si vous étiez bien aise d'en avoir avec moi, mais vous n'avez jamais rien à me dire ; ce n'est que par le public que j'apprends

(1) Tante de madame du Deffand.

(2) L'abbé de Pompignan.

(3) Lefranc de Pompignan, que Voltaire a rendu célèbre par ses plaisanteries et ses satires.

ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites; vous ne me jugez digne d'aucune confiance.

Laissons *François II* (1) tel qu'il est; c'est un genre qu'il est difficile de perfectionner; il est plus court de ne pas l'admettre.

Oh! M. de Voltaire, avez-vous lu M. Thomas? Il devait dire avant son discours : allons, faquins, il vous faut du sublime! Je suis indignée de l'éloquence régnante; j'aime mieux le style des halles. La pièce de Saurin (2) vient de tomber à plat.

Adieu, Monsieur; ne m'oubliez pas, et envoyez-moi quelque chose qui m'amuse : j'en ai besoin; je péris de langueur et d'ennui.

LETTRE XII.

(6 *janvier*, *tome* 58 *page* 228.)

Paris, 14 janvier 1764.

Oui, oui, Monsieur, je vous respecterai comme roi; il ne me manquait plus pour vous que ce genre de respect : je suis fâchée qu'il vous en coûte tant pour l'acquérir.

Vous m'indiquez toutes les sortes de consolations propres à mon état et à mon âge; je conviens qu'il n'y en a point d'autres; mais c'est pour la santé de l'âme ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon blanc, etc., etc., pour la santé du corps; ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable. La vieillesse serait supportable si l'on avait à qui parler, mais il me semble que tous les hommes aujourd'hui sont des fous ou des bêtes. Je me dis souvent que c'est l'un et l'autre, que je suis comme ceux qui ont une jaunisse, qui leur fait voir

(1) Tragédie historique du président Hénault.

(2) *Blanche et Guiscard*.



tout jaune; qu'il est impossible que je sois meilleur juge que ceux qui ont tant de célébrité : ainsi, après avoir été mécontente de tout le monde, je conclus, je finis par l'être encore plus de moi-même.

Vous voyez que je ne me peins pas avec des couleurs trop favorables, et que je vous donne de moi l'idée d'une vieille bien triste, bien atrabilaire et bien ennuyeuse. Rabattez-en, je vous prie, quelque chose, et croyez que si je passais quelques heures avec vous, j'aurais autant de gaieté que j'en avais dans ma jeunesse.

Je vois assez souvent d'Alembert; je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit.

Le président se porte à merveille; son goût pour le monde ne s'affaiblit point : il est toujours fort recherché, parce qu'il est toujours fort aimable, mais il devient bien sourd. Il rendrait la reine encore plus sourde que lui, s'il lui nommait la Pucelle; mais ne croyez pas en être quitte pour une bonne plaisanterie.

Chargez-vous de mon amusement, je ne peux plus rien lire de tout ce qu'on écrit. Ce n'est pas que je veuille faire la merveilleuse, ni le bel-esprit; mais c'est que l'ennui me surmonte. On me propose de relire les remontrances, les mandements, les instructions; je réponds : Qu'est-ce que tout cela me fait? J'ai cependant essayé d'en lire; mais le peu de bons raisonnements, de vérité qu'on y trouve, sont noyés dans un fatras d'éloquence, de style académique, à qui je préfère celui de la bibliothèque bleue.

Vous ne connaîtrez plus, Monsieur, ce qui est aujourd'hui le bon goût, le bon ton, la bonne compagnie; que faire à cela? Prendre patience, et, comme vous le dites, mépriser les hommes et les tolérer. Il n'y a d'heureux que ceux qui naissent avec des talents; ils n'ont pas besoin de ceux des autres; ils portent partout leur bonheur, et peuvent se passer de tout.

Souvenez-vous, Monsieur, et soyez-en bien persuadé, que

votre souvenir, votre amitié, me sont absolument nécessaires.

LETTRE XIII.

(27 *janvier, tome* 15, *page* 279.)

Mercredi 7 mars 1764.

Je me reproche tous les jours, Monsieur, de n'avoir point l'honneur de vous écrire. Savez-vous ce qui m'en empêche? c'est que je m'en trouve indigne. Votre dernière lettre m'a ravie, mais elle m'a ôté le courage d'y répondre. Qu'il est heureux d'être né avec un grand esprit et de grands talents! et qu'on est à plaindre quand ce que l'on en a ne fait qu'empêcher de végéter! Voilà la classe où je me trouve, et où je suis en grande compagnie. La seule différence qu'il y a de moi à mes confrères, c'est qu'ils sont contents d'eux, et que je suis bien éloignée de l'être d'eux, et encore moins de moi.

Votre lettre est charmante; tout le monde m'en demande des copies. Vous me consolez presque d'être aveugle; mais, Monsieur, vous n'êtes point de notre confrérie. J'ai beaucoup interrogé M. le duc de Villars; vous jouissez de tous vos cinq sens comme à trente ans, et surtout de ce sixième dont vous me parlez, qui fait votre bonheur, mais qui fait le malheur de bien d'autres.

J'ai lu vos quatre contes, dont vous ne m'avez envoyé que le premier. *L'Éducation d'une Fille* et *Macarre* sont imprimés, ainsi je les ai, mais je n'ai pu parvenir à avoir les *Trois Manières*. C'est bien mal à vous, Monsieur, de n'accorder vos faveurs qu'à demi. J'aime Théone à la folie, c'est un bijou; Églé est fort aimable : pour Apamisse, je la trouve un peu sérieuse. Je n'ai lu ce dernier conte qu'une fois, et je n'ai pu

en obtenir de copie; on dit qu'il ne sera point imprimé avant que vous n'ayez fait un nombre de contes suffisant pour en faire un volume. Ne me distinguerez-vous point du public?

Nous sommes ici dans de grandes alarmes; madame de Pompadour est très-maladé : je ne fermerai ma lettre qu'après avoir eu de ses nouvelles.

J'aimerais bien mieux être aux Délices que d'être à Choisy; c'est aux Délices que Macarre habite, et où, s'il était possible, j'irais bien volontiers le chercher. Vos lettres me le font entrevoir, et je ne le trouve que dans ce que vous écrivez : envoyez-le-moi donc souvent par la poste, et que je l'aperçoive quelquefois. Adieu, Monsieur, je vous prie d'être persuadé qu'il n'y a que vous que j'adore, tout le reste sont de faux dieux.

Les dernières nouvelles de madame de Pompadour sont fort bonnes, mais elle n'est point hors d'affaire; je serais très-fâchée s'il en arrivait malheur, et ce pourrait bien en être un plus grand que l'on ne pense (1).

LETTRE XIV.

(7 *mars*, *tome* 58, *page* 292.)

Paris, 14 mars 1764.

Je vous rends mille et mille grâces de vos *Manières*. Il n'y en a point de bonnes que vous n'ayez pour moi, excepté quand vous me demandez mon approbation; mais il faut bien vous pardonner quelques petites moqueries. Vous avez toute mon admiration, Monsieur, et vous ne la devez point à la préven-

(1) Elle veut dire, que la mort de madame de Pompadour pourrait entraîner la disgrâce du duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères.



tion ; je vous dois le peu de goût que j'ai ; vous êtes pour moi la pierre de touche ; tout ce qui s'éloigne de votre *Manière* me paraît mauvais, jugez de ce qui me paraît bon aujourd'hui, où tout est cynique ou pédant ; nulle grâce, nulle facilité, point d'imagination, tout est à la glace ; de la hardiesse sans force, de la licence sans gaieté ; point de talent, beaucoup de présomption, voilà le tableau du moment présent.

Vous êtes charmant dans tous les genres ! Pourquoi abandonnez-vous celui des fables ? Permettez que je vous donne un sujet.

Il y avait un lion à Chantilly à qui on jetait tous les roquets qu'on aurait jetés dans la rivière ; il les étranglait tous. Une seule petite chienne, qui se trouva pleine, eut grâce devant ses yeux : il la lécha, la caressa, lui fit part de sa nourriture : elle accoucha. Il ne fit aucun mal à toute sa petite famille, et je ne sais ce qu'elle devint ; mais il arriva un jour que des mâtins vinrent aboyer le lion à la grille de sa loge. La petite chienne se joignit à eux et aboya, et lui tira les oreilles ; la punition fut prompte ; il l'étrangla : mais le repentir suivit de près. Il ne la mangea point ; il se coucha auprès d'elle, et parut pénétré de la plus grande tristesse. On espéra qu'une inclination nouvelle pourrait le consoler ; on se trompa : il étrangla sans miséricorde tous les chiens qu'on lui donna.

Ne vous paraît-il pas qu'on peut tirer beaucoup de morale de ce fait (qui est de la plus grande vérité) sur l'ingratitude, sur le besoin que l'on a d'aimer, ou du moins d'avoir de la société ? Le regret qu'a le lion d'avoir puni son amie, quoiqu'ingrate, vous fournira sûrement beaucoup d'idées.

On trouve madame de Pompadour beaucoup mieux ; mais sa maladie n'est pas près d'être finie, et je n'ose pas prendre beaucoup d'espérance. Je crois que sa perte serait un fort grand malheur : en mon particulier elle m'affligerait beaucoup, non par aucune raison qui me soit directe, mais par rapport à des gens que j'aime beaucoup ; et puis, qu'est-ce qui arriverait de tout ceci ?

Ah! j'oubliais de vous dire que je suis furieuse de ce qui vient d'arriver : on a imprimé, sans mon consentement, à mon insu, la lettre que vous m'avez écrite avant la dernière (1). Heureusement on a retranché le nom de la reine : mais Moncrif y est tout de son long. Cette aventure me rendra sage, et je vous promets bien que tout ce que vous m'écrirez et tout ce que vous m'enverrez ne sortira jamais de mes mains, et que je mettrai bon ordre pour qu'on n'en puisse jamais prendre de copie, ni même qu'on l'apprenne par cœur, parce que je ne les lirai point à ceux qui ont ce talent-là.

Adieu, Monsieur, aimez-moi un peu ; c'est justice, c'est reconnaissance, vous aimant, je vous jure, tendrement.

LETTRE XV.

(21 *mars*, *tome* 58, *page* 306.)

2 mai 1764.

Je ne me flatte pas, Monsieur, que vous vous soyez aperçu du temps qu'il y a que je n'ai eu l'honneur de vous écrire ; mais si par hasard vous l'avez remarqué, il faut que vous en sachiez la cause. Premièrement, le président a été malade, et m'a donné beaucoup d'inquiétude ; ensuite la maladie et la mort de madame de Pompadour, qui m'ont occupée et intéressée autant que tant d'autres à qui cela ne faisait rien, et puis des peines et des embarras domestiques qui ont troublé mon faible génie. Je voulais attendre à être un peu plus calme, pour pouvoir causer avec vous.

Votre dernière lettre (dont vous ne vous souvenez sûrement pas) est charmante : vous me dites que vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions. Ah! Monsieur, que me demandez-

(1) Voy. les *Œuvres de Voltaire*, vol. 58, p. 228.

vous? Elles se bornent à une seule : elle est bien triste; c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être qui me paraisse préférable au néant. Et vous-même qui êtes M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur, réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en vous toutes sortes de ressources, une philosophie bien entendue, qui vous a fait prévoir que le bien était nécessaire dans la vieillesse; eh bien, Monsieur, malgré tous ces avantages, il vaudrait mieux n'être pas né, par la raison qu'il faut mourir, qu'on en a la certitude, et que la nature y répugne si fort que tous les hommes sont comme le bûcheron.

Vous voyez combien j'ai l'âme triste, et que je prends bien mal mon temps pour vous écrire; mais, Monsieur, consolez-moi; écartez les vapeurs noires qui m'environnent.

Je viens de lire une Histoire d'Écosse, qui n'est, pour ainsi dire, que la vie de Marie Stuart : elle a mis le comble à ma tristesse; j'espère que votre Corneille me tirera de cet état. Je n'ai encore lu que l'épître à l'Académie et la préface. On est tout étonné, en lisant ce que vous écrivez, que tout le monde n'écrive pas bien : il semble qu'il n'y a rien de si facile que d'écrire comme vous, et cependant personne au monde n'en approche; il n'y a que Cicéron qui, après vous, est tout ce que j'aime le mieux.

Adieu, Monsieur; je me sens indigne de vous occuper plus longtemps.

LETTRE XVI.

(9 *mai tome* 58, *page* 343.)

Paris, 16 mai 1764.

Je suis ravie, Monsieur, que *l'honneur* vous déplaise : il y a longtemps qu'il me choque; il refroidit, il nuit à la familiarité,

et ôte l'air de vérité. Je proposai, il y a quelque temps, à une personne de mes amis, de le bannir de notre correspondance; elle me répondit : *Faisons plus que François Ier, perdons jusqu'à l'honneur.*

Vous avez bien mal lu ma dernière lettre, puisque vous avez compris que j'étais en liaison avec madame de Pompadour. Je vous mandais « que j'avais été fort occupée de sa maladie et de « sa mort, et que je m'y intéressais autant que tant d'autres à qui « cela ne faisait rien. »

Jamais je ne l'avais vue ni rencontrée; mais je lui avais cependant de l'obligation, et, par rapport à mes amis, j'appréhendais fort sa perte : il n'y a pas d'apparence, jusqu'à présent, qu'elle produise aucun changement dans leur situation (1). Voilà M. d'Alby archevêque de Cambrai (2). Voilà des dames qui suivent le roi à son premier voyage de Saint-Hubert, et ce sont mesdames de Mirepoix, de Gramont et d'Ecquevilly (3). Je me chargerais volontiers de vous mander ces sortes de nouvelles, si je croyais qu'elles vous fissent plaisir, et que vous n'eussiez pas de meilleures correspondances que moi.

Un autre article de ma lettre que vous avez encore mal entendu, c'est que je vous disais que le plus grand de tous les malheurs était d'être né. Je suis persuadée de cette vérité, et qu'elle n'est pas particulière à Judas, Job et moi; mais à vous, mais à feu madame de Pompadour, à tout ce qui a été, à tout ce qui est, et tout ce qui sera. Vivre sans aimer la vie ne fait pas désirer sa fin, et même ne diminue guère la crainte de la perdre. Ceux de qui la vie est heureuse ont un point de vue bien triste; ils ont la certitude qu'elle finira. Tout cela sont des réflexions bien oiseuses,

(1) Elle veut dire, dans celle du duc de Choiseul qui, comme on le supposait, fut nommé ministre des affaires étrangères, par l'influence de madame de Pompadour.

(2) L'abbé de Choiseul, frère du duc de Choiseul, d'abord évêque d'Évreux, ensuite archevêque d'Alby.

(3) La marquise d'Ecquevilly, née Durfort.

mais il est certain que si nous n'avions pas de plaisir il y a cent ans, nous n'avions ni peines ni chagrins; et des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paraissent les plus heureuses. Vous ne savez point, et vous ne pouvez savoir par vous-même, quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité, et qui sont en même temps sans talent, sans passion, sans occupation, sans dissipation; qui ont eu des amis, qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer; joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité; crevez les yeux à ces gens-là, et placez-les au milieu de Paris, de Pékin, enfin où vous voudrez, et je vous soutiendrai qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés. L'exemple que vous me donnez de votre jeune homme est singulier; mais tous les maux physiques, quelque grands qu'ils soient (excepté les douleurs) attristent et abattent moins l'âme, que le chagrin que nous causent le commerce et la société des hommes. Votre jeune homme est avec vous, sans doute qu'il vous aime; vous lui rendez des soins, vous lui marquez de l'intérêt, il n'est point abandonné à lui-même, je comprends qu'il peut être heureux. Je vous surprendrais, si je vous avouais que de toutes mes peines mon aveuglement et ma vieillesse sont les moindres. Vous conclurez peut-être de là que je n'ai pas une bonne tête, mais ne me dites point que c'est ma faute, si vous ne voulez pas vous contredire vous-même. Vous m'avez écrit, dans une de vos dernières lettres, que nous n'étions pas plus maîtres de nos affections, de nos sentiments, de nos actions, de notre maintien, de notre marche, que de nos rêves. Vous avez bien raison, et rien n'est si vrai. Que conclure de tout cela? rien, et mille fois rien; il faut finir sa carrière en végétant le plus qu'il est possible.

Une seule chose me ferait plaisir, c'est de vous lire. Si j'étais avec vous, j'aurais l'audace de vous faire quelques représentations sur quelques-unes de vos critiques sur Corneille. Je les trouve presque toutes fort judicieuses; mais il y en a une dans

les Horaces à laquelle je ne saurais souscrire; mais vous vous moqueriez de moi, si j'entreprenais une dissertation.

Ayez bien soin de votre santé; vous adoucissez mes malheurs par l'assurance que vous me donnez de votre amitié, et le plaisir que me font vos lettres.

LETTRE XVII.

(24 *mai*, *tome* 58, *page* 382.)

Paris, lundi 29 mai 1761.

Non, monsieur, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirais bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que, moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux; je le sais même par expérience. Quand on a eu une grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence est un état très-heureux; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnements que vous me faites sont excellents, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition, pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes; on en veut être considéré; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connaître le malheur, et, comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent,

ou doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire, ou végéter. Quel plaisir pourrais-je trouver à mettre mes pensées par écrit? Elles ne servent qu'à me tourmenter, et cela satisferait peu ma vanité. Allez, Monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu et des médecins, mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini; vous avez une âme sensible, vous ne dites point des choses vagues; le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds, me consolent, m'occupent, et même m'encouragent. Si j'étais plus jeune, je chercherais peut-être à me rapprocher de vous; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de la Rochefoucault dit de la cour : *Elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.*

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue le plus à notre bonheur; mais, comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela? c'est qu'il faut se soumettre. Il n'y aurait qu'un remède, ce serait d'avoir un ami à qui l'on pourrait dire :

« Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis. »

Je n'en suis pas là, mais bien à dire sans cesse :

« Sans toi tout homme est seul. »

Finissons, Monsieur, cette triste élégie, qui est cent fois plus triste et plus ennuyeuse que celles d'Ovide.

Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur votre Corneille, c'est certainement vous moquer de moi. Si je vous voyais, je hasarderais peut-être de vous obéir, mais comment aurais-je la témérité de vous critiquer par écrit? Il faut que vous réitériez encore cet ordre pour que j'y puisse consentir. Je vous dirai seulement que vous êtes cause que je relis toutes les pièces de Corneille. Je n'en suis encore qu'à Héraclius; je suis enchantée de la sublimité de son génie, et dans le plus grand étonnement

qu'on puisse être en même temps si dépourvu de goût. Ce ne sont point les choses basses et familières qui me surprennent et qui me choquent, je les attribue au peu de connaissance qu'il avait du monde et de ses usages; mais c'est la manière dont il tourne et retourne la même pensée, qui est bien contraire au génie, et qui est presque toujours la marque d'un petit esprit. Vous devriez bien m'envoyer toutes les choses que vous faites, je ne les ai jamais qu'après tout le monde.

Vous savez toutes nos nouvelles. La mort de M. de Luxembourg (1) m'a fort occupée; madame de Luxembourg est très-affligée. Je serais bien aise de lui pouvoir montrer quelque ligne de vous qui lui marquât l'intérêt que vous prenez à sa situation, et que vous partagez mes regrets; persuadez-vous que vous êtes destiné à me donner de la considération, à me marquer de l'amitié et à adoucir mes peines. Pour moi, je sens, Monsieur, que de toute éternité je devais naître pour vous révérer et pour vous aimer.

M. le cardinal de Bernis a l'archevêché d'Alby. Le curé de St-Sulpice a donné sa démission, moyennant quinze mille livres de rente; c'est un M. Noguet, son vicaire, qui le remplace (2).

LETTRE XVIII.

(4 *juin*, *tome* 58, *page* 374.)

Paris, 17 juin 1764.

Mon secrétaire a recouvré la vue, et je ne perds pas un moment à reprendre notre correspondance. Ne parlons plus de

(1) Le maréchal duc de Luxembourg, époux de la maréchale de Luxembourg, dont il est si souvent parlé dans les lettres de madame du Deffand.

(2) Cet arrangement n'a pas eu lieu.



bonheur, c'est la pierre philosophale qui ruine ceux qui la cherchent. On ne se rend point heureux par système; il n'y a de bonnes recettes pour le trouver, que celles de mes grandes tantes, de prendre le temps comme il vient et les gens comme ils sont; j'y ajouterais encore une chose qui me semble plus nécessaire : être bien avec soi-même.

Ah! si vous étiez ici, je vous prendrais bien en effet pour mon directeur; mais vous n'y consentiriez pas, je vous ennuierais trop. Vous avez dit quelque part que tous les genres pouvaient être bons, excepté l'ennuyeux, et c'est celui auquel je m'adonne; je me flatte que vous croyez bien que ce n'est pas par choix.

Nous allons voir M. d'Argenson (1); on lui a envoyé hier la permission de revenir pour vaquer aux affaires que lui occasionne le testament de feu sa femme, et pour se trouver aux couches de madame de Voyer. C'est une grande joie pour le président; sa tête rajeunit tous les jours, mais ses jambes n'en font pas de même; elles sont fort à plaindre de tout le chemin que leur fait faire la tête qui les gouverne. Vous n'avez su ce que vous disiez quand vous avez écrit : *Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur*. Ah! le président vous en donnerait le démenti. Ce n'est pas que je le croie exempt de peines et de chagrins, mais c'est de ceux que l'on a dans la jeunesse; il est toujours dehors, il ne rentre jamais en lui-même. Je vous crois pourtant encore plus heureux que lui; je préférerais vos occupations à ses dissipations.

Je comprends le plaisir que vous donne l'agriculture. Si je n'étais pas aveugle, je voudrais avoir une campagne où il y eût un potager, une basse-cour; j'ai toujours eu du goût pour

(1) Le comte d'Argenson, qui avait été ministre de la guerre. Il était tombé en disgrâce en 1757, et avait été exilé à sa terre aux Ormes, dans la ci-devant province de Poitou. Il était frère du marquis d'Argenson, qui avait été ministre des affaires étrangères, et qui est mort en 1756.



tout cela. J'aimais aussi l'ouvrage, je ne haïssais pas le jeu, tout cela me manque ; il ne me reste que la conversation. Avec qui la faire ? y a-t-il rien de plus triste ?

Je viens de relire Héraclius ; j'approuve toutes vos critiques ; mais malgré cela cette pièce fait un grand effet sur le théâtre ; c'est comme ces statues qui sont faites pour le cintre, et non pour la paroi : je conviens qu'il y a des défauts considérables, qui choquent à la lecture, et qui échappent à la représentation ; cela n'excuse par les fautes, il faut les faire sentir, et la critique est très-nécessaire pour maintenir le goût. Ce que j'ai pris la liberté de condamner, c'est ce que vous dites dans les Horaces sur le monologue de Camille qui précède sa scène avec Horace. Vous trouvez qu'il n'est pas naturel qu'elle excite sa fureur, en se rappelant tout ce qui peut l'augmenter. J'ai prêté ce volume-là, et j'en suis fâchée, parce que je vous dirais bien plus clairement le jugement que j'en ai porté. En général, je trouve que Corneille démêle avec beaucoup de justesse et exprime avec beaucoup de force les grandes passions et tous leurs différents mouvements ; il est incompréhensible qu'un génie aussi sublime soit si dépourvu de goût.

Avez-vous lu la dernière lettre de Rousseau où il parle de M. de Luxembourg ? J'ai fait lire à madame de Luxembourg ce que vous m'avez écrit pour elle ; cela a été reçu *cosi, cosi;* vous êtes, dit-elle, le plus grand ennemi de Jean-Jacques, et elle se pique d'un grand amour pour lui. On vient de donner le recueil de ses ouvrages en huit volumes ; je ne ferai point cette emplète ; il applique sans instruire, et l'utilité de tout ce qu'il dit est zéro.

Je suis accablée de la chaleur, ce qui me rend beaucoup plus bête qu'à l'ordinaire. Ne vous dégoûtez point de moi ; pensez à mon état, et tâchez de l'adoucir en m'écrivant très-souvent.

LETTRE XIX.

(22 *avril, tome* 58, *page* 330.)

Paris, 25 juin 1764.

Vous êtes bien récalcitrant, de refuser de voir madame de Jaucourt, la petite-fille de madame de Harenc (1), la meilleure de mes amies, qui m'avait priée d'obtenir cette faveur. Comme je ne veux point vous tromper, je ne vous dirai point ce qu'elle pense de saint Augustin et de Calvin; mais j'ai peine à croire qu'elle ne les sacrifiât pas volontiers au plaisir de passer une journée chez vous. Ah! vous la verrez, j'en suis sûre; vous ne voudriez pas que je vous eusse sollicité en vain; elle a assez d'esprit pour être charmée de vous, et sûrement assez de vanité pour se faire un grand honneur de vous avoir vu; après ceci je ne vous en parlerai plus.

J'ai vu un homme qui est bien content d'une visite qu'il vous a rendue à Ferney; c'est milord Holderness. Il dit que vous n'avez que vingt-cinq ans, que vous êtes gai, vif, animé, abondant, enfin que vous l'avez charmé. Je charmerai ce soir M. Hume, en lui lisant votre lettre. Vous êtes content de ses ouvrages, vous le seriez de sa personne; il est gai, simple et bon. Les esprits anglais valent mieux que les nôtres, c'est bien mon avis; je ne leur trouve point le ton dogmatique, impératif; ils disent des vérités plus fortes que nous n'en disons; mais ce n'est pas pour se distinguer, pour donner le ton, pour être célèbres. Nos auteurs révoltent par leur orgueil, leurs bravades; et quoique presque tout ce qu'ils disent soit vrai, on est choqué de la manière, qui sent moins la liberté

(1) La même madame de Harenc dont il est parlé si souvent dans les mémoires de Marmontel.

que la licence, et puis ils tombent souvent dans le paradoxe et dans les sophismes, et c'est mon horreur. Jean-Jacques m'est antipathique, il remettrait tout dans le chaos ; je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son *Héloïse*, et de plus ennuyeux et de plus obscur que son *Contrat social*.

J'aime beaucoup ce que vous dites sur nos historiens : qu'est ce que l'histoire, si elle n'a pas l'air de la plus grande vérité ? mais quoique l'esprit philosophique soit bon à tout et partout, je n'aime pas qu'on le fasse trop sentir dans l'histoire ; cela peut rendre les faits suspects, et faire penser que l'historien les ajuste à ses systèmes.

Convenez, Monsieur de Voltaire, que j'abuse bien de l'ordre que vous m'avez donné de vous communiquer toutes mes pensées, et que je suis bien sotte de vous obéir. Je ne sais pas écrire, je n'ai pas l'abondance des mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer. Je crois bien que cela peut venir du peu de force et de profondeur de mes idées, qui tiennent de ma complexion, qui est fort faible, et sur laquelle les bonnes ou mauvaises digestions font un très-grand effet, et font que je suis affectée tout différemment d'un jour à l'autre.

Oui, si vous étiez ici, vous seriez mon directeur; je ne trouve que vous qui soyez digne de l'être ; parce que je ne trouve que vous qui touchiez toujours droit au but ; tous les autres sont en deçà ou par delà.

A propos, il y a, à ce qu'on dit, dans votre dernière lettre, deux lignes de votre main : voilà donc comme vous êtes aveugle ! Je suis ravie que vous ne soyez point mon confrère, et qu'aucune lumière ne vous soit refusée. Communiquez-moi toutes celles dont je suis susceptible, et ne m'abandonnez point dans le cachot où je suis condamnée.

LETTRE XX.

(1er *juillet, tome* 58, *page* 399.

Paris, 18 juillet 1764.

Vous vous trouvez peut-être fort bien de l'interruption de notre correspondance, mais ne m'en faites jamais l'aveu, je vous prie. Je n'ai point de plus sensible plaisir que de recevoir de vos lettres, ni d'occupations plus agréables que d'y répondre; je sais bien que le marché n'est point égal entre nous, mais qu'est-ce que cela fait : ce n'est point à vous à compter ric à ric.

Je vous en demande très-humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir ou la défigurer, et qu'il n'y a point dans ses personnages l'uniformité qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie est plus grande que nature, j'en conviens, mais telles étaient les Romaines; et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentiments et de raisonnements qui s'éloignaient du vrai. Il n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière française. Son style est enchanteur et continûment admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs; mais qui enlèvent, et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect et de la vénération. Il faut être bien téméraire pour oser vous dire si librement son avis. Mais permettez-moi de n'en pas rester là, et souffrez que je vous juge

ainsi que ces deux grands hommes. Vous avez la variété de Corneille, l'excellence du goût de Racine, et un style qui vous rend préférable à tous les deux, parce qu'il n'est ni ampoulé, ni sophistiqué, ni monotone; enfin vous êtes pour moi ce qu'était pour l'abbé Pellegrin sa *Peloppée* (1).

Adieu, Monsieur; soyez persuadé que personne n'est à vous aussi parfaitement que moi.

LETTRE XXI.

(31 *août tome* 58, *page* 435.)

Paris, 10 septembre 1764.

M. d'Argenson arriva ici le 12 de juillet à demi mort, une fièvre lente, la poitrine affectée; son état empirait tous les jours, mais insensiblement; le 22 du mois dernier on s'aperçut qu'il était à l'extrémité, on envoya chercher le curé, qui resta avec lui jusqu'à cinq heures du soir qu'il mourut. De toutes les pratiques accoutumées, il ne fut question que de l'extrême onction; on n'a pu savoir ce qu'il pensait, n'ayant point parlé; ainsi on en peut porter tel jugement que l'on voudra. Le président de Montesquieu fit tout ce qu'on a coutume de faire, et dit tout ce qu'on voulut lui faire dire. Je trouve que la manière dont on meurt ne prouve pas grand'chose, et ne peut être une autorité ni pour ni contre; un tour d'imagination en décide, et bien sot est celui qui se contraint dans ses derniers moments. N'écrivez-vous point au président? M. d'Argenson lui a laissé un manuscrit des lettres d'Henri IV; il a reçu des compliments de tout le monde.

(1) Tragédie d'un grand faiseur de vers, sur le mérite desquels le public ne partageait pas l'opinion qu'il en avait lui-même.



Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui; un autre jour, nous philosopherons.

LETTRE XXII.

(16 *octobre, tome* 59, *page* 189).

Paris, samedi 27 octobre 1765.

M. de Florian a pris la peine de m'apporter lui-même le paquet dont vous l'aviez chargé. Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai eu; mais comme il est écrit que je ne saurais avoir de joie parfaite, il se trouve qu'il manque à la lettre sur mademoiselle Lenclos, depuis la page 12 jusqu'à la page 61 inclusivement. Voyez quel malheur! si vous ne réparez pas cet accident, je serai au désespoir. J'ai fait cent mille questions à M. de Florian, mais j'en ai beaucoup encore à lui faire; j'ai obtenu de lui et de madame votre nièce qu'ils souperont jeudi chez moi; j'ai déjà l'honneur de connaître un peu madame de Florian; j'entrerai dans les plus grands détails avec elle; je veux savoir tout ce que vous faites; c'est être en quelque sorte avec ses amis que de pouvoir les suivre en idée. Je ne sors point d'étonnement de tout ce que je sais de vous; vous renversez toutes mes opinions sur la philosophie. J'avais cru, jusqu'à présent, qu'elle consistait à détruire toutes ses passions; vous me faites penser aujourd'hui qu'il faut les avoir toutes, et qu'il ne s'agit que de bien choisir leurs objets. Vous êtes un être bien singulier et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Je me rappelle le temps de notre première connaissance, dont il y a en vérité près de cinquante ans. Tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, ferait une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes.

Vous me priez de ne point attaquer votre livrée; je serais

bien fâchée de n'avoir rien à démêler avec elle ; elle a tous les attributs de celle des grands seigneurs ; elle me fait souvent souvenir d'une chanson que madame la duchesse du Maine avait faite sur un intendant de M. le duc du Maine, qui dans ses audiences affectait toutes les manières de son maître. Cette chanson finissait ainsi :

« Chacun dit, connaissant Brion, la faridondaine, etc.
« Voilà Monseigneur travesti, biribi, etc. »

J'étais bien persuadée que vous seriez content du chevalier Macdonald (1). Il m'écrit qu'il est émerveillé de vous. Vous ne me dites rien de M. Craufurd (2) ; est-ce que vous ne lui trouvez pas bien de l'esprit? Il a une santé déplorable et qui m'inquiète ; je l'aime beaucoup, et c'est un de vos plus grands admirateurs. J'ai été fort aise de ce que vous m'avez écrit sur le président ; il y a été extrêmement sensible. Sa santé est très-bonne ; il voit pour moi, j'entends pour lui, et nous traînons notre misérable vieillesse, tandis que la vôtre paraît vous soutenir.

Adieu, Monsieur : envoyez-moi ce qui me manque sur la lettre de mademoiselle Lenclos. Soyez persuadé que je ne laisserai prendre aucune copie de vos lettres ; mon secrétaire est de la plus exacte fidélité. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Je voudrais devoir vos soins à votre amitié ; que je les doive du moins à vos vertus.

(1) M. Jacques Macdonald, frère aîné du premier baron actuel de l'Échiquier. Il mourut à Rome l'année suivante, fort regretté, comme un jeune homme d'un rare mérite.

(2) Le même, dont il est souvent parlé dans les lettres à M. Walpole.

LETTRE XXIII.

28 décembre 1765.

La lettre que je vous envoie (1) m'a bien étonnée ; j'imagine qu'elle vous fera le même effet. Le style, la justesse, le goût, tout cela fait-il deviner un octogénaire ? Un homme de trente ans écrirait-il avec plus de force, d'élégance et de délicatesse ? La première partie surtout m'a charmée ; la dernière sent un peu plus l'âge mûr, j'en conviens. Mais, M. de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée ? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs ; mais que mettez-vous à leur place ? Existe-t-il quelque chose de réel ? Tout n'est-il pas illusion ? Fontenelle a dit : Il est des hochets pour tout âge. Il me semble que j'ai sur cela les plus belles pensées du monde ; mais je deviendrais ridicule à montrer au doigt si je faisais la philosophe avec vous ; il vous serait trop aisé de me confondre et de m'ôter toute réplique. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, madame de Luynes m'envoya le père Massillon : mon génie trembla devant le sien : ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paraissent inutiles ; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guère, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots ? Que chacun pense et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes. Ne nous flattons jamais d'établir la tolérance ; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessaient de l'être, ils ne l'exerce-

(1) Une lettre du président Hénault, dont le style et le goût méritent l'éloge que madame du Deffand en fait, mais qu'il faut admirer surtout pour les excellents principes qu'on y trouve ; ce qui a déterminé l'éditeur à la donner ici.



raient pas. Quelque opinion qu'aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde.

Tout ce que vous écrivez a un charme qui séduit et entraîne; mais je regrette toujours de vous voir occupé de certains sujets que je voudrais qu'on respectât assez pour n'en jamais parler, et même pour n'y jamais penser.

Savez-vous que Jean-Jacques est ici? M. Hume lui a ménagé un établissement en Angleterre, il doit l'y conduire ces jours-ci. Plusieurs personnes s'empressent à lui rendre des soins et à l'honorer, dans l'espérance de participer un peu à sa célébrité. Pour moi je n'ai point d'ambition, je me borne à avoir quelques-uns de ses livres sur mes tablettes, dont il y a une partie que je n'ai point lue, et une autre que je ne relirai jamais. Je vous envoie une plaisanterie d'un de mes amis (1); je vous le nommerai s'il y consent, je lui en demanderai la permission avant que de fermer cette lettre.

Adieu, Monsieur; votre amitié, votre correspondance, voilà ce qui m'attache le plus à la vie : c'est le seul plaisir qui me reste.

(1) La lettre de M. Walpole à J.-J. Rousseau, au nom du roi de Prusse. Voici cette lettre, publiée dans le *Journal de l'Empire* du 5 février 1812.

« Mon cher Jean-Jacques, vous avez renoncé à Genève votre patrie : vous vous « êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté par vos écrits; la France vous a « décrété : venez chez moi, j'admire vos talents, je m'amuse de vos rêveries, « qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop longtemps. Il faut à la fin « être sage et heureux; vous avez assez fait parler de vous par vos singularités « peu convenables à un véritable grand homme; démontrez à vos ennemis que « vous pouvez avoir quelquefois le sens commun; cela les fâchera sans vous faire « tort. Je vous veux du bien, et je vous en ferai si vous le trouvez bon; mais si « vous vous obstinez à rejeter mon secours, attendez-vous que je ne le dirai à « personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux « malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez, je suis roi, je puis vous en pro- « curer au gré de vos souhaits; et ce qui sûrement ne nous arrivera pas, vis-à-vis « de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de met- « tre votre gloire à l'être.

Votre bon ami FRÉDÉRIC.

M. le président Hénault à M. de Voltaire.

28 décembre 1765.

Je ne saurais me faire un mérite, mon cher confrère, de vous avoir admiré dans le premier moment (1). Ce premier moment a eu un éclat qui n'a fait qu'augmenter; et chargé d'une grande réputation, vous l'avez soutenue. Digne de vos modèles, vous les avez souvent égalés; plein de ressources, vous ne vous êtes jamais ressemblé. Vous n'avez point passé par les mêmes filières dont Racine ne s'est point assez garanti; ce ne sont plus des parties carrées que l'on retrouve trop souvent; si vous en exceptez *Mithridate*, *Iphigénie*, *Britannicus* et *Athalie*, il y a toujours deux maîtresses et deux rivaux. A Dieu ne plaise que j'attaque cet homme immortel, que j'admire bien sincèrement, et qui vous a formé quelquefois, à la vérité, comme Pelée fut le père d'Achille! Notre théâtre ne se soutient plus que par vous, jusqu'à ce que vous deveniez ancien à votre tour, et que (s'il est possible) vous ayez un successeur.

J'ajoute à cela que vous y avez joint le secret d'être heureux, et de vous procurer la vieillesse la plus honorable; ce qui prouve la vraie philosophie. Chacun de vos ouvrages a conservé votre cachet, et la dernière fois que j'allai à la comédie, je pensai me trouver mal au moment où mademoiselle Clairon se jette aux pieds de Tancrède. Vous n'avez besoin que des passions des hommes pour intéresser : voilà la vraie tragédie, et tout le merveilleux n'est qu'indigence. Enfin, un de vos derniers ouvrages est votre Corneille. Ah! mon Dieu! loin de le dégrader, vous y avez démêlé des finesses qui avaient échappé, et vous avez fait connaître que sa hauteur ne lui faisait pas dédaigner la délicatesse des passions.

(1) La première représentation d'*Adélaïde du Guesclin*.

Par rapport à d'autres ouvrages sans nom d'auteur, je n'en dirai qu'un mot. C'est à M. l'abbé Basin que je m'adresse : Dieu veuille avoir son âme ! Chanoine de Saint-Honoré, je crains que le corps du cardinal Dubois, qui y repose, ne lui ait porté malheur, et que son âme ne revienne autour de son corps pour infecter le voisinage. Qu'a-t-il voulu, ce M. Basin ? On n'écrit que pour instruire ou pour amuser ; pour l'utile ou pour l'agréable ; j'ouvre son livre, je n'y vois que la solitude ou le désespoir. S'il avait lu *Zaïre*, il aurait trouvé ce beau vers :

Tu n'y peux faire un pas sans rencontrer ton Dieu.

Je ne suis point théologien, ainsi je ne m'aviserai pas de lui répondre ; mais je suis homme, et je m'intéresse à l'humanité. Je trouve, je vous l'avoue, une barbarie insigne dans ces sortes d'ouvrages. Que lui a fait ce malheureux qui vient de perdre son bien, dont la femme vertueuse vient de mourir, suivie d'un fils unique qui donnait les plus grandes espérances ? Que va-t-il devenir ? Il avait le secours de la religion, il pouvait se sauver dans les bras de l'espérance, et attendre de la Providence, qui avait permis ce concours de malheurs pour éprouver sa constance, de l'en dédommager par le bonheur à venir. Point du tout, M. l'abbé Basin lui ravit cette ressource, et lui ordonne d'aller se noyer, car il n'a pas d'autre chose à faire. Que lui ont fait ce mari trahi par sa femme, cette fille devenue libertine, ces valets devenus voleurs ? Rien ne les arrête plus ; la religion est détruite ; elle seule tenait bon contre les passions, elle seule avait droit d'aller jusqu'à leur cœur, où les lois ne peuvent atteindre ; c'est fait de tous les devoirs de la société, de l'harmonie de l'univers : M. Basin n'y laisse que des brigands. Ah ! du moins la religion des païens avait-elle des ressources. Pandore nous avait laissé une boîte au fond de laquelle était l'espérance ; elle était cachée sous tous les maux, comme si elle était réservée pour en être la réparation ; et nous autres, plus barbares mille fois, nous anéantissons tout ;

nous n'avons conservé que les malheurs; nous détruisons toute spiritualité; l'univers n'est plus qu'une matière insensible formée par le hasard; rien ne nous parle, tout est sourd, nous ne sommes plus environnés que de débris!... Ah! quel triste spectacle! c'est la Méduse des poëtes qui change tout en rocher. Je me sauve de cette horreur dans la *Henriade*, dans *Brutus*, etc., etc. Adieu, mon cher confrère; Dieu vous fasse la grâce de couronner tous les dons dont il vous a comblé, par une véritable gloire qui n'aura point de fin! Pardonnez-moi d'être raisonnable, et recevez ce dernier gage de mon amitié. Avouez que j'ai bien de l'obligation à madame du Deffand; sans elle vous m'auriez tout-à fait oublié : c'est elle dont l'amitié entretient une certaine habitude à laquelle vous n'oseriez vous refuser, tandis qu'elle et moi ne cessons de vous publier, et qu'elle n'a de mérite au-dessus de moi, que celui de vous faire plus d'honneur.

LETTRE XXIV.

Paris, 14 janvier 1766.

Je n'ai ni votre érudition, ni vos lumières, mais mes opinions n'en sont pas moins conformes aux vôtres. A la vérité, il ne me paraît pas de la dernière importance que tout le monde pense de même : il serait fort avantageux que tous ceux qui gouvernent, depuis les rois jusqu'au dernier bailli de village, n'eussent pour principe et pour système que la plus saine morale; elle seule peut rendre les hommes heureux et tolérants : mais le peuple connaît-il la morale? J'entends par le peuple le plus grand nombre des hommes. La cour en est pleine, ainsi que la ville et les champs. Si vous ôtez à ces sortes de gens leurs préjugés, que leur restera-t-il? C'est leur ressource dans leur malheur (et c'est en quoi je voudrais leur ressembler); c'est leur bride et leur frein dans leur conduite, et

c'est ce qui doit faire désirer qu'on ne les éclaire pas ; et puis pourrait-on les éclairer? Toute personne qui, parvenue à l'âge de raison, n'est pas choquée des absurdités, et n'entrevoit pas la vérité, ne se laissera jamais instruire ni persuader. Qu'est-ce que la foi? C'est de croire fermement ce que l'on ne comprend pas. Il faut laisser le don du ciel à qui il l'a accordé. Voilà en gros ce que je pense : si je causais avec vous, je me flatte que vous ne penseriez pas que je préférasse les charlatans aux bons médecins. Je serai toujours ravie de recevoir de vous des instructions et des recettes : donnez-m'en contre l'ennui; voilà de quoi j'ai besoin. La recherche de la vérité est pour vous la médecine universelle; elle l'est pour moi aussi, non dans le même sens qu'elle est pour vous : vous croyez l'avoir trouvée, et moi je crois qu'elle est introuvable; vous voulez faire entendre que vous êtes persuadé de certaines opinions que l'on avait avant Moïse, et que lui n'avait point, ou du moins qu'il n'a pas transmises. De ce que des peuples ont eu cette opinion, la rend-elle plus claire et plus vraisemblable? Qu'importe qu'elle soit vraie? Si elle l'était, serait-elle une consolation? J'en doute fort. Ce n'en serait pas une du moins pour ceux qui croient qu'il n'y a qu'un malheur, celui d'être né.

M. l'abbé Basin est un habile homme : je l'honore, je le révère; mais il se donne trop de peine et de soins; il ne sait pas le conte de La Couture, qui n'aimait pas les sermons. Laissons tous les hommes suivre leur sens commun; il est pour chacun d'eux leur loi et leur prophète.

A l'égard de vos philosophes modernes, jamais il n'y a eu d'hommes moins philosophes et moins tolérants; ils écraseraient tous ceux qui ne se prosternent pas devant eux. J'ai, à mes dépens, appris à les connaître; que je sois, je vous prie, à tout jamais à l'abri de leurs tracasseries auprès de vous. Votre correspondance m'honore infiniment; mais je n'ai pas la vanité d'en faire trophée : ils n'ont nulle connaissance de ce que vous m'écrivez. La lettre sur Moncrif n'est devenue pu-

blique que par eux, dont l'un d'eux l'avait retenue pour l'avoir entendu lire une seule fois (1). Cette conduite, qui prouve la sévérité de leur morale, m'a appris à les connaître, et à ne m'y jamais confier.

Le président a été fort content de votre lettre ; mais il voit par ses *lunettes*, il ne veut point en changer. Je suis bien sûre qu'il fait cas des vôtres : il s'en servait autrefois ; sa vue n'est pas baissée ; mais enfin il veut s'en tenir aux lunettes qu'il a prises aujourd'hui. Il vous estime, il vous honore, il vous aime. Nous sommes parfaitement d'accord dans cette façon de penser et de sentir ; nous voudrions bien souvent vous avoir en tiers : un quart d'heure de conversation avec vous, nous paraîtrait d'une bien plus grande valeur que toute l'Encyclopédie.

Adieu, Monsieur ; soyez persuadé de ma tendre amitié : elle est plus tendre et plus sincère que celle de vos académiciens et de vos philosophes.

LETTRE XXV.

(19 *février, tome* 59, *page* 304).

Paris, 28 février 1766.

Vos lettres, et surtout la dernière, me font faire une réflexion. Vous croyez donc qu'il y a des vérités que vous ne connaissez pas, et qu'il est important de connaître? Vous pensez donc qu'il ne suffit pas de savoir ce qui n'est pas, puisque vous cherchez à savoir ce qui est? Vous pensez apparemment que cela est possible ; pensez-vous que cela soit nécessaire? Voilà ce que je vous supplie de me dire. Je me suis figuré, jusqu'à présent, que nos connaissances étaient bornées

(1) M. Turgot, qui fut ensuite contrôleur-général, et qui était doué d'une mémoire étonnante.

au pouvoir, aux facultés et à l'étendue de nos sens : je sais que nos sens sont sujets à l'illusion ; mais quel autre guide peut-on avoir ? Dites-moi très-clairement quel penchant ou quel motif vous entraîne aux recherches qui vous occupent ? Est-ce la simple curiosité ? et comment ce seul sentiment peut-il vous garantir de tous les objets qui vous environnent ? Quelque puérils qu'ils soient par eux-mêmes, il est naturel que nous en soyons plus affectés que d'idées vagues qui sont pour nous le chaos, ou même le néant. Pour moi, Monsieur, je l'avoue, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chagrin, qu'un malheur ; c'est la douleur d'être née. Il n'y a point de rôle qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde auquel je ne préférasse le néant ; et ce qui vous paraîtra bien inconséquent, c'est que quand j'aurais la dernière évidence d'y devoir rentrer, je n'en aurais pas moins d'horreur pour la mort. Expliquez-moi à moi-même ; éclairez-moi ; faites-moi part des vérités que vous découvrirez ; enseignez-moi le moyen de supporter la vie, ou d'en voir la fin sans répugnance. Vous avez toujours des idées claires et justes : il n'y a que vous avec qui je voudrais raisonner ; mais, malgré l'opinion que j'ai de vos lumières, je serai fort trompée si vous pouvez satisfaire aux choses que je vous demande.

Votre petit imprimé m'a fait plaisir : j'admire votre gaieté ; vous n'en auriez pas tant, si vous étiez dans ce pays-ci. On dit que Jean-Jacques ne fait pas un grand effet en Angleterre. On y est un peu plus occupé de l'affaire des colonies que de lui, de ses ouvrages, de sa servante et de son habit d'Arménien.

Le président vous fait mille tendres compliments ; et moi, Monsieur, je vous dis avec avec la plus grande vérité que je vous aime tendrement.

LETTRE XXVI.

18 septembre 17661 (1).

L'ennui me prend, Monsieur, de ne plus entendre parler de vous; vous me croyez peut-être morte, je ne le suis pas encore; il est vrai qu'il ne s'en faut de guère; mais je suis cependant assez encore en vie pour avoir plus besoin de vos lettres que de prières. Comment vous portez-vous? Que faites-vous? Que pensez-vous? Il a couru ici le bruit que vous vouliez aller à Wesel, cela est-il vrai?

Que dites-vous du procès de Jean-Jacques et de M. Hume? Avez-vous lu la lettre de dix-huit pages de celui-là à celui-ci? Existe-t-il dans le monde un aussi triste fou que ce Jean-Jacques? C'est bien la peine d'avoir de l'esprit et des talents pour en faire un pareil usage! C'est une plaisante ambition que de vouloir se rendre célèbre par les malheurs; il n'aura bientôt plus d'asile qu'aux Petites-Maisons. Ses protectrices sont bien embarrassées. Pour vous, Monsieur, vous êtes mon sage, et je voudrais bien que vous fussiez mon ami; vous ne l'êtes point, puisque vous n'avez pas soin de moi.

J'ai lu en dernier lieu *le Philosophe ignorant;* on dit qu'il y a encore quelque chose de nouveau, mais dont je ne sais pas le titre; je voudrais avoir tout cela. Je ne sais plus que lire. Voilà pour la quatrième fois que je fais la tentative de lire M. de Buffon, et je ne puis pas tenir à l'ennui que cela me cause. Enfin, sans le *Journal encyclopédique*, je ne saurais que devenir. N'en faites-vous pas assez de cas? C'est, en fait de lecture, ce qu'est la dissipation dans la vie: cela ne vaut pas l'occupation ni la société; mais cela y supplée.

(1) Voy. la réponse de Voltaire à cette lettre, vol. 49, page 473.

Ecrivez-moi, réveillez-moi, aimez-moi, ou faites-en le semblant; moi, je vous aime tout de bon, et je ne veux plus être si longtemps sans vous le dire.

LETTRE XXVII.

(24 *septembre*, *tome* 59, *page* 473.)

Paris, 13 novembre 1766.

Rien n'est si vrai, je ne peux avoir de plaisir que par vous. Je finis dans l'instant la lecture de vos Lettres à M. Hume et à Jean-Jacques; elles sont mille fois plus agréables que ne l'ont été les Provinciales pour le plus passionné janséniste. Comment est-il possible que le bon ton, que le bon goût se perdent dans un siècle où on a Voltaire? C'est pourtant ce qui arrive. L'on reçoit tout d'une voix à l'Académie, et comme par acclamation, un M. Thomas, pour remplacer, il est vrai, un M. Hardion. Quels beaux discours, quels beaux éloges cela nous annonce! Comprenez-vous que la prétention au bel esprit puisse résoudre des gens à écrire et à lire des choses ennuyeuses? Ah! M. de Voltaire, croyez-moi; abandonnez le fanatisme; vous l'avez attaqué par tous les bouts, vous en avez sapé les fondements; il est infaillible qu'il sera bientôt renversé. Tenez-vous-en là; que pourriez-vous dire de plus? Ceux qui ont du bon sens n'ont pas été difficiles à persuader, et ce n'est que le charme de votre style qui leur fait trouver aujourd'hui du plaisir dans ce que vous écrivez sur cette matière, car le fond de cette matière ne les intéresse pas plus que la mythologie des anciens.

A trois heures après midi.

Rien n'est plus plaisant; comme j'en étais là de ma lettre, je reçois la vôtre du 8, avec vos Lettres à M. Hume et à Jean-

Jacques; je vous en fais mille remercîments, et je suis reconnaissante de ce présent autant qu'il le mérite. Je vous ai dit tout le plaisir que j'ai eu, ainsi je reprends où j'en étais. Laissez donc là les prêtres et tout ce qui s'ensuit; travaillez à rétablir le bon goût; délivrez-nous de la fausse éloquence; donnez des préceptes, puisque votre exemple ne suffit pas; prenez les rênes de votre empire, et chassez de votre ministère ceux qui abusent de l'autorité que vous leur avez donnée, et qui, sans connaissance du monde, sans bienséance, sans égards, sans politesse, sans grâces, sans agrément, sans vertus, sans morale, se font dictateurs, et jugent en souverains (bien ou mal) du bien et du mal. C'est vous qui les avez créés, imitez celui en qui vous croyez, repentez-vous de votre ouvrage.

Ne pensez pas que je me porte mieux que vous; mais je ne suis pas assez malade pour prévoir une fin prochaine; je vivrai trop longtemps, si je dois survivre à mes amis.

Je ferai tous vos compliments au président; sa santé n'est pas trop bonne, je lui porterai ce soir vos lettres qui le charmeront; elles réussiront en Angleterre, j'en suis bien sûre. Y a-t-il un lieu sur terre où l'on puisse ne pas sentir le charme de vos écrits, et comment n'êtes-vous pas la pierre de touche pour apprendre à juger ceux des autres?

Oh! pour cela je ne peux pas m'empêcher de rire de l'espérance que vous avez que madame de Luxembourg va être bien persuadée de vos bons procédés pour Jean-Jacques; je me suis bien gardée de lui parler de cette insensée tracasserie; je n'ai point voulu m'y mêler, et je trouve que M. Hume aurait bien fait de ne pas laisser imprimer cette impertinente histoire; du moins il aurait dû en faire supprimer le commencement et la fin. Oh! pour la fin, vous conviendrez que le ton en est important, pour ne pas dire insolent.

Adieu, mon cher et ancien ami, le seul orthodoxe du bon goût, et le seul en qui je crois.

A sept heures du soir.

Je viens de relire les deux lettres : il n'y a pas sous le ciel une plus grande étourdie. Je ne m'étais point aperçue que vous jurez que la lettre à Jean-Jacques n'est pas de vous. Je devrais recommencer ma lettre, mais je n'en ferai rien ; je me contente de rétracter ce que j'ai dit sur la perte du goût. Je trouve que vous avez de bons imitateurs, et quoique je susse à la seconde lecture que cette lettre n'était pas de vous, je ne l'en ai pas trouvée moins bonne ; dites-moi si j'ai tort.

LETTRE XXVIII.

(18 *mai*, *tome* 60, *page* 200.)

26 mai 1767.

Ne resistez jamais, Monsieur, au désir de m'écrire ; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres ; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étais obsédée ; il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge que vous faites de votre Sémiramis du nord ; *ces bagatelles que l'on dit d'elle au sujet de son mari, et desquelles vous ne vous mêlez pas, ne voulant pas entrer dans les affaires de famille*, feraient même rire le défunt ; mais le pauvre petit Ninias voyage-t-il avec madame sa mère? Je voudrais qu'elle vous le confiât ; j'aimerais mieux pour lui vos instructions que ses beaux exemples. J'admire son zèle pour la tolérance ; elle ne se contente pas de l'avoir établie dans ses États, elle l'envoie prêcher chez ses voisins par cinquante mille missionnaires armés de pied en cap. Oh ! c'est la véritable éloquence ! qu'en dira la Sorbonne? ses décrets me font grand plaisir. Cette compagnie vous sert à souhait,

et elle concourt, autant qu'il lui est possible, au succès de vos écrits. Le fanatisme dans tous les genres fait dire bien des absurdités ; il n'y a point d'extravagance dont on doive s'étonner. Celle de Jean-Jacques est à son comble ; il vient de s'enfuir d'Angleterre, brouillé avec son hôte, ayant laissé sur la table une lettre où il chante pouille ; et puis, étant arrivé à un port de mer, il a écrit au chancelier pour lui demander un garde qui le conduisît en sûreté jusqu'à Douvres. On ne savait pas seulement qu'il fût parti ; on n'avait ni dessein de l'arrêter, ni envie de le retenir ; on ne sait où il va. Je lui conseille d'aller trouver les jésuites, de se mettre à leur tête ; leur politique et sa philosophie se conviennent admirablement bien. Ah! Monseiur, si on n'avait pas à vivre avec soi-même, on serait trop heureux, on aurait bien des sujets de se divertir et de rire. Mais que devenez-vous avec votre guerre de Genève? On disait ici que vous songiez à vous établir à Lyon. Je ne vous le conseille pas, vous seriez dans une ville, et vous êtes dans un temple. Je me plains de ce que vous ne me parlez point de ce qui vous regarde : douteriez-vous que je m'y intéresse ?

Je vous remercie d'avance du présent que vous me promettez, *les Scythes ;* je chercherai un bon lecteur. Votre petit écrit sur les panégyriques m'a fait grand plaisir.

J'approuve fort le grand Bossuet de l'importance qu'il a mise au rêve de la Palatine, et de l'avoir célébrée en chaire ; je fais grand cas des rêves ; je n'avais par imaginé qu'ils pussent être utiles dans ces occasions, mais je suis convaincue aujourd'hui qu'ils doivent avoir toute préférence sur les raisonnements.

Il faut, Monsieur, avant que je finisse cette lettre, que j'obtienne de vous une grâce, mais il faut que ce soit tout à l'heure, c'est votre statue ou votre buste qu'on a fait à Saint-Claude ; on dit que vous y êtes parfaitement ressemblant ; j'ai la plus extrême impatience de l'avoir. Ne m'alléguez point que je suis aveugle ; on jouit du plaisir des autres, on voit en quelque sorte

par leurs yeux; et puis la gloire, Monsieur, la gloire la comptez-vous pour rien? Croyez-vous que je ne serais pas extrement flattée que vous décoriez mon appartement? vous en imposerez à tous ceux qui y entreront. Combien de sottises peut-être m'éviterez-vous de dire et d'entendre!

Le président vous aime toujours, et me charge de vous le dire; il se porte bien, mais il porte quatre-vingt-deux ans, c'est une charge bien pesante. Moi, qui en ai douze de moins à porter, j'en suis accablée. Si j'essayais, comme vous, un habit de théâtre, et qu'il me fallut dicter en même temps, je dicterais mes billets d'enterrement, mais vous êtes un prodige de tout genre.

Adieu, mon cher et ancien ami.

LETTRE XXIX.

(8 *février*, *tome* 60, *page* 407.)

De Saint-Joseph, mardi 22 mars 1768.

J'ai eu la visite de madame Denis, de M. et de madame Dupuis (1); jugez, Monsieur, du plaisir que j'ai eu à parler de vous. Je les ai accablés de questions de votre santé, de la vie que vous menez, de la façon dont j'étais avec vous, si, vous pensiez à me donner votre statue, ou votre buste? J'ai été contente de leurs réponses. Votre santé est bonne; vous ne vous ennuyez point, et vous décorerez mon cabinet; souffrez à présent que je vous interroge. Pourquoi vous êtes-vous séparé de votre compagnie? Je n'ai point été contente des raisons qu'on m'en a données. Comment, à nos âges, peut-on renoncer à des ha-

(1) Madame Dupuis était la petite-nièce de Corneille, que Voltaire avait protégée, et qui vivait chez lui avec son mari.



bitudes? Ce n'est point par une vaine curiosité que je vous prie de m'informer de vos motifs, mais par l'intérêt véritable que je prends à vous. Oui, Monsieur de Voltaire, rien n'est si vrai, je suis et serai, toujous la meilleure de vos amies. Il y a cinquante ans que je vous connais, et par conséquent que je vous admire; cette admiration n'a fait que croître et s'embellir par la comparaison de vous à vos contemporains, destinés à être vos successeurs. Je bénis le ciel d'être aussi vieille; il n'y a plus de plaisir à vivre; on n'entend plus que des lieux communs ou des extravagances. Si j'étais plus jeune, j'irais vous voir, et je m'accommoderais fort bien d'être en tiers entre vous et le père Adam; mais comme cela ne se peut pas, je vous renouvelle la demande que je vous ai déjà faite de m'envoyer toutes vos nouvelles productions; vous pouvez compter sur ma fidélité. Je n'ai jamais donné copie de vos lettres, ni de ce que vous m'avez envoyé; je les ai montrées à fort peu de personnes, et s'il y en a eu une d'imprimée, ce fut un certain M. Turgot, que je ne vois plus, qui a une mémoire diabolique, qui me joua ce tour. La *Princesse de Babylone* paraît, à ce qu'on m'a dit, et encore d'autres petits ouvrages; envoyez-moi tout cela, je vous conjure, sous l'adresse de M. ou de madame Choiseul; j'ai leur consentement. Il faut que je vous avoue, Monsieur, une grande inquiétude que j'ai. Vous aimez si fort votre Catherine, qu'il pourrait bien vous passer par la tête..... Ah! ce serait une grande folie! Ne la voyez jamais que par le télescope de votre imagination, faites-nous un beau roman de son histoire, rendez-la aussi intéressante que la Sémiramis de votre tragédie; mais laissez toujours entre elle et vous la distance des lieux, à la place de celle du temps. Si vous avez à voyager, venez aux bords de la Seine; venez dans ma cellule, ce me serait un grand plaisir de vous embrasser et de passer mes derniers jours avec vous.

LETTRE XXX.

(20 *mars*, *tome* 60, *page* 441.)

Paris, 10 avril 1768.

Vraiment, vraiment, Monsieur, j'ai bien d'autres questions à vous faire que sur l'âme des puces, sur le mouvement de la matière, sur l'opéra comique, et même sur le départ de madame Denis ! Ma curiosité ne porte jamais sur les choses incompréhensibles, ou sur celles qui ne tiennent qu'au caprice. Vous m'aviez satisfait sur madame Denis, satisfaites-moi aujourd'hui sur un bruit qui court et que je ne saurais croire. On dit que vous vous êtes confessé et que vous avez communié ; on l'affirme comme certain. Vous devez à mon amitié cet aveu et de me dire quels ont été vos motifs, vos pensées, comment vous vous en trouvez aujourd'hui, et si vous vous en tiendrez à la sainte table ayant réformé la vôtre. J'ai la plus extrême curiosité de savoir la vérité de ce fait ; s'il est vrai, quel trouble vous allez mettre dans toutes les têtes, quel triomphe et quelle édification ! quelle indignation, quel scandale, et pour tous en général quel étonnement ! Ce sera sans contredit faire un grand bruit.

J'ai reçu votre *Princesse de Babylone*, qui m'a fait un grand plaisir. Il y a bien de nouvelles brochures dont on m'a parlé, et que vous devriez m'envoyer ; je suis plus curieuse de ce qui vient de vous, et à plus juste titre, que vous ne pouvez ni ne devez l'être des prétendues merveilles du Nord. Vous avez lu l'*Honnête Criminel ;* vous a-t-il fait fondre en larmes ? C'est l'effet général qu'il a produit, excepté sur quelque mauvais cœurs comme moi, qui, pour justifier leur insensibilité, prétendent qu'il n'y a pas un sentiment naturel.

Le monde est devenu bien sot depuis que vous l'avez quitté; il semble que chacun cherche à tâtons le vrai et le beau, et que personne ne l'attrape; mais il n'y a personne qui puisse juger des méprises. Je ne prétends pas à cet avantage; je ne suis pas plus éclairée qu'une autre, mais j'ai des modèles du beau, du bon et du vrai, et tout ce qui ne leur ressemble pas ne saurait me séduire.

Quant je ne vous lis pas, savez-vous qu'elle est ma lecture favorite? c'est le *Journal encyclopédique;* j'en ai fait l'acquisition depuis peu; c'est le seul journal que j'aie jamais lu avec plaisir. Ai-je tort ou raison? Mais, Monsieur, ai-je tort ou raison de causer si familièrement avec vous, et appartient-il à une vieille sibylle, renfermée dans sa cellule, assise dans un tonneau, d'interroger et de fatiguer l'Apollon, le philosophe, enfin le seul homme de ce siècle? Je crains que nous ne perdions bientôt celui qui était peut-être le plus aimable, le pauvre président; il s'affaiblit tous les jours. Je lui ai lu votre lettre; il ne m'a point fait voir la vôtre, il m'a seulement dit que vous n'aviez pas lu le supplément à son article *Tolérance.*

Ah! Monsieur, si vous connaissiez madame la duchesse de Choiseul, vous ne diriez pas qu'*elle est digne de m'aimer;* mais vous diriez que personne n'est digne d'elle, et qu'elle est aussi supérieure à toutes les femmes passées, présentes et à venir, que vous l'êtes à tous les beaux esprits de ce siècle.

Adieu, Monsieur; en répondant, laissez courir votre plume comme une folle; vous me prouverez que vous m'aimez, vous me divertirez, et vous me ferez grand bien.

LETTRE XXXI.

Dimanche 3 juillet 1768.

Vous vous applaudissez peut-être, Monsieur, de m'avoir perdue. Oh! que non, de telles bonnes fortunes ne sont pas faites pour vous, vous ne me perdrez jamais; soyez saint ou profane, je ne cesserai point d'entretenir une correspondance qui me fait tant de plaisir; je ne savais cependant comment m'y prendre pour la renouer; mais voilà le président qui m'en fournit une occasion admirable. M. Walpole, qui a une très-belle presse à sa campagne (1), vient de lui faire la galanterie d'imprimer son premier ouvrage (2); il veut que ce soit moi qui vous l'envoie; il n'oserait pas, dit-il, vous faire lui-même un tel présent. Cette pièce et votre *OEdipe* sont des productions du même âge, mais qui ne sont pas faites, dit-il, pour être comparées.

« Je ne décide point entre Genève et Rome. »

L'amitié que j'ai pour les deux auteurs me garantit de toute partialité.

Aurai-je toujours à me plaindre de vous, Monsieur? Sans madame la duchesse de Choiseul, j'aurais la honte et encore plus l'ennui de ne rien lire de vous; est-ce ainsi qu'on traite sa plus ancienne amie? Vous êtes pis que Lamotte et Fontenelle; ils préféraient les modernes aux anciens, mais ces anciens étaient morts, et les modernes étaient eux-mêmes. Moi, je suis vivante, et ceux que vous me préférez ne vous ressemblent point, mais point du tout, Monsieur, soyez en persuadé; pro-

(1) A Strawberry-Hill.

(2) *Cornélie*, tragédie.

tégez-les comme votre livrée et rien par delà. L'humeur que j'ai contre vous me rend caustique; faisons la paix et reprenons notre commerce.

J'enverrai mon paquet à madame Denis; j'imagine qu'elle a des moyens pour vous faire tenir ce qu'elle veut. Je suis très-contente du discours à votre vaisseau; mais pourquoi des coups de patte à ce pauvre La Bletterie? ne savez-vous pas par qui il est protégé (1)?

« Enfants du même Dieu, vivez du moins en frères. »

J'aime votre galimatias pindarique, et par-dessus tout je vous aime, mon cher et ancien ami.

LETTRE XXXII.

14 août 1768.

Ah! j'ai un thème pour vous écrire; j'ai entre mes mains la copie de votre lettre à M. Walpole (2). C'est un chef-d'œuvre de goût, de bon sens, d'esprit, d'éloquence, etc., etc. Je ne suis pas étonnée des révolutions que vous faites dans tous les esprits. Je ne vous parlerai plus de La Bletterie, j'aurais voulu que vous n'en eussiez pas parlé. Quel mal peut-il vous faire?

Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,

vous en êtes quitte à bon marché. Ah! qu'il vous serait aisé de mépriser vos critiques! qui est-ce qui les écoute?

Je suis au comble de ma joie; je viens de recevoir pour bouquet de ma fête les sept premiers volumes de votre dernière

(1) Par le duc de Choiseul.

(2) Voy. l'édition in-4° des œuvres du lord Orford, tome 5, page 632.

édition; je m'en suis fait lire les tables. Tous vos ouvrages seront-ils compris dans la suite? Je ne veux que cette seule lecture, et le *Journal encyclopédique* pour avoir connaissance des autres livres, bien déterminée à n'en lire aucun entièrement. C'est madame de Luxembourg qui m'a fait ce beau présent : je ne vois, je n'aime que ceux qui vous admirent. M. de Wapole est bien converti (1); il faut lui pardonner ses erreurs passées. L'orgueil national est grand dans les Anglais; ils ont de la peine à nous accorder la supériorité dans les choses de goût, tandis que sans vous nous reconnaîtrions en eux toute supériorité dans les choses de raisonnement.

Faites usage, je vous supplie, du consentement de madame la duchesse de Choiseul; envoyez-moi sous son enveloppe tout ce que vous aurez de nouveau. Il n'y a que vous qui me tiriez de l'ennui; vous me plaignez sans cesse. Je vous dirai comme Hilas, dans *Issé* :

> C'est une cruauté de plaindre
> Des maux que l'on peut soulager.

Adieu, mon ancien ami; vous êtes ingrat, si vous ne m'aimez pas.

LETTRE XXXIII.

(*Novembre tome* 60, *page* 568.)

Mardi 29 novembre 1768.

Cela m'est parvenu quoiqu'à mon adresse; je pourrais par conséquent en recevoir d'autres de même. J'avais lu ce petit

(1) Sur l'original de cette lettre on lit la note suivante, de la main de M. Walpole : « L'amitié de madame du Deffand pour moi lui dictait « cette expression, qu'assurément je n'ai jamais autorisée. J'avais « rompu tout commerce avec Voltaire, indigné de ses mensonges et de « ses bassesses. »



ouvrage, et j'en avais été si contente, que je désirais de l'avoir à moi ; je vous en fais mille remercîments.

Je suis charmée, enchantée du *Marseillais* (1), je le relis sans cesse. En vérité, Monsieur, je crois que vous n'avez rien fait de plus joli. Mon Dieu ! que vous êtes en vie ! Vous me donnez un conseil que vous ne prenez pas pour vous ; vous ne méprisez ni le monde, ni la vie, et vous avez raison, vous tirez bon parti de l'un et de l'autre.

Vous mettez de la valeur à tout, tout vous affecte, tout vous anime ; vous anéantissez les Pompignan, les Ribailler, les Fréron, etc., etc. Vous voulez rajeunir le président ; vous excitez sa colère, vous lui offrez de prendre sa défense : c'est un bon procédé ; mais, Monsieur, vous auriez fait encore mieux de lui laisser ignorer l'offense. Il y avait plus de quatre mois que nous n'étions occupés qu'à lui dérober la connaissance de cette brochure, craignant l'effet qu'elle pourrait lui faire. Vous avez détruit toutes nos mesures ; heureusement il n'en a pas été fort troublé. Le grand succès de son livre (qui lui est fort prouvé) lui a fait mépriser cette critique. Il vous a répondu, ainsi je n'ai point à vous apprendre ce qu'il pense ; mais je vous dirai ce que pense le public. Personne ne croit que M. Belestat en soit l'auteur ; on le connaît pour un homme très-borné, qui n'a ni esprit, ni littérature, et qui ne sait même pas écrire une lettre. On juge que cet ouvrage est de plus d'une plume ; on y trouve du commun et du piquant. Cette brochure n'a pas fait grande fortune ici, et chacun pense qu'elle ne mérite pas qu'on y réponde. Cependant, si vous voulez en prendre la peine, j'en serai fort aise, parce que j'aurai du plaisir à lire ce que vous écrirez. Laissez, laissez au président sa façon de penser ; si elle l'occupe, si elle le console, n'est-il pas trop heureux ? Est-il quelque chose dans

(1) *Le Marseillais et le Lion*. Voy. Les OEuvres de Voltaire, tome 14, page 181.



la vie qui ne soit pas illusion? celles qui donnent la paix et la tranquillité ne sont-elles pas préférables aux autres? Vous l'avez dit vous-même, Monsieur :

La paix, enfin, la paix que l'on trouble et qu'on aime,
Est préférable encor à la vérité même.

Remerciez le ciel ou la nature des immenses talents que vous en avez reçus; ils vous mettent pour jamais à l'abri de l'ennui. Plaignez tous les autres mortels ; il n'y en a aucun d'aussi bien partagé, et trouvez bon qu'ils s'accrochent où ils peuvent.

LETTRE XXXIV.

(7 *décembre*, *tome* 60, *page* 584.)

Mardi 13 décembre 1768.

Dormez-vous, Monsieur? pour moi je ne ferme pas l'œil, et cette manière d'allonger ma vie me déplaît fort. Je vous ai l'obligation de me faire souvent prendre mon mal en patience; c'est à vous que j'ai recours quand je ne sais plus que devenir; je regrette toute autre ressource; il n'y a point de lecture qui ne me fatigue au bout d'une demi-heure; je lis, rejette tout, et je demande du Voltaire.

J'ai reçu votre *ceci*; mais il me faut et puis *ceci*, et puis *cela*, et je dirai après, encore *ceci*, encore *cela*. L'on me parle d'un *A B C*, d'un Supplément au dictionnaire philosophique; ne devrais-je pas avoir tout cela? Je ne crains point les frais; mais si les ouvrages entiers sont trop gros, il faut les séparer. Enfin, mon cher contemporain, ayez soin de moi; soyez persuadé que rien n'altère le culte que je vous rends, et si vous ressembliez à votre rival, et qu'un grain de foi en vous pût

transporter des montagnes, il y a longtemps que vous seriez transporté dans la cour de Saint-Joseph.

Quelle est donc cette quatrième découverte que vous avez faite? Les trois premières étaient La Beaumelle, Beloste et Belestat. Pourquoi ne pas dire le nom de ce dernier marquis? ce serait le moyen de détruire tous les soupçons; je n'y participe point, *je vous crois incapable de telles manœuvres*. Pourquoi voudriez-vous troubler la paix de votre ancien ami? Vous n'avez jamais été soupçonné de ruses ni d'artifices, vous n'avez dû être jaloux de la gloire de personne : enfin il est absurde de vous soupçonner. Nommez l'auteur, je vous le conseille, et que votre réponse soit de façon à ne laisser aucun doute (1).

Je vous prie de me dire si vous approuvez le mot *frais* pour exprimer une pensée neuve et naïve; cette expression n'est chez vous nulle part. Qu'on introduise de nouveaux mots, à la bonne heure; mais qu'on introduise des termes d'arts ou de sciences qui n'ont ni goût ni justesse, je les renvoie au Dictionnaire néolologique.

Vous a-t-on envoyé les vers de l'abbé de Voisenon pour le roi de Danemarck? C'est un beau morceau, il a ses partisans. Le goût est perdu, parce qu'il n'y a plus de bons critiques; chacun loue les ouvrages de son voisin, pour obtenir l'approbation des siens. De toutes les nouveautés, il n'y a qu'une petite comédie qui m'a fait plaisir, *le Philosophe sans le savoir;* elle est jouée à merveille; on y fond en larmes.

Adieu, je vais tâcher de dormir; envoyez-moi de quoi m'en passer.

(1) Voy. la lettre LVIII, tome I de ce Recueil.

LETTRE XXXV.

(26 *décembre* 1768, *tome* 60, *page* 602.)

5 janvier 1769.

Ah! vraiment, vraiment Monsieur, vous vous feriez de belles affaires avec votre livrée, s'ils avaient connaissance de votre dernière lettre; ce sont bien des gens comme eux qui s'embarrassent de ce que pensent et disent des gens comme moi! si j'entrais en justification avec eux, ils me diraient comme le bœuf au ciron, dans la Motte : *Eh! l'ami, qui te savait là?*

Vos philosophes, ou plutôt soi-disant philosophes, sont de froids personnages; fastueux sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination, se croyant les premiers hommes du monde, de penser ce que pensent tous les gens qui pensent; orgueilleux, haineux, vindicatifs; ils feraient haïr la philosophie.

Est-il possible que votre rancune contre La Bletterie (qui sans doute n'avait point pensé à vous), ne cède pas au désir de plaire et d'obliger ma grand'maman! Ah! Monsieur, si vous la connaissiez, vous ne pourriez lui résister : l'esprit, la raison, la bonté, les grâces, tout en elle est au même degré; elle est à la tête de ceux de qui le goût n'est point perverti, et qui, sentant tout votre mérite, se rendent difficiles sur celui des autres.

Certainement vous vous trompez, Monsieur; La Bletterie n'a point eu en vue le président dans la phrase que vous me citez, personne ne lui en a fait l'application. La Bletterie parle des historiens, et le président n'a prétendu faire qu'une chronologie. Mais en supposant que La Bletterie ou d'autres vou-

lussent attaquer le président, ils n'y réussiraient pas; son livre a eu trop de succès pour que la critique de quelques particuliers puisse lui paraître fondée; il en attribuerait la cause à une basse jalousie, il la mépriserait, et il aurait raison. Point de guerre entre les vieillards; vous y auriez trop d'avantage, vos écrits n'ont que vingt-cinq ans.

Je consentirais volontiers à dire, à publier que vous n'êtes ni l'auteur ni le traducteur de l'*A B C*, et de toutes les autres brochures; mais me croira-t-on? ne m'en rendez pas caution, je vous prie; on s'en rapportera au style, et il est difficile de s'y méprendre. Mais, Monsieur, envoyez toujours à la grand'maman tout ce qui tombera entre vos mains, et qu'il y ait, je vous supplie, deux exemplaires.

Non, non, n'ayez pas peur, rien n'altérera l'opinion que j'ai de votre religion et de votre piété. Je vous fais mettre en pratique les vertus théologales; mais je ne voudrais pas devoir à la charité, l'amitié dont vous m'assurez.

Adieu, mon bon et ancien ami; je n'exerce aucune vertu en vous aimant et en croyant en vous. Ah! pourquoi ne puis-je avoir l'espérance de vous revoir?

LETTRE XXXV.

(6 *janvier, tome* 61, *page* 14.)

Paris, 20 janvier 1769.

J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer; allons, suivons l'ordre chronologique, et commençons par ce qui regarde la Chronologie du président, dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre. Ce n'est point M. de Belestat qui en a fait la critique; ce n'est point lui qui a écrit la lettre que vous m'avez envoyée; et qui donc? C'est la



Beaumelle. M. de Belestat et lui sont en communauté de biens; La Beaumelle fait passer sous son nom tout ce qu'il veut; il se tient *visiblement caché* derrière lui, et le Belestat se flatte de passer pour l'auteur, et se persuade peut-être à la fin qu'il l'est en effet. Si vous ne le connaissez que par ses lettres, et si vous ne l'avez jamais vu, vous êtes excusable de vous y tromper; mais tous ceux qui le connaissent s'accordent tous à dire que c'est un bœuf, et en même temps un petit maître, plein de toutes sortes de prétentions. On avait déjà écrit ici du Languedoc, qu'il se donnait pour l'auteur de cette brochure; mais il a beau faire et beau dire, on ne le croira pas.

Ne vous figurez pas, Monsieur, que le président vous ait soupçonné. Ni lui, ni moi n'avons eu cette pensée, et si quelqu'un a dit l'avoir, il en faisait semblant; mais je suis bien aise d'avoir cette lettre; il n'est plus permis actuellement d'insinuer le moindre soupçon sur vous; le pauvre président n'est plus en état de s'intéresser à rien; sa santé n'est pas mauvaise, mais sa tête ne va pas bien; ne lui écrivez plus sur ce sujet, je vous le demande en grâce.

La grand'maman a reçu une lettre charmante de M. Guillemet, typographe en la ville de Lyon; il lui envoie deux exemplaires de l'*A B C*. Ah! cet homme est aussi aimable que vous, et bien obligeant; il m'aurait envoyé un exemplaire du Siècle de Louis XIV et de Louis XV, s'il y avait pensé: j'espère qu'à l'avenir il ne nous laissera manquer de rien. Oh! je n'ai garde, Monsieur, de vous croire l'auteur de l'*A B C*; rien ne vous ressemble moins; mais je vous avouerai naturellement que vous n'avez rien écrit qui vaille mieux. Si vous avez à être jaloux, soyez-le de M. Huet; il n'y a que lui qu'on puisse vous préférer. J'approuve le jugement qu'il porte de Montesquieu; il révolte plusieurs personnes; mais l'extrême admiration qu'on a pour ce bel esprit ressemble assez à la vénération qu'on a pour les choses sacrées, qu'on

respecte d'autant plus que l'on ne les comprend pas. Il y a un petit in-12, dont le titre est : *Génie de Montesquieu.* Il y a quelques traits brillants, transcendants, mais quantité d'autres infiniment obscurs, inintelligibles, des lieux communs, des pensées fausses. Jamais, jamais, je ne souffrirai patiemment qu'on mette en parallèle M. de Montesquieu avec MM. Huet et Guillemet. La grand'maman est bien de cet avis; vous l'adoreriez, si vous la connaissiez, cette grand'maman. Vous êtes souvent le sujet de nos conversations ; elle voudrait que vous abandonnassiez La Bletterie; mais elle ne peut s'empêcher de rire de tout ce qu'il vous fournit de plaisant.

Je vous fais ma confession; sa traduction m'a fait plaisir, j'aimerais mieux sans doute qu'elle fût plus énergique, mais je hais si fort le style ampoulé, boursouflé, et pour dire en un mot, le style académique, que ce qui n'est qu'un peu plat ne me choque pas beaucoup. Je voudrais, Monsieur, que vous jugeassiez par vous-même de ce qu'est devenu le goût d'aujourd'hui, et quelles choses on admire. Les vers de l'abbé de Voisenon au roi de Danemarck, l'épigramme de Saurin sur vous, cela ne vous a-t-il pas paru bien bon? Les oraisons funèbres, les discours de l'Académie, comment tout cela vous paraît-il? Vous ne les lisez point, et vous faites bien; pour moi, je ne sais plus ce que je pourrais lire; hors vous, et les auteurs du siècle passé, tout m'ennuie à la mort. Je me recommande à vous, mon cher et ancien ami; vous êtes en vérité mon unique ressource.

LETTRE XXXVII.

(20 *janvier*, *tome* 61, *page* 21.)

Paris, 8 février 1769.

La grand'maman a ses ports francs, j'ai toujours oublié de vous le dire ; mais comment en avez-vous pu douter? femme d'un ministre, d'un sécrétaire-d'État, et par-dessus tout d'un surintendant des postes! Et quand elle ne les aurait pas, croyez-vous qu'elle craignît des frais? Je ne les craindrais pas, moi, s'il y avait sûreté que les paquets me parvinssent. Envoyez donc, Monsieur, sans nulle réserve, sans nulle discrétion, je n'ose pas dire tout ce qui sortira de vos mains, mais tout ce qui tombera entre vos mains.

Où prenez-vous que je hais la philosophie? malgré son inutilité, je l'adore ; mais je ne veux pas qu'on la déguise en vaine métaphysique, en paradoxe, en sophisme. Je veux qu'on nous la présente à votre manière, suivant la nature pied à pied, détruisant les systèmes, nous confirmant dans le doute, et nous rendant inaccessibles à l'erreur, quoique sans nous donner la fausse espérance d'atteindre à la vérité ; toute la consolation qu'on en tire (et c'en est une), c'est de ne pas s'égarer, et d'avoir la sûreté de retrouver la place d'où l'on est parti. A l'égard des philosophes, il n'y en a aucun que je haïsse; mais il y en a bien peu que j'estime.

Il y a une nouvelle brochure qui a pour titre : *Lettres sur les animaux, à Nuremberg*. C'est d'un nommé Le Roi, inspecteur des chasses du parc de Versailles ; elle m'a paru très-bonne, je ne l'ai lue qu'une fois, et je ne m'en tiens pas toujours à mon premier jugement. Il faut que les ouvrages, et surtout ceux de raisonnement, soutiennent une seconde lec-

ture pour que je puisse m'assurer de les trouver bons. Si vous l'avez lue, dites-m'en votre avis; et si vous ne l'avez pas lue, lisez-la je vous supplie. Le style est entre le vôtre et celui de ceux qui passent pour très-bien écrire.

La grand'maman est à la campagne; vous augmentez l'impatience que j'ai de son retour, par ce que vous me dites qu'elle a à me montrer.

LETTRE XXXVIII.

(22 *février*, *tome* 61, *page* 36.)

1er mars 1769.

Je vous fais mille et mille remercîments, Monsieur, de votre beau présent; je l'ai placé sur-le-champ dans ma bibliothèque. Vous croyez bien que je n'avais pas attendu jusqu'à présent à lire cette nouvelle édition. Il est vrai que je n'aime pas infiniment les détails de guerre; mais tout s'embellit par vous.

Je n'ai reçu qu'avant-hier votre saint Cucufin (1) : la grand'maman était à la campagne quand il lui est arrivé; elle l'envoya à son époux, avec la lettre de M. Guillemet : elle lui recommandait de me faire tenir tout cela aussitôt qu'il l'aurait lu. Cet époux, qui a bien d'autres *Cucufins* dans la tête, m'avait oubliée. Rien n'est plus plaisant; l'analyse d'Esther est charmante. Vous êtes bien gai : vous auriez grand tort de vous plaindre de votre existence; vous sentez, pensez, produisez sans cesse; mais moi, que voulez-vous que je fasse de mon existence? Indiquez-moi, quelques moyens d'en tirer parti. Vous serez surpris, si je vous avoue que la perte

(1) *Canonisation de frère Cucufin.*

de la vue n'est pas mon plus grand malheur ; celui qui m'accable, c'est l'ennui. L'amusement, dites-vous, vaut mieux que la fermeté d'esprit : rien n'est plus vrai ; mais où trouve-t-on de l'amusement ? Donnez-moi des talents ou des passions, ou des goûts que je puisse exercer ou satisfaire : on conserve de l'activité, et l'on n'en sait que faire. Rien de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on rencontre, de tout ce qui se passe, ne plaît ni n'intéresse. Vieillesse est bien difficile à passer, disait feu M. d'Argenson. La vilaine machine qu'une montre ! elle se détraque sans cesse ; un tourne-broche vaut bien mieux. Doutez-vous, Monsieur, qu'il y ait des êtres dans l'empyrée ou ailleurs qui nous observent, nous gouvernent et nous traitent bien ou mal suivant leur fantaisie ? Si j'admettais un système, ce serait celui là. Je crois même avoir vu mon sylphe en rêve, et que l'imprudence que j'ai eue de m'en vanter, est cause qu'il n'est pas revenu. J'aimerais bien à causer avec vous. Accusez-moi si vous voulez, d'un excès de vanité, mais vous ne dites rien que je ne croie avoir pensé ; vous êtes mon seul philosophe. Tous ceux qui raisonnent n'ont pour but que de faire admirer la subtilité de leur esprit, et comptent pour rien la justesse, la clarté, la précision. Voltaire ! Voltaire ! tout le reste sont des faux prophètes !

Vous aurez lu sans doute le livre de Saint-Lambert quand vous recevrez cette lettre : je n'ai encore lu que trois Saisons. Il y a dans l'Été, et surtout dans l'Automne, quelques morceaux qui m'ont extrêmement plu : il y a un peu trop de pourpre, d'or, d'azur, de pampre, de feuillages, etc., etc. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les descriptions ; j'aime qu'on me peigne les passions ; mais les êtres inanimés, je ne les aime qu'en dessus de porte.

J'approuve extrêmement le parallèle de nos trois dramatiques ; je souscris au jugement qu'en fait Saint-Lambert.

Savez-vous, Monsieur de Voltaire, que je ne peux pas souffrir que vous soyez relégué dans un petit coin du monde, malgré

l'apothéose dont vous jouissez? Il vaut mieux communiquer avec les hommes, que d'en recevoir un culte des élus : on vous invoque, on vous révère : ici l'on vous tourmenterait peut-être; mais qu'est-ce que cela vous ferait? Vous en ririez, vous vous en moqueriez, vous feriez connaissance avec la grand'maman; que vous adoreriez; vous feriez le bonheur de sa petite-fille; vous la délivreriez de l'ennui : mais tout ceci sont paroles vagues et oiseuses.

Que vous dirai-je de l'époux de la grand'maman? Je ne crains rien pour lui; ses talents et ses rivaux font ma tranquillité et la sienne.

Le pauvre président est bien malade : je crains que sa fin ne soit bien prochaine; j'en suis très-affligée.

M. du Pin, madame la duchesse de Boutteville viennent de mourir subitement. C'est un folie de s'embarrasser du lendemain, d'autant plus que nous sommes presque toujours plus malheureux par ce que nous prévoyons que par ce que nous éprouvons.

Adieu, mon cher ami, ma seule consolation; ayez toujours soin de moi.

LETTRE XXXIX.

(8 *et* 15 *mars*, *tome* 61, *pages* 58 *et* 62)

Mardi 21 mars 1769.

Vous nous comblez de biens, Monsieur, mais, loin de vous dire c'est assez, nous vous crions : encore! encore! Tout ce que vous nous envoyez est charmant; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont vos lettres : vous parlez de la grand'maman comme si vous la connaissiez. Vous seriez bien digne d'avoir ce bonheur, et vous seriez bien étonné de trouver qu'elle sur-

passe encore l'idée que vous vous en faites. Figurez-vous une nymphe, faite comme un modèle, jolie comme le jour : je n'en dis pas davantage sur sa figure ; je ne la connais que par réminiscence, et par ce que j'en entends dire ; mais son cœur, son esprit, vous seul pourriez dignement les peindre. Mais comme elle voudra voir ma lettre, et que je veux qu'elle vous parvienne, je ne veux pas m'exposer à la lui voir déchirer. Sa correspondance avec M. Guillemet (1) est ravissante. Vous avez su le *quiproquo* arrivé à sa dernière lettre : elle l'avait envoyée de la campagne où elle était, à *M. Grand'maman*, pour qu'il la donnât à l'envoyé de Genève, afin qu'il vous la fît tenir : et ce *M. Grand'maman*, qui a plus d'une affaire dans la tête, fit mettre cette lettre à la poste, et nous ignorons ce qu'elle est devenue.

Je reçus hier au soir vos deux derniers manuscrits ; je compte les relire aujourd'hui avec la grand'maman, et je remets à demain à ajouter à cette lettre le jugement que nous en aurons porté. Ah ! mon Dieu, mon cher ami, que nous vous désirerions à nos petits soupers ! le petit nombre de personnes qui y sont admises vous conviendrait bien. Ces petits comités sont les antipodes de feu l'hôtel de Rambouillet et des assemblées de nos beaux-esprits d'aujourd'hui. Je ne sais plus qui, l'autre jour, disait d'eux qu'ils croyaient avoir inventé l'athéisme. Ils font grand cas de la nature, et leur admiration exagérée me gèle le sang. Avouez de bonne foi que, sans l'occupation que vous donne votre campagne, vous trouveriez que le spectacle de ces productions serait un plaisir bien tiède. Les fleurs du printemps, les moissons de l'été, les vendanges de l'automne et les glaces de l'hiver suffiraient-ils pour charmer vos ennuis ? Ils pourraient causer des transports à un aveugle-né qui recouvrerait la vue : mais si vous traitiez un tel sujet, n'y joindriez vous pas, pour le rendre intéressant le rapport des quatre

(1) Voy. OEuvres de Voltaire. *Correspondance générale*, tome 41.

saisons aux quatre âges de la vie. Dans le printemps, l'ingénuité de l'enfance et le développement de ses goûts ; dans l'été, la jeunesse, la naissance des passions, leur progrès, leur violence ; dans l'automne leurs suites, leurs effets, les biens et les maux qu'elles produisent ; mais dans l'hiver, vous ne pouriez pas je crois, faire un tableau plus fidèle de la vieillesse que celui qu'a fait saint-Lambert.

Savez-vous bien, Monsieur, que quand je me hasarde à discourir avec vous, je me moque de moi, et je me trouve aussi sotte et aussi ridicule que vous pouvez me trouver. Mais vraiment j'ai bien d'autres choses à vous dire. On m'a raconté l'ambassade que vous avez reçue de Cateau la Sémiramis : une boîte tournée de ses propres *mais non innocentes* mains, son portrait, vingt beaux diamants, une belle fourrure, le code de ses lois, et une très-belle lettre. Pourquoi me laisser ignorer ce qui peut me la rendre recommandable? Son estime pour vous et les témoignages qu'elle vous en donne sont tout ce qui peut lui faire le plus d'honneur.

Adieu, Monsieur, jusqu'à demain que je reprendrai cette lettre

Je n'ai pu attendre la grand'maman. Je viens de relire votre écrit aux Trois Imposteurs (1) ; on ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le finissant ; rien n'est si sensé que le commencement et le milieu, et rien n'est si plaisant que la fin ; vous dites toujours bien, et moi je répète avec vous :

> Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
> Et pour nous élever, descendons en nous-mêmes.

Si nous n'y trouvons pas la vérité, inutilement la chercherions-nous ailleurs :

> Ce Dieu, dont mieux que moi tu conçois l'existence,
> Devrait bien comme à toi me donner ta croyance.

(1) *A l'auteur du livre des Trois Imposteurs.*

Ne voilà-t-il pas une belle parodie?

Sérieusement, Monsieur de Voltaire, je suis intimement persuadée que ce que nous ne pouvons comprendre ne nous est pas nécessaire à savoir; et qu'il nous suffit pour être sages, c'est-à-dire pour être heureux, de nous en tenir à ce que la loi naturelle nous enseigne : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*. C'est dans ce sens que la crainte devient le commencement de la sagesse.

Mon Dieu, que vous êtes heureux et que vous êtes en bonne compagnie étant seul avec vous-même! Je paye bien cher le plaisir que vous me donnez : je ne peux plus rien lire. J'ouvre un livre qu'on me vante; ce sont des lieux communs ou des extravagances, un style abominable. Je rejette le livre, je me fais lire du Voltaire, quelquefois madame de Sévigné, Hamilton, la Bruyère, la Rochefoucault, et puis quelquefois des livres mal écrits, comme les *Mémoires de Mademoiselle*, les *Illustres Françaises*, etc. Je lis aussi parfois quelques traductions des anciens et des Anglais; mais pour nos beaux discours d'aujourd'hui je ne les puis supporter; ils me font dire hautement que je ne puis souffrir les livres bien écrits. J'aime mieux passer pour avoir le goût dépravé que de m'ennuyer de leurs ouvrages.

Ce soir nous lirons votre *Épître à Boileau*.

Mercredi 22.

La grand'maman n'est point venue; ainsi j'ai lu sans elle votre *Épître à Boileau*. Eh bien, Monsieur, je ne cesse point de vous admirer et de m'étonner que le mauvais goût s'introduise tandis que vous existez. Ma lettre est d'une longueur énorme, il y faut mettre fin en vous assurant de mon tendre attachement et de ma parfaite reconnaissance.

Notre pauvre ami le président est un peu mieux, il y a moins de disparates; j'espère que le changement de saison pourra faire revenir ses forces et remettre entièrement sa tête

LETTRE XL.

15 avril 1769.

Hâtez-vous, hâtez-vous, Monsieur, de me rendre raison de la nouvelle qu'on débite, et qui a fait tomber tous les autres sujets de conversation : M. de Voltaire, dit-on, a communié en présence de témoins, et il en a fait passer un acte par-devant notaire. Le fait est-il vrai ? A quoi cet acte vous servira-t-il ? Sera-ce devant les tribunaux de la justice humaine ou de la justice divine ? Le produirez-vous en Sorbonne, au Parlement, ou à la vallée de Josaphat ? Sont-ce les billets de confession qui vous ont fait naître cette idée ? Que voulez-vous que vos amis pensent ? doivent-ils garder leur sérieux ? peuvent-ils se laisser aller à l'envie de rire ? Pourquoi ne les avez-vous pas avertis ? Pourquoi ne leur avez-vous pas dicté leur rôle ? Ce trait est si nouveau, si ineffable, que je ne puis comprendre quel a été votre dessein.

Je me sais mauvais gré de me détourner, par cette curiosité, de vous parler de ce qui m'intéresse bien davantage, de cette charmante lettre. Vous nous faites passer des moments bien agréables. La grand'maman ne veut laisser à personne le soin de vous lire ; elle s'en acquitte supérieurement, avec un son de voix qui va au cœur, une intelligence qui fait tout remarquer ; elle veut, à la vérité, marmotter les articles qui la regardent, mais je ne le souffre pas, et je la force à les articuler plus distinctement que tout le reste : ce sont ceux qui sont les plus applaudis, parce qu'ils sont les plus vrais et les plus justes.

Vous voulez savoir qui compose nos petits comités ; quand je vous les nommerais, vous ne les connaîtriez point. Leurs noms ne seront peut-être pas dans les fastes de notre siècle ;

ils n'ambitionnent aucune sorte de gloire, ils la révèrent en vous, parce qu'elle est méritée ; et puis, par un esprit de tolérance (qu'ils portent sur tout), ils ne la disputent point à ceux qui l'usurpent, ils se contentent d'être aimables, ils ne veulent point être célèbres.

Répondez-moi incessamment, et mandez-moi des nouvelles de votre santé, corporelle et spirituelle, et croyez que de tous vos amis, tant anciens que modernes, aucun ne vous admire et ne vous aime autant que je fais.

Le président reçoit avec plaisir ce que je lui dis de votre amitié pour lui ; sa santé n'est pas mauvaise, sa tête n'est point dérangée, mais elle est bien faible.

LETTRE XLI.

(18 *juillet*, *tome* 61, *page* 140)

29 juillet 1769.

Nos lettres se sont croisées, mais nous voici en règle. Je n'aurai pas de peine à faire ce que vous désirez. Une seconde lecture des *Guèbres*, faite par un bon lecteur, m'a fait remarquer des beautés qui m'étaient échappées. Je voudrais que mon suffrage eût plus de poids, mais tel qu'il est vous y pouvez compter. Je dois cependant vous dire ce que je pense : jamais on ne permettra la représentation de cette pièce, avant que les changements qu'elle a pour but ne soient arrivés ; ils arriveront un jour ; mais vous êtes comme Moïse, vous voyez la terre promise, et vous n'y entrerez pas ; elle sera pour nos neveux, contentez-vous de la sortie d'Égypte.

Toute réflexion faite, je crois qu'il est plus avantageux que cette pièce soit lue que représentée ; elle aurait du succès sans doute, mais elle éléverait de grandes clameurs, et animerait

furieusement les adversaires ; mais ce qui est de plus certain, c'est qu'aucun magistrat ni aucun ministre n'oserait en autoriser la représentation ; il faut se contenter de ce qu'on en tolère l'impression.

Ce serait pour moi un grand plaisir de me retrouver avec vous. Si j'avais exécuté le projet que j'eus, il y a quinze ans, de m'établir en province, je vous aurais rendu des visites ; mais aujourd'hui je suis trop vieille pour songer à changer de place. Je resterai dans ma cellule, lisant vos ouvrages, vous écrivant quelquefois et vous aimant jusqu'à mon dernier moment.

LETTRE XLII.

Paris, 29 août 1769.

Ah ! M. de Voltaire, il me prend un désir auquel je ne puis résister, c'est de vous demander, à mains jointes, de faire un éloge, un discours (comme voudrez l'appeler dans la tournure que vous voudrez lui donner) sur notre Molière. L'on me lut hier l'écrit qui a remporté le prix à l'Académie ; on l'approuve, on le loue fort injustement à mon avis. Je n'entends rien à la critique raisonnée, ainsi je n'entrerai point en détail sur ce qui m'a choquée et déplu ; je vous dirai seulement que le style académique m'est en horreur, que je trouve absurdes toutes les dissertations, tous les préceptes que nous donnent nos beaux-esprits d'aujourd'hui sur le goût et sur les talents, comme si l'on pouvait suppléer au génie. Je prêcherai votre tolérance, je vous le promets ; je m'y engage, si vous m'accordez d'être intolérant sur le faux goût, et sur le faux bel-esprit qui établit aujourd'hui sa tyrannie ; donnez un moment de relâche à votre zèle sur l'objet où vous avez eu tant de succès, et arrêtez le progrès de l'erreur dans l'objet qui m'intéresse bien davantage.

J'ai enfin lu l'*Histoire des Parlements;* il se peut bien que le second volume ne soit pas de la même main que le premier; mais, mon cher ami, je vois avec plaisir que vous pouvez avoir un successeur; ce jeune auteur ne vous fera point oublier; tout au contraire, vous avez fait en lui un disciple qui fera souvenir de vous.

Votre correspondance avec la grand'maman me charme; avouez qu'elle a de l'esprit comme un ange. Si je n'étais pas exempte de toute prétention, je ne vous écrirais plus, sachant que vous recevez de ses lettres; mais je ne prétends qu'à un seul mérite auprès de vous, c'est de vous admirer et aimer plus que qui que ce soit.

LETTRE XLIII.

(6 *septembre, tome* 61, *page* 178.)

Paris, 20 septembre 1769.

Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne me persuaderez jamais que ce qui produit de si mauvais ouvrages, et qui introduit un si détestable goût, soit un établissement bon et utile. Pourquoi inciter les gens à parler quand ils n'ont rien à dire? et a-t-on quelque chose à dire quand on n'a ni pensées, ni idées? Que l'Académie se borne à traiter de la grammaire, à enseigner les règles, mais qu'elle ne donne point de sujets à traiter; qu'elle ne donne point d'entraves au génie; que les prix qu'elle a à distribuer soient pour les auteurs de bons ouvrages donnés au public; qu'on suive en cela la méthode des Anglais. Enfin, Monsieur, je ne puis souffrir qu'on encourage les gens sans talents; ayez la sévérité et la fermeté de Despréaux; elles vous conviennent encore mieux qu'à lui. Réformez votre maison, vous y avez trop de bouches et de langues inutiles; votre

livrée est trop nombreuse, contentez vous d'être magnifique, et dédaignez le faste.

Quoi! pensez-vous sérieusement que ma voix puisse se faire entendre, et que je puisse vous être utile pour faire représenter vos *Guèbres?* Jamais le gouvernement n'y consentira; contentez-vous de l'impression. Vos *Guèbres* sont dans les mains de tout le monde, et si vous connaissiez vos acteurs, vous verriez combien ils vous sont inutiles; ils n'ajoutent aucun prestige à ce qu'ils représentent, tout au contraire, ils font voir le derrière des coulisses, et sentir tous les défauts. Vous ne pouvez être retenu par cette considération, j'en conviens; mais, Monsieur, vous voulez établir la tolérance, vous avez raison, je voudrais que vous fussiez le premier à en ressentir les effets. Pour y parvenir, prêchez-la d'exemple; contentez-vous d'avoir montré la vérité, et laissez-y tourner le dos à ceux qui ne la veulent point voir. Vous avez tout dit, tenez-vous-en à ne pas vous dédire, et ne mettez point de nouveaux obstacles à la chose du monde que je désire le plus, et sur laquelle j'ai eu une conversation avec madame Denis, dont elle vous rendra compte.

Votre correspondance avec la grand'maman Gargantua (1) me ravit; elle vous répond à ce qu'il y a de solide, c'est ce qui doit lui appartenir : pour moi, je ne suis que pour le frivole; je ne vois point dans l'histoire des Soukirs l'établissement des manufactures, je n'y vois qu'un très-beau sujet de conte de Fées, qui pourrait surpasser Cendrillon. Voilà, Monsieur, les progrès de mon esprit et de ma raison, qui, au bout de soixante et dix ans que j'ai vécu, me mettent à côté des enfants de quatre ans. Ah! je ne suis qu'une petite fille, mais j'ai une charmante grand'maman; il faut l'adorer, Monsieur, et moi, m'amuser et m'aimer toujours.

(1) Voy. Lettres de Voltaire à la duchesse de Choiseul. *Correspondance générale*, vol. 61, page 161.

LETTRE XLIV.

(11 *décembre, tome* 61, *page* 232.)

Mercredi 20 décembre 1769.

J'ai mille raisons pour vous aimer ; d'abord vous êtes mon contemporain, qualité dont je fais grand cas, et que je trouve aujourd'hui dans bien peu de personnes. Ensuite vous avez des attentions infinies ; vous me procurez de l'amusement, du plaisir : sans vous mes nuits seraient insupportables ; je les passe à me faire lire ce que vous m'envoyez. Vos correspondants en Hollande vous servent bien : communiquez-moi toujours tout ce qu'ils vous envoient. La grand'maman est bien contente de vous ; je reçois d'elle les mêmes remercîments que vous me faites, et je vous en dois à l'un et à l'autre, de m'admettre en un si aimable commerce.

M. Craufurd, dont je vous ai parlé il y a quelques années, est ici depuis quelques jours ; il s'en ira bientôt ; j'en suis très-fâchée ; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de goût et de justesse ; il a un peu d'amitié pour moi et de l'adoration pour vous ; il m'a priée de vous parler de lui, de vous faire souvenir du temps qu'il a passé avec vous. Il a un ami dont la réputation ne vous est pas inconnue, c'est M. Robertson ; vous savez qu'il a fait l'*Histoire d'Écosse* et la *Vie de Charles V*. Cet auteur voudrait vous faire hommage de ses ouvrages ; je me suis chargée de vous en demander la permission ; j'ai assuré que je n'aurais pas de peine à l'obtenir. Je désire qu'il puisse voir votre réponse ; ainsi je vous supplie qu'elle soit de façon à le satisfaire ; son respect, sa vénération pour vous sont extrêmes, ce qui me fait juger de son esprit et de son mérite.

Vous voulez que je vous mande des nouvelles : le grand-papa

se porte toujours fort bien ; il est aussi charmant que jamais ; il n'y a plus que lui en qui l'on trouve de la grâce, de l'agrément et de la gaieté ; hors lui, tout est sot, extravagant ou pédant.

M. d'Invault donna, hier matin, sa démission (1) ; j'attendrai à demain à fermer cette lettre, afin de vous pouvoir nommer son successeur. Si on est dans l'embarras du choix, je ferai partir ma lettre. Adieu, mon cher et ancien ami, je vous aime de tout mon cœur.

Le président se porte bien, mais il ne me fait pas désirer de parvenir à son âge. Mille compliments à madame Denis et à M. et madame Dupuis.

Jeudi 21.

Le contrôleur n'est point nommé ; je voudrais que vous le fussiez, mais ce serait à condition que vous interdiriez les écrits sur l'agriculture, les projets économiques, etc., etc.

J'attends avec grande impatience ce que vous me promettez à la fin de l'hiver ; cela sera-t-il gai ? Nous n'avons besoin, à nos âges, que de nous amuser. Vous avez assez instruit le genre humain, ne songez plus qu'à vous divertir et à divertir vos amis.

LETTRE XLV.

(29 *janvier*, *tome* 61, *page* 218.)

Paris, 4 février 1770.

Mercredi prochain 7 de ce mois, il partira, par les guimbardes de Lyon, l'*Histoire de Charles V*. Ce mot guimbardes

(1) De la place de contrôleur-général des finances.



de Lyon, pour avoir acquis une nouvelle signification, n'a pas perdu l'ancienne, je puis vous en assurer.

Je vous ai, je crois, déjà mandé que je trouvais charmants les vers de M. Guillemet; la modestie, ou plutôt l'humilité de la grand'maman, ne lui permet pas de les montrer à beaucoup de monde; mais le petit nombre de ceux qui les ont vus en ont été charmés, et le grand-papa, qui n'aime point la louange, n'a pu se défendre de paraître très-satisfait de la grâce, de la délicatesse de celle que vous lui donnez. Je voudrais que vous pussiez juger par vous-même de quelle vérité sont vos éloges.

Je suis bien fâchée que le petit Craufurd ne soit plus ici, mais je lui enverrai un extrait de votre lettre.

Je ne veux point abuser de votre complaisance en vous priant de m'écrire souvent; vous avez de bien meilleurs emplois à faire de votre temps, et moi, par la raison contraire, n'ayant rien à faire, je n'ai aussi rien à dire. Mes lettres ne seraient remplies que de traités sur l'ennui, sur le dégoût du monde, sur le malheur de vieillir; cela ne serait-il pas bien amusant? Oh! non, M. de Voltaire, je me fais justice; je serai parfaitement contente si vous me conservez votre amitié, votre souvenir, et si vous m'en donnez des marques en m'envoyant exactement tout ce que vous ferez. Quel est donc l'ouvrage qui est actuellement sur le tapis? il doit m'amuser beaucoup. C'est donc quelque chose de gai et de frivole? et ce ne sera pas sur une certaine matière, sur laquelle il ne reste plus rien à dire; ce ne sera pas non plus un traité économique, ni des préceptes sur l'agriculture. Vous sentez bien que quand on habite un tonneau dans le coin de son feu, on s'intéresse fort peu à ces parties de l'administration. On lit les édits malgré qu'on en ait. Ma curiosité n'a pas été fort satisfaite par les derniers; ils m'ont appris que je perdais mille écus de rente. Je suis plus philosophe que je ne croyais, car je suis presque insensible à cette perte; je trouve dans ce qui afflige tout le monde

ma consolation, la vieillesse ; ce n'est pas la peine de s'affliger de rien quand on a si peu de temps à souffrir. Cette réflexion est commune ; elle a été dite et écrite par tout le monde, mais sans le sentir ; et moi, je ne le dis que parce que je le sens.

Ne croyez point que je coure le monde : je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes connaissances les plus particulières. Je ne dis pas chez mes amis : ah ! M. de Voltaire, y en a-t-il dans le monde ? Vous avez des adorateurs, et en grand nombre ; mais croyez-vous avoir beaucoup d'amis ? Ne faites point usage de ceci contre moi ; je dois être exceptée de la thèse générale, et par vous plus que par qui que ce soit.

LETTRE XLVI.

(26 *mars*, *tome* 61, *page* 292.)

Paris, 9 avril 1770.

C'est donc à un révérend père capucin à qui j'ai affaire aujourd'hui. Vous avez choisi une étrange métempsycose ? Savez-vous ce que je serais si je choisissais la mienne ? je deviendrais taupe. Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre, que j'aimerais mieux ce qui se passe dessous ; je n'y verrais pas ce qu'on appelle le dessous des cartes ; j'ignorerais toutes les tricheries, et tant mieux ; je serais avec mes semblables, et je me dirais : ces gens-là du moins ne me trompent pas, ils ne m'en font pas accroire. Mon Dieu ! mon cher Voltaire, que j'aimerais à causer avec votre révérence ; vous nous avez envoyé des vers qui ne sentent pas trop la capucinerie, surtout ceux à la grand'maman, que vous m'aviez dit être les moins bons ; ils sont charmants, ils ont un succès infini.

La *Mélanie* de La Harpe est fort tombée depuis l'impression ; j'aime beaucoup mieux sa *Lettre du Solitaire de la Trappe* à

l'abbé de Rancé. Saint Grisel et saint Billard sont toujours enfermés. Mais nous avons bien d'autres affaires qui nous occupent, les opérations de finance : elles m'ont rogné les ongles, qui, comme vous savez, n'étaient pas trop longs ; je perds plus de mille écus de rente, et je me flatte, pour l'amour de vous, toute proportion gardée, que vous en perdez cinq ou six fois autant. Plus la somme que l'on perd est petite, plus le dommage est grand, parce qu'il est bien près du nécessaire.

Nous avons aussi le procès de M. d'Aiguillon qui fait grand bruit ; vous ne vous attendez pas que je vous raconte aucun détail ; c'est au-dessus de ma capacité.

Vous êtes extrêmement bien avec la grand'maman, nous ne cessons de parler de vous. Quand il arrive une de vos lettres, soit à elle ou à moi, c'est une grande joie pour le petit comité. Le capucin Voltaire serait admis dans ce comité et deviendrait notre directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que votre *Encyclopédie?* vous ne m'en jugez pas digne ; est-ce qu'elle ressemblerait à l'autre ?

Dites-moi aussi, je vous prie, pourquoi vous n'avez pas engagé M. Cramer à me venir voir? Ses impressions ne sont-elles que pour la cour ? Vous comptez pour bien peu vos amis.

J'entends dire qu'on vous érige une statue ; qu'elle sera placée dans la bibliothèque ; je l'aime mieux là qu'à l'Académie. Votre empire est universel, vous n'êtes point fait pour un petit État ; mais revenons à votre capucinerie.

« Vous ne fûtes jamais des Cotins le héros ; »

Et l'on ne dira point :

« Et maintenant le soutien des dévots. »

Ces vers sont assez jolis, et j'achèterais bien cher certain ouvrage dont on n'a que des fragments.

Il est vrai, je ne m'en défends pas, j'aime mieux le plaisant

que le sérieux; cependant je serais bien aise d'avoir votre *Encyclopédie;* c'est le seul moyen de me faire rechercher et mériter le beau titre d'Encyclopédiste.

Adieu, mon révérend père, faites tous les jours mention de moi dans votre *memento*.

LETTRE XLVII.

(25 *avril, tome* 61, *page* 313.)

Paris, 8 mai 1770.

Vous reconnaissez vos torts avec la grand'maman, et vous les réparez bien; vous ne pourriez sans ingratitude être mécontent d'elle. Si elle ne vous écrit pas souvent, c'est qu'elle n'a pas un moment à elle; elle fait usage de ceux qu'elle passe avec vos amis, pour dire de vous toutes les choses que je voudrais que vous entendissiez. Vous ne sauriez nous envoyer trop souvent de vos œuvres; de quelque genre qu'elles soient, elles plaisent et réveillent. Vos derniers vers sont les plus jolis du monde : *faisant le bien pour son plaisir*, m'a charmée (1).

On ne parle ici que de votre statue : le siècle s'honore en vous rendant cet hommage; vous en devez être flatté; mais cependant n'oubliez jamais, mon cher contemporain, que vous

(1) Les vers suivants adressés à madame du Deffand :

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit
Cette image est trop révoltante;
Je crois qu'on la peut définir,
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir!

êtes du siècle de Louis XIV. Vous êtes la plus parfaite et la plus singulière des sept merveilles qu'il a produites, je voudrais vous faire le pendant de saint Michel terrassant les erreurs et le fanatisme; mais que d'attributs il faudrait rassembler, si l'on y mettait tous ceux qui vous désignent! Si vous ne voyez pas mon nom dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par humilité; il y avait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux-esprits. J'en use avec vous comme avec la divinité, qui se contente d'être adorée en esprit et en vérité.

Je vais perdre tout à l'heure la grand'maman : elle part jeudi pour Chanteloup; elle va tondre ses moutons, en faire carder et filer la laine, dont on fera de beaux draps et toutes sortes d'étoffes. Amboise est une nouvelles Salente, mais dont les lois ne seront pas dictées par un pédant.

Soyez son émule dans votre ville de Versoy, et faites à qui mieux mieux le bonheur de tout ce qui vous environne; faites le mien en particulier, en m'aimant toujours.

LETTRE XLVIII.

24 mai 1770.

Votre dernière lettre est du 5, ma dernière est du 8; j'en attendais une nouvelle de vous, pour éviter que nos lettres se croisassent; elle n'arrive point; je m'ennuie de ce long silence. J'ai du scrupule de n'avoir pas encore obéi à la grand'maman, qui m'avait chargée de vous dire beaucoup de choses. Peut-être vous les aura-t-elle écrites elle-même; mais elle dit si bien, qu'il n'y a pas d'inconvénient à la répéter, je vais la transcrire.

« Je vous envoie, ma chère petite-fille, une requête que « M. de Voltaire m'a envoyée; vous verrez qu'elle est adressée

« au roi, et qu'il dit en note que l'instance est au conseil. Le sujet « en est très-intéressant; la cause qu'il défend est certainement « bonne en soi, mais je crains bien que la manière un peu « trop philosophique dont elle est traitée et le nom de M. de « Voltaire n'y nuisent beaucoup. Comme votre commerce avec « lui est plus régulier que le mien, je vous prie, la première « fois que vous lui écrirez, de lui accuser pour moi la réception de « cette requête, et de l'en remercier. Dites-lui en même temps, « vous qui êtes en droit de lui tout dire, que vous ne lui con- « seillez pas de badiner avec le roi; que les oreilles des rois « ne sont pas faites comme celles des autres hommes, et qu'il « faut leur parler un langage plus mesuré. Je vous prie aussi « d'envoyer la requête au grand papa, dès que vous l'aurez lue: « je la lui annonce. »

Dans une seconde lettre, elle me mande que vous lui avez écrit sous l'adresse de sa femme de chambre, en lui envoyant six montres; qu'elle les a envoyées sur le champ à son mari; qu'elle le menace de les prendre toutes six sur con compte, s'il ne les fait pas acheter par le roi.

Voilà, je crois, toutes les commissions dont je suis chargée; mais après m'en être acquittée, je n'ai pas tout dit, il faut que je parle pour moi à mon tour.

Votre requête m'a paru le modèle du style des avocats; peut-être voudrais-je en retrancher le ton philosophique, qui n'est pas nécessaire pour combattre l'injustice.

Vos derniers cahiers m'ont ravie; l'article *âme* me déterminerait seul à me rendre votre écolière. Il y a longtemps que je pense que la seule chose qu'on puisse bien savoir, c'est que nous sommes faits pour ignorer tout. Le doute me paraît si naturel et si sage, que je n'ose m'élever contre les affirmations, de peur de me laisser entraîner à affirmer moi-même. Tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous doit être aussi inutile qu'impossible à croire, un aveugle-né peut-il se soumettre à croire les couleurs? Qu'est-ce que ce

serait que sa soumission? Qui pourrait-elle satisfaire? Il n'y a que des fous qui pourraient l'exiger. Ma philosophie est terre à terre. Voyez si vous voulez d'une telle écolière. Mais soit instinct, sentiment, ou raison, je n'aurai d'autre maître que vous.

J'aime beaucoup votre triomphe sur le fripon jésuite. Je vous promets la vie éternelle, mon cher Voltaire; si vous n'en jouissez pas dans tous les cœurs de ceux qui resteront sur terre. Je voudrais bien passer avec vous le peu de temps qui me reste à l'habiter, vous fortifieriez en moi ce qu'on appelle âme, qui de jour en jour s'affaiblit et s'attriste. Ah! vous avez raison, on serait heureux, si l'on passait ses vingt-quatre heures sans douleur et sans ennui. Si on me donnait un souhait à faire, avec la certitude qu'il serait exaucé, j'aurais bientôt dit : ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne me jamais ennuyer. Vous pouvez, mon cher contemporain, remplir mon souhait en m'envoyant tout ce que vous faites; ne retranchez rien, excepté les articles Sciences, où je ne pourrais rien comprendre.

Je ne sais point encore ce que le grand-papa aura répondu à la grand'maman sur vos montres; dès que je le saurai, je vous le manderai. Adieu.

LETTRE XLIX.

(18 *juin*, *tome* 61, *page* 333.)

24 juin 1770.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais toujours que la grand'maman me dictât quelque chose pour vous; je l'en ai pressée, mais elle est d'une paresse d'esprit dont on ne peut la tirer. Elle s'en rapporte à moi pour vous dire tout

ce qu'elle pense pour vous; je serai donc son indigne interprète, mais j'aurai le mérite de vous dire la vérité en vous assurant que ses sentiments ne se bornent point à l'admiration et à l'estime, et qu'elle y joint une très-véritable amitié. Elle voudrait vous satisfaire sur toutes les choses que vous désirez. et nommément sur votre affaire de Saint-Claude. Elle trouve la cause que vous défendez très-juste, mais elle ne peut vous seconder que par ses représentations et ses sollicitations; elle est aussi reconnaissante et aussi contente que moi des cahiers que vous nous envoyez, et nous vous prions de continuer. Je serai encore du temps sans revoir cette grand'maman; elle ne reviendra que le 17 ou le 18 de juillet, et peu de jours après elle partira pour Compiègne. La vie se passe en absences; on est toujours entre le souvenir et l'espérance; on ne jouit jamais; si du moins on pouvait dormir, ce ne serait que demi-mal. Dormez-vous, mon cher Voltaire? ce serait pour vous un temps bien mal employé; il n'y faut donner que le pur nécessaire pour votre santé; employez tout le reste à instruire, à éclairer, et surtout à amuser la grand'maman et sa petite fille. Pour moi, qui ne dors point, je m'occupe souvent les nuits à repasser tous les vers que j'ai retenus; vos épîtres au roi de Prusse; à madame de Villars, au président, etc., ont souvent la préférence. Pourquoi ne feriez-vous pas une jolie épître pour la grand'maman? Le sujet ne vous laisserait pas manquer d'idées.

M. de Saint Lambert fut reçu hier à l'Académie; il récita le second chant d'un poëme qu'il fait sur le génie; il faut en avoir beaucoup pour rendre ce sujet piquant.

Votre article des anciens et des modernes me fait très-plaisir. Vous êtes judicieux, vous avez toujours raison; et jamais, non jamais, vous n'êtes ni faux, ni fatigant, ni froid.

Vous savez que le grand-papa a acheté toutes vos montres; vous êtes très-bien avec lui. Il ira le 9 du mois prochain chercher la grand'maman, pour la ramener le 17 ou le



18. Je voudrais bien qu'il y eût un terme où j'aurais l'assurance de vous revoir ; mais j'ai bien peur, mon cher Voltaire, que nous n'ayons d'autre rendez-vous qu'aux Champs-Élysées. Nous n'aurons rien à changer à nos figures : elles se trouveront, en les conservant telles qu'elles sont, à l'unisson des ombres; mais j'espère que la mienne verra la vôtre; ainsi, loin de rien perdre, je compte gagner beaucoup. Bonjour, adieu, donnez-moi de vos nouvelles. Je vous envoie une lettre, je ne sais pas de qui; je crois cependant que c'est d'un homme qui vous estime beaucoup, et qui désire que vous l'estimiez: il en sera ce qu'il vous plaira, mais il vous prie de m'adresser la réponse que vous lui ferez : il l'enverra chercher chez moi.

LETTRE L.

(12 *juillet*, *tome* 61, *page* 343.)

29 juillet 1770.

Ne craignez rien, Monsieur, pour vous ni pour votre statue; vous êtes l'un et l'autre à l'abri de toute atteinte. Le temps pourra endommager la statue; mais pour vous, qui est-ce qui peut vous nuire? Votre gloire irait toujours en augmentant, si cela était possible; bannissez toute terreur panique; nous ne sommes plus dans le siècle des bons mots, et il aurait été difficile, dans aucun siècle, d'en dire contre vous. Les plaisanteries des sots sont bien peu redoutables. Je voudrais qu'il vous fût aussi aisé d'obtenir des priviléges pour vos émigrants qu'il vous l'est de terrasser tous vos envieux.

La grand'maman a le plus sincère désir de vous obliger en tout ce que vous désirez; et quoiqu'accablée de sollicitations, aucune des vôtres ne la fatigue; elle est de retour de sa Sa-

lente depuis le 20 de ce mois : elle part aujourd'hui pour Compiègne, dont elle ne reviendra que le 27 d'août. Comment est-il possible que vous ne fassiez pas quelques vers pour elle ? Et pourquoi vous occupez-vous éternellement d'une philosophie sur laquelle tout est dit et tout parfaitement bien dit, puisque vous en avez traité toutes les parties ? Divertissez-nous, égayez-nous, nous en avons grand besoin, et moi en particulier qui m'ennuie à la mort. L'horrible aventure que celle de Saint-Domingue ! il faut de pareils événements pour qu'on se trouve heureux : celui-ci laisse l'abbé Terrai bien en arrière.

Nous avons une princesse de M.... qui s'est jetée dans un couvent, non pas pour prendre le voile comme madame Louise, mais pour se séparer de son mari. Voilà une nouvelle aventure qui fera longtemps le sujet des conversations, et fera une grande diversion à l'affaire de M. d'Aiguillon.

Ce n'est pas une chose gaie, mon cher Voltaire, que de vieillir, surtout quand on n'a point fait les provisions dont vous me parlez. Si je ne me chauffais qu'au feu que j'ai préparé, je serais toute de glace, mais par ma correspondance avec vous, je me trouve au coin de votre feu, et m'en trouve très-bien ; je n'en cherche point d'autre, parce qu'il n'y en a point d'autre.

Vous avez beau me reprocher de ne point aimer les philosophes, je n'en croirai pas moins qu'ils ne sont nullement de votre goût. Quoi qu'il en soit, vous serez parfaitement du mien jusqu'à la fin de ma vie.

LETTRE LI.

(8 août, tome 61, page 359.)

Paris, 22 août 1770.

Grand-papa, grand'maman, petite-fille, secrétaire, amis, connaissances, tous sont charmés de vos vers (1), mais on ne vous quitte point de là prose. J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre; je voudrais l'avoir. Je m'en tiens à connaître ce livre par vous (2). Toutes réfutations de système doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnements métaphysiques sur les matières inintelligibles? ils sont, à mon avis, ce que le clavecin du père Castel était pour les sourds. Peut-on donner des idées et peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens? Un sourd, un aveugle de naissance, peuvent regretter de ne pas voir, de ne pas entendre; mais cependant ils ne savent ce que c'est que ces facultés qui leur manquent; ils ne nient pas ce qu'on leur en dit, mais ils s'ennuient de tout ce qu'on leur dit pour leur en donner la connaissance. De tout ce qu'on a écrit sur ces matières, c'est *le Philosophe ignorant* et *la Religion naturelle* que je lis avec plus de plaisir. Je ne me tourmente point à chercher à connaître ce qu'il est impossible de concevoir. L'éternité, le commencement, le plein, le vide; quel choix peut-on faire?

« Je n'irai point d'un vol présomptueux, etc., etc. »

(1) *Épître à madame la duchesse de Choiseul.*

(2) *Système de la Nature, ou des Lois du monde physique et du monde moral*, par Mirabeau.

Voilà où je m'en tiens : faire autant de bien que je peux, le moins de mal qu'il m'est possible, laisser à chacun sa façon de penser, ne troubler le bonheur ni la paix de personne, éviter l'ennui et les indigestions, les supporter patiemment quand on ne peut faire autrement; aimer, estimer mon très-bon ami Voltaire, souhaiter qu'il me survive, parler sans cesse de lui avec la grand'maman, recevoir souvent de ses lettres et de ses ouvrages; voilà ce que je désire pour le peu de jours qui me restent.

LETTRE LII.

Paris, 5 octobre 1770.

Savez-vous, mon cher Voltaire, que j'avais résolu de ne vous plus écrire? Je croyais n'avoir plus rien à dire, et il me paraissait injuste de vous donner de l'ennui pour obtenir en échange du plaisir. Mais, toutes réflexions faites, l'intérêt a prévalu. L'arrivée de M. Craufurd a fort contribué à me faire changer de résolution. Il m'a dit que vous disiez du bien de moi, que vous m'aimiez; et quoique je sois devenue fort défiante, je n'ai pu me défendre d'en croire quelque chose. Si vous m'aimez, vous avez raison, car en vérité, je crois être la personne qui vous aime le plus. Je n'ai encore causé qu'un moment de vous avec M Craufurd, mais je me propose bien de le beaucoup interroger. Je voudrais savoir si vous êtes à peu près heureux, et si la gloire vous tient lieu de tout. J'ignore quel est le charme de cette jouissance, c'est sans doute celle du paradis, et c'est peut-être pour cela qu'on appelle ses habitants bienheureux. Cependant, tout ce qui les environne jouit du même bonheur, et dans ce monde-ci la gloire consiste dans la prééminence.

Pour moi, mon cher Voltaire, je fais consister le bonheur

dans l'exemption de deux maux, les douleurs du corps et l'ennui de l'âme. Je n'aspire point à une parfaite santé ni à aucun plaisir; je supporterais patiemment mon état actuel, qui aux yeux de tout le monde paraît bien malheureux, si j'avais un ami véritable. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit point. Je ne crois pas que celle que vous avez pour la czarine soit d'un genre à satisfaire votre cœur; cette czarine est une héroïne de gazette; ses succès sont brillants, elle a certainement un grand courage, rien ne la détourne de ses projets; mais souffrez que je donne la préférence à votre Sémiramis, dont les remords me forcent à l'aimer, à la plaindre, et à oublier ses forfaits.

Vous me trouverez bien impertinente, mais d'où vient voulez-vous savoir ce que je pense? J'ai fait vœu de dire toujours la vérité; je ne serais point flattée d'être approuvée par vous, si je surprenais votre approbation.

Est-il vrai que vous comptez passer l'hiver dans les provinces méridionales? Que ne venez-vous plutôt à Paris? J'aurais une grande satisfaction de causer avec vous, et de vous dire, mon cher Voltaire, que vous êtes la seule personne que j'admire, et dont l'estime et l'amitié me flatteraient le plus.

LETTRE LIII.

(*Voyez une lettre de Voltaire à la duchesse de Choiseul, du* 16 *novembre, tome* 61, *page* 394.)

23 novembre 1770

Comment, Monsieur, c'est vous qui m'accusez d'inégalité et de caprice! vous écrivez à la grand'maman, en lui envoyant votre épître, que, par parenthèse, j'avais déjà lue quand elle l'a reçue :

« Si cette épître trouvait grâce devant vos yeux, je vous « dirais : Envoyez-en copie pour amuser votre petite-fille, « supposé qu'elle soit amusable, et qu'elle ne soit pas dans « ses moments de dégoût. Pour réussir chez elle il faut prendre « son temps. »

Je conviens que je suis peu amusable, que l'on me procure souvent des moments de dégoût : c'est un inconvénient qui ne m'arrivera jamais par vous ; mais que vous ayez besoin de prendre votre temps avec moi pour réussir, vous devez savoir que ce temps dure depuis quelque temps ; il y a un peu plus de cinquante ans que vous en faites l'épreuve. Rougissez donc, Monsieur, de recevoir des impressions par vos nouvelles connaissances contre la plus ancienne et la meilleure de vos amies. Votre livrée (1) me hait ; je sais bien pourquoi :

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux,
Ni leur rendre un honneur que je ne rends qu'à vous.

Ne les écoutez plus, et ne donnez point à la grand'maman occasion de croire que vous êtes ingrat et injuste : elle est témoin de mon amitié et de mon admiration pour vous ; repentez-vous, et vous obtiendrez votre pardon.

Votre épître est charmante. Vous ne m'avez point envoyé votre article dramatique, qu'on dit être parfait. Il paraît depuis peu un testament dont on ne peut deviner l'auteur : il est de la main d'un diable forcé à honorer les saints. Quand vous l'aurez lu, je voudrais que vous me dissiez de qui vous le croyez : c'est peut-être lui faire trop d'honneur que d'avoir cette curiosité (2).

Ne croyez pas, je vous prie, que je bâille toujours dans mon tonneau ; j'ai encore quelquefois des moments de gaieté ; mais je n'en ai pas, comme vous, un fonds inépuisable en

(1) Les philosophes.
(2) *Testament de Voltaire* par M. Marchand.

moi-même; je ne la produis pas, mais je la reçois facilement, et surtout quand elle me vient de vous. Vous devriez vous reprocher de m'en donner si rarement, et ce que vous ne devriez jamais vous pardonner, ce sont vos injustices.

LETTRE LIV.

(5 *décembre* 1770, *tome* 61, *page* 402.)

9 décembre 1770.

Il y avait longtemps, Monsieur, que je n'avais reçu de vos nouvelles; j'en espérais tous les jours, et j'étais arrêtée à vous en demander, pour éviter que nos lettres se croisassent, surtout depuis la mort du président. Je ne doute pas de vos regrets, c'était un homme bien aimable: mais depuis deux ans il ne restait plus de lui que sa représentation. Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état: son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché; mais il remplaçait les plaisirs et les amusements auxquels son âge le forçait de renoncer, par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc.; toutes ces choses étaient pour lui comme la question: elles lui faisaient passer une heure ou deux. Son testament est de 1766: il avait alors son bon sens. Il laisse à des paroisses, à des couvents, des legs peu considérables; il traite fort bien ses domestiques; il donne ses manuscrits à madame de Jonsac (1), fait des legs à ses petits-neveux, et le reste de son bien partagé selon la coutume. De ses amis il n'en parle point. L'état où il était depuis longtemps ne m'a pas donné le désir de vieillir. Il n'y a que vous, Monsieur, à qui il appartient de ne le pas craindre; votre âme userait trois ou quatre

(1) Née Colbert de Seignelay, nièce du président Hénault, et mariée au comte de Jonsac, frère du maréchal d'Aubeterre.

corps. Pour la mienne, elle n'est pas de même ; je me figure que si je vis encore quelques années, je deviendrai comme le président, et certainement il vaut mieux finir que d'exister de cette sorte.

Savez-vous, Monsieur, que je suis un peu en colère contre vous; j'ai lu votre lettre à la grand'maman, comme je vous l'ai déjà mandé. Vous ne me croyez donc plus aimable, et vous dites qu'il faut prendre son temps avec moi? C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui êtes (comme vous me l'écrivez) le plus ancien de mes amis. On ne m'accuse point d'être inconstante, et si on me faisait cette injustice, vous me serviriez à la réfuter; je suis très-*amusable*, et je le suis toujours par ce qui me vient de vous. Votre épître au roi de la Chine me plaît infiniment.

Vous ne devineriez jamais combien j'ai de volumes de vous; j'en ai cent neuf, et je crains de n'avoir pas tout, il y en a une grande quantité de doubles; j'aurai ces jours-ci un libraire pour vous compléter, et pour plus grande sûreté je vous en enverrai après le catalogue, pour que vous me disiez ce qui me manque.

J'ai le malheur, je l'avoue, de n'être pas *amusable* par les beaux génies de notre siècle, ou si vous voulez, de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à Lamotte, qu'ils ont fort dénigrés, et qu'ils sont bien loin d'égaler. Oh! Monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée, et je trouverai toujours entre eux et vous la diffécence du maître au valet; mais laissons-les là, et n'en parlons plus.

Je vais vous faire une proposition, la plus ridicule du monde, et que vous trouverez peut-être la plus impertinente. Je suis dans l'habitude de donner des étrennes à madame de Luxembourg; celles de cette année seront la *Bibliothèque bleue* (1),

(1) Recueil de Contes, de Romans, etc., en vieux langage, auquel on avait donné le nom de *Bibliothèque bleue*, parce que ces morceaux

dont on vient de faire une nouvelle édition en beau langage; je serais charmée si vous aviez la complaisance de me faire un joli envoi, sérieux ou comique, tout comme il vous plaira. Si vous m'accordez cette grâce, il n'y faut pas perdre un moment. Je prierai Dieu pour vous, et vous aimerai encore plus que je ne vous aime, s'il est possible. Voilà un libraire, M. Merlin, que j'attendais; je vous quitte pour travailler avec lui. Adieu.

Qu'est-ce que c'est que Nicodème et Jeannot? La grand'-maman et la petite-fille n'ont-elles pas sujet de se plaindre de n'en pas entendre parler?

LETTRE LV.

Lettre de M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand (1).

16 décembre 1770.

« Je m'en étais douté; il y a trente ans que son âme n'était « que molle, et point du tout sensible; qu'il concentrait tout « dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible et le cœur « dur; qu'il était content, pourvu que la reine trouvât son « style meilleur que celui de Moncrif, et que deux femmes se « le disputassent; mais je ne le disais à personne. Je ne disais « pas même que ses *Étrennes mignonnes* ont été commencées « par du Mollard, et faites par l'abbé Boudot. Je reprends « toutes les louanges que je lui ai données :

« Je chante la palinodie,
« Sage du Deffand, je renie

avaient d'abord été publiés en forme de brochures couvertes d'un papier bleu.

(1) Elle ne se trouve pas dans l'édition de Beaumarchais.

« Votre président et le mien.
« A tout le monde il voulait plaire,
« Mais ce charlatan n'aimait rien ;
« De plus, il disait son bréviaire. »

« Je voudrais, Madame, que vous sussiez ce que c'est que ce « bréviaire, ce ramas d'antiennes et de répons en latin de cui« sine! — Apparemment que le pauvre homme voulait faire « sa cour à Dieu, comme à la reine, par de mauvais vers.

« Je suis dans la plus grande colère; je suis si indigné, que « je pardonne presque au misérable La Beaumelle d'avoir si « maltraité les *Étrennes mignonnes* du président. — Quoi ! ne « pas vous laisser la moindre marque d'amitié dans son testa« ment, après vous avoir dit pendant quarante ans qu'il vous « aimait !

« Sa petite âme ne voulait qu'une réputation viagère. Je suis « très-persuadé que l'âme noble de votre grand'maman trou« vera cela bien infâme.

« Vous voulez des vers pour la *Bibliothèque bleue ;* vous « vous adressez très-bien, en voici qui sont dignes d'elle :

« La belle Maguelonne avec Robert le Diable,
« Valaient peut-être au moins les romans de nos jours ;
« Ils parlaient de combats, de plaisirs et d'amours.
« Mais tout ce papier bleu, quoique très-estimable,
« N'est plus regardé qu'en pitié;
« Mon cœur en a senti la cause véritable :
« On n'y parle point d'amitié.

« N'est-il point vrai, Madame, que nous n'aurons point la « guerre? C'est une obligation que la France aura encore au « mari de votre grand'maman.

« Je veux que vous m'écriviez dorénavant à cœur ouvert; « nous n'avons rien à dissimuler ensemble; mais quelque « chose que vous ayez la bonté de m'écrire, faites contresi« gner par votre grand'maman, ou envoyez votre lettre chez

« M. Marin, secrétaire général de la librairie, rue des Filles-
« Saint-Thomas, qui me la fera tenir très-sûrement; le tout
« pour cause. »

Réponse de madame du Deffand.

Paris, 28 décembre 1770.

Vous savez déjà tous nos malheurs (1); vous ne doutez pas de mon affliction. J'ai tout perdu, mon cher Voltaire, et il ne me reste plus à perdre que la vie. Il n'y a que vous pour qui la vieillesse soit supportable; vous avez passé, pour ainsi dire, de cette vie-ci, sans mourir, à l'éternité. Vous vous êtes séparé du présent, vous tenez à tout l'univers sans tenir à personne; vous voyez, vous jugez les événements sans intérêt particulier, vous vous suffisez à vous-même. Mais moi, mon cher Voltaire, condamnée à un cachot perpétuel, je n'avais de ressource que la société, que l'amitié de la plus charmante personne (2) qui ait jamais existé. Je ne vous ferai point de détail sur ce triste événement, il me faudrait plus de liberté d'esprit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais séparation ne fut plus touchante et plus douloureuse. Au milieu des pleurs et des cris de ses amis, cette grand'maman a montré un courage, une fermeté, une douceur, une tranquillité inouïe. Ce fut le lundi 24 que M. de Choiseul reçut sa lettre de cachet, avec ordre de partir le mardi avant midi; ils sont arrivés le mercredi à Chanteloup. Madame de Gramont (3) est partie ce jour-là pour les aller trouver. L'archevêque de Cambrai part demain, et

(1) La disgrâce et l'exil du duc de Choiseul, qui eurent lieu le 24 de ce même mois.

(2) La duchesse de Choiseul.

(3) La sœur du duc de Choiseul.

M. de Stainville partira dimanche (1). M. de Praslin (2) partira demain pour Praslin. On n'a point encore disposé de leurs places. On a proposé celle de la guerre à M. de Muy, qui l'a refusée.

Parmi toutes les raisons que j'ai d'être affligée, vous y entrez pour beaucoup, mon cher Voltaire; notre correspondance en souffrira, à moins que vous ne trouviez quelque expédient.

Je ne suis point contente du mal que vous me dites de notre ancien ami (3). Je conviens qu'il était faible, mais il avait eu l'esprit bien agréable, et le meilleur ton du monde : il avait fait son testament dans un temps où il s'était fort entêté d'une fille (4) que j'avais auprès de moi, et qui était devenue mon ennemie.

Je vous remercie de votre complaisance; vos petits vers sont fort jolis, et j'en ferai usage. Adieu, mon cher Voltaire, conservez-moi votre amitié.

LETTRE LVI.

(11 *février* 1771, *tome* 61, *page* 438.)

Paris, 19 février 1771.

Votre lettre sera portée à la grand'maman après-demain jeudi, par M. de Lauzun, son neveu, qui va la trouver. Son mari et elle jouissent de la gloire et du repos; ils paraissent parfaitement contents. Si l'ennui ne survient pas, je les tiens in-

(1) Ses deux frères.

(2) Le duc de Praslin, qui était d'une autre branche de la famille de Choiseul. Il avait été un des secrétaires d'État durant l'administration du duc de Choiseul.

(3) Le président Hénault.

(4) Mademoiselle de Lespinasse.



finiment heureux. L'état de leurs affaires y pourrait apporter quelques obstacles, mais ils n'ont point d'enfants, ils ne sont plus engagés à la même dépense, ils peuvent s'acquitter petit à petit sur leurs épargnes; enfin ils jouissent de la paix de la bonne conscience. Mon plus grand désir est de les aller trouver, mais il en faut obtenir la permission, et ce n'est pas encore le moment de la demander.

Nous avons ici les princes de Suède (1), qui sont très-aimables. Ils ne veulent aucun cérémonial; on les reçoit et on leur donne à souper en petite compagnie, comme à des particuliers; ils sont au fait de tout. Le prince royal est d'une très-bonne conversation, poli, gai, facile; ils resteront ici jusqu'après Pâques; le roi les traite fort bien. Le comte Scheffer (2) que vous connaissez est avec eux, et j'ai été ravie de le revoir. Ce sera avec M. de la Vrillière qu'il travaillera sur les affaires. Ce ministre supplée à tout, il fait les fonctions de tous les emplois vacants; on dit qu'ils le seront encore longtemps. On nous annonce un nouveau parlement pour la semaine prochaine. Les remontrances, les arrêtés, les lettres pleuvent à verse; il n'y a jamais eu de temps semblable à celui-ci : quelques chansons, des épigrammes, des bons mots égayent la scène. Heureusement nous avons la paix : on dit qu'elle ne sera pas durable, mais c'est toujours beaucoup de gagner un an ou deux. Si jamais je puis me trouver à Chanteloup, je m'embarrasserai bien peu de ce qui arrivera.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles, mon cher Voltaire. La disgrâce de mes parents ne vous refroidira pas pour eux, ni pour moi, à ce que j'espère.

(1) Le prince royal, depuis Gustave III et son frère, le prince Frédéric, duc d'Ostrogothie.

(2) Le comte de Scheffer avait été longtemps ambassadeur de Suède en France, où il eut pour successeur M. le comte de Creutz; il avait accompagné le prince royal et son frère dans leur voyage à Paris.

LETTRE LVII.

(15 *février* 1771, *tome* 61, *page* 442.)

Paris, 27 février 1771.

Non, Monsieur, la grand'maman n'a reçu de lettre d'aucun patron, si ce n'est de ceux qu'elle a en paradis, et dont elle ne m'a pas fait part; car pour ceux de l'enfer de ce monde, elle n'en entend point parler. Elle est tranquille dans sa solitude, qui n'avait été fréquentée que par ses plus proches parents, jusqu'à dimanche dernier que deux officiers suisses ont obtenu la permission d'aller trouver le maître de la maison, avec qui ils avaient un travail à faire. M. le prince de Tingry, pour une semblable raison, a obtenu aussi la même permission, et de plus celle d'y mener sa femme, qui a sollicité vivement cette grâce, en disant qu'elle avait beaucoup d'obligation à la grand'-maman, qu'elle désirait passionnément de lui donner cette marque de sa reconnaissance.

M. de Beauvau est allé aujourd'hui à la cour, pour solliciter la même permission; on lui avait fait espérer qu'on la lui accorderait au bout d'un certain temps; il a pour raison la parenté proche, et de grandes obligations.

Mon tour viendra, à ce que j'espère, mais je ne ferai point de démarches avant la belle saison. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge; le séjour ne pourra être que fort long, et peut-être ne reverrai-je plus mes pénates; je les quitterai sans regret, et ceux de mes parents deviendront les miens.

Vous sentez bien, Monsieur, combien j'approuve les sentiments que vous professez pour nos amis; vous êtes non-seulement dans la classe de tous les honnêtes gens, mais de tous ceux qui veulent passer pour l'être. Jamais disgrâce n'a été

accompagnée de tant de gloire; il n'y en a point d'exemple dans les histoires anciennes et modernes. Le regret est général, et l'embarras de trouver des successeurs est une circonstance assez flatteuse.

Vous savez sans doute tous les changements auxquels on travaille : c'est le temps des prodiges, c'est un nouveau chaos; nous attendons qu'on le débrouille. On est accablé de remontrances, d'arrêtés, de lettres, de discours. Hors ceux qui nous viennent de Rouen, tous me semblent détestables, surtout ceux de notre bonne ville, qui sont pleins de belles phrases, et qu'on dirait être faits pour concourir aux prix de l'Académie. A propos d'Académie, vous savez que le prince de Beauvau y va être reçu. Il me lut hier son discours, qui me parut fort bien : il est de lui, excepté les deux premières phrases, qui ne sont pas ce que j'aime le mieux.

Votre *Barmécide* (1) vous a fait honneur à toutes sortes d'égards, à votre cœur, à votre esprit : rien n'est si heureux que ce réfrain : *C'est Barmécide.*

J'aurais voulu que les étrangers qui se rencontrent sur le bord de l'Euphrate eussent articulé quelques faits; mais leur rencontre, qui marque leur intelligence, en est un qui suffit pour l'honneur de celui qui les rassemble.

Adieu, mon cher Voltaire. Je ne sais pas si vous trouvez que ce soit un bon lot que de parvenir à la vieillesse; pour moi, je le trouve détestable, et je suis toujours indignée de l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement, et de nous faire vieillir malgré nous. Ne voilà-t-il pas un beau présent que la vie, quand on l'accompagne de chagrins et de souffrances?

N'avez-vous rien fait de nouveau? et ne m'enverrez-vous plus rien, parce que la grand'maman n'est plus ici? Je ne manque pas de moyens de lui faire tenir tout ce que je veux.

(1) *Lettre en vers, de Benaldaqui à Caramoufflée, femme de Giaffar le Barmécide.*

LETTRE LVIII.

(16 *mars*, *tome* 61, *page* 466.)

25 mars 1771.

J'étais étonnée de ne point avoir de vos nouvelles, et j'allais vous en demander la raison quand j'ai reçu votre lettre du 16.

Vous êtes donc mon confrère en aveuglement? voilà une triste ressemblance; j'aimerais mieux en avoir d'autres, et pouvoir écrire des épîtres aussi charmantes que celles dont vous honorez les rois. D'où vient, s'il vous plaît, ne m'avez-vous point envoyé celles de Danemark?

Savez-vous qu'il court ici plusieurs écrits qu'on dit être de vous, et qu'on a même envoyés à Chanteloup? Je prétends qu'ils n'en sont pas; ai-je tort? ai-je raison? Vous me devez, mon cher Voltaire, de me communiquer tout ce que vous faites : vous m'avez si bien traitée par le passé, que j'aurais peine à m'accoutumer à aucun changement.

Je fus l'autre jour à l'Académie, à la réception de M. le prince de Beauvau et de M. Gaillard. Vous verrez incessamment tous les discours. Il y en eut un de M. Duclos, qui est ineffable : c'est dommage qu'il ne soit pas imprimé; il ne s'en est jamais, je crois, prononcé en public de ce genre. En qualité d'historiographe, il fit l'histoire de l'Académie : il voulut être aussi plaisant et aussi épigrammatique que l'abbé de Voisenon (1); mais ce fut l'âne qui imitait le petit chien : il en rappela parfaitement la fable, ce qui tint lieu de celle de M. de Nivernois, qui, contre son ordinaire, n'en récita point.

(1) C'était à l'abbé de Voisenon, se plaignant à un des académiciens, ses collègues, que le public lui prêtait des ridicules, que M. d'Alembert répondit : « Monsieur l'abbé, on ne prête qu'aux riches. »



Voilà les nouvelles que vous aurez de moi ; pour les autres, je ne les apprends que dans les gazettes : on n'est pas assez pressé de les savoir, pour qu'on ne puisse pas les attendre quatre ou cinq jours.

Quand vos neiges fondront, votre vue reviendra ; il n'en est pas ainsi de moi.

Adieu, mon cher Voltaire ; mettez-moi au fait de ce que je dois croire, et de ce que je dois nier ou affirmer en sûreté de conscience.

LETTRE LIX.

(5 *mai* 1771, *tome* 61, *page* 480.)

Paris, 15 mai 1771.

Non, non, je ne hais point la philosophie ; mais j'estime peu ceux qui n'en ont que le masque, sous lequel ils cachent l'orgueil et l'insolence. Vous n'aimez pas plus que moi les paradoxes, les raisonnements ennuyeux, le style froid, fade ou déclamatoire. Prenez-vous-en à vous si je suis devenue difficile.

Me soupçonnez-vous de lire tous les écrits dont nous sommes inondés ? Pour me forcer à les lire, on me dit qu'il y en a de vous : je les parcours ; je ne vous reconnais dans aucun ; je les jette tous au feu.

Je bénis le ciel de mon incapacité ; elle me dispense de m'occuper de tout ce qui se passe. Je suis sourde et muette, ce qui, joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

Ah ! c'est bien moi, mon cher Voltaire, qui regrette de ne vous pas voir ; mais si vous étiez ici, je n'y gagnerais rien ; vous me préféreriez vos nouvelles connaissances. Vous avez beau dire, Dieu fait tout pour le mieux. La fable de Jupiter et du

métayer est une de mes favorites. A propos de fables, connaissez-vous celles de M. de Nivernois? J'en ai entendu qui m'ont paru jolies. Vous a-t-on envoyé la *Rivalité de l'Angleterre et de la France,* par M. Gaillard? Dites-m'en votre avis. Adieu; je vous quitte pour écrire à la grand'maman : je vous envoie votre lettre; elle lui confirmera la continuation de vos sentiments pour elle et pour son mari : ils méritent l'un et l'autre l'estime et l'attachement du public, et surtout de vous et de moi; c'est là ce qui fonde le plus notre fraternité.

LETTRE LX.

(1er *juin* 1771, *tome* 62, *page* 495.)

Paris, 15 juin 1771.

Je ne vous écris plus si exactement; voici pourquoi : tant que j'étais avec mes parents, mon commerce devait vous être agréable; à présent, que puis-je vous dire qui vous intéresse? Je ne suis au fait de rien, je ne m'intéresse à rien; je n'apprends les nouvelles que par les gazettes. Je reçois des lettres de Chanteloup; voilà ma seule correspondance; et comme on sait que je conserve vos lettres, on m'envoie toutes celles qu'on reçoit de vous.

L'on me charge de vous dire qu'on est très-content de votre reconnaissance, qu'on n'a nulle raison d'en douter, et que si on ne vous le dit pas soi-même, c'est qu'on s'est interdit d'écrire à personne. Ce n'est point une fausse défaite; c'est la pure vérité. On s'y porte fort bien; on n'a de chagrins que ceux qui viennent de l'attachement et de l'amitié; mais c'est beaucoup trop, j'en conviens; je l'éprouve par moi-même.

Je n'ai point envoyé la septième page dont vous me parlez; toutes ces sortes d'écrits sont entre leurs mains; mais j'ai recommandé d'y faire attention.

Vous me donnez une lueur d'espérance de vous revoir; je voudrais bien qu'elle se réalisât. Indépendamment du plaisir que j'aurais de vous embrasser et de vous entretenir, je serais bien aise de savoir comment vous trouvez le bel-esprit aujourd'hui? Ce n'est pas le vôtre ni aucun de vos contemporains, c'est un genre tout neuf, et qui me renvoie à ne lire que le *Siècle de Louis XIV*, et à ce qu'on a écrit il y a quarante ou cinquante ans. J'en excepte le dernier ouvrage de M. Gaillard (1), qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mon pauvre Formont appelait ce siècle-ci pédant et frivole, j'y ajouterais froid, sec et ennuyeux. Vous me trouveriez digne d'y tenir ma place, si je vous écrivais plus longtemps. Ainsi donc, adieu, mon cher Voltaire, je vous aime et je vous aimerai toujours.

LETTRE LXI.

(30 *juin*, *tome* 61, *page* 512.)

Paris, 8 juillet 1771.

Quelle vision! pourquoi me supposer fâchée contre vous? quel sujet m'en avez-vous donné? quelle raison puis-je avoir eue de ne pas envoyer cette septième page? Vous avez vous-même envoyé l'ouvrage : je recommandai de votre part qu'on lût cette septième page. Je me suis toujours acquittée fidèlement de vos commissions. On m'envoie toutes vos lettres; on me charge d'y répondre, et je vais vous transcrire, mot à mot, ce que l'on m'écrit en m'envoyant la dernière.

« Voici une lettre de M. de Voltaire; je ne lui réponds pas, « et je vous prie de lui répondre. Dites-lui que je suis très-sen- « sible à l'intérêt qu'il prend à ma santé, que je me porte fort « bien, que je suis fâchée de ne pouvoir pas lui répondre, mais

(5) L'*Histoire de la Rivalité entre la France et l'Angleterre*.

« que pour de très-bonnes raisons, j'ai pris le parti de ne plus « écrire du tout ; que quand on est parvenu à un certain âge, « il faut se reposer sur ses enfants d'une foule de devoirs « qu'on ne peut pas rendre, et que je vois avec plaisir que je « ne peux pas choisir une main plus agréable à M. de Voltaire « que celle de ma petite fille. »

Voilà ses propres termes. Je m'offre, mon cher Voltaire, à être l'entrepôt de votre correspondance. Pour moi, je serais bien fâchée de renoncer directement à la vôtre ; le rôle que j'ai à jouer sur le théâtre de la chose publique me dispense d'avoir un sentiment, une opinion, ou du moins d'en entretenir les autres. Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser aux édits, surtout à ceux qui regardent les rentes viagères ; j'y avais converti tout mon bien, et M. l'abbé Terray m'apprend que j'ai assez vécu ; il dit à moi, et à tous ceux qui n'ont que de ces effets-là, et qui lui représentent qu'il faut bien qu'ils vivent, *qu'il n'en voit pas la nécessité*. Vous vous souvenez que ce fut la réponse de M. d'Argenson (1) à feu l'abbé Desfontaines.

D'ailleurs je ne m'intéresse à rien ; je ne blâme ni n'approuve ; je ne dis point avec Pope, que *tout ce qui est est bien ;* mais je dirais avec un autre auteur, *sottises de toutes parts.*

Comment pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer? vous qui êtes unique en votre espèce, que j'ai constamment et uniquement admiré ; vous qui m'avez toujours assez bien traitée, et qui me traiterez encore bien à l'avenir, à ce que j'espère, en reprenant l'habitude de m'envoyer toutes vos productions, excepté celles qui regardent la chose publique, à laquelle je ne pense que pour faire des vœux pour qu'elle aille bien.

Je souffre de l'absence de mes parents ; on ne s'opposera point à ce que je leur rende une petite visite ; j'en ferai de-

(1) M. D'Argenson était alors lieutenant-général de police à Paris ; l'abbé Desfontaines écrivait un journal dans lequel il s'exprimait souvent de manière à se faire censurer par le gouvernement.

mander la permission le mois prochain; je ne puis pas m'éloigner de chez moi dans ce moment-ci, j'attends M. Horace Walpole. Madame sa sœur loge chez moi; mais dès que l'un et l'autre seront retournés en Angleterre, je compte aller à Chanteloup. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, mais l'amitié est la fontaine de Jouvence; je ne désire de la santé et des forces que pour jouir du bonheur de vivre avec mes amis: jugez quel plaisir j'aurais de vous revoir. Ne me parlez plus, mon cher Voltaire, sur le ton de votre dernière lettre, ayez toute confiance en mon attachement, il durera autant que ma vie. Je voudrais bien que ce fût par-delà, et que le paradis fût de retrouver ses amis et d'être uni à eux pour l'éternité.

LETTRE LXII.

(11 *juillet* 1771; *mal datée le* 29 *juillet; tome* 62, *page* 518.)

28 juillet 1771.

Il vous est commode, mon cher Voltaire, de vous persuader que je ne n'aime pas les Encyclopédies, cela vous dispense de de m'envoyer la vôtre (1), que j'aurais indépendamment de vous, si on la trouvait ici. Je n'aime point la science, la morale, la métaphysique *in-folio;* je ne saurais admirer ni me soumettre à l'autorité et à l'importance de certains auteurs; si j'ai tort, est-ce à vous à m'en punir, quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai pour ces messieurs? C'est vous qui m'avez formé le goût; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres; et je les adopte volontiers; mais dans la forme et la manière, ils ne vous ressemblent pas.

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

M. Walpole, qui est un de vos grands admirateurs, veut que je vous dise qu'il est infiniment flatté de l'honneur que vous lui faites ; qu'il ne se serait jamais attendu à être cité par vous, et que les louanges que vous lui donnez, c'est vous qui les lui faites mériter. Ce sont vos ouvrages qu'il lit sans cesse, c'est l'admiration qu'il a de votre style qui forme le sien ; mais il n'a pas, cependant, la présomption de le croire encore assez bon pour oser vous faire lui-même ses remercîments. Il veut qu'ils passent par moi : j'y souscris en enfant perdu, sans craindre la critique, parce que je suis fort au-dessous de la prétention : c'est votre amitié que je veux, mon cher Voltaire, et pour nouvelle preuve votre *Encyclopédie*. Vous ne devez pas écrire un mot sans m'en faire part; envoyez-moi donc incessamment cette *Encyclopédie*, afin de pouvoir la porter à Chanteloup, où j'espère aller au commencement de septembre. Vous n'aurez ni rime ni raison de moi, que vous ne m'ayez accordé ma demande. Il me semble que vous m'aviez donné l'espérance de venir faire un tour ici; il n'y a point de temps où je ne vous désire, mais dans ce moment-ci, je vous désirerais plus que dans tout autre; vous feriez connaissance avec M. Walpole, et je suis persuadée que vous seriez forts contents l'un de l'autre, et moi je le serais infiniment de me trouver entre vous deux : mais, vanité des vanités, tout n'est que vanité; j'en excepte l'amitié, que je crois (quoi qu'on en dise) le plus grand bien de la vie.

LETTRE LXIII.

(24 *mars* 1772, *tome* 62, *page* 32.)

Non, non, vous ne m'avez point crue à Chanteloup. Vous n'êtes pas ingénieux en excuses; mais si vous êtes sincère en repentir, je ferai très-volontiers la paix avec vous. J'eus la vi-

site de M. Dupuis, il y a environ deux mois; je me laissai persuader qu'il venait de votre part : apparemment qu'il n'en était rien, puisque vous ne repondîtes point à tout ce que je le chargeai de vous dire; et par votre lettre d'aujourd'hui je juge que vous n'avez peut-être pas su qu'il m'eût vue. Enfin, enfin, oublions le passé, et reprenons notre correspondance.

J'ai toujours rendu compte à mes amis de ce que vous me mandiez pour eux; et de peur d'affaiblir vos expressions, et de faire tort à votre style, je leur ai toujours dit fidèlement ce que contenaient leurs réponses : je n'ai point ajouté de réflexions ni de commentaires sur le texte. Vous avez tort de vous croire mal avec eux, puisque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir manqué à tous les sentiments que vous leur devez. Je leur enverrai votre dernière lettre, et toutes celles où vous me parlez d'eux; car j'espère que vous m'écrirez souvent, et que vous vous ferez un devoir de me dédommager, avec usure, de votre long silence. J'ai plus besoin que jamais de votre secours; je n'ai plus de ressources contre l'ennui; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée : l'ignorance rend la vieillesse bien pesante, son poids me paraît insupportable. Je ne regrette point les agréments de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font, et que j'en ai fait moi-même; je regarde tout cela aujourd'hui comme un temps perdu. Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser, ou m'amuser.

Mais, mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien; il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler, la nécessité de manger et de dormir, qui sont pour moi la cause de mille incommodités. Je voudrais savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux ; car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux, et j'en suis si convaincue, que je n'envie le sort ni l'état de personne, ni d'aucune espèce d'individu, quel qu'il puisse être,

depuis l'huître jusqu'à l'ange. Mais bientôt nous serons l'un et l'autre.... quoi? que serons-nous? Vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que gagner; mais encore une fois, que serons-nous? Si vous le savez, dites-le moi; et si vous ne le savez pas, n'y pensons plus.

Vous aurez appris la mort de Duclos. Voilà deux places vacantes à l'Académie, et quatre mauvais discours à attendre.

Ne sachant plus que lire, je relis l'*Iliade;* ce tintamarre des dieux, des hommes, des chariots, des chevaux, m'étourdit; mais j'aime encore mieux cela que la fade et languissante éloquence, la boursouflée et emphathique métaphysique de nos sots écrivains.

Gardez-vous bien de répondre à M. Clément, vous lui feriez trop d'honneur. Cet homme n'a pas l'idée du goût; ses critiques sur vous devraient lui valoir des oreilles d'âne. Quinault est pour lui le cocher de M. de Vertamont. Hé bien! mon cher Voltaire, il y a des gens qui osent louer et admirer son livre!

Vous savez que Marmontel a la place d'historiographe, et ce n'est pas le duc de Mazarin, mari de la belle Hortense, qui a fait ce choix (1). Adieu.

LETTRE LXIV.

(10 *avril* 1772, *tome* 62, *page* 44.)

Paris, 26 avril 1772.

Pouvez-vous croire que je ne lise point votre *Encyclopédie?* j'ai été toute des premières à l'avoir. Rien de ce que vous

(1) Elle veut parler ici du duc de Mazarin qui, à ce qu'on prétend, faisait tirer ses domestiques au sort, pour savoir qu'elle fonction chacun remplirait chez lui la semaine suivante.

donnez au public ne me manque ; il n'y a que ce que vous confiez à vos plus confidents et plus intimes amis, dont il faut bien que je me passe, soit dit en passant, mon cher Voltaire.

Il y a longtemps que nous avons parlé dans nos lettres du sujet que vous traitez dans votre dernière ; mon instinct m'a toujours menée à penser tout ce que vous dites ; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute : nous n'avons pour guide que nos sens ; s'ils nous égarent, je n'y vois point de remède.

Vraiment, mon cher Voltaire, mon petit logement est bien à votre service ; prenez-moi au mot, hâtez-vous de le venir occuper, mais bon! si vous veniez ici, vous me dédaigneriez bientôt ; vous vous enivreriez du faste de votre nombreuse livrée, et vous savez qu'elle ne m'aime pas.

J'ai envoyé votre première lettre à la grand'maman ; je vais vous copier, mot pour mot, ce qu'elle m'a écrit.

« Dites à M. de Voltaire, ma chère petite-fille, que comme la « disgrace n'ôte pas le goût, nous avons conservé la même ad- « miration pour lui ; mais que la circonspection que notre po- « sition exige, ne nous permet pas d'être en commerce avec un « homme aussi célèbre, et qu'elle nous fait désirer qu'il ne « parle de nous, ni en bien ni en mal, dans aucun de ses écrits « publics ou qui peuvent le devenir, que son silence est le « plus grand égard qu'il puisse marquer à notre situation, et « la marque d'amitié qu'il puisse nous donner à laquelle nous « serons le plus sensibles. »

Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime ; j'en ai peut-être encore quatre ou cinq à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce, et non pas la vôtre.

LETTRE LXV.

(18 *mai* 1772, *tome* 62, *page* 71.)

Chanteloup, 26 mai 1772.

Prenez garde à la date de cette lettre, et faites-moi compliment du bonheur dont je jouis. Je voudrais que vous le partageassiez avec moi : vous verriez ce que c'est que la philosophie pratique, et vous laisseriez toute spéculation : vous vous en tiendriez à croire que le vrai bonheur est dans la paix de l'âme.

Je suis ici depuis le 18 de ce mois, je compte y rester jusqu'au 15 ou 20 juin. J'y ai reçu la lettre où vous me dites avoir vu M. de Gleichen (1); je compte que j'aurai le plaisir de parler souvent de vous avec lui; c'est un homme que j'aime beaucoup. Il y a ici un de vos amis, M. de Schomberg, qui est en grande relation avec vous, à ce qu'il m'a dit. Nous nous sommes secondés l'un et l'autre pour rendre témoignage de vos sentiments pour les maîtres de la maison, mais ils prétendent qu'ils n'en ont jamais douté; en vérité, je le crois. Soyez donc tranquille, bannissez toute inquiétude; ils ne se permettent aucune correspondance, mais je m'entremettrai toujours avec plaisir entre vous et eux. Je pourrai recevoir encore ici de vos lettres. Si vous avez quelque nouvel ouvrage, adressez-le-moi à Paris, on me l'enverra ici, on a continuellement des occasions. La grand'maman se porte à merveille; elle est aussi charmante que jamais, et plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Si j'étais moins vieille, je ne voudrais pas sortir d'ici; mais à mon âge il faut être chez soi, on se trouve déplacé partout ailleurs : il faut bien que cela soit, puisque je résiste aux instances que l'on me fait pour me retenir, et au plaisir que je

(1) Le baron de Gleichen, ministre de Danemarck en France.

ressens d'être avec ce que j'estime et aime le plus au monde. Je suis bien sûre des regrets que j'aurai en les quittant. J'aurai peu d'espérance de les revoir, je ne vivrai pas assez pour compter sur le retour, et il ne sera plus question de voyage pour moi. Promettez-moi la consolation de m'écrire souvent. Ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables, tenons-nous-en à celles de nos sentiments; aimez-moi comme je vous aime, voilà tout ce que je désire.

LETTRE LXVI.

(5 *juin* 1772, *tome* 62, *page* 78.)

Paris, 27 juin 1772.

J'attendais d'être à Paris pour vous écrire : je mettais ce plaisir en réserve pour me distraire du chagrin de quitter tout ce que j'aime le plus au monde. A ces mots seuls vous devriez reconnaître le grand-papa et la grand'maman, quand vous n'auriez pas su la visite que je leur ai rendue. Elle a été de cinq semaines, et je puis dire avec vérité qu'elle a été le temps le plus agréable de ma vie. Jamais je ne les ai si bien connus, jamais leurs excellentes qualités n'ont été si à découvert. Le grand-papa est, sans le savoir et même sans s'en douter, le plus parfait philosophe; il a trouvé en lui tous les goûts et tous les talents qui peuvent rendre sa situation supportable et même fort agréable. Tous les soins de la campagne l'intéressent, l'occupent et lui plaisent. La chasse, l'agriculture, les troupeaux, la pêche, tout se succède alternativement; voilà les occupations du dehors. Dans le château, il s'amuse de toutes sortes de jeux, quelques lectures, d'excellentes conversations; enfin il n'a pas un moment d'ennui. Pour la grand'maman, on ne peut en faire l'éloge : tout ce qu'on en

dirait serait fort au-dessous de la vérité, et fort au delà de la vraisemblance. Ajoutez à toutes les vertus possibles un cœur sensible et tendre. Vous me demanderez comment j'ai pu me séparer de telles personnes : j'en ai eu le courage, mon cher Voltaire, parce que quand on est vieille il faut être chez soi, et ne pas s'enivrer du plaisir présent, au point de perdre toute prévoyance de l'avenir. Si j'étais tombée malade, si j'y étais morte, quel embarras, je puis même dire quel chagrin pour eux! Enfin j'ai eu le courage de quitter ce lieu charmant, pour me retrouver dans le triste et ennuyeux désert de Paris.

Je vous ai l'obligation des bons moments que j'y ai eus jusqu'à présent, mais cependant ce sont de nouveaux sujets de plaintes à vous faire. Que dois-je penser de vos protestations d'amitié, quand vous vous en tenez aux simples assurances, sans y joindre aucun effet? Vous ne m'envoyez plus rien; je ne recevrai point l'excuse que vous ne savez comment me rien adresser. Eh! comment vous y prenez-vous avec tant d'autres? En vous faisant ces reproches, mon chagrin contre vous s'augmente. Vous n'avez d'autre moyen de l'apaiser qu'en changeant de conduite, et en m'assurant promptement de votre repentir, en réparant vos torts, et en me donnant de vos nouvelles. Les miennes sont fort bonnes; le voyage ne m'a point fatiguée, et le séjour m'avait rajeunie.

Je suis fort en peine du baron de Gleichen; je n'ai pas entendu parler de lui depuis la lettre où il m'en demandait une pour vous. Si vous savez où il est et ce qu'il devient, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

LETTRE LXVII.

(6 *juillet* 1772, *tome* 62, *page* 87.)

Samedi 1er août 1772.

J'attendais ce que vous m'aviez promis, Monsieur, pour répondre à votre dernière lettre, ne voulant pas vous donner l'ennui de multiplier les miennes; mais ne voilà-t-il pas que vous me forcez à vous écrire pour vous accabler de plaintes et de reproches. Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages; nommément M. de Beauvau. C'est M.Marin qui les distribue, et il n'y a rien pour moi. D'où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amis? c'est de toute injustice.

J'ai fait connaissance depuis peu avec un nommé M. Hubert, de Genève; je lui ai déjà beaucoup parlé de vous : vous serez le sujet éternel de toutes nos conversations. Sur les rapports qu'il m'a faits, je juge que vous n'êtes changé en rien de ce que vous étiez il y a quarante ou cinquante ans. Pour l'esprit, j'en étais sûre, mais suivant ce qu'il dit, pour la figure aussi. Pourquoi n'en est-il pas de même de votre cœur? Je n'en peux rien apprendre que par vous; prouvez-moi donc qu'il n'est pas changé, en me traitant mieux que vous ne faites; mon amitié sincère et constante me met en droit d'exiger de vous toutes sortes d'attentions et de préférences.

LETTRE LXVIII.

(10 *août* 1772, *tome* 62, *page* 96.)

Paris, 24 août 1772.

Oh ! pour le coup je suis fort contente de vous ! Voilà comme je veux que vous me traitiez ; mais je ne veux pas que vous me disiez que c'est *au hasard de m'ennuyer ou de me révolter*. Pour le premier, il est impossible ; et pour le second, j'ai profité de vos sermons sur la tolérance, je la pratique et la professe.

Vos *Systèmes* (1) sont divins ; je les connaissais, ainsi que vos *Cabales* (2). Vos notes sont excellentes et très-utiles à des lecteurs aussi ignorants que moi.

Votre *Bouquet* (3) me plaît beaucoup. Tout ce que vous dites est vrai. Il est fâcheux qu'on ne puisse être heureux que quand on est vain et frivole. Je ne me pique pas d'être fort solide, mais je ne le suis que trop, puisque je ne suis pas heureuse, et que le souvenir du passé me fait prévoir de plus grands maux à l'avenir. Je ne rebâtis point avec les décombres de mes bâtiments renversés. Il n'y a que vous, mon cher Voltaire, qui sachiez tirer parti de tout, pour qui tous les lieux, tous les temps, tous les âges, ne dérangent point votre bonheur. Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parents. Elle m'avait donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée : elle m'a

(1) Voyez Œuvres de Voltaire, tome 14, page 218.

(2) Tome 14, page 230.

(3) *Bouquet pour le 24 août* 1772, anniversaire de la Saint-Barthélemi.

ôté celui qui me serait le plus utile, et pour mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirais point, et dont je ne sais que faire. Elle m'a laissé des oreilles qui sont rarement satisfaites de ce qu'elles entendent; elle ne m'a pas privée du goût, mais d'un bon estomac; elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien-aimé. Soyez assez généreux pour réparer ses torts, ayez soin de votre malheureuse sœur, et rendez-la heureuse en dépit de notre partiale mère.

Je ne saurais admirer votre Catherine : elle est toute ostentation; elle achète des tableaux, des diamants, des bibliothèques pour éblouir l'univers de ses richesses. Elle ne met point d'impôts, mais vous savez qu'où il n'y a rien, le roi perd ses droits; elle augmente la paye de ses troupes, mais elle ne leur donne que du papier. Vous lui savez trop de gré de l'admiration qu'elle a pour vous; qui est-ce qui n'en a pas? Il est bruit ici d'une révolte qui a pensé arriver, et qui a fait exiler un grand nombre de gens en Sibérie. Mettriez-vous à fonds perdu sur la tête du Ninias? Je vous demande pardon de mon impertinence, mais vous savez de qui je tiens le jour.

Oui, vous me ferez plaisir de m'envoyer toutes vos observations sur l'affaire de M. de Morangiés; mon avis, jusqu'à présent, c'est que lui et sa partie adverse sont des fripons.

Que je m'estimerais heureuse de vous revoir, mon cher Voltaire! Que n'y a-t-il des champs-Élysées! Je vous y donnerais rendez-vous, et j'irais bien volontiers vous y attendre.

LETTRE LXIX.

(4 *octobre* 1772, *tome* 62. *page* 113)

Paris, 12 octobre 1772.

Jamais lettre n'est arrivée si à propos que votre dernière. J'étais dans la plus grande inquiétude ; le bruit courait ici que vous étiez extrêmement malade. Cette inquiétude avait succédé à une autre; n'ayant plus de vos nouvelles, je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché. Mais tout va bien, Dieu merci; votre santé, votre amitié, deux choses très-nécessaires à ma tranquillité et à mon bonheur.

Je ne sais pas, mon cher Voltaire, de quel œil vous envisagez la mort; je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible; j'en ferais de même pour la vie, si cela se pouvait. Je ne sais en vérité pas laquelle des deux mérite la préférence; je crains l'une, je hais l'autre. Ah! si on avait un véritable ami, on ne serait pas dans cette indécision; mais c'est la pierre philosophale; on se ruine dans cette recherche : au lieu de remèdes universels, on ne trouve que des poisons. Vous êtes mille fois plus heureux que moi. Mon état de Quinze-Vingt n'est pas mon plus grand malheur : je me console de ne rien voir, mais je m'afflige de ce que j'entends et de ce que je n'entends pas. Le goût est perdu ainsi que le bon sens. Ceci paraîtra propos de vieille : mais non, en vérité, mon âme n'a point vieilli, je suis touchée du bon et de l'agréable autant et plus que je l'étais dans ma jeunesse; cela est vrai. Ne me répétez donc plus que vous ne savez pas si tels et tels de vos ouvrages me feront plaisir; je vous ai dit mille et mille fois, et je vous le dis aujourd'hui pour la dernière, qu'il n'y a que vous que je peux lire. Envoyez-moi donc généralement tout

ce que vous faites. Je ne sais pas si j'aime Horace; mais je sais que je vous aime sous quelque forme que vous puissiez prendre, sur quelque sujet que vous puissiez traiter. Pourquoi n'ai-je pas les *Lois de Minos?* il en court des extraits qui m'ont fait grand plaisir.

Moquez-vous de vos envieux, leur rage ne vous fait point de tort, et vous savez la faire tourner contre eux-mêmes: vous en avez déjà tué trois ou quatre.

Venez ici, mon cher Voltaire. Que j'aurais de plaisir à vous embrasser! Mais, mon Dieu, pourquoi n'y a-t-il pas de Champs-Élysées? Pourquoi avons-nous perdu cette chimère? Adieu.

LETTRE LXX.

(18 *octobre* 1772, *tome* 62, *page* 118.)

28 octobre 1772.

N'allez pas croire que je vous suis fort obligée, ne vous attendez pas à des remercîments: loin de vous en devoir, si nous étions dans le temps des actes des apôtres, vous mourriez subitement; les pauvres gens qui subirent ce châtiment étaient moins coupables que vous.

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre *Épître à Horace* (1); vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer; je me hâte de vous marquer mon empressement; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus; c'est là comme vous traitez vos amis! C'est à ceux qui vous déchirent les oreilles, c'est à ceux à qui vous devriez les tirer, que vous

(1) Voy. Œuvres de Voltaire, tome 13, page 357.

communiquez ce que vous avez de plus précieux, que vous confiez vos secrets, dont ils donnent des copies à tous leurs bons amis, dont je n'ai pas l'honneur d'être. Pour dédommagement, vous voulez bien me procurer d'entendre les Lois de Minos. J'accepte cette faveur, mais elle ne répare point vos torts; et si vous vous souciez d'être bien avec moi, si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de Galbanum, vous m'enverrez sans tarder un moment votre *Épître à Horace*.

Je compte admettre à la lecture de vos *Lois de Minos*, M. et madame de Beauvau, MM. Craufurd et Pont-de-Veyle; ce dernier sera le porteur de votre billet : je n'en ferai usage que vers le 10 ou le 12 du mois prochain; les Beauvau ne reviendront de Fontainebleau que dans ce temps-là. Vous voyez bien qu'il y a tout l'intervalle qu'il faut pour réparer vos torts, ce qui est fort important pour me rendre auditeur bénévole.

Nous traiterons l'article de la grand'maman une autre fois; mais pour le présent point de paix ni de trêve que je n'aie votre Épître : voilà quelles sont mes lois; quand vous les aurez exécutées, je recevrai celles de Minos avec le respect et la soumission qu'elles méritent.

LETTRE LXXI.

Paris, 18 novembre 1772.

J'ai tout entendu, mon cher Voltaire, et je vous en dois des remercîments infinis. Je doute que les morts soient aussi contents de vous que les vivants. Horace rougira (si tant est que les ombres rougissent) de se voir surpassé, et Minos de se voir si bien jugé, et d'être forcé d'avouer qu'il devrait subir les punitions auxquelles il condamne des gens moins coupables que lui. Astéric est très-intéressante. Le roi représente très-



bien Gustave III; c'est en faire un grand éloge. Sans doute j'aime ce Gustave; j'ai eu le bonheur de le connaître pendant son séjour ici. Je puis vous assurer qu'il est aussi aimable dans la société, qu'il est grand et respectacle à la tête de la chose publique. C'est le héros que vous devez célébrer et peindre, il n'y aura point d'ombre au tableau.

J'ai eu un vrai plaisir à faire les applications que vous avez eu en vue en composant votre pièce. En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans. Si c'est grâce à qui vous savez, que vous ne vieillissez pas, vous vérifiez bien le proverbe : *Oignez vilain*, etc., etc.

J'ai été très-contente de Le Kain, il a lu à merveille; mais je ne suis point contente de la distribution des rôles, je voudrais qu'il fît le roi; il dit que cela ne se peut pas; je n'entends pas les dignités théâtrales; il y en a pourtant bien de cette sorte à la cour et à la ville.

D'où vient ne voulez-vous pas connaître tout cela par vous même? cessez donc d'écrire, si vous voulez nous persuader que c'est votre âge qui vous empêche de venir; vous avez quarante ans moins que moi, et j'ai bien été cette année à Chanteloup. Quand l'âme est aussi jeune que l'est la vôtre, le corps s'en ressent; vous n'avez aucune incommodité positive.

Je serais ravie de vous embrasser, de causer avec vous, et de vous trouver d'accord avec ce que je pense sur le mauvais ton qui règne dans tout ce qu'on dit, et dans tout ce qu'on écrit. Donnez-moi de vos nouvelles, envoyez-moi toutes vos productions; ce sont des armes que vous me donnerez pour défendre la bonne cause.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et je vous aimerai toujours infiniment.

M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand.

4 novembre 1772.

L'Épître à Horace, encore une fois, n'est pas achevée, Madame, et cependant je vous l'envoie, et qui plus est, je vous l'envoie avec des notes. Soyez très-sûre que ce n'est pas de moi que madame la comtesse de Brionne la tient; mais voici le fait.

Mon âge et mes maux me mettent très-souvent hors d'état d'écrire. J'ai dicté ce croquis à M. du Rey, beau-frère de M. le premier président du parlement de Paris, qui a été huit mois chez moi. On ne se fait nul scrupule d'une infidélité en vers; pour celles qu'on fait en prose dans votre pays, je ne vous en parle pas. Un fils de madame de Brionne est à Lausanne, où l'on envoie beaucoup de vos jeunes seigneurs, pour dérober leur éducation aux horreurs de la capitale. M. du Rey a eu la faiblesse de donner cet ouvrage informe à de Brionne, qui l'a envoyé à madame sa mère. J'en suis très-fâché, mais qu'y faire? Il faut dévorer cette petite mortification; j'en ai essuyé d'autres en assez grand nombre. Le roi de Prusse sera peut-être mécontent que j'aie dit un mot à Horace de mes tracasseries de Berlin, dans le temps où il m'a fait mille agaceries et mille galanteries.

Les dévots feront semblant d'être en colère de la manière honnête dont je parle de la mort. L'abbé Mably sera fâché. Vous voyez que de tribulations, pour avoir fait copier une méchante lettre par un frère de madame de Sauvigny. Voilà ce que c'est que d'avoir des fluxions sur les yeux. Je suis persuadé que votre état vous a exposée à de pareilles aventures.

Je vous avertis que je fais beaucoup plus de cas des *Lois de*

Minos que de mon commerce secret avec Horace. Cette tragédie aura au moins un avantage auprès de vous, ce sera d'être lue par le plus grand acteur que nous ayons. A l'égard de l'Épître, il est impossible de la bien lire sans être au fait. Vous n'aurez nul plaisir, mais vous l'avez voulu; je surmonte toutes mes répugnances; et quand je fais tout pour vous, c'est vous qui me grondez. Vous êtes aussi injuste que votre grand'maman et son mari. Ce qu'il y a de pis, c'est que madame de Beauvau est tout aussi injuste que vous; elle s'est imaginé que j'étais instruit des tracasseries qu'on avait faites au mari de votre grand'maman, et qu'au milieu de mes montagnes je devais être au fait de tout, comme dans Paris. Vous m'avez cru toutes deux ingrat, et vous vous êtes toutes deux étrangement trompées. C'est l'horreur d'une telle injustice, encore plus que ma vieillesse, qui me détermine à rester chez moi et à y mourir. Vivez, Madame, le moins malheureusement que vous pourrez; je vous aime, malgré tous vos torts, bien respectueusement et bien tendrement; ces deux adverbes joints font admirablement.

LETTRE LXXII.

Paris, 19 mars 1773.

Quoique j'aie tout lieu de croire, Monsieur, que vous ne m'aimez plus, je serais très-fâchée que vous me soupçonnassiez de la même indifférence. J'ai été très-alarmée d'entendre dire que vous étiez fort malade; je n'ai point passé de jour sans m'informer de vos nouvelles; les dernières me rassurent beaucoup, j'espère qu'elles me seront confirmées par vous-même.

Vous ne m'avez point écrit depuis ma dernière lettre, qui était du mois de novembre : d'où vient ce silence? Je vous

remerciais de la lecture que vous m'aviez procurée des *Lois de Minos;* je vous disais tout le bien que j'en pensais.

Je ne veux point croire que l'on puisse jamais réussir à vous refroidir pour moi; vous avez, sans doute, des amis plus éclairés que moi, et dont les approbations et les louanges doivent vous flatter davantage; mais souvenez-vous que vous n'en avez pas de plus anciens, et dont l'attachement soit plus constant, plus tendre et plus sincère.

LETTRE LXXIII.

(30 *juillet* 1773, *tome* 62, *page* 231.)

Paris, 6 août 1773.

Depuis sept ou huit jours, Monsieur, je me fais lire vos lettres, je les ai toutes conservées; j'y ai trouvé tant de plaisir, que j'étais dans les regrets de n'en plus recevoir. Ce matin l'on m'a dit, voilà une lettre de M. de Voltaire. Est-elle longue? — Oui, elle a quatre pages. — Ah! tant mieux, lisez-la promptement.

Je commence par vous remercier de votre souvenir, de la continuation de votre amitié; j'y suis infiniment sensible, car il est certain que je vous suis tendrement attachée. Je vais, pour répondre à votre lettre, la prendre par la queue.

Vous finissez par dire que vous m'enverrez votre dernier ouvrage, si je vous le *commande*, si je vous *l'ordonne*. Voilà des paroles que je ne proférerai jamais, mais je vous *supplie,* avec la dernière instance, de ne pas différer d'un moment à me l'envoyer.

Vous attendez bien que je ne m'ingérerai pas à juger les faits; mais j'aurai un plaisir extrême à vous entendre plaider,

et il me serait bien difficile de ne me pas ranger de votre avis; j'en suis déjà, sur ce qui regarde M. de Lally; sans aucune estime pour lui, j'ai toujours pensé qu'il ne méritait pas un tel traitement.

A l'égard de M. de Morangiés, je n'y vois goutte; j'ai un penchant à croire que lui et les du Jonquai sont tous des fripons. On parle de la foi de Bohêmes; je ne sais pas quelle est celle des usuriers, et ce que c'est que des billets qu'on signe et qu'on n'est point obligé de payer : on dit qu'on les trafique, que c'est une chose en usage, mais dans quelle occasion les retire-t-on? Je m'attends que vous m'expliquerez cela.

Ne vous étonnez point si je suis si peu instruite, je n'ai point lu le Mémoire de Linguet; il n'y a que la clarté et le charme de votre style qui puissent me faire lire les choses dont le fond ne m'intéresse point. Je vous admire, et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talents de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle n'a donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connaître et sentir celui des autres, cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois ni ne peux vivre que pour moi : c'est aussi le parti que j'ai pris. Je végète dans mon tonneau; je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre; j'écoute les nouvelles, les jugements qu'on porte sur les spectacles et sur les livres nouveaux; je ne suis point tentée de voir les spectacles, et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. Ne m'allez point dire : Il faut être indulgente; qu'est-ce qu'il faut faire pour cela? Soumettons-nous notre goût? en sommes-nous maîtres? C'est vous qui avez formé le mien, prenez-vous-en à vous-même si vous trouvez mauvais que je sois difficile. Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que

si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aie d'heureux moments, il faut m'écrire, et m'envoyer tout ce que vous faites.

LETTRE LXXIV.

(10 *septembre* 1773, *tome* 62, *page* 252)

Paris, 8 octobre 1773.

J'attendais, Monsieur, l'événement du procès de M. de Morangiés pour joindre aux remercîments que je vous dois de votre petite brochure, mon compliment sur le gain d'un procès où vous avez beaucoup contribué. Vous devriez bien employer votre éloquence à faire abolir des usages qui confondent le vrai avec le faux, et qui rendent les signatures inutiles. Je voudrais aussi que vous fissiez des factums pour ce pauvre roi de Pologne (1); il y a tant d'injustice, de supercherie et de violence dans ce monde, qu'il faut, quand on n'a pas vos talents pour les combattre et s'y opposer, plier les épaules et se taire. Il n'y a qu'une voix comme la vôtre qui ait le droit de se faire entendre.

Vous avez lu le discours qui a remporté le prix à l'Académie, l'éloge de Colbert (2); je voudrais savoir ce que vous en pensez; j'aime à soumettre mon jugement au vôtre.

J'ai été très-contente de vos *Fragments* sur l'Inde, et charmée de votre *Épître à Marmontel.* Nos beaux-esprits y trouvent la fraîcheur de votre printemps; et moi, qui n'ai pas leur éloquence, je dis que vous êtes et serez toujours modèle en tout genre. Ne négligez pas de l'être en amitié, et conservez-en pour la personne qui vous admire le plus tendre-

(1) Il s'agissait alors du premier partage de la Pologne.
(2) Par M. Necker.

ment; cette personne c'est moi, je ne devrais pas craindre que vous vous y méprissiez.

LETTRE LXXV.

24 octobre 1773.

Il me prend une envie à laquelle je ne puis résister, c'est de vous écrire. Je vous mets peut-être au désespoir; votre projet était peut-être de laisser tomber notre correspondance. Mais, mon cher Voltaire, je ne puis y consentir; il faut nous aimer, il faut nous le dire jusqu'à la fin de notre vie. Hélas! hélas! il n'y a plus que courage.

Savez-vous ce qui m'a réveillée pour vous? c'est M. de Lisle (1), qui m'a écrit de Chanteloup tout l'enchantement où il est de vous, de votre santé, de votre gaieté, de votre magnificence, de votre bienfaisance; enfin, de tant et tant de choses, que je n'en puis faire l'énumération. Mais ce qui m'a été infiniment agréable, ce sont les assurances qu'il m'a données de votre amitié; confirmez-les, en reprenant une correspondance qui m'est plus nécessaire que je ne puis vous le dire; elle dissipe mes ennuis, elle me fait entendre un langage que sans vous je croirais perdu. Écrivez-moi donc, mais que ce soit avec confiance, et comme à quelqu'un sur qui vous comptez, dont le goût n'est pas entièrement perdu. Répondez aux questions que je vous fais. Je vous ai interrogé sur l'éloge de Colbert; je désire savoir si mon jugement se rapporte au vôtre; faites-moi part de tout ce que vous écrivez. Je n'ai jamais eu tant de besoin des soins et des attentions de mes anciens amis. J'éprouve ce qu'a dit Saint-Lam-

(1) Le chevalier de Lisle; il en est souvent parlé dans la correspondance de M. Walpole.



bert, et qu'il a très-bien dit, sur celui qui a le malheur de vieillir :

Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
A la race nouvelle il se trouve étranger, etc.

J'ai dans ce moment la crainte de perdre madame de la Vallière, et ce serait une très-grande perte pour moi ; elle est plus que mon ancienne connaissance, elle est mon amie. Ce n'est point une grande maladie qu'elle a, c'est un estomac délabré, une faiblesse extrême qui l'empêche pour le présent de voir personne ; faut-il donc mourir ou tout perdre? Je suis bien triste, mon cher Voltaire : le ciel ne m'a point donné le courage, et les âmes faibles sont en proie à tous les malheurs. Consolez-moi, ayez soin de moi.

On dit que vous avez trouvé des perles et des diamants dans la petite brochure de quatorze cents pages de M. Helvétius (1). Comme ma vie ne serait pas assez longue pour une telle lecture, et que même cette lecture pourrait l'abréger en me faisant mourir d'ennui, indiquez-moi les pages qui renferment ces belles pierres précieuses.

LETTRE LXXVI.

(1er *novembre* 1773, *tome* 62, *page* 265.)

Paris, 15 novembre 1773.

Voilà donc les diamants brillants de la petite brochure de quatorze cents pages d'Helvétius ! Il y en a encore mille autres dites-vous ; mais, mon cher Voltaire, ne reconnaissez-vous pas ces beaux diamants pour des cailloux de vos jardins? il n'y a

(1) Son livre *de l'Esprit.*

point d'auteur qui ne s'en soit enrichi. J'admire votre patience de lire les ouvrages les plus ennuyeux du monde.

Je ne suis point contente de votre laconisme sur l'éloge de Colbert; j'attendais quelques détails : l'ouvrage, il me semble, en vaut la peine. Vous ne me parlez point avec confiance. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la pièce du *Connétable* (1); je sais qu'on vous l'a lue; mais vous ne me le direz pas. D'où vient ces réserves? Est-ce par méfiance? est-ce par mépris? Je vous garderai le secret, et je ne suis pas tout à fait indigne d'être éclairée : malgré vos réticences, je suis charmée de votre dernière lettre; c'est une des plus agréables que vous m'ayez jamais écrites.

Je suis bien de votre avis : *pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination; cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs;* mais ne loge pas qui veut cette folle.

Je croirais que M. de Lisle a raison; tout ce que vous écrivez confirme ses dépositions. Si votre corps est malade votre esprit est bien sain. Malgré le peu d'années que j'ai de moins que vous, j'ai bien l'espérance que vous me survivrez, et que vous me dédommagerez du plaisir que j'aurais à vous revoir, en m'écrivant souvent et en laissant la folle de votre logis courir à bride abattue.

LETTRE LXXVII.

(16 *novembre* 1773, *tome* 62, *page* 271.)

Paris, 28 novembre 1773.

Vous êtes le plus surprenant des mortels. Mais pourquoi mortel? vous ne mourrez jamais. Vous n'avez que trente ans, vous êtes fixé pour toujours à cet âge.

(1) *Le Connétable de Bourbon*, tragédie du comte de Guibert.

Votre *Tactique* m'a enchantée ; elle a fait cet effet à tout le monde : il y en a mille copies ; et la première parole que chacun dit, c'est : Avez-vous lu la *Tactique* de M. de Voltaire, y a-t-il rien de plus charmant ?

J'ai seulement trouvé une personne (1) (et cette personne est un très-bel esprit, l'amie intime de M. Thomas) qui craint que vous n'ayez offensé le roi de Prusse. Cela n'est-il pas ineffable ?

Je vous fais des remercîments infinis de vos attentions ; continuez-les-moi : envoyez-moi tous vos cailloux ; ils sont plus précieux que tous les diamants qu'on a recueillis des temps passés, et ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du temps présent. Oui, je le proteste, mon cher Voltaire, je n'admire que vous, et je ne puis en admirer d'autres.

J'ai dit à madame de la Vallière que vous me parliez d'elle, que vous l'aimiez toujours : elle en a été flattée au delà de toute expression ; elle m'a chargée de vous le dire, et qu'elle avait deux de vos bustes sur sa cheminée : elle achète tous ceux qu'elle rencontre. Quand vous m'écrirez, qu'il y ait un article pour elle que je puisse lui montrer : elle se porte mieux. Que dites-vous de la mort de M. de Chauvelin (2). C'est une perte pour tout le monde ; *nos philosophes* diraient *pour l'humanité*.

(1) Madame Necker.

(2) Le marquis de Chauvelin était de la société intime de Louis XV. Il fut attaqué subitement de convulsions, en se tenant près de la table où le roi jouait au piquet, et mourut aussitôt.

LETTRE LXXVIII.

(24 *décembre* 1773, *tome* 62, *page* 287.)

Paris, 3 janvier 1773.

Votre dernier petit caillou est le plus joli du monde (1); vous n'en avez point dans votre jardin qui ne soient des pierres précieuses : jetez-les tous dans le mien. Quand j'en devrais être lapidée, j'en serais contente. On parle ici d'un gros diamant qu'a reçu M. Guibert : j'ai fait des tentatives pour le voir, elles ont été inutiles. Ce M. Guibert (2) n'a pas daigné faire connaissance avec moi, quoique j'aie donné des louanges très-sincères à son *Connétable*.

Je ne suis point favorisée des beaux esprits, mon cher Voltaire; mais il tient certainement à vous que je ne m'en aperçoive pas : envoyez-moi ce que vous leur écrivez, et je me passerai très-facilement de ce qu'ils écrivent.

Que dites-vous de l'aventure des deux soldats de Saint-Denis (3)? Cela vaut des in-folio. Il n'y a que la nature qui ait le pouvoir de leur répondre : elle saura bien arrêter les progrès que pourrait faire leur exemple. Nous sommes dans un siècle

(1) Les vers qui commencent par

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers, etc., etc.

Ils sont indiqués dans les œuvres de Voltaire comme étant adressés à madame du Deffand; ce qui n'était pas.

(2) Le comte de Guibert, auteur de la *Tactique*, du *Connétable de Bourbon*, *etc.* Les lettres de mademoiselle de Lespinasse peuvent servir à expliquer pourquoi il évitait de faire la connaissance de madame du Deffand.

(3) Ces deux soldats qui s'étaient, de propos délibéré, suicidés ensemble dans une auberge à Saint-Denis.

bien singulier; toutes les têtes sont renversées : tel qui n'a qu'une tête de linotte se croit un Socrate. Je ne mets pas de ce nombre les deux soldats, mais tous les faiseurs de brochures qui nous infectent de leurs fades et ennuyeux raisonnements. Vos lettres me font un plaisir infini ; elles me soutiennent, me consolent : la raison et l'amitié ont tout pouvoir sur moi.

Je vous serai infiniment obligée, si vous m'envoyez votre lettre à M. Guibert ; je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

N'avez-vous pas été content de l'*Avis aux princes*, de M. de Lisle ? Je l'ai trouvé joli ; mais la fin n'est-elle pas trop écourtée ?

LETTRE LXXIX.

Paris, 2 avril 1774.

J'aimais M. de Lisle ; mais aujourd'hui je l'aime bien davantage : c'est votre dernière lettre qui a produit cet effet. Mais est-il possible, mon cher Voltaire, que j'aie eu besoin de lui pour me rappeler à votre souvenir? Vos dernières conquêtes vous paraissent toujours les plus précieuses : vous êtes aussi sujet à l'engouement, et peut-être plus que vous ne l'étiez dans votre jeunesse. Je ne suis pas de même, tout ce que je vois de nouveau me choque, me déplaît, et, loin de me consoler de ce que j'ai perdu, en augmente le regret par la comparaison. Je ne parle point du siècle de Louis XIV: nous avions eu quelques consolateurs ; premièrement vous, hors de toute comparaison ; ensuite il y avait des abbé de Bussy, des président Hénault, des Saint-Aulaire, une madame de Staal, une madame de Flamarens : on pourrait en ajouter d'autres. Il peut encore se trouver de l'esprit, mais plus de goût, et par conséquent bien peu d'a-



grément. Je vous ai déjà fait tant de plaintes sur ce sujet que ce serait rabâcher que de le traiter encore. Je vous assure, mon cher Voltaire, que ce n'est pas tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre qui me déplaît le plus; ce que je hais le plus, ce que je voudrais pouvoir fuir, c'est moi-même. Je me dis très-sérieusement que j'ai tort; je m'interroge sur les jugements que je porte, et je me dis : C'est vous qui avez tous les défauts et tous les ridicules qui vous blessent : pouvez-vous croire avoir seule tout l'esprit et le goût en partage? Vous êtes sotte et mal avisée; vous vous faites haïr en contredisant, en blâmant. Eh! que vous fait tout cela? Vous voudriez vous faire aimer, et vous vous faites craindre.

Pénétrée de la leçon que je viens de me faire, je voudrais changer de lieu, recommencer à vivre avec des gens qui n'auraient jamais entendu parler de moi, et avec qui je n'aurais point de prévention à détruire; mais je suis trop vieille; il faut que je reste dans mon tonneau, et que je me borne à chercher les moyens de dissiper la haine. Lesquels faut-il prendre, mon cher Voltaire? Faut-il dire que nos poëtes sont aussi bons que vous, que nos philosophes valent mieux, que nos acteurs et actrices sont au-dessus des Tévenart, des Lecouvreur, etc. Vous me direz : Non, mais il faut se taire. Je le veux bien; mais il faudrait donc aussi devenir sourde : on n'est muet en naissant que parce qu'on est sourd, et on ne peut être muet dans la société que quand on est sourd d'entendement. Ah! je voudrais vous voir ici; mais, mon Dieu, ils vous pervertiraient peut-être.

« Ils pourraient de nos rois égarer le plus sage. »

Si j'en étais témoin j'en mourrais de honte et de douleur.

En vérité, mon cher Voltaire, je ne sais pourquoi je vous écris tout ce fatras; je ferais bien de ne le point relire, si je veux vous l'envoyer; mais j'ai toute honte bue avec vous. J'ai passé un nuit blanche; rien n'aigrit autant le sang et l'humeur.

Vous prétendez donc ne me plus rien envoyer; et M. de Lisle est devenu le burreau de vos confidences! Faites-m'en une, je vous conjure; je vous garderai le secret si vous l'exigez. Êtes-vous l'auteur de la lettre sur le rétablissement des jésuites? C'est un aveu ou un désaveu qui vous doit être indifférent, et qui satisferait ma curiosité.

L'Épître de M. Schouwaloff à Ninon a été corrigée par vous; je la crois du jeune homme sur votre parole plus que sur celle de monsieur son oncle.

Avez-vous ouï parler de M. le Texier, qui, assis dans un fauteuil avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle. Pour moi, l'illusion est parfaite, et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens pussent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue tout seul; il se coupe la parole : enfin je n'ai jamais rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon (1); quand il y retournera, invitez-le à vous venir voir; je serais trompée si vous n'en étiez pas surpris et content.

Adieu, mon cher Voltaire; en voilà assez long.

M. de Voltaire à madame du Deffand.

Ferney, 26 mars 1774.

J'aurais bien envie, Madame, de vous payer votre quartier, puisque vous dites que je ne vous écris qu'une fois en trois mois; mais pour payer ses dettes, il faut être en argent comptant. Tout me manque, santé, esprit, imagination. Je suis accablé, à l'âge de quatre-vingts ans, d'affaires qui dessèchent l'âme, et de maux qui mettent le corps à la torture; jugez,

(1) Voyez page 48.

s'il vous plaît, si je ne suis pas en droit de vous demander du répit. Je voudrais être votre invalide, et vous faire la lecture, mais je suis bien plus qu'invalide, je suis mort. M. de Lisle, qui est tout à fait en vie, doit vous tenir lieu de tout. Je n'ai jamais vu un homme plus nécessaire à la société que lui. Les dragons de mon temps n'avaient pas l'esprit de cette tournure-là. Il ne veut pas croire que l'Épître à Ninon soit du jeune comte de Schouwaloff, et faite dans les glaces de la Néwa; quelque aimable que soit M. de Lisle, il se trompe. Rien n'est plus extraordinaire que cet assemblage de toutes les grâces françaises dans un pays qui n'était que celui des ours il y a cinquante ans; mais rien n'est plus vrai. Vous avez dû voir, par vos conversations avec M. de Schouwaloff, l'oncle de l'auteur de l'Épître, que la patrie d'Attila n'était pas le pays des sots. On parle français à la cour de l'impératrice plus purement qu'à Versailles, parce que nos belles dames ne se piquent pas de savoir la grammaire. Diderot est tout étonné de ce qu'il a vu et entendu. C'est sans doute le style de nos arrêts du conseil et de nos édits de finance qui a porté le bon goût devers la mer Glaciale, et qui fait qu'on joue *Zaïre* en Russie et à Stockholm.

Vous souviendrait-il, Madame, que vous m'écrivîtes une fois que Catherine n'était qu'une héroïne de gazettes? ce n'est pas de nos gazettes de Paris qu'elle est l'héroïne; elles ne lui sont pas favorables. J'espère que celles de Pékin lui rendront plus de justice. Il y a un homme dans mon voisinage qui sait fort bien le chinois, et qui a envoyé des vers chinois à l'empereur Kien-Long, lequel empereur passe pour le meilleur poëte de l'Asie. Pour Catherine, elle ne fait point de vers, mais elle s'y connaît fort bien, et d'ailleurs elle fait de très-bonnes plaisanteries sur le Cosaque qui s'est mis en tête de la détrôner. Vous ne vous souciez guère de tout cela, et vous faites bien. Vivez, Madame, parlez, et portez-vous bien. Je suis à vos pieds.

LETTRE LXXX.

Paris, 16 juin 1774 (1).

M. de Lisle m'avait prévenue, Monsieur, que sur l'état de votre dépense, vous m'aviez mise à la pension, et que je recevrais bientôt mon premier quartier; je l'ai reçu en effet, mais souffrez qu'en vous remerciant, je vous demande pourquoi cette réduction? Vous n'êtes point ruiné, vous êtes prodigue pour M. de Lisle; pourquoi n'êtes-vous économe que pour moi? Ne me parlez plus de votre âge; vous aurez beau vous donner quatre-vingts ans, on ne vous croira pas, on s'en rapportera bien plus à votre esprit qu'à votre baptistaire. Ce que vous m'avez envoyé est fort beau. Vous voulez donc jouir de toutes sortes de gloires, même de celle de surpasser M. de Condorcet. Que dites-vous de l'Ode de M. Dorat? en retranchant les les trois quarts et demi, elle pourrait être bonne. J'aime mieux les vers de la Harpe. Je suis tentée de vous envoyer des vers adressés à un anonyme; vous m'en direz votre avis.

M. le duc de Choiseul reçut, vendredi 10 de ce mois, la permission de venir faire sa cour; il arriva dimanche 12, à huit heures du soir; il fut le lendemain lundi, à neuf heures du matin, à la Muette; il y fut très-bien reçu; il revint dîner et souper à Paris, et partit le mardi, à huit heures du matin, pour retourner à Chanteloup, où il était attendu pour souper. Cela n'est-il pas assez leste? Il compte ne revenir ici que dans le mois de décembre; il aura, dit-il, ses semailles à faire et beaucoup d'autres soins champêtres où sa présence est nécessaire.

Vous savez que le roi et les princes ses frères seront ino-

(1) Ceci est une réponse à une courte lettre de Voltaire, du 6 juin, qui n'a pas été publiée, et qu'on donne ici pour servir à l'intelligence de la lettre de madame du Deffand.

culés après demain, par Richard, à qui on a donné le surnom *Sans Peur*.

Le roi s'établit demain à Marly; il a ordonné à son capitaine des gardes et à son premier gentilhomme de la chambre, de ne laisser approcher de Marly aucune personne qui n'aurait point eu la petite vérole.

Portez-vous bien, mon cher Voltaire, ne pensez point à votre âge, persuadez-vous de n'avoir que celui qu'a votre esprit, vingt-cinq ou trente ans.

M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand.

6 juin 1774.

Je vous dois un quartier, Madame, il faut que je me hâte de vous le payer, parce que bientôt je ne vous en payerai plus jamais. Le petit ouvrage de M. de Chambon m'a paru mériter que je vous l'envoie, non pas à cause de son éloquence, car je le crois un peu trop simple, mais à cause des vérités qui m'y semblent prodiguées assez largement. Souvenez-vous de moi, Madame, en cas qu'on m'honore jamais d'une messe des morts, et soyez bien sûre que les sept ou huit jours que j'ai encore à vivre seront employés à vous aimer, à vous regretter, et à souhaiter qu'il y ait au moins dans Paris cinq ou six dames qui vous ressemblent.

LETTRE LXXXI.

(25 *juin* 1774, *tome* 62, *page* 335.)

Paris, 13 juillet 1774.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher Voltaire, parce que j'ai envoyé votre lettre à Chanteloup, et que je voulais pouvoir

vous mander ce qu'on m'aurait répondu. Voici les propres mots de la grand'maman.

« Je ne sais pas pourquoi M. de Voltaire s'imagine toujours
« être mal avec M. de Choiseul; je ne puis vous dire sur cela
« que ce que je vous ai toujours dit : que M. de Choiseul ne
« cesse de lire ses ouvrages et de les admirer avec tout le
« plaisir que cause une admiration véritable. Vous pouvez as-
« surer M. de Voltaire que M. de Choiseul a ressenti dans
« le temps et conservé depuis la même horreur que lui des
« cruautés exercées sur MM. de La Barre et de Lally. »

Je suis ravie que vous ne m'ayez pas réduite à la pension. Comment pourrais-je me contenter de quatre lettres par an? je voudrais en recevoir trois cent soixante-cinq. Réellement, mon plus grand malheur (et ce malheur est si grand qu'il me rend malade), c'est de ne savoir absolument ce que je peux lire; tout m'ennuie à la mort, l'histoire, la morale, les romans, les pièces de théâtre. Vous me direz, lisez-moi. C'est assurément ce que je fais, mais à force de vous lire, je vous sais presque par cœur. Je trouve tout faible ou extravagant; ni gaieté, ni justesse, ni chaleur; des exagérations, des phrases. Peut-être est-ce un effet de la vieillesse; je le croirais si je ne retrouvais pas encore infiniment de plaisir à lire vos lettres et les petites pièces que vous nous donnez quelquefois. Réellement, mon cher Voltaire, ayez pitié de moi, et transmettez-moi quelques étincelles de tout le feu que vous conservez encore.

Je suis ravie que vous ayez trouvé jolis les petits vers que je vous ai envoyés; ils sont de M. le marquis de Pezay. Il s'était offert de me faire avoir les vers de La Harpe sur l'édit du 31 mai; je le voyais pour la première fois : le lendemain il m'envoya les vers. Il y en a un qui nuit à leur perfection, c'est celui-ci :

« Quoique les moissonneurs fassent cas des chansons. »

Si l'on pouvait y en mettre un autre, cela me ferait plaisir. Nous sommes abîmés d'odes, d'éloges, de critiques, d'épi-



grammes; de ces dernières, il y en a quelques-unes d'assez jolies.

Vous voudriez que je vous mandasse des nouvelles, mais je n'en sais point; les grands événements se savent partout au même instant qu'ils arrivent, et les petits détails sont presque toujours faux; de plus, je n'ai pas le talent des gazettes. Vous avez un correspondant admirable dans M. de Lisle; persuadez-vous qu'il est mon chancelier, et que c'est à moi à qui vous devez adresser les réponses que vous lui faites.

On reçut avant hier à l'Académie un autre M. de Lille, le petit abbé. Je le connais un peu, il est fort aimable, mais malgré cela je suis bien persuadée que son discours est fort ennuyeux. Il a lu son Épître sur le luxe; je la connais. On dit que ses vers sont fort au-dessus de sa prose; cela ne fera peut-être pas dire : *Tant mieux pour nos bosquets*, mais on dira : *Tant pis pour nos moissons*.

Je soupçonne, mon cher Voltaire, que cette lettre n'a pas le sens commun, mais elle m'a fait passer un quart d'heure à causer avec vous, je voudrais que ce fût en réalité.

LETTRE LXXXII.

(28 *juillet* 1774, *tome* 62, *page* 352.)

Paris, 3 août 1774.

Ne louez point nos révolutions, mon cher Voltaire; celles qui sont arrivées, loin d'être admirables, sont déplorables. La musique de M. Gluck confirme ce jugement; elle n'est ni française, ni italienne. Je doute que les savants la puissent louer de bonne foi; et pour les ignorants tels que moi, elle n'est qu'un charivari, tantôt bruyant, tantôt plat, et toujours ennuyeux. *Iphigénie* et *Euridice*, comparées à *Armide*, à *Castor*,

à *Issé*, au ballet des *Sens*, etc., etc., font verser des larmes de sang pour la perte du goût ; ce que nous admirons aujourd'hui n'aurait pas eu de succès dans le temps des Cotin et des Colletet; et M. de Voltaire applaudit à un tel changement! Qu'est-ce qui vous engage à cela? Vous ne sauriez être de bonne foi; vous, qui devriez être le défenseur du goût, vous soutenez, vous autorisez ceux qui le détruisent; vous faites perdre la seule ressource qui nous reste; vous nous serviriez d'armes, mais vous les faites tomber des mains quand vous donnez des louanges à tout ce qui se fait, dont votre exemple est la critique. Je suis désolée d'être si vieille; non pas assurément que je regrette de ne pouvoir pas être longtemps témoin de tout ce que je blâme, mais parce que je n'ai plus la vivacité et la force qu'il me faudrait pour vous peindre avec énergie toute mon indignation. Tout est Pradon aujourd'hui dans tous les genres; ce sont là vos protégés. Voilà une révolution arrivée en vous bien étrange. Je ne blâme point vos sentiments sur d'autres articles, je ne suis pas si éloignée de penser comme vous.

Ces commencements-ci sont de bon augure : je crois le choix de M. Turgot très-bon, et quoique je ne le voie plus, j'ai conservé beaucoup d'estime pour lui; s'il ne se rend pas esclave de systèmes, et qu'il ait égard aux circonstances, je ne doute pas qu'il ne soit un très-bon ministre.

Vous avez raison de regretter M. de Lisle; je pourrais peut-être le remplacer dans la conversation, mais pour les lettres, cela est impossible. Il faut que vous vous accommodiez de moi telle que je suis, et que mon amitié supplée au génie que je n'ai point; cependant je ne m'en crois pas totalement dépourvue, tant que je sentirai la distance qu'il y a de vous à tout autre. On vous aura sans doute envoyé l'oraison funèbre de l'abbé de Boismont (1); il doit être content de son succès.

(1) De Louis XV.

Avez-vous lu les éloges de La Fontaine par La Harpe et par Champfort ? Je voudrais qu'il vous prît fantaisie d'en faire un, non pas pour le prix, mais pour mon plaisir.

Ne dites point, je vous prie, à madame Denis ce que je vous écris sur Gluck, je ne veux point être mal avec elle.

LETTRE LXXXIII.

(12 *août* 1774, *tome* 62, *page* 358).

Paris, 29 août 1774.

Que dites-vous, mon cher Voltaire ? trouvez-vous qu'il y ait assez de remue-ménage ? La roue de fortune tourne-t-elle assez rapidement ? Il faut espérer que ces changements répondront à l'attente et à la joie du public. Vous connaissez M. Turgot, je le voyais beaucoup autrefois ; c'est un sage qui certainement voudra le bien, non pas à la manière de son prédécesseur, le bien d'autrui. Il a demandé qu'on séparât la surintendance des bâtiments, du contrôle général, et qu'on la donnât à M. d'Angivillers, qui a déjà le Jardin du Roi. On dit beaucoup de bien de M. de Miroménil ; toute la besogne n'est pas finie : celle des parlements n'est pas la plus petite ni la moins embarrassante ; enfin c'est un règne nouveau. M. de Maurepas termine bien sa carrière : il a positivement l'âge qu'avait le cardinal de Fleuri quand il vint à la tête des affaires.

Mes amis voient tous ces changements avec beaucoup de tranquillité ; ils ne quitteront leur campagne que dans les mois de décembre ; j'attends leur retour avec impatience, et c'est le seul avantage que je compte tirer de tout ceci, c'est le seul intérêt que j'y prends. Je regarde les ambitieux comme des fous, et les places qu'ils occupent comme des rôles qu'ils jouent bien ou mal. Je vois tout ce qui se passe du même œil que le verra

la postérité ; j'y vois Voltaire, le seul bel esprit de ce siècle, qui aurait dû y servir de modèle, dicter les règles du bon goût, et qui par facilité a protégé ceux qui le détruisent. J'y vois un tas de philosophes qui, parce qu'ils ne croient pas des fables, se persuadent être fort éclairés, et devoir être législateurs, mais dont la vanité, l'orgueil et la suffisance décréditent leur morale. Je pense quelquefois à la croyance qu'on doit donner à l'histoire, et à l'idée qu'elle veut donner des hommes dont elle parle ; ils pourraient bien peut-être avoir été semblables à ceux d'aujourd'hui. Enfin, pendant notre vie, nous sommes acteurs ou spectateurs ; la toile baissera bientôt pour nous. Vous pouvez y avoir du regret ; pour moi, mon cher Voltaire, je n'y en aurai point ; j'ai trop vu le derrière des coulisses. Une seule chose pourrait attacher à la vie : ce serait de véritables amis, et c'est ce qui n'existe point. A propos d'amis, M. de Lisle est toujours absent : il faut que j'y supplée en vous apprenant les nouvelles ; je suis moins informée de ce qui se passe qu'il ne le serait s'il était ici ; peu de mémoire et encore moins d'intérêt font que j'écoute mal, et que je ne retiens rien ; mais voici ce que je sais :

M. Turgot balaye toutes les ordures : il a chassé MM. de Saint-Pré, Le Clerc, Dupuis, Destouches ; un nommé M. de Vaines (1) remplace Le Clerc.

Marin n'a plus la Gazette, elle est donnée à l'abbé Aubert, faiseur de fables. Je me borne à vous dire ce qui est fait, et je me tais sur ce qu'on dit qu'on fera ; les conjectures m'ennuient, je ne me prête guère à les écouter. Je suis présentement très-tristement occupée : mon plus ancien ami, le pauvre Pont-de-Veyde, se meurt. C'était un sage à sa façon ; il était heureux ; sa maladie m'a donné occasion de renouer avec

(1) M. de Vaines avait été employé par M. Turgot pendant qu'il était intendant de Limoges, et devint son premier secrétaire, lorsqu'il fut nommé contrôleur général des finances. C'était un homme d'esprit et de mérite



d'Argental (1) ; vous serez souvent le sujet de nos conversations.

Que dites vous de la lettre du Théologien ? Plusieurs vous l'attribuent ; je ne suis pas de ce nombre.

LETTRE LXXXIV.

Paris, 24 novembre 1774.

Il y a mille ans que je vous ai écrit, mon cher Voltaire, je trouve mes lettres si plates et si ennuyeuses, que je sacrifie à la honte qu'elles me causent le plaisir que me font les vôtres ; mais je cesse aujourd'hui d'avoir autant de retenue. Je désire passionnément que vous m'accordiez une grâce. Tout Chanteloup soupera chez moi la veille de Noël, non-seulement les maîtres de la maison, mais plusieurs de leurs amis intimes. Ce même souper se devait faire il y a quatre ans ; la lettre de cachet qu'ils reçurent ce jour-là y mit obstacle. Je voudrais leur faire une réception agréable, et qui produisît de l'amusement et de la gaieté ; je me suis déjà assurée de Balbâtre, qui jouera sur son forté-piano une longue suite de Noëls. Je voudrais quelques jolis couplets sur ces mêmes airs, pour le grand-papa, la grand'maman et madame de Gramont. Si les couplets vous répugnent, suppléez-y par une petite pièce de vers qui passera pour anonyme ; vous serez bientôt reconnu au style ; mais ne vous en tenez pas là, glissez-y quelque trait qui indique qu'elle est de vous ; profitez de cette occasion pour leur dire un mot de vos sentiments pour eux, dont j'ai rempli tant de mes lettres.

Si cette idée vous rit, si vous m'accordez ma demande, hâtez-vous de la satisfaire, ou bien apprenez-moi votre refus ;

(1) M. d'Argental était le frère aîné de M. de Pont de-Veyle.

évitez-moi le tourment de l'incertitude. Mais, non, vous ne me refuserez pas. Gardez-vous de me renvoyer à vos protégés, ils me détestent; et puis il ne me faut point de philosophie, il me faut du goût, de la grâce, de la gaieté. Je redoute leurs phrases, leurs exagérations, leurs froideurs, leurs tournures, leurs recherches, etc., etc.; enfin, il me faut du Voltaire, ou rien du tout.

Il n'est pas besoin de vous parler de ma reconnaissance, elle sera extrême.

D'Argental vous a-t-il dit que c'est moi qui ai valu à votre protégé (1) la protection de madame d'Enville; elle arriva chez moi comme il me parlait de lui; je trouvai que c'était le Dieu dans la machine. Il y a eu tant d'affaires importantes tous ces temps-ci, qu'il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas encore pu agir; mais elle agira, j'en suis sûre.

LETTRE LXXXV.

Paris, 7 décembre 1774 (2).

Ah! oui, je vous garderai le secret, vous pouvez en être sûr. Jamais faveur n'a été plus promptement accordée, mais

(1) M. d'Étallonde de Morival, jeune officier. A l'âge de dix-sept ans il avait été le compagnon et le complice du chevalier de La Barre, âgé de dix-neuf ans, en insultant un crucifix à Amiens, où ils étaient en garnison. Un jugement du tribunal d'Amiens, qui fut confirmé par un arrêt du parlement de Paris, les condamna à être rompus vifs et brûlés ensuite, après avoir préalablement subi la question ordinaire et extraordinaire. Le chevalier de La Barre subit cette horrible sentence que M. de Morival évita par la fuite, en restant néanmoins soumis à la même peine par contumace. C'est de ce jugement que Voltaire cherchait à le faire purger, en obtenant pour lui la permission de retourner sans danger dans sa patrie.

Il y a plusieurs lettres de Voltaire sur ce sujet, quelques-unes sont adressées à M. de Morival lui même, qui était alors au service du roi de Prusse.

(2) La lettre de Voltaire est du 2 décembre. Voyez ses Œuvres.



plus différente de celle qu'on espérait. Vous n'avez point compris ma demande; il n'était point question de poupon, de bœuf, d'âne, de sainte famille; mais de la joie du retour; et puis, je ne me fixais point à des couplets. Une petite épître, ou quelque petite pièce de vers m'aurait satisfaite. Je vois que j'ai eu tort; que j'ai fait une demande indiscrète; que j'ai eu trop de familiarité avec le grand Voltaire, et pour m'apprendre mon devoir, il m'a fait répondre par l'abbé Pellegrin (1).

Vous vous seriez diverti de ma consternation subite. On m'apporte votre lettre : Ouvrez vite; y a-t-il des vers? — Oui, quatre couplets. — Chantez-les. Ah, mon Dieu! mon Dieu! est-il possible! Pourquoi me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire? un refus valait mieux qu'une telle complaisance. Voilà tout le remercîment que vous aurez. Malgré mon dépit, je ne vous en aime pas moins, et je n'en serai pas moins empressée à solliciter madame d'Enville, pour qu'elle sollicite ceux qu'il faut solliciter; car il y a, comme vous pouvez juger, bien des bricoles.

Je suis toute consternée : vous ne vous êtes point prêté à ce que je désirais, et à ce que j'attendais de votre amitié; je croyais aussi vous faire plaisir en vous procurant une occasion de marquer votre attachement, en confirmant tout ce que depuis quatre ans vous m'en aviez fait écrire. Vous avez pris de l'humeur mal à propos : le mal n'est pas sans remède; m'entendez-vous, mon cher contemporain?

(1) Auteur inépuisable de pièces de théâtre et de mauvais vers. Il mourut à Paris en 1745. On lui fit l'épitaphe suivante :

Ci-gît le pauvre Pellegrin,
Qui dans le double emploi de poëte et de prêtre,
Éprouva mille fois l'embarras que fait naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

LETTRE LXXXVI.

(5 *décembre* 1774, *tome* 15, *page* 353.)

9 décembre 1774.

Mon Dieu! quel dommage! que je regrette le temps que vous avez perdu à copier l'abbé Pellegrin, et qu'il ne tenait qu'à vous d'employer bien différemment!

Je vous ai demandé des couplets sur l'air des Noëls, parce que tout le monde peut le chanter; il ne faut ni savoir la musique, ni avoir de la voix; mais je ne voulais point qu'il fût question ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament. Passe pour l'ancien et le nouveau parlement, l'exil, le retour, la joie générale, la mienne en particulier; enfin tout ce qui vous aurait passé par la tête, excepté l'événement dont il y a 1774 ans; mais vous n'en sauriez perdre le souvenir, tout vous y ramène. Je ne veux pas plus des trois rois que de la crèche, du bœuf et de l'âne. Je devais donner à souper au grand-papa, à la grand'maman, le propre jour qu'ils reçurent leur lettre de cachet, c'est cet anniversaire dont il doit être question. Chanteloup ne doit point rappeler Bethléem. Voltaire peut être le chantre du premier, il ne doit pas empiéter sur le domaine de l'abbé Pellegrin. Cependant je vous remercie; votre intention a été bonne, et j'ai l'espérance que vous me satisferez; il y a quinze jours d'ici au 24. Indépendamment de la raison qui me fait choisir l'air des Noëls, j'en ai une autre; Balbâtre en jouera une suite sur un son piano-forté pendant le souper. Mais je vous répète encore que je ne m'étais point fixée à des couplets; une petite pièce de vers, telle que vous l'auriez voulu, m'aurait contentée. Mais si vous ne voulez pas vous prêter à ce que je désire, au moins ne m'insultez pas en suppo-

sant que Fréron a chez moi les petites entrées ; il n'en a d'aucunes sortes, pas même une assez petite pour que ses feuilles puissent s'y glisser ; jamais il n'est entré chez moi, et je ne l'ai rencontré de ma vie : mais voilà les préventions que l'on vous donne.

Eh bien, mon cher Voltaire, malgré l'envie et les envieux, vous m'aimerez toujours ; et quoique tout le monde vous admire, vous me distinguerez de vos admirateurs, et vous direz : ma contemporaine n'admire que moi, et quoique je lui ai envoyé des couplets de l'abbé Pellegrin, elle ne m'en révère et estime pas moins.

LETTRE LXXXVII.

19 décembre 1774.

Votre dernière lettre est étonnante (1), je serais fort tentée de m'en tenir à sa signature et d'adresser ma réponse à l'abbé Pellegrin. Non jamais, mon ancien, mon bon ami Voltaire ne pouvait prendre un tel travers avec moi. Se fâcher de ce que je n'ai pas été contente de recevoir de francs Noëls, au lieu de couplets dont M. et madame de Choiseul fussent l'unique objet ! Se vanter qu'ils ont été approuvés par une compagnie nombreuse *et du meilleur ton !* Me prêcher l'indulgence, dont vous n'avez eu ni aurez jamais besoin, et dont assurément vous n'avez jamais donné l'exemple : je ne saurais vous reconnaître à de semblables traits.

Cependant si c'est vous, je croirai sans peine que vous voyez très-bonne compagnie, mais que vos correspondances ne sont pas toutes du *bon ton*. Je souligne ces deux mots, parce que vous me paraissez persuadé que j'y attache une grande idée.

(1) Cette lettre ne s'est point retrouvée.

Croyez-moi, mon cher Voltaire, vous auriez grand tort de vous brouiller avec moi; personne ne vous considère et ne vous aime davantage que la plus ancienne de vos amies, qui n'a pas cru manquer à la considération qu'on vous doit, en vous donnant une occasion de lui faire plaisir; et à vous, celle de donner quelque marque d'attachement aux personnes qu'elle croit que vous aimez.

LETTRE LXXXVIII.

22 décembre 1774.

Faisons la paix, mon cher Voltaire, je suis pénétrée de reconnaissance; vous êtes bon, complaisant, et moi je suis une sotte impertinente. Vous m'avez lavé la tête, je vous le pardonne, je l'avais mérité. Je veux pourtant vous dire mes raisons. Vos couplets, quelque jolis qu'ils soient, ne remplissaient point mon objet. Si vous aviez lu avec attention ma première, et puis ma seconde lettre, vous auriez vu ce que je désirais. Il n'était question de Noël que pour le chant, et non pour aucune allégorie : l'étable et la sainte famille n'avaient rien à démêler avec mon souper et ma compagnie; mais n'en parlons plus.

Vos Noëls seront chantés samedi, ils seront trouvés très-bons et je me garderai bien de dire que j'ai osé les critiquer. Mais, dites-moi, Monsieur, si c'est tout de bon que vous êtes fâché. Comment mon mécontentement et mes critiques ne vous ont-ils pas fait rire? Ne devaient-ils pas vous prouver combien je vous croyais au-dessus d'en pouvoir être offensé? Croyez-vous que j'en eusse usé de même avec les Marmontel, les Dorat, les Collardeau, etc., etc., etc.? Je m'en serais bien gardée; mais finissons tout cela.

Quelle est donc la cruelle affaire qui vous occupe, vous tour-

mente? Est-ce celle de ce jeune homme pour qui nous sollicitons? Serait-ce quelque autre chose qui vous fût personnelle? Tirez-moi d'inquiétude tout au plus vite. Je vous aime tendrement; je m'intéresse sensiblement à tout ce qui vous regarde. Mandez-moi aussi s'il est vrai que vous reviendrez ici au mois de mars; ne me laissez point ignorer la chose qui me ferait le plus de plaisir. Adieu, mon cher Voltaire, je voudrais bien que nous pussions nous embrasser encore une fois, avant notre entière séparation.

Je viens de lire une brochure de soixante-trois pages; si elle n'est pas de vous, ou si vous ne voulez pas que l'on vous en croie l'auteur, je consentirais bien volontiers qu'on pût me soupçonner de l'être.

LETTRE LXXXIX.

(31 *décembre* 1774, *tome* 62, *page* 413.)

Paris, 15 janvier 1775.

J'ai voulu, Monsieur, faire voir votre lettre à madame la duchesse d'Enville avant d'y répondre (je ne pouvais jamais aussi bien plaider que vous); elle en a été charmée, et voici sa réponse: « On est très-occupé de son affaire, mais il faut bien se « garder de parler et d'agir, jusqu'à ce qu'on ait tous les pa- « piers nécessaires. »

Je suis très-convaincue qu'elle y apportera toute l'activité et l'intérêt possible; il faut suivre son conseil, et la laisser faire; elle n'aura pas même besoin qu'on l'en fasse souvenir. Ses dispositions sont semblables aux vôtres, et tous les honnêtes gens ne peuvent que penser de même. Rien n'est si inique ni si horrible que la condamnation de ces deux jeunes gens. Vous avez un cœur admirable, et le bien que vous faites rendrait

votre réputation immortelle, indépendamment de vos talents; enfin, vous êtes un homme bien rare. Hâtez-vous de vous montrer à une nation qui n'a plus que vous qui l'honore; ce n'est point le langage de la flatterie, c'est une vérité dont je suis intimement persuadée. Vous trouverez bien du changement, mais les applaudissements feront tant de bruit autour de vous, que vous ne pourrez pas distinguer ceux qui méritent le plus les vôtres. Pour moi, mon cher Voltaire, je vous déclare que je prétends que vous me distinguerez de la foule, et que vous reconnaîtrez en moi une amie de cinquante ans, dont vous avez formé le goût, et qui ne peut rien louer ni approuver de ce qui ne suit pas vos traces. Vous m'avez reproché que je n'aimais point la musique de Gluck; venez l'entendre, et ne prononcez ma condamnation qu'après l'avoir entendue. Après tout, il n'en est pas de la musique comme des vers et de la prose, les organes en décident; nos oreilles peuvent être aussi différentes de celles des autres que notre palais; les musiciens sont peut-être les seuls bons juges, mais comme la musique est faite pour plaire aux ignorants comme aux savants, il est permis à chacun d'avoir son goût; mais je crois cependant que ce qui est véritablement beau et bon dans chaque genre doit être du goût de tout le monde; en fait d'ouvrage d'esprit, cela n'est pas douteux, et vous en servirez de preuve.

Ordonnez à votre *ange* (1) de m'aimer. Je regrette beaucoup son frère, et je désirerais qu'il me le remplaçât : nous avons des sentiments qui devraient produire notre union, notre même façon de penser pour vous.

(1) M. d'Argental.

LETTRE XC.

(25 *janvier* 1775, *tome* 63, *page* 17.)

Paris, 8 février 1775.

Plusieurs circonstances, Monsieur, m'ont fait différer de vous répondre. Je n'ai pu voir madame d'Enville aussitôt que je l'aurais voulu, et il fallait que je susse par elle à qui vous pourriez adresser ce que vous voulez bien m'envoyer. M. de Maurepas consent que ce soit à lui, avec une seconde adresse à madame d'Enville, et c'est à condition qu'il y aura trois exemplaires, un pour le ministre, un autre pour madame d'Enville, et l'autre pour moi. Il y a déjà beaucoup de personnes qui ont reçu votre ouvrage, indépendamment de la grand'maman, à qui vous l'avez envoyé par la poste. J'ignore par quelle voie les autres l'ont reçu ; mais il est singulier que d'Argental et moi ne l'ayons pas encore. Vos anciens amis ne sont pas les mieux traités, mais pour les nouveaux, s'ils ne sont pas contents, ils sont difficiles à satisfaire. Tous ceux à qui vous prodiguez des louanges ont été vraisemblablement à Ferney vous rendre visite ; car s'il suffisait de la réputation, vous n'auriez pas oublié de certaines personnes qui méritent autant vos éloges. M. l'archevêque de Toulouse, M. de Beauvau, ne pouvaient-ils pas y prétendre ?

Je n'ai encore lu que votre épître à M. d'Alembert, et, à cette omission près, j'en suis fort contente.

Madame d'Enville me paraît s'occuper très-sérieusement de votre protégé (1) ; je ne doute pas que ce ne soit efficacement.

(1) M. d'Étallonde de Morival.

J'ai été ravie de voir M. Dupuis; je lui ai fait mille questions, qui partaient toutes de ma tendre amitié pour vous. Je vois que nos santés sont assez semblables, ainsi que nos âges. Il me serait bien doux, je ne saurais dire de vous voir, mais de vous entendre. Quel plaisir j'aurais que vous entrassiez dans ma chambre sans que l'on vous annonçât, et que je vous reconnusse à votre son de voix! Je serais étonnée si, dans une conversation particulière, je ne vous reconnaissais pas aussi à votre goût et à vos jugements; j'ajoute, à votre vérité.

Lisez-vous tous les Mémoires dont nous sommes inondés? jugez-vous tous les procès? J'attends avec impatience votre *Don Pedro*, et tout ce qui l'accompagne. On loue extrêmement un petit écrit sur la raison; la mienne s'accommode bien de la vôtre. Je voudrais toujours vous lire, et c'est le parti que je serai forcée de prendre; car malgré vos magnifiques éloges, je ne trouve ma félicité particulière que dans ce que vous faites.

LETTRE XCI.

(27 *février* 1775, *tome* 63, *page* 27.)

17 mars 1775.

Après avoir attendu bien longtemps, j'ai enfin reçu vos derniers ouvrages. J'espère qu'il n'en sera pas de même à l'avenir, et que vous voudrez bien vous servir de l'adresse que je vous ai indiquée.

Vous vous doutez bien que je suis parfaitement contente de votre prose et de vos vers. Vous êtes et vous serez toujours le même. Vous dites que votre corps s'affaiblit : votre âme s'en moque, et elle conserve la même chaleur qu'elle avait à vingt-cinq ans. Je voudrais, en vérité, mettre sur votre tête les

années qui me restent ; vous en feriez bon usage, et celui que j'en fais est déplorable. Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis dans sa jeunesse ; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui, et l'on en sent d'autant plus la misère. Mais que faire à cela, mon cher Voltaire ? Les chagrins et l'ennui qui tourmentent finiront bientôt ; je sens souvent du regret de n'avoir pas été m'établir à Genève dans le temps que j'étais dans le voisinage ; je me serais trouvée dans le vôtre ; mais il faut chasser toutes ces pensées, et se contenter de brouter le foin au travers duquel on est placé.

Souvenez-vous quelquefois de votre ancienne contemporaine ; consolez-la, aidez-lui à traîner les tristes restes de sa vie !

Je ne vous parle point des nouveautés, des *Mois* de M. Roucher, du *Menzikoff*, de M. de la Harpe ; vous les aurez sans doute reçus.

Il se trouve quelquefois chez moi des gens qui se piquent de grammaire ; on agita dernièrement cette question : Une personne malade qui veut rendre compte de son état, peut-elle dire : *J'ai été très-mal, je le suis encore?*

On demande s'il y a faute dans cette façon de parler, et en quoi elle consiste ?

LETTRE XCII.

(30 *mars* 1775, *tome* 63, *page* 41.)

Paris, 12 avril 1775.

Vous me donnez la permission la plus absolue d'avoir en vous toute confiance et de m'adresser à vous dans tous mes besoins. J'en ai agi ainsi par le passé, en vous demandant des Noëls, en vous donnant à résoudre un point grammatical.

Aujourd'hui, je vais vous demander une ordonnance médicinale.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Voltaire, s'il est vrai que vous prenez tous les jours de la casse? si c'est de la cuite ou de la mondée? quelle en est la dose, et l'heure à laquelle vous la prenez? J'en fais un grand usage, mais je n'ose pas le rendre journalier; c'est la seule drogue que je prenne et qui m'est devenue absolument nécessaire, parce que j'ai un estomac très-paresseux, et qui manque de ressort ainsi que mes entrailles.

Je ne vous crois point dans le même cas; votre esprit, votre mémoire, toutes les facultés de votre âme ne sont point affaiblis; vous êtes le Voltaire d'il y a cinquante ans. Votre goût ne s'est point perverti, et je ne me trompe point à de certains éloges que vous donnez; vous les accordez à la reconnaissance : d'ailleurs vos exemples en sont le correctif. Qu'on vous lise avec attention, et que l'on juge après si l'on vous imite assez bien pour mériter vos éloges.

Je n'ai lu de tous les Mémoires dont nous sommes inondés, que ceux du procès de M. de Guines; ceux de ses adversaires sont l'ouvrage de diables déchaînés. Mais les siens, qu'en dites-vous? ne les trouvez-vous pas nobles, modérés, et du style de la vérité?

Pour le procès de M. de Richelieu, je n'ai lu que l'interrogatoire de madame de Saint-Vincens; c'est une pièce rare, et qui doit tout d'une voix la faire enfermer à l'Hôpital, ou à Sainte-Pélagie.

On nous annonce un grand et nouveau règlement dans l'administration des finances; vos louanges l'ont prévenu.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu une visite de M. de Saint-Aldegonde, et comment cet original vous a paru, et s'il vous a raconté son aventure avec des capucins?

Vous voulez qu'on vous donne des thèmes pour vous engager à répondre, en voilà de fort beaux. Adieu, mon cher

Voltaire, pourquoi articuler que je ne vous verrai jamais, Hélas! hélas! je n'en suis que trop persuadée.

LETTRE XCIII.

(19 *avril* 1775, *tome* 63, *page* 53.)

Paris, 9 mai 1775.

Vous avez si exactement répondu à tous les articles de ma dernière lettre, que cela m'encourage, mon cher Voltaire, à vous écrire. On n'aime à parler que quand on est écouté. Vous avez parfaitement satisfait à mes consultations de médecine; je vois que nos principes se ressemblent. Je fais grand cas de la casse; celle dont je prends tous les huit ou dix jours est toujours cuite; ma dose est une demi-once, dont je fais deux bols, que j'avale avant souper.

Pour de la rhubarbe, je m'en garde bien; tout ce qui pince les entrailles m'est infiniment contraire. Notre carrière est, en effet, assez longue; mais rien n'est changé sur votre route, vous y trouvez toujours des fleurs et des fruits, et moi des broussailles et des épines. Quand nous serons à notre dernier moment, nous ne sentirons plus cette différence. La mort met les goujats et les empereurs au même rang. Je suis fort peu sensible à la mémoire qu'on laisse de soi. Feu madame de Staal disait qu'elle serait fort aise de pouvoir mettre sa réputation, sa considération à fonds perdus; cela est plus philosophe qu'héroïque.

La nouvelle de nos troubles, de nos émeutes apparemment vous est parvenue (1); qu'en pensez-vous? ne trouvez-vous

(1) Les ennemis de M. Turgot excitèrent à Paris et à Versailles, des émeutes contre ses nouveaux règlements, relatifs au commerce et au transport des grains et de la farine.

pas que la tolérance, la liberté sont bien difficiles à établir? Il a fallu des armées à votre Catherine pour introduire la première en Pologne, et M. Turgot aura bien de la peine à procurer la dernière à ce pays-ci. Ce moment-ci est cependant le temps des révolutions; elles ont commencé par le changement de goût dans la musique. Je dois rendre justice à la pénétration de feu M. d'Argenson; il prévit dès-lors qu'il s'en ensuivrait bien d'autres, et il prédit celle dont vous avez tout l'honneur. Mais laissons tout cela; j'ai bien d'autres choses à vous dire. Je suis furieuse contre M. de la Visclede: il envoie les plus jolies choses du monde à des gens qui n'en sont pas si dignes que moi, parce qu'ils n'estiment peut-être pas autant sa mémoire. N'est-il pas mort, ce M. de la Visclede? Quoi qu'il en soit, rien n'est si charmant, si joli, de si excellent goût, que ses *Filles de Minée*. Vous êtes son légataire, j'en suis sûre. Faites-moi part de cette partie de votre legs, et incessamment, je vous prie. N'ayez jamais d'humeur avec moi, ni réticences; soyez persuadé que je vous aime plus que personne au monde. Parlez-moi de votre santé et de celle de madame Denis.

LETTRE XCIV.

(17 *mai* 1775, *tome* 63, *page* 63.)

Paris, 22 mai 1775.

Votre lettre me met dans la plus grande impatience. Est-il possible, quand je vous demande avec instance vos *Filles de Minée,* que vous imaginiez de les envoyer à M. de Lisle? vous ne savez donc pas la vie qu'il mène? Vos Filles auront couru toute l'Allemagne avant qu'elles m'arrivent. Je vous demande en grâce, mon cher Voltaire, de m'envoyer directement tout



ce que vous savez qui peut me faire plaisir. Partagez avec moi toutes vos successions. Je désire le petit écrit sur les blés, tout ce qui passe par vos mains me convient infiniment. Pratiquez avec moi l'exportation indéfinie. Vous et la casse m'êtes de première nécessité. Pour la rhubarbe et les discours académiques, trouvez bon que je n'en use pas.

Je suis ravie de voir que vous vous portez à merveille. Mon secrétaire-lecteur prétend que votre dernière lettre est toute de votre main. Rien, non, rien n'est affaibli en vous, j'en suis sûre. Si vous m'avez aimée vous m'aimez encore. Faites partir sur-le-champ vos trois Filles pour m'en apporter l'assurance; joignez-y le petit écrit sur les blés. Dites à madame Denis combien je suis charmée qu'elle soit hors d'affaire. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XCV.

(29 *novembre* 1775, *tome* 63, *page* 123.)

Paris, 2 décembre 1775.

Je suis ravie que vous aimiez Quinault, et que vous lui accordiez la seconde place. La première dans aucun genre ne peut plus être vacante; vous y avez mis bon ordre.

Vous vous trompez, si vous croyez qu'Eglé n'a plus rien à vous dire; elle aurait mille choses à vous raconter, si elle pouvait vous parler; mais par lettres on a trop de confidents. Je suis très-persuadée, mon cher Voltaire, que nous serions souvent d'accord. Je n'ai point ajouté foi à vos nouvelles dignités, j'ai fait semblant de les croire pour vous agacer; cela m'a réussi, j'en suis fort aise.

Je ne crois pas non plus à vos apoplexies; j'ai eu en même temps que vous presque la même indisposition, que j'ai

regardée comme la suite de plusieurs mauvaises digestions, quoique j'eusse fait diète, ainsi que vous, la veille et la surveille ; il me reste des étourdissements qui pourraient bien avoir un faux air de disposition apoplectique ; mais qu'importe ? il faut finir, cette manière n'est peut-être pas la pire.

Vous allez avoir encore, dit-on, un archevêque pour confrère. N'êtes-vous pas charmé que votre Académie se remplisse de personnages aussi édifiants, de nouveaux Bossuets et Fénelons ? Il n'y aura pas de combats entre eux pour de nouvelles hérésies.

Ah! c'est bien moi qui ai des regrets de ne pouvoir espérer de vous revoir ; mais c'est peut-être tant mieux, vous m'auriez trop attachée à la vie. Écrivez-moi souvent ; je voudrais avoir de vos lettres tous les jours ; elles m'affermissent dans le bon goût que l'on attaque de toutes parts.

Tout Chanteloup arrivera la semaine prochaine ; c'est une grande joie pour moi ; je montrerai votre dernière lettre, et je parlerai beaucoup de vous.

Portrait de..... par madame du Deffand.

Thémire a beaucoup d'esprit, le cœur sensible, l'humeur douce, la figure intéressante.

Son éducation lui a imprimé dans l'âme une piété si véritable qu'elle est devenue un sentiment en elle et qu'elle lui sert à régler tous les autres.

Thémire aime Dieu, et immédiatement après, tout ce qui est aimable ; elle sait accorder les choses agréables et les choses solides ; elle s'en occupe successivement, et les fait quelquefois aller ensemble.

Ses vertus ont, pour ainsi dire, le germe et la pointe des passions.

Elle joint à une pureté de mœurs admirable, une sensibilité

extrême ; à la plus grande modestie, un désir de plaire qui suffirait seul pour y réussir.

Son discernement lui fait démêler tous les travers et sentir tous les ridicules ; sa bonté, sa charité les lui font supporter sans impatience, et lui permettent rarement d'en rire.

Les agréments ont tant de pouvoir sur Thémire, qu'ils lui font souvent tolérer les plus grands défauts : elle accorde son estime aux personnes vertueuses, son penchant l'entraîne vers celles qui sont aimables : cette faiblesse, si c'en est une, est peut-être ce qui rend Thémire, charmante.

Quand on a le bonheur de connaître Thémire, on quitterait tout pour elle ; l'espérance de lui plaire ne paraît point une chimère.

Le respect qu'elle inspire tient plus à ses vertus qu'à sa dignité ; il n'interdit, ni ne refroidit point l'âme et les sens ; on a toute la liberté de son esprit avec elle ; on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien ; elle entend si promptement et si finement, qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut, sans s'écarter de la circonspection que son rang exige.

On oublie, en voyant Thémire, qu'il puisse y avoir d'autres grandeurs, d'autre élévation que celle des sentiments. On se laisserait presque aller à l'illusion de croire qu'il n'y a d'intervalle d'elle à nous, que la supériorité de son mérite ; mais un fatal réveil nous apprendrait que cette Thémire si parfaite, si aimable, c'est.....

Portrait de madame la marquise du Deffand, fait par elle-même en 1728.

Madame la marquise du Deffand paraît difficile à définir. Le grand naturel qui fait le fond de son carractère la laisse voir si différente d'elle-même, d'un jour à l'autre, que quand on

croit l'avoir attrapée telle qu'elle est, on la trouve, l'instant d'après, sous une forme différente. Tous les hommes ne seraient-ils pas de même, s'ils se montraient tels qu'ils sont? mais pour acquérir de la considération, ils entreprennent, pour ainsi dire, de jouer de certains rôles auxquels ils sacrifient souvent leurs plaisirs, leurs opinions, et qu'ils soutiennent toujours au-dessus de la vérité.

Madame la marquise du Deffand est ennemie de toute fausseté et affectation; ses discours et son visage sont toujours les interprètes fidèles des sentiments de son âme; sa figure n'est ni bien ni mal; sa contenance est simple et unie: elle a de l'esprit; il aurait eu plus d'étendue et plus de solidité, si elle se fût trouvée avec gens capables de la former et de l'instruire; elle est raisonnable, elle a le goût juste; et si quelquefois la vivacité l'égare, bientôt la vérité la ramène; son imagination est vive, mais elle a besoin d'être réveillée. Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toute les lumières de son esprit; cet état lui est si insupportable, et la rend si malheureuse, qu'elle embrasse aveuglément tout ce qui se présente sans délibérer; de là vient la légèreté dans ses discours, et l'imprudence dans sa conduite, que l'on a peine à concilier avec l'idée qu'elle donne de son jugement quand elle est dans une situation plus douce. Son cœur est généreux, tendre et compatissant; elle est d'une sincérité qui passe les bornes de la prudence; une faute lui coûte plus à faire qu'à avouer; elle est très-éclairée sur ses propres défauts, et découvre très-promptement ceux des autres; et la sévérité avec laquelle elle se juge lui laisse peu d'indulgence pour les ridicules qu'elle aperçoit; de là vient la réputation qu'elle a d'être méchante; vice dont elle est très-éloignée, n'ayant nulle malignité ni jalousie, ni aucun des sentiments bas que produit ce défaut.

Portrait de Madame la marquise du Deffand, fait par elle-même en 1774.

On croit plus d'esprit à madame du Deffand qu'elle n'en a; on la loue, on la craint, elle ne mérite ni l'un ni l'autre; elle est, en fait d'esprit, ce qu'elle a été en fait de figure, et ce qu'elle est en fait de naissance et de fortune, rien d'extraordinaire, rien de distingué; elle n'a pour ainsi dire point eu d'éducation, et n'a rien acquis que par expérience; cette expérience a été tardive, et a été le fruit de bien des malheurs.

Ce que je dirai de son caractère, c'est que la justice et la vérité, qui lui sont naturelles, sont les vertus dont elle fait le plus de cas.

Elle est d'une complexion faible; toutes ses qualités en reçoivent l'empreinte.

Née sans talent, incapable d'une forte application, elle est très-susceptible d'ennui, et ne trouvant point de ressource en elle-même, elle en cherche dans ce qui l'environne, et cette recherche est souvent sans succès; cette même faiblesse fait que les impressions qu'elle reçoit, quoique très-vives, sont rarement profondes; celles qu'elle fait y sont assez semblables; elle peut plaire, mais elle inspire peu de sentiments.

C'est à tort qu'on la soupçonne d'être jalouse; elle ne l'est jamais du mérite et des préférences qu'on donne à ceux qui en sont dignes; mais elle supporte impatiemment que le charlatanisme et les prétentions injustes en imposent; elle est toujours tentée d'arracher les masques qu'elle rencontre, et c'est, comme je l'ai dit, ce qui la fait craindre des uns, et louer des autres.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE SOMMAIRE

DES DEUX VOLUMES

DES LETTRES DE MME DU DEFFAND.

(Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.)

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

P

R

S

T

U

V

W

Y

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.